BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
8
2 H
46

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

5042
39
D
-

C. Cochin Filius inv.

T. Folkema jun.

L A

RELIGION CHRÉTIENNE

PROUVÉE

PAR LES FAITS.

PAR MR. L'ABBÉ HOUTTEVILLE,
De l'Académie Françoise.

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,
Chez HENRI DU SAUZET.
M. DCC. XLIV.

TABLE
DES
CHAPITRES
CONTENUS DANS CE TROISIEME VOLUME.

LIVRE II.

CHAPITRE I.

DE la Prophétie en général, & en particulier de celle des Hébreux. Pag. 1

CHAPITRE II.

De la possibilité de l'Inspiration divine, & en quoi elle consiste. 42

CHAPITRE III.

Que Moïſe eſt le plus ancien auteur qu'il y ait eu dans le monde, & que ſes Livres ſont divinement inſpirez. 52

CHAPITRE IV.

De l'Inſpiration divine des Prophéties d'Iſaïe, de Jérémie, de Daniel & d'Ezéchiel. 63

CHAPITRE V.

Que le corps des anciennes Ecritures, & en particulier celui des Prophéties, n'ont pû être altérez. 77

CHAPITRE VI.

Que Jeſus-Chriſt eſt venu dans toutes les circonſtances marquées par les Prophétes. 98

CHA-

CHAPITRES VII.

De la Prophétie de Jacob. Geneſ. Ch. 49. verſ. 8. 10 110

CHAPITRE VIII.

De la Prophétie de Daniel. Chapitre 9. 139

CHAPITRE IX.

Que Jeſus-Chriſt eſt né d'une Vierge, ſelon qu'il avoit été prédit. 173

CHAPITRE X.

Que Jeſus-Chriſt a fait des Prédictions, comme les Prophétes avoient dit que le Meſſie devoit en faire. 217

CHAPITRE XI.

Que Jeſus-Chriſt en aboliſſant la

Loi ancienne, a donné celle que le Messie devoit apporter selon les Prophétes. 247

CHAPITRE XII.

Que Jesus-Christ est mort de la maniére dont le Messie devoit mourir selon les Prophétes. 290

CHAPITRE XIII.

Que Jesus-Christ est ressuscité comme les Prophétes l'avoient écrit du Messie. 322

CHAPITRE XIV.

Que Jesus-Christ a envoyé le Saint Esprit à ses Apôtres & à son Eglise, selon que les Prophétes, & lui-même l'avoient prédit. 366

Fin de la Table des Chapitres du Troisieme Volume.

LA

LA RELIGION CHRÉTIENNE PROUVÉE PAR LES FAITS.

LIVRE SECOND.

De l'accompliſſement des Prédictions de l'Ancien Teſtament dans la Perſonne de JESUS-CHRIST.

CHAPITRE PREMIER.

De la Prophétie en général, & en particulier de celle des Hébreux.

JE me flatte d'avoir prouvé dans le Livre précédent, la certitude de l'Hiſtoire Evangélique, en appliquant aux récits qu'elle renferme tous les caractères qui démontrent la vérité des Faits. Ce moyen, quoique ſimple, ſuffiroit en rigueur contre tous LIV. II. CHAP. I.

LIV. II. CHAP. I.

tous les raiſonnemens que l'incrédule nous oppoſe. Car que peut-il alléguer pour lui, qui ſoit auſſi fort que l'eſt pour nous l'authenticité d'une hiſtoire, dont on ne peut plus conteſter le tout, ni les parties? En vain appelleroit-on de nouvelles ſubtilitez au ſecours des anciennes; tout effort eſt impuiſſant contre des faits avérez, & publics. Rien ne change les événemens paſſez. Par cela même qu'ils ont eu une éxiſtence certaine, ils ſont devenus des véritez en quelque ſorte éternelles, & les attaquer, ou les ſuites qui en naiſſent, ce ſeroit combattre ce qui a la même force, & la même autorité que les principes.

Encore une fois, l'Évangile demeure donc, dans la ſévérité la plus éxacte, victorieux des réſiſtances du Déïſme; & ce que j'ai dit juſqu'à préſent le démontre avec évidence. Cependant l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt, priſe dans le détail, offre une preuve ſi directe, ſi lumineuſe en faveur de ſa Religion, qu'en l'omettant ce ſeroit tout à la fois, & trahir la cauſe de la vérité, & manquer à ceux dont je ſouhaiterois, (Dieu veuille-t-il le permettre!) devenir une occaſion, & un inſtrument de ſalut.

Cette preuve éclatante dont je parle, eſt le rapport manifeſte entre les deux Teſtamens; entre ce qui a été prédit du Meſſie, & ce que Jeſus-Chriſt a fait; entre la maniere dont le Meſſie devoit naître, vivre & mourir, & la maniére dont Jeſus-Chriſt eſt né, dont il a vêcu parmi les hommes, & dont il eſt mort. Ainſi je deſtinerai la ſeconde partie de mon Ouvrage à la diſcuſſion de ce paralléle, & j'eſpere y prouver, ſans néanmoins pourſuivre un détail trop étendu, que Jeſus fils de Marie eſt celui-là même que tant, & tant de

de prédictions avoient annoncé dès l'origine du Monde. LIV. II. CHAP. I.

Mais avant tout, il eſt à propos d'éclaircir ce que c'eſt que Prophétie en général, & en particulier de quelle ſorte cet auguſte miniſtère s'eſt éxercé chez les Juifs. Nous trouverons dans cette recherche les occaſions de répondre aux difficultez qui peuvent naître, ou qui ſe ſont faites ſur un article ſi important.

De la Prophétie en général.

DIEU, ou l'Etre infini, voit ſeul tous les événemens réſervez pour l'avenir; car il n'y a que celui qui a tout arrangé pour une fin, qui puiſſe connoître la ſuite des changemens, & des révolutions de l'Univers. C'eſt lui qui les découvre. L'homme peut au plus, ſur ce qu'il a de connoiſſances acquiſes des loix générales, prévoir quelques effets naturels & phyſiques, ſuites infaillibles, & invariables de la communication des mouvemens de la matiére. Mais ce qui dépend de la volonté des cauſes libres & futures, eſt impénétrable à toute intelligence bornée; il ſe dérobe même aux conjectures dès qu'elles ont à le chercher trop loin. Nous ſommes tous pour l'avenir dans une ignorance égale à celle où nous naiſſons pour les ſiécles paſſez, réduits à ne ſçavoir de notre ſort, & de celui des autres, que ce qui s'en développe à chaque inſtant par l'expérience.

Il nous eſt pourtant ſi naturel de deſirer des lumiéres plus étenduës ſur ce qui doit nous intéreſſer un jour, qu'on n'a rien omis dans tous les temps pour ſonder ce profond abîme. Dès l'origine de l'Hiſtoire, on voit des hommes curieux interroger tous les êtres,

LIV. II. CHAP. I.

dans l'eſpoir d'apprendre d'eux ce que la Providence refuſe de nous dire. D'abord ce fut aux aſtres qu'ils s'adréſſerent. On crut qu'il y en avoit qui préſidoient à nos deſtins, qu'il y avoit dans le Ciel des ſignes fatidiques, que leurs influences, ou leurs divers aſpects, prédiſoient nos avantures en les cauſant, & l'on tourna cette étude en art, qui eut ſa méthode & ſes principes. Le cœur, & les entrailles fumantes des victimes furent enſuite conſultées; on s'imaginoit y lire l'ordre du Ciel, & l'eſprit ſe laiſſa prévenir après, juſqu'à fonder un ſyſtême de Divination ſur le vol des oiſeaux, tout irrégulier qu'il eſt.

De là ſortit une foule de prétendus Prophétes; un Mopſus, un Tiréſias, un Amphiaraüs, un Calchas, un Hélénus, tant d'autres ſi célébres dans l'Antiquité ſous les titres de Magiciens, de Mages, & d'Augures; de Chaldéens, d'Enchanteurs, & d'Aruſpices; de Druïdes, de Mathématiciens, & d'Aſtrologues. C'étoient aux yeux du peuple des hommes divins, & plus leur ſcience paroiſſoit myſtérieuſe, plus on reſpectoit ceux qui en étoient inſtruits. Des Païs entiers ſe dévoüoient à cette ſorte d'étude, & il y en avoit peu qui ne la cultivaſſent au moins juſqu'à certain dégré. La Carie, l'Elide, l'Egypte, la Piſidie, la Cilicie, l'Arabie, l'ancienne Etrurie, la Chaldée s'y diſtinguérent entre les autres Nations, & n'entreprenoient rien d'important qu'elles n'euſſent, avant tout, achevé leurs obſervations, & leurs calculs.

CICER. *de Div. lib.* 1.
DIOD SIC. *lib.* 2.
TACIT. *Annal.* 6.
HORAT. *lib.* 1. *Ode* 2.
STANLEY. *Philoſoph. Chaldaic. Sect* 2. *c.* 17.

Parmi ceux qui faiſoient ainſi profeſſion de prédire, quelques-uns ſe vantérent d'être inſpirez par les Dieux mêmes, & d'avoir avec eux de fréquentes, & immédiates communications. Tels ont été les fondateurs des grands

Em-

Empires, Minos dans la Créte, Lycurgue à Lacédémone, Numa dans Rome, & après eux les Prêtres Païens qui rendoient les réponſes qu'ils venoient, diſoient-ils, de recevoir de leurs Idoles. On voit encore dans le culte profane, des Prêtreſſes redire les oracles dictez par l'Apollon prétendu. La Pythie de Delphes, & les Sibylles ont été longtemps en honneur pour avoir, à ce qu'on croyoit, ſçu mieux que les autres prédire de loin ce qui étoit écrit au Livre des deſtinées. Il ſemble même par l'Ion d'Euripide, qu'outre les Miniſtres principaux, il y en avoit de ſubalternes dans les Temples, qui expliquoient au peuple les réponſes obſcures & ambiguës des Dieux. Homére les appelle *ſous-Prophétes*; ſans doute pour les diſtinguer des Miniſtres ſuperieurs, ou des *Prophétes* qui ne rapportoient les Oracles qu'avec leur équivoque originale, ſans ſe charger de l'éclaircir; fonction réſervée aux Miniſtres inférieurs ou ſous-Prophétes. LIV. II. CHAP. I. HOM. *Iliad. lib.* 16. προφῆται. ὑποφῆται.

Je trouve de plus une opinion aſſez univerſellement répandüe parmi les Anciens, & chez les Grecs ſur tout. On penſoit que l'ame, au moment qu'elle ſe dégage des liens du corps qui la retient en d'épaiſſes ténébres, lit ſûrement dans l'avenir, & voit tout en Dieu à qui elle commence de ſe réünir. Ce ſentiment paroît avec évidence dans Homére. Ce Poëte repréſentant Patrocle mortellement bleſſé par Hector, met ce diſcours dans la bouche du vaincu: *J'ai une choſe à te dire, Hector, imprime-là bien dans ton eſprit. Tu n'as plus guéres de temps à vivre. La Parque inéxorable te pourſuit, & t'améne la mort, tu vas tomber ſous le fer du vaillant Achille.* Jamais un Auteur ſi fidéle à la vérité dans toutes *Iliad. lib.* 16.

LIV. II. CHAP. I.

ſes peintures, n'eût fait ainſi parler Patrocle, ſi la prédiction qu'il lui fait faire n'eût été conforme à l'idée qu'on avoit alors de la ſcience des mourans. Un éxemple preſque ſemblable eſt rapporté dans l'hiſtoire d'Aléxandre. (*a*) On y voit un Indien monter avec courage ſur le bucher qui va le réduire en cendres, ſe féliciter d'une fin pareille à celle d'Hercule, & prédire à Aléxandre qu'il ſera dans peu lui-même au nombre des morts. (*b*) Poſidonius raconte le préſage de ce Rhodien qui, ſur le point d'expirer, fixe à ſix perſonnes du même âge le jour précis qui doit être le dernier de chacun Socrate lui-même condamné (*c*) par les Athéniens, leur dit ces mots remarquables: *Je vais maintenant vous apprendre ce qui doit vous arriver, à vous qui me jugez. Car enfin me voilà parvenu au moment où les hommes ont accoutumé de prédire; c'eſt aux approches de la mort, & j'y touche. Je vous annonce donc, &c.* Ce diſcours, comme l'on voit, découvre non la penſée de Socra-

(*a*) Ad mortem proficiſcens Calanus Indus, cum aſcenderet in rogum ardentem, ô præclarum diſceſſum, inquit, è vita, cùm, ut Herculi contigit, mortali corpore cremato in lucem animus exceſſerit. Cumque Alexander eum rogaret, ſi quid vellet, ut diceret. Optime, inquit; propediem te videbo. Quod ita contigit. CIC. *de Div* l'b 1

(*b*) Divinare autem morientes exemplo illo confirmat Poſidonius, quo affert Rhodium quemdam morientem ſex æquales nominaſſe, & dixiſſe qui primus eorum, qui ſecundus, qui deinceps moriturus eſſet. POSIDON. *apud* CICER. *ibid*

(*c*) Poſt hæc autem vobis qui me condemnaſtis cupio divinare. Nam illuc mihi perventum eſt ubi ſolent homines divinare; quando videlicet ſunt propè mortem. Prædico enim vobis, &c. PLAT. *Apolog. Socrat.*

crate, & de Platon ſeuls, mais encore la doctrine régnante par toute la Grèce. LIV. II. CHAP. I.

A voir cette multitude de Prophétes, & les différentes maniéres dont on prédiſoit dans les divers temps, & dans les diverſes nations, il ſembleroit qu'à force d'étude & d'expérience, l'eſprit auroit enfin trouvé l'art de contraindre l'avenir à ſe dévoiler. Tant d'efforts n'avoient été pourtant qu'au profit de la ſuperſtition & de l'erreur, & à les déguiſer ſous des formes différentes. Je croirois volontiers que les premiéres recherches furent ſans artifice, & le ſimple effet de la curioſité. Il étoit naturel d'imaginer d'abord que les aſtres agiſſant ſur l'air, & l'air ſur nos corps, il pouvoit y faire naître des changemens qui, à leur tour, en cauſoient dans l'ame, par l'étroite union des deux ſubſtances. Ce raiſonnement, ou pour dire mieux, cette conjecture n'étoit rien moins qu'une fraude méditée; mais dans la ſuite on en abuſa comme du reſte, & la pente générale à ſe faire inſtruire de ſon ſort, devint à quiconque voulut en profiter, une occaſion d'impoſture, & de ſurpriſe. Pour le faire voir remontons à la vraye notion de la Prophétie, & premiérement écartons les idées fauſſes qu'on peut en avoir.

Ce n'eſt point prophétiſer que de prévoir, même de bien loin, des effets renfermez en des cauſes naturelles, & néceſſaires, deſtinées à les produire. C'eſt ſeulement connoître une partie des loix de la nature, & de la mécanique de l'Univers. Par éxemple, l'Aſtronome qui par ſes calculs découvre les éclipſes, & l'apparition des cométes, pluſieurs ſiécles avant que ces phénoménes ſoient viſibles; le Pilote qui, même dans le calme, prévoit une tempête, ne ſont point Prophé-

LIV. II. CHAP. I.

tes. Pourquoi? Parce qu'ils ont des régles ſûres pour juger ainſi. Régles fondées ſur l'ordre immuable, qui aſſujettit la matiére à des mouvemens particuliers & infaillibles.

Ce n'eſt point prophétiſer que d'établir une ſuite d'événemens ſur certains ſignes extérieurs, en conſéquence de pluſieurs expériences où ces mêmes ſignes ont été ſuivis d'événemens pareils. Ainſi un Médecin verſé dans ſon art, détermine ſes prognoſtics ſur l'habitude du corps, & ſur quelques marques ou indications apperçues, déſigne au juſte, le caractère de la maladie qui afflige un homme, ou de celle qui le menace. Mais cette déciſion, quoique ſçavante, n'eſt pas une prophétie; c'eſt un ſçavoir expérimental appuyé ſur l'uniformité d'action dans les cauſes naturelles.

Enfin, ce n'eſt pas prophétiſer que de préſager quelques révolutions dans les affaires, ſoit publiques, ſoit particuliéres, quand on n'a pour motif de détermination que le génie connu des hommes, & le jeu naturel des paſſions, qui nous engagent preſque toujours dans les mêmes démarches, lorſqu'une fois nous avons écouté leurs premiéres inſpirations. L'étude morale du cœur humain, la combinaiſon de ſes intérêts divers, tout ce qui s'appelle ſcience politique, ſuffit pour ces ſortes de préſages, & la divination n'y a point de part. C'eſt la remarque judicieuſe de Cicéron, parlant de lui-même.

CIC. Epiſt 6. Lib. 6.

Qu'eſt-ce donc que la Prophétie? C'eſt une connoiſſance infaillible des choſes futures, libres, & caſuelles, où l'eſprit ne découvre ni détermination antérieure, ni diſpoſition préliminaire Ainſi annoncer la naiſſance d'un homme pluſieurs ſiécles avant qu'il pa-

paroiſſe, dire le nom qu'il portera, marquer en détail les circonſtances de ſa vie, & celles de ſa mort avec les ſuites qu'elle aura, prédire des faits inoüis & ſurnaturels, lorſque les apparences y ſont le plus contraires, c'eſt être Prophéte, & il n'y a que cette maniére de l'être dans l'exacte ſignification de ce terme. LIV. II. CHAP. I.

Or cette connoiſſance n'eſt point humaine, je veux dire qu'elle n'eſt point de celles que l'homme peut acquérir par les ſeules forces de ſa raiſon. Mais Dieu peut ſans doute la donner gratuitement à qui il lui plaît: non qu'alors il éleve l'eſprit de celui qui la reçoit, au-deſſus des bornes naturelles; mais il lui communique ce qui doit être un jour, avec ordre de le révéler, ſans lui en découvrir pour cela l'enchaînement & les cauſes. Ainſi le Prophéte véritable ne tire rien de ſon fonds, il n'agit point, il ne fait qu'obéir, & ſe prêter à l'inſpiration d'enhaut, retenir enfin ce qui lui eſt dit ou montré, pour le redire de la maniére qu'il lui eſt offert.

Gardons-nous bien toutefois d'inſinuer ou d'autoriſer ici l'opinion de quelques Auteurs, qui ont oſé prétendre qu'il ne falloit pour prédire, qu'avoir une imagination vive, forte, facile à recevoir une empreinte nette des images, & à ſe laiſſer entraîner au cours impétueux des eſprits, qui gravent en elle des traces profondes, quoiqu'irreguliéres. Spinoſa, devant lequel tout paradoxe trouvoit grace, a été le protecteur le plus déclaré de ce ſentiment. Mais pour le ſoûtenir, dans quel déréglement d'imagination ne falloit-il pas être ſoi-même? J'avouë que tous les Devins, & tous ceux qui dans le Paganiſme entroient dans une fureur véritable ou feinte, lorſqu'ils par-

MAIMONID. *More nevochim. part. 2. c. 32. & 36.* GROT. *comment. in Sap. c. 7. verſ. 27.* KIMCHI. LIGFOOT. SPINOS. *Tract. Theologico Polit.* VIRGIL. *Æneid. lib. 6.*

LIV. II CHAP. I.

parloient au nom de l'Idole, n'avoient que le secours de l'imagination ardente qui les dominoit, & qu'ils ſuivoient en aveugles. Auſſi défions-nous qu'on faſſe voir une de leurs prédictions accomplie à la lettre, & ſelon l'idée que j'en donne plus haut. Mais le vrai Prophéte n'eſt point invinciblement entraîné par l'enthouſiaſme qui le ſaiſit; il n'eſt point dans des mouvemens & des agitations forcées; il ne perd ni l'uſage de ſes ſens, ni celui de ſa raiſon. Il eſt tranquille, (*a*) & il ſe poſſéde: il comprend ce que lui dit la voix intérieure, & s'il parle, ce n'eſt point qu'il y ſoit contraint, c'eſt parce qu'il veut être fidéle à Dieu qui l'inſpire. Quel étrange Prophéte ſeroit en effet celui, dont l'imagination égarée ſeroit le ſeul moniteur & le ſeul guide? Quoi, dit Cicéron, ce que le Sage ne peut voir avec toute la paix, & toute la ſérénité de ſes lumiéres, un inſenſé le verroit dans le tumulte de ſes eſprits? Celui que ſes tranſports jettent loin de la raiſon, découvriroit ce qui eſt au-deſſus de la raiſon, il entreroit en partage du plus grand privilége de la Divinité? L'imagination a-t-elle donc le pouvoir de créer, & de ſe faire de juſtes images de ce qui n'a point encore d'éxiſtence? Le hazard peut quelquefois produire de ces rencontres heureuſes. On ne conteſte point la poſ-

CICER. *de Divinat. l.* 2.

(*a*) Hoc enim Vatis proprium eſt abire extra ſe, neceſſitate cogi, impelli, trahi, vi adduci tanquam furentem. At Propheta non ita, ſed mente ſobriâ, & conſtanti animi ſtatu, & intelligens quæ profert, omnia pronuntiat CHRYSOST. *in Corinth.* 12 1.

In unam ſententiam congruens divinatio (*Prophetarum*) docet non fuiſſe furioſos. Quis enim mentis emotæ, non modo futura præcinere, ſed etiam cohærentia loqui poſſit? LACTAN. *lib.* 1. *c.* 4.

poſſibilité d'une divination fortuite, même dans ceux que troublent le délire, l'yvreſſe, ou qu'agitent les rêves de la nuit. Mais comment oſez-vous dire que la Prophétie ne conſiſte que dans ces prédictions caſuelles, que celui qui les fait n'oſe lui-même donner comme infaillibles? Vous ne faites que vérifier par ce diſcours ce que dit encore Cicéron: Qu'il n'y a rien de ſi déraiſonnable qui ne trouve un défenſeur parmi les Philoſophes, & les Sçavans. LIV. II. CHAP. I.

De la Prophétie chez les Juifs.

DE tous les Peuples qui ſe ſont vanté d'avoir des Oracles, je ne vois que les Hébreux qui ayent à juſte titre pû ſe flatter de ce privilege. Preſque dès l'origine du monde, Dieu ſuſcita parmi eux d'illuſtres Perſonnages, deſtinez par lui à faire connoître d'avance ce qu'il avoit réſolu d'éxécuter. Ainſi Hénoch annonce-t-il les malheurs qui menacent les hommes déja corrupteurs de la droiture naturelle. Ainſi Noé prédit-il l'inondation générale qui alloit venger le ciel des deſordres de la terre. Après le Déluge Dieu fait naître Abraham, qu'il appelle lui-même Prophéte. Iſaac voit enſuite de loin la grandeur future de Jacob, & les avantages réſervez à ſa race. Jacob lui-même partage avec ſon pere le glorieux privilége de prédire, il marque à tous ſes fils ce qui doit leur arriver à chacun, de même qu'aux Tribus dont ils devoient être les Chefs. Et à ſon tour Joſeph devient célébre, non parmi ſes freres ſeulement, mais encore auprès des Princes dont il explique les ſonges, & qui récompen-

PHILO *lib. Quis rerum divin. hæreſ. p.* 751.

Geneſ. c. 20. verſ. 7. *Ibid. c.* 27. verſ. 27. *Ibid. c.* 49.

Ibid. c. 37.

LIV. II. CHAP. I.

ſent des plus grands honneurs l'utile vérité de ſes Oracles.

Il eſt vrai qu'alors les Prophétes n'écrivoient pas ce que Dieu leur inſpiroit ; au moins ne voyons-nous aucun veſtige d'Ouvrages compoſez par ces hommes vénérables, ſi ce n'eſt dans le paſſage de ſaint Jude, qui nous parle d'un Livre prophétique d'Hénoch. Mais quelque temps après la mort de Joſeph, paroît Moïſe, Chef, Légiſlateur, Prophéte des Juifs tout enſemble, & ſes Ecrits ſont dans nos mains, remplis d'innombrables prédictions juſtifiées par l'hiſtoire des Nations autant que par celle des Iſraëlites mêmes. A Moïſe ſuccédent Joſué, & les autres Juges pour le gouvernement civil; je ne vois pas néanmoins qu'il y ait eu beaucoup de Prophétes durant cette eſpéce de République. On ne peut guéres placer dans ce rang que Débora, nommé la *Prophéteſſe*, ou bien encore ce Prophéte anonyme envoyé de Dieu pour reprocher au peuple ſes infidélitez, lorſque les Madianites le tenoient dans l'oppreſſion. Auſſi l'Ecriture dit-elle qu'au temps de la judicature d'Héli, la Prophétie étoit rare, & qu'il n'y avoit pas communément de *viſion* avant les jours de Samuël. Mais dès que Dieu ſe fut manifeſté à ce ſaint homme, le nombre des Prophétes s'accrut de plus en plus. On en voyoit de nombreuſes troupes qui vivoient enſemble ſous ſa conduite, en ſorte que depuis ce temps juſqu'à celui de Darius, ou juſqu'au rétabliſſement du Temple, on trouve une ſucceſſion éxacte, & non interrompuë de Prophétes en Judée.

Epiſt. Jud. verſ. 14. 15.
TERTULL. *lib. de habitu Mulieb.*
Id. de cult. fœmin. c. 10.
Id. de Idol. cap. 4. & 15.
Id. Apol. c. 22.
ORIGEN. *l.* 5. *cont. Celſum.*
Judic. c. 4. verſ. 4.
Id. c. 6. verſ. 7. & 8.
1. *Reg. c.* 3. verſ. 1.
Ibid. cap. 10.

Ce fut en effet ſous les Rois d'Iſraël, & de Juda ſur tout, que Dieu ſe plut à faire part aux

aux hommes des ſecrets de ſa Providence. Une partie du peuple, gâtée par l'éxemple contagieux des Nations voiſines, avoit beſoin plus que jamais d'une autorité ſouveraine qui la rappellât au devoir ; & pour ceux qui ne s'en étoient pas encore détachez, il étoit néceſſaire qu'ils euſſent des guides fidéles, avoüez de Dieu par des ſignes particuliers. Or, nul caractère plus propre que la Prophétie à diſtinguer le véritable d'avec le faux conducteur, parce que *le témoignage le plus authentique de la Divinité eſt la certitude de la prédiction*, comme le dit un grand homme. Auſſi Dieu ne manqua point de procurer ce ſecours au peuple qu'il aimoit. Il lui donna David, & ſous le régne de ce Prince, Aſaph, Héman, Idithun, Gad, & Nathan ; ſous Salomon, Addo, Ahias, & quelques autres encore moins connus ; Séméias ſous Roboam ; Ananie, & Azarias ſous Aſa ; Jéhu fils d'Hanani ſous Joſaphat ; Elie, Eliſée, leurs Diſciples, & Michée fils de Jemla ſous les régnes d'Achab, & de Jézabel ; Oſée, Sophonie, & Amos ſous Jéroboam, & ſous Oſias ; Eliézer, & Jahaziel ſous Joſaphat ; Michée, Joël, Nahum, & Iſaïe ſous Joathan, Achaz, & Ezéchias ; Oded ſous Phacée de Samarie ; Habacuc ſur la fin de Joſias, & au commencement de Joachim ; Jérémie, Abdias, Ezéchiel, & Daniel au temps de la captivité de Babylone. Ceux-ci prophétiſérent hors de la Judée, Ezéchiel dans la Méſopotamie, & Daniel à Suze. Aggée & Zacharie prédiſoient après la captivité, & lorſqu'on rebâtiſſoit le Temple ; Malachie un peu enſuite, & lorſque le Temple fut fini. Je ne m'étends point ſur la vérité de ces dattes, pour ne pas occuper ſans beſoin à des diſ-

LIV. II. CHAP. I. ORIG *lib. I. contra Celſum.*

TERTULL. *Apolog. c. 20.*

LIV. II. CHAP. I. GROT. *Comment. in Script.* M. de MEAUX Hiſtoire Univerſ. I. part. CALMET. *Comment.*

cuſſions chronologiques. On peut voir ſur cela Grotius, M. de Meaux, & le P. Calmet, ſi l'on veut s'aſſûrer davantage de la ſucceſſion que j'indique. Pour moi je deſcends à d'autres recherches.

Des différentes maniéres de prophétiſer chez les Hébreux.

LE nom de Prophéte chez les Juifs n'étoit pas toûjours l'expreſſion de la même idée. Dans l'origine on donnoit à ceux qui prédiſoient, le titre de *Voyant*; comme pour faire entendre qu'ils avoient des révélations, ou qu'ils voyoient ce qui étoit impénétrable au reſte des hommes. Dans la ſuite on ſe ſervit du mot *Nabi*. *Celui qui s'appelle aujourd'hui Prophéte*, [*Nabi*] *ſe nommoit autrefois Voyant*, [*Roeh*,] dit le premier Livre des Rois. Or ce mot, *Nabi*, ſignifioit tantôt un Interprête, tantôt un Orateur. Ainſi parce qu'Aaron portoit la parole pour Moïſe, Dieu dit à celui-ci: *Je vous ai établi le Dieu de Pharaon, & vôtre frere ſera vôtre Prophéte. Nabi* étoit quelquefois le nom de celui qui découvroit, non l'avenir, mais ce qui s'étoit paſſé d'inconnu, ou même ce qui étoit actuel, mais éloigné par la diſtance des lieux. C'eſt en ce ſens que les ſoldats Romains diſent à Jeſus-Chriſt dans l'Evangile: *Prophétiſez celui qui vous a frappé*, & l'on remarque dans l'hiſtoire de Samuël, que de ſon temps on alloit au *Nabi*, ou Prophéte, lorſqu'on avoit égaré quelque choſe d'important. Comme les Prophétes inſpirez entroient ſouvent dans un ſaint enthouſiaſme, *Nabi* ſe diſoit auſſi d'un homme émû par les agitations d'un mauvais genie. Ainſi l'Ecriture marque de Saül

1. *Reg.* c. 9. verſ. 9.

Exod. c. 7.

MATTH. c. 26. verſ. 68.

1 *Reg.* 6. 7.

Saül qu'il *Prophétiſoit*, quand il étoit ſaiſi de ſes tranſports, & qu'il éprouvoit les mouvemens involontaires de ſa fureur. Le mot *Nabi* s'appliquoit de même à un homme qui chantoit les loüanges de Dieu au milieu des danſes, & parmi les accords de la ſymphonie. C'eſt ce qui a fait dire à l'Auteur des Paralipoménes, que les fils d'Aſaph furent établis pour *prophétiſer* ſur les harpes. *Nabi* déſignoit encore celui qui avoit la puiſſance des miracles. En ce ſens les ſaints Livres diſent d'Eliſée, que *ſes os prophétiſérent après ſa mort*; & plus bas, ils diſent la même choſe du corps de Joſeph. Enfin *Nabi* ſignifioit d'ordinaire celui qui prédiſoit l'avenir au nom de Dieu.

LIV. II. CHAP. I. *Ibid. c.* 18. verſ. 10. *Paral. p.* 1. *c.* 26. *Eccleſiaſt. c.* 48. *Ibid. c.* 49.

Outre ces différentes ſignifications du terme *Nabi*, la prédiction, priſe dans le ſens le plus éxact, étoit ſouvent diverſifiée dans la nature même de l'inſpiration. C'étoit toujours l'eſprit de Dieu qui éclairoit celui du Prophéte, mais la maniére de l'éclaircir n'étoit pas uniforme. Tantôt c'étoit par les ſonges que Dieu révéloit à ſes Saints le ſecret de l'avenir, comme on le voit à l'égard d'Abraham, & de Jacob dans la Géneſe. Tantôt c'étoit par des viſions ſenſibles, & par des ſignes inopinez offerts durant la veille. Ce fut de la ſorte qu'Iſaïe vit le Seigneur aſſis dans un Trône ſublime, environné de Séraphins, & le Temple rempli de la Majeſté de ſa préſence. Quelquefois Dieu ſe montroit au milieu d'une brillante lumiére, & porté ſur les nuées, comme il fit à Abraham, à Job, & à Moïſe. Quelquefois il faiſoit entendre ſa voix d'une maniére articulée, ſans doute par le miniſtère d'un Ange, & peut-être par ſon Verbe. On en voit des éxemples

Gen. c. 15 verſ. 12. *Ibid. c.* 28. verſ. 12. Isaï. *c.* 6. *Gen. c.* 16. verſ. 20. *Job c.* 40. *Exod. c.* 13. verſ. 21. *Exod. c.* 3. verſ. 2.

LIV. II. CHAP. I.

ples à l'égard de Moïſe dans la célébre Apparition du Buiſſon ardent; à l'égard d'Abraham qui entendit une parole ſortie de la nuée; & à l'égard de Samuël qui fut ſenſiblement averti durant le ſilence de la nuit. Mais la voye la plus ordinaire étoit l'inſpiration qui verſoit la ſcience dans l'ame du Prophéte, & cette touche intime qui excitoit ſa volonté pour redire ce qu'il venoit d'apprendre du Maître intérieur.

Gen. c. 22. verſ. 11. 12.

1 Reg. c. 3. verſ. 4.

L'idolâtrie voulut imiter ces façons différentes dont les Prophétes Hébreux étoient avertis des décrets du Ciel. La voye des ſonges fut la principale chez les Payens. Ils alloient dans les Temples qui n'étoient originairement que les tombeaux de quelques-uns de leurs Rois. Ils y attendoient le ſommeil ſur des peaux (*a*) de victimes immolées à ces Princes, ou à quelques Héros; & les ſonges qu'ils avoient alors, ils les croyoient prophétiques, & envoyez des Dieux. Le Temple d'Eſculape n'étoit rempli que de ces conſultans, & celui ſur-tout de Paſithée, ou de Paſiphaé, étoit célébre à Lacédémone. Mais les Sages ſçavoient bien ce qu'il falloit penſer de cette coûtume ſuperſtitieuſe, & Cicéron la traite, com-

CLEMEN. ALEX. *in Protrept.* CYPRIAN. *de vanitat. Idolor.*

AUGUST. *de Civitat. Dei l. 8. c. 5.*

(*a*) . . . Cæſarum ovium ſub nocte ſilenti
Pellibus incubuit ſtratis, ſomnoſque petivit.
Multa modis ſimulachra videt volitantia miris,
Et varias audit voces, fruiturque Deorum
Colloquio. VIRGIL. *Æneid. l. 7.*

Stratis pellibus hoſtiarum incubare ſolliti erant ut ſomniis futura cognoſcerent; quod in fano Æſculapii uſque hodie error celebrat Ethnicorum. HIERON.

Qui præerant Lacedemoniis non contenti vigilantibus curis in Paſitheæ Fano, quod eſt in agro prope urbem, ſomniandi cauſa excubabant, quia vera quietis oracula ducebant. CIC. *de Div. lib. 1.*

comme elle le mérite, avec le dédain le plus marqué. (*a*) LIV. II. CHAP. I.

Pour ne rien omettre, je remarquerai encore que Dieu parloit immédiatement à Moïse du haut de ſon Thrône de gloire qu'il avoit mis ſur les Chérubins dont étoit couvert le propitiatoire de l'Arche, & c'eſt pour cela ſans doute que cette partie du Temple qui conſervoit un dépôt ſi précieux, s'appelloit *l'Oracle* chez les Juifs. Joſué, & les autres ſucceſſeurs de Moïſe n'eurent pas le même avantage. La voix céleſte ne ſe faiſoit pas entendre à eux du milieu du Sanctuaire. Ils devoient ſe préſenter au ſouverain Sacrificateur, & le prier, dans les conjonctures délicates de l'Etat, de demander à Dieu qu'il expliquât ſes volontez. C'eſt ce que l'Ecriture appelle conſulter le Prêtre *touchant le Jugement de l'Urim*, & ce n'étoit qu'après la réponſe du Seigneur, que les enfans d'Iſraël devoient obéir à Joſué même. Cette pratique fut en vigueur chez les Hébreux, tant qu'ils eurent des Juges à la tête de leur République. Aucun de ces Sages n'oſoit rien entreprendre de capital aux intérêts communs, ſi avant tout il n'avoit conſulté l'Oracle par le moyen du Grand Prêtre, qui mettoit alors ſon Ephod, ſelon qu'il eſt rapporté de page en page au premier Livre des Rois.

NUM. c. 27. verſ. 18. *& ſeq.*

1. *Reg. c.* 14. verſ. 3. *Ibid. c.* 23. verſ. 6. *Ibid. c.* 30. verſ. 8.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'approfondir ce que c'étoit que l'Urim, ni de rapporter toutes les conjectures des Critiques ſur ce point. Les Li-

(*a*) Explodatur hæc quoque ſomniorum divinatio cum cæteris. Nam ut vere loquamur, ſuperſtitio fuſa per gentes, oppreſſit omnium fere animos, atque hominum imbecillitatem occupavit. CICER. *de Div. lib.* 2. *ad finem.*

LIV. II. CHAP. I. EXOD. c. 28. verſ. 30.

Livres ſacrez ne nous en diſent qu'un mot, & le voici: *Vous mettrez au pectoral du Jugement Urim & Thummim, qui ſeront ſur le cœur d'Aaron quand il paroîtra devant le Seigneur, & Aaron portera toujours le Jugement des enfans d'Iſraël ſur le cœur, quand il ſe préſentera devant Dieu.*

SPENCER *de Urim & Thummim ad fin. libri de Leg Hebr.* ÆLIAN. *lib.* 14. *c.* 34. DIOD. SIC. *lib.* 1. *p.* 31. M. DE MEAUX Hiſtoire Univerſ. 2. part. ORIGEN. *l.* 1. *cont. Celſum.* MARSHAM *Can. Chron.*

Ceux qui ont penſé que cette ſorte d'Oracle étoit l'imitation d'une coutume, quoique profane, me paroiſſent approcher du vrai plus que les autres. On lit en effet que dans l'Egypte, le plus ancien Sacrificateur portoit à ſon cou une Pierre précieuſe taillée en image, qu'on nommoit *la Vérité*, & quoiqu'il ne paroiſſe pas qu'il rendît par elle des Oracles, au moins en uſoit-il quand il avoit à décider quelque importante queſtion. Peut-être que l'Urim prend ſa ſource dans cet uſage. Dieu par condeſcendance pour la foibleſſe de ſon peuple, & pour arrêter ſa pente vers l'Idolâtrie, voulut bien adopter une partie des coutumes profanes en les purifiant, & pourvû qu'on ne porte pas ce ſentiment trop loin, comme l'ont fait quelques Auteurs, je ne vois pas ce qu'on pourroit en induire contre la ſainteté de la Religion Judaïque. Quoiqu'il en ſoit, la maniére de conſulter l'Urim ceſſa, je crois, vers le régne de Salomon, ou même dès le temps de David. Les Rois devenus arbitres ſouverains des délibérations, réünirent en eux toute l'autorité, & Dieu ne parla plus par l'Urim & le Thummim.

Les Prophétes vinrent après, comme je l'ai remarqué, & non ſeulement leurs diſcours annoncoient l'avenir; leurs actions étoient encore de manifeſtes Prophéties. Souvent même leurs perſonnes, leurs épouſes, & leurs enfans étoient de vivantes prédictions. Ahias, par

par éxemple, coupe ſa tunique en douze parts, & il en donne dix à Jéroboam, fils de Nabat, pour lui faire entendre que Dieu lui donneroit l'empire ſur les dix Tribus qui refuſeroient de reconnoître le fils de Salomon. Iſaïe marche nud, & ſans chauſſure comme un eſclave, pour être l'image de ce qui alloit arriver aux peuples d'Egypte & d'Ethiopie, qu'Aſſaradon devoit emmener captifs au-delà de l'Euphrate. Oſée, par un ordre exprès d'enhaut, epouſe une femme proſtituée, & donne aux enfans qui naiſſent d'elle, des noms figuratifs qui expriment l'idolâtrie des dix Tribus, avec la vengeance que Dieu va prendre de Jéhu Roi d'Iſraël. Les deux fils d'Iſaïe, l'un appellé *Séar-Jaſub*, [le reſte viendra] l'autre *Chaſch-bas*, [dépouillez au plutôt] étoient de même des préſages en Juda. Ce qui faiſoit dire à ce Prophéte: *Me voici moi, & les enfans que Dieu m'a donnez pour être par ſon ordre un ſigne, & un prodige en Iſraël.* Enfin, pour ne plus rapporter qu'un trait de cette nature, Jérémie prophétiſe la deſtruction de Jéruſalem, & la captivité de Babylone par une ceinture de lin que Dieu lui commande d'acheter, qu'il porte enſuite durant quelque temps, & qu'il cache après en un endroit voiſin de l'Euphrate. Je ferai bien-tôt les réfléxions que demandent ces remarques.

LIV. II. CHAP. I. 3. *Reg.* *cap.* 1. verſ. 29. 30. 31. ISAI. *c.* 20. verſ. 2. 3. 4. OSE'E *c.* 1. ISAI. *c.* 8. verſ. 1. *Ibid.* verſ. 18. JEREM. *c.* 13.

De la maniére de vivre des Prophétes chez les Juifs.

ENTRE tous les caractéres de ſainteté qui éclattoient dans la Religion des Hébreux, le nombre, & les mœurs de leurs Prophétes étoient conſtamment ce qui la diſtinguoit le plus. Ces hommes extraordinairement ſuſcitez,

LIV. II. CHAP. I.

tez, rendoient par leurs Oracles la Divinité toûjours préſente, & toûjours ſenſible en Iſraël. On ne pouvoit manquer, en voyant des Miniſtres ſi reſpectables, de ſe rappeller celui qui les envoyoit, & de rapporter à l'Eſprit inſpirateur la gloire de ſon propre ouvrage. Auſſi étoient-ils en honneur dans la Nation, & du moins ſous les Princes religieux, nulle entrepriſe importante n'étoit réſolüe, nulle queſtion ſérieuſe ne ſe décidoit que de l'avis des Prophétes.

ISAI. c. 27.

Cependant au milieu de ces égards & de ces reſpects extérieurs, leur vie privée n'avoit rien que de ſimple. Que dis-je? Rien que de laborieux, d'auſtère, & de pénitent. Ils ne paroiſſoient à la Cour des Rois que dans les temps où ils y étoient appellez, ou lorſqu'il falloit y faire entendre les paroles que l'Eſprit leur inſpiroit. Ils n'entroient même dans les villes que pour y exercer les fonctions de leur miniſtère, pour s'oppoſer aux abus, arrêter le cours des prévarications, maintenir l'autorité de la Loi, annoncer la paix aux Juſtes, & les châtimens préparez aux tranſgreſſeurs. Hors de ces cas, ils vivoient dans les campagnes, & retirez du commerce du peuple. C'étoit-là qu'ils prioient pour lui, & que par la voix de leurs larmes comme par celle de leurs ſoupirs; ils écartoient quelquefois les coups prêts à tomber ſur la Nation ſi ſouvent infidelle. Autour d'eux étoient des diſciples qu'ils formoient à la ſcience des mœurs, autant par leurs éxemples que par leurs leçons. Ils étoient comme les Supérieurs de ces Communautez pacifiques. L'innocence y trouvoit un aſyle certain, l'ignorance des lumiéres ſûres; & quoique la Prophétie ne ſoit point un art dépendant du ſecours & des progrès de l'étude, il

F. FABRICII *Oratio de ſcholis Prophetarum.*

il étoit ordinaire pourtant que Dieu ſe communiquât aux enfans, ou aux diſciples des Prophétes. Sans doute parce que la pureté de leur conduite, leur application à la ſageſſe, & à l'intelligence des Livres ſacrez, les diſpoſoient à la grace de la Prophétie. Tous enſemble s'occupoient alternativement à la méditation & au travail; non à ces travaux qui épuiſent le corps, & qui diſſipent l'eſprit, mais à ceux qui ſans nuire à la liberté de l'ame, la garantiſſent de l'oiſiveté dangereuſe des ſens.

Une telle ſituation, loin de compatir avec les richeſſes, ne pouvoit être qu'indigente. Auſſi les Prophétes manquoient-ils quelquefois des ſecours, même néceſſaires. On lit au premier Livre des Rois, qu'on faiſoit à ces ſaints Hommes des préſens de pain groſſier; & ailleurs, qu'on leur donnoit les *prémices*, comme on avoit coutume alors de faire aux pauvres. Elie marchoit vêtu de peaux. Iſaïe, quoique deſcendu de la maiſon Royale, portoit *un ſac*; c'eſt-à-dire un habit rude, & informe, un habit lugubre, & de deüil; tel qu'on en portoit dans les calamitez publiques par tout l'Orient, & enſuite à Rome (*a*) même, lorſqu'on vouloit par des dehors négligez marquer la triſteſſe de l'ame. Cet habit étoit ordinaire à tous les Prophétes. Ceux mêmes qui affectoient de le paroître pour ſéduire le peuple, ne ſe montroient à lui que dans cet extérieur humiliant, conforme à celui des Saints inſpirez de Dieu.

1. *Reg.* c. 9. verſ. 7. 8.

4. *Reg.* *cap.* 4. verſ. 10.

Ibid. c. 1. verſ. 8.

Isai. c. 20. verſ. 2.

Zach. c. 13. verſ. 4.

Ceux-ci ne vivoient pas tous dans le célibat.

(*a*) Tam varia atque atrox Italici belli fortuna fuit, ut uſque ad *ſaga* iretur, diuque in eo habitu manerentur. Vell. Paterc. *lib.* 2.

BIBLIOTECA MAZ... ROMA VITTORIO EMANUELE

LIV. II. CHAP. I.

bat. L'Ecriture nous parle de l'épouſe d'Iſaïe, de celle d'Oſée, & de celles de quelques autres encore. Nulle femme cependant n'approchoit de leurs demeures, & je ne vois pas qu'après leur vocation au miniſtère, aucun ait pris de ſecondes épouſes. La priére, comme je l'ai dit, étoit leur éxercice principal, & elle étoit ſuivie de l'étude des Prophéties antérieures. Daniel prioit & jeûnoit pour mériter l'intelligence des Septante ſemaines marquées à Jérémie. Jérémie lui-même prioit pour obtenir la grace de l'inſpiration actuelle. Zacharie ſe dévoüoit à la connoiſſance des anciens Oracles. Tant ils étoient perſuadez tous que la Prophétie, quoiqu'elle fût un don gratuit, éxigeoit néanmoins de l'application, & de profondes rechereches. Dieu même ne vouloit pas toûjours qu'ils ſçûſſent le nœud myſtérieux des révélations qu'il leur avoit offertes. Ainſi Daniel ne comprit pas ce qui lui avoit été inſpiré ſur l'état futur des Saints, & l'Ange qui lui parloit, voulut qu'il demeurât dans une humble attente de l'éxécution des deſſeins de Dieu, parce que le détail devoit en être inconnu juſqu'au temps arrêté dans les conſeils éternels. L'Eſprit qui ſouffle quand, & où il lui plaît, n'étoit pas toûjours ſur les Prophétes, comme on ſe l'imagine d'ordinaire, & il ſe paſſoit quelquefois des années entiéres avant qu'ils en viſſent le retour. C'eſt pour cela que nous en voyons pluſieurs ne prédire qu'une fois dans le cours entier de leur vie: par ce que Dieu veut que ſa créature ſoit ſans ceſſe dans la dépendance qu'elle doit à ſon Auteur, & qu'une grace accordée de ſa part n'eſt point un titre qui en mérite une ſeconde.

DANIEL. c. 9. verſ. 2.

JEREM c. 33. verſ. 3.

2. Paralip. c. 26. verſ. 5.

DANIEL. cap. 12. verſ. 8.

Il n'en étoit pas de même des diſcours ſimples

ples de morale que faiſoient les Prophétes, ſans mélange de prédiction. Je crois qu'il dépendoit de leur prudence de choiſir les conjonctures où le peuple avoit beſoin d'être ſoûtenu par l'inſtruction. La connoiſſance profonde qu'ils avoient de l'eſprit de la Loi, ſuffiſoit alors à leur zéle, & je trouve que dans ces circonſtances, ils penſoient que la qualité générale de Prophéte autoriſoit aſſez la ſainte liberté de leurs diſcours. C'eſt cette ardeur empreſſée pour le ſalut de leurs freres qui leur attiroit ſi ſouvent de cruelles perſécutions. L'homme ne veut point qu'on le trouble dans l'uſage du plaiſir qu'il aime. Tout ce qui s'oppoſe à ſes penchans le révolte; & le moyen preſque ſûr de lui devenir odieux, eſt de le rappeller à la régle dont il eſt ſorti. Cette maxime déja ſi vraye priſe en général, l'étoit encore plus ſinguliérement à l'égard du peuple Juif. Senſible plus que tout autre au vain plaiſir d'être flatté, ſéduit par une foule d'impoſteurs qui l'endormoient dans ſes deſordres, il n'écoutoit qu'avec chagrin & contrainte, les utiles, mais ſévéres, remontrances des ſaints Prophétes. Ce dépit ſecret ſe tournoit bien-tôt en haine contre eux, & de la haine à la perſécution ouverte il n'y a qu'un pas, facile à franchir. De là les maux dont eſt remplie l'hiſtoire des Hommes de Dieu. Tantôt c'eſt à la violence des Princes, quelquefois c'eſt à la dériſion de la multitude qu'ils ſont expoſez. *Les uns*, dit l'Auteur de l'Epître aux Hébreux, *ont été frappez de verges ne voulant point*, par de lâches complaiſances, *racheter leur vie préſente, afin d'en trouver une meilleure dans la Réſurrection. Les autres ont ſouffert la honte des inſultes, la peine des chaînes, & des priſons. Ils ſont morts par le*

LIV. II. CHAP. I.

Voyez ci-après le troiſiéme Liv. Réponſe à la quatriéme difficulté.

ISAI. c. 30. verſ. 10. 11.

JOSEPH. lib. X. cap. 4. CHALCID. in Timæo.

Epiſt. ad Hebr. cap. 11. verſ. 35.

LIV. II. CHAP. I. *le tranchant de l'épée; ils ont été lapidez; ils ont été ſciez; tous ont paſſé par les plus dures épreuves. Ils ont été vagabonds, couverts de peaux, abandonnez, contredits, affligez: eux dont le monde n'étoit pas digne, ils ont paſſé leur vie errans dans les deſerts, & dans les montagnes: ſouvent cachez dans les antres, & dans les cavernes de la terre.* Quelle peinture! Et qui eſt-ce qui la fait? Celui qui vivoit dans un temps où la mémoire de ces malheurs étoit encore toute récente.

Après cela je ne puis aſſez m'étonner qu'un Ecrivain, d'ailleurs Critique habile, ait voulu ſoûtenir que la qualité de Prophéte étoit chez les Juifs une des premiéres, & des plus puiſſantes Charges de l'Etat, qu'ils en étoient les Orateurs publics ou les Miniſtres, & que leurs diſcours étoient enregiſtrez, avec les autres Actes, dans les Archives de la République, & enſuite de la Monarchie. Quel rapport trouve-t-on entre un Miniſtère qui n'eſt ſuivi que d'opprobres, & des fonctions éclatantes qui mettent en partage du Gouvernement? Qui peut croire qu'on ſe fit en Iſraël une loi de conſerver dans le dépôt public des prédictions ſouvent funeſtes, dont on haïſſoit, ou même dont on faiſoit mourir les Auteurs? Ce ſentiment avancé par M. Simon n'a donc rien de vrai, ni de vraiſemblable, & je le joints à l'opinion où il étoit encore, que le Sanhédrin étoit compoſé de Prophétes, ou d'hommes inſpirez; ſyſtême ſans preuve, pour ne rien dire de plus, & ſolidement réfuté par l'Auteur des *ſentimens des Théologiens de Hollande*.

SIMON. Hiſtoire Crit. de l'Ancien Teſt. l. 4. c. 4.

Id. lib. 1. 2.

Pag. 215.

Du

Du ſtile des Prophétes.

NOUS n'avons pas tous les Ecrits des Prophétes. Dieu n'en a voulu conſerver à ſon Egliſe que ce qui importoit à la preuve de ſa doctrine. Le reſte s'eſt égaré dans les fréquentes révolutions du peuple Juif. Nous ne ſçavons pas même bien éxactement le détail, & toute l'étenduë de nos pertes. Mais à en juger par le grand nombre de Prophétes qui ſe ſont ſuccedez durant plus de trois ſiécles, il eſt aiſé de comprendre qu'il nous manque aujourd'hui preſque autant de richeſſes qu'il nous en reſte. Quand je dis de richeſſes, je ne l'entends pas ſeulement du côté du dogme, de l'inſtruction, & des mœurs; je le prends encore du côté de l'éloquence, de la grace, & de la majeſté du diſcours.

Voyez plus bas Livre 3. Réponſe à la dixiéme Difficulté.

En effet, ſi parlant du corps des Ecritures, on peut dire qu'elles ont un caractère ſenſible de ſublimité, ſupérieur à tout langage mortel, perſonne ne conteſtera que les Prophétes ont eu cet avantage d'une façon encore plus ſinguliére.

Il eſt évident que la nobleſſe de l'élocution a ſes premiéres ſources dans la grandeur des idées qui ſont offertes à l'eſprit. Occupé d'un objet qui l'intéreſſe par ſon élévation, il le répréſente avec force. Les termes ſe conforment alors à la vivacité de l'impreſſion, & à la beauté du ſens; ils en prennent la teinture, pour ainſi dire, pendant qu'ils ſont foibles, qu'ils rampent, qu'ils languiſſent lorſqu'ils n'exprimient qu'une idée commune, & qui ne ſe concilie qu'une attention légére de l'eſprit.

LIV. II. CHAP. I.

Or les Prophétes, dans le temps de l'inſpiration ſur tout, n'étoient remplis que de hautes idées, & elles faiſoient en eux des traces profondes. C'étoit la main de Dieu qui les gravoit : & elles le répréſentoient Lui-même, ſa Juſtice, ſa Providence, ſon Eternité, ſes Miſéricordes, ſa Puiſſance, l'ordre admirable de ſes conſeils, & l'immenſe profondeur de ſes Myſtéres. Quelquefois c'étoit la chûte d'un Empire, ou l'élévation d'un autre; les ſuccès, & les victoires, ou les malheurs, & les défaites des Princes. Souvent c'étoit d'expreſſives figures de l'Egliſe à venir; de cette Egliſe objet éternel des deſſeins de Dieu ſur les hommes, & dont ſon Fils devoit à jamais être le Pontife, le Sauveur, & l'Epoux; de cette Egliſe qui dans ſa durée devoit avoir tour à tour tant de proſpéritez & de revers; de cette Egliſe dont l'ancienne, quoique ſi chérie, n'étoit que l'image, & qui devoit dans la ſuite n'avoir, pour l'étenduë, d'autres bornes que celles de l'Univers. Auſſi ſouvent au moins, c'étoit cette même Egliſe recueillie dans le ſein de Dieu à la fin des ſiécles, nourrie de la vérité, réünie à ſon Chef, joüiſſant avec lui d'un repos inaltérable, & foulant aux pieds ſes ennemis vaincus. Quelles images! Quel ſpectacle pouvoit davantage élever l'ame, & la fixer à de plus magnifiques objets?

En général, les Prophétes ſont remplis de métaphores, & d'expreſſions figurées. C'étoit le goût particulier des Orientaux. Ils ne s'expliquoient ordinairement que par allégories, & par apologues. La Philoſophie de ces peuples, & leur Théologie n'étoient conçûës qu'en paraboles, & avec ces tours ſymboliques qui enveloppent la vérité ſous des ima-

images. Les Hiéroglyphes des premiers Egyptiens en font foi. Preſque tout étoit déguiſé chez eux, & ils avoient réduit en art l'habitude où ils étoient de voiler les choſes les plus ſimples par des ſignes myſtérieux. Ce fut des Prêtres d'Egypte que Pythagore, & Platon apprirent à traveſtir leurs dogmes comme ils ont fait, & à les cacher ſous des nuages, pénétrables ſeulement à ceux qu'ils avoient initiez dans les ſecrets de leur obſcure Métaphyſique. Les Doctes de la Phénicie, & de la Chaldée étoient dans le même uſage. Les Arabes ſur-tout ſe faiſoient honneur d'y exceller. Nul peuple n'a tant qu'eux enfanté de Poëmes, & un Ecrivain célébre aſſure que le Monde entier n'en a pas tant produit. C'eſt peut-être ce qu'a voulu dire Horace quand il appelle l'Hydaſpe, le fleuve fabuleux, *fabuloſus Hydaſpes*, parce que ce fleuve qui a ſa ſource dans la Perſe, & ſon embouchure dans les Indes, commence, & finit ſon cours parmi des peuples de tout temps attachez aux fables, & aux fictions.

LIV. II. CHAP. I.

ORIG. *cont. Celſ. lib. 1. pag.* 8.

ERPENIUS.

M. HUET. De l'Origine des Romans.

Afin de s'accommoder au penchant que les Iſraëlites avoient apportez d'Egypte pour les apologues, Dieu fit entendre ſa volonté aux Prophétes par des figures, & ne leur propoſa ſes loix que ſous l'enveloppe des paraboles. On remarque que du temps de Salomon, on faiſoit conſiſter la ſageſſe dans la ſcience des énigmes; & cette Reine qui accourut de ſi loin pour contempler de ſes yeux celui qui faiſoit l'admiration du Monde, lui propoſa de ces queſtions obſcures dans le deſſein d'éprouver ſi la pénétration de ſon eſprit étoit auſſi grande que la renommée le publioit. Il avoit, dit l'Ecriture, compoſé mille Poëmes, ſans doute dans ce goût d'allégorie que

PLUTARCH. *Conviv.*

LIV. II. CHAP. I. nous remarquons au Cantique des Cantiques, & ſi l'on en croit Joſéphe, ce Prince, & Hiram Roi de Tyr s'envoyoient mutuellement des énigmes, ſous peine de ſommes d'importance payables par celui des deux qui ne pourroit les déchiffrer.

JOSEPH. *Antiquit. l. 8. c. 2.*

De là vint que les Prophétes ne prédiſoient ſouvent l'avenir que par certains ſignes myſtérieux, comme nous l'avons vû plus haut, & qu'en pluſieurs rencontres leurs expreſſions étoient obſcures, & équivoques. Quelques-uns même ont écrit en vers, dont le ſtile eſt encore plus propre que celui de la proſe à traveſtir ce qu'on a réſolu de cacher.

A travers tous ces voiles mis à deſſein, l'objet principal de leurs prédictions ſe faiſoit néanmoins toûjours appercevoir. Ils le répréſentent, quand il le faut, par des traits ſi reſſemblans, qu'il paroît lui-même s'offrir à la vûë. C'eſt ſur-tout ce rare avantage de peindre qui caractériſe les Prophétes Hébreux. Dans leurs Ecrits, tout, juſqu'au moindre détail; vit, & inſpire du ſentiment. Leurs tableaux ont de l'ame, de la paſſion, & de la vérité. Souvent chez eux un ſeul mot fait une élegante deſcription, & cette courte peinture n'en eſt que plus propre à graver dans l'eſprit une image vive & nette.

Talent auſſi ſingulier. Ils n'employent d'ordinaire que les termes les plus ſimples, mais ils en font une alliance ſi neuve, qu'elle s'éleve au ſublime le plus parfait, ſans s'écarter du naturel. Pour dire les plus grandes choſes, l'expreſſion familiére leur ſuffit. Ils ſçavent enrichir leur langue ſans en multiplier les mots; c'eſt de l'uſage ordinaire qu'ils les tirent. Ce ſont, pour le dire ainſi, les termes domeſtiques; mais de la maniére dont

ils

ils les uniſſent, il en ſort un tour original cent fois plus noble, plus neuf, & plus intéreſſant que ne le ſeroit un autre plus recherché. En les liſant, on eſt frappé de voir un ſens lumineux confondu ſi modeſtement avec une expreſſion commune, & l'on eſt ſurpris de ſe trouver ému, dans le temps même qu'ils ſemblent ne nous rien offrir que d'ordinaire. Je me diſpenſe de joindre des éxemples qui juſtifient cette remarque. Il ſera mieux que le Lecteur ſe donne à lui-même le plaiſir de les découvrir.

Spinoſa, qu'on trouve par tout à ſa rencontre dès qu'il s'agit des Prophétes, dit pourtant que du côté de l'éloquence ils n'ont rien eu qui les diſtinguât. Il ſe plaît à repréſenter l'un comme un génie mélancholique, dur, & ſauvage, qui ne ſçait que porter d'amères paroles, s'affliger, & contriſter les autres; celui-ci comme un caractère ardent qu'entraîne ſa propre impétuoſité, & qui croit voir ce qu'il imagine; celui-là comme un berger ignorant & groſſier, réduit à n'emprunter ſes images que des viles occupations de la vie paſtorale, ou même ruſtique; tous comme des eſprits ordinaires dont la différence entre eux ne naît que du plus, ou du moins de force & de délicateſſe dans l'imagination.

SPINOSA *Tract. Theolog. Polit.*

Cette hardieſſe, pour mieux dire, cette témérité de déciſion, qui a donné quelques ſectateurs à Spinoſa, eſt pour ceux qui approfondiſſent, le premier motif de leurs dédains pour lui. Cet homme qui n'avoit que la méthode, & la marche extérieure du raiſonnement, comme je l'ai fait voir ailleurs, ne poſſédoit rien moins que le vrai goût de l'éloquence. Il oſoit en juger, & perſonne au

Voyez le Diſcours à la tête de cet Ouvrage.

LIV. II. CHAP. I.

monde, ſur ce point, n'étoit plus récuſable que lui. Ses propres Ecrits le découvrent aſſez à ſon déſavantage. Son ſtile, ſi pourtant il en a un, eſt d'une aridité déſolante, ſans grace, ſans nobleſſe, ſans naturel. Même dans ceux de ſes Ouvrages où il ne s'aſſujétit point aux allures des Géométres, il eſt obſcur & confus preſque par tout. Obſcur, non par la profondeur, mais par le bizarre entrelacement de ſes idées; non par un goût de compoſition choiſie qui n'employe qu'autant de termes qu'il en faut en rigueur pour ſe faire entendre, mais par une négligence d'eſprit qui fait omettre le néceſſaire. Il affecte la préciſion des Philoſophes, & ſa triſte préciſion n'eſt qu'une maniére plus ſûre d'ennuyer par la brieveté même. Ceux que ſon ſyſtême a le plus charmé conviennent de ces défauts, & la plûpart ſont contraints ſouvent d'avoüer qu'il leur eſt impénétrable dans la plus grande partie de l'expoſition de ſa doctrine. Voilà pourtant celui qui ſe permet de condamner le ſtile des Prophétes, ſur les traces de Politien & de Domitius Caldérinus.

Amos eſt, dit-il, un berger qui n'employe que des images champêtres. Mais quoi! N'y a-t-il donc point de grace, ni de douceur dans l'uſage de ces métaphores naïves tirées de la ſimple nature? Eſt-ce qu'Homére, & Virgile, les plus grands Poëtes que l'antiquité Païenne ait produits, ne ſont pas encore attendriſſans & délicieux par la peinture aimable qu'ils font, de page en page, des éxercices de la vie paſtorale? N'eſt-ce pas de ces fonctions innocentes qu'ils empruntent les plus touchantes, & les plus nobles comparaiſons? N'eſt-ce pas cette ſimplicité ſublime ſi dégagée du faſte, & de l'enflure, qui les a fait paſ-

paſſer dans tous les temps comme les modéles dans l'art de toucher, & de bien dire? Pourquoi donc faites-vous un reproche aux Prophétes de ce qui fait dans les Ecrivains profanes le ſujet de vos éloges? Amos a-t'il d'ailleurs manqué d'élévation & de dignité, quand il a voulu peindre la majeſté de l'Etre ſuprême? Ecoutez-le, & jugez ſi l'éloquence humaine pouvoit prendre un plus noble eſſor. *Voici*, dit-il, *celui qui a formé les montagnes, qui fait ſouffler les vents; qui a déclaré à l'homme quelle eſt ſa penſée, qui fait luire l'aurore, & qui marche ſur le plus haut de la terre; le Seigneur, le Dieu des armées eſt ſon nom.* Et ailleurs: *Le Seigneur, le Dieu des armées frappe la terre, & elle ſe diſſout; il a établi ſa demeure dans le plus haut des Cieux Il fait, quand il veut, monter à lui les eaux de la mer, & il les répand enſuite ſur la terre; le Seigneur, le Dieu des armées eſt ſon nom.* Homére a-t-il jamais dit de ſon Jupiter rien de ſi ſublime, rien qui marque davantage le ſouverain pouvoir de l'Etre infini? Hé combien eſt-il au-deſſous de ces majeſtueuſes expreſſions!

AMOS cap. 4. verſ. 13.

Id. cap. 9. verſ. 5. 6.

Mais Jérémie eſt un Prophéte triſte, & plaintif, qui ne ſçait que verſer des larmes ſur les maux de ſa patrie, & dont les lugubres Lamentations n'ont que le même refrain. C'eſt ainſi que l'on parle quand on ne diſpute que par goût de ſingularité, ou que l'on juge de ce que l'on n'entend point. Il eſt vrai que Jérémie n'annonce le plus ſouvent à Iſraël que des diſgraces, ou ne pleure que celles qu'il reſſent. Mais pourquoi étoit-il envoyé, ſinon afin de prédire les terribles effets de la colére de Dieu contre les Juifs? Devoit-il au milieu de ces menaces, prendre un ton d'allégreſſe,

LIV. II. CHAP. I.

& chercher à plaire quand il ne venoit que pour épouvanter ? Le grand n'eſt-il de plus que d'un ſeul genre, excluſif de tout autre ? Et la bienſéance du ſtile ne ſe conforme-t-elle pas à la nature des ſujets ? L'homme vraiment éloquent, eſt celui qui s'accommode & qui ſe plie à ces différences, qui conſulte ſa matiére, & qui varie ſon art ſelon qu'elle change. Il ne reſtraint pas le beau ſeulement à ce qui ſemble riant, il connoit des graces de toute eſpéce. Il y en a pour lui dans le ſérieux, dans le triſte, dans l'horreur même. Or je ne crains point de dire qu'il n'y a peut-être point d'Auteur où ce caractére d'œconomie, & de ſageſſe, ſe faſſe mieux remarquer que dans Jérémie. A-t-il deſſein de repréſenter les malheurs de Sion ? Il pénétre dans le cœur le moins ſenſible ; il paſſionne, il attendrit, il excite les larmes. En le liſant on croit être le témoin d'une calamité publique, & préſente. Ce n'eſt plus une image, c'eſt une réalité effective. On eſt émû dans le plus intime de l'ame. Tant la force, & la vérité de la peinture ſçavent ſuppléer à l'abſence de la choſe ! Veut-il imprimer la crainte des jugemens de Dieu, & reprocher à Juda ſes infidélitez ? Qui le fait mieux que lui ? Quelle nobleſſe dans les idées, & quel pathétique tout enſemble ? Il peint, il conſterne, il perſuade, il entraîne. Eſt-il enfin inſpiré de Dieu pour la conſolation du peuple ? Rien de ſi raviſſant que les promeſſes qu'il lui fait. Il lui montre ſa délivrance prochaine, & ſon heureux retour dans la terre de ſes peres, ſes péchez oubliez, ſa pénitence finie, ſes vainqueurs humiliez, la colére divine appaiſée, un jour ſerain prêt à ſuccéder aux ténébres d'une longue nuit, c'eſt-à-dire, ſelon le langage

gage des Prophétes, un amas de proſpéritez & de douceurs, à la place des afflictions, & des revers. Et tout cela il le dit, non avec ces ornemens ambitieux & façonnez qui décélent l'art & l'étude. Aucun mot, aucun tour n'y eſt donné à l'affectation de briller; c'eſt un naturel doux & aimable qui s'inſinuë ſans bruit dans le cœur, un dramatique naïf où vous partagez le charme de l'entretien, une peinture vivante où vous croyez ſaiſir l'objet, un goût pur de mœurs & de vérité où la raiſon ſe retrouve, & ſe repoſe avec attrait. LIV. II. CHAP. I.

A l'égard d'Iſaïe, quiconque n'eſt pas charmé de l'élégance inimitable de ſa diction, mérite de ne rien ſentir. Ce Prophéte avoit raiſon de dire, parlant de lui-même, *que le Seigneur lui avoit donné une langue ſçavante pour ſoûtenir par la parole les cœurs accablez, & que tous les matins Dieu lui touchoit l'oreille*, c'eſt-à-dire, qu'il lui inſpiroit ce qu'il devoit dire. Qui eſt-ce en effet qui a jamais écrit avec plus de force & plus de douceur, avec plus de ſageſſe & plus d'efficace, avec plus de naturel & plus de dignité que lui? Voyez avec quel zéle éloquent il reproche au Roi Achaz ſon impiété; comment il fait parler Dieu irrité de la défiance d'Ezéchias, qui avoit imploré le ſecours de l'Egypte; de quelle ſorte il reprend encore ce Prince de ſa vaine complaiſance à déployer ſes tréſors aux Envoyez de Babylone; avec quelle élévation de ſentiment il abat le fol orgeüil d'Eliacim & de Sobna? Tous ces endroits, mille autres que je pourrois citer, ſont lumineux, ſublimes, & feroient honneur à ce qu'il y a de plus achevé dans les Ecrits anciens. Rien n'y approche du talent de ce Prophéte à repréſenter avec grace & fidélité, les

ISAI. c. 50. verſ. 4.

Id. c. 7. verſ. 13.
Id. c. 31.
Id. c. 39. verſ. 5. 6.
Id. c. 22. verſ. 15.

LIV. II. CHAP. I.

objets qu'il offre à l'eſprit. Il annoblit les moindres par le tour qu'il leur donne, il dit les plus grandes avec une élégante ſimplicité. Il eſt poli & grave tout à la fois. Il ne cherche ni le ſingulier, ni le rare, c'eſt le beau qui vient de lui-même ſe préſenter à lui. Vous ne découvrez rien dans ſes diſcours qui ſoit à titre de parure, & il arrive néanmoins que tout y eſt orné. Notre cœur paroît être dans ſa main, il fait de nos ſentimens tout ce qu'il veut, il attendrit, il épouvante, il conſole, il inſtruit, il charme toujours; & lors même que l'inſpiration le raméne aux même ſujets, il y revient par des routes ſi variées, qu'il trouve dans cette abondance des reſſources toûjours nouvelles pour intéreſſer. Auſſi tous les ſiécles ont admiré ce Prophéte, même entant qu'Auteur délicat & ſublime. Grotius dans ces derniers temps le compare à Démoſthéne, le plus grand Orateur de la Gréce, & peut-être de tous ceux qui n'ont eu que des talens humains. Il trouve dans le premier toute la pureté du langage Hébreu, comme dans le ſecond toutes les graces de l'Atticiſme, dans tous les deux de la magnificence dans le ſtile, de la véhémence dans les mouvemens, de l'abondance dans les figures, de l'élévation dans les idées; mais ſur-tout de la force quand il eſt queſtion de combattre le vice. Iſaïe avoit outre cela l'avantage d'une illuſtre naiſſance. Il étoit petit-fils du Roi Joas, néveu d'Amaſias Roi de Juda, & quelques-uns ont ſoûtenu avec aſſez de vraiſemblance, qu'il avoit donné ſa fille en mariage à Manaſſé. C'eſt là-deſſus qu'un Critique habile lui applique ce que dit Quintilien de Corvinus Meſſala; qu'il parle d'une maniére aiſée, douce, naturelle, coulante, & d'un ton qui déclare la nobleſſe de l'Auteur.

GROT. *Comment. in 4. Reg. c. 19 vers. 2.*

ABRAV. *Præf. in Iſai.*

CALMET. *Préf. ſur Iſaïe.*

QUINT. *lib. 10, cap. 1.*

Il

Il me ſeroit facile de continuer ce détail à l'égard des autres Prophétes, & de faire voir par des éxemples tirés de leurs Ecrits, que David, Nahum, Daniel, Ezéchiel entre autres ſont, pour les avantages de la parole, infiniment ſupérieurs à ce qu'il y a jamais eu de grand dans la Gréce & dans Rome; mais le Lecteur trouvera bon que pour abréger, je le renvoye aux *Dialogues ſur l'Eloquence*, où M. de Fénelon a relevé par de ſi juſtes éloges le ſtile des Prophétes. LIV. II CHAP. I.

J'ai dit plus haut que leurs Oracles étoient ſouvent enveloppez ſous des figures ou des emblêmes; & dès-là on conçoit que ces prédictions avoient deux ſens, dont le premier n'étoit que le voile qui cachoit l'autre. Ce double ſens eſt une des circonſtances les plus remarquables dans l'Ecriture, parce qu'il en eſt comme le ſecret & la clé. C'eſt faute ſouvent d'y avoir eu recours, qu'il s'eſt élevé tant de diſputes dans la Religion & qu'aujourd'hui encore les Juifs perſévérent dans leur opiniâtre aveuglement.

Le grand deſſein de Dieu en inſpirant les Prophétes, étoit de préparer des preuves à la Religion qu'il vouloit établir un jour par le Meſſie. Mais le peuple qui alloit être le dépoſitaire de tant de prédictions, devoit lui-même ne les pas comprendre, parce qu'il devoit être rejetté. Ainſi dans le plan de la Providence, il falloit que les Prophéties euſſent à l'égard des Juifs de la clarté, & de l'obſcurité tout enſemble. De la clarté dans ce qui concernoit l'état temporel de leur Nation: autrement ils n'auroient eu pour elles que de l'indifférence, & ils ne les auroient pas conſervées avec religion; de l'obſcurité dans ce qui concernoit l'hiſtoire du Libérateur, parce qu'ils

Isaï cap. 6. vers. 9. & 10.

LIV. II. CHAP. I.

devoient ſe rendre indignes des fruits de ſa miſſion. Afin de concilier, & de remplir ce double deſſein, Dieu a mis dans les prédictions un double ſens, c'eſt-à-dire, qu'il a caché les circonſtances de la vie du Sauveur ſous des images qui ne paroiſſent pas toûjours l'exprimer nettement, ou qui même ſemblent quelquefois ſe rapporter à d'autres qu'à lui. Le premier ſens eſt celui qu'on appelle *hiſtorique*, le ſecond eſt celui qu'on nomme *ſpirituel*. Pour en donner un éxemple, lorſqu'Iſaïe parle des conquêtes de Cyrus, l'impreſſion dominante qui naît de ſon diſcours, eſt le ſens littéral qui ſe termine aux victoires de ce Prince, mais la converſion du Monde par le Sauveur, eſt le ſens ſpirituel enveloppé de l'autre, parce que Cyrus étoit un Type deſtiné à la répréſentation de la gloire future du Meſſie. Il eſt ſi néceſſaire d'admettre cette façon d'entendre, & d'expliquer les Prophétes, que ſans elle ils ſeroient impénétrables, ſouvent même éxagérez, & faux. L'objet du ſens littéral étant quelquefois au-deſſous de la grandeur de l'image; elle ne peut être juſtifiée que par l'objet du ſens ſpirituel, qui remplit ſeul cette étenduë & cette magnificence d'expreſſions. Ainſi lorſque David ſaiſi d'un ſaint enthouſiaſme, décrit ſi pompeuſement la grandeur future de ſon fils, il eſt clair qu'il y a de l'excès dans ſes paroles, ſi l'on veut les expliquer toutes de Salomon. Mais que du Type on paſſe à la choſe déſignée, tout auſſi-tôt ce qu'il y a d'exceſſif dans l'image, ſe réduit à une juſte préciſion, & ce qui eſt de trop pour le fils de David, n'exprime que ce qui convient en rigueur au Meſſie figuré par Salomon.

Sur cela je remarque, après le ſçavant Auteur du Comméntaire François, que les Juifs du

du temps des Prophétes, avoient des facilitez que nous n'avons plus pour entendre les prédictions qui ne regardoient que le gouvernement de leur Etat, & celui des peuples contemporains. Les Annales profanes ne nous disent rien qui ait rapport à la premiére hiſtoire des Hébreux. Elles ne nous parlent ni de ce peuple, ni des Royaumes des Iduméens, des Philiſtins, des Amalécites, des Amorrhéens, des Ammonites, des Moabites, ni de quelques autres encore qui figuroient néanmoins avec éclat. A peine même y découvre-t'on quelque veſtige de la grandeur de David, & de Salomon. Leur Monarchie, quoique puiſſante, étoit trop effacée par les quatre grands Empires dont les révolutions occupoient les Hiſtoires étrangeres. Les Juifs avoient donc là-deſſus des avantages qui nous manquent, parce qu'ils avoient des rapports inévitables avec les peuples que nous ne connoiſſons qu'imparfaitement: & dont les Prophétes ne parlent que d'une maniére ſi rapide, qu'elle en eſt obſcure pour nous.

Mais d'une autre part, ce qui regarde le Meſſie nous eſt incomparablement plus connu qu'il ne l'étoit aux Juifs, & peut-etre aux Prophétes eux-mémes. Ceux-ci n'avoient pas toûjours l'intelligence de leurs propres prédictions, comme je crois l'avoir dit plus haut, & ceux-là, quoique prévenus de l'idée générale d'un Libérateur, ne pouvoient s'en faire une notion diſtincte & bien développée, parce que les Prophéties ſucceſſives le marquoient chacune de quelque trait particulier, dont on ne pouvoit encore enviſager le tout. Ce n'eſt que depuis l'accompliſſement entier des ſaints Oracles, qu'on en a compris tous les rapports;

LIV. II. CHAP. I.

& c'eſt dans ces rapports qne conſiſte l'intelligence parfaite des prédictions anciennes.

J'ai fait cette obſervation exprés, parce que je vois un certain monde qui ne ceſſe de dire, que les Juifs doivent naturellement être plus inſtruits que nous du vrai ſens de leurs Ecritures. Il eſt vrai qu'ils l'ont été ſur les Prophéties particuliéres qui ſe rapportoient à leur gouvernement politique; mais loin de leur céder, nous l'emportons de beaucoup ſur eux dans l'éxacte connoiſſance des prédictions qui ſe terminent au Meſſie, & à l'Egliſe. Ce n'eſt pas qu'en parlant de la ſorte, nous voulions nous flatter d'une fiére ſupériorité de diſcernement. Je le répéte; c'éſt que les temps marquez par les Prophétes étant écoulez, nous ſommes bien plus en état de juger des faits, qu'on ne l'étoit dans les temps qui les ont précédez. On n'étoit pas encore dans le point de vûë, & nous y ſommes. On n'avoit que la Prophétie; & nous avons tout enſemble la Prophétie & l'événement, entre leſquels nous portons un jugement déciſif de comparaiſon. Il ſemble, je l'avoue, qu'on pourroit ici diſtinguer les anciens Juifs de ceux qui ſont nez depuis l'accompliſſement des Oracles. Mais on ſçait que ceux-ci ne liſent plus leurs Ecritures, ou qu'ils les liſent ſans ſoin, & ſeulement pour remplir un devoir de diſcipline. Depuis je ne ſçai combien de ſiécles, une ignorance profonde régne dans leurs Synagogues; ils ſe font même un ſcrupule de l'étude, & & s'entretiennent dans un goût de fables où les ont mis le Targum, & les puériles traditions des Rabbins.

BUXTORF. *Synag. Jud. c. 3.*

Il importe, avant que je finiſſe ce Chapitre, d'éxaminer à quels caractéres on diſtinguoit

guoit les vrais Prophétes, des ſéducteurs qui ſe diſoient envoyez; & en ſecond lieu quelles preuves les ſaints Prophétes avoient eux-mêmes de la vérité de leur miſſion & de leurs Prophéties. LIV. II. CHAP. I.

En général rien ne ſervoit mieux à faire la diſtinction des vrais, & des faux Prophétes, que le rapport des événemens avec les prédictions, & je crois que c'eſt, ſur-tout, ce ſigne démonſtratif qui déterminoit la croyance des Juifs.

Un ſecond caractère étoit pourtant ajoûte dans l'Ecriture; c'étoit la conformité de la doctrine du Prophéte avec celle de Moïſe. *S'il s'éléve*, avoit-il dit, *un Devin ou un Prophéte au milieu de vous qui prédiſe un miracle, & qu'enſuite il vous diſe: Allons, adorons les Dieux étrangers; vous n'écouterez point ce Prophéte, mais vous le ferez mourir.* Lorſque ces deux ſignes ſe rencontroient dans le même homme, il eſt évident que ſon miniſtère ne pouvoit être équivoque, & qu'il falloit en tout déférer à ſa parole. Auſſi les Juifs ne s'y trompoient jamais, & ſi l'on trouve que de temps à autre ils ont écouté des ſéducteurs, ce n'étoit pas au fonds qu'ils les cruſſent inſpirez; c'étoit parce que leurs diſcours n'annonçoient que des proſpéritez, & qu'on aide volontiers à l'impoſture quand elle flatte. Il ſemble encore par quelques endroits de l'Ecriture, que le Prophéte devoit être autoriſé par quelque autre Prophéte déja reconnu; & c'eſt de là peut-être qu'eſt née l'opinion des Juifs qui ont ſoûtenu qu'un Prophéte avoüé pouvoit, par ſon ſuffrage, en accréditer un autre. DEUTERON. cap. 13. verſ. 1. 2. 3.

La ſeconde queſtion eſt plus difficile à réſoudre. Comment en effet pouvoit-on être aſſûré, ſans péril d'erreur, qu'on étoit ſoi-mê-

LIV. II. CHAP. I.

même inſpiré de Dieu? Le pouvoir de l'imagination eſt prodigieux, & quelquefois dans les ſaints hommes. Il n'arrive que trop ſouvent que leur piété même ne ſert qu'à les conduire à l'illuſion. Il eſt ſi difficile de bien lire dans ſon propre fonds, & de diſcerner ce qui eſt de l'eſprit propre d'avec ce qui eſt de l'Eſprit de Dieu, qu'on ſe porte naturellement à les confondre, & il n'y a guéres de ſiécle qui n'ait donné de nombreux éxemples de pareilles mépriſes. Je reconnois là-deſſus, comme ſur le reſte, l'ignorance & la foibleſſe humaine. Je ſoûtiens pourtant que les Prophétes avoient des ſignes certains de leur miſſion. Le premier étoit la puiſſance des miracles, dont le privilége leur étoit ſouvent accordé. Ainſi pour n'en donner qu'un éxemple, lorſqu'Iſaïe annonce à Ezéchias que ce Prince ne mourra pas de la maladie dont la guériſon étoit déſeſpérée, il le guérit au même tems. Puis il ajoûte que Dieu touché des larmes du mourant, lui accorde encore quinze années de vie, & il confirme cette autre prédiction par le nouveau prodige de la rétrogradation du Soleil, ou de ſon ombre. Il étoit impoſſible que le Prophéte doutât de la vérité d'une révélation, qu'il voyoit confirmée par de ſenſibles effets de la Puiſſance ſouveraine. Il étoit convaincu que Dieu lui avoit parlé, puiſque ſa voix continuoit de ſe faire entendre par d'inconteſtables miracles.

Isaï. c. 38. verſ. 21. 4. Reg. c. 20. verſ. 7. Isaï cap. 38. verſ. 8.

Vide Vitringa. *Hypotypos. Hiſt. & Chronol. ſacra.*

Une ſeconde preuve de la réalité de l'inſpiration ſe tiroit des ſignes particuliers, & perſonnels que Dieu donnoit lui-même de ſa préſence. Ce fut de la ſorte qu'Abraham, après avoir obtenu du Seigneur le gage qu'il avoit demandé pour ſe raſſûrer contre les doutes, fut perſuadé que c'étoit le très-Haut qui

Genes. cap. 15. verſ. 8.

qui lui parloit. Dans une occaſion pareille Gédéon dit à Dieu: *Daignez me faire connoître, à quelque marque extérieure, que c'eſt vous qui me parlez;* & Dieu la lui donna. LIV. II. CHAP. I. *Judic. cap.* 6. verſ. 17.

Je conviens que l'Ecriture ne dit pas toûjours que les Prophétes ayent eu de ces ſignes ſinguliers. Mais ce ſilence étonneroit mal à propos. Qui eſt-ce qui ne ſçait pas qu'elle omet ſouvent une partie des circonſtances des faits qu'elle raconte? C'eſt à nous d'y ſuppléer par l'évidence des autres endroits où elle s'explique avec plus d'étenduë. Par exemple, elle raconte en détail de quelle maniére un Ange parut viſible aux yeux de Daniel, & lui donna des aſſûrances poſitives du choix que Dieu avoit fait de ce Prophéte, pour annoncer ſes myſtéres aux races futures. Ailleurs elle rapporte la vocation miraculeuſe de Jérémie, appellé au miniſtére de la Prophétie dès le temps qu'il étoit encore au ſein de ſa mere, & elle dit preſque la même choſe d'Iſaïe. Or ce qui eſt ſi clairement marqué de quelques Prophétes, pourquoi ne le pas ſuppoſer de tous les autres? Ici la conjecture a tous les caractéres de la vrai-ſemblance, & d'une vrai-ſemblance ſi grande, qu'elle ſe confond avec la certitude même. Ceux qui pourtant veulent en ſçavoir davantage ſur cet article, peuvent conſulter le Pere Calmet. Ce ſçavant homme expoſe ſur la vérité de l'inſpiration des Prophétes, non ſeulement ce qu'il penſe, mais encore les opinions des Peres qui paroiſſent avoir eu plus de critique, & d'éxactitude que les autres. Pour moi je me ſuis crû diſpenſé de cette recherche, parce que je ne parle qu'aux Déïſtes, & que l'autorité de la Tradition ſi juſtement reſpectable

DAN. c. 9. verſ. 21. 22.

JEREM. c. 1. verſ. 5.

ISAÏ *cap.* 49. verſ. 1.

CALMET. Préf. ſur les Prophétes.

CHAPITRE II.

De la poſſibilité de l'Inſpiration divine, & en quoi elle conſiſte.

CE que je viens de dire n'eſt qu'une ſorte de préliminaire à pluſieurs queſtions importantes qu'il s'agit ici d'éclaircir. Premiérement, l'inſpiration divine eſt-elle poſſible, & quelle eſt ſa nature? Secondement, les livres de Moïſe ſont-ils dictez par l'Eſprit de Dieu, & par quelle voye peut-on s'en aſſurer? Troiſiémement, les Prophétes qui après lui ont paru en Iſraël, ont-ils été réellement éclairez d'en-haut, & quelles preuves en avons-nous? Quatriémement, leurs prédictions n'ont-elles point été altérées, ou ſuppoſées, & ne pourroit-on pas former contre elles quelques doutes raiſonnables? Comme tous les moyens que j'employerai dans la ſuite, en preuve de la vérité du Chriſtianiſme, porteroient à faux, tant qu'il reſteroit ſur quelqu'un de ces points le plus foible ſoupçon, la plus légére inquiétude, je dois prévenir ce qui pourroit ou les entretenir, ou les laiſſer naître.

Il eſt vrai que pour aſſûrer tout d'un coup, & par un ſeul raiſonnement, la vérité des anciennes Ecritures, il ſuffiroit de dire que Jeſus-Chriſt les a reconnues, & que ſon témoignage en autoriſe la certitude. Car s'il eſt indubitable, comme je l'ai démontré, qu'il

a

a fait, au nom de Dieu, des prodiges ſans nombre, ſa parole eſt l'infaillible garantie des faits qu'elle confirme. Or il adopte, il cite les Livres prophétiques, & en général tous ceux que révéroit l'Egliſe Judaïque. Donc ces Livres ſont la parole de Dieu même. Cet argument, tout ſimple qu'il eſt, ne ſouffre point de réponſe. Mais parceque ces ſortes de preuves rétroactives convainquent plus qu'elles n'éclairent, il eſt à propos que je remonte juſqu'aux ſources, & que je prenne les choſes dans leurs principes directs.

LIV. II. CHAP. II. MATTH. 5. verſ. 17. JOAN. cap. 5. verſ. 39. LUC. cap. 16. verſ. 29.

D'abord, qu'eſt-ce que l'on entend par les termes de *Révélation*, ou *d'Inſpiration*? Ce n'eſt pas l'action de Dieu par laquelle en conſéquence de ſes loix générales, il diſtribue des idées aux ſubſtances penſantes. Cette eſpéce de Révélation eſt naturelle, commune à toutes les intelligences; ce n'eſt donc pas d'elle que nous avons beſoin de parler ici. L'inſpiration ſurnaturelle, & proprement dite, eſt l'action de Dieu, par laquelle en conſéquence d'une volonté particuliére, il communique immédiatement à ſa créature les véritez qu'il lui plaît de lui révéler, & qu'elle ne pourroit découvrir par les ſeules lumiéres naturelles. Or la Révélation, priſe même en ce ſens, eſt poſſible, elle ne renferme rien d'abſurde, ni de contradictoire. Car enfin, eſt-ce que l'Etre Infini n'eſt pas le Dieu des eſprits, autant que le ſouverain des corps? Eſt-ce qu'il n'eſt pas tout enſemble le maître du Monde ſpirituel, & du Monde viſible? Eſt-ce qu'il n'éxerce pas ſur les deux ordres de ſubſtances, le pouvoir ſans bornes que lui donnent le titre & le droit de Créateur de l'une & de l'autre? Eſt-ce que la même main qui jettant à droite & à gauche une vile pouſſiére, en fait éclo-

LIV. II. CHAP. II.

éclore d'inépuiſables beautez, ne pourra pas répandre dans une ame les plus vives lumiéres, & quand il lui plaira l'élever au-deſſus de ſes connoiſſances naturelles? Il le peut ſans doute, & l'on ne prouvera jamais que rien y réſiſte, ni du côté de Dieu, ni du côté des eſprits.

Les hommes ſe tranſmettent leurs plus intimes penſées par le ſecours de la parole, ou écrite, ou prononcée. Quoiqu'elles ſoient eſſentiellement ſpirituelles, il les matérialiſent en quelque ſorte; & après leur avoir donné cette eſpéce de corps qui les met comme à la portée de l'oreille, & de l'œil; elles dépoſent, en y arrivant, cette forme étrangére, & redeviennent, en paſſant dans l'ame d'autrui, ſpirituelles comme auparavant. C'eſt là viſiblement une de ces merveilles où brillent le plus la puiſſance & la ſageſſe du Créateur; un de ces prodiges familiers & perpétuels dont chacun de nous eſt ſans ceſſe l'inſtrument & le ſujet; un miracle qui nous aſſocie tous, & qui nous unit à tous les temps, comme à tous les lieux. Miracle, où Dieu lui-même eſt l'interpréte aſſidu de ſa créature, & ſans lequel renfermez ſolitairement chacun en nous-mêmes, rien de ce qui penſe hors de nous ne ſeroit pour nous, réduits aux uniques perceptions qui nous ſeroient perſonnelles, & à jamais privez ici du commerce des autres intelligences. Mais ſi l'Etre infini a pû établir une ſi étroite liaiſon entre l'ame & la matiére, que celle-ci devienne à l'autre l'occaſion de ſes idées, combien lui doit-il être plus facile de faire paſſer de lui à l'ame les penſées qu'il lui plaît, & de l'inſtruire, par une voye directe, de ce qu'elle n'apprend, dans l'ordre de la nature, que par cette

te eſpéce de circuit des ſens corporels qui ſont comme le canal par où les idées paſſent, en ſe traveſtiſſant, pour arriver juſqu'à elle? L. IV. II. CHAP. II.

Outre cette communication immédiate, & indépendante de la parole, pourquoi nos ſens qui dans les loix communes, ſont les cauſes occaſionnelles de la préſence des idées, ne ſerviroient-ils pas au même uſage dans les mains de Dieu? Pourquoi ne ſe feroit-il pas entendre par une voix miraculeuſe formée dans les airs? Pourquoi ne pourroit-il pas, s'il le vouloit ainſi, converſer avec les hommes, & ſous des dehors empruntez, & proportionnez à nos organes, faire entendre ſes volontez & ſes décrets? Pourquoi par des ſonges envoyez d'en-haut, ne traceroit-il pas dans nos eſprits les images qu'il jugeroit à propos d'y graver? Pourquoi à la faveur de ces images amenées par ſa puiſſance, & arrangées par ſa ſageſſe; pour n'être pas confonduës avec l'irrégularité des ſonges humains, ne déclareroit-il pas ſes deſſeins ſur nous? Pourquoi enfin celui qui peut tout, celui qui a formé, celui qui connoît ſeul les admirables & imperceptibles nœuds qui tiennent l'ame ſi étroitement unies au corps, ne pourra-t'il pas, ſans les rompre, les étendre, les relâcher aſſez pour élever un eſprit juſqu'à la contemplation des objets où les entraves des ſens ne lui permettroient pas d'atteindre? Aſſûrement la Philoſophie la moins complaiſante ne ſçauroit trouver de contradiction dans l'uſage d'aucun de ces moyens. Il faut qu'elle avouë que s'il eſt poſſible à Dieu d'entendre les vœux & les priéres que nous lui adreſſons, il ne lui eſt pas moins poſſible de nous faire entendre ce qu'il a réſolu de nous révéler. Il n'y a pas, s'il eſt permis de le dire ainſi, plus de diſtance de

Dieu

LIV. II. CHAP. II.

Dieu à l'homme, que de l'homme à Dieu; & le chemin par où la créature s'éléve juſqu'à l'auteur de ſon être, eſt le même par où il deſcend juſqu'à elle. Des deux côtés la poſſibilité du trajet eſt égale, & s'il y a de la différence, c'eſt que le ruiſſeau ne remonte pas de lui-même, & par ſes propres forces juſqu'à ſa ſource; au lieu que pour deſcendre, la ſource n'a pas beſoin d'efforts.

La poſſibilité de l'inſpiration ainſi prouvée, éxaminons, ſuppoſé qu'il y ait eu des hommes inſpirez, de quelle maniére l'eſprit de Dieu agiſſoit en eux pour diriger leurs paroles, ou leurs Ecrits, & quelle étenduë de connoiſſance la raiſon peut avoir dans une matiére ſi obſcure. Je conçois d'abord que ces Ecrivains ſacrez ont dû recevoir immédiatement de Dieu les véritez tranſmiſes dans leurs ouvrages. Je le penſe de la ſorte, parceque dans les momens de l'inſpiration l'ame ne doit point agir. Il faut qu'elle ne tire rien de ſon propre fonds, que ſes penſées lui viennent d'en-haut, que Dieu ſeul les produiſe, & qu'elle ne faſſe que recevoir l'impreſſion vive & profonde qu'il grave en elle. Autrement, le mélange de ſes idées propres, & de celles qui lui ſeroient communiquées, formeroit un tout confus où le ſurnaturel ne pourroit ſe diſcerner d'avec ce qui ne le ſeroit pas.

Ce n'eſt point aſſez de cette premiére touche divine. Celui qui reçoit une inſpiration du ciel peut la tenir ſécrette, & la conſerver au-dedans de lui-même; & alors la lumiére qui lui eſt accordée, brille pour lui ſeul; nul autre ne la partage. Cette grace qui diſſipe les ténébres de l'eſprit, ou qui amollit la dureté du cœur, eſt un préſent dont les fruits ſont uni-

uniquement réſervez à l'ame qui en eſt honorée. L'inſpiration dont nous traitons principalement ici, doit s'étendre au-delà de ces courtes limites. Il faut qu'elle invite, qu'elle ſollicite, qu'elle détermine celui qui la reçoit à publier, pour l'inſtruction des enfans de Dieu, les connoiſſances qu'il daigne lui révéler. Et c'eſt pour cela, ſans doute que S. Pierre diſoit, parlant des Prophétes: *Les ſaints hommes de Dieu étant pouſſez par le ſaint Eſprit, ont parlé.* Une impulſion ſi puiſſante ſe rend donc maitreſſe des lévres de celui qu'elle anime & qu'elle preſſe Sans contraindre la liberté au milieu des plus grands ſaiſiſſemens, & des extaſes même, elle dirige les mouvemens du Prophéte, & lui fait redire ce qu'elle lui diſoit elle-même intérieurement. Alors c'eſt moins lui qui parle que ce n'eſt l'Eſprit ſaint, & s'il écrit, c'eſt qu'il ſe prête docilement à l'impulſion étrangére & ſurnaturelle qui le meut.

2. PETR. c. 1. verſ. 21.

Rien, ce me ſemble, ne peut mieux contribuer à donner ſur cette matiére des notions claires & juſtes, que de ſe repréſenter Dieu comme dictant, & les hommes qu'il inſpire, comme écrivant ſous lui ce qu'il leur dicte. Car au fond, ce que fait par la parole celui qui dicte à un autre, l'inſpiration le fait auſſi; avec cette unique différence, que la parole frappe l'oreille, au lieu que l'inſpiration parle immédiatement à l'eſprit, & qu'elle n'y eſt pas plûtôt, que les idées qui s'y placent avec elle, paſſent ſous la main de l'auteur inſpiré qui les rend telles qu'il les a reçuës.

Il ſuit évidemment de ce principe, que le premier effet de l'inſpiration doit être d'éloigner l'Ecrivain ſacré de toute eſpéce de menſonge,

LIV. II. CHAP. II.

ſonge, d'erreur, & de mécompte. s'il s'en introduiſoit dans ſes diſcours, ou dans ſon ouvrage, ce ſeroit ou parce que l'inſpiration ne ſeroit pas aſſez lumineuſe pour lui découvrir le faux, caché parmi les véritez qu'elle préſenteroit; ou parceque l'eſprit de l'écrivain, diſtrait par ſes propres penſées, & trop occupé d'elles, arriveroit à les écrire à la place de celles qui lui ſeroient offertes. Or l'un & l'autre eſt impoſſible. Dans le premier cas; l'inſpiration, quoique divine, ſeroit compatible avec l'ignorance, & ſuſceptible d'erreur; dans le ſecond, l'homme inſpiré ſeroit le maître de l'inſpiration, & du moins par ſa foibleſſe, dérangeroit les deſſeins de l'eſprit inſpirateur. Inconvénient qui ne ſeroit pas moins injurieux que le premier à l'inſpiration divine. L'un lui raviroit le caractère de vérité infaillible; l'autre lui feroit perdre celui de ſupréme puiſſance: & tous deux combattent les notions naturelles.

Une conſéquence qui naît encore du principe établi, c'eſt que le choix & la meſure des véritez révélées, dépend de celui qui les inſpire. Un homme, pour me ſervir toûjours de la même comparaiſon, un homme qui dicte ce qu'il a réſolu de faire écrire, ne dit pas néceſſairement tout ce qu'il ſçait ſur la matiére qu'il traite. Les différentes connoiſſances qu'il en a ne ſont pas toutes admiſes, il les diſcute, il les balance, & n'expoſe que celles qui entrent le mieux dans l'ordre de ſes vûës. Cette eſpéce de balancement qui précéde la détermination, eſt l'effet de notre foibleſſe qui ne voit qu'après bien des incertitudes & des efforts, ce qui doit la fixer; & rien de pareil ne peut ſe trouver en Dieu qui, par l'infinité de ſon Etre, voit tout à la fois.

Mais

Mais cette image priſe de la conduite des hommes, il eſt facile, en la dépouillant de ce qu'elle a de défectueux, de nous en aider pour comprendre l'opération de Dieu, quand il éclaire miraculeuſement ſa créature. Il pourroit, ſans doute, inſpirer, & faire écrire d'innombrables véritez que nous ignorons, nous en apprendre les rapports, & dans les faits, s'il ordonne d'en prédire, nous faire conter toutes les circonſtances, toutes les ſuites qu'ils auront. Mais ſi ſa profonde ſageſſe, ſi ſes deſſeins ſur nous s'y oppoſent, que nous reſte-t'il, ſinon de croire ce qu'il révéle, de reſpecter les bornes mêmes qu'il y a miſes, & de nous interdire un approfondiſſement trop curieux ſur ce qu'il nous cache? LIV II. CHAP. II.

J'ajoute pour troiſiéme remarque, qu'il n'importe pas eſſentiellement à la divinité de l'inſpiration, que ceux qu'elle guide ayent toûjours beſoin d'elle pour toutes les circonſtances de ce qu'ils racontent. Dieu ne fait point de prodiges ſuperflus. Dans ſes œuvres les plus merveilleuſes, il laiſſe contribuer aux cauſes ſecondes ce qu'elles y peuvent apporter, & c'eſt principalement dans cette harmonie que brille ce qu'il y a d'admirable dans l'action de Dieu. Il employe ce que la Nature, qui n'eſt que ſa premiére loi générale, peut donner de ſon fonds, & ſupplée, quand il le faut, par la richeſſe inépuiſable du ſien, à ce qu'elle a d'inſuffiſant. Un Ecrivain inſpiré n'a donc pas un égal beſoin de l'inſpiration dans tout ce qu'il écrit. Ce qu'il ſçait par lui-même, & ſans le ſecours de la révélation, peut entrer dans l'enchaînement de ce qu'il ignoroit & qui lui eſt révélé. Mais en cela même qui lui eſt connu par les moyens naturels, il eſt néceſſaire que l'inſpiration veil-

LIV. II. CHAP. II.

le ſur lui, qu'elle le conduiſe, qu'elle le précautionne contre les mépriſes qui pourroient lui faire confondre le faux avec le vrai. Car telle eſt notre fragilité, que dans nos connoiſſances, mêmes dans celles qui nous ſont les plus familiéres, juſques dans les faits que nous ſçavons le mieux, une imperceptible diſtraction, un leger écart de mémoire, une circonſtance omiſe, ou ſur-ajoûtée, métamorphoſent quelquefois la vérité, juſqu'à la rendre méconnoiſſable. L'inſpiration prévient ces inconveniens. Elle laiſſe à celui qu'elle dirige ce que ſa raiſon, ce que ſon expérience, ce que ſon étude lui avoient appris. Mais elle enrichit ce premier fonds, elle éclaire de plus de lumiéres ces premiéres connoiſſances, & les préſerve de tout mélange d'erreur.

Enfin, & c'eſt ma derniére obſervation: comme les idées dépendent ſouvent des termes qui les repréſentent, & qui en ſont une eſpéce de traduction, je crois néceſſaire que dans les choſes importantes, l'inſpiration préſide encore ſur ce point. Je dis exprès, dans les choſes importantes; car dans celles qui ne le ſont pas juſqu'à certain dégré, il ſuffit que la vérité s'y trouve, ſans qu'il ſoit beſoin que les termes qui l'expriment ſoient révélez. L'inſpiration s'accommode alors au caractère particulier de l'Ecrivain: en cela différente de l'homme qui dicte. Plus celui-ci a d'éloquence, & de grandeur de génie, plus il a ſoin que la main qui écrit ſous ſa direction ne change ſes termes, & n'en altére le prix. Une vigilance ſi précautionnée eſt le foible de l'homme vain, & ce ſeroit le tranſporter à Dieu que d'aſſujétir ſon inſpiration à de ſemblables ſcrupules. Si ce qu'il a réſolu de faire écrire, n'éxige pas qu'il en fourniſſe lui-même

même les expreſſions, il les abandonne au choix de l'auteur inſpiré; parce qu'alors il eſt indifférent à notre inſtruction par quels mots, par quelles phraſes, par quel tour du langage humain, propre ou figuré, ſimple ou éloquent, négligé ou ſublime, le ſens des choſes révélées parvienne juſqu'à nous, pourvû qu'il y arrive. C'eſt le contraire, ſi la foibleſſe de notre diſcours ne peut ſoûtenir la ſimplicité abſtraite des choſes ſpirituelles, s'il y a péril que la hauteur du ſujet ne ſoit avilie & dégradée par les images des ſens, s'il eſt à craindre que la vérité ne dégénére de ſa pureté originale, & ne contracte l'imperfection de notre langage. Alors Dieu purifie les lévres de ſon Prophéte; il lui préſente avec l'idée, le terme qui l'exprime le mieux dans le génie de la Langue qu'il employe, & par là ſauve ſon éternelle vérité de la ſoüillure mortelle qui la corromproit. Il étoit eſſentiel, ce me ſemble, d'éclaircir par ces remarques la nature & les caractères de l'inſpiration dans les *hommes qui pouſſez par l'eſprit de Dieu, parlent*, & écrivent en ſon nom. Ce qui me reſte à faire eſt d'en démontrer la certitude, & j'entreprends de la faire voir à l'égard des Livres de Moïſe. Si je l'établis ſur ce point, il eſt clair que la force de ma démonſtration & ſon évidence, d'elles-mêmes ſe répandront ſur tous les Prophétes qui lui ont ſuccédé. Quiconque prouve ſans replique la vérité de l'inſpiration d'un des Livres ſacrés, prouve par cela ſeul la vérité de tous les autres.

LIV. II. CHAP. II.

LIV. II.
CHAP. III.

CHAPITRE III.

Que Moïſe eſt le plus ancien Auteur qu'il y ait eû dans le Monde, & que ſes Livres ſont divinement inſpirez.

IL eſt hors de doute que Moïſe a été Légiſlateur des Hébreux, & que ſes livres ſont les plus anciens de tous ceux qui éxiſtent, ou qui ont éxiſté dans l'Univers. Ce ne ſont ni les Juifs, ni les Chrétiens ſeulement qui le prétendent; ce ſont tous les Auteurs, même profanes, qui ont remonté le plus haut vers les premiéres ſources de l'Hiſtoire. Pour en convaincre il me ſeroit facile de citer d'après ſaint Juſtin, un Polémon, un Hellanicus, un Philochorus, un Caſtor, un Thallus, un Aléxandre Polyhiſtor; d'après ſaint Clément d'Aléxandrie, Euſébe, & Joſéphe, un Eupcléme, un Hermippus, un Ariſtobule, un Numénius, un Hécatée, un Béroſe, un Démétrius, un Manéthon, un Apollonius, un Cléodéme, un Théodote, un Artapan: d'après Photius, un Ptolomée Epheſtion, & d'autres encore; car il ſeroit ſuperflu de nommer ici les Ecrivains dont les ouvrages ſubſiſtent; un Diodore de Sicile, un Trogue-Pompée, un Strabon, un Galien, un Longin, Porphyre lui-même, Jamblique, & Julien. Auſſi Joſéphe ne craint pas de ſoûtenir dans la préface de ſes *Antiquités*, que Moïſe vivoit plus de deux mille ans auparavant, & dans un ſiécle qui avoit précédé tout ce que la fable a dit de ſes Dieux & de ſes Héros, tout ce que l'hiſtoire

JUST. *Cohort. ad Græc.*
CLEM. ALEX. *Strom.* EUSEB. *Præp. Evang.* JOSEPH. *Cont. Appion.* PHOT. *Cod.* 150. DIOD. SIC. *Lib.* 1. TROG. POMP. *Epit.* GAL. *de diff. Puls. L.* 3. *& de uſu Part. L.* 11. LONGIN. *Lib.*

a raconté des premiers Rois, & des plus célébres Légiſlateurs. LIV. II. CHAP. III.

La prodigieuſe ancienneté des livres de Moïſe, n'eſt pas un fait moins avéré que celle de ſa perſonne. Ils étoient connus du temps d'Antiochus Epiphanes, ce perſécuteur implacable de la Religion & de la loi des Juifs. Ils étoient connus au temps des premiers Ptolomées, puiſque ce fut alors qu'ils devinrent plus répandus, & en quelque ſorte plus publics par la verſion grecque des Septante. Ils étoient connus par les dix Tribus d'Iſraël tranſportées dans l'Aſſyrie, & par ces Juifs nombreux qui refuſérent de retourner à Jeruſalem, quand les Rois de Perſe leur en accordérent la liberté. Ils étoient connus enfin & révérés par les Samaritains, quand Jéroboam ſépara les dix Tribus de la famille de David. C'eſt à ces Livres que nous devons la connoiſſance du partage des différentes Nations, des lieux où elles s'établirent d'abord & des chefs qui conduiſirent les premiéres colonies; diviſion qui depuis a eû tant de branches, dont ſans elle nous ne connoîtrions pas l'origine. C'eſt ſur les véritez contenuës dans ces livres, que ſe ſont conſervées tant de traditions parmi tous les Peuples. C'eſt-là qu'ils avoient puiſé l'idée de la création & du cahos, la mémoire de l'âge d'or, du déluge univerſel, de l'arche deſtinée à ſauver les débris du genre humain, du repeuplement de la Terre par celui qui ſeul avoit vû la fin de l'ancien Monde, & le commencement du nouveau, de ſes trois fils qui en partagérent entre eux l'immenſe étenduë, de la folle entrepriſe des téméraires, contraints d'abandonner l'orgueilleux ouvrage qu'ils avoient élevé, comme pour affronter le ciel. Traditions, je l'avoue,

περὶ ὑφ. PORPHYR. *περὶ ἀπ. ἐμψ.* JAMBL. *de Myſt. Ægypt.* JUL. *τῆς παραβάτ. Epiſt.*

LIV. II. CHAP. III.

l'avouë, mille fois altérées par la fable; mais pourtant reſpectées en ce qu'elles avoient d'eſſentiel, & toûjours ſubſiſtantes malgré la durée des âges, & la diſtance des lieux; malgré l'ignorance, la ſuperſtition, & la barbarie; malgré la diverſité des mœurs, des Religions, & des Langues.

Maintenant portez vos regards ſur le Peuple à qui le depôt de ces livres a été confié. Durant près de vingt ſiécles que l'Etat politique des Juifs s'eſt maintenu; jamais ils n'ont reconnu d'autre autorité que celle des loix de Moïſe, ni admis publiquement d'autre culte que celui qu'il leur avoit preſcrit dans le Déſert. Aujourd'hui même qu'ils ne forment plus de corps, & qu'ils ne ſont plus un Peuple, c'eſt-à-dire depuis dix-ſept ſiécles ils ne connoiſſent de doctrine que celle de leurs ancêtres, qui eux-mêmes n'en avoient point d'autre que celle des livres de ce premier Légiſlateur. Envain y ſont-ils repréſentez par tout ſous les plus humiliantes images, tantôt comme indociles & rébelles, tantôt comme ingrats & aveugles, ſouvent comme idolâtres & impies, ils ne ceſſent de reſpecter avec religion ce même volume qui les accable de reproches ſi amers, & où les faits qui les leur attirent, ſont racontez avec des circonſtances plus déshonorantes encore que ne le ſont les reproches mêmes. Quel témoignage plus glorieux eſt-il poſſible de rendre à un Auteur, & à la vérité de ſes écrits? Moïſe, il en faut convenir, eſt donc le ſeul dont le nom & la mémoire ayent été ſuivis d'une ſi longue, ſi conſtante, & ſi univerſelle vénération. La croyance des hommes ſouffre d'ordinaire par la durée des âges, des révolutions preſque auſſi grandes que celles qui arrivent aux

aux Etats. Un peuple que ſes ſuccès, ou que ſes malheurs tranſportent en des climats différents de Religion, y perd toûjours, ou du moins y altére la ſienne. Et voilà cependant une Nation qui jettée çà & là par toute la Terre, y conſerve pour l'ouvrage de Moïſe un zéle & une foy que les ſiécles accumulez n'ont pû encore ni détruire, ni entamer. Conçoit-on, imagine-t-on rien de plus ſingulier, & en même temps de plus déciſif, qu'une impreſſion de reſpect ſi perſévérante dans un Peuple ſollicité ſans ceſſe par ſes diſgraces à changer de ſentimens? LIVI. H. CHAP. III.

Tout cela, direz-vous peut-être, n'eſt que la ſuite d'un premier préjugé. Dès qu'une fois il s'en établit quelqu'un dans un Etat, bientôt il y jette de profondes racines. La doctrine de la plus durable poſtérité, n'eſt que la doctrine de ſes ancêtres. Si dans ſa ſource elle eſt une erreur, ſon cours ſuit celui de la Nature, elle coule, pour ainſi dire, des peres à leurs fils avec le ſang qui d'une génération à l'autre paſſe dans leurs veines. Le point unique & capital, ſeroit de démontrer que dans l'origine, il y avoit certitude pour l'inſpiration des livres de Moïſe. Mais qui peut aujourd'hui ſe vanter d'en produire les preuves?

C'eſt nous qui l'oſons, & qui ne craignons pas qu'après nous avoir entendus juſqu'à la fin, on nous reproche un excès de confiance.

Pour être aſſûré que les Livres de Moïſe ſont divinement inſpirez, il ſuffit d'une attention légére à ce qu'il y dit de lui-même, & des ordres qu'il a reçus d'écrire. Par tout il déclare que Dieu ſe révéloit à lui. Par tout il avance que Dieu lui avoit ordonné EXOD. c. 17. 24. 34.

LIV. II. CHAP. III.

de publier ſes loix. Ces deux faits poſez, je raiſonne ainſi. Moïſe s'eſt dit inſpiré de Dieu, ſon prophéte, & ſon envoyé. Il faut donc qu'il l'ait été ; ou s'il ne l'étoit pas, qu'il ait avancé le menſonge le plus groſſier, le plus odieux, & le plus impie. Entre ces deux propoſitions il n'y a point de milieu ; car on ne ſçauroit admettre ici la ſuppoſition de ſurpriſe, & d'erreur involontaire.

Or il eſt impoſſible, à moins qu'auparavant on ne veuille éteindre toutes ſes lumiéres, de ſoupçonner Moïſe d'impoſture, & de fraude. Par conſéquent il a dit vrai dans tout ce qu'il rapporte & de lui-même & de ſes écrits. Ma conſéquence eſt inattaquable ; elle ſort trop naturellement de ſon principe ; il ne me reſte donc qu'à mettre le principe lui-même hors d'atteinte, & pour le faire, j'employe trois moyens invincibles.

Premiérement, Tout Livre eſt certainement inſpiré, lorſque celui qui le donne ſous ce titre, en aſſûre la vérité par des miracles, & que ces miracles portent tous les caractéres qui rendent un fait inconteſtable. Or Moïſe a fait des prodiges éclatants pour certifier & ſa miſſion, & la divinité de ſes livres. Ne racontons ici que quelques-unes de ces merveilles pour ne point trop nous étendre, & auſſi pour ne parler que de celles qui ſe paſſérent à la vuë de tous les Hébreux, ou en préſence des Egyptiens eux-mêmes.

Après une commiſſion immédiatement reçuë de Dieu, Moïſe entreprend de ſauver le peuple captif. Il prédit que l'obſtination du Roi d'Egypte ſera punie & vaincuë par un dernier châtiment ; que ce Prince ſera contraint de ſupplier les enfans d'Iſraël d'abandonner ſes Etats ; que tous les premiers nez de-

de ſon Royaume, ſans en excepter le propre fils du Monarque, ſeront mis à mort dans une même nuit par l'ange exterminateur, & que les maiſons des Iſraëlites dont les portes ſeront teintes du ſang de l'agneau, échaperont ſeules à la vengeance céleſte. Il le dit ainſi, & l'événement répond littéralement à ſa parole. Toute l'Egypte pleure ſes premiers nez; les Hébreux voyent ce deüil univerſel, ſans le partager; l'épouvante du vainqueur rompt leurs chaînes; il les preſſe de quitter ſes triſtes Etats ſur leſquels ils allument le courroux du ciel; & le recouvrement de leur liberté eſt le prompt & premier effet du prodige. LIV. III. CHAP. III.

A peine ſont-ils redevenus libres que Pharaon les pourſuit, & qu'ils ſe trouvent entre lui, & la mer qui leur ferme le paſſage. Voilà qu'un nouveau miracle les délivre de cette affreuſe ſituation. Moïſe frappe la mer. Au même inſtant ſes eaux s'entrouvrent, elles ſe ſéparent juſqu'au fond de leurs abymes, & comme le ſeroient d'épaiſſes murailles, elles ſe tiennent immobiles, juſqu'à ce que le conducteur & ſon peuple ayent paſſé d'un rivage à l'autre. Puis, par un ordre contraire, elles ſe rejoignent ſoudain avec impétuoſité, elles engloutiſſent les Egyptiens, aſſez téméraires pour ſe commettre à ce hardi paſſage ſur les pas des Hébreux, & leurs corps, pouſſez par les flots, fourniſſent aux Iſraëlites les armes qui leur manquent.

Cinquante jours s'écoulent, & la nation ſi miraculeuſement ſauvée, arrive aux pieds du mont Sinaï. Là, Dieu ordonne à Moïſe de venir recevoir ſes loix ſur le ſommet de la montagne. Moïſe obéit; le peuple reſte. Mais ce même peuple voit de ſes yeux le feu céleſte embraſer toute la montagne, & il en-

LIV. II. CHAP. III.

entend la voix terrible qui prononce les dix Ordonnances qui lui ſont preſcrites. Moïſe deſcend, & avec les marques les plus eclatantes de ſa communication avec le Tout-puiſſant, il apporte les Tables ſacrées que la main ſouveraine n'a pas dédaigné d'écrire elle-même.

Joignez à ces prodiges celui qui les confirmoit chaque jour. Toutes les fois qu'il importoit de recevoir les déciſions de l'Eternel, Moïſe ſe rendoit au pavillon dreſſé près du camp d'Iſraël, & Dieu s'y montroit préſent ſous des ſymboles ſenſibles. Une colomne de nuée paroiſſoit comme une épaiſſe & ſombre obſcurité durant le jour, pour couvrir le camp, & le garantir des ardeurs brûlantes du ſoleil; & la nuit, elle prenoit la forme d'un feu brillant dont l'éclat ſe répandoit au loin, & tenoit lieu du ſoleil abſent.

Enfin, car j'ai dit que je ne raconterois pas tout, & je ne parle plus que d'un ſeul miracle de Moïſe. Des eſprits remuans réſolurent de ſe ſouſtraire à ſon autorité, & de conteſter le ſacerdoce à ſon frere. Coré, Dathan, & Abiron étoient les auteurs & les chefs de la révolte. Si peu qu'elle ſe fût accruë, elle entraînoit le peuple entier. Ecoutons de quelle ſorte Moïſe en arrête les progrès. Accompagné des anciens & d'Aaron, il s'avance vers les tentes des ſéditieux, & parle au peuple aſſemblé. Ses paroles ſont remarquables, & je ne puis me refuſer de les redire ici. *Eloignez-vous du voiſinage des impies, & ne touchez à rien qui leur appartienne, de peur que vous ne ſoyez enveloppé dans le châtiment de leur crime. Vous connoîtrez bientôt ſi c'eſt Dieu qui m'a envoyé pour éxécuter tout ce que j'ai fait juſqu'à préſent, ou ſi c'eſt par mon eſprit*

NUM. C. 26. verſ. 25 & ſuiv.

prit propre que je me ſuis conduit. Si les révoltez meurent d'un genre de mort commun à tous les hommes, je n'ai point reçu ma miſſion de Dieu. Mais ſi par un prodige ſans éxemple, il ouvre les entrailles de la terre ſous les pieds des ſéditieux, pour les dévorer tout vivans, eux, & ce qui leur appartient, douterez-vous que leur révolte, & leurs blaſphêmes ſoient contre lui-même? A peine Moïſe eut-il fini ce diſcours, continuë le texte, que *la terre s'ouvrit, & engloutit* les ſéditieux *avec leurs tentes. Ils deſcendirent ainſi dans l'enfer, & périrent par cette fin malheureuſe, au milieu du peuple entier qui faiſoit un cercle autour d'eux, & qui effrayé des cris qu'ils pouſſoient en mourant, s'enfuit bien loin, de peur que la terre ne les dévorât comme les coupables.*

Je ceſſe de raconter, & je dis: nul de ces miracles n'eſt douteux, ni conteſtable. Comment pourroient-ils l'être? Six cens mille hommes en ſont les témoins? C'eſt à eux & pour eux que l'hiſtoire en eſt faite. Ignorent-ils ſi leur délivrance, & leur entrée dans le Déſert ſont accompagnées, ou non, de circonſtances merveilleuſes? Embraſſent-ils en aveugles une Religion pénible, & qui poſe néanmoins les principaux fondemens de ſa divinité ſur ces faits miraculeux? Si ces faits ne ſont pas certains, comment l'auteur qui les publie, oſe-t-il les annoncer dans un temps où l'Egypte entiére peut le démentir à la face de toute la terre? Si ces faits ne ſont pas conſtans, pourquoi dès l'origine un grand peuple établit-il des fêtes pour en célébrer la mémoire? Pourquoi ſur-tout la Tribu de Ruben, pourquoi celle de Lévi ſouffrent-elles qu'on les déshonore dans la perſonne de leurs chefs, & qu'on inſtruiſe toutes les races de la vengean-

LIV. II. CHAP. III.

ce éxercée contre eux, ſi elle eſt imaginaire? Il n'y a point de replique à ces queſtions, ni à mille autres également déciſives. Mais s'il n'y en a point, les miracles de Moïſe ſont démontrez vrais; & s'ils le ſont, ce qu'il a dit de ſon inſpiration divine, eſt au plus haut comble de la certitude humaine. En le niant, il faudroit ſoûtenir que l'Etre ſouverain a dépoſé ſa puiſſance entre les mains d'un ſéducteur qui l'a trompé, qui n'en a fait uſage que pour abuſer le peuple dont il étoit établi le conducteur, & qui a préparé par ſon impoſture un piége inévitable à tous les ſiécles. Mais qui eſt-ce qui oſeroit tenir, ou protéger un ſi énorme diſcours?

II. Voulez-vous une autre preuve de l'inſpiration des livres de Moïſe? Ce ſont les Prophéties qu'ils contiennent & que l'événement a juſtifiées. Je l'ai dit ailleurs, c'eſt en vain que les hommes s'efforceroient de percer le voile impénétrable qui leur cache les révolutions futures. Nulle autre main ne le peut lever que celle qui l'a mis. Si notre pénétration formée par une longue expérience, & dirigée par les circonſtances qui concourent à la production d'un événement, peuvent quelquefois nous le faire entrevoir, encore imparfaitement, ce n'eſt jamais que lorſqu'il eſt voiſin, & toute la ſageſſe humaine ſe trouve courte & confonduë, ſi-tôt qu'elle le veut chercher & démêler dans un avenir un peu reculé. Dieu, & Dieu ſeul, peut le voir, & le voit à travers la ſombre obſcurité des temps, parce qu'il le voit en lui-même, & dans le décret qui d'avance lui donne à ſes yeux l'être qu'il n'a pas encore. Par conſéquent, lorſqu'un homme prophétiſe de loin un événement qui n'a d'exiſtence qu'en Dieu, & que, pour ainſi di-

dire, à point nommé l'évenement correſpond à la prophétie, il eſt néceſſaire que Dieu lui ait fait part de ſon ſecret, & qu'il lui ait ouvert le livre où ſont écrites ſes éternelles volontez. Or que de prédictions dans les Ouvrages de Moïſe! Dieu lui découvre ſes plus profonds myſtères, il fait paſſer ſous ſes yeux ce qui ne doit arriver que de longs ſiécles après, il lui ouvre ſon cœur, & lui parle *comme un ami* parle *à ſon ami*. Je n'ai pas beſoin de juſtifier par des textes ce que j'avance. Pourquoi perdrois-je le temps à redire ce que chacun ſçait, ce qui vient au-devant de quiconque ouvre les livres de Moïſe?

LIV. II. CHAP. III. GENES. *c.* 12. 26. 28. 48. 59. DEUT. *c.* 18. 30. 31. 32. NUM. *c.* 24. *& alibi.*

III. C'eſt le privilége de toute vérité d'être ſi féconde en preuves, que plus on l'approfondit, plus elle offre de quoi ſe démontrer. Tout en elle, & hors d'elle, ſert à convaincre de ſa certitude; & ſi quelquefois elle nous laiſſe des doutes, c'eſt toûjours parce que nous nous laſſons avant que de l'avoir vûë par tous ſes côtez, & que nous n'avons pas le courage de la ſuivre dans tous ſes rapports. Ce principe eſt ſinguliérement appliquable à la queſtion que je traite. Non ſeulement les livres de Moïſe portent dans leur ſein la marque de leur inſpiration divine, elle éclate encore dans les autres monumens qui en ſont comme les dépendances.

Effectivement, je ne pourrois, ſans abuſer de mes lumiéres, douter qu'un écrit eſt dicté par l'eſprit de Dieu, lors qu'aux raiſons de le croire, tirées de la ſubſtance du livre, ſe joignent des témoignages poſtérieurs que je ne puis attribuer qu'à Dieu ſeul. Ma propoſition eſt inconteſtable. Je continuë donc. C'eſt Dieu lui-même qui rend témoignage, dès que celui qui le porte en ſon nom, opére des miracles, & qu'auparavant de les faire,

LIV. II. CHAP. III.

re, il prédit qu'il les fera. Cela eſt clair encore à tout eſprit attentif. Or Joſué qui a fait de nombreux miracles, & qui les a prédits, a parlé de ceux de Moïſe comme de faits certains, de ſa Loi comme d'une Loi divine, & ſans ceſſe il y a rappellé le peuple Hébreu. J'ai donc raiſon d'en conclure que Dieu a confirmé par ſon témoignage celui de Moïſe, & dès-là rien ne manque à l'évidence que je demandois pour m'aſſûrer de l'inſpiration de ſes livres.

JOSUE. *Ch.* 3. 4. 6. 10.

Ce qu'il importe ici d'obſerver encore, c'eſt que les Prophétes qui ſe ſuccédent d'âge en âge, rendent à Moïſe les mêmes hommages que Joſué. Ses écrits ſervent comme de texte aux leurs, & de même que Dieu s'expliquoit à ſon peuple dans le Déſert par la bouche de Moïſe, celui-ci a parlé à tous les ſiécles par la bouche des autres Prophétes; juſques-là que le dernier de tous finit & ſes prédictions, & le canon des anciennes Ecritures, par ces termes remarquables: *Souvenez-vous de la loi de Moïſe mon ſerviteur, à qui j'ai donné mes commandemens ſur la montagne d'Oreb.* Quelle tradition! Quelle chaîne de témoignages! Et qu'il eſt beau de la voir s'étendre ſans interruption, depuis le temps des Patriarches juſqu'au rétabliſſement du Temple?

MALACH. *c.* 4.

Revenons donc au point d'où je ſuis parti. J'ai avancé que ſi je prouvois l'inſpiration des livres de Moïſe, ma démonſtration portoit également ſur tous les Prophétes qui lui ont ſuccedé. Or j'ai fait voir que ſes livres ſont manifeſtement dictez par l'eſprit de Dieu. J'ai donc prouvé auſſi que tous les autres Prophétes Hébreux qui ont eu les mêmes priviléges, qui ont porté les mêmes caractè-

ractères, joüiſſent de la même autorité, & méritent la même créance. De là que réſulte-t-il? Que qui reçoit un de ces Prophétes, les reçoit tous, & que qui ſe permet d'en ſoupçonner un ſeul, n'en admet aucun d'authentique. Dès qu'en effet ils ſont unanimes, ce qui eſt vrai dans l'un, ne peut-être faux dans l'autre. Mais à quoi le Déïſte eſt-il réduit, s'il n'a de reſſource qu'en ſoûtenant qu'il n'y a jamais eu de vrais Prophétes en Iſraël? Il ſuccombe à mes preuves, s'il en reconnoît un ſeul; & s'il n'en avoüe aucun, les faits prédits de loin, & arrivez comme ils avoient été prédits, renverſent tous ſes doutes, & ne laiſſent plus de prétexte à ſes réſiſtances. Je devrois peut-être me renfermer dans cette unique réfléxion; car pour qui raiſonne, l'inſpiration des livres de Moïſe démontre celle de toutes les anciennes Ecritures, comme celle du reſte des Ecritures démontre la divinité des livres de Moïſe. Cependant puiſque cet article eſt le plus ferme appui de la Religion, & que pour le détruire il n'y a point d'efforts que le Déïſme n'ait tentez, je veux bien pour achever de le convaincre, entrer dans quelque détail encore ſur l'inſpiration des principaux Prophétes d'entre les Hébreux. LIV. II. CHAP. V.

CHAPITRE IV.

De l'inſpiration divine des Prophéties d'Iſaïe, de Jérémie, de Daniel, & d'Ezéchiel.

JE ne ſuis point étonné que dans les choſes obſcures, épineuſes, confuſes, les Déïſtes éxigent de profonds éclairciſſemens avant que de ſe rendre. C'eſt un ſoin que doit LIV. II. CHAP. IV.

LIV. II. CHAP. IV.

doit prendre ſur lui quiconque entreprend de les perſuader. Mais qu'ils nous aſſujétiſſent à leur prouver, & avec étenduë, ce qui eſt auſſi clair que les principes mêmes, je leur demande pardon ſi je le dis, c'eſt nous mettre en défiance de leur équité, bien plus que de leurs lumiéres. Ils demandent ſi les Prophétes Hébreux étoient inſpirez. C'eſt demander s'il eſt poſſible de prédire infailliblement l'avenir ſans inſpiration, & le ſens humain en découvre tout d'un coup l'impoſſibilité. Il ne s'agit donc que du fait, & la queſtion ſe réduit viſiblement à cet unique point: les Prophétes Hébreux ont-ils prédit, ou non, ce qui ne devoit arriver que longtems après eux, ce qui ne pouvoit être conjecturé, ce qui étoit contre toute apparence, ce qui ne pouvoit être connu que de Dieu, ce qu'il étoit néceſſaire qu'il leur révélât, & ce que nul art, nulle connoiſſance naturelle n'auroit pû leur apprendre? Je réponds qu'oui; & c'eſt parceque rien n'eſt plus évident, que je ſuis ſurpris qu'on nous oblige à le prouver. Obéiſſons pourtant. Rien de ce qui ſert à faire triompher la vérité, ne doit être pénible. J'ai confiance que l'on ne conteſtera plus l'inſpiration divine aux écritures des Juifs, ſi je la démontre par des éxemples déciſifs, tirez de chacun de leurs grands Prophétes. Je préſume encore que ſi l'on ſe trouve dans l'obligation de les reconnoître inſpirez ſur un point, on voudra bien ne pas diſputer ſur les autres articles, où ils ſe donnent également pour organes de l'Eſprit ſaint. J'ai trop bonne opinion de mes Lecteurs, pour ſoupçonner qu'ils vouluſſent, en des choſes parfaitement ſemblables, avoüer l'une & contredire l'autre. Commençons

çons donc par Iſaïe. L'unanime & conſtante tradition porte qu'il étoit de la Tribu de Juda, & qu'il a prophétiſé ſous les régnes d'Oſias, de Joathan, d'Achaz, & d'Ezéchias. Je me borne à une ſeule de ſes prédictions. LIV. II. CHAP. IV.

Après les malheurs d'Iſraël détruit par Salmanazar, le Royaume de Juda, devenu tributaire des Aſſyriens, tenta de ſecoüer le joug, & refuſa le tribut ordinaire à Sennachérib ſucceſſeur de Salmanazar. Alors, & durant que tout étoit encore tranquille, pendant que l'ennemi, occupé des guerres qu'il avoit à ſoûtenir dans l'Aſie & dans l'Egypte, ſembloit ne devoir plus inquiéter la Judée redevenue puiſſante par ſes alliances, Iſaïe voit en eſprit l'armée des Aſſyriens, ſemblable à un fleuve qui ſe déborde, inonder toute la terre de Juda, & n'en laiſſer paroître que la tête, qui étoit Jéruſalem. Il marque non le fait ſeulement, mais encore les circonſtances particuliéres du fait, & juſques dans le détail le plus fidéle. Il annonce les deſſeins que formera Sennachérib, il articule ſes campemens, ſa route, ſes ſéjours, ſes marches, avant que ce Prince ait ſongé ſeulement à ſortir de ſes Etats. Il paſſera rapidement devant une telle ville; il reſtera tant de jours dans celle-ci; il laiſſera ſes gros bagages dans cette autre; il arrivera trop-tôt à la derniére pour s'y arrêter; il ſe hâtera de venir, avant la fin du jour, au lieu d'où il pourra découvrir Jéruſalem, & quand il y ſera parvenu, il menacera de la main la montagne de Sion. Ainſi le déclare le Prophéte. BEROS. *apud* JOSEPH. *Antiq. L.* 10. *C.* 1. ISAÏ. *C.* 8. *verſ.* 7. 8. *Id. C.* 10. *verſ.* 28. *& ſeq.*

L'événement répond-il à ſa prédiction de point en point? Vingt-huit ans après qu'elle eſt faite, Sennachérib raſſemble toutes ſes forces contre Ezéchias, traverſe tous les lieux mar-

LIV. II. CHAP. IV.

marquez par Isaïe, se rend maître de toutes les villes de Juda, selon qu'il étoit écrit, & se présente avec une armée formidable devant les murs de Jérusalem. Quelle éxactitude de rapports ! Mais ne nous hâtons pas de faire nos réflexions; tout n'est pas dit.

Vide HERODOT. *L.* 1. *C.* 4.

Le même Prophéte qui a vû de loin des apprêts si ménaçans, & Jérusalem toucher à sa ruine, la voit, par la même lumiére, délivrée miraculeusement de ses frayeurs. Certain de l'infaillible vérité de l'Esprit qui l'inspire, il annonce à Ezéchias que le Roi des Assyriens n'entrera pas dans la ville sainte, que ses fléches n'y atteindront point, que l'armée terrible de l'ennemi périra comme autrefois celle des Madianites au temps de Gédéon, & comme celle des Egyptiens dans les jours de Moïse; que Dieu la frappera de son tonnerre; que ce prodige arrivera dans une nuit; qu'au réveil le siége de Jérusalem paroîtra comme le songe dont il ne reste aucune trace; que l'orgueilleux Sennachérib s'empressera de retourner à Babylone, & qu'il y sera immolé dans le temple de son Dieu, de la main de ses propres enfans. Telle est la Prophétie: écoutez le fait.

ISAÏ. *C.* 37. vers. 33.

Id. C. 10. vers. 26.

Id. C. 29. vers. 6.

Id. C. 37. vers. 34. & 38.

Sennachérib est aux portes de Jérusalem; c'est la seule place qui reste à Ezéchias, toutes les autres sont déja prises par le vainqueur, ou se sont renduës; & quand tout est près d'une derniére désolation, quand il n'y a plus de ressource humaine, Dieu se montre, son Ange marche devant lui, son bras invisible frappe le camp des Assyriens, sa foudre y écrase, durant la nuit, cent quatre-vingt-cinq mille hommes; au lever du soleil Jérusalem voit sa délivrance; Sennachérib effrayé précipite sa fuite avec le petit nombre qui reste pour le

Ib. vers. 36. 37. 4. *Reg C.* 19.

ſuivre; il arrive à Ninive, & cinquante jours après, Adramélech & Saraſar ſes propres fils lui raviſſent le jour aux pieds de ſon idole, & laiſſent le trône à Asharaddon qui régne après lui. LIV. II. CHAP. IV. TOB. C. I. verſ. 24.

Je le répéte maintenant, quelle reſſemblance entre la prédiction & l'évènement! Et quel événement encore! Mais comment Iſaïe avoit-il ſçu les conſeils que prendroit Sennachérib trente-huit ans après! Qui lui avoit dit que toutes les villes de Juda ſeroient priſes alors par le Roi d'Aſſyrie, & que cependant la Capitale ne ſeroit point entamée? Si vous répondez qu'il avoit pû le découvrir par des conjectures humaines, par les circonſtances des temps & des affaires, daignez au moins nous apprendre où il avoit puiſé que cent quatre-vingt-cinq mille Aſſyriens ſeroient frappez d'un feu vengeur, & que ce grand prodige arriveroit durant la nuit. Ne refuſez pas de nous dire, ſi vous pouvez le conjecturer, comment il a ſçu que Sennachérib ſeroit égorgé ſi-tôt après ſa retraite, qu'il le ſeroit dans le temple du dieu *Neſroch*, & que ſes propres enfans ſeroient ſes meurtriers. Expliquez-nous pourquoi, ſi le prodige eſt douteux, l'éclat en fut ſi grand dans les Nations voiſines, que de toutes parts (*a*) on venoit offrir des ſacrifices au Dieu d'Iſraël dans ſon temple, & féliciter Ezéchias d'une protection du Ciel ſi miraculeuſe. Permettez-nous enfin de vous faire encore une priére. Dites-nous par quel ſingulier hazard, les Ecrivains pro-

(*a*) Multi deferebant hoſtias & ſacrificia Domino in Jeruſalem, & munera Ezechiæ regi Juda, qui exaltatus eſt poſt hæc coram cunctis gentibus. 2. *Paral.* C. 32. & 33.

LIV. II. CHAP. IV. HERODOT. *Lib.* 2. *C.* 141.

profanes ſont ici d'accord avec les Ecritures; comment Hérodote & Béroſe (*a*) rapportent hiſtoriquement ce que vous venez d'entendre, le premier en l'altérant un peu, je l'avoue, mais ſans le rendre méconnoiſſable quant au fond, l'autre preſque de mot à mot, & ſi ſcrupuleuſement que Joſéphe ſemble en adopter tout le récit. Il n'y a point de replique a ces demandes, nous oſons le ſoûtenir. La prédiction d'Iſaïe eſt claire & inconteſtable. Le miracle qui l'a ſuivie eſt certain & authentique. Donc il n'y a que Dieu qui ſoit l'auteur & de l'une & de l'autre. Donc Iſaïe étoit inſpiré. Donc s'il eſt ſouverainement croyable ſur ce point, il l'eſt ſur tous les autres. En rigueur cela eſt démontré.

Un autre Prophéte offre un éxemple pareil de l'inſpiration divine dans ſa perſonne; c'eſt Jérémie. Il prédiſoit ſous les régnes de Joſias, de Joakim, de Jechonias, & de Sédécias. Je ne raconte point les oracles qu'il prononça, durant l'eſpace de vingt-deux ans, ſur le ſort particulier de ces Princes. Je m'arrête à une prédiction plus générale, & ſuivie d'un événement, s'il eſt poſſible, plus éclatant encore.

Vid. USSER. *ad annal. M.* 3397. *&* 3399.

Il y avoit trois ans que Joakim régnoit à Jéruſalem, & Nabuchodonoſor venoit d'être aſſocié à l'Empire de Chaldée par ſon pere Nabopolaſſar, lorſque Jérémie adreſſant la pa-

(*a*) Ὑποστέψας δὲ Σιναχήριβος ἀπὸ τῶν Αἰγυπτίων πολέμων ἐπὶ τὰ Ἱεροσόλυμα, καταλαβὼν ἐκεῖ τὴν ὑπὸ τῷ στρατηγῷ Ραβσάκη δύναμιν, τῷ Θεῷ λοιμικὴν εἰσκήψαντος αὐτῷ τῷ στρατῷ νόσον κατὰ τὴν πρώτην τῆς πολιορκίας νύκτα, διαφθείρονται μυριάδες ὀκτὼ καὶ δύο καὶ πεντακισχίλιοι σὺν ἡγεμόσι καὶ ταξιάρχαις. BEROS. *apud* JOSEPH. *Antiq. Jud. Lib.* 10. *C.* 2.

parole à tout le peuple de Juda, lui prédit que ſa ruine eſt prochaine, que Dieu a réſolu de le punir, qu'il va être aſſujéti au Roi de Babylone lui & les autres peuples voiſins. *Parceque vous n'avez* point écouté mes paroles, dit le Seigneur par la bouche du Prophéte, *je ferai venir tous les peuples de l'Aquilon, je les envoyerai avec Nabuchodonoſor mon ſerviteur, contre cette terre, contre ſes habitans, & contre toutes les Nations qui l'environnent; je les ferai paſſer au fil de l'épée, je les rendrai l'étonnement & la fable du reſte du Monde, je ferai de leurs demeures une éternelle ſolitude.... toute cette terre ſera réduite en un déſert affreux, & toutes ces Nations ſeront aſſujéties au Roi de Babylone* DURANT SOIXANTE ET DIX-ANNE'ES. Mais qu'arrivera-t-il après une ſi longue captivité? Le voici. *Lorſque ces* SOIXANTE ET DIX-ANS *ſeront finis, je viſiterai dans ma colere le Roi de Babylone lui-même & ſon peuple, & je rendrai la terre des Chaldéens une éternelle ſolitude.* N'allons pas plus loin, la prédiction eſt racontée; liſons ce que porte l'Hiſtoire.

LIV. II. CHAP. IV. JEREM. C. 25. verſ. 8. 9. Ib. verſ. 11. Ib. verſ. 12.

Nabuchodonoſor partage à peine le trône avec ſon pere, que ce conquérant ſuperbe, plus redoutable que tous les Rois qui juſqu'alors avoient affligé le peuple de Dieu, s'approche de Jéruſalem, la ravage, & tranſporte une partie de ſes habitans à Babylone. Ni ceux qui reſtent, ni ceux qui ſont enlevez ne reviennent de leurs égaremens. Envain ils prêtent l'oreille aux faux Prophétes *qui leur content des illuſions*, & qui les flattent dans leurs deſirs, le vengeur vient une ſeconde fois, & le joug de Jéruſalem eſt *aggravé*; mais elle n'eſt pas tout-à-fait détruite. Enfin l'iniquité arrive à ſon comble, l'orgueil croît

Id. C. 28.

avec

LIV. II. CHAP. IV.

avec la foibleſſe ; Nabuchodonoſor ne met plus auſſi de bornes à ſes fureurs, rien n'eſt épargné ; le ſanctuaire même ne l'eſt pas, le feu des Aſſyriens le met en cendres, les vaſes ſacrez, dons offerts par la piété des bons Rois, ſont enlevez ou profanez, tous les peuples voiſins de la Judée cédent aux armes du vainqueur ; il eſt frappé lui-même, & d'un coup terrible ; ſes ſucceſſeurs encore plus enyvrez que lui de leur vaſte puiſſance, s'endorment dans les plaiſirs ; les affaires ſe brouillent à Babylone ; arrive le temps marqué par le Prophéte pour la délivrance de Juda. Cyrus tant prédit fonde l'Empire des Perſes ; il aſſiége & ſoûmet Babylone ; il protége le peuple de Dieu : le Temple ſort de deſſous ſes ruines, & les murailles de Jéruſalem ſont relevées.

Après cette expoſition abrégée de la Prophétie, & des grandes révolutions qui la ſuivirent, je n'ai que peu de queſtions à faire ; je prierai l'incrédule d'y répondre. Qui avoit dit à Jérémie que le Roi de Babylone tourneroit ſes forces contre Jéruſalem ? Qui eſt-ce qui lui avoit révélé ſi diſtinctement la datte préciſe des ſuccès de ce Prince, & de ſes conquêtes ? Qui lui avoit dit que les peuples voiſins de l'Egypte & de la Syrie, ces peuples qu'il nomme chacun en particulier, & conduits par des Princes en état de défendre leur liberté, la perdroient tous, & ſi-tôt ? Qui lui avoit dit que les enfans de Juda ſeroient tranſportez à Babylone, & que le Temple ſeroit mis en poudre ? Où étoient les ſignes avant-coureurs d'une ruine ſi univerſelle, & ſi peu vraiſemblable ? Qu'il y en eût, je le veux ; dira-t-on auſſi qu'il y avoit certitude que la captivité finiroit, & qu'elle finiroit préciſément

Id. C. 25. verſ. 18. 19. & ſeqq.

Id. C 46. uſque ad C. 49.

à la fin de SOIXANTE ET DIX ANNE'ES ? Le vainqueur avoit-il ſtipulé avec les vaincus que leur ſervitude ne s'étendroit pas au-delà de ce terme ? Quel eſt encore le Livre infaillible où le Prophéte avoit lû la borne de l'Empire des Chaldéens, & qu'il ne paſſeroit pas le (*a*) petit-fils de Nabuchodonoſor ? Enfin qui lui avoit déclaré que ce ſeroient les Médes qui porteroient le coup fatal à ces grands Etats, & que Cyrus les ſoûmettroit à Cyaxare ? Si l'on a de ſolides réponſes à ces demandes, il faut les produire, & par là nous fermer la bouche ; car il n'eſt pas ici queſtion de vaines ſubtilitez. Nous alléguons un fait, & il ſubſiſte avec toutes ſes ſuites, tant qu'il ne ſera pas détruit, au moins par quelque autre d'une évidence égale. Or, où eſt-il cet autre fait ? Ici l'hiſtoire profane donne la main à l'Hiſtoire ſacrée. Il n'y a donc, quoiqu'on faſſe, quoiqu'on invente, d'autre dénoüment à la prédiction de Jérémie, que de reconnoître qu'elle eſt partie d'enhaut, & que ſi le Prophéte eſt vrai ſur l'article qu'on vient de voir, il l'eſt ſur tous les autres. Conſéquence que nous avons tirée déja en parlant d'Iſaïe, & qui va s'étendre aux deux autres Prophétes dont il me reſte à parler.

LIV. II. CHAP. IV.

Id. C. 51. verſ. 11.

Durant que Jéchonias étoit captif à Babylone, & dans les premiéres années du régne de Sédécias ſon ſucceſſeur, Ezéchiel prédit que ce dernier Prince s'engageroit bien-tôt dans une guerre qui ne finiroit que par la ruine

(*a*) Ego dedi omnes terras iſtas in manu Nabuchodonoſoris Regis Babylonis ſervi mei, & ſervient ei omnes gentes, & filio ejus, & filio filii ejus, donec veniat tempus terræ ejus, & ipſius. JEREM. *C.* 27. verſ. 6. 7.

LIV. II. CHAP. IV.

ruine entiére de ſon Royaume. Il fait plus, il décrit les approches & les marches de l'ennemi, les lignes qu'il formera, les forts qu'il élévera contre Jéruſalem, & les horreurs de la diſette qu'elle éprouvera pendant le ſiége. Ce n'eſt point tout. Il aſſiſte en eſprit aux conſeils du Roi de Babylone, il le voit héſiter entre le ſiége de Jéruſalem, & celui de Rabbath, capitale des Ammonites, puis enfin ſe déterminer contre la Judée. Ce qu'il y a, s'il eſt poſſible, de plus ſingulier & de plus divin, il raconte, comme ſi l'objet étoit ſous ſes yeux, non ſeulement les inutiles précautions que Sédécias prendra dans ſa fuite, mais juſqu'aux plus légéres circonſtances de la fin déplorable de ce Prince. Ne dites pas : elle pouvoit être prévûë. Il ſeroit trop abſurde de le penſer. Il n'y avoit dans les jours de la prédiction aucun ſigne de méſintelligence entre Sédécias & le Roi de Babylone ; celui-ci s'étoit même aſſûré de la fidélité de l'autre, dont l'intérêt n'étoit pas de s'unir à l'Egypte ; & enfin quand vous porteriez la défiance juſqu'aux plus impardonnables excès, il vous reſteroit toûjours à nous expliquer comment les circonſtances d'un fait ſi éloigné pouvoient être prédites, & ſe rapporter avec tant de juſteſſe avec l'événement principal, dont elles ſont ſi indépendantes que le fait pouvoit être ſans elles.

EZECH. c. 21. verſ. 28 & ſeq

Rapportons tout de ſuite des deſtinées peut-être plus grandes encore, & prédites avec une évidence palpable de longs ſiécles avant l'événement. Daniel, cet homme reſpecté, même par les Rois infidéles, dont il explique les ſonges, inexplicables aux Devins, aux Mages, & aux Enchanteurs de la Chaldée ; cet homme employé aux plus grandes affaires des Etats,

Etats, eſt choiſi de Dieu pour tracer la vive image des révolutions futures de l'Univers. Il voit de loin, il déſigne clairement les quatre Monarchies ſous leſquelles devoient vivre les Iſraëlites, & la ſucceſſion de ces Monarchies avec les caractères propres & ſpécifiques qui devoient les diſtinguer. A ſes yeux ſont offertes d'abord la domination des Médes & celle des Perſes. Puis Alexandre lui eſt préſenté, ce rapide vainqueur devant qui la terre étonnée devoit ſe tenir en ſilence. Il découvre ce régne fortuné, mais court, ſuivi d'un autre affoibli par ſes diviſions, & il eſt manifeſte que c'eſt celui d'Antipater, de Seleucus, de Ptolomée, & d'Antigone. Il apperçoit enſuite la ſucceſſion des Rois de Syrie, l'orgueil d'Antiochus ſurnommé *l'Illuſtre*, cet implacable ennemi de Dieu; la courte durée de ſon régne lui eſt connuë, auſſi bien que la prompte punition de ſes excès. Enfin il voit & repréſente la puiſſance des Romains, ce redoutable Empire qui devoit réunir en lui la force, les richeſſes, l'étenduë de tous les autres, cet Empire ſous lequel devoit naître *le Fils de l'homme* dont le régne eſt éternel, & dont la grandeur *ne paſſera pas à un autre.*

LIV. II. CHAP. IV.

DANIEL. c. 8.

Idem. c. 2 verſ. 40.

C'eſt donc maintenant plus que jamais, que le Déiſte doit nous faire part de ſes lumiéres. Puiſqu'il s'obſtine à ne point reconnoître d'inſpiration divine dans les Prophéties, c'eſt ici qu'il doit nous apprendre par quel moyen des faits d'un avenir ſi éloigné pouvoient être infailliblement prédits. C'eſt à lui de nous dire comment le Prophéte par le ſecours ſeul de ſa raiſon, ou, ſi l'on veut, de ſon expérience, a pû voir le changement, l'ordre, la ſucceſſion des divers Empires; comment il a

LIV. II. CHAP. IV.

si bien placé de suite les *Médes*, les *Perses*, les *Grecs*, les *Romains*, & comment il les a désignez tous si distinctement. C'est à lui de nous expliquer par où Daniel a sçû que l'Empire des Perses seroit détruit par celui d'Alexandre, lors même que le concours des vraisemblances menoit visiblement à des conjectures toutes contraires. C'est à lui de nous révéler sur quel modéle ce même Prophéte a si vivement tracé le portrait du Roi de Macédoine, puisqu'il n'y avoit point encore eu d'exemple de la rapidité de ses conquêtes. C'est à lui de nous faire sentir comment il a prévû qu'Alexandre, quoiqu'il eût un frere & un fils, n'auroit pourtant point de successeurs nez de son sang, que ceux qui après lui monteroient sur son trône, n'égaleroient pas sa puissance, qu'elle seroit partagée en quatre dominations principales qui formeroient autant de Royaumes, que ces quatre Empires seroient l'un à l'Orient, l'autre au Couchant, l'un au Midi, l'autre au Septentrion; que ces mêmes Etats fondez sur les débris de la Monarchie d'Alexandre, seroient brisez par les Romains, à leur tour vainqueurs de tous les autres Peuples ensemble. C'est au Déiste, à lui qui insulte si amérement à notre simplicité, de nous découvrir comment un homme qui vivoit sous Cyrus pouvoit prédire que des quatre successeurs de ce Prince, qui furent Cambyses, Smerdis, Darius fils d'Hystaspe, & Xercès, le dernier seroit le plus puissant, & qu'il assembleroit toutes ses forces contre la Gréce; comment il pouvoit si long-temps avant les Maccabées, raconter en détail toutes les persécutions d'Antiochus contre les Juifs, l'impiété de son entrepriſe contre l'autel du Seigneur & contre son sacrifice, l'exacte

Idem. c. 11. vers. 2.

Id. c. 8. vers. 13.

Ib. vers. 14.

acte durée de cette profanation, & la mort du profanateur; comment enfin il a pû dans la premiére année du régne des Perſes, expoſer, preſque hiſtoriquement, les guerres que ſe firent les Ptolomées & les Séleucides, leurs invaſions mutuelles, leurs tréves ſimulées, leurs traitez perfides, leurs alliances artificieuſes, & tout ce que la politique leur fit employer de reſſorts pour ſe tromper réciproquement & ſe perdre; car tous ces faits ſont arrivez, ſelon qu'ils étoient prédits. L'hiſtoire profane en fait foi, & l'on n'a pour s'en convaincre qu'à le demander aux Auteurs que je cite en marge. * Il ſeroit inutile ici de ſe rabbattre ſur des minuties de critique. C'eſt du fonds, c'eſt du gros de la Prophétie qu'il eſt queſtion. A-t'elle été accomplie? Ne l'a-t'elle pas été? Voilà le nœud. Dire qu'elle ne l'a pas été, ce ſeroit s'aveugler contre l'évidence même, & prendre l'Hiſtoire à partie. Prétendre, ſur les traces de Porphyre, que Daniel n'a parlé qu'après l'événement, & que l'Auteur qui porte ſon nom ne vivoit que ſous le régne d'Antiochus Epiphanes, ce ſeroit, à ſa propre honte, répéter ce que les Païens ont jamais imaginé de plus abſurde. Sans compter que ce ſoupçon n'eſt établi ſur aucun fait, ni ſur aucun monument hiſtorique, & qu'il eſt contredit & renverſé par le témoignage unanime des Juifs, cinq cens ans auparavant, les Prophéties de Daniel étoient déja célébres dans tout l'Empire de Babylone. Ce qui le prouve ſans replique, c'eſt qu'Ezéchiel captif dans la Chaldée, reprochant au Roi de Tyr l'orgueil qui lui faiſoit affecter la Divinité, lui demandoit avec dériſion (a) s'il étoit

LIV. II. CHAP. IV.

Idem, c. 11. verſ. 5. & *ſeqq.*

* TIT. LIV. DIOD. SICUL. POLIB. JUSTIN. APPIAN. SYR.

POR-PHYR. *apud* HIERON. *Præf. in Dan.*

(a) Dic Principi Tyri: hæc dicit Dominus Deus: eò

L.IV. II. CHAP. IV.

étoit donc plus ſage que Daniel, & s'il connoiſſoit, comme lui, les choſes les plus ſécrétes & les plus éloignées ? Qu'y a-t'il de plus fort que ces paroles pour fixer le temps de Daniel ? Et à réduire même le témoignage d'Ezéchiel à la ſimple dépoſition d'un Auteur contemporain, ne ſuffit-il pas pour établir la datte, & par une ſuite néceſſaire, l'inſpiration de la Prophétie de Daniel ? Je vais plus loin ; je tire, puiſque l'occaſion s'en préſente, de la difficulté frivole qu'on nous oppoſe, un argument pour la vérité des Prophéties Judaïques. Porphyre, c'eſt-à-dire tout le Paganiſme par ſa bouche, avoüoit qu'elles ſont convaincantes, & ne s'en défendoit qu'en les ſuppoſant inventées. Les Juifs au contraire ſoûtiennent qu'elles ſont anciennes & non inventées, & ſe retranchent à dire qu'elles ne ſont pas convaincantes en faveur du Chriſtianiſme. Donc les Juifs & les Païens décident pour nous ſans le vouloir. Il faut en effet que des Prophéties, pour être démonſtratives, ſoient évidentes & antérieures à l'événement. Or les nôtres ont ce double caractère de l'aveu des Juifs, & par la propre confeſſion des Païens. Elles ſont donc au-deſſus de tout ſoupçon, & ce ſont, Dieu le permet, ceux qui les combattent qui les autoriſent. Il eſt donc vrai, pour revenir à celles de Daniel, qu'il a vû ce que nul homme ne pouvoit prévoir, avec le ſecours ſeul de ſa raiſon. La ſienne étoit donc éclairée d'une lumiére ſurnaturelle, & dès lors l'inſpiration de ſes Livres

eò quod elevatum eſt cor tuum, & dixiſti : Deus ego ſum ; cum ſis homo, & non Deus. Ecce ſapientior es tu Daniele : omne ſecretum non eſt abſconditum à te ? EZECH. c. 28. verſ. 2. 3.

vres eſt invinciblement prouvée. Si les ſiens, ſi ceux d'Iſaïe, de Jérémie, & d'Ezéchiel ſont divins, les Ecrits des autres Prophétes le ſont à même titre, puiſque ceux-ci ne prédiſent que ce qui ſe trouve dans les Ecrits des autres, qu'ils ne ſont tous qu'un même concert, & qu'ils n'ont tous enſemble qu'un ſeul objet, Jeſus-Chriſt & les deſtinées de ſon Egliſe. LIV. II. CHAP. IV.

CHAPITRE V.

Que le corps des anciennes Ecritures, & en particulier celui des Prophéties n'ont pû être alterez.

S'IL eſt vrai, comme je penſe l'avoir prouvé, que les Ecritures qui compoſent le Canon des Juifs, ne ſont pas un ouvrage humain; s'il eſt indubitable que Dieu même les a dictées, ce fait unique doit écarter tout ſoupçon contre leur intégrité. Il ſeroit déraiſonnable de croire que l'Etre ſuprême eût confié ſa parole aux hommes, pour l'abandonner enſuite à leurs paſſions, la laiſſer corrompre au gré de leurs intérêts, ou permettre qu'elle reſtât expoſée à la merci des hazards. LIV. II. CHAP. V.

En admettant une ſi abſurde ſuppoſition, toute idée de Providence ſeroit détruite, l'œuvre de Dieu ne ſeroit plus diſtinguée de la nôtre; elles ſeroient toutes deux aſſujéties à l'outrage des temps, & rien n'aideroit à les diſcerner. Que dis je! Ce qui nous auroit été donné de Dieu pour être notre inſtruction, & le gage de ſa bonté, pourroit nous devenir

LIV. II. CHAP. V.

une occaſion d'erreur. Il auroit fait part aux uns de ſa volonté, ſans conſerver aux autres les moyens de la connoître. Où il vouloit que nous trouvaſſions la ſource de la vérité, les fondemens & les preuves de notre culte, nous ne trouverions que des piéges tendus à la raiſon. En laiſſant altérer les monumens de ſa parole, il nous mettroit dans l'impuiſſance d'en ſéparer ſûrement les additions qui lui ſeroient étrangéres. Il auroit été le premier trompé dans ſes deſſeins; il n'auroit pû en aſſûrer le ſuccès, & notre ſéduction ſeroit la ſuite de ſon impuiſſance à conſerver la pureté de ſes oracles. Conſéquences toutes ſi peu compatibles avec la notion d'un Etre infiniment ſage & puiſſant, qu'il ſuffit de les expoſer pour en détruire le principe, & qu'il ne ſçauroit être détruit, qu'auſſi-tôt, la vérité d'une révélation divine une fois prouvée, il n'en réſulte qu'elle a conſervé, qu'elle conſerve, & qu'elle conſervera juſqu'à la fin des ſiécles ſa premiére intégrité. A un cœur droit, à un eſprit attentif il ne faudroit que cette unique réfléxion pour diſſiper les ombrages qui pourroient naître contre la ſincérité des anciennes Ecritures. Mais parcequ'il y a des hommes inſtruits à conteſter tout ce qu'ils voudroient qui ne fût pas, il eſt néceſſaire de travailler à les réduire par des preuves de détail, au péril d'en dire trop pour les autres.

J'avance donc que la Révélation Judaïque n'a jamais été altérée. Je dis plus; je prétends qu'elle n'a pû l'être, & j'en donne les raiſons.

I. Celle qui ſe préſente d'abord eſt l'attachement inviolable des Juifs de tous les temps à leurs Ecritures. Parcourez les différentes ré-

révolutions de ce peuple, vous l'y voyez perſévéramment occupé de la Loi qu'il a reçûë, perſévéramment inſtruit par les Prophétes qui l'y rappellent, perſévéramment obligé d'y recourir, parcequ'elle eſt autant la régle de ſa politique, & du gouvernement de ſon Etat, que de ſa Religion & de ſes mœurs. Il la porte avec lui dans tous les lieux où ſes diſgraces le font paſſer; il endure pour la défendre, les ſupplices & la mort; & quand tout lui échape, il s'écrie *que les Livres ſaints lui reſtent pour être la conſolation de ſes malheurs.* Qui peut donc croire qu'un tel peuple ait ſouffert l'altération de ſes Livres? De ces Livres où étoient renfermez ſes titres, ſes loix, ſes priviléges, ſes eſpérances, ſon culte, ſes cérémonies, ſa police, & ſes plus chers intérêts? Mais je ne m'arrête point à ce premier & puiſſant préjugé.

LIV. II. CHAP. V.

1. MACCHAB. c. 12.

II. Quand eſt-ce que l'altération auroit pû s'introduire dans ces monumens ſi reſpectez? Etoit-ce durant que Moïſe, & les Juges vivoient encore? On n'oſeroit le dire. Sous Moïſe, tous les Iſraëlites, même les femmes, étoient dans l'obligation d'être inſtruites de la Loi, dont une partie les aſſujétiſſoit toutes ſous peine de mort; & ſous les Juges, il n'eſt queſtion partout que des ordonnances de Moïſe. Etoit-ce lorſque les dix Tribus ſe ſéparérent des deux autres? Mais ſi le Royaume d'Iſraël avoit tenté cette odieuſe conſpiration, celui de Juda l'auroit-il ſoufferte? Auroit-il gardé le ſilence? Ses plaintes, ſes reproches n'auroient-ils pas retenti par tout? Si au contraire le Royaume de Juda ſe fût permis cet attentat irréligieux, le Royaume d'Iſraël n'en auroit-il pas triomphé? N'en auroit-il pas fait l'apologie de ſon ſchiſme? Et ſes clameurs n'au-

JOSUE. c. 1. verſ. 8. 13. 17. *Ibid.* c. 8. verſ 31. *Ibid* c. 11. 15. 18. 24.

LIV. II. CHAP. V.

n'auroient-elles pas percé à travers tous les siécles? Etoit-ce durant la captivité de Babylone? Mais les Juifs qui reſtérent dans leur patrie, ne conſervoient-ils pas avec reſpect les Livres originaux qu'ils tenoient de leurs ancêtres? En les comparant ces Livres avec ceux qu'une main impie auroit entrepris de corrompre, la fraude n'auroit-elle pas tout d'un coup été découverte? Les Prêtres, les Lévites captifs n'avoient-ils pas gardé les Cantiques qu'ils chantoient dans le Temple, eux qu'on invitoit, (*a*) même dans les lieux de leur ſervitude, à chanter les Hymnes de Sion?

BARUCH. *c.* 9. verſ. 20.

Baruch n'avoit-il pas les Livres de Moïſe, lui qui les citoit aux Captifs, & qui prenoit ſoin de leur rappeller l'hiſtoire du Peuple de Dieu?

Idem. c. 11.

DANIEL. *c.* 9.

Daniel n'avoit-il pas les Prophéties de Jérémie, lui qui en étudioit le ſens? Etoit-ce après la captivité? Mais les Cuthéens, ces peuples Aſſyriens qu'Aſſaraddon envoya pour habiter Samarie, ne recevoient-ils pas les Livres que les dix Tribus révoltées avoient retenus dans leur ſchiſme, & ces Livres n'auroient-ils pas été en témoignage contre quiconque auroit oſé les falſifier ailleurs?

Idem. c. 13. verſ. 61. 62.

Etoit-ce lorſqu'après la ruine de l'Empire des Perſes, les Juifs commencérent à goûter les douceurs du repos ſous les Lagides, & ſous les Séleucides? Mais ce fut alors que les Ecritures furent traduites en grec par les ſoins de Ptolomée Philadelphe, & qu'elles furent connuës des Gentils. Le plus léger changement qu'on y auroit fait, eût dès-là ſoûlevé tout l'Univers. Etoit-ce lorſqu'Antiochus profana le Temple, &

(*a*) Hymnum cantate nobis de canticis Sion. Quomodo cantabimus canticum Domini in terrâ alienâ? *Pſalm.* 136.

& qu'à cauſe des péchez du Peuple, force lui fut donnée contre le ſacrifice perpetuel? Mais le zéle des Maccabées, comme je l'ai dit plus haut, endura-t'il la profanation ſacrilége qui vouloit anéantir les Livres ſaints, ou en corrompre la doctrine? Etoit-ce lorſqu'après la ruine de la Syrie, les Juifs devinrent tributaires des Romains? Mais dans ce même temps les différentes ſectes qui s'élévérent dans la Synagogue, étoient un obſtacle invincible à la dépravation des Ecritures. Les Saducéens, les Hémérobaptiſtes, les Phariſiens, les Eſſéniens auroient-ils permis réciproquement que quelqu'un eût rien entrepris ſur des Livres dont la ſainteté leur étoit également vénérable? Eſt-ce enfin depuis dix-ſept cens ans, & depuis que la Religion de Jeſus-Chriſt eſt établie dans le Monde? Mais ſi les Chrétiens, choſe incroyable! avoient ſouffert qu'on leur enlevât les titres qui autoriſent leur foi, les Juifs ſe ſeroient-ils tû ſur la profanation de la leur? Et ſi ni les uns ni les autres ne s'étoient accuſez, auroient-ils épargné les Païens? Ou les Païens les auroient-ils ménagez? On ne peut donc aſſigner aucun temps à l'altération des Oracles ſacrez, ou pour dire mieux, les circonſtances de tous les ſiécles y réſiſtent trop ouvertement. LIV. II. CHAP. V. 1. MACCHAB. 4. 2.

III. Je demande encore par qui la falſification s'eſt faite. Ce ne peut-être ni par les Lévites, ni par les Rois, ni par le peuple, ni par les étrangers. Par qui donc? Ce n'eſt point par les Lévites. Aſſujétis à lire la Loi de ſept en ſept ans, & en préſence de tout Iſraël aſſemblé, chargez de lui en donner l'interprétation, & de lui en recommander l'exacte pratique, ils ne pouvoient y apporter de changement; & ſi l'un d'eux avoit hazardé de le DEUTER. c. 31.

LIV. II. CHAP. V.

faire, les autres auroient tous, & de concert, réclamé contre l'attentat. Si tous l'avoient entrepris avec unanimité, ce qui déja eſt impoſſible, le peuple auroit proteſté contre l'innovation, & jamais on ne ſeroit parvenu ſept ans après à lui faire reſpecter, comme Oracles divins, ce que ſept ans auparavant il n'auroit pas entendu dans la lecture publique. Un intervalle ſi court ne pouvoit lui faire perdre le ſouvenir des dogmes de ſa Foi. Ce ſeront les Rois peut-être qui auront abuſé contre l'Ecriture, de toute l'autorité du Trône ? Mais parlez ſincérement, le penſez-vous ? Ces Rois n'étoient pas tous prévaricateurs. L'Hiſtoire les repréſente preſque alternativement religieux, ou impies. Quand l'un ſacrifioit aux idoles, & qu'il leur élévoit un autel ſur les *hauts lieux*, d'ordinaire celui qui régnoit après, abbatoit ces mêmes autels, & rétabliſſoit l'antique religion. Si donc l'un eût porté ſur les ſaints Livres une main téméraire, l'autre les auroit vangé de l'outrage; les Lévites, au moins une partie de la Nation, les Prophétes toûjours intrépides, toûjours ſi zélez pour la Loi de Moïſe, ſe ſeroient hâté de lui rendre ſa premiére pureté. Ce ne ſeront pas non plus les ennemis des Juifs, ces peuples qui ſi ſouvent les tenoient dans l'oppreſſion, qu'on accuſera d'avoir altéré les Ecritures. Il ne leur importoit pas qu'elles fuſſent abolies ou conſervées, nul intérêt ne les engageoit à prendre part à leur ſort; & dans la ſuppoſition qu'ils euſſent réſolu d'en éteindre la mémoire, ou d'en corrompre la vérité, mille & mille voix auroient éclaté contre la violence, & du moins elle auroit laiſſé quelque trace dans l'Hiſtoire. Ce ſera donc enfin le peuple Juif lui-même qui aura conſpiré

ſpiré contre ſes propres Livres. Mais une Nation entiére ne s'accorde point ainſi à détruire les fondemens & l'eſſence de ſa religion. Il n'y a jamais eu d'éxemple d'un complot ſemblable, & il eſt manifeſtement impoſſible. Il faudroit ſuppoſer ici qu'en changeant ſa doctrine, ce Peuple auroit tout enſemble changé ſes loix politiques; car ces loix ſont partie de ſa doctrine. Il faudroit ſuppoſer qu'en retranchant de ſes Ecritures, ou en y ajoûtant, ce Peuple par la plus énorme contradiction, ſe ſeroit imaginé d'y mettre ces termes: *Vous n'ajoûterez rien aux paroles que l'Eternel a prononcées, & vous n'en retrancherez rien.* Il faudroit ſuppoſer qu'au même temps que ce peuple altéroit ſes Livres, il faiſoit dire à leur auteur, Dieu par ſa bouche: *Vous graverez mes paroles dans votre cœur; vous les imprimerez dans votre eſprit; vous les porterez autour de vos mains, & elles ſeront continuellement poſées ſous vos yeux; vous les enſeignerez à vos enfans; vous vous entretiendrez d'elles ſoit que vous réſidiez dans vos maiſons, ſoit que vous ſoyez en voyage, ſoit que vous repoſiez dans votre lit, ſoit que vous vous leviez, & vous les écrirez ſur les portes de vos maiſons . . . . . de peur que vous ne perdiez la mémoire des choſes que vos yeux ont vüës, de peur qu'elles ne s'effacent de votre cœur, vous les enſeignerez à vos enfans, & aux enfans de vos enfans.* Il faudroit donc ſuppoſer auſſi que ce Peuple défendoit d'oublier ce que contenoient ſes Livres; & quand? Lors même que ce n'étoit qu'à la faveur de cet oubli, qu'il vouloit ſubſtituer ſes imaginations & ſes fables aux anciennes véritez. Si quelqu'un croit concevoir la poſſibilité d'une entrepriſe

LIV. II. CHAP. V.

DEUTER. c. 31. verſ. 26.

Ibid. c. 6. & 11.

LIV II. CHAP. V.

si folle, je ne crains pas de lui dire qu'il s'impose à lui-même.

IV. Aucun de ces soupçons vagues qui ne portent sur rien de positif, ne doit être écouté dans une dispute sérieuse. Par conséquent quiconque attaque l'intégrité des anciennes Ecritures, est dans l'étroite obligation de spécifier les changemens essentiels qui s'y sont introduits. Il faut que ces changemens, pour être alléguez, tombent ou sur les faits miraculeux, ou sur le fonds de la Loi, ou sur les Prophéties; car ce sont ces trois articles qui composent le corps de la Révélation Judaïque. Or je prétends qu'aucun de ces points ne peut raisonnablement être suspect d'altération.

Pourquoi non les faits miraculeux? La raison en est évidente. C'est que dès l'origine, & en mémoire éternelle de ces événemens, je vois des fêtes établies, & que depuis elles n'ont cessé d'être observées chez les Juifs. D'où vient en effet que Moïse institua la solemnité de la Pâque, si ce n'est afin de perpétuer le souvenir des prodiges qui avoient opéré la délivrance d'Israël? Pourquoi dévoüoit-on à Dieu les premiers nez de la Nation, si ce n'est en reconnoissance de ce que Dieu en avoit épargné les enfans, lorsqu'il fit immoler par la main de son Ange tous les premiers nez de l'Egypte? A quel dessein la fête des Tabernacles, ou de la Scénopégie, comme l'appelloient les Grecs, si ce n'est pour retracer à jamais le souvenir de ces tentes sous lesquelles le Peuple avoit habité dans le Désert? A quel propos la fête de la Pentecôte, si ce n'est afin de perpétuer la mémoire de la Loi, si miraculeusement publiée sur la mon-

montagne de Sinaï. Suppoſez un ſeul moment que ces faits ſont imaginaires, & ſur-ajoutez aux Livres de Moïſe, comment tout un grand Peuple conſentoit-il à célébrer une fauſſeté qui lui étoit connuë? Comment s'expoſoit-il à la dériſion amére des Nations voiſines, toutes en état de relever ſon impoſture? Où le menoit-elle? Quel avantage en eſpéroit-il? LIV. II. CHAP. V.

Quant aux loix morales, & aux loix cérémonielles, je ne fais qu'une remarque, pour ne point revenir ſur ce que j'ai déja dit. Si ces loix ont été eſſentiellement corrompuës, il faut que les anciennes Ecritures ſans en excepter un ſeul livre, un ſeul mot, une ſyllabe, ſoient toutes ſuppoſées. Je le prouve. Le culte Judaïque, n'a pour motif de l'obéïſſance qu'il éxige, que les miracles faits en faveur d'Iſraël, & ces miracles ſont racontez de page en page dans les écrits des Hébreux. Le culte Judaïque eſt invariablement le même dans le Pentateuque, dans les livres Hiſtoriques, dans les Pſeaumes, dans les Cantiques, dans les Prophétes, dans les Livres moraux. Donc ou la Loi n'a point été altérée, ou tous les Livres ſaints ſont ſuppoſez. Or qu'aucun de ces écrits ne ſoit authentique & ſincére, c'eſt ce qui n'eſt monté encore à l'eſprit de perſonne, tant il ſeroit chimérique de le prétendre. Donc il le ſeroit également de croire qu'en aucun temps la loi des Juifs ait ſouffert d'eſſentielles dépravations.

Il ne s'agit plus dès-là que du corps des Prophéties. Ce ſont elles, en effet, qui forment ici le prodige dont l'incrédule voudroit, s'il lui étoit poſſible, éluder l'empire. Mais ſur ce point, comme dans les autres, tout s'oppoſe à ſes efforts. Il ne dira pas que les Juifs ont inventé ces prédictions. Dans quelle vûë l'au-

LIV. II. CHAP. V.

l'auroient-ils fait ? Et par quel hazard ſe ſeroient-elles trouvé toutes, & en ſi grand nombre, vérifiées par l'accompliſſement le plus éxact ? Il ne dira pas qu'ils les ont corrompuës par des additions ou par des retranchemens. S'ils avoient formé ce bizarre & odieux projet, auroient-ils donné contre eux-mêmes de ſi puiſſantes armes à l'Egliſe Chrétienne ? Il ne dira pas que les Chrétiens ſont coupables de l'altération prétenduë. Avant eux les Prophéties étoient publiques par toute la terre ; ils les ont reçûes de la main des Juifs, & jamais ceux-ci ne les ont accuſé d'y avoir introduit la plus légére falſification. Il ne dira pas enfin qu'elles ont été faites après l'événement, de quelque ſource que la fraude ſoit ſortie ; elles ſont ſi antérieures aux événemens, qu'ils s'accompliſſent, ou qu'ils ſe perpétuent chaque jour encore. Uniſſez donc maintenant toutes les raiſons que je viens de produire, & jugez s'il y a jamais eu, s'il eſt poſſible d'éxiger de tradition plus ancienne, plus ſoûtenuë, plus complette, plus générale que celle qui conſtate l'authenticité des Ecritures & en particulier des Prophéties Judaïques. C'eſt à la voix de tant de ſiécles que je voudrois rendre attentif l'eſprit chancelant, mais droit, & ami ſincére de la vérité. Qu'il m'écoute donc un moment encore ; je vais finir par une réfléxion dont je me flatte qu'il ſentira la force.

La Synagogue & l'Egliſe Chrétienne, à parler ſainement, ne ſont qu'un ſeul & même Corps dans l'œconomie de la révélation. Durant quatre mille ans, ou ſi vous voulez ne commencer qu'à Abraham, durant plus de deux mille ans, ce n'eſt qu'à ce Patriarche & à ſa race que Dieu confie le ſécret de ſes deſſeins.

ſeins. Elle en garde le précieux dépôt juſqu'à Jeſus-Chriſt qui en étoit la fin; & Jeſus-Chriſt le fait paſſer à ſon Egliſe qui s'uniſſant à la Synagogue pour la conſervation de ce monument ſacré, continuë d'en exclure, & d'en écarter tout mélange qui pourroit en altérer, tant ſoit peu, la pureté originale. Mais par quels moyens? Ils ſont ſi infaillibles, quoique naturels & ſimples, qu'il eſt impoſſible d'en conteſter la puiſſance. En voici la preuve.

La Synagogue & l'Egliſe ont toûjours été compoſées l'une de Juifs, l'autre de Chrétiens de tout âge depuis la premiére enfance juſqu'à la vieilleſſe la plus avancée. Je veux dire que ces deux grands Corps ont toûjours renfermé ſoixante ou quatre-vingts générations à la fois, toutes en même temps témoins de la vérité des Livres regardez comme la parole de Dieu par un conſentement unanime. Dès lors je ſoûtiens qu'aucune de ces générations n'auroit pû entreprendre de ſubſtituer de faux Livres aux véritables, ni de corrompre ceux-ci, qu'auſſi-tôt elle n'eût été contredite par les cinquánte ou ſoixante autres générations ſubſiſtantes. Suppoſez un temps, par éxemple, où tous les hommes, ſoit Chrétiens, ſoit Juifs, âgez de quarante ans, euſſent conſpiré contre la poſtérité pour la ſéduire par de faux titres, il eſt viſible que tous ces hommes ſe ſeroient trouvé combattus par les générations vivantes d'au-deſſous, ou d'au-deſſus de quarante ans. Leurs peres & leurs enfans leur auroient dit: ce ne ſont pas là les Livres que nous liſions il y a dix, il y a vingt, il y a trente ans. Par cette réclamation ſeule toute fraude auroit donc été proſcrite auſſi-tôt que découverte, & il ne reſtoit plus d'entrée à la falſification. Donc il réſulte de

ce

LIV. II CHAP. V.

ce mélange perpétuel de tant d'âges, de tant de générations enchaînées les unes dans les autres, que la Synagogue depuis Moïſe juſqu'à Jeſus-Chriſt, & que l'Egliſe depuis Jeſus-Chriſt juſqu'au ſiécle préſent, ne ſont qu'un ſeul Corps, & ne forment néceſſairement qu'un ſeul témoignage. C'eſt comme une chaîne compoſée de tous les Juifs & de tous les Chrétiens; pour mieux dire; c'eſt comme un cordon immenſe qui ſe prolonge depuis quatre mille ans juſqu'à nos jours. Nous entrons nous-mêmes dans ſa compoſition; nous ſervons à le continuer; nous en ſommes les derniers fils, mais en remontant nous touchons au premier, parceque nous ne faiſons qu'un tout avec lui, & avec ceux qui ſe trouvent placez entre les deux extrémitez. Chacun de ces fils, pris à part, eſt court & preſque ſans force, mais tous enſemble ils en acquiérent une invincible par leur union, & par l'étroit entrelacement de l'extrémité des uns avec le milieu des autres; c'eſt-à-dire que la jeuneſſe des uns ſe rencontrant toûjours avec la vieilleſſe des autres, & ces deux points de la vie ſe rencontrant toûjours avec la fleur de l'âge du plus grand nombre, il s'en forme un tiſſu également fort par tout, & qu'enfin, pour ne plus m'exprimer figurément, il en ſort un témoignage perpétuellement ſemblable à lui-même, & également inconteſtable en quelqué ſiécle qu'on le prenne.

Ceux qui veulent imaginer que dans la Synagogue, ou dans l'Egliſe, une génération a pû tromper l'autre à l'égard des Prophéties, & des Livres ſaints en général, n'y font donc pas aſſez de réfléxion. Ils ſuppoſent qu'un ſiécle a pû tendre des piéges au ſiécle qui alloit le ſuivre; & ils ne voyent pas que ce ſié-

ſiécle ſuſpect, quel qu'il ſoit, n'auroit pû éxécuter ſon téméraire deſſein, puiſque nul ſiécle n'eſt compoſé d'une ſeule génération à la fois. Ils ſe repréſentent les ſiécles, comme s'ils ſe ſuccédoient de maniére que nul homme du ſecond ſiécle, par éxemple n'eût rien vû de ce qui ſe paſſoit dans le premier, que nul du troiſiéme n'eût vécu avec ceux du ſecond, & ainſi des autres. Idée fauſſe, comme je viens de le remarquer. La ſucceſſion qui s'eſt faite dans la Synagogue, & celle qui ſe fait dans l'Egliſe, reſſemblent à celle du corps humain qui poſſéde toûjours la même eſſence, la même forme, quoique la matiére qui le compoſe, à chaque inſtant ſe diſſipe en partie, & à chaque inſtant ſoit renouvellée par celle qui prend ſa place. Un homme eſt toûjours un tel homme, quelque renouvellement imperceptible qui ſe ſoit fait dans la ſubſtance de ſon corps, parcequ'il n'éprouve point tout à la fois de changement total. De même la Synagogue juſqu'à Jeſus-Chriſt, & l'Egliſe depuis Jeſus-Chriſt juſqu'à nous, ne ſont qu'un même corps, une même aſſemblée, un même témoin. Il n'y a pas plus de différence entre un tel & un tel ſiécle de la Synagogue, entre tel & tel autre ſiécle de l'Egliſe, qu'il y en a entre un homme à l'âge de trente ans, & ce même homme à l'âge de quarante ans. Le témoignage de la Synagogue & de l'Egliſe dans les différens ſiécles de leur durée, eſt donc auſſi digne de foi que le ſeroit le témoignage d'un homme irréprochable qui à trente ans raconteroit ce qu'il viendroit de voir, & à quarante ce qu'il auroit vû dix ans auparavant. Ainſi diſputer contre la dépoſition conſtante des deux plus grandes Sociétez de l'Univers qui certifient l'authenticité des

Voyez M. PAPIN. Les deux voyes oppoſées en matiére de Religion.

Ecri-

LIV. II. CHAP. V.

Ecritures, c'eſt diſputer en l'air, c'eſt révoquer en doute l'autorité la plus perſuaſive que l'eſprit humain puiſſe imaginer, & deſirer.

Premiére difficulté.

Malgré la force & le nombre de ces preuves, il reſte encore de légitimes ſoupçons contre la vérité des anciennes Ecritures, me dira quelqu'un. Ce qu'il y a même qui les rend le plus ſuſpectes eſt tiré de leur propre fonds; ce ſont elles qui s'accuſent, & ſans chercher de témoignages ailleurs, celui qu'elles ſe rendent les détruit. Ne portent-elles pas, en effet, qu'elles étoient dans le plus profond oubli longtemps avant la Captivité, qu'on les retrouva par hazard dans le Temple ſous le régne de Joſias, & que ce Prince étonné à la vuë des Livres de Moïſe, *déchira ſes vétemens*. Or pourquoi tant de ſurpriſe, ſi la Loi s'étoit conſervée dans la Nation? Et ſi l'on cite un temps où elle y étoit inconnuë, qui nous répondra que cet éxemplaire qui ne paroît que par une découverte en apparence fortuite, n'étoit pas un éxemplaire contrefait, & le pur ouvrage de la politique?

4. Reg. c. 22. & 23. 2. Paralip. c. 34. verſ. 14.

Réponſe.

Voilà de ces difficultez que nous n'entendrions jamais, ſi ceux qui les font ne cherchoient plûtôt à s'en impoſer, qu'à s'éclaircir. En accordant néanmoins ce qu'ils prétendent, & laiſſant même, pour un moment, paſſer le fait tel qu'ils le racontent, qu'en réſulteroit-il contre la révélation Judaïque? Rien du tout. Ce qui en prouve ſinguliérement la divinité, ce ſont les Prophéties, dont l'accompliſſement eſt ſi manifeſte, qu'il faut ou s'y rendre, ou s'aveugler dans le centre de la lumiére. Or après la prétenduë perte des Livres de Moïſe, que de Prophétes chez les Hébreux! Jérémie paroît ſous Joſias même, ſous

ſous les enfans de ce Prince, & juſqu'au temps de la Captivité. Ezéchiel, Daniel prédiſent durant la Captivité. Elle eſt à peine finie, qu'Aggée, Zacharie, & Malachie prophétiſent. Pour combattre l'argument invincible qui naît de leurs oracles, à quoi ſerviroit donc la perte ſuppoſée des Livres de Moïſe? Même en ne la conteſtant pas, le Déiſte ſeroit-il moins dans l'obligation de nous expliquer comment par les ſeules lumiéres naturelles, ces hommes ont pû tant de ſiécles avant l'événement, le prédire, & le circonſtancier avec une éxactitude ſi préciſe? Et s'il eſt impoſſible de trouver à ceci d'autre dénoüement que l'inſpiration divine, qu'importeroit à l'eſſence de la Religion que les Livres antérieurs à la Captivité ſe fuſſent trouvé perdus, & n'euſſent été recouvrez que longtemps après? Les Livres poſtérieurs au retour de Babylone en ont-ils moins de force, & moins de caractéres de divinité? LIV. II. CHAP. V.

Nous n'en ſommes pas réduits cependant à convenir du fait tel qu'on nous l'oppoſe. Il eſt vrai que durant qu'on travailloit aux réparations du Temple, le Pontife Helcias y découvrit le Livre de la Loi. Mais qu'étoit-ce que ce Livre retrouvé, ſinon l'Exemplaire original dépoſé dans un des côtez de l'Arche, ſelon que Moïſe l'avoit ordonné (*a*) lui-même? Or quel rapport y-a-t'il de cet autographe, aux autres manuſcrits répandus par tout dans les Royaumes d'Iſraël & de Juda? De ce que l'Original avoit été négligé depuis la conſtruction du Temple, s'enſuit-il que les co-

(*a*) Tollite librum iſtum, & ponite eum in latere arcæ fœderis Dei veſtri, ut ſit tibi contra te in teſtimonium. *Deut. c.* 31. *verſ.* 26.

LIV. II. CHAP. V.

copies fuſſent inconnuës ? Parceque le ſaint Roi, & le Grand-Prêtre, ſont frappez de ſurpriſe, pénétrez d'un mouvement religieux à la vûë d'un Livre écrit par la main la plus reſpectable, oſeriez-vous conclûre qu'il n'y en avoit pas même de copies dans le reſte de la Nation? L'abſurdité d'une pareille conſéquence ne ſeroit pas ſoûtenable.

Que s'il eſt néceſſaire d'entrer dans le détail, & de faire voir, quoiqu'en peu de mots, que les Livres de Moïſe étoient communs & répandus avant le régne de Joſias, la preuve en eſt facile. Il eſt dit d'Amaſias, qu'il fit mourir les meurtriers de ſon pere, quoiqu'il ſoit *écrit dans le Livre de la Loi de Moïſe, les peres ne mourront point pour leurs enfans, ni les fils pour leurs peres.* Plus haut il eſt marqué poſitivement que lorſque Joſias reçut l'onction ſacrée, *on mit ſur ſa tête* (a) *& entre ſes mains le volume de la Loi.* Plus haut & ſous Joſaphat, il eſt écrit (b) *qu'on enſeignoit publiquement le Peuple, & qu'on l'inſtruiſoit de la Loi du Seigneur.* Plus haut encore, & ſous Salomon, tout retentit des éloges de la Loi, tout en récommande la lecture, l'étude & la pratique. Enfin pour remonter plus haut, David rappelle ſans ceſſe à la Loi. Ses Pſeaumes ne chantent que ſes merveilles, & les derniéres paroles du ſaint Roi ne ſont qu'une tendre exhortation à ſon fils (c) pour en obſerver les cérémonies & les pré-

4. *Reg. c.* 14. verſ. 6. 2. *Paral. c.* 25. verſ. 4.

3. *Reg. c.* 7. & 8. *Prov. c.* 1. 3. 4. 27. 1. *Paral. c.* 21.

(a) Impoſuerunt ei Diadema, & teſtimonium, dederuntque in manu ejus tenendam legem. 2. *Paral. c.* 23.

(b) Docebant populum in Juda, habentes legem Domini. 2 *Paral c.* 17. verſ. 9.

(c) Ut cuſtodias cæremonias ejus, & præcepta ejus, &

préceptes. Qui pourroit donc, après des textes si positifs, avancer encore qu'il a été un temps où les Livres de Moïse ont été perdus chez les Hébreux, du vivant même de leurs Rois? LIV. II. CHAP. V.

Il faut bien le dire, poursuivra-t'on, puisqu'il fut nécessaire qu'Esdras au retour de la Captivité rétablit les Livres saints. Seconde difficulté. 4. ESD. c. 14. vers. 19.

Étrange objection! Comme si nous devions au faux Esdras la même croyance qu'au véritable! Comme si les deux derniers Livres qui portent son nom, n'étoient pas apocryphes! Comme s'il n'y avoit pas cent & cent preuves qu'ils sont l'ouvrage mal-habilement supposé d'un Auteur né depuis le Christianisme! Il est si faux qu'Esdras ait composé, refondu, ou rétabli les Livres saints, qu'Artaxercès lui dit par sa lettre en forme d'Edit: *Allez, retournez en Judée, & faites-y observer la Loi de votre Dieu, telle que vous l'avez dans vos mains.* Il est si faux qu'Esdras ait recouvré la Loi perduë durant la Captivité, qu'il dit, parlant de lui-même, qu'étant à Babylone, *il s'appliquoit à l'étude de la Loi du Seigneur, afin de la pratiquer, & d'enseigner en Israël les préceptes & le jugement.* Il est si faux qu'Esdras ait songé à produire un nouveau texte, que Baruch citant aux Captifs la Loi de Moïse, rappelle en abrégé toute l'Histoire du peuple de Dieu. Le fait est si faux, pour tout dire, qu'Esdras revenant à Jérusalem y rapporta l'éxemplaire du Livre que le Seigneur avoit donné à Israël, & qu'il en fit la lecture en présence de toute l'assemblée du Peu- Réponse. 1. ESD. c. 7. vers. 14. *Ib.* c. 25. BARUCH. c. 1. & 2. 2. ESD. c. 8.

& judicia & testimonia, sicut scriptum est in Lege Moysi. 3. *Reg.* c. 2. & 1. *Paral.* c. 23.

LIV. II. Peuple. Rien n'eſt plus tranchant, & puiſ-
CHAP. V. qu'on veut des preuves tirées du texte même, en voilà.

Je n'ai pas tout dit cependant. Suppoſé que le peuple Juif ſoit revenu de Babylone dans la terre de ſes peres, ſi nouveau, ſi peu inſtruit, qu'à peine il ſe ſouvenoit de l'avoir habitée, & qu'il ait ſtupidement reçu toutes les fauſſes productions d'Eſdras, avec quel front Eſdras lui-même oſe-t'il parler de la Loi de Moïſe en tant d'endroits & publiquement, comme d'un Livre connu de tout le monde, & que tout le monde avoit entre les mains? Comment Eſdras a-t'il pû fabriquer une Loi ſous le nom de Moïſe, ſans compoſer en même temps tous les Prophétes anciens & nouveaux, ceux qui avoient écrit avant & durant la Captivité, ceux que le Peuple avoit vû écrire à Babylone, auſſi-bien que ceux dont la tradition avoit conſervé la mémoire? Que dis-je, les Prophétes? Non-ſeulement les Prophétes, mais les livres de Salomon, mais les Pſeaumes de David, mais tous les Livres où étoit contenuë l'hiſtoire des Hébreux; car tous ces ouvrages ont un rapport ſi évident à la Loi de Moïſe, qu'ils en ſont inſéparables. Comment ce peuple, imaginez-le ſi groſſier qu'il vous plaira, ſe porte-t'il à agir en conſéquence de cette Loi, comme l'ayant eu toûjours préſente; & cela ſans ſoupçonner qu'on le trompe, ſans faire uſage de ſa raiſon, ni de ſa mémoire, dans une affaire de fait la plus ſimple qui fut jamais? Comment revenu dans ſes foyers, admire t'il l'accompliſſement de l'oracle de Jérémie ſur les ſoixante
2. *Paral.* & dix ans de captivité? Comment ce Jéré-
c. 36. mie que perſonne encore ne connoiſſoit, ce
1. ESD. c. 1. vers. 1. Jérémie qu'Eſdras vénoit d'enfanter, trouve-t'il

t'il créance tout d'un coup ? Il faudra donc auſſi qu'Eſdras, par l'artifice le plus incompréhenſible, ait pû perſuader à tout ce grand Peuple qu'il venoit de ramener, à celui même qui étoit reſté dans le païs de Canaan, & aux vieillards contemporains de Jérémie, qu'ils avoient toûjours attendu l'effet miraculeux des promeſſes que ce Prophéte leur avoit faites, quoiqu'elles fuſſent une production toute récente. En vérité vous nous dites des choſes trop incroyables, & vous-mêmes vous ne les penſez pas.

Vous vous rétrancherez donc à ſoûtenir qu'Eſdras, ſans être l'auteur de tous les anciens Livres Canoniques, y a ſeulement inſéré les miracles & les Prophéties que nous y liſons. Foible reſſource auſſi vaine que la premiére. D'où vient ? Un grand homme va répondre pour nous. *C'eſt que les miracles & les Prophéties ſont tellement répandus dans ces Livres, ſont tellement inculquez, & répétez ſi ſouvent, avec tant de tours divers, & une ſi grande variété de fortes figures, en un mot en ſont tellement tout le corps, qu'il faudroit n'avoir jamais ouvert un de ces ſaints Livres pour ne pas voir qu'il eſt encore plus aiſé de les refondre tout-à-fait, que d'y inſérer les choſes que les incrédules ſont ſi fâchez d'y trouver. Et quand même on leur auroit accordé tout ce qu'ils demandent, le miraculeux & le divin eſt tellement le fond de ces Livres, qu'il s'y retrouveroit encore malgré qu'on en eût. Qu'Eſdras, ſi on veut, y ait ajoûté après coup, les prédictions des choſes déja arrivées de ſon temps, celles qui ſe ſont accomplies depuis, qui les aura ajoutées ? Dieu aura peut-être donné à Eſdras le don de Prophétie, afin que l'impoſture d'Eſdras fût plus vraiſemblable, & on aimera mieux*

M. BOSSUET. Hiſt. Univerſ.

LIV. II. CHAP. V.

mieux qu'un fauſſaire ſoit Prophète qu'Iſaie, ou que Jérémie, ou que Daniel. Ou bien chaque ſiécle aura porté un fauſſaire heureux, que tout le Peuple aura crû; & de nouveaux impoſteurs par un zele admirable de Religion, auront ſans ceſſe ajoûté aux Livres divins, après même que le Canon aura été clos, qu'ils ſe ſeront répandus avec les Juifs par toute la terre, & qu'on les aura traduits en tant de Langues étrangéres. N'eût-ce pas été à force de vouloir établir la Religion, la détruire par les fondemens? Tout un peuple laiſſe-t'il donc changer ſi facilement ce qu'il croit être divin, ſoit qu'il le croye par raiſon, ou par erreur? Quelqu'un peut-il perſuader aux Chrétiens, ou même aux Turcs, d'ajoûter un ſeul Chapitre à l'Evangile, ou à l'Alcoran? Mais peut-être que les Juifs étoient plus dociles que d'autres peuples, ou qu'ils étoient moins religieux? Quels monſtres d'opinions ſe faut-il mettre dans l'eſprit, quand on veut ſecoüer le joug de l'autorité Divine, & ne régler ſes ſentimens, non plus que ſes mœurs, que par ſa raiſon égarée?

Troiſiéme difficulté.

Achevons d'épuiſer les chicannes ou les doutes. N'y a-t'il pas des traits ajoûtez dans les Livres de Moïſe, le récit de ſa mort, par éxemple? N'y a-t'il pas auſſi de ſenſibles différences dans les anciennes verſions? Le texte Samaritain n'eſt-il pas quelquefois contraire à celui des Juifs?

Réponſe.

Qui le conteſte? Mais auſſi qu'y a-t'il en cela même qui nuiſe à la vérité des anciennes Ecritures? Eſt-il donc étrange que les ſaints continuateurs de l'hiſtoire de Moïſe, ayent ajoûté quelque mot à ce qu'il rapporte de ſes actions, & qu'ils y ayent joint le récit abrégé de ſa mort? Eſt-ce une ſi grande merveille qu'à l'occaſion de la Manne dont le peu-

peuple fut nourri dans le Déſert, on ait marqué le temps où cette nourriture céleſte ceſſa de tomber? Tout ſera-t'il perdu parce que Joſué, Samuel, quelque autre Prophéte, ou Eſdras lui-même, puiſqu'à toute force on veut l'amener ici, auront continué quelque généalogie commencée, varié ſur quelque datte indifférente, ou peut-être expliqué des noms que le temps avoit changez? Eſt-il donc extraordinaire que quelques obſervations marginales, faites à deſſein d'éclaircir un texte obſcur, ſe ſoient introduites en des Livres copiez tant de fois, & écrits dans une Langue devenuë moins commune? Où eſt l'ouvrage, s'il eſt ancien, qui n'ait éprouvé quelque inſertion de cette nature? Encore eſt-il facile de juſtifier l'Ecriture de ces petits reproches, & s'il ſe trouve quelqu'un aſſez oiſif, ou aſſez ſcrupuleux pour entrer dans ces minuties de Critique, je le renvoye aux éclairciſſemens que M. Huet, M. Abbadie, cent autres avant & après eux, ont pris ſoin de lui donner. Pour moi, je ne fais ici qu'une ſeule queſtion. Je demande s'il n'eſt pas vrai que de tout le texte, & de toutes les verſions, quelles qu'elles ſoient, il en réſulte la même ſuite d'Hiſtoire, le même fonds de Prophéties, la même uniformité de Loix, le même nombre, la même nature de miracles, & en un mot, le même corps de Morale, la même ſubſtance de Religion. On me dira qu'oui; car qui oſeroit avancer le contraire ſérieuſement. Hé bien! A quoi ſert donc d'incidenter ſur des pointilles de Grammaire, qui ne touchent pas à l'eſſence des choſes? Eſt-ce par des remarques ſi frivoles que ſe décident les controverſes de l'importance de celle-ci? Si l'on articuloit des faits

LIV. II. CHAP. V.

HUET. Dem. Ev. Prop. 4. ABBADIE. Tom. 1. Sect. 3. Chap. 8. & 9.

LIV. II. CHAP. V. graves; ſi l'on diſoit: telle prédiction, tel miracle, ont été ajoûtez dans vos Livres; telle regle de Morale, tel Dogme y ont été viſiblement inſérez après coup, l'accuſation ſeroit capitale, & il faudroit répondre, ou ſe rendre. Mais tandis qu'il n'y a rien de pareil à oppoſer, tandis que le texte Samaritain, le texte vulgaire, & celui des Septante ſont d'accord ſur le fonds, tandis que cet accord forme la plus évidente démonſtration de la ſincérité de nos Livres, il y auroit de la foibleſſe à prendre l'allarme ſur de légéres additions, ſur des parenthèſes, ſur des tranſpoſitions qui dans toute autre matiére ne ſeroient pas même alléguées. Après l'éclairciſſement de ces queſtions préliminaires, il eſt temps de venir au ſujet principal que nous traitons.

CHAPITRE VI.

Que JESUS-CHRIST *eſt venu dans toutes les circonſtances marquées par les Prophétes.*

LIV. II. CHAP. VI. CEUX qui enviſagent la Religion Chrétienne du côté des faits, & qui décident ſur l'évidence qui les y frappe, vont au vrai par la voye conſtamment la plus courte, la plus ſûre, & la plus naturelle. C'eſt la plus courte; car elle conduit à toutes les conſéquences par le ſecours ſeul d'une réfléxion ſimple, & facile. C'eſt la plus ſûre, car en matiére de fait on a des caractéres infaillibles de certitude où le ſophiſme n'a point d'entrée. Enfin c'eſt la plus naturelle; car il eſt bien plus dans l'ordre de commencer par ce qu'il

y

y a de ſimple, que de pourſuivre ſur la nature du Dogme des raiſonnemens ſans fin ; où l'eſprit ne trouve ſouvent ni priſe, ni accès. Je continuerai par conſéquent de ſuivre une route ſi éxempte d'écueils, & me renfermant toûjours dans l'ordre des faits, je démontre que Jeſus-Chriſt eſt venu dans toutes les circonſtances marquées par les Prophétes.

Il n'y a rien, ce me ſemble, qui ſerve mieux à le prouver que l'attente où étoient les Juifs de leur délivrance prochaine, quand Jeſus-Chriſt vint ſur la Terre. Tous les yeux étoient alors portez vers le même objet; les jours de l'eſpérance étoient enfin arrivez à leur terme: encore un moment, & l'on croyoit voir les promeſſes accomplies, les Oracles juſtifiez, Iſraël dans la gloire, le Saint de Dieu régner dans Sion, & la multitude des peuples accourir au-devant de lui. Déja l'eſpoir impatient ouvroit les Volumes ſacrez, & cherchoit à s'y accroître dans le détail des circonſtances; les Docteurs, comme le peuple, étoient dans l'attente: on comptoit les heures, & vous auriez dit qu'on cherchoit des yeux celui que le Ciel avoit promis dès l'origine du monde. En parlant ainſi je n'éxagére point. Je ne raconte que ce que je lis à chaque page de l'Hiſtoire. Liſez celle de Jean-Baptiſte dans l'Evangile. Le ſaint homme plonge dans les eaux du Jourdain ceux qui viennent à lui, & cette pratique fait ſoupçonner aux Juifs qu'il eſt le Meſſie. Ils lui font demander s'il eſt celui qui leur eſt promis; & s'il ne l'eſt pas, d'où vient qu'il éxerce des fonctions réſervées par les Prophétes au Meſſie ſeul. Sans doute qu'ils étoient prévenus de la promeſſe que Dieu avoit faite par Ezéchiel, qu'un jour *il laveroit les ſouillures de*

LUC. c. 3. verſ. 15. JOAN. c. 1. verſ. 20. EZECH. c. 36. verſ. 25.

LIV. II. CHAP. VI.

ſon Peuple dans un fleuve d'eaux pures. Quoiqu'il en ſoit, il eſt clair par ce trait, même unique, que vers le temps de Jeſus-Chriſt la Nation Juive ſoupiroit plus que jamais vers le Libérateur, & le croyoit par tout ſur la foi de ſes deſirs.

Et dans la vérité, tout concouroit à perſuader qu'on étoit parvenu aux jours de bénédiction & de ſalut. Les Juifs n'étoient pas même les ſeuls à le croire. Un bruit s'étoit répandu dans toutes les contrées de l'Orient, qu'il alloit paroître un Roi, dont l'heureux & vaſte Empire tiendroit tous les peuples ſous ſa tranquille domination. C'étoit de la Judée qu'il devoit ſortir, & toutes les révolutions qui devoient le précéder étoient paſſées. Tacite (*a*) & Suétone (*b*) rapportent ce bruit comme établi par une opinion conſtante, & par une ancienne Prophétie qu'on trouvoit dans les Livres ſacrez du peuple Juif. Les Oracles des Sibylles en parloient même ouvertement. L'eſpérance générale étoit ſoûtenuë par la grande autorité de nos Ecritures. On en avoit vû les prédictions tant de fois, & ſi manifeſtement accomplies, qu'on n'avoit aucun doute ſur le fait principal qu'elles annonçoient.

MARATHUS *apud* SUET. *in Auguſto*

CLEMENS ALEXAND. *Strom. lib. 6.*

Sibyll. Carm. lib. 2. ſub finem.

LUCAN. *lib. 8.*

Les

(*a*) Pluribus perſuaſio inerat, antiquis Sacerdotum litteris contineri, eo ipſo tempore fore ut valeſceret Oriens, profectique Judæa rerum potirentur; quæ per ambages Veſpaſianum ac Titum prædixerant. Sed vulgus more humanæ cupidinis, ſibi tantam fatorum magnitudinem interpretari ne adverſis quidem ad vera mutabantur. TACIT. *Hiſt. lib. 5.*

(*b*) Percrebuerat Oriente toto vetus & conſtans opinio eſſe in fatis, ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur. Id de Imperatore Romano, quantum eventu poſtea patuit, prædictum Judæi ad ſe trahentes rebellarunt. SUET. *in Veſp. cap. 4.*

Les Juifs plus que les autres y étoient attentifs. C'étoit à eux ſur tout que la promeſſe étoit confiée, ils en étoient les dépoſitaires, & comptoient les premiers en reſſentir les effets. Il ne reſtoit plus rien à délirer pour l'accompliſſement des ſignes qui devoient accompagner, ou prévenir un ſi grand événement. Il étoit écrit qu'à la naiſſance de ce nouveau Roi, *l'abondance de la paix* régneroit ſur la terre, que les peuples, devenus amis, formeroient de leurs épées des ſocs de charuë, & des faulx de leurs lances, qu'un Royaume ne tireroit plus le glaive contre un autre Royaume, & qu'ils ne rougiroient plus leurs mains du ſang l'un de l'autre. Or telle viſiblement étoit la face du monde (*a*) par un deſſein admirable de la Providence, quand Jeſus-Chriſt parut ſous l'Empire d'Auguſte. Le Temple de Janus, qui n'avoit encore été fermé que deux fois depuis la fondation de Rome, fut plus ſolemnellement que jamais fermé ſous (*b*) ce Prince, en ſigne de la paix univerſelle qui calmoit la terre, & l'eſpace immenſe des mers. On lit encore avec plaiſir & ſurpriſe dans les Poëtes, auſſi-bien que dans

LIV. II. CHAP. VI. CIC. *Epiſt. ad Lentul.* *Idem. lib. de Div.* VIRGIL. *Eclog.* 4. PSAL. 72. verſ. 7. ISAÏ. *c.* 2. verſ. 4. *Id. c.* 11. verſ. 6. *Id. c.* 40. verſ. 1. ZACH. *c.* 3. verſ. 8. OROS. *L.* 6. *c.* 22. *Id. lib.* 7. *c.* 3. AUGUST. *de Civit. Dei. lib.* 10. *c.* 27.

(*a*) Multitudo pacis facta eſt mox ex quo natus eſt (*Jeſus*) præparante Deo Gentes ad ejus doctrinam, ut omnes parerent uni Romanorum Regi, neve propter multitudinem regnorum interruptis Gentium commerciis, difficilius fieret illud Jeſu Apoſtolis mandatum: *Euntes docete omnes Gentes.* Conſtat autem Auguſto regnante Jeſum natum, qui Princeps quaſi complanavit pleraque terrarum, uno regno inducto. ORIGEN. *cont. Celſ. lib.* 2.

(*b*) Janum Quirinum ſemel atque iterum à conditâ urbe ante memoriam ſuam clauſum, in multo breviore temporis ſpatio, terrâ, marique pace partâ, tertio cluſit. SUET. *in Oct. Aug. cap.* 22.

ve que les conjonctures du temps convenoient en tout aux Prophéties. L'impreſſion que fit ſur eux une vérité ſi palpable étoit ſi univerſelle, ſi dominante, qu'elle demeura près d'un ſiécle parmi eux. Comme ils penſoient que l'accompliſſement des prédictions pouvoit avoir une certaine étenduë, durant cent ans il ne ſe parloit dans la Nation que de faux Chriſts qui ſe faiſoient ſuivre, & des Prophétes qui les annonçoient. Les âges précédens, continuë M. de Meaux dont j'emprunte cette remarque, n'avoient rien vû de ſemblable. Les Juifs n'y prodiguérent le nom de Chriſt, ni quand Judas le Maccabée remporta ſur leur Tyran tant de victoires, ni quand ſon frere Simon les affranchit du joug des Gentils, ni quand le premier Hircan fit de ſi glorieuſes conquêtes. Le temps, & les autres ſignes ne convenoient pas encore, & ce n'eſt que dans le ſiécle de Jéſus-Chriſt que l'on commença ſérieuſement à parler de tous ces Meſſies. C'eſt alors que l'aveuglement ou la flatterie, ſaiſiſſant le premier objet qui ſe montroit avec éclat, reconnut dans le premier Hérode celui que la divine Miſéricorde promettoit au Monde depuis ſi long-temps. Une ſecte entiére prenant de lui ſon nom, lui donna le titre majeſtueux de Meſſie. Et ce n'eſt pas de l'Evangile, ni des Ecrivains de l'Egliſe ſeulement, que nous l'apprenons. Perſe & ſon ancien Scholiaſte (*a*) nous diſent que la naiſſance d'Hérode étoit célébrée par ſes Sectateurs.

LIV. II. CHAP. VI.

M. de MEAUX Diſcours ſur l'Hiſt. Univ.

MATTH. *c.* 22. verſ. 16. MARC. *c.* 3. verſ 6. *Ibid. c.* 8. verſ 15. *Ib. c.* 12. verſ 13.

(*a*) Herodes apud Judæos regnavit tempore Auguſti in partibus Syriæ. Herodiani ergo diem natalem Herodis obſervabant, ut etiam Sabbatha, quo die lucernas accenſas, & violis coronatas in feneſtris ponunt. *Voi. Scholiaſt. in* PERS. *Satyr.* 5. *Ces fêtes, dont parle le Scho-*

LIV. II. CHAP. VI.

tateurs, avec la même ſolemnité que le Sabbath. Combien falloit-il être preſſé par les autres circonſtances pour trouver ſon Meſſie dans un Tyran ſi odieux! Joſéphe ſi *ſçavant dans les Prophéties Judaïques*, ſelon qu'il le rapporte de lui-même, & qui d'ailleurs *étoit Prêtre, & ſorti de la race Sacerdotale*, tomba dans une erreur pareille peu de temps après. Il n'ignoroit pas aſſûrément que la venuë de ce Roi tant promis, devoit concourir avec les jours du régne d'Hérode, où il nous montre lui-même dans un ſi grand détail le commencement manifeſte de la ruine des Juifs: mais l'état de ſa nation alors ſi déchûë, & dont rien ne rempliſſoit les ambitieuſes idées qu'elle s'étoit faites de ſon Chriſt, lui fit porter les yeux ailleurs. Il pouſſa un peu plus avant le terme de la Prophétie, & l'appliquant à Veſpaſien, il aſſûra que les *Oracles de l'Ecriture déſignoient ce Prince déclaré Empereur dans la Judée. Aveugle*, dit M. de Meaux, *qui tranſportoit aux étrangers l'eſpérance de Jacob, & de Juda; qui cherchoit en Veſpaſien le fils d'Abraham, & de David, & qui attribuoit à un Prince idolâtre le titre de celui dont les lumiéres devoient retirer les Gentils de l'idolâtrie. La conjoncture des temps le favoriſoit*, pourſuit le même Prélat; *mais pendant qu'il attribuoit à Veſpaſien ce qui étoit dit du Chriſt, les Zélez qui défendoient Jéruſalem, ſe l'attribuoient à eux-mêmes. C'eſt ſur ce ſeul fondement qu'ils ſe promettoient l'Empire du Monde, comme Joſéphe le raconte; plus raiſonnables que lui, en ce que du moins ils ne ſortoient*

*Scholaſte, reſſemblent aſſez, comme le diſent * Scaliger & Caſaubon, à celles que l'on vit enſuite à Rome ſous les noms d'Auguſtales, d'Antoniniennes, &c.*

EPIPHAN. *lib. 1. hær. 20.*

HERODIAN. JOSEPH. *vit. pag. 598.*

JOSEPH. *bell. Jud. lib. 3. c. 28.*

Id. lib. 7. c. 31.

M. de MEAUX Hiſtoire Univerſ.

JOSEPH. *bell. Jud. L. 7.*

* SCALIG. animadv. ad EUSEB. Chron. Not. 1882.

CASAUBON. Exercit. in Proleg ad Exercit BARONII.

toient pas de la Nation pour chercher l'accomplissement des promesses faites à leurs Peres. LIV. II. CHAP. VI.

Jusques dans l'assemblée des Samaritains, où le seul Pentateuque étoit lû, on ne doutoit pas que les jours où vivoit Jesus-Christ, ne fussent ceux dont Moïse avoit si clairement parlé. La femme Samaritaine avoit dit au Sauveur même, qu'elle sçavoit que le Christ *alloit paroître*; & ce fut apparemment sur cette assûrance que le peuple courut follement après un si grand nombre de faux Messies. Dosithée fut le premier, mais l'ébloüissement qui fit croire en lui ne dura pas. Simon le Magicien vint après, & fut suivi de Ménandre qui s'appropria le nom de Sauveur du Monde avec encore plus d'audace que Simon. Par tout l'imposture profitoit de l'espoir général, & la plus grossiére n'étoit pas sans succès. Un malheureux Barcokebas, abusant du rapport de son nom avec ce qui est écrit au Livre des Nombres sur l'Etoile de Jacob, hazarda de se faire reconnoître pour le Christ, & il y réüssit. Les Juifs l'oignirent, & le consacrérent comme leur Roi; il y en eut même parmi les principaux Rabbins, qui lui déférérent les honneurs dûs au Messie; il les reçut, & continua de tromper, jusqu'à ce qu'enfin devenu Chef de revolte, il périt avec sa troupe sous l'Empire d'Adrien. Ainsi voyons-nous les Juifs, jusques dans leurs erreurs, établir les fondemens de la Foi Chrétienne.

JOAN. c. 4. vers. 25. ORIG. *tract. in Matth. Id. lib. 1. cont. Celf. Idem. in Joan.* IREN. *adverf. har. 20.* Voyez le Discours à la tête de cet Ouvrage. EUSEB. *Chron. Id. Hist lib. 4.* JUSTIN. *Apolog. Talmud. Tract. Col. Israel. Id. Tract. Sanhed. C. Helec.* RAB. MOS. BEN. MAIMON.

Une troisiéme circonstance touchant le Messie, & soigneusement observée par les Prophétes, est le lieu de sa naissance, & l'ordre de sa généalogie qui devoit remonter jusqu'à David. Dieu l'avoit expressément promis à ce Prince, & la Nation entiére

LIV. II. CHAP. VI

ISAÏ c. 53. verſ. 3. JEREM. c. 30. verſ. 9. EZECH. c. 34. verſ. 23.

OSE'E. c. 3. verſ. 5. MICH.

MATTH. c. 1. LUC. c. 3. AFRIC. *apud* EUSEB. *Hiſt. Eccleſ. l.* 1. *c.* 7. *Vide &* GROT. *comment. in Luc. c.* 3.

* BODIN. *de rerum ſubl. arcanis.*

JOAN. c. 1. verſ. 45.

ACT. c. 22. verſ. 8.

ſçavoit que le Chriſt devoit deſcendre de la famille de ſes Rois. C'étoit une croyance ſi générale, que les Prophétes eux-mêmes en prirent occaſion de donner au Meſſie le nom de David. D'une autre part, on étoit inſtruit qu'il devoit voir ſon premier jour en Bethléem. Les Ecrivains ſacrez avoient même diſtingué Bethléem d'Ephrat d'où étoit la famille de David, d'un autre Bethléem qui étoit d'une Tribu différente. Or ces deux circonſtances ſe trouvent manifeſtement dans l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt, de l'aveu même des Juifs. 1. Il eſt ſorti de la race de David, & cette deſcendance eſt éxactement détaillée dans l'Evangile. Si la Critique ſévére y a trouvé quelque embarras, l'explication naturelle & claire qu'Africanus a donnée, léve ſur ce point tous les doutes qui pourroient arrêter l'eſprit, & maintenant la difficulté n'en eſt plus une; je ne dis pas ſeulement parmi nous, je dis encore parmi les incrédules habiles. 2. J. C. eſt né en Bethléem. C'eſt un fait poſitif qu'on ne devroit pas conteſter. On a pourtant oſé le faire, * & ſoûtenir que le Meſſie des Chrétiens étoit de Nazareth, & non de Bethléem. La preuve; c'eſt que Philippe voulant prouver à Nathanaël que Jeſus de Nazareth eſt celui dont Moïſe, & les autres Prophétes ont parlé, Nathanaël réplique: *Peut-il rien naître de bon à Nazareth?* Ailleurs encore & dans les Actes, quand Jeſus frappe Saul de ce coup qui le convertit, il lui fait entendre une voix qui lui dit: *Je ſuis Jeſus de Nazareth que vous perſécutez.* D'où l'on a conclu qu'il eſt faux que Jeſus-Chriſt ſoit né dans le lieu marqué par les Prophétes.

Mais tout cela n'eſt qu'une équivoque dont Bo-

Bodin a pris lieu de diſputer. Je reconnois que les mêmes Auteurs qui font naître Jeſus-Chriſt à Bethléem, diſent auſſi qu'il eſt de Nazareth. Mais plus cette contrariété paroît ſenſible, plus il eſt aiſé de voir qu'elle n'eſt que dans les termes. Revenons au principe que j'ai ſi ſouvent établi. Quel eſt le moyen d'accorder un Auteur avec lui-même, lorſqu'il ſemble ſe contredire? N'eſt-ce pas d'embraſſer le ſens qui ſe préſente favorable pour lui, le ſens qui concilie l'oppoſition apparente de ſes textes ſans leur faire violence? Or ce ſens eſt ſi naturel ici, qu'il accourt au-devant d'un eſprit droit. Les Ecrivains ſacrez diſent en pluſieurs endroits, que Jeſus-Chriſt étoit né à Bethléem; & voilà qu'en d'autres, ils en parlent comme s'il étoit de Nazareth. Souvenez-vous que ſa famille y habitoit, qu'il y fut élevé, qu'il y demeura juſqu'au temps de ſa prédication, & la difficulté s'évanoüira tout auſſi-tôt. Il ſera clair qu'en parlant ainſi, les Apôtres ne ſe ſont pas contredits; ſeulement qu'ils ont parlé le langage ordinaire, & confondu, comme il arrive ſouvent, la patrie d'un homme avec celle de ſes proches, & avec le lieu de ſa demeure. Les exemples de cette coûtume ſont à chaque pas dans les Auteurs de tous les temps. Ainſi, pour n'en citer qu'un, Virgile dit de Céſar, qu'il étoit *Troyen*. Eſt-ce que dans la rigueur, Troye étoit la patrie de Céſar? On ſçait bien le contraire, & Virgile ne l'ignoroit pas. Mais les Ancêtres de ce Prince avoient régné dans cette ville, du moins étoit-on bien aiſe de lui en faire honneur, & c'étoit un titre pour l'en faire deſcendre. Une réponſe ſi ſimple & ſi juſte doit donc avertir l'incrédule de ne pas imputer

LIV. II. CHAP. VI.

Naſcetur pulchrâ Troianus origine Cæſar. Æneid. lib. 1.

LIV. II CHAP. VI.

ter ſi légérement des contradictions formelles aux Ecrivains de l'Evangile.

Ce que les anciens Oracles avoient encore répété ſouvent en parlant du Meſſie, c'eſt qu'il auroit un Précurſeur, dont la parole annonceroit la conſolation des enfans de Dieu. Iſaïe l'avoit prédit avant la ruine du Temple, & Malachie depuis ſon rétabliſſement. *On entendra*, dit le premier, *la voix de celui qui criera dans le déſert: Préparez la voye du Seigneur, rendez droits les ſentiers de notre Dieu, car ſa gloire va ſe manifeſter, & toute chair verra l'accompliſſement de ce qu'il a promis.* Comparez ces traits avec l'hiſtoire de Jean-Baptiſte. Quelle conformité! Quelle reſſemblance! Remarquez ſurtout deux choſes; prémiérement, que Malachie parle de la miſſion du Précurſeur comme d'un événement prochain: *Voici que j'envoye mon Ange qui préparera la voye devant moi.* Or il eſt conſtant que depuis Malachie juſqu'à Jean-Baptiſte, il n'y eut point de Prophéte en Iſraël. Les Juifs ne le déſavouent pas. Ce dernier eſt donc le *Précurſeur* dont parle l'Ecriture. Obſervez en ſecond lieu, que le *Précurſeur* ne devoit précéder le Meſſie que d'un court intervalle. *Et auſſi-tôt le Dominateur que vous cherchez, & l'Ange de l'Alliance ſi deſiré de vous, viendra dans ſon Temple. Le voici qui vient, dit le Seigneur des armées.* Or n'eſt-ce pas Jean qui a dit en voyant Jeſus Chriſt: *Voilà l'Agneau de Dieu: Voilà celui qui ôte les péchez du Monde. Voilà celui de qui j'ai dit: Il vient après moi un Homme qui m'a été préféré, parcequ'il étoit avant moi. Pour moi je ne le connoiſſois pas; mais je ſuis venu baptiſer dans l'eau, afin qu'il ſoit connu dans Iſraël?* Ici donc ſe montre encore un des caractè-

ISAÏ. c. 40.

MALACH c. 3.

Ibid.

JOAN. c. 1. verſ. 29.

ractères du Chriſt, viſiblement rempli dans le Meſſie que nous reconnoiſſons. LIV. II. CHAP. VI.

Mais n'oublions pas de remarquer ce qui eſt en ſcandale aux ames ſuperbes, & ce qui conſole la foi ſimple du Chrétien. Dans cette foule de Prophéties où nous ſemblons lire toute l'hiſtoire du Sauveur, il eſt écrit qu'il naîtra pauvre, inconnu, dédaigné des hommes vains; qu'il paroîtra comme un objet de mépris, qu'il ſera ſous les yeux du peuple, & que le peuple ne le connoîtra pas, qu'il ſera ſans appui, ſans ſecours, & ſans aſyle. Tel, dans l'extérieur de ſa naiſſance, devoit être le Libérateur de l'Univers. A préſent, liſez dans l'Evangile de quelle ſorte Jeſus-Chriſt eſt né. C'eſt dans l'appareil le plus humiliant, & le plus obſcur, dans la diſette la plus dénuée, dans la condition la plus vile, ſous la forme d'un eſclave, comme le dit ſon Apôtre, & ſans avoir où repoſer ſa tête, comme il le dit lui-même. Que ſes rapports ſont éxacts, & que pourroit-on y deſirer de plus pour les rendre convainquans? Je ne m'y arrêterai pas néanmoins, & dans le grand nombre de Prophéties que je pourrois citer encore, j'en choiſis trois ſeulement dont il eſt capital ici d'expoſer la ſuite aux yeux de l'incrédule. Je parle de la fameuſe prédiction de Jacob, de celle de Daniel, & de celle d'Iſaïe. De ſiécle en ſiécle, & dans le dernier plus que jamais, de ſçavans Hommes ſe ſont appuyez de ces Prophéties, pour faire voir que Jeſus-Chriſt eſt venu dans les circonſtances écrites. Leurs recherches ſur ce point ne laiſſent plus même, ou preſque plus de matiere à de nouvelles. Si j'y reviens ce n'eſt pas auſſi pour groſſir inutilement mon Ouvrage.

PSAL. 68. 119. 141.
ISAÏ. c. 3. *Ibid* c. 8, verſ. 13.
JERÉM. c. 4. verſ. 22.
ZACH. c. 9. verſ. 9.
Epiſt. PAULI *ad Philipp.* c. 2. verſ. 5.
MATTH. c. 8. verſ. 20.

LIV. II. CHAP. VI. Quel honneur voudrois-je prétendre à répéter ce qui s'eſt dit tant de fois? Je ne veux, Dieu le ſçait, que ſervir la cauſe de l'Evangile, & parce qu'une grande partie des incrédules demande à trouver tout ſous ſa main, je crois eſſentiel de lui raſſembler, ſous un ſeul coup d'œil, ce qui me ſemble propre à les perſuader tous, s'ils ne ſont pas irréconciliablement ennemis de la vérité.

CHAPITRE VII.

De la Prophétie de Jacob. Geneſ. cap. 49. verſ. 8.

LIV. II. CHAP. VII. RIEN n'eſt plus auguſte dans la Religion Chrétienne, rien au même temps n'en découvre mieux la vérité, que de voir les Myſtères de ſa Foi déja connus dans les premiers âges, devenir, je ne ſçais combien de ſiécles avant leur accompliſſement, l'objet des plus grandes réfléxions, & le terme des plus vives eſpérances. A peine le Monde eſt-il ſorti des mains de Dieu; il eſt encore dans ſon enfance, la chûte du premier Homme eſt à peine arrivée; & déja on lui parle d'un Libérateur, on lui montre de loin un Meſſie par la puiſſance duquel *la tête du Serpent doit être écraſée* pour jamais. Quelques ſiécles ſont-ils écoulez, l'inondation générale a-t-elle fait comme un nouvel Univers? Dieu ſe ſouvient de ſa parole, & renouvelle la foi de ſes ſaintes promeſſes. Il penſe à ſe faire un peuple agréable à ſes yeux; il en choiſit un parmi la foule des Nations éparſes ſur la terre; ſon amour ſe plaît à faire éclater en lui

GENES. c. 3. verſ. 14. 15.

lui ſes plus grandes miſéricordes ; il daigne traiter avec ſes ſerviteurs, & dit à Abraham. *En votre poſtérité ſeront bénis tous les peuples.* A cette alliance ſi ſaintement jurée, les deſſeins de Dieu commencent à ſe développer, ſon ſécret lui échappe, ſi j'oſe ainſi le dire, & par tout il ſemble préluder à la naiſſance de ſon Fils. Tous les grands hommes du peuple Juif ne ſont pas moins ſes figures que ſes peres, ils le tracent chacun en ſa façon, & tous le repréſentent entier; tous les événemens conduiſent à lui, & les hommes malgré la diverſité de leurs vûës, malgré l'inconſtance de leurs projets, ne font que diſpoſer, ſans le ſçavoir, les circonſtances préliminaires de ſa naiſſance. De temps à autre ſont envoyez des Prophétes pour annoncer à Iſraël ſon Rédempteur, leurs Ecrits, conſervez ſoigneuſement, paſſent de race en race, & depuis l'origine du Monde, juſqu'aux jours marquez pour le ſalut univerſel, Dieu ne ceſſe de confirmer la vérité de ſa parole par d'authentiques témoignages.

LIV. II. CHAP. VII.

Mais parmi tant de prédictions il n'en eſt point de plus formelle, ni de mieux liée que celle de Jacob. Ce Patriarche près de ſa fin, aſſemble autour de lui ſa nombreuſe famille; plein de Dieu, & frappé de ſa lumiére, ſes yeux s'ouvrent dans ce dernier inſtant; les ſiécles obſcurs s'arrangent devant lui, il les parcourt comme un homme qui lit dans un livre; puis béniſſant chacun de ſes fils, il leur prédit à tous ce que la Providence leur deſtine, & ce qui doit arriver aux douze Tribus quand elles ſeront dans la Terre promiſe. Tout ce qu'il dit des freres de Juda eſt exprimé avec cette ſimplicité ſublime, avec cet enthouſiaſme

LIV. II. CHAP. VII.

siasme vif & hardi qui marque si-sensiblement un esprit transporté hors de lui-même par celui de Dieu. Mais lorsqu'il en est à Juda, la lumiére redouble; elle lui fait voir le grand & unique dessein de Dieu, ce dessein caché en lui de toute éternité, l'Incarnation de son Verbe; il marque en détail les circonstances de cet événement, & il en fixe l'époque avec une précision qui ne laisse rien à désirer. *Juda*, dit-il, *vos freres vous loueront; votre main sera sur la tête de vos ennemis, les enfans de votre pere se prosterneront devant vous. Juda est un jeune lion. Mon fils, vous avez couru vers la proye, vous vous êtes reposé comme un lion, & comme une lionne. Qui osera le réveiller? Le sceptre ne sortira point de Juda, & l'on verra toûjours des Capitaines, & des Magistrats ou des Juges nez de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, & qui sera l'attente des peuples*; ou comme porte une autre leçon qui peut-être n'est pas moins ancienne: *Jusqu'à ce que vienne celui à qui tout est réservé, & qui sera, &c.* La suite de la Prophétie regarde à la lettre la contrée que la Tribu de Juda devoit occuper dans la Terre sainte; mais les derniéres paroles que je viens de produire, en quelque sens qu'on les veuille prendre, ne peuvent signifier autre chose que l'Envoyé de Dieu, le Libérateur déja promis, le Prêtre, le Roi du nouveau peuple, & pour tout dire le Messie, l'Oint du Seigneur.

GEN. c. 49 vers. 8.

Voyez M. de MEAUX Discours sur l'Hist. Univers. 2. part.

Il est venu en effet, selon que Jacob l'avoit prédit à la Nation entiére, dans la personne de Juda qui devoit un jour lui donner son nom, & dont la Tribu devoit, après la dispersion des autres, en voir les restes réunis sous ses étendarts. Il est venu lorsque l'autorité

rité de Juda commençoit à diſparoître, & dans un temps où le peuple Juif couroit, & à grands pas, vers ſa ruine. Il eſt venu, & avec lui s'eſt élevé un nouveau Royaume, non pas, ainſi que les autres, compoſé de quelques régions; mais de tous les peuples paſſez & à venir, dont il eſt le Libérateur, le Chef, l'eſpérance, & le ſalut. Il eſt donc celui qui *devoit être envoyé*, celui qui devoit être *l'attente des Nations*, celui *à qui tout eſt réſervé*, & jamais Prophétie ne pouvoit être juſtifiée par un accompliſſement plus éxact. Nous ne nous arrêterons pas non plus à étaler des rapports qui d'eux-mêmes s'offrent au Lecteur, ſi peu qu'il ſoit attentif, & inſtruit dans l'Hiſtoire; mais nous écouterons ce que nous oppoſent ici les Déïſtes, & les Juifs. Leurs difficultez nous donneront lieu de placer dans nos réponſes les éclairciſſemens que demande l'importance de la matiére. LIV. II. CHAP. VII.

Le moyen, diſent les premiers, de prendre dans un ſens Prophétique les paroles de Jacob, quand il eſt clair qu'elles ne s'accordent avec aucun des événemens dont on voudroit qu'elles fuſſent la prédiction! On ſoûtient qu'elles regardent le Meſſie: il faudroit donc, pour donner quelque couleur au ſyſtême, que le *Sceptre* fût entré dans la Tribu de Juda, immédiatement après la mort de Jacob; il faudroit du moins qu'après y être une fois entré, il s'y fût maintenu juſqu'au temps de Jeſus-Chriſt. Or l'un & l'autre eſt inſoûtenable, & formellement contraire aux Annales des Juifs. Depuis la mort du Patriarche, ſept cens ans s'écoulent juſqu'à David, premier Roi de la Tribu de Juda. Où étoit alors ce *Sceptre* qui devoit tant la diſtinguer? Paſſons néanmoins pardeſſus ce vuide immenſe, Premiére difficulté.

LIV. II. CHAP. VII.

se, quoiqu'on ne sçache de quoi le remplir. Depuis David jusqu'à Sédécias, dernier Roi du peuple de Dieu, l'autorité souveraine est dans Juda, on ne le conteste pas. Mais après les malheurs de Sédécias, que devient son *Sceptre* ? Il passe dans les mains du Roi d'Assyrie. C'est donc alors que le Messie devoit paroître; car Juda n'avoit plus de Trône: il étoit captif, & son Royaume étoit renversé. Ce n'est pourtant que six siécles après cette révolution, que Jesus-Christ se montre. Comment donc faites-vous concourir sa naissance avec la fin de l'autorité de Juda? Ne voyez-vous pas qu'il résulte des faits, ou que les paroles de Jacob n'ont aucun rapport au Messie, ou que si elles y en ont, Jesus-Christ ne sçauroit l'être?

Réponse. S'il étoit aussi nécessaire, qu'il nous seroit aisé de le faire, nous exposerions ici les différentes opinions des Sçavans * modernes, & les diverses maniéres dont ils répondent à la difficulté qu'on nous oppose. On verroit qu'ils la détruisent tous, & qu'ils ont chacun des moyens propres de la résoudre, malgré la variété de leurs systêmes. Préjugé, pour le dire en passant, déja bien fort en faveur de la Prophétie, puisque quelque explication qu'on lui donne, sous quelque sens qu'on l'envisage, elle offre invariablement la même vérité, & repousse avec un égal succès les atteintes qu'on voudroit lui porter. Mais parce qu'ici nous ne sommes pas Historiens, que d'ailleurs il seroit superflu de promener curieusement le Lecteur à travers tant d'opinions, & de lui faire remuer tant de volumes, nous nous fixerons au sentiment le plus simple, & le plus général.

* PERER. *in Gen* CASAUB *adv. Bar. Excrcit* 1. CAJETAN. *in Gen.* ISID. CLARIUS *in Gen.*

Je dis donc que pour infirmer la prédiction de

de Jacob, on a tort de nous demander comment Juda s'eſt vû en poſſeſſion du *Sceptre* ou de l'autorité Royale, depuis ce Patriarche juſqu'à David. Nous ne ſommes dans l'obligation d'expliquer la Prophétie que ſur ce qu'elle promet. Or elle ne marque point en quel temps le *Sceptre* doit appartenir à Juda. Par conſéquent il eſt injuſte d'éxiger de nous les preuves d'un fait que nous n'avons pas à ſoûtenir, & qui eſt viſiblement étranger à la cauſe que nous défendons. Que porte la Prophétie? *Que le Sceptre ne ſortira point de Juda, juſqu'à l'arrivée de celui qui doit être envoyé.* Et nous, qu'avons-nous à prouver? Que le *Sceptre* eſt *ſorti de Juda* préciſément dans les jours de Jeſus-Chriſt, de Jeſus-Chriſt qui par là ſe trouve évidemment *celui qui* devoit *être envoyé.* C'eſt à la preuve de ce point ſeul que la diſpute nous engage. Le *Sceptre* a commencé d'appartenir à Juda quand il a plû à Dieu de l'y placer, & il pouvoit l'en revêtir plutôt, ou plûtard, ſans nous en révéler l'époque. Ce n'eſt que par l'événement que ſes conſeils nous ſont connus, quant à cet article. Mais il a bien voulu nous apprendre en quelles circonſtances, & à quelle datte ce même *Sceptre* ſortiroit de Juda. Nous n'avons donc à répondre que là-deſſus, & à faire voir que c'eſt éxactement à la manifeſtation de Jeſus-Chriſt que tout pouvoir a diſparu, ou commencé à diſparoître dans Juda.

LIV. II. CHAP. VII.

L'incrédule ſoûtient le contraire. *Le Sceptre* n'a, dit-il, été dans la Tribu de Juda que depuis David juſqu'à Sédécias. Il ſe trompe, & je vais lui découvrir l'origine de ſon erreur. Il ſuppoſe qu'il n'eſt queſtion que du *Sceptre* ou de la dignité Royale, dans la promeſſe que fait Jacob. Mécompte viſible. Le

ſaint

LIV. II. CHAP. VII.

saint Patriarche dit qu'il y a aura toûjours des Rois, *ou* des Capitaines, *ou* des Légiſlateurs & des Juges dans la Tribu de Juda, juſqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé. Il ne s'agit donc pas abſolûment & uniquement de la conſervation du *Sceptre* dans Juda, juſqu'à l'arrivée du Meſſie. Le Patriarche promet ſeulement à la Tribu favoriſée de Dieu, qu'elle aura toûjours ſoit des Rois, ſoit des Capitaines, ſoit des Légiſlateurs & des Magiſtrats nez dans ſon ſein; car ici la particule *vau* eſt disjonctive, & il y en a des éxemples nombreux dans l'Ecriture. C'eſt donc comme ſi Jacob avoit dit: Mes enfans vous ne ſerez pas toûjours ſoûmis à un ſeul Prince. De fatales diſcordes vous ſépareront les uns des autres, & vous formerez deux Etats. L'un ſous le nom de Royaume d'Iſraël, entraînera dix Tribus. L'autre, ſous le titre de Royaume de Juda, ne renfermera que la Tribu de ce nom, avec celles de Benjamin & de Lévi. Le Royaume d'Iſraël devenu ſchiſmatique & idolâtre, ſera détruit ſept cens ans avant que le Meſſie paroiſſe. Pour vous, ô Juda, juſqu'au temps où le *Déſiré des peuples* ſera donné à leurs vœux, votre Etat aura toujours ou des Rois, ou des Capitaines, ou des Magiſtrats nez de votre ſang. Cela poſé.

Il n'eſt pas queſtion de ſçavoir ſeulement en quel temps le *Sceptre* eſt ſorti de Juda. On ſçait bien que ce fut ſous Sédécias. Mais au défaut des Rois, Juda devoit avoir perſévéramment des Capitaines, & des Magiſtrats nez dans ſa Tribu. Ce n'étoit que quand les uns, & les autres devoient lui manquer tout-à-fait, que le Libérateur devoit paroître. Ainſi le point capital & déciſif contre nous, ſeroit de prouver que, même après Sédécias, la Tri-

Tribu de Juda n'a plus eu de Capitaines, de Légiſlateurs, ni de Juges, les uns pour la défendre, les autres pour la gouverner ſelon ſes Loix. Or quel homme inſtruit oſeroit avancer, ou ſoûtenir cette étrange propoſition? Eſt-ce que durant la Captivité même, les Juifs ne formoient pas une ſorte de République? Eſt-ce qu'ils n'avoient pas des Chefs & des Magiſtrats? Eſt-ce qu'ils ne ſe gouvernoient pas ſelon les régles de leur Juriſprudence? Il ſuffit, pour s'en convaincre, de lire dans le Prophéte Daniel l'hiſtoire de Suſanne. On y voit le Peuple, au milieu de ſa ſervitude, rendre des Arrêts de mort, & juger les coupables conformément aux ordonnances de Moïſe.

LIV. II. CHAP. VII.

BARUCH. c. 1. 3. *Ib.* verſ. 10. DANIEL. c. 15. verſ. 60. 61. & 62.

Au moins après la Captivité, non ſeulement, répliquerez-vous, la Tribu de Juda n'eut plus de Rois, elle n'eut pas même de Chefs ſortis de ſon ſein. Ce fut entre les mains des Maccabées que paſſa toute l'autorité du Peuple Juif. Or les Aſmonéens, ou Maccabées, étoient de la Tribu de Lévi. C'étoit donc alors que le Meſſie devoit naître, & cependant il ne parut, ſelon vous, que deux cens ſoixante ans après.

Seconde difficulté.

Il me ſeroit facile, & ſur les traces d'un grand nombre d'Auteurs célébres, de faire voir que les Maccabées appartenoient du côté maternel à la Tribu de Juda; par conſéquent qu'elle ne perdit point l'autorité promiſe, quoiqu'ils fuſſent de la Tribu de Lévi. Mais pour répondre ſolidement, je n'ai pas beſoin d'entrer dans ces diſcuſſions critiques. La ſeule conſtitution du Royaume de Juda, même ſous les Maccabées, réſoud la nouvelle difficulté qu'on nous fait.

Réponſe.

Au temps des Aſmonéens, la République des Juifs étoit preſque toute renfermée dans la

LIV. II. CHAP. VII.

la ſeule Tribu de Juda. Celle de Lévi, conſacrée au culte des autels, n'étoit occupée que des fonctions de ſon miniſtère. Celle de Benjamin étoit ſi peu nombreuſe, qu'elle figuroit à peine. Les dix autres, comme l'on ſçait, ne revinrent point à Jéruſalem, & reſtérent diſperſées au-delà de l'Euphrate. La Tribu de Juda étoit la ſeule dominante alors dans un païs qui lui appartenoit preſque tout entier, & qui comptoit la Capitale dans ſon domaine. Auſſi, dit Joſéphe, le peuple de Dieu, revenu dans la terre de ſes peres, n'eut plus d'autre nom que celui qu'il tiroit de la Tribu principale qui donna le ſien aux contrées mêmes que les autres Tribus occupoient. C'eſt donc envain qu'on nous oppoſe l'autorité de la Tribu de Lévi dans la perſonne des Maccabées. L'auroient-ils euë cette puiſſance, ſi la Tribu de Juda ne la leur avoit conférée? L'auroit-elle conférée, ſi elle n'en eût porté le principe en elle-même, & ſi elle ne l'eût en quelque ſorte conſervé dans les Souverains qu'elle ſe donnoit? Quand Jonathas, quand Simon furent choiſis pour commander, ne fut-ce pas ſur les ſuffrages, & ſur l'acclamation du Peuple? Ne dit-il pas à l'un: *Nous vous choiſiſſons pour notre Souverain*; *Nunc te hodie eligimus eſſe nobis in Principem*; à l'autre: *Vous ſerez notre Chef, à la place de Judas, & de Jonathas votre frere*; *Tu es dux noſter loco Judæ, & Jonathæ fratris tui*? Ce même peuple s'étoit-il exprimé différemment, & avec plus d'autorité, quand il diſoit à Samuel: *Vous êtes âgé, & vos enfans ne marchent pas dans vos voyes; établiſſez-nous un Roi qui nous juge, & tel qu'en ont les autres Nations*? En avoit-il uſé d'une autre maniére & plus abſolument, quand il diſoit à Jephté:

1. MACC. c. 9.

Ibid. c. 13.

1 REG. c. 8.

té : *venez, & ſoyez notre Prince ?* Il eſt donc clair que la Tribu de Juda continuoit de donner des marques d'un pouvoir ſouverain, même ſous les Maccabées qui loin de le renverſer, le ſoûtenoient au contraire dans les temps les plus difficiles, & lorſqu'il commençoit à chanceler. C'eſt qu'au fonds un Etat ne ceſſe pas d'être ce qu'il étoit, quoiqu'il ſe donne des Maîtres étrangers. Rome, pour s'être choiſi des Empereurs qui n'étoient pas du ſang d'Auguſte, n'en étoit pas moins l'Empire Romain. Pourquoi le Royaume de Juda n'auroit-il pas conſervé le meme droit ſous la domination des Aſmonéens ? Pourquoi la Tribu qui faiſoit ſes Chefs & ſes Rois, auroit-elle perdu toute autorité, dans le temps même qu'elle en faiſoit le plus grand, & le plus noble uſage ?

LIV. II. CHAP. VII.

Remarquez encore que ſi elle confioit aux Aſmonéens le gouvernement du dehors, le commandement des armées, & la défenſe de l'Etat, elle réſervoit au Sanhédrin un pouvoir abſolu pour l'adminiſtration intérieure. C'étoit à cette aſſemblée que s'adreſſoient les Puiſſances étrangéres, dès qu'il s'agiſſoit des affaires & des traitez politiques. *Le Roi Antiochus, au Sénat des Juifs :* Tel étoit le titre de la Lettre qu'écrivoit le Roi de Syrie. Celle du Sénat de Rome, celle de Lyſias, celle du Conſul Lucius, celle des Lacédémoniens, toutes ſont adreſſées également au Peuple Juif, & à ſon Prince. Tant il étoit public qu'il y avoit toûjours dans le corps de la Nation un fonds de puiſſance que la Royauté même n'avoit pas détruit ! Et ce corps de la Nation, qu'étoit-il, ſinon la Tribu de Juda, cette Tribu ſi nombreuſe, comparée à celles de Benjamin

2. MACC. c. 11. 1. MACC. c. 8. *Ibid.* c. 15.

LIV. II CHAP. VII. min & de Levi, qu'elles étoient comme abſorbées par elle?

Troiſiéme difficulté. Vous ne lui accordez par là qu'un bien frivole avantage, dira peut-être quelqu'un. La réduire pour tout fruit de la prédiction, à donner toûjours des Capitaines & des Magiſtrats aux Juifs, c'eſt dégrader la promeſſe, & preſque l'anéantir en la reſtraignant. On ne concevra jamais qu'une prérogative ſi légére ait été le grand objet du Patriarche qui annonçoit à chacun de ſes fils les deſtinées particuliéres de leur poſtérité.

Réponſe. Quoi! Ce n'étoit pas aux enfans de Juda une prérogative ſinguliére de choiſir eux-mêmes leurs Capitaines, & leurs Chefs? Ce n'étoit pas une prérogative, de ſe nommer des Magiſtrats qui les gouvernaſſent conformément à leurs premiéres Loix? Ce n'étoit pas pour eux une prérogative, de conſerver une puiſſance preſque Souveraine, même ſous les Rois qui n'étoient pas de leur Tribu? Hé qu'y a-t'il donc qui approche davantage de l'autorité Suprême? Un peuple qui conſerve le *Sceptre* durant cinq cens ans, qui conſerve ſes Juges, ſes Loix, & ſa diſcipline, dans le ſein même de ſa captivité, qui, retourné dans ſa patrie, nomme ſes Princes, & partage le gouvernement avec eux, n'eſt-il pas en quelque ſorte un *peuple Roi*? Les dix autres Tribus après leur ſchiſme ont-elles eu le même avantage? Et n'eſt-il pas clair qu'il eſt particulier à celle de Juda? Le ſaint Patriarche ne lui faiſoit donc pas une promeſſe frivole, en l'aſſûrant qu'elle verroit toûjours des Capitaines, ou des Juges nez de ſa race, juſqu'à l'heureux jour où le Meſſie paroîtroit. Que pouvoit-il prédire de plus grand à un Peuple qui dans ſa longue durée

rée devoit être assujéti à tant de révolutions, & éprouver tant de revers? LIV. II. CHAP. VII.

Soit pourtant; que ce privilége ne soit pas aussi glorieux que nous le prétendons, je veux bien l'accorder, pour ne pas disputer davantage. Au moins conviendrez-vous qu'il pouvoit servir de signe, & de signe distinctif pour discerner le temps de l'arrivée du Messie. Sitôt que son avénement étoit fixé aux jours où la Tribu de Juda n'auroit plus ni Rois, ni Capitaines, ni Magistrats nez de sa race, il ne restoit plus de matiére à l'incertitude, & tous les doutes étoient prévenus. Il ne restoit aux descendans qu'à examiner si celui qui prenoit le titre de Libérateur, paroissoit dans la circonstance annoncée, & s'il étoit revêtu des autres caractères tracez dans les Prophéties. Dès là tout homme avoit un moyen simple de le discerner. Or c'est à ce moyen seul que tendoit la prédiction de Jacob. Il n'annonçoit les destinées de la Tribu de Juda, qu'en vûë de celui qui devoit être l'attente des Peuples, & le terme des Prophéties. Il lui suffisoit donc de le désigner par un trait qui le distinguât, & qui prévînt toutes les questions qui dans la suite pourroient naître sur le temps de sa naissance. Que ce trait fût glorieux, ou non, a la Tribu de Juda, c'est de quoi il n'importoit pas, & l'objection insiste hors de propos sur une circonstance indifférente à l'objet & au but de la Prophétie. Mais il est temps d'écouter ce que disent les Juifs, pour en éluder la force. Puisque leurs difficultez ne cessent de reparoître, il faut ler réfuter encore une fois pour n'avoir plus, s'il se peut, à y revenir, & pour ne renvoyer pas aux excellens Ecrits faits sur ce sujet en des Langues étrangéres.

LIV. II. CHAP. VII.

Je diſtingue ici deux ſortes de Juifs. Les uns conviennent que la Prophétie de Jacob prédit, & regarde le Meſſie; mais ils prétendent en même temps que ce Libérateur n'eſt pas encore venu. Les autres plus hardis, ou plus téméraires appliquent les paroles de la Prophétie à d'autres événemens, & ſoûtiennent qu'elles n'ont aucun rapport au Chriſt tant célébré par leurs Prophétes. Commençons par ceux qui avoüent que la prédiction doit s'entendre du Meſſie.

Quatriéme difficulté.

Il eſt vrai que nous ſerions vaincus, diſent quelques-uns, ſi la traduction que vous faites des paroles de Jacob étoit fidéle; malheureuſement pour vous, elle eſt contraire au texte, & vous ne triomphez qu'à la faveur d'une falſification. L'Original porte *ad ki*, que vous rendez par *donec* ou *uſquedum*, quoiqu'il ſignifie *in æternum poſtquam*, & voilà la ſource de votre erreur: car au lieu de dire: *l'autorité ne ſortira point de Juda juſqu'à ce que le Meſſie vienne*, le vrai ſens eſt que: *L'autorité ſera pour jamais dans Juda quand le Meſſie lui ſera donné.* C'eſt-à-dire que la Prophétie ne porte pas que le Sceptre ne demeurera dans Juda que juſqu'à l'arrivée du Chriſt; mais qu'à ſa naiſſance, le Sceptre ſera immuable, & éternel dans Juda. Loin donc que la ruine de ce Royaume ſoit la preuve que le Meſſie eſt venu, il en faut conclure préciſément tout le contraire, & dire qu'il n'a pas encore été donné à nos vœux. Effectivement le Meſſie doit, ſelon le Prophéte, ſignaler ſon arrivée par le rétabliſſement du Royaume de Juda, & en étendre la durée juſqu'au-delà des âges. Cependant de votre aveu, & du nôtre, Juda eſt ſans autorité, ſa grandeur eſt étein-

teinte depuis dix-ſept ſiécles. Le Meſſie n'a donc pas encore parû. LIV. II. CHAP. VII.

Pour répondre à de telles minuties, car cette difficulté ne mérite pas un autre nom, je n'ai qu'à renvoyer le Juif rebelle à la Paraphraſe Chaldaïque, aux plus ſçavans Rabbins, aux régles mêmes de leur Grammaire. Réponſe.

Et d'abord, les Paraphraſtes déſavoüent hautement la traduction chimérique ſubſtituée à la nôtre. Nous liſons dans Onkelos: *In ſæculum donec*; dans Jonathan: *Uſque ad tempus quo*; & la paraphraſe de Jéruſalem revient manifeſtement à ces verſions. S'il faut citer d'illuſtres Rabbins, ils ſont encore pour nous. Aben-Eſra traduit: *Non auferetur ſceptrum magnificentiæ donec veniat David.* Moïſe Hadarſan, & Redak, Moïſe ben-Nachman, & Salomon Jarchi: *Donec veniat filius Silho.* Ces verſions ſont fauſſes, j'en conviens, parce-qu'elles expliquent mal le *Silho.* Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit maintenant. Il me ſuffit qu'elles prouvent que *poſtquam* n'eſt point la vraye traduction, & qu'elle eſt uniquement inventée pour échapper, s'il ſe peut, à la force de la Prophétie. Enfin cette verſion gênée s'oppoſe à toutes les régles de la Grammaire Hébraïque; puiſqu'elle ne pourroit ſe ſoûtenir qu'en ſuppoſant l'accent *jethib* disjonctif de ſa nature. Or il eſt faux qu'il le ſoit, & par conſéquent, quoique *jethib* ſe trouve après le mot *ad*, il ne le ſépare pas de *ki*; & ſi *adki* n'eſt qu'un ſeul terme, il ſignifie certainement *uſquedum* ou *donec*, & non pas *in æternum poſtquam.* Mais ſortons de ces ſéchereſſes Grammaticales, pour dire quelque choſe de plus déciſif encore, & qui touche les moins habiles Si la verſion que je combats eſt conforme au texte Original,

LIV. II CHAP. VII. je dis qu'il n'y a plus rien dans la prédiction qui marque le temps de la naiſſance du Meſſie. Nulle époque, nul caractère chronologique ne fixera l'accompliſſement de la promeſſe. Par là je vois tout confondu, & un vaſte champ ouvert à jamais aux diſputes des hommes. Ce n'eſt pas néanmoins avec ces termes vagues que ſe ſont expliquez les Prophétes de tous les temps. Dieu a voulu qu'ils marquaſſent toûjours à des ſignes certains les grands événemens qu'il leur faiſoit prédire, & j'oſe avancer qu'il n'y a point d'éxemples du contraire.

Au fonds, les Juifs du temps d'Hérode étoient ſi convaincus que l'arrivée du Meſſie étoit prochaine, parceque l'Etat couroit alors & à grands pas vers ſa ruine, que pluſieurs ne feignirent pas d'appliquer à Hérode l'Oracle de Jacob. Ce ſentiment eût même un ſuccès ſi prompt, qu'il fut en peu de jours adopté par une Secte nombreuſe, comme je
103 l'ai dit plus haut. Pourquoi donc ces Hérodiens ne concluoient-ils pas comme les Juifs que je réfute ici? D'où vient qu'ils ne diſoient pas: notre Etat s'affoiblit, les Gentils nomment nos Rois, Juda, c'eſt-à-dire la nation Juive, eſt ſans autorité; donc la promeſſe ne s'accomplit pas encore: donc le Meſſie n'eſt pas encore deſcendu, puiſqu'à ſa naiſſance Juda loin de perdre ſes droits, doit les étendre, & s'éléver plus brillant que jamais? D'où vient que Joſéphe oſa profaner la ſainteté de la prédiction, & l'expliquer en faveur de Veſpaſien? N'eſt-ce pas à cauſe qu'il y voyoit un temps fixe marqué à des ſignes ſpécifiques, & que ce temps lui paroiſſoit venu, comme il le ſembloit à tous les autres?

Ce

Ce n'eſt pas, après tout, que je ne reconnoiſſe avec les Juifs que Jacob aſſûre du Meſſie deſcendant de Juda, que ſon Royaume ſera éternel. Mais ce Royaume qui doit durer toûjours eſt d'une nature bien différente de celui de David, & de ſes ſucceſſeurs. Ce Royaume eſt d'un ordre ſpirituel, & indépendant des révolutions humaines. Le Talmud l'a reconnu lui-même. Ce Royaume ne doit commencer qu'à la ruine de l'autre, & après que *les enfans d'Iſraël auront été long-temps ſans Roi, ſans Prince, ſans ſacrifice, ſans Autel, ſans Ephod, & ſans Téraphim*, comme le dit Oſée. Par conſéquent, en accordant à nos adverſaires la leçon même qu'ils demandent, l'explication Chrétienne ſe ſoûtient encore inébranlable, & la leur reſte chargée d'un contradictoire que nul effort ne peut lever.

LIV. II. CHAP. VII.

Talmud Tract. Sabbat.

OSE'E c. 3. verſ. 4.

Une ſeconde objection de ceux qui nous combattent ſe tire du mot *Sebeth*, que la Vulgate traduit par celui de *Sceptre*. Ils s'inſcrivent en faux contre cette verſion, & prétendent que *Sebeth* ſignifie un Empire *tyrannique*, un joug accablant, & cruel; *Virga tribulationis; virga oppreſſionis*. C'eſt ainſi, diſent-ils, que vous avez traduit le même mot dans le deuxiéme Pſeaume, où votre verſion porte : *Reges eos in virgâ ferreâ*. D'où ils concluent que le peuple Juif ſera dans l'affliction, juſqu'à ce que le Meſſie vienne la terminer. Or ſi ce ſens eſt le véritable, l'argument que nous tirons de la diſperſion des Tribus, & de la chûte de leur autorité, eſt un argument ſans force contre les Juifs, ſi même il ne ſe tourne manifeſtement contre nous.

Cinquiéme difficulté.

J'avouë que *Sebeth* ſignifie quelquefois une *verge de fer*, mais je ſoûtiens que dans la Pro-

Réponſe.

LIV. II. CHAP. VII.

phétie en queſtion, il faut prendre ce terme dans le ſens d'une autorité ſouveraine. Je pourrois le faire avoüer aux Juifs, en leur oppoſant les trois Paraphraſes, les plus doctes Rabbins, & les verſions Grecques. Je laiſſe néanmoins cet avantage, quelque puiſſant qu'il ſoit, & je dis qu'il ne faut qu'une attention, même légére, à l'énoncé total de la Prophétie, pour convenir avec franchiſe que notre verſion eſt la ſeule éxacte, & correcte. Voici pourquoi. Lorſqu'un terme eſt équivoque, & que pris en lui-même, ou ſans rapport, il eſt ſuſceptible de deux ſens, la raiſon conſultée veut que l'on détermine cette expreſſion vague à l'un des deux ſens, par ce qui la précéde, & par ce qui la ſuit. Cela poſé, il eſt évident que *Sebeth* ne peut ſignifier ici que l'autorité, la ſouveraine puiſſance, *Sceptrum* en un mot. Quelles ſont les premiéres paroles de la Prophétie? *Juda, vos freres vous loüeront, votre main ſera ſur la tête de vos ennemis.* Ne diſputons point, & ſoyons équitables. Ces expreſſions compatiſſent-elles avec cette *verge de fer*, avec *cet empire tyrannique*, avec *cette domination étrangére* dont on veut que Juda porte le joug impérieux & dur? Ne conduiſent-elles pas plûtôt à une penſée toute oppoſée?

Talmud. Tit. de Synedr. Berefith. Rabba. Jakum ad Pentat. RABBI SALOMO AQUILA. SYMMACH.

Mais non ſeulement ce qui précéde le *Sebeth* favoriſe nos traductions, il faut dire encore que ſi celle des Juifs eſt la vraye, toute la Prophétie eſt fauſſe, & avance un fait que l'événement a démenti. Pour le prouver je ne m'écarterai pas: ſeulement je reprendrai la traduction que l'on met à la place de la nôtre. *Le peuple Juif ſera dans l'abatement, & toûjours frappé d'une verge de fer par ſes ennemis, juſqu'à ce que vienne le Chriſt.* Liſons

ſons à préſent l'Hiſtoire de ce peuple, cette Hiſtoire dont il reconnoît lui-même la vérité. Qu'y découvrons-nous dès l'origine, ſinon des prodiges inoüis opérez en ſa faveur, & les loix naturelles ſouvent forcées pour rompre les chaînes de ſon eſclavage? Par tout le Seigneur prend la cauſe de la Nation qu'il chérit, vange ſes outrages, & ne ceſſe de s'intéreſſer pour elle. S'il l'afflige quelquefois, il la punit en Pere, un ſupplice court & léger ſuffit à ſa juſtice, & ſon cœur s'attendrit aux premiers ſignes de retour. Je ne vois nulle part que l'oppreſſion, & la ſervitude ayent toûjours été ſon partage. Des temps de la République paſſons au temps des Rois. Eſt-ce que les Juifs étoient alors ſi humiliez? Au contraire jamais Etat fut-il plus floriſſant que le leur ſous les régnes de David, & de Salomon? Jamais Empire eut-il de plus beaux jours? Le premier eſt un grand Roi que ſa valeur fait triompher par tout. L'autre fait ſuccéder aux victoires de ſon pere l'abondance & les douceurs de la paix. L'un, illuſtre par ſes conquêtes, ſe fait craindre de ſes voiſins, étend & affermit les limites de ſon Royaume qu'il pouſſe juſqu'à l'Euphrate; plus illuſtre encore par ſes vertus, il mérite que Dieu l'appelle un homme *ſelon ſon cœur.* L'autre, non moins terrible à ſes ennemis, fait les délices de ſes ſujets, & les enrichit des tréſors de l'Orient; il reçoit la ſageſſe d'enhaut, les têtes couronnées viennent pour lui des extrémitez de la Terre. On s'empreſſe d'être ſpectateur de ſa magnificence, & le témoin de ſa juſtice. Il établit dans ſes Etats le commerce, la navigation, & tous les arts qui rendent l'homme heureux par ſon induſtrie. Il éléve un vaſte Temple au Dieu de

LIV. II. CHAP VII.

ſes peres ; Edifice le plus ſomptueux qu'eût vû l'Univers, & digne, autant qu'il étoit poſſible, de la Majeſté de ſon objet. Il ajoûte à ſa propre puiſſance ces dehors éclatans qui la rendent ſi reſpectable. Le bel ordre de ſes loix répond à tant de grandeur, qui ne pouvoit avoir de prix que par elles. Des climats les plus éloignez, on apprend les chemins qui conduiſent aux peuples gouvernez par un ſi grand Prince. Et pour tout dire, il eſt lui-même deſtiné à repréſenter le Meſſie dans ſa gloire: *Je ſerai ſon Pere, & il ſera mon Fils*, dit Dieu, parlant de ce Monarque. Expreſſion près de laquelle tout le reſte s'évanoüit & s'efface. Qu'eſt donc ici devenuë cette *verge de fer* ? Où ſont ces temps de *diſgrace* dont on nous parle ? Eſt-ce que Dieu ne ſe ſouvient plus de ſa parole ? Eſt-ce que le Prophéte s'eſt trompé ? Ou bien eſt-ce que les Hiſtoires ſaintes nous ſéduiſent par des récits menteurs ? S'il faut ſoûtenir une de ces trois conſéquences dans l'opinion de nos adverſaires, quelle autre preuve cherchons-nous contre elle ? Peut-il y en avoir une plus convainquante de ſa fauſſeté ? Je ne m'arrête point à faire voir que le mot *Legiſlator* joint à celui de *Sebeth*, détermine celui-ci à nôtre verſion, le plein jour n'eſt pas plus clair. Mais je finirai par une remarque ſans replique. Il eſt dit que juſqu'à l'arrivée du Chriſt, il y aura toûjours dans Juda *des Juges ou des Magiſtrats de ſa race*, *de femore ejus*. Ce n'eſt donc pas des étrangers que parle le Prophéte. Cette domination, cet empire, ce ſceptre ou cette autorité qu'il prédit, ſont donc renfermez dans la ſeule Nation des Juifs, *de femore ejus*. Donc c'eſt faire à la Prophétie une violence manifeſte que de recourir, pour l'expli-

MEKOKEK.

pliquer, à la tyrannie des Puiſſances étrangéres. LIV. II. CHAP. VII.

Je trouve une troiſiéme opinion chez les Juifs. Il ne faut pas, diſent quelques-uns, raiſonner ſur une Prophétie *conditionelle* de la même ſorte que ſur une Prophétie *abſoluë*. Celle-ci a ſon effet indépendamment de tout; nul événement, nulle ſuppoſition ne le ſuſpendent. Il n'en eſt pas de même de la Prophétie conditionelle. L'effet n'en eſt pas infaillible; il dépend de la fidélité ou de l'infidélité à la condition preſcrite. Or la prédiction de Jacob n'eſt point abſoluë, elle n'eſt que conditionelle. Il eſt vrai qu'elle aſſûre à Juda l'autorité juſqu'à la manifeſtation du Meſſie; mais cette continuité de puiſſance n'eſt promiſe qu'avec reſtriction, & ſuppoſé que les Juifs demeurent inviolablement ſoûmis à la loi de Dieu. Or le contraire eſt arrivé. Nos Peres ont ajoûté prévarications ſur prévarications. Il n'eſt donc pas étonnant que la Prophétie ſoit demeurée ſans effet. Sixiéme difficulté.

Vide Huetium de tempore adventûs Meſſiæ lib. 1. part. 11

Il y a des promeſſes non accomplies, parcequ'elles étoient conditionelles, j'en conviens. Ainſi, Dieu promit aux Juifs la terre de Chanaan, il parut leur en aſſûrer l'éternelle poſſeſſion, & cependant il ne la leur donna point; parcequ'ils furent indociles à ſes Ordonnances. Mais conclure de cet éxemple, & des autres ſemblables, que la Prophétie de Jacob étoit conditionelle, c'eſt faire tout conſiſter dans la hardieſſe de l'affirmation, & non dans la force de la preuve. C'eſt même parler contre ce que la Synagogue a eu de plus célébre. Réponſe

R. Jochanan in Schemoth Rabba. R. David Kimchi in Pſalm. 108. verſ. 5.

A quelles marques diſtinguez-vous les promeſſes conditionelles, d'avec les promeſſes abſoluës? N'eſt-ce pas à la condition poſitive

L.IV. CHAP. VII.

II. qui ſe trouve dans les unes, & qui ne ſe lit point dans les autres ? Si donc vous voulez que la Prophétie dont nous diſputons ſoit conditionelle, de grace, montrez-nous en quel endroit du texte la condition eſt exprimée. Vous ne ſçauriez le faire. C'eſt donc en vous une témérité viſible de hazarder ainſi des ſuppoſitions arbitraires, & de les apporter en preuve de vos ſentimens. Si cette licence de donner tout à ſes conjectures eſt une fois permiſe, s'il ne tient qu'à imaginer ſans fondement, & au ſeul gré de ſes intérêts, des conditions où l'Ecriture n'en met point, il n'y aura plus de Prophétie hors d'atteinte. En vain ſera-t-elle claire, préciſe, & circonſtanciée; il ne faudra, pour lui échapper, qu'inventer au hazard une condition mal obſervée. Par ce ſécret on aura trouvé celui de renverſer tout le ſens des Livres ſaints, & le raiſonnement le plus fort ſur le texte ne ſervira plus de barriére contre l'impiété. Tout raiſonnement eſt ſuperflu contre les Juifs, dès qu'un de leurs expédiens eſt dans ces hypothéſes de fantaiſie auſquelles il ne faut qu'oppoſer ces courtes paroles : Prouvez ce que vous dites. Mais ils ont fait bien davantage. Ils ont imaginé, car les ſuppoſitions ne leur coûtent rien, un certain *Chef de la Captivité* deſcendu de Juda ; & ce Chef, ont-ils dit, réſide dans l'Aſie : voulant par là nous faire entendre que le *Sceptre* eſt encore dans la Nation, & qu'ainſi le Chriſt promis n'eſt pas arrivé. Fable puérile qu'on a de la peine à réfuter ſérieuſement, & qui ne peut ſervir que de témoignage à tous les ſiécles contre ceux qui ont placé leur dernier appui dans un menſonge ſi groſſier. Achevons pourtant, & voyons ſi les Juifs qui expliquent la Prophé-

MAIM. *in Jad. Chaz. tib. ult. C. 4.*

Talm. in Sanhedr. Cap. 10.

BENJAM. TUDEL.

Voyez M. HUET Dem. Ev. prop. 9.

tie

tie de Jacob de tout autre que du Meſſie, ſont mieux fondez que les précédens. LIV. II. CHAP. VII.

D'abord, on nous dit que *Silho* ne ſignifie point *Celui qui doit être envoyé*, comme nous le traduiſons, mais ce lieu célébre dans l'Ecriture, où étoit le Tabernacle du Seigneur, & l'Arche de l'Alliance. On ajoûte que ces mots, *L'autorité ne ſortira point de Juda*, déſignent le commencement de la puiſſance ſouveraine de cette Tribu. Enfin on ſoûtient que ces derniéres paroles, *Juſqu'à ce que vienne le Silho*, doivent être traduites par celles-ci, *Juſqu'à ce que la ville de Silho ſoit détruite*, & que l'Arche de l'Alliance ne s'y conſerve plus. Dans ce commentaire le ſens de la Prophétie revient à cette propoſition: *L'autorité ſera dans Juda lorſque l'Arche ne ſera plus dans Silho.* Or, pourſuit-on, à l'avénement de David à la Couronne, l'Arche fut tranſportée hors de Silho; par conſéquent c'eſt à ce Prince que ſe termine la prédiction, & on y cherche vainement le Chriſt ou le Meſſie. Septiéme difficulté.

Ce n'eſt point un langage de diſpute, je le dis avec ſincérité, je m'étonne que de tels ſyſtêmes trouvent des défenſeurs. Celui-ci ſurtout eſt inſoûtenable, en quelque ſens qu'on le prenne. D'un côté, il combat ſans pudeur la vérité de l'Hiſtoire: de l'autre, il confond & broüille tout le texte. Il attaque la vérité de l'Hiſtoire: parcequ'on prétend que David monta ſur le trône dès le temps que l'Arche fut retirée de Silho; ce qui eſt un fait évidemment faux. Loin que David régnât pour lors en Juda, Saül ſon prédéceſſeur n'avoit pas encore reçu l'onction ſacrée. L'Ecriture en fait foi, & ſans citer ici de longs paſſages, le Lecteur peut nous juger; car c'eſt-là une Réponſe.

LIV. II CHAP. VII.

de ces choſes ſur leſquelles on n'a qu'à rappeller le monde au témoignage de ſes yeux.

J'ajoûte que l'opinion que je réfute change ici le texte ſans néceſſité. Chacun le voit tout d'un coup. A quel propos, en effet, ſubſtituer la *deſtruction de la ville de Silho*, à *l'arrivée de celui qui doit être envoyé* ? Nul mot dans l'Original ne conduit à ce bizarre changement. J'en atteſte tous ceux qui ont quelque connoiſſance de la Langue ſainte ; ils avoüeront que de telles altérations, qui ne ſeroient pas même permiſes dans un texte indifférent, ſont odieuſes dans une affaire de l'importance de celle-ci. Il eſt clair encore qu'en adoptant l'opinion que je réfute, il n'y a plus ni ſens, ni ſuite raiſonnable dans les paroles de Jacob. Souffrons pour un moment qu'il faille lire dans la Prophétie : *L'autorité commencera dans Juda, lorſque la ville de Silho ſera détruite* ; que ſignifieront les mots ſuivans: *Il ſera l'attente des Nations* ? Eſt-ce de Silho que le Prophéte les entendoit ? Eſt-ce la ruine de cette Ville que les peuples imploroient ? Eſt-ce-là tout ce que Jacob promettoit à l'Univers comme le terme de ſes eſpérances ? Il faudroit le dire, mais on n'en a pas la hardieſſe. Pour ſauver, s'il ſe peut, un ſyſtême qui s'arrange ſi mal, on a recours à une autre défaite ; on fait un nouveau ſupplément au texte, & l'on nous le préſente enfin ſous cette forme : *L'autorité commencera dans Juda, lorſque la ville de Silho ſera détruite, & que David ſera couronné.* En conſcience, eſt-ce là nous expliquer l'Ecriture ? N'eſt-ce pas plutôt la défigurer, & la corrompre, ſe joüer d'elle, & de gré ou de force, vouloir la rendre complice des erreurs qu'on imagine ?

D'au-

D'autres abandonnent en partie le Rabbin Béchaï, & ſoûtenant toûjours avec lui qu'il eſt ici queſtion de la ville de Silho, veulent que la prédiction regarde non David, mais Saül qui reçut à Silho l'onction de la Royauté. En ſorte que ſelon ces derniers Commentateurs, la Prophétie marque ſeulement que le Sceptre demeurera dans Juda *juſqu'à ce que Saül reçoive en Silho la puiſſance ſouveraine.* LIV. II. CHAP. VII. Huitiéme difficulté.

Sans réfuter ici les abſurditez que cette opinion partage avec la précédente, je me contente de remarquer deux choſes. Premiérement, que ce qu'on avance de la conſécration de Saül en Silho, eſt contre le témoignage formel de l'Ecriture. Ce Prince fut élu à Rama, ſacré à Miſpa, & reconnu en Gilgal. Nulle part il n'eſt fait mention de Silho dans ce qui concerne ſon Hiſtoire. La ſeconde obſervation que je veux faire, c'eſt qu'avant l'élection de Saül, l'Arche avoit été retirée de Silho, & tranſportée à Cariath-iarim, comme on le voit par le ſeptiéme Chapitre du premier Livre des Rois. Réponſe.

Enfin pour achever de confondre ici nos adverſaires, je leur fais cette queſtion ſimple. Le *Sceptre* étoit-il dans *Juda* avant l'élection de Saül, ou n'y étoit-il pas encore? Choiſiſſez. S'il y étoit, je demande comment il y ſubſiſtoit; car l'Ecriture témoigne le contraire; & s'il n'y étoit pas, comment a-t'il pû lui être enlevé, & tranſporté à Saül? Voilà des contradictions plus claires que le jour. Pour les trouver je ne ſubtiliſe point, je m'en rapporte ſeulement à l'Hiſtoire, dont les Juifs auſſi-bien que nous reconnoiſſent la vérité.

Auſſi quelques Rabbins ont mieux aimé dire que la prédiction de Jacob regardoit Jéroboam. Il fut, diſent-ils, couronné en Sil- Neuviéme difficulté.

LIV. II. CHAP. VII.

ho, ce fut ſous lui que les Tribus ſe ſéparérent de Roboam, & s'attachérent à celui qui étoit de la Tribu d'Ephraïm.

Réponſe. Nouvelle erreur de fait. Il eſt faux que Jéroboam ait été couronné à Silho : il le fut à Sichem, comme il eſt expreſſément marqué dans le troiſiéme Livre des Rois. De plus la défection de Jéroboam n'ôta point le Sceptre à Juda. Sa puiſſance en fut diminuée, je l'avouë ; mais ce coup ne l'abolit pas. Les Rois de Juda ſubſiſtérent malgré cette révolte. Si l'on reconnoiſſoit un Royaume d'Iſraël, on reconnoiſſoit de même un Royaume de Juda. L'unique différence, c'eſt que les Princes qui gouvernoient le premier, ne pouvoient effacer la tache de leur uſurpation : tandis que les autres portoient ſeuls le glorieux titre de Princes légitimes, parcequ'ils deſcendoient de David, & qu'ils demeuroient ſeuls maîtres de la Tribu favorite. Enfin ce Royaume ſubſiſta près de cinq cens ans, & ne finit qu'en la perſonne de Sédécias dernier Roi de la race de David. Ces raiſons ont tant de force, que la plus grande partie des Juifs modernes abandonne les divers ſyſtêmes que je viens de détruire, & ſe retranche enfin ſur un autre qu'il faut que j'expoſe, & que je renverſe encore, pour ne leur laiſſer à tous aucun aſyle.

3. *Reg.* c. 12.

Dixiéme difficulté. Ne pourroit-on point, diſent quelques-uns, rapporter à Nabuchodonoſor les paroles de Jacob, ſans en gêner le ſens ? N'y a-t-il pas au contraire plus de vrai-ſemblance que la Prophétie n'eſt applicable qu'à ce Prince ? Il eſt repréſenté par Jérémie, & par Ezéchiel comme le miniſtre des vengeances du Seigneur, envoyé pour punir les prévarications de Juda. C'eſt viſiblement le fléau, le

le vengeur envoyé de Dieu ; il combat Sédécias, & il le défait ; il l'emméne captif, il ôte la vie à ſes enfans, il lui arrache les yeux, après les avoir rendu les témoins de ce douloureux ſpectacle ; il tranſporte à Babylone le peuple de Dieu, il le charge de fers, & réduit en cendre la ville, & le Temple, où depuis ſi long-temps l'Eternel étoit adoré. Or qu'eſt-ce là, ſinon enlever le Sceptre à Juda comme il étoit écrit, & accomplir la prédiction dans la plus eſſentielle de ſes parties ? LIV. II CHAP. VII.

Convenons-en : voici peut-être ce que les Juifs ont feint de moins abſurde ; mais quoique plus ſpécieux, il n'en eſt pas moins une erreur inſoûtenable. Réponſe.

Je remarque, en effet, que cette explication eſt déja détruite par les trois Paraphraſes, par les Talmudiſtes, & par les plus habiles Rabbins. Tous rendent le terme de *Silho* par celui de *Meſſie*. Tous reconnoiſſent que leur tradition eſt unanime ſur ce point. Tous, malgré ce qu'ils liſoient dans l'Ecriture des victoires de Nabuchodonoſor ſur leurs peres, s'accordent à chercher un autre que lui pour objet de la prédiction. L'auroient-ils fait, s'il étoit ſi clair qu'elle ne regardât que ce Prince ? Je ſupplie le Lecteur équitable d'en décider. Mais quand ce moyen nous manqueroit ; quand ce qu'il y a de plus autoriſé parmi les Juifs ne ſe rangeroit pas ici pour nous, je ne vois pas encore d'appuis ſolides au nouveau commentaire ; je n'y vois, pour mieux dire, qu'une oppoſition formelle au texte de la Prophétie. Car enfin pour la faire convenir à Nabuchodonoſor, il faut qu'elle ſe rapporte à lui dans toutes ſes parties. On ne raiſonne point ſur l'accompliſſement d'une pré-

LIV. II. CHAP. VII.

prédiction par des parcelles détachées. Quand elles n'ont toutes qu'un objet unique, elles doivent toutes l'exprimer. Or je dis que toutes les circonſtances du texte de Jacob ne conviennent point à Nabuchodonoſor ; & ſans entrer dans le détail, qu'on m'explique ſeulement de lui ces paroles : *Et c'eſt lui qui ſera l'attente des Nations.* Quoi, dirois-je aux Juifs, & avec eux à tous les incrédules de leur ſentiment : oſeriez-vous dire que Nabuchodonoſor étoit l'attente de toutes les Nations ? Quoi ! lui qui fut l'horreur des peuples ; lui dont le ſupplice fit leur joye ; lui dont il eſt écrit qu'il frappa dans ſon indignation, & qu'il ſubjugua tout dans ſa fureur ? Non ; cette penſée n'eſt pas la vôtre, vous rougiriez de la ſoûtenir ſi l'intérêt de parti ne vous y portoit. Eſt-il vrai d'ailleurs que le *Sceptre* ait été interrompu par la captivité de Babylone ? Quand Nabuchodonoſor vous tranſporta loin de vos foyers, vos Prophétes ne vous promirent-ils pas un heureux retour ? N'eûtes-vous pas encore après, des Rois de votre race ? Convenez donc que c'eſt à un autre qu'à Nabuchodonoſor qu'il faut appliquer les paroles du Prophéte.

Onziéme difficulté.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire, ſur un ſcrupule que j'ai vû ſouvent naître dans l'eſprit de perſonnes mêmes habiles, & éxercées dans les matiéres de Critique.

D'où vient, diſent-ils, que la Prophétie de Jacob, ſi manifeſte ſelon vous, & ſi propre à convaincre, n'a pourtant jamais été citée par Jeſus-Chriſt ? D'où vient qu'après lui, les Apôtres n'en ont jamais parlé ? Ouvrez les Livres de la nouvelle Alliance, vous n'y trouverez ni expreſſion, ni trait qui vous rappelle à cet Oracle. Un témoignage ſi authentique,

une

une preuve ſi lumineuſe devoit-elle, ou pouvoit-elle échaper aux Auteurs de l'Evangile? Ils rapportent tant d'autres prédictions de l'ancien Teſtament, dont l'évidence frappe moins, falloit-il négliger celle-ci dont la clarté vous ébloüit, dites-vous? Quel myſtère eſt donc caché ſous ce ſilence? N'eſt-ce pas que vous vous trompez dans l'application de la Prophétie, en lui donnant un ſens ignoré de Jeſus-Chriſt, & de ſes Apôtres? LIV. II. CHAP. VII.

A Dieu ne plaiſe que nous tentions jamais de donner à l'Ecriture des interpretations forcées, pour appuyer notre foi: ſa propre vérité la ſoûtient ſeule. Que peut-elle recevoir, & que ſçauroit-elle attendre de nous, ſinon la parfaite ſoûmiſſion? Un ſçavant homme a crû que Jeſus-Chriſt, & ſes premiers Diſciples avoient évité de ſe ſervir des paroles de Jacob, parcequ'elles n'auroient pû fermer la bouche aux Juifs, ni les convaincre que Jeſus-Chriſt étoit le Meſſie. L'Oracle, pourſuit-il, prouvoit bien dès-lors que le *Deſiré des peuples* paroîtroit bien-tôt, & c'eſt de quoi le Juif ne doutoit pas. Ce qu'il étoit beſoin de lui prouver, c'eſt que Jeſus-Chriſt étoit le Sauveur promis, & donné. Or, ce point n'étoit pas facile à démontrer par le texte ſeul du Prophéte. Réponſe. PEREZIUS *in Geneſ.*

L'illuſtre Evêque d'Avranches rejette cette réponſe, parceque les Ecrivains ſacrez citent ſouvent, en faveur de Jeſus-Chriſt, des prédictions qui ne prouvoient pas plus qu'il étoit le Meſſie, que le prouvoit celle de Jacob. Tel entr'autres eſt cet endroit d'Oſée, rapporté par Saint Matthieu: *J'ai rappellé mon Fils de l'Egypte.* Ce texte, il eſt vrai, décidoit qu'un jour Dieu rameneroit ſon Fils de l'Egypte; mais que ce Fils rappellé fût Jeſus-Chriſt, HUET. Démonſt. Evang. Prop. 9. Art. 25.

LIV. II. CHAP. VII.

Christ, c'est ce que le passage ne prouvoit pas. M. Huet aime donc mieux dire que sans alléguer les termes précis de l'Oracle de Jacob, Jesus-Christ se contente de le citer d'une maniére générale, en renvoyant le Juif contradicteur à Moïse, & aux Prophétes.

Luc. c. 16. vers. 29.

Je ne puis souscrire à la pensée du très-docte Prélat quand il abandonne la premiére réponse. Je puis encore moins admettre ici la sienne. Car enfin si Jesus-Christ, & ses Apôtres ne pouvoient tous citer ce qu'il y a de formel pour lui dans les saints Livres, ils pouvoient du moins, sans les citer tous, faire choix des textes les plus démonstratifs, tel que l'est celui du saint Patriarche, & ne leur en pas préférer de moins formels, comme ils ont fait quelquefois. Quelle est donc ma réponse? Je prétends que Jesus-Christ ne s'est point appliqué les paroles de Jacob en preuve de sa mission, parceque les Juifs d'alors pouvoient en éluder la force. Ils pouvoient dire? Nous sommes sans Princes de notre race, il est vrai, mais nous nous gouvernons encore en partie selon nos premiéres Loix; nous conservons encore une forme de République, quoique assujétis aux Romains; nous avons encore un Conseil de nos Vieillards & de nos Prêtres qui conservent l'ancien dépôt. Or le Messie ne doit paroître qu'au temps de l'extinction totale de l'autorité Judaïque. Ainsi vous n'êtes pas le Messie. A ce raisonnement qu'auroit-on pû répliquer, qui ne fût devenu la source de mille controverses? Il n'étoit donc ni de la sagesse de Jesus-Christ, ni de la prudence des Apôtres, de prendre avantage d'un texte encore contestable. Mais aujourd'hui que les Juifs n'ont plus la même ressource, leur malheur met en évidence le signe de la pré-

prédiction, & juſtifie ſon accompliſſement dans la perſonne de Jeſus-Chriſt. Je ne ſuis donc plus étonné quand je vois un Porphyre, un Julien l'Apoſtat, & en général tous les ennemis de nos Ecritures, recourir à elles, quand ils veulent donner des éxemples de prédictions claires, & poſitives. Mais je ſuis ſurpris, & je le ſerai toûjours, qu'il ſe trouve encore après un tel aveu, des hommes ou aſſez aveugles pour ne pas voir une lumiére ſi brillante, ou aſſez indociles pour préferer à la voye qu'elle montre, celle qui n'eſt qu'écueils, précipices, & ténébres.

LIV. II. CHAP. VII. PORPHYR. *de abſt. lib.* 4. *Idem*, & JULIAN. *apud* CYRILL. *libb.* 4. & 5. *in* JULIAN. EUSEB. *Præp. Ev. lib.* 10.

CHAPITRE VIII.

De la Prophétie de Daniel. Chap. 9.

JE mets d'abord ſous les yeux du Lecteur tout le texte de la prédiction que je veux éclaircir. Voici les termes qu'elle offre.

LIV. II. CHAP. VIII.

Dieu a abrégé, * *& fixé les temps à ſoixante & dix ſemaines en faveur de votre peuple, & de votre ville ſainte, afin que les prévarications ſoient abolies, que le péché trouve ſa fin, que l'iniquité ſoit effacée, que la Juſtice éternelle vienne ſur la terre, que les viſions, & les Prophéties ſoient accomplies, & que le Saint des Saints reçoive l'onction ſacrée. Sçachez*

* La Vulgate porte *ſeptuaginta hebdomades abbreviatæ ſunt ſuper populum tuum* Les Septante portent auſſi συνετμήθησαν. Mais le mot Hébreu *Nechtac* qui eſt dans l'original, ſignifie *determinatæ ſunt.* C'eſt le ſens que lui donne la Paraphraſe Chaldaïque; & ce terme n'eſt que dans ce ſeul endroit de l'Ecriture.

LIV. II. CHAP. VIII. *chez donc ceci, & gravez-le dans votre eſprit. Depuis l'ordre qui ſera donné pour rebâtir Jéruſalem, juſqu'au Chriſt Chef de mon peuple; il y aura ſept ſemaines, & ſoixante & deux ſemaines; & les places, & les murailles de la ville ſeront bâties de nouveau dans des temps fâcheux & difficiles; & après ſoixante & deux ſemaines, le Chriſt ſera mis à mort, & le peuple qui doit le renoncer ne ſera point ſon peuple. Un peuple avec ſon Chef qui doit venir, détruira la ville, & ſon Sanctuaire: elle finira par une ruine entiére, & la déſolation qui lui a été prédite arrivera après la fin de la guerre. Il confirmera ſon alliance avec pluſieurs dans une ſemaine, & à la moitié de la ſemaine les hoſties & les ſacrifices ſeront abolis, l'abomination de la déſolation ſera dans le Temple, & la déſolation durera juſqu'à la conſommation, & juſqu'à la fin.*

Pour rendre cette Prophétie ſenſible, & la mettre dans tout ſon jour, j'ai deux choſes à faire. D'abord je dois fixer le ſens, & les dattes qu'elle renferme; puis enſuite démontrer qu'elle n'eſt appliquable qu'à Jeſus-Chriſt. Peut-être même qu'il ſuffiroit à mon deſſein de ne pas ſortir des bornes de la ſeconde queſtion. Mais dans une matiére ſi grave je crois les devoir paſſer, & s'il ſe peut, ne rien laiſſer d'obſcur, ni d'indécis. Il faut que ceux qui ſe trouvent embarraſſez par les diſcuſſions Chronologiques, me permettent d'y entrer en faveur de ceux qui demandent qu'on approfondiſſe. Ceux-ci veulent être convaincus par un détail, & il eſt juſte de les ſatisfaire. Les autres, moins curieux de ces recherches, peuvent deſcendre tout d'un coup à l'article ſuivant. L'ordre des matiéres n'en ſouffrira point.

La

La premiére, & peut-être l'unique difficulté qui ſe preſente ici, roule ſur l'intelligence de ces ſemaines myſtérieuſes dont parle le Prophéte, & ſur l'époque de leur commencement. S'il faut avoüer qu'il y a ſur le ſecond point une étrange diviſion entre les Sçavans, il eſt vrai, d'une autre part, qu'ils s'accordent à entendre le texte de Daniel, non de ſemaines de jours, comme on les conçoit d'ordinaire, mais de ſemaines d'années. Je puis même, en deux mots, dire ici ce qui les engage à compter de la ſorte. C'eſt qu'en prenant les ſemaines Prophétiques ſur le pied de nos ſupputations, ces ſemaines ſeroient de beaucoup trop courtes pour l'éxécution des événemens qu'annonce la Prophétie. Il y eſt écrit, par éxemple, que dans l'eſpace de ſept ſemaines, Jéruſalem ſera *bâtie de nouveau*. Or il eſt certain qu'un temps ſi limité, à le prendre ſelon la maniére de nos calculs, étoit inſuffiſant pour une entrepriſe pareille. L'Hiſtoire ſainte en étend elle-même l'éxécution à pluſieurs années. Il eſt donc clair qu'on n'eſt point au vrai ſens du texte, ſi l'on ne compte ſept ans pour chacune des ſemaines de Daniel. LIV. II. CHAP. VIII.

On ſçait d'ailleurs que cette méthode de calculer les temps, eſt ce qu'il y a de plus uſité dans les ſaints Livres. Elle eſt ſi bien du ſtyle des Prophétes, qu'on la trouve dans Ezéchiel, & dans l'Apocalypſe même. Moïſe, long-temps auparavant, s'en étoit ſervi dans le livre de la Généſe. Ainſi Laban propoſe à Jacob d'achever la ſemaine de ſon premier mariage, & lui promet qu'après ſept autres années de ſervitude il lui donnera Rachel. *Imple hebdomadas dierum hujus copulæ, & hanc quoque tibi dabo, pro opere quo ſervitu-* EZECH. c. 4. APOC. c. 12. verſ. 6. *Ib.* c. 13. verſ. 5. GEN. c. 29. verſ. 27.

LIV. II. CHAP. VIII.

turus es mihi ſeptem annis aliis. Ainſi encore, dans le Lévitique, Dieu dit à Moïſe : Vous compterez ſept ſemaines d'années. *Numerabis tibi ſeptem hebdomadas annorum.* C'eſt-à-dire, vous compterez quarante-neuf ans, à la fin deſquels tombera celui du Jubilé. Des exemples ſi poſitifs aſſûrent de reſte la vérité de l'opinion générale. J'oſerai pourtant aller plus loin, & ſoûtenir avec confiance qu'il ſeroit difficile de trouver un endroit ſeul dans les Prophétes, où les jours des temps éloignez & prédits, ſignifient moins que des années. Les Talmudiſtes, & en gros tous les Juifs, en conviennent aſſez. Plût à Dieu que nous fuſſions auſſi bien d'accord ſur le reſte ! Si néanmoins quelqu'un s'obſtine à nous conteſter encore la ſuppoſition de ces calculs, qu'il ſçache qu'elle n'étoit point inconnuë aux Ecrivains profanes ; qu'Ariſtote en parle aſſez ouvertement, & que le célébre Varron ſur-tout ne l'a pas oublié dans ſes Livres intitulez *les Semaines.* Il eſt donc vrai que la durée des temps marquée par Daniel, eſt de quatre cens quatre-vingt-dix années; puiſque ce nombre eſt celui de ſoixante & dix multiplié par ſept. On ne doit pas au reſte s'étonner ici de ce que le Prophéte tranche & diviſe le total des ſemaines en ſept, en ſoixante-deux, en une & la moitié d'une. De tels partages ne ſont point ſans éxemple, & l'on en trouve un à peu près ſemblable dans Ezéchiel.

LEVIT. c. 25. verſ. 8.

JOSEPH MEDUS. JACHIAD. ABARBANEL. MANASSES. BEN-ISRAEL.

ARISTOT. πολ. *lib.* 7. *ſub finem.*

M. VARRO *in* GELLIO. 3. 10.

EZECH. c. 45. verſ. 12.

Ce préliminaire établi, j'éxamine en quel temps ont commencé les ſoixante & dix ſemaines de la prédiction. Hippolyte le Martyr en fixe la premiére à la quarante-uniéme Olympiade, c'eſt-à-dire, cinquante ans après la ſortie de Babylone, Saint Clément d'Aléxan-

HIPPOL. *apud* HIERON. *in Cap.* 9. *Dan.*

andrie veut que ce ſoit à la premiére année de Cyrus. Euſébe qui rapporte cette opinion, lui préfére la ſienne; c'eſt celle qui place l'époque à la ſixiéme année de Darius fils d'Hyſtaſpe. Mais ces ſyſtêmes divers, quoiqu'il ſoit poſſible de les ſoûtenir tous, ne ſont pas néanmoins les plus vraiſemblables. J'en rapporte trois autres devenus plus célébres dans les derniers temps, & défendus par de grands noms. LIV. II. CHAP. VIII. CLEM. ALEX. *Strom. l* 1. EUSEB. *Dem. Ev.* L. 8.

Le premier eſt des Cappelles. Tous deux font commencer les ſeptante ſemaines à la ſeptiéme année d'Artaxercès *à la longue main*, & les font finir à la mort de Jeſus-Chriſt. J'avouë que cette hypothéſe brillante s'accorde d'une maniére heureuſe avec les événemens principaux de l'Hiſtoire, & ſemble mieux que toute autre juſtifier la foi de la Prophétie. Cependant, examinée de près, elle ſe montre chargée d'une contradiction palpable avec le texte de Daniel, & ne lui peut convenir ſans faire une violence manifeſte à la datte clairement poſée par le Prophéte. Remarquez, en effet, que l'Ange qui lui parle commence ſon diſcours par ces mots: *Depuis l'ordre qui ſera donné pour rebâtir Jéruſalem: Ab exitu ſermonis ut iterum ædificetur Jeruſalem.* C'eſt donc à l'Edit qui permet le rétabliſſement de la ville de Jéruſalem, que doit commencer la premiére des ſeptante ſemaines. Or celui qui fut donné par Artaxercès la ſeptiéme année de ſon régne, ne permettoit à Eſdras que de rebâtir le Temple, ſans parler de la ville. Donc la premiére année des ſemaines myſtérieuſes ne doit pas commencer à la ſeptiéme d'Artaxercès. Aſſûrément cette raiſon, quoique ſimple, eſt victorieuſe, & Loüis Cappelle qui l'a ſentie, n'a JACOB. CAP *Hiſt. ſac* LUD. CAP. *Chron. ſac. Not. ad Tabul.* XI. *Vid. etiam* PRIDEAUX *Hiſt. des Juifs. I. part. l.* 5. DAN. *c.* 9. verſ 24.

fait

LIV. II. CHAP. VIII.

fait que montrer par ſa réponſe combien la difficulté l'accabloit. Il a prétendu que la permiſſion de rebâtir le Temple, emportoit avec ſoi celle de rebâtir la ville, & qu'il falloit ſuppoſer cette double permiſſion, quoiqu'elle ne ſemble pas expreſſément marquée. Pourquoi, diſoit-il, donner des bornes à la bienveillance du Prince dont l'Edit paroît ſi favorable aux Juifs? *Cur enim inſtaurationem murorum vel prohibuiſſet, vel non conceſſiſſet Artaxerces ille, qui ſe uſque adeo benevolum erga Judæos eo Edicto præbet?* Mais la replique eſt facile. Cyrus, auſſi-bien qu'Artaxercès, ne fut-il pas favorable aux Juifs? Darius ne confirma-t'il pas l'Ordonnance de Cyrus ſur le rétabliſſement du Temple. Donc ſi la permiſſion de rebâtir le Temple entraîne, comme vous le dites, celle de rebâtir la ville, il doit être également libre de dire que les ſemaines Prophétiques ont commencé à la premiére année de Cyrus, ou à la ſeconde de Darius, de même qu'à la ſeptiéme année d'Artaxercès. Indifférence d'époque qui loin de déterminer la véritable, augmente la confuſion, & laiſſe tout en déſordre.

1. ESDR. c. 7.

LUD. CAP. *ubi ſuprà.*

ESDR. L. 1. c. 1.

Ibid. c. 6.

Mais laiſſons-nous décider par le fait ſeul de la maniére qu'il eſt écrit. Dans l'Edit de la ſeptiéme année d'Artaxercès, tout a rapport au Temple, & au détail des dépenſes néceſſaires à ſa décoration. De la Ville, on n'en dit pas un mot. Eſt-il donc vraiſemblable, puiſqu'enfin on nous rappelle aux vraiſemblances, qu'une lettre ſi longue, une lettre ſi chargée de circonſtances, même légéres, eût omis la principale; qu'un Prince ſi attentif à régler ce qui concernoit la Maiſon de Dieu, n'eût rien dit de poſitif, que dis-je de poſitif? Rien qui marquât un rapport tant ſoit peu ſen-

Ibid. c. 7.

sensible au rétablissement de Jérusalem? Je pourrois le croire, s'il étoit vrai qu'Esdras, en conséquence de l'Edit, eût fait relever les murailles de la Ville, & construire des édifices publics. En ce cas sa conduite, mieux que tout commentaire, expliqueroit le sens des paroles du Prince, ou suppléeroit à ce qu'il ne dit pas en termes exprès. Mais c'est ici tout le contraire, & l'on ne voit point qu'alors les Juifs ayent tenté de rétablir Jérusalem. L'opinion des Cappelles n'est donc pas la véritable. LIV. II. CHAP. VIII.

Celle de Scaliger le sera-t'elle plus? Ce Critique célébre avance, sur les traces de Sulpice Sévére, que les soixante & dix semaines commencent à la deuxiéme année de Darius, non le fils d'Hystaspe; mais celui qu'on nomme *Nothus*, fils & successeur d'Artaxercès à *la longue main*. Il les fait terminer à la douziéme année de Néron, où s'alluma la guerre entre les Juifs & les Romains. Puis ajoûtant trois années & demi, il se trouve conduit à la ruine de Jérusalem. SCALIG. *de Emend. temp. l.* 6. SULP. SEV. *Hist. l.* 2.

Scaliger fait plus, il range les soixante & dix semaines en trois classes, & ne veut pas qu'elles ayent toutes un commencement, une époque, une datte commune. Les soixante & deux dont parle Daniel, il les fait commencer à la cinquiéme année d'Artaxercès surnommé *la bonne mémoire*, & les étend ou les continuë jusqu'à la Passion de Jesus-Christ. Les sept premiéres il les commence à la deuxiéme année de Darius *Nothus*, & les conduit jusqu'à la trente & uniéme année d'Artaxercès *la bonne mémoire*. Pour la soixante & dixiéme, il la partage encore en deux. Selon lui les quatre premiéres années & demi commencent au Baptême de Jesus-Christ,

LIV. II. CHAP. VIII.

& vont juſqu'à ſa mort ; les deux & demi ſuivantes, il les compte depuis la douziéme année de Néron, juſqu'à la fin de la guerre des Juifs.

Maintenant ſi vous demandez à Scaliger, & à ceux qui le ſuivent ici, d'où vient qu'ils embraſſent ce ſyſtême, ils vous répondent qu'il y a eu trois Edits pour le rétabliſſement de Jéruſalem, & de ſon Temple ; le premier donné par Cyrus, le ſecond par Darius, le troiſiéme par Artaxercès *la bonne mémoire.* Or, continuënt-ils, les ſoixante & dix ſemaines ſi elles étoient commencées aux Edits de Cyrus & d'Artaxercès, formeroient un intervalle diſproportionné au terme marqué par le Prophéte. Donc il reſte de les faire commencer à l'Edit de Darius *Nothus.*

La ſeconde de leurs preuves eſt tirée de ces paroles dans Eſdras [*Les habitans de Samarie gagnérent par argent les Miniſtres du Roi pour ruiner le deſſein des Juifs pendant tout le régne de Cyrus Roi des Perſes, juſqu'au régne de Darius Roi des Perſes. Au commencement du régne d'Aſſuérus ils préſentérent une accuſation par écrit contre ceux qui habitoient en Juda, & dans Jéruſalem ; & ſous le régne d'Artaxercès, Béſélam, Mithridate, Tabéel, & les autres qui étoient de leur conſeil, écrivirent à Artaxercès Roi de Perſe.*] Et à la fin du même Chapitre : [*Alors l'ouvrage de la Maiſon du Seigneur fut interrompu à Jéruſalem, & on n'y travailla plus juſqu'à la ſeconde année du régne de Darius Roi de Perſe.* Enfin ils citent ces paroles du même Eſdras : *Cependant les anciens des Juifs bâtiſſoient le Temple, & tout leur ſuccédoit heureuſement, ſelon les Prophéties d'Aggée, & de Zacharie fils d'Addo. Ils travailloient à cet édifice par le commandement du*

ESDR. c. 1 verſ. 4. 5.

Ib. verſ. ult.

1. ESDR. c. 6. verſ. 14. 15.

du Dieu d'Iſraël, & par l'ordre de Cyrus, de Darius, & d'Artaxercès Roi de Perſe. Et la maiſon de Dieu fut achevée de bâtir le troiſiéme jour du mois d'Adar, la ſixiéme année du Roi Darius. LIV. II. CHAP. VIII.

Voilà, dit Scaliger, tous les Rois de Perſe ſous qui le Temple fut commencé, continué, & fini, très-diſtinctement marquez dans leur ordre; ſçavoir Cyrus, Darius, Aſſuérus, Artaxercès, & un ſecond Darius. Ce dernier Artaxercès, ajoûte-t'on, ſous lequel Eſdras fut envoyé pour rétablir le culte du Temple, eſt celui que l'Hiſtoire a ſurnommé *la bonne mémoire.*

Preuve nouvelle, continuë Scaliger, que ce ſecond Darius n'eſt point le fils d'Hyſtaſpe, c'eſt qu'il eſt dit qu'il fit conſulter les Chartes, & les Archives de Babylone ou d'Ecbatane, pour ſçavoir ce que portoit l'ancien Edit de Cyrus. Or, pourſuit-on, cette recherche eût été ſouverainement inutile, ſi Darius fils d'Hyſtaſpe eût régné pour lors; puiſqu'entre ces Princes il n'y avoit que douze ans d'intervalle. Ce fait eût été trop nouveau pour obliger de recourir aux Regiſtres publics. Donc ce Darius étoit celui qu'on appelle *Nothus*, entre lequel & Cyrus il y avoit quelques cens dix années.

Toutes ces raiſons données par des Chronologiſtes d'ailleurs très-illuſtres, ne me touchent point; elles ne m'inſtruiſent que de la fauſſeté du ſyſtême qu'elles établiſſent. On n'y compte que trois Edits. Premiére erreur. Il y en eut quatre pour le rétabliſſement de Jéruſalem, & de ſon Temple. Le premier fut de Cyrus à la premiére année de ſon régne, & le ſecond à la deuxiéme année de Darius. Artaxercès de ſon côté en donna

LIV. II. CHAP. VIII.

deux, l'un à la ſeptiéme, l'autre à la vingtiéme année de ſon Empire. Les trois premiers Edits ne regardoient que le Temple, & ne diſoient rien de la Ville. C'eſt donc ſans fondement qu'on penſe trouver dans ces diverſes époques la ſolution de la difficulté. Car enfin il eſt clair par le texte de Daniel, qu'il s'agit ici de l'ordre de rebâtir Jéruſalem, & toute datte qui ne commence pas là, ne ſçauroit être qu'inutile, quelque convenance qu'elle ait d'ailleurs avec le reſte des faits.

SCALIG. *Prolog. de Emend. Temp.* 2. ESDR. ſ. 1.

Scaliger penſe couvrir cet endroit foible de ſon hypothéſe, par une ſubtilité qu'il importe de ſçavoir. Il eſt certain, dit-il, que tous les Edits regardoient autant le rétabliſſement de la Ville que celui du Temple. Autrement, pourquoi Néhémie auroit-il eu tant de ſurpriſe & de douleur, lorſqu'il apprit que les murailles de Jéruſalem demeuroient encore abbatuës? N'eſt-ce pas la preuve qu'il les croyoit relevées en conſéquence des premiers Edits? Non, ce n'en eſt pas une preuve. Néhémie n'ignoroit pas que Jéruſalem étoit couverte encore ſous ſes ruines, & ce que lui en dirent les Juifs qui le vinrent trouver à Babylone ou à Suze, ne l'étonna pas. Seulement ſa douleur en reçut une nouvelle atteinte. C'eſt l'ordinaire des cœurs affligez, de ſentir leur douleur s'accroître toutes les fois qu'on les raméne à l'objet qui la cauſe. La peinture que fit Hananie de l'état déplorable où Jéruſalem étoit réduite; peinture peut-être un peu trop chargée, ſelon l'uſage de ceux qui veulent attendrir, augmenta la triſteſſe de Néhémie, & redoubla ſon ardeur à ſolliciter le rétabliſſement de la Ville. Il ne faut point chercher de myſtère dans ce qui eſt ſi naturel.

1. ESDR. ſ. 4.

Il eſt vrai que Béſélam, Mithridate, & Tha-

Thabéel, tous trois Intendans dans les Provinces d'au-delà de l'Euphrate, écrivirent à Artaxercès Roi de Perſe, & que leur lettre accuſoit les Juifs de rebâtir leur Ville. Il eſt vrai encore qu'Artaxercès par ſa réponſe chargea ſes Miniſtres d'arrêter l'entrepriſe des Juifs: *Prohibeatis viros illos ut urbs illa non ædificetur.* Mais aſſûrément il eſt aiſé de voir, & c'eſt la remarque judicieuſe de M. Huet, que l'accuſation des Intendans de Perſe ne rouloit que ſur une équivoque trompeuſe. Parceque les Juifs qu'ils avoient en horreur, bâtiſſoient quelques maiſons à Jéruſalem, comme il étoit néceſſaire pour la conſtruction du Temple, ils écrivirent au Prince qu'on relevoit les ruines de la Ville. Mais étoit-ce en relever les ruines, que de laiſſer ſes murailles ouvertes & ſes forts renverſez? C'eſt pourtant ce que firent les Juifs, & ce qui le démontre, eſt ce texte d'Eſdras? *Alors fut interrompu l'ouvrage de la maiſon de Dieu. Tunc intermiſſum eſt opus domûs Domini in Jeruſalem.* Vous le voyez, il ne dit pas qu'on ſuſpendit l'ouvrage, ou le rétabliſſement de la Ville, mais *l'ouvrage de la maiſon du Seigneur*, ou du Temple: preuve déciſive que les Juifs ne paſſoient pas les bornes preſcrittes par l'ordre du Prince. Ce fut parcequ'ils l'interprétoient fidélement du Temple ſeul, qu'ils recommencérent à le conſtruire ſur les exhortations d'Aggée & de Zacharie, la deuxiéme année de Darius. L'ouvrage fut encore arrêté dans ce temps même par l'envieuſe malignité des Gouverneurs. Mais enfin ce Prince confirma l'Edit de Cyrus, & le Temple fut achevé vers la ſixiéme année de ſon régne.

LIV. II. CHAP. VIII.

Ib. verſ. 21. HUET. *Dem. Ev.*

Ib. verſ. 24.

Il eſt donc clair que la prétention de Scaliger eſt vaine, & que ce Critique ſuppoſe, à

LIV. II. CHAP. VIII.

la deuxiéme année de Darius, un Edit imaginaire pour le rétabliſſement de la Ville. D'où je conclus qu'il a tort de placer le commencement des ſoixante & dix ſemaines à cette époque, puiſque Daniel au contraire la fixe évidemment à l'Edit qui permet le rétabliſſement de Jéruſalem: *Ab exitu ſermonis, &c.*

A l'égard des Princes marquez de ſuite, ſelon Scaliger, dans le Chapitre quatriéme d'Eſdras: ſçavoir Cyrus, Darius, Aſſuérus, Artaxercès, & un autre Darius qu'il prétend être *Nothus*, c'eſt un nouveau mécompte du Critique. Ces deux Darius ne ſont ici que le même fils d'Hyſtaſpe, comme l'ont crû les Anciens, ſuivis en cela par tout ce qu'il y a de Chronologiſtes habiles dans les derniers temps. Pour Aſſuérus, & Artaxercès prédéceſſeurs de Darius, il eſt vraiſemblable que c'étoient Cyrus & Cambyſes, ou Cambyſes & Smerdis; peut-être même Cambyſes tout ſeul qui portoit ces noms divers, ſelon l'uſage des anciens Rois de Perſe, qui preſque tous prenoient le nom de Xercès, ou d'Artaxercès, lorſqu'ils parvenoient à la Couronne.

JOSEPH. *Antiq. L. 2. C. 4.* CLEM. ALEX. *Strom. L. 1.* HIERON. *in Agg.* THEODORET *Procm. in 12. Proph.* *Id. Comment. in Agg.*

Enfin, la derniére raiſon de Scaliger n'a rien de plus ſolide que les autres. Si Darius ſe fit repréſenter l'Edit de Cyrus favorable aux Juifs, ce n'eſt pas une preuve convainquante qu'il y eût un long intervalle entre ces deux Princes, ni qu'il ſoit néceſſaire de placer Darius *Nothus* où nous plaçons le fils d'Hyſtaſpe. La recherche qui fut faite de l'Edit de Cyrus ne rouloit que ſur la forme, & le diſpoſitif dont il étoit conçû. Les Juifs y rappelloient Darius, par conſéquent il importoit que le Prince qui vouloit s'y conformer, eût recours aux Regiſtres publics. Quand il n'y auroit eu

que

que douze ans depuis la publication de cet Edit juſqu'à Darius, cet intervalle étoit aſſez long pour avoir oublié ce que portoit le Reglement ; à plus forte raiſon Darius étoit-il obligé d'y recourir, ſi l'on met entre lui & Cyrus dix-huit ou vingt ans, comme en convient la foule des Chronologiſtes. LIV. II. CHAP. VIII. Voyez le Ration. Temp. du P. PETAU.

Une troiſiéme opinion eſt devenuë célébre par la grande réputation qu'avoit parmi les ſiens le Chevalier Marsham. Cet Auteur ſoûtient que les paroles de l'Ange Gabriel rapportées au Chapitre neuviéme du Prophéte, ne marquent que ce qui devoit ſe paſſer dans la République des Juifs depuis la vingt-uniéme année de la captivité de Babylone, juſqu'à la profanation du ſecond Temple par Antiochus Epiphanès, & que tout ce que Daniel a écrit en cet endroit, n'a rapport qu'à ce temps-là. Rendons, s'il ſe peut, ce ſyſtême clair, & ſenſible. MARSHAM *Can. Chron. ad ſæcu.* 18. *p.* 568.

D'abord il ſuppoſe que la priére de Daniel ſe fit, & que les paroles de l'Ange qui renferment la Prophétie, lui furent annoncées trois ſemaines d'années, ou vingt-un ans après le commencement de la captivité de Babylone. La preuve qu'il en donne eſt, que l'Ange n'apparut qu'après la priére, & le jeûne du Prophéte. Or Daniel dit, parlant de lui-même, qu'il avoit jeûné l'eſpace de trois ſemaines, *lugebam trium hebdomadarum diebus*. Paroles que Marsham explique de ſemaines d'années. Cela poſé comme indubitable, & qui pourtant ne l'eſt pas. DAN. *c.* 9. verſ. 3. *Id. c.* 10. verſ. 3.

Il diſtingue les deux nombres de ſemaines marquées par Daniel, c'eſt-à-dire, qu'il les diviſe en ſept, ſoixante & deux, & une & demi. Les ſept premiéres ſemaines, ſelon lui, ſont les quarante-neuf années qui reſtoient de-

LIV. II. CHAP. VIII.

depuis la vingt-uniéme de la captivité de Babylone juſqu'au commencement du régne de Cyrus, qui eſt, dans la doctrine de Marsham, celui que le Prophéte appelle le Chriſt, *unctum Ducem.* Les ſoixante & deux ſemaines, il les compte depuis la ruine du Temple juſqu'au commencement du régne d'Antiochus l'Illuſtre. A l'entendre, la ſemaine ſuivante n'eſt autre choſe que les ſept premiéres années du régne de ce Prince, durant leſquelles il n'affligea point le peuple de Dieu. Enfin la derniére demie ſemaine renferme les trois ans & demi qui forment l'eſpace funeſte, où l'Autel demeura renverſé, le Sanctuaire profané, & l'idole de Jupiter Olympien élevée dans le lieu où elle ne devoit pas être. Ainſi donc, ſelon la penſée de l'Auteur Anglois, depuis le temps où l'Ange parloit au Prophéte, juſqu'à Cyrus, il s'eſt écoulé ſept ſemaines, ou quarante-neuf ans, qui joints aux vingt & un du jeûne de Daniel font les ſoixante & dix de la captivité; & de l'autre part, les ſoixante-deux autres ſemaines commencent au retour de Babylone, & finiſſent à la déſolation de la Ville, & du Temple, ſous Antiochus Epiphanès.

De la ſorte rêve ſçavamment, mais périlleuſement pour la Foi Chrétienne, un Auteur hardi qu'enchante le goût des nouveautez, & qui ſe plaît dans l'invention du ſyſtême.

Premiérement. Où a-t'il pris, ce qui fait néanmoins le fondement de ſes calculs, que les trois ſemaines du jeûne de Daniel doivent s'entendre de ſemaines d'années? Le texte du Prophéte peut-il comporter cette explication? Au contraire tout s'y oppoſe. Qu'on jette ſeulement la vûë ſur le dixiéme Chapitre de la prédiction, on verra que les ſemaines dont

il

il eſt parlé dans cet endroit, ſont des ſemaines de jours; *Lugebam* dit le Prophéte, *tres hebdomadas dierum*, & ſelon les Septante, τρεῖς ἑβδομάδας ἡμερῶν; c'eſt-à-dire, j'ai été dans les larmes durant trois ſemaines *de jours*, derniéres paroles que le Prophéte ajoûte, vraiſemblablement pour diſtinguer ces ſemaines de triſteſſe & de deüil, d'avec celles dont il venoit de parler dans le Chapitre précédent, & qui étoient des ſemaines d'années. Il y a plus. Daniel dit qu'il ſe priva de ſa nourriture ordinaire juſqu'à ce que ces trois ſemaines fuſſent écoulées, mais que le *vingt-quatriéme jour du mois de Niſan*, il eut une viſion près le grand fleuve du Tigre. N'eſt-il pas évident par la ſuite entiére de ce récit, que le Prophéte ne comprenoit pas, & ne vouloit point faire comprendre des ſemaines d'années, mais des ſemaines compoſées de jours naturels, de la même ſorte que nous les comptons, & tel qu'étoit le 24 du mois de Niſan, où la révélation lui fut offerte. Cette hypothéſe chimerique qui transforme ici les mois en années, ne peut donc être qu'un fondement inutile, & ruineux.

LIV. II. CHAP. VIII. DAN. c. 10. verſ. 2.

Accordons pourtant ce que poſe le Critique Anglois. Je conſens que Daniel ait dit de ſon jeûne, qu'il dura trois ſemaines d'années. Je ſoûtiens, malgré cet aveu, qu'on ne peut rien conclure de ſuivi en admettant les ſuppoſitions de Marsham. Le Prophéte dit, en effet, qu'il jeûna dans *la troiſiéme année du régne de Cyrus : Anno tertio Cyri Regis.* Ce n'étoit donc pas la vingt-uniéme de la captivité, mais cinquante & un ans après, ſelon la Chronologie même de Marsham.

Ce n'eſt pas tout, & l'on va voir combien

LIV. II. CHAP. VIII.

il s'embarraſſe dans ſes propres ſubtilitez. A force de vouloir détourner à d'autres objets l'évidence du texte Prophétique, il ne ſert qu'à la rendre plus ſenſible. Il prétend, comme je l'ai déja dit, que les ſept premiéres ſemaines ou quarante-neuf premiéres années, ſe terminent au commencement du régne de Cyrus. Puis il prend les ſoixante & deux ſemaines qui reſtent, auſquelles il ajoûte la ſemaine & demi dont il eſt parlé au verſet vingt-ſept : de ſorte que ces ſoixante-trois ſemaines & demi reviennent à quatre cens quarante-quatre ans & demi. Or depuis Cyrus juſqu'à Antiochus Epiphanès, cette durée eſt trop longue. Toute la terre le voit ſans que je m'arrête à le prouver. Donc tout le ſyſtême de Marsham eſt renverſé par lui-même, & c'eſt de ſon propre fond que ſort la difficulté qui le détruit.

Le régne de Cyrus commence à la 55. Olympiade, 559. ans avant J. C.

Le régne d'Antiochus commence à la premiére année de la 151. Olymp. & 176. ans avant J. C. par conſequent de Cyrus juſqu'à Antiochus, il n'y a que 383. ans, & le calcul de MARSHAM excéde de 61. ans.

Il a bien ſenti l'embarras inévitable qui ſuit cette doctrine, je l'avouë, mais loin d'en ſortir il n'a fait que s'y plonger davantage. Tant il eſt difficile d'allier le caprice & la régle. Pour tenter d'y réüſſir, il compte ſept ſemaines deux fois, & par ce moyen bizarre il trouve une ſupputation conforme à ſes vûës. La choſe eſt manifeſte. D'une part, il fait commencer les ſept premiéres ſemaines à la vingt-uniéme année de la captivité ; de l'autre, il fait remonter le commencement des ſoixante-deux ſemaines ſuivantes juſqu'au temps de la ruine du Temple, qui eſt, ſelon lui, le commencement de la même captivité. Il eſt donc clair qu'il compte ſept ſemaines deux fois, puiſque les ſept premiéres déja comptées, le ſont encore, & font partie des ſoixante & deux. Raiſonner ainſi, qu'eſt-ce autre choſe que ſe jouër du Lecteur, faire & dé-

défaire tout enſemble, & ſans principe dire ce qu'on veut dans l'occaſion, ſans trop ſonger s'il s'accorde avec ce qu'on a dit auparavant? LIV. II. CHAP. VIII.

Montrons le même défaut de ce ſyſtême ſous une autre face. L'Ange dit au Prophéte que Dieu a fixé les temps à ſoixante & dix ſemaines. Ces paroles ſont formelles, & ſans nuage. Cependant elles ne le ſeront plus, s'il faut adopter les calculs de Marsham. Tout au contraire, il faudra dire que Dieu a fixé les temps à ſoixante ſemaines. Je vais faire voir cette contrariété.

Selon le Critique Anglois, on doit diſtinguer les ſoixante & dix ſemaines en deux périodes, dont l'une ſoit de ſept ſemaines & finiſſe à Cyrus, & dont l'autre comprenne tout l'eſpace ſuivant. Donc pour remplir le nombre de ſoixante & dix ſemaines, il eſt néceſſaire d'en trouver encore ſoixante-trois, après que les ſept premiéres ſont écoulées, & il faut que les ſoixante-trois commencent préciſément au terme où finiſſent les ſept. Mais il n'étoit pas difficile à Marsham de comprendre que depuis le retour des Juifs juſqu'à Antiochus l'*Illuſtre*, il y avoit trop peu d'années pour remplir les ſoixante-trois ſemaines. Au milieu de cette diſette il a eu recours à de nouveaux calculs. Il n'a plus voulu commencer à Cyrus la datte, ou premiére époque des ſoixante-trois ſemaines, mais à la fin des ſept premiéres qui avoient commencé au temps où l'Ange parla. Il feint une nouvelle époque, il remonte à la ruine du Temple & à la captivité, antérieure de trois ſemaines ou de vingt-un ans à l'apparition de l'Ange. Ainſi rétrogradant de dix ſemaines, il revient juſte à Antiochus Epiphanès ſurnommé l'*Illuſtre*.

LIV. II. CHAP. VIII.

Or je maintiens que, même dans cette hypothéſe, ce ne ſeroit plus à ſoixante & dix ſemaines, mais ſeulement à ſoixante que Dieu auroit fixé les temps, contre la parole de l'Ange. En effet, s'il y a eu depuis la ruine du premier Temple, juſqu'à Antiochus Epiphanès, ſoixante-trois ſemaines complettes, donc il n'y en a eu que cinquante-trois depuis le retour des Juifs, qui fût poſtérieur de dix ſemaines à la deſtruction du Temple. Or à ces cinquante-trois, ajoûtez les ſept qui finiſſent au retour des Juifs, il reſte ſeulement ſoixante ſemaines. Concluſion directement contraire au texte formel & précis de l'Ecriture.

Eſt-ce donc qu'il eſt abſurde d'imaginer deux périodes dans la Prophétie, qui toutes deux ayent la même époque ? Je ne le dis pas. Seulement je trouve contradictoire cette unité de datte dans la queſtion préſente. Effectivement lorſqu'on joint les années de deux périodes en un ſeul tout, comme Marsham le fait ici, l'unité d'époque eſt impoſſible dans les deux périodes. Car enfin le premier nombre doit être rempli, avant qu'il ſoit poſſible de concevoir le commencement du ſecond. Autrement on compte deux fois les années du premier intervalle, ce qui eſt ſouverainement abſurde. Il eſt conſtant qu'on ne conçoit point deux durées diſtinctes, & collatérales. On ne conçoit le commencement de l'une qu'à la fin de l'autre. S'il en étoit autrement, le plus court eſpace de temps pourroit atteindre à la plus longue durée. Il n'y auroit pour cela qu'à joindre les années de divers événemens conſécutifs, puis enſuite prenant la même époque, revenir ſur elle autant de fois qu'il y auroit d'années dans le tout.

tout. En ce cas, il n'y auroit dans la durée la moins étendue que les bornes qu'on y voudroit mettre, & tout calcul ſeroit immenſe. Par éxemple, ſelon ce principe, je pourrois faire voir que depuis Jeſus-Chriſt juſqu'à la derniére deſtruction de Jéruſalem, il s'eſt écoulé cent cinq ans. Je n'aurois qu'à partager ce nombre en deux périodes, & leur donner la même époque qui feroit la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Je dirois: Depuis la naiſſance du Sauveur juſqu'à ſa mort, il y a eu trente-trois ans, ſelon la ſupputation ordinaire; depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt juſqu'à la ruine de Jéruſalem, il y a eu ſoixante & douze ans. Or trente-trois, & ſoixante & douze, font cent cinq. Donc il s'eſt paſſé cent cinq ans depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt juſqu'à la derniere ruine de Jéruſalem par les Romains. Aſſûrément je ſerois le plus ridicule des hommes, ſi j'oſois faire ce calcul inſenſé; choſe étrange! C'eſt pourtant celui que Marsham n'a pas honte de mettre dans la bouche de l'Ange qui inſtruit le Prophéte, abuſant ainſi du crédit que lui donne ſa grande érudition. LIV. II. CHAP. VIII.

Je ne m'arrête point à la vaine difficulté que nous fait le Chronologiſte Anglois. Il dit que les ſept premiéres ſemaines ne doivent pas être comptées avec les ſuivantes, parce-qu'elles marquent des événemens ſans rapport, & qu'il faut mettre un point dans le texte après les mots *hebdomadas ſeptem*, pour correſpondre à l'accent *atnah* qui eſt dans l'Hébreu, & qui marque une diſtinction conſidérable.

Quand on n'a pour ſoi que ces minuties Rabbiniques, elles ne ſauvent pas un ſyſtême des manifeſtes contradictions dont il ſe trouve chargé d'ailleurs. Ce n'eſt point par ces

LIV. II. CHAP. VIII.

sortes de remarques, presque toûjours frivoles, que se décide une cause aussi importante que l'est celle dont il s'agit. Mais s'il falloit enfin être jugé par ces observations grammaticales, je soûtiens que Marsham seroit vaincu. Il n'est besoin que de sçavoir lire l'Hébreu; pour ne pas ignorer que l'accent dont il est question, ne se place que dans les endroits où les Latins mettent les virgules, ou quelquefois deux points. Le fait est si constant que les Septante, mille fois plus croyables ici que Marsham, & que nous, ont ponctué le texte de Daniel, comme il l'est aujourd'hui dans la Vulgate. Leur témoignage sera-t'il donc au-dessous de la décision intéressée de quelques Juifs modernes, qui pour se défendre, se rabattent sans cesse sur la valeur des accens? Valeur sur laquelle ils ne sont pas même encore unanimes, & qu'ils apprécient comme il leur plaît, selon la nature du besoin. C'est au sens, c'est à la suite d'un texte qu'il faut avoir égard, non à ces petitesses de grammaire où l'esprit se dégrade, & d'où la difficulté ne sort presque jamais que plus confuse.

Que les septante Semaines ont commencé à la vingtiéme année d'Artaxercès surnommé la longue-main.

IL est temps que j'expose l'opinion qui s'accorde le mieux avec les paroles du Prophéte, & qui en développe toute la suite avec une évidence palpable.

Je dis donc que les soixante & dix semaines ont commencé à la vingtiéme année d'Artaxercès *la longue-main*, qui le premier permit aux Juifs le rétablissement de Jérusalem, com-

comme je l'ai fait voir plus haut. J'ajoûte que la fin des ſoixante & dix ſemaines ne tombe pas à la mort de Jeſus-Chriſt préciſément, mais quelques années après. C'eſt-à-dire que je fais écouler ſoixante-neuf ſemaines complettes avant la mort de Jeſus-Chriſt, & que je place ſa Paſſion au milieu de la ſoixante & dixiéme. LIV. II. CHAP. VIII.

Ainſi je fais ce raiſonnement. On doit commencer les ſoixante & dix ſemaines à l'ordre qui fut donné pour rebâtir Jéruſalem, comme le porte le texte ſacré, *ab exitu ſermonis ut iterum ædificetur Jeruſalem.* Or cet Edit fut donné à la vingtiéme année d'Artaxercès. J'en donne la preuve.

On ne voit que quatre Edits publiez en faveur des Juifs par les Rois de Perſe; celui de Cyrus, celui de Darius fils d'Hyſtaſpe, celui d'Artaxercès *la longue-main* à la ſeptiéme année de ſon régne, enfin celui du même Prince treize ans après, & le vingtiéme de ſon régne, au mois de Niſan. Or les Edits de Cyrus & de Darius fils d'Hyſtaſpe, ne permettoient aux Juifs que le rétabliſſement du Temple. Le premier Edit d'Artaxercès étoit même renfermé dans ces bornes, il ne regardoit que l'Autel & ſon culte. Ce ne fut que par le ſecond qu'il permit aux Juifs de rebâtir leurs murs, & les maiſons de Jéruſalem depuis ſi long-temps abattuës. Donc c'eſt à ce dernier Edit que commencent les ſoixante & dix ſemaines dont parle Daniel.

1. ESDR. c. 1. *Ibid.* c. 6. *Ibid.* c. 7. 2. ESDR. c. 2. 2. ESDR. c. 7.

Il me ſera facile de prouver la certitude de cette époque : je n'ai qu'à remettre ſous les yeux le texte ſeul de l'Ecriture. Artaxercès demande à Néhémie le ſujet de ſa douleur, & voici ſa réponſe: [*Je dis au Roi: O Roi, que votre vie ſoit éternelle. Pourquoi mon viſage ne* 2. ESDR. c. 2.

LIV. II. CHAP. VIII. *ne ſeroit-il pas abattu, puiſque la ville où ſont les tombeaux de mes peres eſt déſerte, & que ſes portes ont été brûlées ? Le Roi me dit : Que demandez-vous : Je priai le Dieu du Ciel, & je dis au Roi : Si ma demande ne déplaît pas au Roi, & ſi votre ſerviteur vous eſt agréable, envoyez-moi en Judée à la ville des ſépulchres de mes peres, afin que je la faſſe rebâtir. . . . Le Roi l'agréa, & il me permit de m'en aller. Je lui dis encore : Je ſupplie le Roi de me donner des lettres pour les Gouverneurs du pays de delà le fleuve, afin qu'ils me faſſent paſſer ſûrement juſqu'à ce que je ſois en Judée. Je le ſupplie auſſi de me donner une lettre pour Aſaph Grand-Maître de la forêt du Roi, afin qu'il me ſoit permis d'y prendre du bois pour couvrir les portes des tours du Temple, les murailles de la Ville, & la maiſon où j'habiterai. Le Roi m'accorda ma demande, parce que la main favorable de mon Dieu étoit ſur moi.*]

Plus bas Néhémie rapporte le diſcours qu'il fit aux Prêtres, aux Magiſtrats, & aux plus conſidérables du peuple Juif. *Vous voyez* leur dit-il, *l'affliction où nous ſommes ; Jéruſalem eſt abandonnée, ſes portes ont été réduites en cendres. Venez, rebâtiſſons les murailles de Jéruſalem, afin qu'à l'avenir nous ne ſoyons plus en opprobre.... & ils s'encouragérent tous à bien travailler*, pourſuit l'Ecriture. Peu après elle raconte les ſuccès de l'entrepriſe, le rétabliſſement des murs, des tours, des forts, des édifices domeſtiques, des citernes, des portiques, des aqueducs, enfin de tout ce qui avoit éprouvé la fureur des Chaldéens. C'eſt ce que confirme l'Eccléſiaſtique par ces paroles : *Et Nehemias in memoriâ multi temporis, qui erexit nobis muros everſos, & ſtare fecit portas, & ſeras, qui erexit domus noſtras.*

Ibid. verſ. 16. 17.

ECCLESIAST. c. 49. verſ. 15.

Après

Après un témoignage ſi formel, quel doute peut reſter encore, & que ſçauroit-on oppoſer qui ne ſoit détruit par l'évidence de tous ces textes ? Dira-t'on avec Scaliger que cet Artaxercès qui permit aux Juifs de rebâtir Jéruſalem, n'eſt pas Artaxercès *à la longue-main*, mais celui qui portoit le ſurnom de *bonne mémoire*? L'éxacte ſupputation des temps détruit cette difficulté, & confirme notre ſyſtême.

Artaxercès *à la bonne mémoire* commença de régner l'an 4310 de la période Julienne, & 404 avant l'Ere Chrétienne. Par conſéquent la vingtiéme année de ſon régne concourt avec la 4329 de la période Julienne, & la 384 avant l'Ere des Chrétiens. Or il eſt conſtant que Néhémie ne vivoit plus alors, puiſqu'il étoit né ſous le Pontificat de Saraïas, & qu'il fut un de ceux qui revinrent avec Zorobabel ſous Cyrus, l'an de la période Julienne 4178 & 536 ans avant l'Ere Chrétienne. J'avouë qu'il n'eſt pas abſolument impoſſible que Néhémie ait vêcu ſi long-temps par un miracle de la puiſſance divine. Mais Scaliger qui ſe trouvoit dans l'obligation de ſuppoſer ce miracle, le croyoit-il dans le fond de ſon cœur ? Et que devons-nous penſer d'un ſyſtême qui ne ſe ſoûtient qu'en appellant de pareils prodiges à ſon ſecours ? Faiſons voir maintenant que les ſoixante & dix ſemaines de Daniel n'ont fini qu'après la paſſion de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, que Jeſus-Chriſt eſt mort dans le cours de la ſoixante & dixiéme.

Suppoſons, comme l'avoüent les meilleurs Chronologiſtes, qu'Artaxercès *la longue-main* ait commencé de régner l'an 4241. de la période Julienne, ſa vingtiéme année tombera dans

LIV. II. CHAP. VIII.

dans la 4260 de la même période, du Monde 3550 & de Rome 281. Ajoûtez maintenant à ce nombre ſoixante-neuf ſemaines d'années; c'eſt-à-dire 483 ans, vous trouverez l'an du Monde 4033. de la période Julienne 4743 & de l'Ere Chrétienne 30 où l'on fixe le Baptême de Jeſus-Chriſt, quand on veut ſe conformer à l'ancienne Tradition.

Luc. c. 3. verſ. 23.

Reſtent ſept ans pour la derniére des ſoixante & dix ſemaines, & je la fais commencer à la premiére Pâque célébrée par Jeſus-Chriſt après ſon Baptême. Or ce fut trois, ou ſi l'on veut quatre ans après, que Jeſus-Chriſt fut crucifié, la quatriéme année de la deux cens deuxiéme Olympiade, la quarante-huitiéme de l'année Julienne, la trente-troiſiéme de l'Ere vulgaire, la dix-neuviéme de l'Empire de Tibére, & la quatre cens quatre-vingt-ſeptiéme de celles de Daniel. Donc notre calcul ſe rapporte avec juſteſſe & préciſion, au Texte du Prophéte. Telle eſt auſſi la ſupputation de ce qu'il y a jamais eu de plus ſçavans Hommes parmi les anciens, & parmi les modernes.

Concil. Neocæſar. Can. 11.
AUGUST. *lib. de Doctrina Chriſt. c. 28.*
EUSEB *l. 1. Chr & l. 8. Demonſt.*
HIERON. *in Dan*
GEORG. SYNC. *Chr. ad an M. 5534.*
M. HUET. Dem. Ev.
M. de MEAUX Hiſtoire Univerſ.
GROTIUS. *Comment.*
PETAVIUS *de Doctr. Temp.*

Qu'il eſt démontré par la Prophétie de Daniel que le Meſſie a été donné dans la Perſonne de JESUS-CHRIST.

ICI nous avons la joye de voir tomber aux pieds de la Foy toutes les répugnances, toutes les ſubtilitez, tous les faux détours du libertinage. Voilà le Dieu des Chrétiens prédit cinq ſiécles avant ſa naiſſance dans le Monde. En lui tous les caractéres de la prédiction ſont manifeſtement remplis, & je ſupplierai le Lecteur d'éxaminer de point en point l'événement ſur la Prophétie. La réalité

lité ſi fidélement peinte dans l'image, diſſipera ce qui lui reſte de doutes, & conſolera ſon cœur. LIV. II. CHAP. VIII.

Le Prophéte appelle celui dont il parle, le Saint des Saints, qui doit recevoir l'onction ſacrée; il ajoûte que par lui toute prévarication doit étre abolie, que le péché trouvera ſa fin; qu'il ſera la juſtice éternelle qui viendra ſur la terre, & qu'en ſa perſonne les Prophéties, & les viſions auront leur accompliſſement. DAN. c. 9.

Qui eſt-ce qui ne voit pas dans cette peinture les principaux traits de Jeſus-Chriſt? (1) N'eſt-ce pas lui qui eſt appellé le Chriſt, ou l'Oint du Seigneur? (2) N'eſt-ce pas lui qui eſt nommé par tout le Saint & le Juſte? (3) N'eſt-ce pas lui qui a remis les péchez aux hommes? (4) N'eſt-ce pas à ſa naiſſance que les prédictions ſaintes & profanes ont ceſſé? (5) N'eſt-ce pas en lui qu'éclate la vérité de toutes les Prophéties? (6) N'eſt-ce pas lui qui a été nommé le Chef d'un nouveau peuple? (7) N'eſt-ce pas lui qui a été retranché, & mis à mort? (8) N'eſt-ce pas lui qui a confirmé ſon alliance avec pluſieurs? (9) N'eſt-ce pas à ſa mort qu'ont fini les ſacrifices groſſiers, & les victimes ſenſibles? (10) N'eſt-ce pas auſſi-tôt après ſa mort que la déſolation entra dans le Temple, & que les aîles abomina-

(1) ACT. c. 4. verſ. 26. 27. *Ibid* c. 10. verſ. 37. 38. *Ep. ad* HEBR. c. 1. verſ. 8. 9. (2) LUC. c. 1. verſ. 35. ACT. c. 3. verſ. 4. *Epiſt. ad.* ROM. c. 3. verſ. 26. 1. *ad* COR. c. 1. verſ. 30.

(3) LUC. c. 24. verſ. 45. ACT. c. 10. verſ. 43. *Ibid.* c. 13. verſ. 38. *ad* COLOSS. c 11. verſ. 13.
(4) MATTH. c. 11. verſ. 13. *Ad* HEBR c. 1. verſ. 1.
(5) MATTH. c. 5. verſ. 17. *Ad* ROM. c. 10. verſ. 4.
(6) MATTH. c. 2 verſ. 4. 5.
(7) LUC c. 24. verſ. 45. 46
(8) *Ad* HEBR. *capp* 8. & 9.
(9) *Ibid.* c. 10 JOAN. c. 19. verſ. 30.
(10) MATTH. c. 23. verſ. 37. 38. *Idem.* c. 24. verſ. 1.

LIV. II. CHAP. VIII. PSALM. 92.

minables parurent dans le Lieu ſaint ? Qui pourroit donc réſiſter à tant de rapports, & ne pas loüer celui qui nous a rendu *ſi croyable la vérité de ſes Oracles* ?

Que l'on diſe ce qu'on voudra de nos calculs, & de nos ſupputations Chronologiques ; que les ſoixante & dix ſemaines ſoient équivoques pour la fixation de leur commencement à cauſe des expreſſions de la Prophétie ; qu'elles le ſoient ſur le temps de leur expiration à cauſe de la diverſité des opinions ſçavantes : il n'importe. Cette différence eſt trop légére pour former une difficulté ſérieuſe. Mais le Fait invincible, le Fait que nul homme ne peut effacer, ni mettre en doute, c'eſt que quelque datte qu'on choiſiſſe, à quelque époque qu'on commence, à quelque point qu'on finiſſe, toûjours il demeure vrai que les ſoixante & dix ſemaines ſont écoulées. Or c'eſt à la fin de ces ſemaines que le Saint des Saints devoit recevoir l'onction ſacrée, que le Chriſt devoit naître, & mourir. Donc le Saint des Saints eſt venu, donc le Meſſie a paru, donc il a ſouffert la mort. C'eſt après ſon ſupplice que le Temple, & la Ville devoient être détruits. Ils le ſont. Donc le Réconciliateur a été donné. C'eſt au milieu de la derniére ſemaine que les oblations, & les cérémonies de la premiére alliance devoient ceſſer. Elles ſont abolies. Donc cette derniére ſemaine eſt paſſée. C'eſt après la durée totale des ſoixante & dix ſemaines, que les Païens devoient être inſtruits. Ils l'ont été. Ils devoient reconnoître le Sauveur. Ils l'ont adoré. Que veut-on davantage ? Que l'incrédule le diſe, s'il le peut. Mais ſi l'évidence le frappe enfin ; ô Dieu, conſervez, arroſez ces premiéres ſemences, & par-

par votre grace faites qu'elles croiſſent pour le ſalut. LIV. II. CHAP. VIII.

Réponſes aux difficultez des Juifs ſur cette Prophétie.

RIEN n'eſt plus fort contre les Juifs que le témoignage même de leurs peres qui dans l'origine, & avant toute prévention de controverſe, appliquoient unanimement au Meſſie l'Oracle que nous venons d'expoſer. Les Rabbins Barachias, Moïſe ben-Nachman, Samuël, n'ont pas douté que le Sauveur ſi ſouvent promis dans les ſaintes Ecritures, ne le fût encore, & plus expreſſément qu'ailleurs, dans le neuviéme Chapitre de Daniel. Comme les quatre cens quatre-vingt-dix ans marquez dans ſa Prophétie conduiſoient à la fin du quatriéme millénaire du Monde, c'étoit auſſi l'ancienne Tradition des Juifs que le Meſſie paroîtroit vers la fin du quatriéme millénaire, & environ deux mille ans après Abraham. Un Elie très-reſpecté par eux, quoique ce ne ſoit pas le Prophéte de ce nom, l'avoit ainſi enſeigné dès avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & la mémoire s'en eſt conſervée dans le Talmud.

In Bereſuh Rabba. in Daniel. Epiſt. ad RAB. ISAAC.

Gem. Tract. San. c. 11.

Mais que ne peuvent pas des hommes une fois égarez, quand la lumiére a ceſſé de luire ſur eux? Les Juifs modernes ont tout tenté, tout épuiſé, tout écrit à tort & à droit pour enlever au Chriſtianiſme la preuve évidente de ſa Doctrine qu'il tire des livres de Daniel. Inutile effort. Plus ils inventent de ſubtilitez contre ſa Prophétie, & plus ils renoncent aux prédictions faites à leurs ancêtres; plus ils les détournent, & plus ils les accompliſſent, & démontrent la vérité de ce qu'elles diſent de

leur

LIV. II. CHAP. VIII.

leur aveuglement, & de leur chûte. Tant eſt vérifié à la lettre ce qui eſt écrit d'eux : qu'ils auront des yeux, & qu'ils ne verront pas ; qu'ils garderont les livres, & qu'ils n'en auront pas l'intelligence ?

Puiſqu'il entre dans mon plan de réfuter leurs réveries, je vais raconter les plus ſoigneuſement répétées par eux, ou par les incrédules

Premiére difficulté. *Vide* GAL. *de Arcan. Catho. verit. lib.* 4. *c.* 14.

La fâcheuſe contrainte où ſe trouve la Synagogue d'avoüer la juſteſſe de nos dattes, lui a fait imaginer d'abord que les ſemaines myſtéricuſes doivent s'entendre, non de ſemaines d'années, mais de ſemaines de dix années, enſorte que chaque ſemaine ſoit compoſée de ſoixante & dix ans, ce qui en feroit dans le tout quatre mille neuf cens. D'autres ont feint que c'étoient des années Jubilaires, chacune de cinquante ans. Quelques-uns ont été juſqu'à des ſemaines de cent ans par années ordinaires ; d'où ils concluënt tous que les temps ne ſont pas encore arrivez, & que la Prophétie n'eſt par conſéquent ni contre eux, ni pour nous.

Réponſe.

Peut-on dire des choſes ſi peu graves, ſans ſentir ſoi-même combien en les diſant on s'expoſe à la deriſion publique ? Ne tient-il donc qu'à dire au hazard tout ce qui ſe montre à l'imagination, ſans appeller le ſecours de la preuve, ni même celui de la vraiſemblance la plus légére ? Car enfin, je demande ſur quoi peut être fondée cette opinion bizarre qui ſuppoſe des années décennaires, jubilaires, & ſéculaires. Voit-on dans les Prophétes ; ne parlons point d'eux, voit-on même dans les ſonges du Talmud quelque éxemple d'une expreſſion pareille ? Eſt-ce une maniére de compter en uſage chez aucun peuple profane ?

ſane? Je défie qu'on en trouve aucun veſtige dans toute la vaſte étenduë de l'Hiſtoire. D'où vient donc ce ridicule commentaire? Si l'on peut inventer aujourd'hui des ſemaines de cent ans, qui empêchera les Juifs à venir d'en faire de mille, & de dix mille, toûjours en augmentant, & à meſure qu'ils ſeront preſſez par le beſoin? Les Juifs d'aprèſent diſent de leurs ancêtres, qu'ils ont donné aux ſemaines Prophétiques des bornes trop courtes; ceux qui viendront, par la même régle, ou plûtôt par la même licence, diront de ceux-ci, qu'ils ſe ſont mal-à-propos renfermez en des limites trop étroites. Par de telles imaginations tout ſera comme à la merci du caprice, & la vérité n'aura plus de caractère. Quel ſyſtême eſt donc celui d'où naiſſent inévitablement ces conſéquences inoüies? Je lui laiſſe donner un nom.

LIV. II. CHAP. VIII.

Mais il y a plus; s'il faut entendre les ſemaines Prophétiques chacune de dix, ou de cent ans, & même de plus, l'événement ſera contre elles. Pourquoi? C'eſt qu'il eſt prédit qu'à la fin des ſeptante ſemaines le Temple, & la Ville ſeront diſſipez. Or ce fait eſt paſſé. Il eſt dit encore qu'au même terme les ſacrifices ceſſeront, & ils ont ceſſé. Les ſemaines de dix, ou de cent ans par chaque année, feroient donc une durée manifeſtement éxorbitante. Cette concluſion eſt ſimple, mais je n'imagine pas ce qu'il ſeroit poſſible de lui oppoſer, & nous dirons toûjours aux Juifs, que ſi le Chriſt n'eſt pas venu, lui qui devoit précéder la déſolation du ſecond Temple, les Prophétes en qui ils eſpérent les ont trompez par de faux ſignes.

Pour ne ſe pas charger de cet excès inſoûtenable, en voilà d'autres qui expliquent la

Seconde difficulté.

Pro-

LIV. II CHAP. VIII.

Prophétie du Temple, & qui nous racontent de nouvelles viſions. A les entendre, les ſoixante & dix ſemaines de Daniel commencent à la premiére deſtruction du Temple. Ils comptent enſuite ſoixante & dix années pour le temps qu'il fut enſeveli ſous ſes ruines, & quatre cens vingt ans depuis qu'il fut rétabli, juſqu'à la déſolation univerſelle cauſée par les Romains. Or, diſent-ils, ces nombres ajoûtez font celui de quatre cens quatre-vingt-dix. Donc c'eſt le Temple qui eſt l'objet de la Prophétie. De la ſorte raiſonnent les Rabbins Salomo Jarchi, Saadias Gaon, & le Talmud même.

Réponſe.

Mais pour moi j'ai quelque honte, je l'avouë, d'arrêter le Lecteur ſur de ſemblables paradoxes, & de réfuter ce qui ſe réfute de ſoi-même. N'eſt-ce-pas aſſez que les Juifs nous étonnent par leur invincible obſtination, faut-il encore qu'ils trahiſſent leur ignorance, & qu'ils nous contraignent de leur en faire le reproche? Ils nous diſent que depuis la premiére juſqu'à la ſeconde deſtruction du Temple, il ne s'eſt écoulé que ſoixante & dix ſemaines. Qu'ils ouvrent leurs propres Annales, ils y verront Nabuchodonoſor renverſer Jéruſalem, & ſon Temple, à l'onziéme année du régne de Sédécias. Or depuis cette époque juſqu'à Tite, il y a non pas ſoixante & dix, mais quatre vingt-quatorze ſemaines d'années. Donc leur calcul excéde, & ne ſçauroit compatir avec la parole du Prophéte. On le voit, cette remarque toute ſeule emporte contre le Judaïſme une déciſion ſans replique; puiſque je la fonde ſur la Chronologie de ſa propre Hiſtoire.

Nabuchodonoſor détruiſit le Temple 598 ans avant Jeſus-Chriſt; Et Tite ne commença ſon régne qu'en 79. de l'Ere Chrétienne.

Allons plus loin cependant. Eſt-il vrai que les autres circonſtances de la Prophétie convien-

viennent au Temple, & le déſignent? Eſt-ce à lui que ſe rapporte la promeſſe du Chriſt Chef du nouveau peuple? Eſt-ce à lui que ſe rapporte la confirmation d'une alliance qui devoit abolir, & effacer l'ancienne? Eſt-ce à lui que ſe rapportent le retranchement, & la mort du Saint des Saints? Eſt-ce lui qui devoit être la Juſtice éternelle? Je ne cite ici que le Texte dans ſa ſimplicité originale, & encore ne le cité-je qu'en partie. Qui ne voit donc au premier regard combien eſt diſcordante, & mal aſſortie cette interprétation inéxacte qui gêne la Chronologie tout enſemble, & le ſens naturel, clair, & précis de l'Oracle ſacré? LIV. II. CHAP. VIII.

Troiſiéme difficulté.

Auſſi les Juifs qui ſont venus après, ont bien apperçû que leurs prédéceſſeurs s'étoient écartez de la route véritable, & qu'il étoit ſans honneur de ſoûtenir ce qu'il eſt ſi facile de renverſer. Aben-Ezra ſi célébre parmi eux, s'eſt rangé pour nous contre ſes freres, & rejette en termes formels l'application des ſeptante ſemaines au Temple. Mais quand on a réſolu de diſputer, ſeulement par haine de parti, en changeant de ſyſtême on ne fait que changer d'erreur, & c'eſt ce qui arrive dans la queſtion préſente.

Pour ſe dégager tout d'un coup d'un texte qui les preſſe, les Juifs ont amené ſur la ſcéne un Agrippa deſcendu d'Hérode, & que les Romains firent mourir un peu avant la ruine de Jéruſalem. C'eſt cet Agrippa que quelques-uns nous donnent encore aujourd'hui pour le Chriſt prophétiſé par Daniel, parce que ce Prince étoit Chriſt par ſon titre de Roi.

Réponſe.

Nouvelle preuve d'aveuglement, nouvelle fable démentie par tout ce qu'il y a d'Au-

LIV. II. CHAP. VIII.

teurs accréditez. Où a-t-on vû que cet Agrippa deſcendu d'Hérode, ait été perſécuté par les Romains ? Tout au contraire il fut eſclave aſſidu de leur parti, toûjours aimé des Empereurs, toûjours comblé de leurs bienfaits, & juſqu'à ſa mort poſſeſſeur tranquille de ſes Etats, même après la ruine de Jéruſalem. C'eſt Tacite qui nous l'apprend, & ſi les Juifs ne veulent pas déférer à ſon témoignage, nous leur citons Joſéphe même. A qui donneront-ils créance, s'ils la refuſent à celui de tous leurs freres qui a jamais été le plus jaloux de la gloire de ſa patrie?

TACIT. *Hiſt. l.b.* 5. JOSEPH *Bell. Jud. lib.* 7.

Un mot encore. Celui que Daniel annonce, doit être le Juſte, le Saint des Saints, & l'objet des Prophéties. Or, de grace, comment ces hauts titres ſe ſont-ils juſtifiez dans la perſonne d'Agrippa? Qu'a-t'il fait qui l'éléve au-deſſus des autres hommes ? A-t'il aboli les prévarications? Eſt-il devenu Chef d'un nouveau peuple? On n'oſe le dire, car il eſt impoſſible de rien montrer en lui qui approche de cette image. D'où vient donc qu'on s'expoſe à tant de mécomptes ? C'eſt parce qu'on veut ſe défendre, & qu'au fond on ignore ce qu'on doit dire.

O Juifs, écoutez ceci. Le Chriſt prophétiſé par Daniel, doit être mis à mort par le peuple qui doit ceſſer d'être le peuple. Or je vous fais cette queſtion. Etes-vous innocens, êtes-vous coupables du meurtre d'Agrippa ? Si vous en êtes coupables, comment dites-vous que ſa mort eſt le crime des Romains ? Si vous en êtes innocens, pourquoi dites-vous qu'il eſt le Chriſt, puiſque le Chriſt véritable ne doit périr que par vos conſeils, comme le dit ici le Prophéte, en cela ſoûtenu de tous les autres ? Des deux côtez la reſſource eſt donc

donc fermée pour vous, & la cauſe Chrétienne eſt victorieuſe. LIV. II. CHAP. VIII.

Perdus dans un labyrinthe ſans iſſuë, après s'être tournez de tous les ſens pour en ſortir, il a fallu venir enfin à ce mot terrible qui renonce à toutes les Prophéties, & faire un article de Foi de cette parole que tous les ſiécles liront avec ſurpriſe & avec horreur dans le Talmud: *Maudits ſoient ceux qui ſupputent les temps de l'arrivée du Meſſie.* Ainſi penſé-je voir dans la tempête le vaiſſeau jetté loin de ſa route, & le Pilote déſeſperé abandonner la trace de ſes calculs, aller où le hazard le porte, & s'envelopper de ſon trouble, en homme qui ne ſçait plus ni ce qu'il craint, ni ce qu'il cherche. *Gem. San.* IX. MAIMON. *in Epit. Talmud.*

Cependant, me direz-vous, il y a de l'obſcurité dans le texte de Daniel, & les commentaires qu'on eſt obligé de lui donner en font la preuve inconteſtable. Si les ſeptante ſemaines dont il parle étoient ſans ténébres, verroit-on ſi peu d'uniformité dans les diverſes explications que vous en rapportez vous-mêmes? Un Chronologiſte prendroit-il une datte rejettée par une autre, qui diſpute pour la préférence d'une époque différente? Aſſurément l'évidence ne compatit pas avec tant de variétez. La multiplicité des ſyſtêmes ſur un point, eſt la preuve déciſive qu'ils ſont tous arbitraires, & dès là ſans caractére de vérité. Il ſeroit donc mieux de faire comme les Juifs, d'abandonner la Prophétie de Daniel ſans en tirer d'avantage de part ni d'autre, & de la regarder comme un de ces endroits profonds & impénétrables, dont il faut déſeſperer d'avoir jamais l'intelligence parfaite. Quatriéme difficulté.

J'avoüe que les Sçavans ne conviennent pas Réponſe.

LIV. II. CHAP. VIII.

pas entr'eux du point juſte, où les ſeptante ſemaines ont commencé. Mais je n'avoüe point que la Prophétie pour cela ſoit obſcure, encore moins qu'elle doive être laiſſée comme une énigme inacceſſible à nos conceptions. Le texte eſt auſſi clair qu'il le peut être; l'Hiſtoire profane eſt ſeule comptable des diverſitez de ſupputation qu'elle occaſionne parmi les Doctes. Si elle s'accordoit avec elle-même, nous ſerions bien-tôt unanimes dans nos opinions. Mais quand les Annales anciennes ſe contrarient ſur les dattes, eſt-il ſurprenant que nos Auteurs ſe trouvent quelquefois en oppoſition ſur leurs calculs?

Après tout, à quoi vont toutes ces différences qu'on voudroit donner ici comme déciſives? A huit ou neuf ans au plus. Un ſi court eſpace peut-il donc faire une importante difficulté ſur un compte de quatre cens quatre-vingt-dix années? Où eſt le point Chronologique, s'il roule ſur un fait ancien, qui n'offre plus de diverſité de ſentimens parmi ceux qui le traitent? On ne voit que ces petits combats de Critique dans les Ouvrages deſtinez aux éclairciſſemens de Chronologie. Faudra-t'il pour cette raiſon abandonner comme énigme impénétrable toute l'Hiſtoire des premiers temps, & tourner contre elle préciſément ce qui ſert le plus à nous en applanir les routes? Perſonne au monde n'oſeroit tenir ce langage, & cependant on le hazarde indirectement ici. Pourquoi? Parce qu'il s'agit d'une prédiction dont on ſeroit bien aiſe, s'il étoit poſſible, d'infirmer ou d'éluder la force. Mais elle ſubſiſtera, quoi qu'on diſe, en monument éternel de la vérité de l'Evangile. Nous avons, après d'autres plus habiles, ouvert un ſyſtême ſimple

&

& correct qui concilie ſans embarras l'Hiſtoire ſainte, & l'Hiſtoire profane, qui remplit ſans excès ni diminution les ſeptante ſemaines réduites en ſemaines d'années, & qui loin de contraindre la ſuite des Rois de Perſe, l'éclaircit au contraire; & mieux que tout autre met en évidence la juſte durée de leur Régne. Pourquoi diſputer davantage? *Dieu*, dit un grand Prélat, *a tranché la difficulté, s'il y en avoit, par une déciſion qui ne ſouffre aucune replique. Un événement manifeſte nous met au-deſſus de tous les raffinemens des Chronologiſtes, & la ruine totale des Juifs qui a ſuivi de ſi près la mort de notre Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyans l'accompliſſement de la Prophétie.*

LIV. II. CHAP. VIII.

M. de MEAUX Hiſt. Univerſ. 2.

CHAPITRE IX.

Que JESUS-CHRIST *eſt né d'une Vierge, ſelon qu'il avoit été prédit.*

CEUX qui voudroient que le Meſſie fût né au milieu des grandeurs, environné de la pompe, & tout brillant de l'éclat que le monde admire, trahiſſent bien plus la baſſeſſe de leurs idées, qu'ils ne montrent l'élévation de leurs ſentimens. Dieu qui eſt le ſeul grand, & à qui ſeul il appartient auſſi d'apprendre où réſide la vraye grandeur, ne conſulte pas nos vaines penſées quand il éxécute ſes deſſeins, & que ſortant, pour ainſi dire, de ſon éternel ſécret, ſa puiſſance manifeſte aux hommes les conſeils de ſa ſageſſe. Il choiſit, non les voyes que demanderoit notre aveugle prudence, mais celles qui expriment le mieux

LIV. II. CHAP. IX.

LIV. II. CHAP. IX.

l'infinité de ſes perfections, & la beauté de l'Ordre. Il agit en Dieu; c'eſt-à-dire par des coups *de ſa main puiſſante, & de ſon bras étendu*, comme il le dit lui-même. Il s'annonce par les prodiges qu'il fait marcher devant lui, & laiſſant la Nature & ſes loix, ſans rien emprunter d'elles, ſans écouter nos préjugés, ſans conſulter nos penchans, il imprime à ſon œuvre ce caractère de majeſté qui tout d'abord en démontre l'auteur.

Ainſi quand il ſera venu ce moment marqué dès les jours de ſon éternité, ce moment heureux où il aura réſolu de donner à l'Univers le plus tendre, le plus précieux gage de ſa miſericorde, ſon propre Fils; ce ne ſera point dans cette magnificence qui ébloüit nos ſens, qu'il le fera paroître. Il naîtra dans la foibleſſe, dans l'indigence, dans l'obſcurité d'une famille déchüe, ſans diſtinction au dehors, & comme le plus ignoré d'entre nous. Mais afin que le Libérateur, le Pontife, le Sauveur du Monde, porte la marque de ſon éternelle origine, afin qu'un trait unique diſtingue ſon auguſte génération de toute autre, & qu'à jamais elle ne puiſſe être confonduë avec les races humaines, il naîtra dans le ſein d'une mere Vierge, il n'aura de pére que Dieu ſeul; & pour en affermir la croyance, les Prophétes à qui le ſécret de ce prodige ſera confié, ſeront chargez de l'annoncer à la terre de longs ſiécles avant qu'il s'accompliſſe.

ISAI. c. 7. verſ. 14 *Id.* c 9. verſ 6.

Ecoutez ce qu'en dit Iſaïe: *Une Vierge*, on pourroit traduire, & peut-être mieux, *la Vierge concevra & enfantera un fils & il ſera appellé Emmanuel*; c'eſt-à-dire: *Dieu avec nous.*

LUC. c 1. verſ. 26. *& ſuivans.*

Le voilà donc ce Meſſie, caractériſé par le ſigne le plus merveilleux; le voilà le fils de celle

celle qui a *trouvé grace devant Dieu*; le voilà celui que *l'opération de l'Eſprit ſaint* a fait naître dans le ſein de Marie; ce compoſé miraculeux de Dieu & de l'homme; ce *Jeſus*, ainſi nommé, parce qu'il devoit *ſauver* ſon peuple; ce Saint par excellence; ce fils de Dieu: cet *Emmanuel* enfin, & Dieu lui-même habitant parmi les hommes. LIV. II. CHAP. IX. MATTH. c. 1. verſ. 18 & ſuivans.

Auſſi après les paroles que vous venez d'entendre, le Prophéte ajoûte, non plus comme voyant de loin, mais comme s'il enviſageoit de près le grand objet qu'il préſente: *Un petit enfant nous eſt né, un fils nous a été donné. Il portera ſa principauté ſur ſon épaule, & il ſera appellé l'Admirable, le Conſeiller, Dieu, le Fort, le Pere du ſiécle futur, le Prince de la paix. Son Empire s'étendra de plus en plus; & la paix* (qu'il établira) *n'aura point de fin. Il s'aſſéera ſur le thrône de David, & il poſſédera ſon Royaume, pour l'affermir & le fortifier dans l'équité & la juſtice, depuis ce temps juſqu'à jamais.* Recueillez tous ces titres, & vous les trouvez tous remplis dans la perſonne de Jeſus-Chriſt. Ce ſont ſes caractères, ſes priviléges, ſes fonctions, ſes grandeurs, & ſa gloire. Il *porte ſa principauté ſur ſon épaule*, parce qu'en lui eſt le principe de toute autorité; parce qu'il n'a beſoin ni d'être reconnu par ſon peuple, ni d'être aidé par ſes armées à ſoûmettre les rébelles; parce qu'il eſt lui-même ſa force, ſa puiſſance, ſa royauté, & que tous ſes ſujets ſont ſa conquête. Il eſt *l'Admirable*; car qui peut comprendre ſa charité, ſon humilité, ſon amour! Qui peut ſonder le ſécret par lequel il unit dans ſon être deux natures ſi diſproportionnées entre elles! Il eſt *l'Admirable*; car qui peut l'être davantage que celui dont on a ISAI. c. 9. verſ. 7. & 8.

LIV. II. CHAP. IX.

dit: *jamais homme n'a parlé de la ſorte?* Celui qui parlant de lui-même a pu dire: *qui eſt-ce d'entre vous qui me reprendra de péché?* Celui qui a *fait des œuvres que perſonne n'avoit faites avant lui?* Il eſt *Conſeiller* par excellence, parce qu'il eſt la ſageſſe de ſon Pere, & que par lui ſe ſont conſommez les décrets du très-Haut. C'eſt lui *qui éclaire toute intelligence qui entre à la vie*; c'eſt lui qui calme, qui conſole, qui releve les cœurs abbatus, qui leur enſeigne toute vérité par l'efficace & l'onction de ſon Eſprit. Il eſt *le Fort*, non ſeulement, parce que *nul ne lui peut ravir ceux que ſon Pere lui a donnez*, mais encore parce que *tout a été fait par lui, & que ſans lui rien n'auroit été fait de ce qui a été fait.* Il eſt *le Fort*, parce que *toute puiſſance lui a été confiée dans le Ciel & ſur la terre*; parce que rien ne réſiſte à ſa parole, que la nature entiére obéit à ſa voix, qu'il appelle les prodiges, & les prodiges viennent; jamais arrêté ni contraint par la matiére, qu'il tourne, qu'il arrange, qu'il façonne, qu'il meut, & qu'il diſpoſe comme il lui plait. *Il eſt le Pere du ſiécle futur*, c'eſt à-dire de ce nouveau Peuple dont il eſt le Légiſlateur par ſes divines leçons, de ce peuple heureux qui croit en lui, & qu'il doit faire à jamais régner avec lui. Sans lui tout le fruit de la création étoit perdu pour les hommes, & les biens du ſiécle à venir que Dieu réſerve à ceux qu'il aime, étoient à notre égard comme s'ils n'étoient point. Sans lui, le tombeau ſeroit notre éternelle demeure, & le jour, quand la mort nous l'a ravi, ne luiroit plus pour nous. La réſurrection de nos corps eſt le préſent que nous fait la ſienne. Il change une maiſon fragile & terreſtre, en une maiſon éternelle & céleſte. Il eſt

JOAN. c. 7. verſ. 46.

JOAN. c. 10. verſ. 28.

Id. c. 1.

eſt la cauſe & le modéle de la gloire dont nous ſerons revêtus ; il ſera le pere dont nous ſerons tous les enfans par un nouveau genre de création, & ſa famille immortelle n'aura beſoin que de lui pour ſubſiſter au de-là des temps. Il eſt *le Prince de la paix* ; car il a ſeul réconcilié le Ciel avec la terre, ſeul il a formé ces nœuds de concorde qui nous uniſſent ; il a ſeul établi ces loix de charité bienfaiſante qui ne font plus de tous les ſiens qu'un même cœur, un même eſprit, une même volonté. Il n'y a de paix que dans ſon Royaume, parcequ'il y gouverne *dans la juſtice*, & qu'il en inſpire l'amour. Il n'y a que confuſion & trouble ailleurs, parceque c'eſt le régne de la cupidité, que l'amour effréné de ſoi-même y domine, & qu'il y autoriſe l'orgueïl à ſe faire le centre de tout. Achevons, il eſt *Dieu*. Par ce mot tout eſt dit. Il eſt Dieu, non point dans un ſens éxagéré, vague, & impropre, mais en nombre ſingulier, abſolument, ſans reſtriction, ſans métaphore, & ſans figure ; le Dieu unique, le Dieu ſuprême. *Son égalité avec* ſon Pere n'eſt point *une uſurpation*. La *Divinité entiére & pleine* réſide, *habite en lui* ſans diviſion & ſans partage. Il eſt Dieu, mais Dieu & homme, *le Verbe fait chair*, le véritable *Emmanuel*. Il eſt Dieu, & il a fallu nous en avertir, de peur que ſon humilité, ſon application à ſe cacher, ſes abbaiſſemens, ſes ſouffrances, ſes profondes amertumes, & les ignominies qui terminérent ſa courſe mortelle, ne nous fuſſent une occaſion de le méconnoître. Il eſt donc celui que le Prophéte avoit en vuë, celui enfin qui a rempli toutes les circonſtances, toute l'étenduë, tout le merveilleux de la prédiction.

LIV. II. CHAP. IX.

Ad PHILIP. c. 2. verſ. 5. 6.

LIV. II. CHAP. IX.

Mais nous éxagérons peut-être; & ce qui, ſelon nous, s'explique ſi naturellement de Jeſus-Chriſt, ſeroit ſuſceptible de quelque autre ſens qui ne le regarde pas? A Dieu ne plaiſe que nous ſongions à le diſſimuler; nous avoüons qu'ici nous avons à combattre les Juifs, dont les difficultez ſont ſpécieuſes. Nous convenons qu'il s'eſt trouvé des Chrétiens habiles, à qui la Prophétie que nous expliquons n'a pas ſemblé déciſive pour la cauſe de l'Evangile; & que nous mêmes, car à quoi bon le taire, nous avions, à deſſein, omis d'en parler dans la premiére édition de cet Ouvrage, retenus par la crainte de ne rien dire d'aſſez tranchant ſur une matiére de cette importance. Mais aujourd'hui que nous l'avons approfondie davantage, & que nous nous flattons de la poſſéder mieux, nous ne feignons point d'avancer que ni les Juifs, ni les ſçavans Critiques dont nous allons rapporter les ſentimens, n'ont rien oppoſé qui infirme, tant ſoit peu, la force de la Prophétie dont il eſt queſtion. La voici toute entiére, après que nous aurons mis le lecteur au fait de ce qui en fut l'occaſion.

Sous le régne d'Achaz, le Royaume de Juda ſe trouva réduit aux plus grandes extrémitez. Ce Prince attaqué par les Rois de Samarie & de Damas, étoit ſans forces pour ſe défendre, & ne voyoit de reſſources pour lui que dans le Roi d'Aſſyrie dont il ſongeoit à ſe procurer le ſecours. Ce fut alors que le Seigneur dit à Iſaïe : *Allez au devant du Roi Achaz, avec Jaſub votre fils, & dites-lui de ne pas craindre ces deux queuës de tiſons fumans, Raſin Roi de Syrie, & Phacée Roi d'Iſraël, parcequ'ils n'éxécuteront point leurs mauvais deſſeins contre Juda.* Iſaïe obéit; & comme

ISAÏ. c. 7. verſ. 3.

me Achaz ſe défioit de ſes promeſſes, le Prophéte lui dit: *Demandez au Seigneur un ſigne au plus haut du Ciel, ou au plus profond de la terre: je n'en demanderai point, répondit Achaz, & je ne tenterai point le Seigneur. Ecoutez donc, Maiſon de David*, repartit Iſaïe, *N'eſt-ce pas aſſez que vous ſoyez à charge aux hommes, ſans l'être encore à mon Dieu? C'eſt pourquoi le Seigneur va vous donner un ſigne. Une Vierge concevra & enfantera un fils, & ſon nom ſera Emmanuel; il ſe nourrira de beurre & de miel, juſqu'à ce qu'il ſçache diſtinguer le bien du mal; car avant que cet enfant ſçache diſcerner le bien du mal, cette terre que vous avez en horreur ſera delivrée de ces deux Rois....* Iſaïe prit deux témoins, & écrivit en leur preſence: *Hâtez-vous de prendre les dépoüilles.* Il s'approcha de la prophéteſſe ſon épouſe, elle conçut & enfanta un fils; & *le Seigneur lui dit: appellez-le, Hâtez-vous de prendre les dépoüilles.* [Chaſch-bas;] *car avant que cet enfant ſçache appeller ſon pere & ſa mere, je détruirai la force de Damas, & je livrerai les dépoüilles de Samarie au Roi des Aſſyriens.* Iſaïe portant enſuite la parole aux peuples de Juda, leur dit: *Me voici moi, & les enfans que le Seigneur m'a donnez pour être des ſignes, & des prodiges en Iſraël, de la part du Dieu des armées qui habite en Sion.* Puis il parle de la vengeance que le Seigneur devoit éxercer contre les deux Princes qui faiſoient la guerre à Juda, du bonheur futur de ce Royaume, & il ajoûte: *Car il nous eſt né un fils, un jeune enfant nous a été donné, l'Empire a repoſé ſur ſes épaules; ſon nom ſera l'admirable;* & le reſte que j'ai rapporté plus haut. Voilà dans toute ſon étenduë la Prophétie que nous avons à développer. Le point eſt de ſçavoir

LIV. II. CHAP. IX. *Ibid.* verſ. 11.

Ibid. verſ. 13.

ISAI. c. 8.

ISAI. c. 9.

LIV. II CHAP. IX.

ſi, excluſivement à Jeſus-Chriſt, elle a un ſens littéral qui ſe ſoit trouvé rempli du temps du Prophéte, ou ſi Jeſus-Chriſt en eſt le ſeul, du moins le principal objet. Je dis le ſeul, ou du moins le principal, & je ſupplie le lecteur d'obſerver ces termes; ils ſont ici d'une extrême conſéquence.

Suppoſons en effet, comme le prétendent les Juifs, & comme auſſi nous le réfuterons bien-tôt, que la prédiction qu'on vient de lire ſe puiſſe entendre à la lettre de l'épouſe d'Iſaïe. Suppoſons avec eux que le fils qui naît d'elle ſoit tout à la fois *Emmanuel*, & *Hâtez-vous d'ôter les dépouilles*. Je maintiens que dans cette ſuppoſition même, la Prophétie reſteroit toujours, & d'une façon particuliére, appliquable à Jeſus-Chriſt; il eſt aiſé de le faire entendre.

Dès les jours de Jeſus-Chriſt & même auparavant, les Juifs étoient accoûtumez aux applications allégoriques & figurées de l'Ecriture. C'étoit parmi eux une perſuaſion commune, un ſentiment général que les Auteurs Sacrez étoient ſuſceptibles preſque par tout d'un double ſens; qu'au delà du littéral qui s'offre le premier à l'eſprit, il y en avoit un autre plus caché, plus profond, plus important, & à le bien prendre, plus direct, plus conforme à l'intention de l'Auteur. Ce que penſoit la Synagogue ſur ce point dès les temps les plus reculez, elle le penſe encore aujourd'hui. Elle reconnoît, par éxemple, que le Meſſie doit réſuſciter, & elle le reconnoît, parce qu'autrement il ſeroit impoſſible d'accorder les Ecritures qui marquent clairement & ſa mort & ſon régne éternel. Mais quelle preuve donne-t'elle qu'il reſſuſcitera? Nul autre que le prodige arrivé dans

la

a perſonne de Jonas. Ce prodige n'étoit pourtant pas en lui-même une réſurrection proprement dite, ce n'en étoit que le type & la figure. Donc il y a, de l'aveu des Juifs, des figures qui ſe tournent en preuves, des actions prophétiques qui devoient s'accomplir de nouveau dans l'hiſtoire du Meſſie, quoique déja elles euſſent eu leur premier accompliſſement dans quelqu'un des perſonnages de l'hiſtoire Sainte. Or telle ſeroit ici la naiſſance *d'Emmanuel*, ou de *Hâtez-vous de prendre les dépoüilles*. J'en donne la raiſon. LIV. II. CHAP. IX.

D'une part, la virginité de la mere du Meſſie étoit néceſſaire pour l'accord des Prophéties entre elles, comme je le ferai voir à la fin de ce Chapitre. De l'autre, Dieu vouloit l'annoncer, & la confirmer par une figure. Mais parcequ'il n'y a rien dans l'ordre naturel qui puiſſe repréſenter l'enfantement d'une mere Vierge, il a fait prédire qu'une Vierge concevroit & enfanteroit. Que cette Vierge ſoit la femme d'Iſaïe, ſelon que le prétendent les Juifs, qu'importe? Qu'elle conçoive & qu'elle enfante à la maniére ordinaire, qu'importe encore? Ne ſuffit-il pas qu'elle puiſſe être la figure d'une Virginité féconde, comme la célébre circonſtance de l'Hiſtoire de Jonas eſt la figure de la reſſurrection du Meſſie? J'ai donc eu raiſon de dire que, même en avoüant que la Prophétie, priſe dans le ſens littéral, regarde l'épouſe d'Iſaïe, les Juifs n'en peuvent tirer d'avantage contre nous. Il faut ſelon leurs propres principes, & malgré notre aveu, convenir que rien n'empêche que la prédiction ne puiſſe s'expliquer de la naiſſance du Meſſie, figuré par le fils du Prophéte; de la Virginité féconde

LIV. II. CHAP. IX.

de de Marie, figurée par la maternité miraculeuſe de l'épouſe d'Iſaïe; & enfin de la délivrance du genre humain, repréſentée par celle de Juda. Que s'ils oppoſent que toutes les circonſtances de cette figure ne quadrent pas dans une extrême préciſion avec celles qui doivent accompagner la naiſſance du Meſſie, je leur dis à mon tour: ſelon vous mêmes, Salomon eſt le plus parfait ſymbole, & la plus reſſemblante image du Libérateur. En combien de ſens néanmoins en eſt-il différent? Combien de traits dans l'un, dont vous ne ſçauriez montrer de veſtiges dans l'autre? Exiger ici que le Type ſe rapporte en tout à ce qu'il repréſente, ce n'eſt donc pas attaquer nos principes, c'eſt renverſer les vôtres; c'eſt les démentir; c'eſt incidenter contre la bonne foi. Après ce court éclairciſſement que j'ai cru néceſſaire, je reviens à mon premier objet; je prouve que la prédiction ne regarde que Jeſus-Chriſt ſeul, & que toute autre application ſe contredit, ou ſouffre des difficultez invincibles.

Iſaïe parle de trois enfans; de deux qui ſont les ſiens; *Sear-Jaſub*; *Maher Scalal-Chaſc-bas*; & *d'Emmanuel*. Il n'y a point de diſputes ſur le premier dont le nom ſignifie, ou, *le reſte reviendra*, pour marquer que le peuple qui devoit être emmené captif à Babylone, en reviendroit; ou, *celui qui reſtera ſe convertira*, pour faire entendre qu'après la délivrance de Juda, les reſtes de ce peuple ſe convertiroient au Seigneur ſous le régne d'Ezéchias. Mais il ſemble plus difficile de ne pas confondre *Chaſc-bas* avec *Emmanuel*. S'il étoit vrai qu'ils ne fuſſent que le même enfant ſous divers noms, envain chercherions nous ici le fils de Marie. Celui du Prophéte rempliroit toutes

Isai. c. 10. verſ. 22.

les

les circonſtances de la prédiction. Tout au contraire ſi *Chaſe-bas* eſt différent *d'Emmanuel*; il n'y a plus à conteſter, celui-ci eſt évidemment le Libérateur tant promis, & le Dieu des Chrétiens. Or je dis qu'ils portent l'un & l'autre des caractères trop diſtinctifs pour s'y méprendre. LIV. II. CHAP. IX.

Et d'abord, outre les divers noms dont ils ſont appellez, la mere de l'un eſt préciſement marquée, & celle de l'autre ne l'eſt pas. L'un eſt le gage actuel & préſent de la délivrance prochaine de Juda, l'autre n'en eſt que le ſigne éloigné. La naiſſance de l'un, parce qu'elle devoit arriver bien-tôt, eſt dattée en préſence de deux témoins, & la naiſſance de l'autre n'eſt point déſignée par ce caractère ſpécifique. L'un n'étoit que du pays, & de la tribu de Juda, l'autre y devoit naître auſſi, mais il en étoit le ſouverain. L'un aſſûroit une paix qui ne devoit durer qu'un temps, l'autre devoit dans ſon Empire en établir une qui n'auroit point de fin. L'un eſt décidé fils du Prophéte; l'autre, je l'ai déja dit, eſt *l'Admirable*, le *Conſeiller*, *Dieu*, le *Fort*, le *Pere du ſiecle futur*. *Chaſe-bas* & *Emmanuel* ne ſont donc pas le même enfant, & la différence de leurs caractères marquée dans Iſaïe, demande évidemment qu'on les diſtingue. *Id. c.* 8. verſ. 8.

Il y a plus; le Prophéte ne ſe borne pas à dire que la *Vierge ſera enceinte*. Il va plus loin. Il annonce cet événement comme un ſigne de miſéricorde, comme le ſigne que Dieu a réſolu de conſerver ſon peuple, comme un ſigne propre à raſſûrer le cœur d'Achaz, un ſigne que le très-Haut donne lui-même, un ſigne enfin que le Roy conſterné n'oſe demander au Prophéte; *je ne demanderai* *Id. c.* 8. verſ. 12.

LIV. II. CHAP. IX.

rai point de prodige, & je ne tenterai point Dieu. Or la naiſſance d'un enfant qui entre au monde à la maniére accoutumée, peut-elle être donnée, peut-elle être reçuë comme le ſigne miraculeux d'une délivrance inattenduë, le ſigne qu'on ne puiſſe confondre avec les moyens naturels, & qui marque inconteſtablement l'œuvre particuliére de Dieu? Etoit-ce aſſez déſigner cet enfant que de dire pour le caractériſer, qu'il ſe *nourriroit de beurre & de miel?* Ces alimens n'étoient-ils pas communs à tous les enfans du pays? Et le fils du Prophéte étoit-il par là diſtingué de la foule des autres? Ce n'eſt donc pas de *Chaſc-bas* qu'Iſaïe a voulu parler dans la peinture du merveilleux enfant dont il trace les grandeurs. Un plus noble objet lui étoit offert. Il en préſente lui-même un plus auguſte, quoiqu'un peu voilé, à la maniére des Prophétes, & cet objet, je le demande, quel eſt-il? Si non Jeſus-Chriſt le véritable *Emmanuel*; le vrai Melchiſedec: ſans pere ſur la terre, ſans mere au Ciel; le ſeul, depuis l'origine des ſiécles, caractériſé par le titre glorieux de fils d'une Vierge; le ſeul innocent & ſans tache par le droit de ſa naiſſance, & déſigné par les autres Prophétes par tous les mêmes priviléges qu'Iſaïe lui donne ici.

JEREM. c. 31. verſ. 22.

EZECH c. 44. verſ. 2. 3.

Pour détruire une interprétation ſi naturelle & ſi ſimple, on a tout imaginé, tout tenté, tout employé. Mais à quoi tant d'efforts ont-ils conduit? On le va voir; à rendre la Prophétie plus éclatante, & notre cauſe plus victorieuſe encore. Commençons par ce qui ſemble ici le plus déciſif à quelques-uns.

Premiére difficulté.

Ils nous accuſent d'infidélité, de partialité du moins, dans la maniére dont nous traduiſons

ons le texte d'Iſaïe d'après S. Matthieu. Le mot *Alma*, que nous rendons par celui de *Vierge*, eſt, diſent-ils, un de ces termes généraux dont la ſignification varie, & qui ſe prend quelquefois dans un ſens, quelquefois dans un autre; tantôt pour une fille chaſte & inconnuë aux hommes; tantôt pour une jeune perſonne, indépendemment de ſa virginité; ſouvent même pour une fille dont l'innocence n'a point été ſans atteinte. Or s'il en eſt ainſi, le ſens que nous donnons aux paroles du Prophéte n'a pour fondement qu'une explication arbitraire; & pour la renverſer, il ne faudra que lui en oppoſer une autre, également fondée ſur l'intérêt de la cauſe qu'on voudra ſoûtenir: car où les termes ne ſont pas reſtrains par leur nature à un ſeul & unique ſens, rien ne gêne la liberté de les prendre dans l'une des ſignifications qu'ils comportent, & que l'uſage leur a laiſſées. LIV. II. CHAP. IX.

Cette objection mille fois répétée, & toûjours produite avec confiance, n'eſt pourtant qu'une fauſſe allégation; & ſans vouloir plus qu'il ne me convient, me faire honneur d'une érudition Rabbinique ſur la valeur des termes, j'oſerai dire que celui dont il s'agit, n'a preſque jamais ſignifié dans la langue originale qu'une Vierge, en prenant ce dernier mot dans toute la rigueur; & que parmi les Hébreux il étoit l'un des termes qui déſignoient le plus préciſement une fille non mariée. C'eſt en ce ſens qu'il eſt employé dans la Geneſe, où Rébecca eſt appellée indifféremment tantôt *Bethoula*, & tantôt *Alma*: C'eſt en ce ſens encore qu'il eſt appliqué dans l'Exode à la ſœur de Moïſe. *Alma* dérive en effet d'une racine qui veut dire être à l'abri, caché, renfermé. Même dans la langue Pu- GENES. c. 24. EXOD. c. 11.

LIV. II. CHAP. IX.

Punique qui eſt, comme on le ſçait, la même originairement que l'Hébraïque & la Phénicienne, il a tout le même ſens & la même ſignification. Sur ce principe, S. Jerôme (*a*) dont on ne conteſtera pas le ſçavoir en matiére de critique ſur les langues anciennes, décide auſſi que le Prophéte, dans l'endroit que nous diſcutons, n'employe pas le terme de *Bethoula*, qui marque ſimplement une fille, mais celui d'*Alma*, le ſeul propre à repréſenter une Vierge qui n'a jamais paru aux yeux des hommes.

La raiſon qui dans l'origine a fait donner aux Vierges le nom de cachées ou de renfermées, eſt d'ailleurs naturelle & ſimple. On ſçait que dans les ſiécles reculés & ſurtout dans l'Orient, les filles n'habitoient que l'intérieur de la maiſon le plus ſécret, & le moins expoſé. Religieuſement gardées dans l'enceinte domeſtique, elles n'en ſortoient qu'en des oc-

(*a*) Ergo Alma non ſolum puella, ſed cum ἀποκρύφου Virgo abſcondita dicitur & ſecreta, quæ nunquam virorum patuerit aſpectibus, ſed magnâ parentum diligentiâ cuſtodita ſit. HIERON *in Iſai c.* 7.

Alma quod interpretatur Abſcondita, id eſt Virgo nimiâ diligentiâ cuſtodita, majoris mihi videtur laudis eſſe quam Virgo. Virgo quippe, juxta Apoſtolum, poteſt eſſe corpore, & non ſpiritu. Abſcondita vero quæ virgo eſt, ἀποκρύφου virginitatis habet; ut & Virgo ſit & abſcondita, & quæ abſcondita eſt juxta idioma Linguæ Ebraæ, conſequenter & Virgo eſt. Quæ autem Virgo, non ſtatim ſequitur ut abſcondita ſit *Id m in Tradit. Ebraic.*

Offendant igitur Judæi in ſcripturis aliquid poſitum Alma, ubi adoleſcentulam tantum, & non virginem ſonet, & concedimus eis illud quod in Iſaia apud nos dicitur: Ecce Virgo concipiet & pariet, non abſconditam Virginem ſed adoleſcentulam ſignificare jam nuptam. *Ibid.*

occaſions extrémement rares, & preſque jamais qu'au jour où leur famille leur donnoit un époux. Encore le mariage même n'avoit-il pas toûjours le privilége de les affranchir de cette auſtère tutelle. Quelquefois, lorſqu'elles étoient trop jeunes, elles rentroient pour quelque temps ſous la garde de leurs meres: ou lorſqu'il étoit à craindre qu'un attachement trop tendre n'amollît le cœur de l'époux, s'il étoit libre d'entretenir ſa femme au gré de ſes deſirs, une ſcrupuleuſe précaution ne lui permettoit des entrevuës que de loin en loin, & toûjours courtes & rapides. L'Hiſtoire & la Fable ne ſont remplies que de faits qui dépoſent de cet uſage. On le voit clairement dans les avantures, par éxemple, de Danaë, d'Héro, & des filles de Lycoméde. Héſiode, Euripide, Horace, Catulle, Euſtathe rappellent cent fois à cette coûtume, & Phocylide en parle comme d'une eſpéce de loi qu'il n'étoit permis à perſonne de violer. Sans chercher dans les Ecrivains profanes les preuves, & les témoins de ce que nous avançons, les Livres Sacrez nous en fourniſſent eux-mêmes. Il eſt parlé dans le livre d'Eſther de la demeure particuliére deſtinée aux Vierges chez les Perſes, & des Eunuques qui veilloient ſur elles. Le premier livre des Rois raconte qu'Amnon épris d'un amour inceſtueux pour Thamar, tomba dans une langueur qui le conſumoit, & le texte ajoûte: parce que Thamar étoit jeune, il crut impoſſible de forcer la demeure qui la renfermoit. Ce qui a donné lieu à Joſéphe de faire obſerver combien chez les Juifs étoient ſévéres les mœurs antiques dans l'éducation des Vierges. Remarque conforme à celle qui ſe trouve dans les Macchabées, où l'Auteur, pour nous peindre

LIV. II. CHAP. IX. PHIRNUT. *de Nat Deor. de Nept.* HESIOD. EURIPID. *in Phœniſſ.* HORAT. *l. 3. Ode. 16.* CATULL. *Carm. Nupt.* EUSTATH. *Erot. Lib. 3. & 5.* PHOCYLID. *in Præcep.* *Eſther. c. 11. verſ. 11. 15.* *1. REG. c. 13. verſ. 2.* JOSEPH. *Antiq. L. 7. C. 7.*

LIV. II. CHAP. IX.

dre avec plus de force les extrémités où le peuple étoit réduit par Antiochus, dit que les Vierges mêmes, qui *auparavant étoient étroitement renfermées*, ſortoient en foule, & couroient vers le Grand Prêtre Onias, rempliſſant tout & de leurs cris & de leurs pleurs. Après tant d'autoritez & de ſi poſitives, nous ſommes donc en droit de ſoûtenir qu'*Alma* ne ſignifie, qu'une Vierge, que c'eſt un des termes qui en expriment le plus nettement l'idée, que jamais il ne s'employe pour marquer une jeune perſonne engagée dans le mariage, & qu'enfin ſa ſignification n'eſt point arbitraire, mais fondée ſur les textes mêmes de l'Ecriture que j'ai rapportez.

2. MACCH. c. 3. verſ. 19.

3. MACCH. c. 1. verſ. 18.

J. BODIN. *Colloq. Heptaplo. Part. 5.*

Non, diſent encore les contradicteurs, ce n'eſt point le mot *Alma* que les Hébreux employent, quand ils veulent proprement déſigner une Vierge; la preuve en eſt évidente par les textes du Cantique des Cantiques. Il y eſt dit que les filles, *Alamoth*, aſſiſtoient à des concerts paſſionnez & tendres. Or le moyen de croire que Salomon eût repréſenté des Vierges ſous un perſonnage ſi oppoſé à leur pudeur! Il eſt dit encore, que dans le Palais réſervé aux femmes du Roi, *il y a ſoixante Reines, quatre-vingts concubines*, & qu'à l'égard *des filles*, Alamoth, *elles y ſont ſans nombre*. Cependant qui peut penſer que celles qui habitoient une pareille demeure fuſſent des Vierges dignes de porter ce nom, & qu'elles euſſent conſervé leur innocence dans un lieu ſi viſiblement deſtiné à ſa perte?

CANT. c. 1. verſ. 3.

Ibid. c. 6. verſ. 7.

Mais loin que ces paſſages ayent contre nous toute la force qu'on leur croit, je ſoûtiens qu'ils ne pourroient être plus favorables à l'opinion que je défends. Et pour commencer par le dernier, il me ſuffit d'un mot. C'eſt qu'il

qu'il faut bien rendre ici le terme, *Alamoth*, par celui de Vierges, puiſqu'il y a trois ordres de femmes clairement diſtinguez dans le texte. Si les unes ni les autres n'avoient conſervé leur virginité, pourquoi mettre de la différence entr'elles? Pourquoi ne pas placer au rang des *Reines*, ou dans la claſſe des *concubines*, ces *filles* ſans nombre dont on fait pourtant un ordre à part? C'eſt donc que les premiéres avoient franchi les bornes de la pudeur, & qu'il n'y avoit que le terme d'*Alamoth* qui pût convenir à celles qui n'étoient point coupables encore d'une pareille chûte. LIV. II. CHAP. IX.

A l'égard de cet autre paſſage de Salomon où il eſt dit, que les filles, *Alamoth*, aſſiſtoient à des chœurs dont la muſique exprimoit de tendres ſentimens, il ſeroit téméraire d'en conclure qu'elles n'étoient pas Vierges. Une conſéquence ſi précipitée ne feroit que découvrir une ignorance profonde des mœurs anciennes. On lit partout que dans les premiers temps, les jeunes hommes & les jeunes filles accompagnoient aux nôces; ceux-là le nouvel époux, celles-ci la nouvelle épouſe, & qu'on y mêloit des chans innocens à des danſes graves & modeſtes. Ces fêtes, en quelque ſorte conſacrées, avoient pris naiſſance chez les Orientaux, peut-être même chez les Juifs, d'où bien-tôt elles paſſérent chez les autres peuples. Théocrite dans l'Epithalame d'Héléne; Ariſtænéte dans le récit des amours d'Aconce & de Cydippe; Catulle dans l'Epithalame de Manlius & de Julie, (*a*) y repréſen-

(*a*) Vos item ſimul integræ
Virgines, quibus advenit
Par dies, agite, in modum
Dicite.... CATULL. *Epith. Manl. & Jul.*

LIV. II. CHAP. IX.

sentent les jeunes filles dont les voix ornent la fete, & le dernier les qualifie nommément du titre de Vierges pures. Quel inconvénient trouvez-vous donc à regarder comme Vierges, ces filles dont parle Salomon ? Parcequ'elles forment des Chœurs dans les nôces de leurs compagnes, ou dans les autres cérémonies également réligieuſes, eſt-ce une raiſon pour les dégrader de ce titre ?

C'eſt, dites-vous, qu'au lieu du mot *Alma*, c'eſt celui de *Bethoula* que les Hébreux employent, toutes les fois qu'ils ont à caractériſer une Vierge. Vous vous trompez. Loin que ce dernier terme ſoit fixé toûjours à cette unique acception dans l'Ecriture, elle offre divers éxemples du contraire. Et pour n'en rapporter qu'un, j'y trouve un endroit où *Bethoula*, ce mot qui, ſelon vous, ne devroit jamais ſignifier qu'une fille, eſt employé cependant pour déſigner une veuve. Joël ne dit il pas en effet, que les Vierges couvertes de ſacs, pleurent la mort de leurs jeunes époux ? *Plange quaſi virgo* [Bethoula] *accincta ſacco, ſuper virum pubertatis tuæ.* Je citerai encore un autre paſſage, puiſque ma mémoire me le rappelle, c'eſt celui où Judith, parlant des enfans, les appelle *les fils des jeunes filles*; *filii puellarum* [toûjours *Bethoula*] *compunxerunt eos.* Ou rien ne prouve, ou ces textes démontrent que *Bethoula* n'a point cette ſignification rigoureuſe, préciſe, & reſtrainte qu'on ſe plait à lui donner; puiſque les Hébreux s'en ſervent pour marquer tantôt une fille, tantôt une femme mariée, & même quelquefois une veuve.

JOEL. c. 1. verſ. 8.

JUDITH. c. 16. verſ. 14.

Vous ajoûtez que dans le paſſage d'Iſaïe que nous diſcutons, ni Aquila, ni Symmaque, ni Théodotion n'ont traduit le mot *Alma*

ma par celui de *Vierge*, qu'ils ont employé, non le terme qui dans le Grec porte cette acception préciſe, mais celui qui ſignifie ſeulement une jeune perſonne, ſoit qu'elle ait conſervé, ſoit qu'elle ait perdu ſa virginité; qu'enfin, pour notre intérêt, & à l'exemple de l'Evangéliſte, nous nous permettons une traduction libre, contraire à celle des plus célébres interprétes. LIV. II. CHAP. IX.

Mais vous qui parlez de la ſorte, pourquoi feignez-vous d'ignorer des faits plus évidens que le jour? Eſt-ce pour en impoſer à ceux qui ne ſeroient pas aſſez inſtruits? La verſion que vous attaquez, peut-elle être ſuſpecte dans l'Evangéliſte? Lui qui n'a fait que ſuivre celle des Septante publiée, autoriſée trois ſiécles avant Jeſus-Chriſt, & dans un temps où il ne s'agiſſoit que de rendre la vérité de l'Ecriture dans le ſens le plus ſimple, & ſelon que les eſprits en étoient naturellement frappez? Cette verſion n'étoit-elle pas en honneur dans toutes les Synagogues? N'étoit-elle pas luë dans l'Aſie, dans la Gréce, par-tout où l'Hébreu & le Syriaque n'étoient pas connus, & où néanmoins les Synagogues de Jéruſalem & de Syrie fréquentoient chaque jour? Elle étoit donc approuvée dès lors cette verſion, & généralement admiſe par le peuple de Dieu. L'Evangéliſte, en l'adoptant, n'a donc point conſulté l'intérêt de la cauſe Chrétienne, comme on l'en accuſe; il n'a fait que ſuivre le torrent, & rapporter la Prophétie conformément à l'unique traduction qui fut en uſage de ſon temps. Que ſi l'on nous oblige à la juſtifier dans ſon fonds; nous le voulons bien, en faveur de ceux que la difficulté peut avoir ébloüi. Deux mots ſuffiront.

N'eſt-il pas vrai qu'une verſion eſt éxacte

&

LIV. II. CHAP. IX.

& fidelle, quand elle ſe trouve appuyée du ſuffrage de ceux mêmes qui ont dû le mieux entendre le texte original? Or, pour ne point ſortir de notre queſtion, le mot *Alma*, ce terme dont on voudroit éluder la force, ſe trouve rendu par celui de *Vierge* dans les plus anciennes Paraphraſes des Juifs, dans celle d'Onkelos, & dans celle de Jonathan: c'eſt-à-dire dans les livres parmi eux de la plus grande autorité; dans ceux de leurs livres où les traditions de leurs Peres ſont le plus ſoigneuſement conſervées. Il n'y a donc point eu de deſſein dans l'Evangéliſte, & il n'y en a point eu dans ceux qui l'ont ſuivi, puiſque tous parlent un langage conſacré parce qu'il y a jamais eû de plus grave dans la Synagogue.

Après cela, venir nous oppoſer ici les traductions de Théodotion & de Symmaque, c'eſt montrer plus de goût pour la diſpute, que de reſpect pour la vérité. De quel poids, en effet, peut être le témoignage de ces hommes d'un Chriſtianiſme feint, ou même ouvertement déclarez contre lui? Ne ſçait-on pas que Symmaque, né Samaritain, paſſa ſous le régne de Commode dans la ſecte des Ebionites; que ſous l'Empire de Severe & de Caracalla, Théodotion embraſſa la même héréſie, & que tous deux ils n'entreprirent leurs verſions, auſſi bien qu'Aquila, que pour flatter, celui-ci l'incrédulité de ſa Nation, les autres l'erreur d'Ebion qui reconnoiſſant Jeſus-Chriſt pour le Meſſie, ne le regardoit pourtant que comme un ſimple homme, & ſe croyoit obligé à l'obſervance des loix de Moïſe. De tels Auteurs ne doivent être citez dans aucun différend; la paſſion les aveugloit trop. Mais ſortons de ces

EPHIPH. *de Pond. & Mens.*

trif-

triſtes recherches, & pour n'avoir plus à revenir ſur ces minuties grammaticales, tranchons le nœud par une derniére réflexion. LIV. CHAP. IX.

Quand il ſeroit vrai que dans la Langue originale, le mot *Alma* s'employeroit quelquefois pour déſigner ſeulement une jeune perſonne, ſans égard aux autres circonſtances de ſon état. Quand il ſeroit vrai que dans les Livres ſacrez, *Bethoula* marqueroit ſouvent une Vierge avec toutes les circonſtances propres à cette idée; je dis que même dans cette hypothéſe, on ne pourroit pas, en raiſonnant avec juſteſſe, conclure que ces deux termes n'ont pas de ſignification particuliére & préciſe. Je dis que ſenſément on ne pourroit nier que dans la rigueur l'un marque une Vierge, & l'autre une perſonne non mariée encore. Pourquoi? C'eſt qu'il faut donner aux termes la valeur & le ſens qu'ils ont dans l'acception la plus reçuë, la plus commune, & la moins figurée. Or il eſt plus ordinaire aux Ecrivains Sacrez d'employer les mots *Alma* & *Bethoula* dans le ſens que nous leur donnons, que dans ce ſens détourné qu'ils ont quelquefois dans leurs écrits. Donc *Alma* & *Bethoula* n'expriment proprement que ce que nous prétendons qu'ils ſignifient.

Afin de rendre ceci plus ſenſible, ſuppoſons que quelqu'un ſe plût à ſoûtenir que dans la Langue Latine les mots *Virgo* & *Puella* ſignifient proprement une femme engagée dans le mariage. Cet homme pourroit citer en faveur de ſon opinion les vers de Virgile parlant de (*a*) Paſiphaë mere de trois enfans, & les

(*a*) Ah! *Virgo* infelix, quæ te dementia cepit?
VIRG. *Eclog.* 6.

LIV II. CHAP. IX.

les autres vers où le même Poëte raconte la triſte avanture (*a*) d'Euridice, épouſe d'Orphée. Il pourroit alléguer encore ce qu'Horace dit de ces jeunes (*b*) veuves dont la guerre avoit enlevé les maris. Qu'oppoſerions-nous à ce diſputeur, s'il falloit lui répondre? Qu'à la vérité dans les vers qu'il rapporte, les mots ſont pris dans le ſens qu'il leur donne, mais qu'il n'en ſeroit pas moins déraiſonnable de conteſter leur ſignification naturelle; que ce n'eſt point par l'emploi rare & ſingulier d'un terme, qu'il en faut évaluer la force, mais par l'idée ordinaire & d'uſage qu'on y a toûjours attachée; qu'enfin l'abus d'une expreſſion ne prouve pas qu'elle ſoit d'une ſignification arbitraire, douteuſe, ou ambiguë. Nous ajoûterions que pour déterminer le ſens d'une propoſition, c'eſt la ſuite du diſcours qu'il importe de conſulter, l'intention de l'Auteur, les circonſtances où il étoit en écrivant, & qu'on ne peut s'aſſûrer de l'intelligence de ſon texte, qu'après avoir bien balancé, bien éxaminé ce tout enſemble, s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte. Or ce qu'on auroit droit de dire dans la ſuppoſition que j'ai faite, j'ai celui de le répéter dans la diſpute préſente. Le mot *Alma* ſignifie, ſinon perpétuellement, du moins ordinairement, une Vierge; je l'ai fait voir plus haut. Or le Prophéte dit au Roi de Juda, que

(*a*) Immanem ante pedes Hydram moritura *puella*
Servantem ripas altâ non vidit in herbâ.
VIRG. *Georg. l.* 4.
Nec moritura ſuper crudeli funere *Virgo*.
Id. Georg. lib. 3.
Quæ tibi *Virginum*.

(*b*) Sponſo necato, barbara ſerviet.
HORAT. *lib.* 1. *Ode.* 29.

que Dieu veut lui donner un prodige ; & tout à coup il ajoûte, *qu'une Vierge concevra & enfantera.* La circonſtance me fait donc croire que c'eſt dans cette Vierge mere que doit paroître le prodige. Enfin la ſuite de ſon diſcours achéve de me fixer au même ſens. Il parle d'un enfant miraculeux par ſa ſeule naiſſance, & il ne l'eût point été, ſi ſa mere eût ceſſé d'être Vierge. Tout me porte donc, encore une fois, à prendre les termes d'Iſaïe dans le ſens que je leur ai donné; je ne pourrois même leur en ſubſtituer un autre, ſans violer ce qu'il y a de plus indiſpenſable dans les loix de la critique. Ainſi je paſſe à d'autres difficultés. LIV. II. CHAP. IX.

Dans le fond, & à parler ſans ſe prévenir, *Emmanuel*, cet enfant promis à *Achaz*, n'eſt-il pas celui dont il eſt dit *qu'il ſera nourri de beurre & de miel; & qu'avant qu'il ſçache diſcerner le bien du mal, la terre* de Juda *ſera délivrée des deux Rois* qui lui font la guerre ? Il faut bien le dire ainſi; puiſqu'autrement le diſcours du Prophéte n'auroit point de liaiſon ; que d'abord il parleroit d'un enfant, qu'enſuite, & ſans en avertir, il paſſeroit à un autre qu'il ne nommeroit pas, & qui n'auroit aucun rapport avec le premier. Or l'enfant dont il eſt dit *qu'avant qu'il ſçache nommer ſon pere & ſa mere, la puiſſance de Damas ſera renverſée*, cet enfant eſt, ſans aucun doute, *Maher Scalal Chaſch-bas*, le fils d'Iſaïe. Donc *Emmanuel* eſt le même que cet enfant du Prophéte. Ce qui achéve de le démontrer, c'eſt l'intention préſumée d'Iſaïe. Aſſurément il s'expliquoit de la maniére dont il vouloit être entendu. Or ni *Achaz*, ni le Peuple, ne pouvoient comprendre ce qu'il leur diſoit d'*Emmanuel*, qu'en le rapportant à Seconde difficulté.

LIV. II. CHAP. IX. la naiſſance de ſon propre fils. Il leur annonce, en effet, que deux ou trois ans après, les ennemis de Juda ſeront détruits, & leurs forces abbatuës. En preuve de ce qu'il promet avec tant d'aſſûrance, il dit qu'un enfant qui n'eſt pas encore conçû naîtra, & il ajoute qu'on verra l'éxécution de ſes promeſſes avant que ce meme enfant ait l'uſage de la parole. *Achaz* & tout le Peuple devoient donc être, & ils étoient dans l'attente d'un évenement ſi déciſif pour le ſalut de la Nation. Dans une circonſtance ſi critique, il ne s'agiſſoit donc que de ce qui pouvoit fortifier l'eſpoir d'une prochaine délivrance. Or ſi le Prophéte, au lieu de cet objet, avoit eu deſſein de parler ſeulement du Meſſie qui ne devoit naître que ſept cens ans après, n'eût-ce pas été manifeſtement abuſer de la parole, & puiſqu'il faut le dire, ſe jouer de la crédulité d'*Achaz*?

Réponſe. Pour ſortir d'une ſi accablante difficulté, de grands Auteurs ont eû recours à un dénouement dont je confeſſe avec franchiſe que je ne puis être ſatisfait. Iſaïe, diſent-ils, fait ici une prédiction tout enſemble & un raiſonnement. C'eſt comme s'il diſoit : Jéruſalem ne ſera point détruite par les Rois d'Iſraël & de Syrie, puiſque Dieu vous promet un Meſſie qui naîtra au milieu de vous. Celui qui peut faire le plus, à plus forte raiſon peut auſſi faire le moins. Or faire naître le Meſſie du ſein d'une Vierge, eſt beaucoup plus que de vous délivrer de vos ennemis; & d'ailleurs comment le Meſſie pourroit-il vous être accordé, ſi vous n'étiez plus ? Ne craignez donc ni Phacée Roi d'Iſraël, ni Raſin Roi de Syrie. Tous deux ſeront vaincus, & la naiſſance du Libérateur que le Très-Haut vous

vous promet par ma bouche, eſt l'infaillible gage de la vérité de ma parole. LIV. II. CHAP. IX.

Je le répéte, quelque ſpécieuſe que paroiſſe cette réponſe, elle eſt, à l'éxaminer de près, plus ſubtile que ſolide. Pour ne rien dire de ſes autres défauts, elle a ſurtout celui de n'être pas plus applicable à l'événement dont il s'agit, qu'à tout autre. Ce même raiſonnement que l'on prête à Iſaïe, tout Prophéte auroit pû le faire dans les diverſes conjonctures malheureuſes où la Nation s'eſt trouvée. On eût pû le faire, & il auroit également eu toute ſa force dans les jours où le Roi de Babylone aſſiégeoit Jéruſalem. On pouvoit alors dire à Sédécias : ne redoutez point l'ennemi, quoiqu'il ſoit à vos portes ; bien-tôt il ſera détruit lui-même ; & ſi vous déſirez un ſigne de la miſéricorde de Dieu ſur vous, *voici qu'une Vierge enfantera un fils qui ſera appellé Emmanuel, & avant que l'enfant ait appris à diſcerner le bien du mal*, vos Etats ſeront en paix. Selon les Auteurs dont je rapporte ici la penſée, ces paroles d'Iſaïe étoient, quant au ſens, auſſi véritables du temps de Sédécias, qu'au temps d'Achaz. Cependant ſous le régne du premier de ces Rois, Jéruſalem fut détruite avec ſon Temple ; le Monarque & ſon peuple furent emmenez captifs. La ſolution propoſée n'eſt donc qu'une défaite plus propre à fortifier la difficulté qu'à la réſoudre. Quelle ſera la vraye réponſe ? La voici. Je demande ſeulement au Lecteur qu'il y apporte une attention ſérieuſe.

Si peu qu'on ait de connoiſſance du ſtyle des Prophétes, on ſçait que d'ordinaire ils ne prédiſent un événement, qu'à l'occaſion d'un autre ; qu'en parlant du Meſſie, ils le voilent

LIV. II. CHAP. IX. 1

preſque toûjours, & que ce qu'ils diſent de lui, eſt ſouvent amené par ce qu'ils racontent des perſonnages dont ils tracent ou l'hiſtoire, ou les portraits. Comme il eſt la fin de la Loi, la vérité de ſes figures, le corps de ſes ombres, & l'ame de ſes Prophéties, il ſe trouve mêlé partout, & confondu ſouvent avec ce qui ſemble lui devoir être le plus étranger. Ce mêlange, preſque continuel, eſt une des principales ſources de l'obſcurité des Ecritures, (*a*) parce que les Prophétes ne ſont point aſſujettis aux liaiſons du diſcours, & que l'Eſprit qui les inſpire les fait paſſer, comme il lui plaît, d'un temps à l'autre, d'un ſujet à l'autre, d'un perſonnage à l'autre, ſans ménager, comme nous, de ſenſibles rapports entre les matiéres. Il ſera parlé de David, par éxemple, de Salomon, d'Ezéchias, ou de Zorobabel; & par un écart ſubit viendra, comme l'éclair, un trait qui caractériſe le Meſſie. Il ſera fait mention de Cyrus & du retour de la captivité de Babylone; on paſſera de là, & tout à coup, aux qualités du Libérateur, & aux fruits de ſa Miſſion. Voyez le Pſeaume 71. David ne vouloit parler d'abord que du régne de Salomon qu'il avoit nommé ſon ſucceſſeur. Mais ſon eſprit eſt élevé ſoudain. Dieu le tranſporte au temps de celui que tous les Rois, que tous les peuples devoient adorer; il lui montre celui dont l'Empire devoit s'étendre par toute la terre, celui qui étoit avant l'Aurore, & en qui toutes les Nations devoient être bénies. Voyez le

(*a*) Hinc vel maximè obſcuri ſunt Prophetæ, quod repente dum aliud agitur, ad alios perſona mutatur. HIERON. *in Jerem. 7. in Iſai. 3, & 20 in Nahum. 11.*

le Pſeaume 44. Il ne regarde encore que Salomon, & ſon alliance avec la fille du Roi d'Egypte. Cependant il y eſt appellé Dieu, & l'Oint par excellence. Qui doute que ces titres ne conviennent qu'au Meſſie dont Salomon étoit la noble figure? Il en eſt de même des autres Prophéties où ſans liaiſon avec la ſuite du diſcours, celui-là nous eſt montré qui devoit être *abreuvé de vinaigre*, *vendu trente deniers*, *ſortir de la Ville de Bethléem* comme Chef du peuple d'Iſraël, & dont la *nativité* pourtant *devoit être éternelle*. C'eſt donc ainſi que Dieu agit ordinairement dans les Prophétes. *Il leur fait mêler dans leurs diſcours Jeſus-Chriſt ſi détaché de tout autre objet, qu'il eſt aiſé de voir qu'il n'y a point d'autre cauſe qui ait fait parler de lui, ſi ce n'eſt l'inſtinct du Saint Eſprit qui ſouffle où il veut, & qui ſçait bien l'affranchir de toutes les régles des diſcours vulgaires.* Ce ſont les paroles d'une des plus grandes lumiéres du dernier ſiécle.

LIV. II. CHAP. IX.

Pſal. 68. ZACH. c. 11. MICH. verſ. 2.

Mr. BOSSUET.

Par ce principe, établi ſur la maniére & l'uſage des Prophétes, la difficulté qu'on nous a faite plus haut, s'évanoüit d'elle-même. Iſaïe veut donner au Roi de Juda la preuve de ſa délivrance prochaine. Il promet la naiſſance d'un enfant qui ſera le gage de ſa prédiction, & il aſſûre qu'elle s'accomplira avant que l'enfant qui doit naître ſoit en état de choiſir entre le bien & le mal. Mais il commence par une promeſſe d'un intérêt bien plus général; il dit que le Meſſie naîtra d'une Vierge. Puis quittant tout d'un coup ce grand objet qu'il n'a fait que montrer rapidement, il vient à la naiſſance de ſon propre fils qui devoit être le ſûr garant de la vérité de ſa parole. Cependant comme il n'avoit tiré, pour

LIV. II. CHAP. IX.

ainſi dire, qu'un ſeul trait, quoique fort & marqué, pour déſigner la perſonne du Meſſie, il y revient juſqu'à trois fois dans la ſuite de ſon diſcours, & met en évidence ſon principal ſujet par des coups de lumiére ſi ſenſibles, qu'ils ne permettent pas de le méconnoître. *Emmanuel* & le fils du Prophéte ſont donc ici deux enfans entiérement différens, & qui n'ont rien de commun, ſi ce n'eſt que le dernier eſt l'occaſion de ce qui eſt dit de la naiſſance miraculeuſe de l'autre.

ISAI. c. 11. verſ. 1. & ſuiv.

ISAI. c. 7. verſ. 14.

Auſſi n'eſt-ce point à Achaz ſeul qu'eſt donné le ſigne que ce Prince avoit refuſé de demander: *non petam.* Dieu le donne de lui-même à toute la Maiſon de David. Non point, encore une fois, à Achaz ſeulement auquel il avoit dit, *pete tibi: demandes pour toi;* mais à tout le peuple, *dabo vobis ſignum:* je vous donnerai un ſigne; je vous le donnerai à vous tous; je le donnerai à la Maiſon de David: *Audite domus David;* tant le Libérateur qu'il promettoit en la perſonne *d'Emmanuel*, étoit au-deſſus des enfans d'Iſaïe, & préſageoit une délivrance plus univerſelle & plus haute, je veux dire celle dont Jeſus-Chriſt eſt le ſeul auteur!

Il eſt vrai, car il faut tout dire, que les paroles du Prophéte ne faiſoient peut-être pas toute leur impreſſion ſur l'eſprit d'Achaz, & du Peuple. Nous avoüons, ſans peine, que leur attention ſe bornoit au fils qui devoit naître à Iſaïe. Mais on doit convenir avec la même candeur, que rien ne les obligeoit à s'arrêter ſur cet unique objet, & que les termes de la Prophétie devoient les conduire à de plus majeſtueuſes idées. Que vouloient dire, en effet, ces paroles ſi peu familiéres dans le langage humain? *Une Vierge concevra, & elle*

elle enfantera un fils. S'exprime-t'on de la LIV. II.
ſorte quand il ne s'agit que d'une femme ma- CHAP.
riée qui conçoit, & qui enfante à la maniére IX.
accoûtumée ? Y a-t'il quelque locution pareille dans toute l'Ecriture ? En trouve-t'on des éxemples, même dans aucun Auteur profane ? Si l'on en connoît, je prie qu'on les cite. D'ailleurs ſi *Emmanuel* eſt le même que celui qui eſt nommé *Hatez-vous de prendre les dépouilles*, pourquoi changer ſon nom ? Pourquoi ne lui pas donner après ſa naiſſance, celui *d'Emmanuel* ſous lequel il avoit été promis ? Enfin comment Achaz ; comment ſon peuple pouvoient-ils faire convenir au fils d'Iſaïe les auguſtes titres *d'Admirable*, *de Pere du ſiécle futur*, *de Fort*, *de ſucceſſeur de David*, & ſur tout le titre de *Dieu* ? Eſt-ce que le fils d'Iſaïe devoit être ſi admirable, lui dont l'Hiſtoire ſainte, paſſé ce premier trait, ne dit plus un mot ? Eſt-ce qu'il devoit être le pere du ſiécle futur ? Et par où ? Eſt-ce qu'il devoit s'aſſeoir ſur le trône de David ? A quel Prince de ſa Maiſon a-t'il donc ſuccedé ? Eſt-ce qu'il devoit porter le nom de Dieu ? Pourquoi ? Et où cela paroit il ? Je recommence ſouvent la même queſtion ; il eſt vrai. Mais qu'on y réponde une ſeule fois, & je ne la ferai plus. Les Juifs devoient donc voir que pour remplir toute l'étenduë de ces magnifiques expreſſions, il falloit s'élever plus haut, & que l'enfant du Prophéte demeuroit bien au-deſſous de la réalité que repreſentoient ces belles images. S'ils n'allérent point au delà, ce n'eſt donc pas qu'ici la prédiction manquât d'évidence. C'eſt que l'évidence elle-même ne luit qu'aux eſprits attentifs. C'eſt que le Peuple & ſon Roi, trop occupez de leurs maux préſens, ne vou-

LIV. II. CHAP. IX.

lurent voir que le ſigne qui leur en marquoit la délivrance, ſans ſonger à tourner leurs regards vers cet autre ſigne dont le premier n'étoit que l'occaſion, & la figure.

Troiſiéme difficulté. *Voyez* BODIN. *Colloq. Heptaplom. part. 5.*

Mais pourquoi, dira quelqu'un, & Grotius l'a déja dit, pourquoi s'obſtiner à chercher le Meſſie dans les paroles du Prophéte, quand la vérité de l'Hiſtoire leur donne elle-même un autre objet? Nous aurions tort aſſurément de vouloir lutter contre elle. Nous nous tairons ſi elle nous condamne. Ecoutons un ſi ſçavant critique. Il prétend que le ſens littéral du texte dont il s'agit, ne regarde qu'Ezéchias, que c'eſt à lui que ſe rapporte immédiatement, & en rigueur, ce que le Prophéte dit *d'Emmanuel*, & que les événemens du régne de ce Prince ſont l'accompliſſement éxact de la prédiction.

Réponſe.

Je dis premiérement, que ce ſyſtême eſt inſoûtenable, que loin d'être établi, comme on le ſuppoſe, ſur la vérité de l'Hiſtoire, c'eſt l'Hiſtoire elle-même qui le renverſe. Conſultez le livre des Rois. Qu'y trouvez-vous? qu'Ezéchias, fils d'Achaz, étoit né huit ou neuf ans avant que ſon pere fût monté ſur le tróne de Juda. Or s'il eſt vrai qu'Achaz régnoit déja lors qu'Iſaïe lui porta la parole, & promit la naiſſance *d'Emmanuel*, il eſt viſiblement faux qu'Ezéchias ſoit *Emmanuel*, cet enfant ſi ſolemnellement annoncé par le Prophéte. Quoi! Grotius ſe ſera trompé juſqu'à faire naître Ezéchias dix ans trop tard? Ouy; & perſonne auſſi n'ignore ſa négligence en matiére de Chronologie. Achaz, dit l'Ecriture, ne régna que ſeize ans. Elle ajoûte qu'Ezéchias en avoit vingt-cinq lorſqu'il lui ſuccéda. Il étoit donc né avant le régne de ſon pere. Or la Prophétie dont il eſt queſtion, eſt

4 REG. c. 18. vers. 4.

eſt de la premiére, tout au plus de la ſeconde année du régne d'Achaz. On ne peut donc l'expliquer de ſon fils, à moins qu'on ne veüille contredire les dattes les plus préciſes de l'Hiſtoire. Je ſçai qu'il paroît dans les ſaints Livres qu'Achaz avoit eu quelques autres fils encore. Mais je ſçai auſſi que nul ne lui ſuccéda qu'Ezéchias. Par conſéquent ce ſeroit une autre chimére que d'entendre de ſes autres fils ce que le Prophéte dit de l'enfant qui doit *régner éternellement dans la juſtice, & être aſſis ſur le trône de David.* Ajoûtons à cette raiſon, que les Paralipomenes accuſent Achaz d'avoir immolé ſes propres enfants à Moloch, & il ſera démontré qu'aucun de ceux-là n'eſt celui dont parle Iſaïe. LIV. II. CHAP. IX. *Paralip. c. 27. verſ. 3.*

Sur quelles preuves Grotius ne voit-il donc qu'un Roi de Juda, où nous trouvons tant de caractéres du Meſſie, & encore de caractéres qui ne peuvent, ſelon nous, convenir qu'à lui ſeul? Un ſi ſçavant homme ſe ſera-t'il groſſiérement trompé ſur un point de cette importance? Et ſe peut-il, s'il n'y a été forcé par l'Hiſtoire d'Ezéchias, qu'il ait expliqué de ce Prince tout ce que le Prophéte dit *d'Emmanuel*? Queſtion inutile, quand le fait parle. Grotius étoit d'une érudition immenſe, & d'une étude infatigable. Il avoit une connoiſſance, preſque ſans bornes, des Langues, des anciens uſages, de l'Hiſtoire, & de tout ce qui flatte la curioſité de l'eſprit. Nous nous ſouvenons de lui avoir rendu ſur tous ces points la juſtice qu'il mérite, & nous continuons de la lui rendre. Mais au milieu de ce profond ſçavoir, il n'avoit que peu, ou même point de principes; & jamais homme auſſi n'a tant varié, ni ſi légérement. Entêté des Sociniens durant qu'il travailloit à ſes

Voyez le *Diſcours* à la tête de cet Ouvrage. Tom. I. pag. 151. & ſuiv.

LIV. II. CHAP. IX.

Commentaires, & ſur-tout épris de ſon Epiſcopius, il fait ſur la doctrine preſque autant de chûtes que de pas. Ce qui ne ſeroit pour tout autre qu'une conjecture, lui devient, malgré le fond modeſte de ſon caractère, une ferme déciſion; & ſa Théologie née, ou nourrie dans la lecture des Orateurs & des Poëtes, n'eſt effrayée d'aucun paradoxe, quand il eſt ſoûtenu de leurs ſuffrages. Avec de pareils guides & de telles diſpoſitions, juſqu'où ne va-t'on pas? Auſſi Grotius, déja mal perſuadé de l'inſpiration des Evangéliſtes, penſoit que les prophéties alléguées par eux pour prouver que Jeſus-Chriſt eſt le Meſſie, ne ſont que des allégories qui n'ont rien de littéral, ni de concluant. Plein de ces fauſſes idées, il n'avoit garde, comme on le voit, d'entrer dans celles de S. Matthieu qui apporte en preuve les paroles d'Iſaie, & il aima mieux les appliquer à Ezéchias, que d'y voir le Meſſie, je ne dis pas avec les Chrêtiens de tous les ſiécles, je dis même avec les interprétes les plus habiles de la Synagogue. Mais quelle violence il a fallu faire au texte, pour le détourner ainſi de ſon ſens naturel! On auroit peine à le croire, ſi je n'expoſois ici le Commentaire même de Grotius ſur ces paroles: *un petit enfant nous eſt né. . . . . Il portera ſa principauté ſur ſon épaule, & il ſera appellé l'Admirable, le Conſeiller, Dieu, le Fort &c.*

GROT. *Vot. pro. pace. Art. de Can. ſcrip. Tom. 3.*

Seder debarim rabah. in Gen. 33 verſ. 13. Bemidbar rabah Sect. 4. R. JOSE. in Lament. Jer. R. KIMKI. & alii.

Il portera ſa principauté ſur ſon épaule. Cela ſignifie, ſelon cet interpréte, qu'Ezéchias naîtra dans la pourpre; c'eſt-à-dire que ſon pere ſera Roi. Mais ſans parler de l'erreur de fait relevée plus haut, qu'y a-t'il ici de plus frivole qu'un avantage commun à tous les Princes de Juda, un avantage dont Achaz lui-

lui-même, tout impie qu'il étoit, n'avoit point été privé? Ce merveilleux enfant, à la naissance duquel on avertissoit *toute la Maison de David* d'être attentive, étoit-il bien caractérisé par un privilége qui le confondoit avec tant d'autres, comme lui nez dans la pourpre? LIV. II. CHAP. IX.

Et il sera appellé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort. A quoi pensez-vous que le Prophéte vouloit nous élever par de si nobles expressions? Il vouloit seulement faire entendre qu'Ezéchias auroit de grandes vertus, & que dans toutes ses entrepriſes, il auroit soin de consulter Dieu. *Consultator Dei fortis.* En vérité, prétendre nous assujétir à une gloſe où la force du texte est si visiblement affoiblie, c'est trop éxiger de nous. Qu'on accorde à Ezéchias toutes les hautes qualitez que l'on voudra, nous ne cesserons de demander si l'on a pû, sans profanation, lui donner le titre de *Dieu*, & d'*Admirable* par excellence; à lui dont la conduite répondit si mal aux bienfaits qu'il avoit reçus du Ciel; à lui dont le *cœur*, c'est-à-dire l'orgueïl, *s'éleva si haut*; à lui qui *irrita la jalousie du Seigneur* contre Jérusalem & contre Juda; à lui qui attira tant de disgraces à sa malheureuse postérité; à lui qui montra tant de foiblesse dans la guerre que lui fit Sennachérib, & qui n'appaisa le vainqueur qu'en lui abandonnant le Temple & ses richesses; à lui qui ne put voir qu'avec larmes & découragement les approches de la mort. Est-ce donc là cet *Admirable*, ce *Dieu*, ce *Fort*, dont parloit Isaïe?

Le Pere du siécle futur. Ce mot, *futur*, il le faut retrancher, parce qu'il n'est point dans l'Original, continuë Grotius. C'est pour mieux dire, parce que ce terme l'incommo-

LIV. II. CHAP. IX.

de; ou bien, il n'entend par l'Original, que les verſions de Symmaque & de Théodotion. Quoi qu'il en ſoit, à l'en croire, voici le ſens de ces paroles; Ezéchias aura une poſtérité nombreuſe, & qui ſubſiſtera long-temps: *qui multos poſt ſe relicturus ſit poſteros, & in longum tempus.* Cependant nous ne connoiſſons point à ce Prince d'autre fils que Manaſſès. Ezéchias étoit ſans enfans, lorſqu'il eut cette maladie mortelle dont il eſt parlé dans l'Ecriture, c'eſt-à-dire après la ſeiziéme année de ſon régne; & Manaſſès n'avoit que douze ans lorſqu'il lui ſuccéda. Où eſt donc cette nombreuſe poſtérité qui devoit lui mériter le nom de *Pere du ſiécle futur*, ou même de *Pere du ſiécle*, quand même on ne voudroit pas reconnoître le mot de *futur* dans le paſſage? N'y a-t'il pas d'ailleurs cent & cent familles Juives qui ſe conſervent encore, *depuis long-temps*? Hé! La terre en eſt toute couverte. Mais de plus, & pour finir, *Abi-ad*, en Hébreu, n'a jamais ſignifié que *pere d'une éternelle durée, ou de l'éternité.* C'eſt donc en vain qu'on s'efforce de rapporter ces mots à Ezéchias. On ne peut les lui appliquer, ni à aucun homme mortel, ſans tordre les paroles du Prophéte, & ſans lui faire penſer tout le contraire de ce qu'il dit.

Le Prince de la paix. Cela ſignifie ſimplement, Prince pacifique, & dont les ſujets ſeront heureux. Quand il s'agiroit de faire la peinture du régne tranquille de Salomon, il y auroit de l'excès à s'exprimer ainſi. Encore moins ce titre convient-il à Ezéchias, réduit à une miſere incroyable dans les guerres qu'il eut à ſoûtenir contre les Aſſyriens, & contre les Philiſtins.

Son Empire s'étendra de plus en plus, & la paix

paix [qu'il établira] *n'aura point de fin.* Il régnera vingt-neuf ans. Qui le croiroit ? en deux mots voilà tout le ſens d'une ſi magnifique prédiction. Encore ſi Ezéchias avoit régné cinquante-deux ans, comme Ozias, ou même quarante, comme David & Salomon. Mais que fais-je? Le Lecteur bleſſé de ce vain commentaire le réfute de lui-même, & répond avant moi. LIV. II. CHAP. IX.

Il s'aſſéiera ſur le trône de David, & il poſſédera ſon Royaume, depuis ce tems juſqu'à jamais. Remarquez-le; *depuis ce temps juſqu'à jamais.* Il eſt impoſſible d'imaginer rien de plus fort; car dès qu'on vous place hors de la meſure du temps, vous ne voyez plus devant vous que l'éternité. Cependant par ces énergiques paroles, Iſaie vouloit dire ſeulement: depuis le commencement juſqu'à la fin de ſa vie; *ab initio ad finem vitæ :* Ezéchias ſera Roi juſqu'à ſa mort. Ne cherchez pas ici de ſens plus profond, voilà tout ce que le Prophéte avoit deſſein de vous faire entendre. Quoi donc? Si ce Prince n'eût régné qu'un an, qu'un jour, qu'une heure, & qu'il fût mort dans la pourpre, n'auroit-t'on pas pû s'exprimer de même? Il eſt vrai: mais que voulez-vous ? C'eſt une éxagération d'Iſaïe. Qui oſera l'en reprendre? Et moi je dis: quel eſt celui qui oſe la lui imputer, entreprendre de corriger la parole de Dieu, cet or purifié juſqu'à ſept fois, ſuppoſer qu'elle a beſoin de notre indulgence, la ſoupçonner d'aller au-delà du vrai, l'accuſer d'en dire trop, & trouver le langage des hommes plus modéré, plus éxact, & plus ſage qu'elle? Par cette odieuſe liberté tout ſera donc à la merci des conjectures; on ne verra plus dans les textes les plus clairs que ce que la fantaiſie permettra d'y trou-

LIV. II. CHAP. IX.

trouver ; une critique téméraire ſe ſauvera de tout dans les Prophéties ; elle les réduira toutes à rien, en ſuppoſant ici une métaphore, là une hyperbole, ou toute autre figure qu'il lui plaira.

Mais quoi ! En expliquant d'Ezéchias le texte d'Iſaïe, Grotius n'a pas prétendu qu'il ne pût ſe rapporter à Jeſus-Chriſt auſſi, dans un ſens allégorique ou ſpirituel. Et c'eſt de quoi je me plains. S'il vouloit, comme il n'eſt que trop apparent, inſinuer que les Prophéties avoient eu leur accompliſſement dans l'hiſtoire, & cependant qu'on les peut rapporter à Jeſus-Chriſt non par la force du texte, mais par les convenances que ſuggére la pieuſe intention de le trouver partout ; il erre en cela même, & ſon ſens allégorique n'eſt qu'un ſubterfuge trompeur. Que s'il avoüoit que ce ſens ſpirituel eſt ſouvent le ſeul immédiat & hiſtorique ; quel caprice de ſe tourmenter à chercher toûjours dans l'Hiſtoire un accompliſſement aux Prophéties, pour enfin être obligé de revenir à y trouver Jeſus-Chriſt ! C'eſt comme dans une forêt, après avoir tournoyé long-tems parmi des ſentiers qui ſe croiſent, ſe retrouver au point d'où l'on étoit parti d'abord.

Quatriéme difficulté.

Ne nous laſſons point, il s'éleve un autre doute qu'il importe d'éclaircir. La Prédiction d'Iſaïe, direz-vous, a ſi peu de rapport à Jeſus-Chriſt, que loin d'avoir été de quelque ſecours aux Juifs pour le reconnoître en qualité de Meſſie, elle a tout au contraire dû leur faire conclure qu'il ne l'étoit pas. Effectivement, ſelon la promeſſe, le Meſſie doit naître d'une Vierge ; & cependant les Juifs ſont témoins que Jeſus-Chriſt eſt fils d'une femme dont ils connoiſſent l'époux. Le Meſſie doit

s'ap-

s'appeller *Emmanuel*, & Jeſus-Chriſt porte un autre nom. Il eſt donc vrai qu'aux termes de cette Prophétie, les Juifs ont dû penſer que le fils de Marie, épouſe de Joſeph, n'étoit pas celui qu'avoit annoncé le Prophéte. Or ſi les Juifs ne devoient pas le croire, n'eſt-ce pas amuſer aujourd'hui les hommes, que de commencer à leur montrer ſi tard ce que l'on n'a pas vû, lors même que vous prétendez qu'il s'accompliſſoit? LIV. II. CHAP. IX.

Avant que je réponde, j'ai beſoin d'établir un ou deux principes, qu'on ne doit jamais perdre de vûe dans les queſtions pareilles à celle que je traite. Réponſe.

Il y a des Prophéties dont il plaît à Dieu que le ſens ſoit parfaitement compris lorſqu'elles s'accompliſſent, & alors les Prophétes parlent ſans figure, ſans énigme. Par éxemple, dans le deſſein que Dieu avoit de faire entendre à Cyrus qu'il vouloit employer ſon miniſtère pour le rétabliſſement de ſon Peuple, il ordonne à Iſaïe de nommer ce Prince par ſon nom pluſieurs ſiécles avant ſa naiſſance, ce qui lui donne lieu de commencer ſon Edit par ces paroles: *Voici ce que dit Cyrus .... Dieu m'a commandé de rétablir ſa Maiſon dans Jéruſalem.* Mais ne penſons pas qu'il en ſoit de même de toutes les autres Prophéties. Loin qu'il ſoit du deſſein de Dieu qu'elles ſoient toûjours clairement entendûës dans le tems qu'elles s'accompliſſent, il eſt quelquefois de ſon deſſein qu'elles ne le ſoient pas alors. Le même eſprit qui préſide à l'inſpiration des Prophétes, ne préſide pas moins à leur interprétation. Dieu les inſpire quand il veut, & ce n'eſt auſſi que quand il veut qu'il donne l'intelligence de ce qu'ils ont dit. Les perſonnes mêmes en qui, ou par qui s'accom- ISAI. *Cap.* 44. 45. 46. 2. *Paralipom. c.* 36. verſ. 22. 23. 1. ESDR. *c.* 1. verſ. 1. 2.

LIV. II. CHAP. IX.

compliſſent les Prophéties, n'en conçoivent pas toûjours le myſtère, & ſouvent ne voyent point l'œuvre de Dieu en elles. Ainſi, lorſque Jeſus-Chriſt entra comme en triomphe à Jéruſalem; lorſque les Diſciples qui le ſuivoient, étendoient leurs vêtemens ſous ſes pas; lorſqu'ils chantérent avec tout le peuple cet admirable cantique: *Gloire au Fils de David*, ils accompliſſoient évidemment les Prophéties, entr'autres celle de David, & celle de Zacharie. Mais en comprenoient-ils le myſtère? Point du tout, dit l'Evangile. Et ce ne fut pas le Peuple ſeulement qui ne ſongea pas à ces anciennes prédictions, *les Diſciples de Jeſus eux-mêmes*, dit S. Jean, *ne comprirent point toutes ces choſes. Mais lorſque Jeſus fut glorifié, alors ils ſe reſſouvinrent qu'elles étoient écrites de lui.* Eſt-ce que la Prophétie étoit obſcure? Non. Rien n'étoit plus exprès que celle de Zacharie. Peut-être que les Diſciples ne l'avoient point lû? Ce n'eſt pas ce que dit S. Jean. Car écoutez encore une fois ce qu'il vous a dit: *Après que Jeſus fut glorifié, ils ſe reſſouvinrent que ces choſes avoient été écrites de lui.* Retenez le mot: *Ils ſe reſſouvinrent.* Il ne dit pas qu'ils l'apprirent; ce qui prouve que la Prophétie leur étoit connuë. Quoi donc? Ils n'y penſoient pas. Dieu n'avoit pas encore ouvert leurs yeux pour l'entendre, ni excité leur attention pour s'y appliquer. Ils l'accompliſſoient cependant, & il ſe ſervoit de leur ignorance ou de leur inapplication, pour apprendre que ſon eſprit qui a inſpiré les Prophéties, en conduit l'éxécution, qu'il n'a beſoin ni de la ſcience, ni de l'attention, ni en quelque maniére que ce ſoit, du concert des hommes, pour amener les prédictions à leur fin.

JOAN. c. 12. verſ. 16.

Voyez M. BOSSUET. Explic. de l'Apocalypſe.

Un

Un autre principe non moins important que le premier, & qui en eſt comme la ſuite, c'eſt que les preuves *indicatives* de l'arrivée du Meſſie, devoient être diſtribuées de telle ſorte qu'elles fuſſent connues chacune en leur temps. C'eſt-à-dire, pour m'exprimer d'une maniére plus claire, que les marques extérieures & prédites, auxquelles le Chriſt devoit être reconnu quand il paroîtroit, ne devoient pas ſe développer tout à la fois, mais ſucceſſivement, & à meſure qu'il plaîroit à Dieu d'en manifeſter l'ordre & la ſuite. Il falloit donc attendre les momens marquez dans le ſecret de la Providence, ne ſe point hâter de les prévenir, & ſe tenir aſſûré de ce qu'on ne voyoit pas encore, par l'évidence de ce qui ſe découvroit. LIV. II. CHAP. IX.

Par éxemple, un des caractéres le plus ſouvent donné par les Prophétes pour diſcerner le Chriſt, étoit la converſion des Gentils. Cependant il défend lui-même à ſes Apôtres *d'entrer dans la voye des Gentils, & de prêcher dans les Villes de Samarie.* Il avoit déclaré de même que dans ſa Réſurrection il donneroit aux Juifs le ſigne du Prophéte Jonas. Falloit-il donc, avant que de croire en lui, attendre que l'évenement eût vérifié ces deux prédictions? Nullement. Il falloit s'en tenir aux autres Prophéties qui déja s'étoient accomplies dans ſa perſonne. Il falloit penſer que celles qui ne l'étoient pas encore, le ſeroient dans les temps preſcrits, & par les moyens deſtinez de Dieu. Il falloit, en attendant, ſe ſoûmettre à ſa voix qui ſe faiſoit entendre par les prodiges innombrables que faiſoit Jeſus-Chriſt. Il falloit dire enfin : Celui qui commande à la mer & aux vents, Celui qui guérit les aveugles & les infirmes, Celui qui

MATTH. c. 10. verſ. 5. *Idem. c.* 12. verſ. 39. 40.

LIV. II. CHAP. IX.

qui ouvre les tombeaux, & qui rappelle les morts à la vie, eſt conſtamment le Libérateur que les Prophétes ont annoncé de ſi loin.

Ces fondemens poſez, je reviens à l'objection qu'on m'a faite, & qui maintenant ſe détruit d'elle-même. Il eſt vrai que naturellement, & dans la premiére origine, les Juifs ne pouvoient pas s'aſſûrer que la Prophétie que nous diſcutons ſe fût accomplie dans la perſonne de Jeſus-Chriſt. Mais conclure de là qu'ils ne devoient pas croire en lui, c'eſt tirer une conſéquence qui ne ſort pas de la difficulté qu'on propoſe. Je l'ai déja dit, & je le répéte, ſans compter d'autres Prophéties plus claires qui dépoſoient pour lui, ils avoient ſous les yeux l'autorité de ſes miracles, par laquelle il démontroit la vérité de ſa Miſſion, de ſon Caractère, & de ſa doctrine. Par conſéquent le ſeul uſage légitime qu'ils devoient faire & de leurs lumiéres, & de ce qu'ils voyoient, c'étoit de ſe ſoûmettre, dans la ferme confiance que le détail des prédictions ſe développeroit en ſon temps. Or le ſigne de l'enfantement de la Vierge, eſt un de ceux dont j'ai parlé plus haut. Il devoit être révélé des derniers, & ſi j'avance que pour exciter les hommes à s'y rendre attentifs, il etoit néceſſaire que l'Evangéliſte le leur découvrît, je ne dirai rien que de conforme à l'eſprit des Prophéties, & à l'hiſtoire de la Religion. Comment en effet pouvoit-on percer dans le ſécret de cette naiſſance miraculeuſe? Par quelles marques ſenſibles pouvoit-elle être connûe? Ce ne pouvoit être, ſans doute, que par un témoignage divin. Or pour le rendre irréprochable ce témoignage, il étoit néceſſaire de le faire pré-

CHRYSOST. *Hom. 5. in Matth.*

précéder d'une longue ſuite de miracles qui diſpoſaſſent les eſprits à porter ce que leur incrédulité naturelle n'auroit pû ſoûtenir d'abord. Il falloit qu'une puiſſance plus qu'humaine, manifeſtée dans les œuvres de Jeſus-Chriſt, préparât à croire ce qu'il y avoit de ſurnaturel dans ſa naiſſance, & à convenir que parmi les autres caractères du Meſſie tracez dans les Prophéties, celui-là ſurtout devoit achever de le faire reconnoître. C'eſt auſſi préciſément ce qui eſt arrivé; & quand j'oſe raconter, avec reſpect, ce que Dieu devoit à la ſageſſe de ſes conſeils, je ne fais que rapporter de point en point ce qu'il a fait.

LIV. II. CHAP. IX. ORIGEN. *Hom. 6. in Luc.* BASIL. *Hom. de Hum. Chr. gener.* HILAR. *in Matth. Can. 1.* AMBROS. *lib. 2. in Luc.* HIERON. *in Matth.*

J'apperçois pourtant qu'il reſte encore ici quelque nuage; & il le faut écarter. Les Juifs, a-t'on dit, voyoient Jeſus-Chriſt né d'une femme engagée dans le mariage. Ils devoient donc penſer qu'il en étoit le fruit. Mais on ſe hâte trop de le conclure pour eux. Rien ne les contraignoit à cette conſéquence. Eſt-ce donc, en effet, qu'il n'y a point de milieu entre ces deux états : *être mariée*, &, *n'être point Vierge*? Si Dieu, ſelon le Prophéte, vouloit qu'une Vierge enfantât, quel obſtacle s'oppoſoit à lui laiſſer opérer ce grand myſtère ſous le voile ſacré du mariage? N'étoit-ce pas plutôt ce qui convenoit le plus, & ce que demandoit ſon amour pour l'Ordre. Car, après tout, s'il faut entrer dans cette diſcuſſion, eût-ce été, dit un grand Auteur, une œuvre digne de Dieu, de donner en ſpectacle aux hommes une fille avec ſon enfant? Et pourquoi? Pour être le ſcandale du Monde entier, le ſujet de ſes dériſions, & l'objet inévitable de ſes calomnies. Quand elle auroit pris le Ciel à témoin de ſa pureté, l'en eût-

M. BOSSUET Expl. du Chap. 8. d'Iſaïe.

LIV. II CHAP. IX.

eût-on crûe ſur la foi de ſa parole ſeule, & ſon témoignage particulier eût-il ſuffi pour l'affermiſſement de la foi ? Ici reviennent les réfléxions que j'ai faites plus haut, & il eſt aiſé de les appliquer. Il falloit que la révélation d'un ſi grand myſtère fût préparée par tous les miracles de Jeſus-Chriſt, & de ſes Apôtres ; il falloit, avant qu'elle fût reçûë, qu'une autorité ſi puiſſante en atteſtât la vérité ; il falloit, pour tout dire, que le fils de la Vierge naquît dans le mariage, afin que ſa naiſſance parût du moins honnête, juſqu'à ce que le temps fût venu de la déclarer ſurnaturelle. Ce plan de conduite ſi ſage que Dieu a ſuivi, eſt celui-là même qu'il avoit annoncé dans la Prophétie. Reliſez la. Il y avertit que la Vierge ſera mere ; non une Vierge indéfiniment, mais celle qu'il montroit à l'eſprit d'Iſaïe ; & il ne dit pas qu'elle n'auroit point d'époux, parceque ce n'étoit pas avec cette circonſtance qu'il avoit diſpoſé l'avenir. Ces deux paroles *Vierge* & *mariée* ne ſont donc point incompatibles. Loin de l'être, quelle que pût être cette Vierge mere, & dans quelque temps qu'elle dût paroître, il étoit de la majeſté des décrets divins que ce profond & chaſte myſtère fut enveloppé ſous la ſainteté du mariage. Ce voile ne pouvoit être d'aucun obſtacle au ſigne que le Ciel vouloit donner à la Terre. Hé comment l'auroit-il été ? Eſt-ce que Dieu ne tient pas réunie dans ſa puiſſance toute la fécondité qu'il a diſtribuée dans les deux ſexes ? Saint Paul diſoit au Conſeil des Juifs : *Vous ſemble-t'il incroyable que Dieu reſſuſcite les morts* ? Celui qui a fait une fois le préſent de la vie, ne peut-il pas la rendre à ceux qui l'ont perduë ? Je répéte ici tout le même diſcours. Vous ſemble-t'il incroyable que

ACT. c. 26. vers. 10.

que Dieu faſſe concevoir une Vierge? Et ne peut-il pas, quand il le veut, ſuppléer par la vertu efficace de ſon eſprit tout ce qui manque aux forces de la Nature? Il le peut ſans doute. Et pourquoi donc ne le pourra-t'il pas auſſi, quand il voudra que le mariage même ſoit le rideau qui cache ſon œuvre? LIV. II. CHAP. IX.

Finiſſons par une remarque importante, & qui fera ſon impreſſion ſur quiconque ne cherche dans la droiture de ſon cœur, qu'à éclaircir ſes doutes. Le Myſtère que nous venons d'appuyer par tant de preuves, eſt ſi peu le fruit d'une invention humaine, qu'il eût été de la prudence, de l'intérêt même des Apôtres de ne le pas publier, s'il n'eût pas été certain. A quelles contradictions ne ſe ſeroient-ils pas expoſez en le révélant? Mais il a d'ailleurs des racines ſi profondes dans le plan même de la Religion; il eſt ſi répandu dans les anciennes Ecritures, qu'elles ſeroient inexplicables & contradictoires ſans lui. Etabliſſez, pour un moment, que le Meſſie doit naître à la maniére ordinaire, & dans l'ordre des loix communes de la nature, tout eſt confus, énigmatique, irréconciliable dans les Prophétes; leurs expreſſions ſe combattent, les images qu'ils employent ſe contrarient, & les caractères qu'ils uniſſent ne concertent plus. Conciliez en effet, ſi vous le pouvez, ces traits oppoſez, & toutefois propres au Meſſie. D'une part il ſortira *de la race d'Abraham, de la Tribu de Juda, de la famille de David*; il *naîtra à Bethléem*; il ſera *méconnu, outragé, délaiſſé, mis à mort*. De l'autre, il *eſt éternel*, il eſt *Dieu*, & ſa naiſſance *eſt ineffable*, il eſt *engendré dans le ſein de l'aurore*, il eſt le *Seigneur de David*, & il eſt le *fils de Dieu*. Tous les hommes ſont *conçûs dans*

Prophet. paſſim. ISAI. *c.* 53. verſ. 8. PSALM. 109. verſ. 1. PSALM. 2. verſ. 7. JOB. *c.* 15. & 25. ISAI. *c.* 61. 65. ISAI. *c.* 53.

LIV. II. CHAP. IX.

dans le péché, & nul, *non pas même l'enfant qui voit ſon premier jour, n'eſt éxempt de ſouillure.* Et lui, *il eſt le juſte par excellence, il n'a jamais commis l'iniquité, la fraude n'eſt point ſortie de ſa bouche*, & pour expier nos crimes, *il en a pris ſur lui tout le poids & la vengeance.* Il eſt, d'un côté, *la ſemence de la femme qui doit écraſer le ſerpent, le germe produit dans une terre aride, le rejetton d'une branche de la ſouche de Jeſſé*; de l'autre, il doit *deſcendre des nuées comme une pluïe bienfaiſante & douce*; le Ciel eſt invité *de faire deſcendre ce juſte comme une roſée* féconde, la *terre de s'ouvrir, de germer le Sauveur*, & de *ramener la juſtice avec lui.* Non, dans le ſyſtême que le Meſſie doit naître comme un homme ordinaire, non, encore une fois, jamais l'eſprit humain n'alliera des idées ſi diſcordantes; elles s'excluent, & ſe repouſſent trop viſiblement. Reconnoiſſez, tout au contraire, que le Libérateur prendra naiſſance dans le ſein d'une Vierge mere, toutes ces contradictions ſe diſſipent, toutes ces images diſſemblables ſe donnent la main, tous ces textes s'accordent, l'oppoſition de tous ces traits n'eſt plus qu'apparente, & les Prophétes n'ont plus qu'un même ſens, comme ils n'ont plus que le même langage.

GEN. c. 3. verſ. 15. ISAI. c. 53. ISAI. c. 11. ISAI. c. 65.

De là vient que quand Jeſus-Chriſt parut, les Juifs étoient diſpoſez à croire cette vérité. Si, comme je l'avouerai ſans peine, ils n'en avoient pas tous une connoiſſance diſtincte, ils en avoient une indiſtincte & confuſe; du moins la croyance du contraire n'étoit ni commune, ni générale; il auroit fallu trop ouvertement contredire les paſſages qu'on vient d'entendre. Lorſque les Apôtres achevérent d'en donner l'intelligence, on ne lit point que

la

la Synagogue s'oppoſât au ſens qu'ils leur donnoient. Parce que c'étoit une interprétation fondée ſur la tradition, & que le concours alloit de ce côté là, nul n'entreprit de la combattre. Et qui doute qu'on ne l'eût attaquée, s'il eût été facile de trouver des armes pour s'en défendre? Ce ne fut donc qu'après les victoires de l'Evangile, & lorſque le Judaïſme eut abandonné ſa propre doctrine, qu'on vit s'élever des diſputes ſur la maniére dont le Meſſie devoit naître. Encore, ſur cet article, le plus grand nombre des Rabbins demeura-t-il ferme dans l'ancienne croyance; tant les fondemens en ſont jettez partout dans les Livres Saints. LIV. II. CHAP. IX.

CHAPITRE X.

Que Jeſus-Chriſt a fait des Prédictions, comme les Prophétes avoient dit que le Meſſie devoit en faire.

CEUX qui ſe plaignent des obſcuritez de l'Ecriture, & qui lui reprochent d'être par ſes profondeurs la ſource & la cauſe de leurs doutes, ſont preſque toûjours ceux qui l'ont le moins approfondie. On ne fait pas des plaintes ſi injuſtes quand on a plus de lumiéres, & que l'étude a précédé les jugemens. Si l'on ne voit pas le tout, au moins en voit-on aſſez pour autoriſer une ſoûmiſſion raiſonnable; & loin que ce qui ſe cache affoibliſſe l'évidence de ce qui ſe montre, tout au contraire ce qui eſt apperçu fait reſpecter ce qui ne l'eſt pas. Je ne veux point dire que tout ſoit clair dans les ſaints Livres ſur ce qui concerne LIV. II. CHAP. X.

LIV. II. CHAP. X.

cerne le Meſſie. Je ſçai qu'il y eſt ſouvent enveloppé ſous d'épais nuages. En combien de maniéres, par éxemple, y eſt-il repréſenté? Combien de perſonnages ont été ſes figures auſſi-bien que ſes peres? Combien d'événemens ont été, par avance, les ſymboles de ſon hiſtoire? D'illuſtres Auteurs ont tenté de faire voir la convenance de ces rapports. Cependant malgré leurs ſoins, il y reſte des ténébres qu'ils n'ont pû diſſiper, & leurs conjectures ne ſont pas également heureuſes en tout. Ce n'eſt pas non plus ſur ces vrai-ſemblances que je m'appuye; c'eſt ſur des caractères frappans; c'eſt ſur les traits eſſentiels & diſtinctifs du Meſſie, cent & cent fois marquez dans les Prophétes. Ce ſont ces traits & ces caractères que j'oppoſe à l'incrédule, & je lui ſoûtiens qu'il lui eſt impoſſible d'y méconnoître Jeſus-Chriſt. Il l'a déja vû dans ce qui précede, & ce qui va ſuivre achevera de le convaincre.

Voyez M. HUET *Demonſt. Evang. in paralleliſmo.*

Le Meſſie a été prédit. Cela eſt ſans conteſtation; car les Livres des Juifs l'annoncent à chaque ligne. Mais d'autres que lui avoient eu le même avantage. Juſqu'à des Héros profanes, un Cyrus, un Aléxandre, un Antiochus; ils avoient été vûs de loin, & lorſqu'ils n'étoient pas encore. Ce caractère ne lui étoit donc pas uniquement perſonnel. Le Meſſie devoit être Prophéte. Mais ce ſigne lui étoit commun avec tant d'autres, qu'avec ce titre on pouvoit encore le méconnoître. Que devoit-il donc avoir de ſingulier? Le voici. Il étoit prédit, & il devoit prédire lui-même. Il devoit être au-deſſus des Prophétes qui ont prédit ſans être prédits; il devoit être au-deſſus des Héros, & même au-deſſus des Saints qui ont été prédits ſans être Prophétes.

JEREM. c. 37. 38. 39. 52. DAN. 2. 7. 8. 10. & 11. *Idem c. 7. & 8.*

tes. Lui ſeul devoit raſſembler en lui ce double privilége, être prédit, & Prophéte tout à la fois. *Je ſuſciterai du milieu de vos freres un Prophéte ſemblable à vous, je lui mettrai mes paroles ſur les lévres, & il vous annoncera toutes mes Ordonnances. Si quelqu'un refuſe d'entendre ſa voix, ce ſera moi qui en prendrai vengeance*, dit Dieu par Moïſe. Vous le voyez; celui-là même qui eſt prédit de ſi loin, eſt celui qui prédira; il eſt vû dans l'avenir, & il doit y voir à ſon tour; on le découvre à travers les ſiécles, & il lira dans ceux qui ſeront après lui. Ne nous arrêtons qu'à ce paſſage, il eſt formel, & les Juifs des premiers temps en ont fait l'application au Meſſie ſeul, ſans varier jamais. Tous les Talmudiſtes conviennent d'ailleurs que l'eſprit de Prophétie doit être en lui: ſentiment ſi peu douteux, qu'ils le portent même à de ridicules excès. LIV. II. CHAP. X.

Il n'eſt donc plus queſtion que de ſçavoir ſi Jeſus-Chriſt a été Prophéte. S'il n'a point prédit, ou ſi ſes prédictions ont été trompeuſes, ce n'eſt point lui qu'il faut *écouter*. La parole du Seigneur n'a pas été *ſur ſes lévres*, & ce n'eſt point par ſon miniſtère que Dieu nous devoit *annoncer ſes Ordonnances*. Mais ſi l'événement a juſtifié ſa parole, ſi nos yeux voyent encore ce qu'il a dit que nous verrions, la diſpute eſt finie, & les Chrétiens ont le deſſus. Incrédules, ouvrons donc vous, & moi l'Hiſtoire de l'Evangile, & liſons. D'abord j'y trouve ces paroles prononcées par J. C. ſur le Temple de Jéruſalem. *Voyez-vous cet édifice*, dit-il à ſes Diſciples, il ſemble qu'il doit être éternel. *Cependant je vous le dis en vérité, il ſera détruit juſques dans les fondemens, & il n'y reſtera pas une pierre ſur* MATTH c. 24. verſ. 2.

LIV. II CHAP. X.

l'autre. Il va plus loin, & prédit contre Jérusalem. Lors même qu'il y entre au milieu des acclamations publiques, & peu de jours avant sa mort, touché des maux réservez à ce Peuple déplorable, il regarde la Ville : les pleurs coulent de ses yeux, & il s'écrie : *Ha,* Ville infortunée, *si du moins en ce jour tu reconnoissois ce qui peut t'apporter la paix ? Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Viendra le temps que tes ennemis t'environneront de tranchées, ils t'enfermeront, & te serreront de toutes parts ; ils te détruiront toi, & tes enfans, & ne laisseront dans ton enceinte pierre sur pierre ; parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visité.* Plus bas il revient encore à ce triste préfage. *Lorsque vous verrez,* dit-il, *une armée environner Jérusalem, sçachez que sa désolation est proche. Que ceux qui dans ce moment seront en Judée, s'enfuyent dans les montagnes : que ceux qui se trouveront dans le milieu du païs, s'en retirent ; & que ceux qui seront à l'entour, n'y entrent point.* Comme il alloit au Calvaire, chargé de l'instrument de sa Passion, tout à coup il s'arrête, & se tournant vers la multitude du Peuple & des femmes qui pleuroient sa mort, il dit à celles-ci : *Filles de Sion, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes & sur vos enfans : car le temps vient où l'on dira : Heureuses les stériles ! Heureuses les entrailles qui n'ont point porté d'enfans, & les mammelles qui n'en ont point nourri ?* Mais encore, quand est-ce que ces malheurs si clairement prédits devoient arriver ? Le jour de la ruine étoit-il proche, étoit-il éloigné ? *Toutes ces choses,* dit Jesus-Christ, *viendront sur la race qui est à présent.* Et encore : *Cette génération ne passera pas sans que ces choses arrivent.*

MATTH. c. 24. vers. 15.
MARC. c. 12. vers. 14.
LUC. c. 19. vers. 41.
LUC. c. 21. vers. 20.
LUC. c. 23. vers. 27.
MATTH. c. 24. vers. 34.
MARC. c. 23. vers. 30.

C'é-

C'étoit à dire que les hommes qui vivoient alors devoient en être les témoins. LIV. II. CHAP. X. LUC. c. 19. verſ. 32.

L'ont-t'ils été? Ces terribles menaces ont-elles eu leur accompliſſement? Je le demande aux incrédules. En eſt-il un ſeul parmi eux, ſi peu qu'il ſoit inſtruit, qui oſe en douter, ou dire que l'événement n'a pas rempli la prédiction dans toutes ſes circonſtances? Ici l'autorité de l'Hiſtoire eſt manifeſtement pour nous, & le ſoleil n'a jamais rien éclairé d'un plus grand jour. Quarante ans après la mort de Jeſus-Chriſt, Tite vient aux portes de Jéruſalem, & l'environne de cette effroyable circonvallation dont l'image eſt ſi fidellement repréſentée par Joſéphe, & par les Hiſtoriens profanes. Ce Prince, malgré ſa puiſſance, & le ſuccès de ſes armes, veut encore ſauver les Juifs. Sa clémence eſt dédaignée. De faux Prophétes prédits par Jeſus-Chriſt, promettent l'Empire de l'Univers à ce peuple malheureux qui les écoute, & qui les croit juſqu'au milieu de ſa chûte. Déja une partie de la Ville étoit priſe, la flamme y ravageoit tout juſqu'au Temple du Seigneur; déja la faim plus cruelle encore avoit deſſéché les mammelles des meres; elles n'avoient plus que des larmes à donner à leurs enfans; elles ſe nourriſſoient du fruit de leurs entrailles; réduction déplorable qui révolte la nature; & ces inſenſez continuoient de préter l'oreille à ces Prophétes trompeurs. Sur la foi de leurs diſcours, ils attendoient un prodige du Ciel; & le croyoient intéreſſé à les défendre. Dans cette folle perſuaſion ils réſiſtoient toûjours, & ne vouloient ni implorer la miſéricorde, ni accepter la paix offerte. A la fin il n'y en eut plus pour eux. La foule preſque innombrable des habitans de Jéruſalem fut maſſa-

L'an de J. C. 72.

LUC. c. 21, verſ. 5. SUET. *lib.* 5. *in Veſp.* DIO. *lib.* 66.

JOSEPH. *bell. Jud. lib.* 7. c. 21.

LIV. II. CHAP. X. crée, la Ville miſe en cendres, & à la réſerve de quelques tours, conſervées pour être au vainqueur un monument de ſa victoire, le reſte ne montra plus qu'une ſolitude affreuſe, & de vaſtes ruïnes.

JOSEPH. *Bell. Jud. lib. 7. c. 1.*

Qu'oppoſer donc à un fait de cette évidence? Je compare toutes les circonſtances de la Prophétie avec toutes les circonſtances de l'événement, & j'ignore ſi l'on a jamais vû de rapports ſi parfaits, & de reſſemblances plus fidelles. La prédiction eſt écrite long-temps avant qu'elle ſoit accomplie, & elle l'eſt à peine, qu'on la lit dans toutes les Annales du monde; elle eſt faite à un peuple qui devoit nous haïr d'une haine implacable, & les reſtes de ce peuple proménent aujourd'hui par toute la terre la preuve qui décide pour nous contre lui-même. Enfin elle eſt faite à des hommes qui doivent être eux-mêmes témoins de l'événement, & ces hommes le ſont en effet dans le temps marqué par la Prophétie. Encore une fois qu'oppoſer donc à un fait ſi poſitif, & dont les circonſtances ſeront encore plus détaillées dans ce que nous dirons ailleurs?

Voyez ci-après. C. 15.

Premiére difficulté.

Dira-t'on que Jeſus-Chriſt prévoyoit en politique habile, & ſur l'état des affaires de ſon temps, que Jéruſalem ſeroit bien-tôt détruite, & ſon Temple renverſé? Mais, qu'on me le pardonne, je ne puis répondre à une objection ſi peu ſérieuſe. Quoi! par des conjectures purement humaines, Jeſus-Chriſt aura prévû, & il aura avancé comme infaillible ce qui dépendoit de cent & cent cauſes qui n'étoient pas encore? Il aura pénétré dans les projets des Princes d'alors, les projets des Princes à venir? Il aura vû non le fait ſeulement, car ce ne ſeroit pas aſſez, mais toutes

Réponſe.

tes les circonſtances du fait, ſans que le hazard y ait rien dérangé? Sont-ce des hommes qui veulent faire croire à d'autres hommes ces paradoxes inconcevables? LIV. II. CHAP. X.

Mais remarquez-le. Cette reſſource de l'incrédule, reſſource déja montrée ſi vaine, ne peut pas même compatir avec l'état des Juifs au temps de Jeſus-Chriſt. Accoutumez à porter le joug des Romains, ils reconnoiſſoient leurs maîtres dans ces Maîtres du monde. Leur dépendance timide écartoit juſqu'aux moindres ſoupçons qui pouvoient irriter Rome. *Nous n'avons point*, diſoient-ils, *d'autre Roi que Céſar*; & dans une autre rencontre: *Il vaut mieux qu'un ſeul homme périſſe*, en parlant de Jeſus-Chriſt, *que de hazarder le ſalut de la Nation*, & d'attirer ſur nous la colére des Romains. Ils étoient donc ſoûmis & fidéles aux Empereurs. Ce langage eſt d'un peuple qui veut ſa conſervation, & qui la ménage. Cependant on nous dit: à juger des choſes ſur les apparences, la ruine de Jéruſalem pouvoit être prévuë quarante ans auparavant. Voyez donc le jour dans les ténébres, & les ténébres dans le jour. JOAN. c. 19. verſ. 15. JOAN. c. 12. verſ. 48. & 50.

J'entends une autre eſpéce de contradicteurs. Ils ſoûtiennent qu'il n'y a rien moins ici qu'une prédiction, & que Jeſus-Chriſt ne ſongeoit point à prophétiſer la deſtruction de Jéruſalem par les Romains; que tous les endroits que nous avons citez ne tracent au plus que l'hiſtoire de ce qui doit arriver à la fin des ſiécles, & qu'enfin s'il y eſt parlé de la chûte de Jéruſalem, & de ſon Temple, c'étoit pour exciter l'attention des Juifs ſur l'intérêt général, par un intérêt particulier. Deuxiéme difficulté.

On ſçait combien cette Nation ſe croyoit ſupérieure à toutes les autres. Ce nombre in-

LIV. II. CHAP. X

fini de bienfaits qu'elle avoit reçus du Ciel dans tous les temps, fomentoit ſon orgueïl, & tant de prodiges multipliez en ſa faveur dès ſon origine, lui faiſoient penſer que Dieu n'avoit des yeux que pour elle.

Jeſus-Chriſt ne pouvoit donc mieux l'avertir de la fin du monde, ni mieux lui en peindre les horreurs, qu'en lui annonçant que ſa Ville & ſon Temple ſeroient tellement diſſipez qu'une pierre n'y toucheroit plus une autre. C'étoit ouvertement lui dire que le reſte de l'Univers auroit de pareilles deſtinées, puiſque le Peuple ſaint ne devoit pas lui-même être affranchi de la derniére diſgrace. Tout le diſcours qu'on a rapporté de l'Evangile ne tend qu'à ce but; & il eſt ſi vrai qu'il ne s'y agit que de cela ſeul, que les premiers Chrétiens ont cru durant deux ſiécles que la ruine du monde étoit prochaine, fondez ſur ce que Jeſus-Chriſt en parloit comme d'une révolution que les temps ſe hâtoient d'amener : *En vérité je vous dis que cette génération d'hommes ne paſſera pas, ſans que ces choſes arrivent.* Cela poſé, conclut-on, c'eſt un abus ſenſible, & un jeu, de rapporter les paroles de Jeſus-Chriſt ſur Jéruſalem, comme ſi elles étoient la prédiction de la ruine de cette ville par les Romains. Il eſt clair qu'en cet endroit il n'a voulu parler que de la fin du monde. Or puiſqu'il en fixoit l'époque à un temps qui le devoit ſuivre de ſi près, & que néanmoins l'Univers ſubſiſte encore, loin que cette prédiction prouve de Jeſus-Chriſt qu'il étoit Prophéte, elle eſt manifeſtement la preuve authentique du contraire.

Luc. c. 19.

Réponſe. Comme cette objection ſe vante d'être fondée ſur le texte, & qu'elle pourroit ſurpren-

dre

dre quelques eſprits, portez par indolence à juger du fond ſans l'éxaminer, il importe que je l'éclairciſſe. LIV. II CHAP. X.

Je reconnois d'abord que dans cet admirable diſcours dont j'ai cité quelques endroits, Jeſus-Chriſt parle effectivement de la ruine de l'Univers; mais je ſoûtiens qu'il y mêle ce qui regarde la ruine particuliére de Jéruſalem, comme un fait différent & ſéparé. On pourroit même faire voir que ce mélange n'eſt pas ſans myſtère, ſi c'étoit ici le lieu d'entrer dans ces majeſtueuſes profondeurs. Ce qu'il y a pour moi de capital, ce qui me ſuffit, eſt de montrer que ces deux points ne ſont pas tellement confondus, qu'on ne puiſſe aiſément diſcerner ce qui appartient à l'un, & à l'autre. Jeſus-Chriſt les a diſtinguez par des caractères certains, & les voici. Voyez M. l'Evêque de Meaux Diſcours ſur l'Hiſt. Univerſelle. 2. part. art. 9.

Premiérement, il fixe le temps de la deſtruction de Jéruſalem; ce qu'il ne fait point en parlant de la ruine du monde. Tout au contraire, il dit de ce dernier événement que nul n'en ſçait le jour; *ni les Anges qui ſont dans le Ciel, ni le Fils même du Pere*, mais le Pere ſeul. MARC. 13. verſ. 34. *Ibid.* verſ. 35.

Secondement, il ne parle de la décadence de l'Univers, qu'après avoir parlé de celle des Juifs. Il fait précéder l'une par l'autre, & dès-là montre qu'il ne faut pas les confondre. Prenez donc garde à vous, dit-il à ſes Diſciples, *vous voyez que je vous ai tout prédit*, c'eſt-à-dire, tout ce qui doit devancer les malheurs de la Ville, & le renverſement du Temple. Mais après ces jours d'affliction, *le Soleil s'obſcurcira, la Lune ne donnera plus ſa lumiére accoutumée . . . . . & l'on verra le Fils de l'Homme porté ſur les nuées.* Voilà clairement une autre prédiction, *Ibid.* verſ. 23. *Ibid.* verſ. 24. 25. 26.

LIV. II. CHAP. X. & le ſujet d'une autre attente, je veux dire le dernier avénement du Meſſie.

Troiſiémement, Jeſus-Chriſt dit aux Juifs: *Qu'ils paſſeront par le fil de l'épée, qu'ils ſeront emmenez captifs dans toutes les Nations, & que Jéruſalem ſera foulée aux pieds par les Gentils, juſqu'à ce que le temps des Nations ſoit accompli.* Il eſt donc indubitable qu'il ne confondoit pas la ruine de Jéruſalem avec celle du Monde. Ces Nations élevées ſur les débris du Peuple Juif, prouvent ſans replique que leur fin ne devoit pas être la même.

LUC. c. 21. verſ. 24,

Enfin Jeſus-Chriſt après s'être expliqué ſur les maux qui devoient dans peu fondre ſur Jéruſalem, paſſe tout d'un coup à un objet plus lugubre encore. *Toutes ces choſes*, dit-il, *ne ſeront que le commencement*, & comme l'image des malheurs réſervez au jour qui doit éclairer la ruine du Monde entier. Il n'eſt donc point vrai que Jeſus-Chriſt n'ait ſongé à prédire que le dernier embraſement de l'Univers. S'il avoit cet objet en vûe, comme nous en convenons, il ne penſoit pas moins aux diſgraces prochaines de Jéruſalem. L'un & l'autre événement ſont compatibles, & je ne ſçai comment nommer l'imagination de ceux qui ne veulent trouver dans le texte que l'une de ces deux choſes, à l'excluſion de l'autre.

MATTH. c. 24. verſ. 8.

Pourquoi donc paroiſſent-elles confondues, me direz-vous? La réponſe eſt facile. Les Diſciples mêloient des idées différentes dans la queſtion qu'ils faiſoient à leur Maître. *Dites-nous quand ces choſes arriveront, & quel ſigne il y aura de votre avénement, & de la fin du Monde.* Il eſt viſible que dans cette interrogation, quoiqu'unique, il y a trois queſ-

Ibid. verſ. 3.

questions. Jesus-Christ aussi fait ses réponses sur chacune. Mais elles semblent se mêler, parce qu'il donne des signes communs aux trois événemens dont on lui parle, quoiqu'il joigne des signes distinctifs pour chacun. Il ne s'agit ainsi que de sçavoir si ceux qui devoient précéder la ruine de Jérusalem, ont en effet paru de la maniére qu'il les a prédits.

Saint Luc rapporte la chose avec plus d'ordre, & de précision. C'est donc lui qu'il faut suivre ici. Il fait prédire par Jesus-Christ la destruction de Jérusalem, & demander ensuite par les Apôtres, à quelle marque on jugera que cet événement sera prêt d'arriver. Ainsi, dans son Histoire, la question des Apôtres est simple, & unique. Mais la réponse de Jesus-Christ ne l'est pas moins, & tout ce qu'il dit n'est que le préface des signes qui devoient précéder la ruine des Juifs.

Luc. c. 21. vers. 5. 6. 7.

D'abord, il assûre qu'on verra paroître une foule de faux Prophétes, & d'imposteurs, qui diront chacun: Je suis le Christ. Ordinaires avant coureurs de la chûte des Peuples, & de la colere divine qui les abandonne aux artifices du mensonge. C'est aussi ce qu'on remarqua plus que jamais, dans les temps qui suivirent la mort de Jesus-Christ, sur tout vers ceux de la guerre des Juifs, & sous le régne de Néron qui la commença. Des fourbes, dit Joséphe, conduisoient le Peuple *dans les déserts*, [cette circonstance avoit encore été prédite] & sous prétexte de lui faire voir des signes de sa prompte délivrance, ils le séduisoient par de feints prodiges, & par des tours de soupleſſe ou de magie. Je ne sçai quel Egyptien entre autres, assembla près de lui jusqu'à trente mille personnes abusées par ses enchantemens. L'Ecriture parle de cette séduction,

Ibid. vers. 8.

JOSEPH. *Antiq. lib.* 20. *c.* 6. MATTH. *c.* 24. vers. 16.

EUSEB. *Chronic.* JOSEPH. *Bell. Jud. lib* 2. *c.* 23.

LIV. II. CHAP. X. ACT. c. 21. verſ. 38. tion, & elle fit tant de progrès, qu'il fallut enfin que Félix envoyât des troupes contre ces infortunez. Elles en tuérent un grand nombre, & diſſipérent le reſte. C'étoient évidemment ces hommes trompeurs qui devoient conduire la Nation à ſa ruine, & l'on ne doutera pas que le nom de Chriſt, ſans lequel il n'y avoit point de délivrance parfaite, ne fût mêlé dans leurs promeſſes chimériques. La Judée ne fût pas même la ſeule Province expoſée à l'illuſion de ces enchanteurs. Tout l'Empire en fût comme inondé dans ce ſiécle déplorable, & l'on ne voyoit de toutes parts que de ces enthouſiaſtes qui ſe vantent que le Ciel les inſtruit de l'avenir. Tels furent un Simon nommé le Magicien, un Théodas, un Ménandre, un Elymas, un Apollone de Tyanes, ſans compter la foule des autres ſi renommez dans les Hiſtoires ſacrées & profanes. Et ne dites pas, à deſſein d'infirmer la Prophétie, qu'il étoit facile à quiconque connoiſſoit le caractère de la Nation, de prévoir la naiſſance de ces impoſteurs. Tout le contraire; elle en étoit déſabuſée, & depuis la ruine de Jéruſalem par le Roi de Babylone, plus de cinq cens ans s'étoient écoulez, ſans qu'il eût paru durant ce long intervalle un ſeul faux Prophéte en Iſraël; tant les Juifs étoient encore irritez contre ceux qui avoient trompé leurs peres ſous Sédécias.

JEREM. c. 14. verſ. 14. *Idem* c. 28. verſ. 2. LUC. c. 21. verſ. 9. MATTH. c. 24. verſ. 6.

Jeſus-Chriſt ajoûte pour ſecond ſigne de la deſtruction de Jéruſalem, que peu d'années auparavant tout retentira des bruits de la guerre; & ſelon deux Evangéliſtes, que les Royaumes ſe ſouléveront l'un contre l'autre. J'en atteſte ici tous ceux qui ſçavent l'Hiſtoire d'alors. Etoit-il poſſible de mieux repréſenter ces guerres ſanglantes, qui affligérent l'Empire

re dans les derniéres années de Néron ? Quels climats, quelles Provinces (*a*) ne furent point troublées par le fracas des armes? Les Gaules animées par Vindex ſe révoltent contre leur Prince. Les Eſpagnes que gouvernoit Galba, ſe ſoulévent de leur côté. Le reſte de l'Occident ſuit leur éxemple; Macer dans l'Afrique, Virginius & Capiton dans la haute & baſſe Germanie. Juſques dans Rome, les Cohortes Prétoriennes ſollicitées par Nymphidius, prennent les armes. Toutes les armées ſe diviſent, & chacune ſe nomme un Chef au préjudice du Maître légitime. Quatre Empereurs s'élévent en même temps, & les uns contre les autres. Le fer eſt porté juſqu'aux extrémitez de la Terre, & le Monde ſurpris ignore qui le doit commander. Des batailles ſont données aux portes de Rome, pour décider la querelle des rivaux. Galba, Othon & Vitelliùs y périſſent. L'Empire commence à reſpirer ſous Veſpaſien, & c'eſt alors auſſi que l'orage commence à tomber ſur les Juifs. Quel autre que celui qui ordonne les événemens, & qui les conduit à ſes fins, pouvoit les prédire avec tant de juſteſſe?

LIV. II. CHAP. X. SUET. *in Neron.* DIO. *lib.* 63. PLUT. *in Galb.* TACIT. *Ann.* 15. SUET. *in Oth. & Vitell.* SUET. *in Veſp.*

Un troiſiéme ſigne eſt donné par Jeſus-Chriſt à ſes Diſciples; ce ſont les tremblemens de terre en divers lieux du Monde, les peſtes, les famines, & les phénoménes extraordinaires dans le Ciel. Parcourez les hiſtoires

MATTH. c. 24. verſ. 7. LUC c. 21. verſ. 11.

(*a*) Opus aggredior opimum caſibus, atrox prœliis, diſcors ſeditionibus, ipſâ etiam pace ſævum. Quatuor Principes ferro interempti, tria bella civilia, plura externa, ac plerumque permixta, turbarum Illyricum, Galliæ nutantes, perdomita Britannia & ſtatim amiſſa, coortæ Sarmatarum, ac Suevorum Gentes, Nobilitatus cladibus mutuis Dacus. TACIT. *Hiſt. Lib.* 1.

LIV. II
CHAP. X.

res des temps dont il s'agit. En eſt-il une qui ne faſſe foi, que jamais ces malheurs ne furent plus fréquens, ni plus répandus ? Toute la nature comme en déſordre effrayoit les Païens mêmes, & ces aveugles intimidez par ces ſignes, redoubloient leurs ſacrifices, pour appaiſer, diſoient-ils, la colere des Dieux immortels. Les Auteurs de ce ſiécle ne nous parlent que des villes (*a*) renverſées par les ſecouſſes de la terre dans l'Aſie, dans la Sicile, dans la Calabre, dans la Campanie, dans le Pont, dans la Macédoine, & dans l'Achaïe. On n'y lit que les horreurs cruelles de la famine (*b*) ſous l'Empire de Claude ſurtout, & l'on

Plin. Hiſt lib. 2. c. 84.

(*a*) Celebres Aſiæ Urbes conlapſæ nocturno motu terræ . . . . ſediſſe immenſos montes, viſa in arduo quæ plana fuerint, effulſiſſe inter ruinam ignes memorant. TACIT. *Annal. Lib.* 2.

Fine anni vulgantur prodigia imminentium malorum nuntia, vis fulgurum non alias crebrior, & ſidus cometes, ſanguine illuſtri ſemper Neroni expiatum. TACIT. *Annal. Lib.* 15.

Pompeios celebrem Campaniæ Urbem, in quam ab altera parte Surrentinum, Sabianumque littus, ab altera Herculanenſe conveniunt, mareque ex aperto conductum amœno ſitu cingit vexatis quæcumque adjacebant regionibus audivimus, & quidem diebus Hibernis quos vacare à tali periculo majores noſtri promittere ſolebant. Non. Febr. fuit motus hic Regulo & Virginio Conſulibus, qui Campaniam magna ſtrage vaſtavit. Nam & Herculanenſis oppidi pars ruit, dubieque ſtant etiam quæ relicta ſunt. Et Nurecinorum Colonia, Neapolis quoque, &c SENEC. *quæſt. Natural lib. 6. ad initium.*

(*b*) Arctiore autem annonâ ob aſſiduas ſterilitates detentus quondam à turba in medio foro [*Claudius*] convitiiſque ac ſimul panis fragminibus ita inſtratus, ut ægre nec niſi poſtico in Palatium evadere valuerit. SUET. *in Claud. C.* 20.

Fames facta in Græcia, modius ſex drachmis venundatus eſt..... Magna fames Romæ. EUSEB. *Chronic. ad ann. Domini* 51. & 52.

l'on tremble encore au récit de Tacite & de Suétone, (*a*) quand ils rapportent les ravages terribles de la peſte qui ſembloit vouloir dépeupler Rome dans les derniéres années de Néron. Je renvoye encore ici le Lecteur à Joſéphe même. Il y verra combien de prodiges annoncérent la chûte de Jéruſalem. Il y verra la porte d'airain qui fermoit le Temple intérieur, s'ouvrir d'elle-même, comme pour marquer que le Seigneur abandonnoit ſa Maiſon, & la livroit aux ennemis; le Ciel s'obſcurcir, de même que dans une profonde nuit d'orage, puis tout à coup s'enflammer, les airs ſe remplir de ſpectres armez qui traverſoient les nues, & ſe répandoient autour des villes. Spectacle terrible que Tacite même n'a (*b*) pas oublié. Il y verra des aſtres in-con-

LIV. II. CHAP. X. EUSEB. *Chronic.* STRAB. *lib.* 12. *c.* 13. PHLEG. MIR. *c* 13. & 14. JOSEPH. *bell. Judaïc. lib.* 7. *c.* 31. LUC. *c.* 21. *verſ.* 12.

(*a*) Tot facinoribus fœdum annum etiam Dii tempeſtatibus, & morbis inſignivere. Vaſtata Campania turbine ventorum, qui villas, arbuſta, fruges paſſim disjecit, pertulitque violentiam ad vicina urbi. In quâ omne mortalium genus vi peſtilentiæ depopulabatur, nullâ cœli intemperie quæ occurreret oculis. TACIT. *Annal. Lib.* 16.

Acceſſerunt tantis ex principe malis probriſque quædam & fortuita: peſtilentia unius autumni qua triginta funerum millia in rationem libitinæ venerunt. SUET. *in Neron. C.* 39.

(*b*) Evenerant prodigia quæ neque hoſtiis, neque votis piare fas habet gens ſuperſtitioni obnoxia, Religionibus adverſa. Viſæ per cœlum concurrere acies, rutilantia arma, & ſubito nubium igne colluere Templum, expanſæ repente delubri fores, & audita major humana vox: Excedere Deos. Simul ingens motus excedentium. Quæ pauci in metum trahebant: pluribus perſuaſio inerat antiquis Sacerdotum Litteris contineri eo ipſo tempore fore ut valeſceret Oriens, profectique Judæâ rerum potirentur..... Sed vulgus more humanæ cupidinis, ſibi tantam fatorum magnitudinem interpretati, ne adverſis quidem ad vera mutabantur. TACIT. *Hiſt. Lib.* 5.

LIV. II. CHAP. X.

connus briller sur Jérusalem, & la réflexion qu'ajoûte l'Historien, qu'il falloit que les Juifs eussent seuls perdu les yeux & l'usage du sentiment, pour ne pas voir, ou pour tourner à leur avantage ce qui répandoit la terreur sur le reste des hommes.

Mais avant tout cela devoit arriver un autre signe, & Jesus-Christ l'avoit prédit à ses Disciples. *Vous serez*, leur dit-il, *persécutez, livrez dans les Synagogues, renfermez dans les prisons, trainez devant les Rois, & devant les Gouverneurs à cause de mon nom.* Image naive & fidelle des contradictions que l'Eglise eut à soûtenir dès sa naissance, & des premiéres épreuves de l'Apostolat. La persécution s'allume, en effet, dans les temps marquez par Jesus-Christ. Plus s'approche le moment fatal aux Juifs, & plus leur haine redouble contre les Chrétiens qu'elle poursuit. Les Disciples, sans autre crime que leur foi, sont conduits aux tribunaux profanes, traitez avec insulte, retenus captifs, & punis comme novateurs qui troublent le repos public avec l'ancienne Religion. Toute l'histoire de S. Paul n'est que la continuelle justification des Prophéties de son Maître; & la fin du régne de Néron qui donna tant de Martyrs à l'Eglise, achéve de montrer que Jesus-Christ lisoit dans l'avenir, & que ses prédictions étoient indépendantes du hazard. Il a même été plus avant que les Prophétes, plus loin que Daniel. Celui-ci *voyoit un Peuple avec son Chef qui devoit détruire la Ville, & son Sanctuaire:* il avoit dit que *Jérusalem finiroit par une ruine totale, & que la désolation qui lui avoit été prédite arriveroit à la fin de la guerre.* C'étoit bien préfager le fait. Mais Jesus-Christ annonce & le fait, & les circonstances pré-

Act. ubique. TERTULL. *Apolog.* LACT *p* 3. SULP. S. *Hist. l.* 2. TACIT. *Ann.* 15. SUET. *in Neron.* JUVENAL. *Satyr.* 1. OROS. *lib.* 7. DAN. *c.* 9. *vers.* 26.

préliminaires du fait; les dégrez qui devoient y conduire, & les événemens qui devoient le préparer. C'eſt que l'Eſprit de Dieu repoſoit ſur lui dans ſa plénitude, & que les autres n'avoient eu que des portions de ce qu'il avoit ſans bornes, & ſans meſure. LIV. II. CHAP. X. JOAN. c. 3. verſ. 34.

Cependant, comme ſi ce n'étoit pas aſſez de ces marques, d'ailleurs ſi diſtinctives, Jeſus-Chriſt deſcend aux ſignes prochains de la derniére déſolation de Jéruſalem. Il ne vouloit pas que les mêmes coups qui devoient pulvériſer la paille, briſaſſent le bon grain, ni que ſes Elûs fuſſent enveloppez dans la même ruine que les coupables. Il donne donc à ſes Apôtres avec un gage de ſon amour, le ſignal certain pour reconnoître le moment précis où il falloit fuir enfin la terre maudite. *Quand vous verrez*, dit-il, *les armées environner la Ville, ſçachez que ſa deſtruction eſt proche. Alors que ceux qui ſont dans la Judée ſe retirent dans les montagnes.* LUC c. 21. verſ. 20. Ailleurs il dit ces paroles: *Quand vous verrez l'abomination de la déſolation que Daniel a prophétiſée; que celui qui lit entende; quand vous la verrez dans le Lieu ſaint*, ou, comme porte un autre Evangeliſte, *dans le lieu où elle ne doit pas être, que ceux qui ſont dans la Judée s'élancent vers les montagnes.* MATTH. c. 24. verſ. 15. MARC. c. 13. verſ. 14. Ces deux maniéres de s'expliquer reviennent à la même, & l'une n'étoit en effet qu'une plus claire interprétation de l'autre. Cette abomination qui devoit être dans le lieu ſaint, n'étoit, ſelon la force de l'expreſſion originale, que l'image des Idoles toujours ainſi nommées dans les ſaints Livres. Juſqu'alors elles n'avoient point paru dans le Temple du Seigneur, & les Princes Païens n'avoient fait pour les y introduire que d'inutiles efforts.

An-

LIV. II. CHAP. X. Antiochus ſurnommé *l'Illuſtre*, l'avoit tenté. Il vouloit faire adorer dans le Temple les Dieux de la Grece, & ſurtout ſon Jupiter Olympien. Mais ni ſes menaces, ni ſes armes ne purent y faire conſentir les Juifs. Il profana l'Autel, il enleva les vaſes & les ornemens ſacrez; mais du moins la Maiſon reſta, & la profanation ne fut que paſſagere. Long-temps après, Caïus Caligula fit la même entrepriſe. Cet extravagant qui ne reſpectoit ni les droits de la raiſon, ni les priviléges des Peuples, forma le deſſein d'élever ſa ſtatuë dans le Sanctuaire même de Jeruſalem. Pétrone alors Gouverneur de la Syrie, fut chargé de l'éxécution. Pour y réüſſir, il mit en uſage tour à tour les priéres & la terreur. Mais les Juifs demeurérent inébranlables. Agrippa le fut juſques dans Rome, ſous les yeux du plus cruel de tous les Princes; & cet Empereur fut contraint de céder, malgré ſon pouvoir, aux ſcrupules de la Nation entiére. Juſqu'aux Enſeignes Romaines, elles étoient bannies de la Terre Sainte. Elles portoient les images des Dieux, ou celles des Céſars. C'en étoit aſſez pour être proſcrites: Dieu l'avoit expreſſément ordonné de toute repréſentation profane, & tant que Rome eut pour les Juifs un reſte de complaiſance, elle ménagea leur délicateſſe ſur ce point, & leur épargna ce déplaiſir mortel. Je veux en rapporter un éxemple. Vitellius, pere de l'Empereur du même nom, veut porter la guerre à Arétas dans l'Arabie; il raſſemble ſes troupes à Ptolémaïde, & ordonne leur marche par la Judée, pour ſe rendre droit à Petra. Les Juifs conſternez députent vers lui les principaux d'entre eux, & le ſupplient de faire prendre une autre route à ſon armée;

1. MACCH. c. 1. verſ. 30. 31.

2. MACCH. c. 6. verſ 2

PHILO. *leg. p.* 1040.

JOSEPH. *Antiq. lib.* 18. *c.* 11.

JOSEPH. *Antiq. lib.* 18. *c.* 7.

par-

parce que ſes *Enſeignes* étoient chargées des images de l'Empereur. Vitellius défére à ces priéres, & vient à Jéruſalem, accompagné ſeulement de ſes amis, & d'Hérode le Tétrarque; tant on reſpectoit encore la Religion de ce Peuple, & la ſévérité de ſes Loix! Ce ne fut donc qu'au temps de la derniére ruine, que les Romains ceſſérent de ménager l'antique & ſaint uſage de la Nation qu'ils venoient détruire. Leurs Drapeaux déployez firent voir aux Juifs ſurpris les idoles profanes; pour la premiére fois elles parurent où elles ne *devoient pas être*, & pénétrérent dans le cœur de la Terre Sainte. Alors il falloit s'enfuir. Le ſigne n'étoit pas équivoque, & il en étoit temps encore; du moins dans le premier ſiége que fit Ceſtius, & après ſon entiere défaite par les Juifs. Auſſi, les Fidéles inſtruits par la prédiction en uſérent à leur avantage. Ils firent leur retraite dans la Ville de Pella, comme le remarquent les Hiſtoriens, (*a*) & c'eſt une obſervation importante, qu'entre les Chrétiens, d'ailleurs ſi nombreux dans la Judée, nul n'ait partagé la diſgrace des rebelles. Sans doute qu'ils avoient entendu la Prophétie de la maniére que nous l'expliquons, & que les autres préſages, déja vérifiez, les rendoient attentifs à celui-ci. Mais ſi l'on veut me permettre une conjecture, c'eſt ce qu'un grand Prophéte (*b*) avoit prédit long-temps auparavant par ce ſigne que Dieu, diſoit-il, devoit donner à ſes *Elûs* dans les

LIV. II. CHAP. X.

TACIT. *Hiſt. lib. 5.* SUET. *in Veſpaſ.* L'An de J. C. 68.

EPIPH. *Hær. 29. c. 7. Id. de Menſ. c. 5.* THEODORET. *in* ZACH. 14. *initio.*

(*a*) Τῶ λαῶ τῆς πόλεως, καὶ τίνα τῆς περαίας πόλιν οἰκεῖν κεκελευσμένω. Πέλλαν αὐτὴν ὀνομάζουσι. *Euſeb. Hiſt. Lib. 4. c. 5.*

(*b*) Dediſti metuentibus te ſignificationem, ut fugiant à facie arcus. PSALM. 59. verſ. 4. & 5.

LIV. II. CHAP. X.

les jours de la déſolation, pour *échapper aux armes de l'ennemi.*

On jugera peut-être que c'eſt trop parler de la même Prophétie; je le veux, ſi l'on peut trop preſſer l'incrédule, donner trop d'appuis à la foi de ceux qui doutent, & trop affermir par l'évidence des *faits* ceux qui marchent dans les anciennes routes, & le chemin battu. Je m'arrête toutefois, pour deſcendre aux autres prédictions de Jeſus-Chriſt, & je demande que l'on me donne encore un moment pour en raconter toute la ſuite.

Le grand objet de la Miſſion de Jeſus-Chriſt étoit l'établiſſement de ſon Egliſe. Elle devoit être l'Epouſe chérie donnée au Fils par ſon Pere, & les nœuds de leur union devoient être éternels. Les Prophétes avoient prédit d'elle, qu'elle ſeroit la fille du Très-Haut, & la Cité pacifique, dont les portes ne ſeroient fermées ni durant l'éclat du jour, ni durant les ombres de la nuit; que les Rois ſeroient ſes nourriciers, & qu'ils viendroient en ſilence adorer la trace de ſes pas; qu'elle ſuceroit le lait des Nations, & qu'elle enfanteroit les Peuples fidéles; qu'elle ſeroit ſi puiſſante, que tout Royaume qui ne lui ſeroit pas ſoûmis, périroit; ſi heureuſe, que Dieu lui-même ſeroit le Soleil qui feroit luire ſur elle un jour ſans fin; qu'elle ſe leveroit ſur l'Univers portée ſur les aîles de la Juſtice, de même que ſur un trône léger; qu'elle ſeroit toûjours féconde, toûjours belle malgré l'immenſe durée des âges, & qu'elle porteroit le germe d'une immortelle jeuneſſe. Ainſi les Prophétes ne l'avoient vûë que dans ſa gloire, & Dieu ſemble ne la leur avoir montré que du côté de ſa ſplendeur. Mais

Isai. *ubi-ſup.*

Je-

Jeſus-Chriſt, à qui tout eſt manifeſté, lui découvre de triſtes deſtinées à travers tant de grandeur, & lui prédit d'innombrables revers, toutefois non moins admirables dans le fonds, que cet amas de proſpéritez tant promiſes par les anciens Oracles. Il lui ouvre donc les ſiécles, & lui préſente l'image des perſécutions que le Monde lui doit ſuſciter. Par avance, il lui fait voir l'ivraie funeſte que l'ennemi doit ſemer dans le champ, à deſſein d'y étouffer le grain pur, & de tromper l'attente du moiſſonneur, les combats que le Fort armé doit livrer aux Enfans de la foi, les artifices de l'Eſprit ſéducteur pour corrompre, s'il eſt poſſible, l'innocence des Elûs, les menſonges des faux Paſteurs pour détourner le troupeau fidéle des routes ſalutaires, & l'engager dans celles de l'erreur, la foule immenſe de ceux qui doivent périr, & le petit nombre de ceux qui doivent perſévérer juſqu'à la fin. Mais au même temps que l'Epoux préſage à ſon Epouſe ces dures épreuves, il lui promet l'aſſiſtance indéfectible de ſon Eſprit, & la conſole, en lui diſant, que *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* LIV. II. CHAP. X. MATTH. c. 16. verſ. 18.

Arrêtons-nous, & racontons ici ce que nos Peres ont vû, ce que nous liſons dans les monumens précieux qu'ils nous ont laiſſez. Quelle calamité, quel deüil fut dans l'Egliſe à ſa naiſſance! Que de larmes verſées par elle, & que de ſang lui coûterent ſon innocence & ſa foi! De quelque part qu'elle tournât les yeux, que voyoit-elle, que le glaive tiré pour ſa ruine, toutes les Puiſſances du Monde armées contre elle, & tous les Sages, tous les Doctes réünis pour la détruire? D'un côté, les clameurs ſéditieuſes des

LIV. II. CHAP. X.

des Peuples, & de l'autre, le ſupplice de ceux qu'elle venoit d'enfanter au ſalut. Affliction plus amére encore. Juſques dans ſon ſein lui naiſſoient des enfants de révolte, des eſprits altiers & indociles, amoureux de leurs propres conceptions, & périlleuſement épris de l'attrait des nouveautez. Ils ne ſeront jamais effacez de la mémoire des hommes, les noms odieux de ces Princes qu'une haine injuſte, & des fureurs aveugles animérent contre nous. Jamais on n'oubliera les entrepriſes de ces Héréſiarques téméraires qui vouloient faire conteſter leur doctrine toute récente avec la Doctrine Apoſtolique, & faire accréditer leurs Dogmes au mépris des nôtres. Tous les ſiécles liront que ces complots étoient prédits, & que le triomphe étoit promis à l'Égliſe ſur leurs Auteurs. Elle l'a remportée cette pleine victoire, & ſes avantages ſont encore ſous nos yeux. Tous ſes ennemis ſont tombez d'une grande chûte; ils ont diſparu de deſſus la terre. Elle ſeule marche toujours la même, toujours ſoûtenuë de la main inviſible qui l'a ſauvée. Qui ſont-ils devenus ces Maîtres du Monde, qui ſe vantoient de l'avoir détruite? Ils avoient dreſſé des Monumens de ſa défaite, frappé des Médailles, & conſacré des Inſcriptions (*a*) à la mémoire de ſa ruine. Mais l'événement eſt contre eux, leurs trophées étoient imaginaires, & leurs marbres, auſſi-bien que les Oracles de leurs Dieux ſur l'extinction de notre foi, ſont prouvez menteurs. Que reſte-t'il

EUSEB. *Dem. Ev. l.* 8.

BARON. *Annal. ad an.* 69. §. 46.

AUGUST. *de Civ. Dei, lib.* 18. *c.* 54.

(*a*) OB. PROVINCIAM. LATRONIBUS. ET. HIS. QUI. NOVAM. GENERI. HUMANO. SUPERSTITIONEM. INCULCABANT. PURGATAM. *Saxum Romæ Neroni inſcriptum.*

t'il de tant d'héréſies, qui tour à tour, & par une eſpéce de méthode, ont attaqué les articles du Symbole Catholique ? Où ſont aujourd'hui ceux qui prennent la défenſe de Saturnin, de Baſilide, de Carpocrate, de Cérinthe, d'Ebion & de Valentin? Où ſont les Diſciples d'Hermogenes, de Cerdon, de Secundus, de Marcion & de Ptolomée, les Sectateurs de Gnoſtiques, les Protecteurs de Montan, & de ſes chimériques Prophéteſſes? A peine leurs noms ſont-ils connus. Tout de même, où ſont à préſent Arius & ſes Ariens, Pélage & ſes Pélagiens, Neſtorius & ſes Neſtoriens? Ils ſont paſſez, & la trace en ſeroit perduë, ſi nos Annales n'avoient conſervé le récit de leurs erreurs, & des victoires de la foi ſur elles. LIV. II. CHAP. X.

Cependant, à juger des choſes par les régles communes, tant d'ennemis & de perſécutions au dehors & au dedans, de ſi cruelles tempêtes, & ſi fréquemment renouvellées, devoient à la fin cauſer le naufrage de l'Egliſe. A quoi tenoit-elle? Quels appuis humains lui voyoit-on? Elle en eut, je l'avouë, dans la protection du Grand Conſtantin. Mais durant trois ſiécles auparavant, étoit-on touché de ſes maux, & de quoi l'Univers étoit-il occupé, ſinon à les augmenter ? Encore après Conſtantin, & ſous le régne de ſon fils Conſtance, l'Arianiſme mal éteint ne reprit-il pas des forces nouvelles, qui s'accrurent ſous Valens? Dans les jours qui ſuivirent, l'Idolatrie, preſque réduite à l'extremité, ne penſoit-elle pas trouver un reſtaurateur dans la perſonne de Julien ? Je le répéterai donc. A n'éxaminer que ces dehors, le Chriſtianiſme devoit tomber. Je dis plus, les moyens mêmes qui l'ont ſoûtenu devoient faire

LIV. II. CHAP. X.

faire ſa ruine. Regardez les plus grands Empires; malgré la terreur qu'inſpire l'appareil de leur puiſſance, malgré ces nombreux reſſorts que la ſageſſe humaine fait mouvoir pour les conſerver, eſt-il un ſeul de ces Etats qui ne périt bien-tôt, ſi la politique ne plioit ſouvent ſes Loix, contrainte par celles du beſoin? Encore avec tous ces ménagemens que font-ils, que ſuſpendre leur décadence? Il faut qu'elle arrive, & elle vient en effet, c'eſt leur ſort inévitable; on n'en voit point qui ne céde à l'outrage des temps, & nul n'eſt parvenu juſqu'à remplir la durée de dix-ſept ſiécles. Les plus grands Empires, celui des Caldéens, celui des Perſes, celui des Grecs, & celui des Romains, qui ſe ſont élevez ſur la chûte l'un de l'autre, ne ſont plus; l'Egliſe de Jeſus-Chriſt a ſeule marché plus long-temps qu'eux, & continuë de marcher d'un pas certain ſur la ruine des Royaumes & des âges. Mais, ce qu'il y a d'admirable, toûjours conſtante, toûjours infléxible dans ſa foi, jamais elle n'a plié; jamais elle n'a connu ces tempéramens de Doctrine, qui en ſacrifient une partie à la conſervation de l'autre; jamais elle n'a voulu, ni ſouffert aucun accommodement de croyance qui eût alteré tant ſoit peu l'ancien dépôt. Les Ariens ne demandent que le retranchement d'un mot, & ils vont chanter avec nous le même Symbole; il n'en ſera rien, & l'on n'y changera pas une ſyllabe. Neſtorius ne refuſe que d'adopter un terme conſacré par la tradition. N'importe; on craint qu'il ne penſe à diviſer la perſonne du fils, il ſera condamné par Céleſtin, le Concile d'Ephéſe le dépoſera, & Théodoſe qui ne le vouloit pas d'abord, le bannira lui-même.

Ainſi

Ainſi tandis que les Sectes toûjours prêtes à changer & à rechanger, à ſe réformer, à mollir, & à s'accommoder au temps, ſe voyoient rentrer dans l'oubli, l'Egliſe qui les voyoit tomber à ſes côtez, ſe ſoûtenoit par ſon attachement inébranlable à la doctrine des Apôtres. Le ſchiſme & l'héréſie aſſembloient quelquefois contre elle de nombreux Synodes, ſes Evêques opprimez par les Puiſſances étoient reléguez & proſcrits; mais ſon Symbole n'étoit point entamé, mais ſa voix ne ceſſoit de ſe faire entendre du milieu de l'oppreſſion, & ſes enfans la reconnoiſſoient toûjours à des marques certaines. On ſçavoit, & l'on ne s'y trompoit point, où étoit (*a*) *la Grande Egliſe*, celle dont les autres étoient ſorties. On lui trouvoit une ſucceſſion de Paſteurs non-interrompuë, à commencer dès les Apôtres, & ce caractère que rien ne pouvoit obſcurcir, ſuffiſoit à ceux qui la cherchoient. Les autres Sociétez s'appelloient du nom de leurs Auteurs. Il falloit bien ſe rappeller Manés, en voyant les Manichéens; Arius, en voyant les Ariens; Pélage, en voyant les Pélagiens. Mais ces noms étoient nouveaux. On connoiſſoit la datte de leur naiſſance, & l'on ne pouvoit s'empêcher de dire aux Sectaires: En tel temps vous avez commencé, vous n'étiez pas encore, que nous étions en poſſeſſion; quelque choſe que vous oppoſiez, le fait conſtant eſt que vous avez été parmi nous, & que vous n'êtes que des branches mortes, détachées de la tige vivante dont Jeſus-Chriſt eſt la

LIV. II. CHAP. X.

TERTULL. *de præſc.*

(*a*) Id fatetur *Magna Eccleſia*, recipiens ut vera quæ à Judæis traduntur de Mundi Creatione ſex diebus abſoluta, deque ſeptimæ quiete. CELSUS *apud Origen. Lib.* 5.

LIV. II. CHAP. X.

la racine. Qui n'admirera donc la force & la vérité de cette parole: *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre vous* ? Et pourroit-on n'y pas reconnoître une ſenſible Prophétie, ſur-tout quand les apparences ſembloient préſager le contraire de l'événement?

Je ne finirois pas, ce n'eſt point éxagérer, ſi je voulois de point en point ſuivre toutes les prédictions faites par Jeſus-Chriſt. Dans cette abondance, il faut ſe preſcrire des bornes. Je me réduis donc à un article ou deux, & je ne fais plus qu'indiquer les autres. Mais auparavant, je ne puis me taire ſur une obſervation qui s'offre à moi ſans ceſſe dans l'hiſtoire de l'Evangile.

Ce que j'y trouve d'admirable ſur-tout, & de ſinguliérement attaché aux paroles de Jeſus-Chriſt, eſt la ſimplicité, le naturel, ſi je puis le dire, avec lequel il annonce & prédit les plus grandes choſes. Les Prophétes ordinaires ſont tranſportez hors d'eux-mêmes lorſque l'avenir s'ouvre à eux. C'eſt par un enthouſiaſme ſubit, ſouvent c'eſt au milieu du trouble, des extaſes, des tranſports & des images inconnuës, qu'ils traverſent l'obſcurité des ſiécles, & la ſuite des deſtinées particuliéres ou générales. Jeſus-Chriſt les voit au contraire avec une tranquillité majeſtueuſe, qui démontre qu'il en diſpoſe; & ce qui doit arriver un jour de plus merveilleux, il le dit ſans en être émû, comme un homme qui ne voit pas ſeulement les effets de loin; mais auſſi leurs cauſes profondes, l'ordre & l'enchaînement des deſſeins éternels.

Je déſire, pour en donner un éxemple, qu'on réfléchiſſe un moment ſur la Prophétie qu'il fait dans les premiers jours de ſa Miſſion. Il paſſe vers les bords de la mer, où ſont aſſis des

des pêcheurs; il s'arrête, & leur dit: Suivez-moi, *je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes.* Jamais rien n'a été dit avec moins de pompe & de faſte. Rien n'y reſſemble à ces magnifiques expreſſions: *Ecoutez, Peuples; prêtez l'oreille, vous tous qui habitez la terre:* ni à ces autres peut-être plus grandes encore: *Cieux, écoutez ma voix; que la nature entiére ſoit attentive au diſcours qui ſortira de ma bouche, &c.* Ici eſt un langage modeſte & ſimple: *Suivez-moi; je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes.* Cependant quelle prédiction avoit pû jamais paroître plus étonnante, ſoit qu'on en pénétre le fonds, ſoit qu'on s'en tienne aux ſeules circonſtances! Celui qui la fait eſt un homme nouveau, preſque ignoré dans le lieu même de ſa naiſſance, & ſeulement connu par le nom obſcur de fils de Joſeph. Ceux à qui s'adreſſe la Prophétie portent des diſpoſitions toutes oppoſées à la promeſſe qu'elle renferme. Quel beſoin ici de répéter ce que chacun ſçait, ce qu'on a dit tant de fois de leur ignorance, de leurs préjugez, & de leurs foibleſſes? La trace en eſt encore ſubſiſtante dans leurs propres écrits. On y voit à découvert leur éducation inculte, les bornes naturelles de leur eſprit, les fonctions viles & humiliantes de leur état, leurs mœurs informes & groſſiéres. Quelle diſproportion entre le caractère de ces hommes, & le ſort qui leur eſt prédit! Songez de plus quelle étoit alors la face du Monde. L'idolâtrie l'avoit comme enchanté par le récit de ſes fables, & mieux encore par l'impunité du déſordre, l'ancienneté de la ſuperſtition paroiſſoit en excuſer l'extravagance, l'autorité des Empires y ſoûtenoit celle du Sacerdoce, & de jour en jour le faux culte s'accroiſſoit des embéliſſemens

LIV. II. CHAP. X. MATTH. c. 4. verſ. 19. PSAL. 48. & 77. *Cantic. Moyſ.* DEUTER. c. 32.

LIV. II. CHAP. X.

que lui donnoient les Poëtes. Quels perſonnages que des pêcheurs, pour détruire une ſéduction reſpectée depuis ſi long-temps, & ſi chérie par tout l'Univers! Un peuple unique, & le moins étendu de tous, avoit des idées plus raiſonnables, & plus juſtement religieuſes, je l'avouë: mais le dépôt de la vérité qu'il gardoit dans ſes Livres lui étoit un bien inconnu. Il falloit lui en développer tout le prix, & l'ouvrir à la lumiére qui luiſoit à ſes yeux, ſans en être apperçûë. Etoit-ce par la bouche de quelques pêcheurs ignorans qu'Iſraël devoit recevoir l'intelligence de ſa Loi? Toutefois, je le répéte, ce ſont ces pêcheurs que Jeſus-Chriſt appelle à cet ouvrage, c'eſt eux qu'il aſſûre du ſuccès infaillible de leurs travaux. Et en effet ceux que le Monde ne connoiſſoit pas, & qui eux-mêmes ne connoiſſoient pas le Monde, convertiſſent le Monde. Ils deviennent *pêcheurs d'hommes*, & ils le deviennent par la ſeule force de la parole qui l'avoit prédit. Voilà donc encore une Prophétie évidente & formelle qu'on ne peut conteſter au Dieu des Chrétiens, & je ne voudrois qu'elle bien approfondie par un Déïſte ſincére, pour l'amener tout d'un coup à la foi de l'Evangile.

Si ce n'eſt pas aſſez pourtant, qu'il jette les yeux ſur la prédiction que fait Jeſus-Chriſt du genre, du temps, & des autres circonſtances de ſa propre mort. *Voilà que nous allons à Jéruſalem*, dit-il à ſes Diſciples, *& tout ce que les Prophétes ont écrit du Fils de l'Homme va s'accomplir. Il ſera livré aux Gentils, il ſera chargé d'outrages, frappé de verges, & ils le feront mourir en croix.* Certes il faut ici convenir qu'une fin ſi triſte ne pouvoit être ni ſçuë naturellement, ni même conjecturée.

MATTH. c. 20 verſ. 19. LUC. c. 18. verſ. 31. 32. &c.

Com-

Comment celui qui avoit tant fait de prodiges, & tous à l'avantage d'un Peuple, pouvoit-il penſer, & dire que ce même Peuple devenu ſi tôt ingrat, donneroit les mains à ſa mort? Comment un ſupplice preſque ignoré, du moins inuſité chez les Juifs, pouvoit-il être ſpécifié d'une maniére ſi diſtincte, & ſi préciſe? Comment articuler la ſuite de cette Hiſtoire entiére, lorſque rien n'y préparoit encore, & plus de huit mois avant qu'elle arrivât, ſelon le calcul des Chronologiſtes les plus éxacts? Auſſi *les Apôtres ne comprirent rien à ce diſcours* de leur Maître, pourſuit l'Ecriture, *& ils n'entendirent point ce qu'il leur diſoit.* Ils n'y voyoient en effet ni préliminaire, ni apparence, & le premier d'entre eux ne ſe rappella le ſouvenir de la prédiction que lorſqu'il en vit une autre accomplie dans ſa perſonne, quand il eut la foibleſſe de renoncer trois fois de ſuite celui qu'il avoit promis de n'abandonner jamais.

LIV. II. CHAP. X.

PEZRON. *Hiſt. Ev. Tom. 2. p.* 147.

MATTH. *c.* 26. verſ. 69. *& ſuiv.*

C'eſt à ce même Apôtre que Jeſus-Chriſt annonce le Martyre qu'il doit endurer trente-cinq ans après, &. à tous ſes Diſciples en général les maux attachez à l'éxercice de leur Miniſtère futur. Tout leur eſt prédit de point en point, & à la lettre ces prédictions réunies forment viſiblement leur Hiſtoire anticipée, comme je penſe l'avoir dit plus haut.

JOAN. *c.* 13. verſ. 38. *Idem c.* 21. verſ. 18.

Mais n'inſiſtons point ſur ces textes, ni ſur les conſéquences qui en ſortent d'elles-mêmes: accordons à l'incrédule tout ce qu'il veut, ce qu'il n'oſe peut-être pas nous demander. Jeſus Chriſt en parlant de ſa mort, ne l'aura point prophétiſée; il aura eu cent preuves que ſa Perſonne étoit en haine aux Juifs; & qu'ils ne cherchoient qu'un prétexte à leur violence. Jeſus-Chriſt parlant à ſes

LIV. II. CHAP. X.

Disciples des contradictions que devoit éprouver l'Eglise naissante, n'aura point fait une prédiction; il étoit aisé de prévoir qu'un nouveau Système de Doctrine mis en opposition avec celui de la Synagogue, & avec celui du Paganisme, s'attireroit bien-tôt la persécution des deux côtez. Jesus-Christ parlant de l'infidélité de Saint Pierre, connoissoit ses dispositions naturelles, & l'inconstance de son caractère. Qu'ainsi soit; car ici je donne au paradoxe une pleine liberté. Je permets au Déiste de saisir toutes les ressources bonnes ou mauvaises qui s'offrent à lui. Qu'il se renferme dans celles que je viens d'indiquer, je veux bien y consentir.

Au moins qu'il m'explique à son tour les derniéres paroles du texte que je lui ai cité. Le Fils de l'Homme sera mis en croix, & *il ressuscitera le troisiéme jour*. Un prodige si nouveau, si singulier, si unique, pouvoit-il être prévû sur quelque signe naturel ou moral, & jamais parole a-t'elle porté plus de marques sensibles de Prophétie? Si l'incrédule ose dire le contraire? Mon Dieu, vous nous faites connoître par ce terrible éxemple ce que c'est que la raison humaine, quand une fois vous l'abandonnez à ses propres égaremens.

Il me reste à dire un mot de la promesse que Jesus-Christ fit à ses Disciples de leur donner la puissance de faire des Miracles aussi grands, ou plus grands que les siens mêmes. Chacun sçait qu'il les en assûra par les termes les plus exprès. Mais aussi, supposant dans ceux à qui je parle quelque teinture de l'Histoire, chacun d'eux sçait que les Apôtres ont justifié la prédiction par d'innombrables prodiges accompagnez de Prophéties.

C'est

C'eſt par ces miracles, joints à la ſublimité de la doctrine, & à la certitude des faits de l'Evangile, qu'ils ont formé l'Egliſe Chrétienne. Elles étoient ſi évidentes ces merveilles, que malgré l'envie de nous contredire, les Juifs n'ont pû les nier. Nous en avons d'eux un aveu formel dans le Talmud, & s'il eſt beſoin de citer encore d'autres garants, nous produiſons ici le Paganiſme lui-même. Oüi, c'eſt de ſa bouche qu'eſt ſortie la confeſſion qui le condamne. Phlégon a reconnu que les Diſciples de Jeſus-Chriſt avoient fait des œuvres étonnantes, & parlant de Saint Pierre, il écrit de lui nommément, qu'il a fait des prédictions vérifiées de point en point par l'événement. Ces témoignages ne ſont point ſuſpects. Nous ne les tirons point de nos propres Annales, quoique nous fuſſions peut-être en droit de le faire. On le voit; c'eſt un hommage que la prévention de nos ennemis n'a pû ſe diſpenſer de rendre à la vérité.

LIV. II. CHAP. X.

Tract. de Idol. Comment. in Eccl. PHLEG. *lib.* 13. *&* 14. *Chron. Apud* ORIG. *lib.* 2. *cont. Celſ.* LACT. *Div. Inſtit. lib.* 4. *c.* 21.

CHAPITRE XI.

Que Jeſus-Chriſt en abolifſant la Loi ancienne, a donné celle que le Meſſie devoit apporter ſelon les Prophétes.

LA Loi donnée par Moïſe pouvoit inſtruire les hommes pour un temps, & régler leur conduite; mais conſtamment elle ne pouvoit être que le moyen, & jamais le terme des deſſeins de Dieu. Un culte ſi groſſier s'aſſortiſſoit trop mal avec la notion d'un Etre ſpirituel infiniment ſaint & parfait. Il

LIV. II. CHAP. XI.

LIV. II. CHAP. XI.

n'eſt point honoré par des victimes ſenſibles, par des ſacrifices ſanglans offerts à ſa grandeur, par de pompeux dehors, ni par des purifications extérieures ſans ceſſe renouvellées. Celui qui eſt Eſprit demande des adorateurs en eſprit ; & toute Religion qui n'offre qu'un appareil de cérémonies faſtueuſes, toute Religion qui ſe termine à des obſervances littérales, toute Religion qui n'éleve à rien de parfait, qui ſe renferme dans les courtes limites de la vie préſente, & qui met les ſens à la place de la raiſon & du cœur, n'eſt qu'un fantôme vuide, une ſervitude infructueuſe. Ne craignons point en le diſant d'en être repris; tel étoit le culte Judaïque, à le conſidérer dans les idées & dans la tradition du peuple. Qu'attendoit-il, ſinon la richeſſe de ſes moiſſons, la fertilité de ſes troupeaux, & la fécondité de ſes épouſes? Indigne & baſſe félicité, dont le deſir naiſſoit des ſens, & ſe bornoit à eux.

Mais approfondiſſez la même Religion dans les Juifs éclairez, dans la tradition des Saints, & des Prophétes. Qu'elle change de face! Qu'elle eſt majeſtueuſe dans ſes vûës! Qu'elle eſt touchante, & raiſonnable dans ſes Loix! Le deſſein de Dieu s'y découvre avec évidence, & paroît tout d'un coup ce qu'il eſt, digne de la profonde ſageſſe de ſon Auteur. Ce n'eſt point ſur un Peuple ſeulement qu'il veut répandre ſes miſéricordes. Il les étend à tous les Peuples; c'eſt à l'Univers entier qu'il ſe propoſe de faire annoncer la doctrine du ſalut. Ce n'eſt point un hommage extérieur qu'il demande, c'eſt le ſacrifice intime des penchans oppoſez à l'Ordre. Ce n'eſt point
PSAL. 50. dans la multitude des offrandes & des holocauſtes qu'il met ſa complaiſance, c'eſt dans un

un cœur contrit de ſes crimes, & briſé dans l'excès de ſa peine. S'il fait une loi de la circonciſion du corps, elle n'eſt que le ſymbole de celle du cœur. S'il établit un Sacerdoce dans la perſonne d'Aaron, c'eſt en attente d'un miniſtère éternel dont le premier n'eſt que la figure. S'il fait une alliance avec Abraham, c'eſt une alliance paſſagére qui cache le deſſein profond d'un Teſtament immuable qui doit l'unir à toutes les races. S'il dit au ſaint Patriarche qu'en lui tous les Peuples ſeront bénis, c'eſt qu'il voit de loin le rejetton de Jacob, & l'heureuſe poſtérité qui doit annoblir la tige.

LIV. II. CHAP. XI. ROM. c. 3. vers. 29.

Jettons ici les yeux ſur ces peintures conſolantes tracées par les Prophétes. *Prétez l'oreille, & venez à moi; écoutez-moi, & votre ame trouvera les ſources de la vie; je ferai avec vous une alliance éternelle pour rendre ſtable la miſéricorde que j'ai promiſe à David. Je vais le donner pour témoin aux Peuples, & pour Chef aux Gentils.* Ainſi parle Dieu lui-même par la bouche d'Iſaïe. Mais que veut dire cette *alliance éternelle* dont il fait annoncer de ſi loin les douces promeſſes? Eſt-ce qu'il n'avoit pas daigné déja traiter avec Abraham? Eſt-ce qu'il n'avoit pas renouvellé les gages de ce Teſtament avec Iſaac, & avec Jacob? Eſt-ce qu'Iſraël en ſortant de l'Egypte, n'avoit pas reçû les Tables ſacrées où étoit empreinte la Loi, pour être au Peuple choiſi la régle invariable de ſes mœurs? Oüi, ſans doute. Mais tout cela n'étoit qu'une ombre qui devoit paſſer, une image donnée ſeulement en ſigne de la vérité qui devoit ſuivre. Ces préliminaires ne donnoient point la vie, ni l'accompliſſement des promeſſes qu'ils faiſoient entrevoir; ils le faiſoient *ſaluer de loin*,

ISAI. c. 55.

HEBR. c. 11. vers. 13.

LIV. II CHAP. XI. & ne conduiſoient tout au plus que comme à la porte de l'héritage. Il falloit *un témoin aux Peuples, un Maître & un Chef aux Gentils* qui les y fît entrer. Il falloit un *David* qui les mît en poſſeſſion des *miſéricordes promiſes*; mais un *David* qui fût monté aux Cieux, qui ſe fût *aſſis à la droite du Seigneur*, qui eût *foulé aux pieds ſes ennemis vaincus*, & qui fût établi avec ſerment *Sacrificateur immortel ſelon l'ordre de Melchiſédech*. C'eſt auſſi ce *David* que les Juifs ont attendu ſi longtemps, & qu'ils attendent encore. Un de ſes caractères, & le principal eſt donc d'établir une Loi nouvelle par l'abrogation de l'ancienne; & ſi jamais tradition n'a été plus conſtante, aucune, à la prendre dès ſa ſource, n'a eu des fondemens plus ſolides. Voyez, en effet, le Meſſie repréſenté ſous la même image dans Jérémie. *Le temps vient*, dit Dieu par ce Prophéte, *le temps vient où je ferai une alliance nouvelle avec la Maiſon d'Iſraël; non point telle que je la fis avec leurs Peres, quand je les pris par la main, pour les faire ſortir du pays d'Egypte: mais j'imprimerai ma Loi dans leurs entrailles, & je l'écrirai dans leur cœur. Je ſerai leur Dieu, & ils ſeront mon Peuple. Chacun d'eux n'aura plus beſoin d'enſeigner ſon frere, & de lui dire: Connoiſſez le Seigneur; parceque tous me connoîtront depuis le dernier juſqu'au plus grand. Je leur pardonnerai leurs iniquitez, & je ne me ſouviendrai plus de leurs prévarications.* Quelle force dans cet oracle, & quel détail de circonſtances! *Je ferai une alliance nouvelle*, dit Dieu. Donc *l'ancienne* devoit finir. Cette *alliance ne ſera pas comme l'autre, écrite ſur la pierre, mais gravée dans le fond des cœurs.* Donc un culte ſpirituel devoit ſuccéder au cul-

ACT. c. 2. verſ. 34. 35.

PSAL. 109.

JEREM. c. 31. verſ. 33. 34

culte ſenſible. Cette alliance ne devoit ſe former que quelque temps après. Donc elle n'attendoit que les jours de celui à qui *tout étoit réſervé*, ſelon l'expreſſion d'un autre Prophéte. Cette alliance devoit *accorder la rémiſſion entiére des péchez*, elle devoit en *efacer juſqu'au ſouvenir*. Donc elle devoit être l'œuvre de celui qui devoit *réparer l'iniquité, ramener la paix & la juſtice ſur la terre*, comme le dit expreſſément Daniel parlant du Meſſie. Que l'on continuë d'entendre les Prophétes, & l'on verra qu'il ne s'agit pas ici d'une énigme incertaine, ſujette à la diverſité des explications, mais d'un plan clair, d'un événement diſtinct, précis, & voiſin.

LIV. II. CHAP. XI. GENES. c. 49. DAN. c. 9. verſ. 24.

Qui doutera, par éxemple, du ſens de ces paroles d'Ezéchiel, où Dieu s'explique ainſi lui-même? Peuples, *je répandrai ſur vous des eaux pures, & vous ſerez blanchis. Je vous laverai de vos ſoüillures, & de vos Dieux d'argile. Je vous donnerai un cœur nouveau, & je mettrai en vous un eſprit nouveau. Je vous ôterai ce cœur de pierre, & je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon Eſprit au dedans de vous. Je ferai en ſorte que vous obſervicz mes ordonnances, & que vous gardiez mes commandemens; & vous les garderez en effet.* Qui doutera encore du ſens de ces paroles de Moïſe? *Le Seigneur Dieu vous ſuſcitera un Prophéte comme moi, de votre Nation, & d'entre vos freres; c'eſt lui que vous écouterez. . . . . Je lui mettrai mes paroles dans la bouche*, dit Dieu; *il vous enſeignera tout ce que je vous commanderai. Mais ſi quelqu'un refuſe d'entendre ce qu'il doit dire en mon nom, ce ſera moi qui en prendrai la vengeance.* Je n'ignore pas combien on s'eſt efforcé d'enlever ce paſſage au ſujet pour le-

EZECH. c. 11. verſ. 19. *Idem* c. 16. verſ. 60. *Idem* c. 36. verſ. 25. DEUTERON. c. 18. verſ. 25.

LIV. II. CHAP. XI.

quel je l'employe ; mais plus on a tenté de moyens, & mis de ſubterfuges en œuvre, plus on a fortifié l'évidence du ſens naturel qu'il eſt impoſſible de lui ravir. Un Prophéte *ſemblable* à Moïſe eſt promis de Dieu. Comment *ſemblable* ? En ce qu'il devoit annoncer une Loi nouvelle, comme Moïſe en avoit annoncé une. Or *il n'y avoit point eu en Iſraël de Prophéte qui eût reſſemblé à Moïſe*, dit le texte ſacré. Les autres Prophétes qui lui ont ſuccédé dans l'ancienne alliance, n'ont point donné de nouveaux commandemens, ils n'ont tous été que les interprétes de la premiére Loi ; le dernier d'eux finit même ſa prédiction en diſant : *Souvenez-vous de la Régle de Moïſe mon ſerviteur*. Ainſi les paroles du Deutéronome ne regardent point les Prophétes de l'ancien Teſtament, & nous ſommes évidemment autoriſez à ſoutenir, après les Apôtres, qu'elles ne prédiſent que Jeſus-Chriſt, unique Médiateur de la nouvelle alliance.

DEUT. c. 24. verſ. 10.

MALACH. c. 4. verſ. 4.

Qu'y a-t'il enfin de plus clair que cet autre texte d'Iſaïe, *Les Nations verront votre Juſte, tous les Rois verront votre Prince éclatant de gloire, & on vous appellera d'un nom nouveau que le Seigneur vous donnera de ſa propre bouche. . . . On ne vous appellera plus l'épouſe répudiée, & votre terre ne ſera plus appellée la terre déſerte ; mais vous ſerez appellée : Ma bien aimée ; & votre terre, la terre habitée ; parceque le Seigneur a mis ſon affection en vous, & que votre terre ſera remplie d'habitans*. Plus bas : *Faites entendre ces paroles juſqu'aux extrémitez de l'Univers. Dites-lui : Votre Sauveur vient, il porte avec lui les Couronnes, & la récompenſe. Tous vos enfans ſeront appellez le Peuple ſaint, la Race rachetée par le Seigneur*,

ISAI. c. 62. verſ. 2 3. 11. & 12.

gneur, & vous ne ſerez plus nommée la Ville abandonnée, mais la Ville recherchée, & chérie du Seigneur. Conſtamment il ne faut rien voir, ou ſe plaire dans l'affectation de tout confondre, ſi l'on méconnoît dans ces paroles expreſſes le deſſein d'une alliance future, d'un nouveau culte, d'un Teſtament plus heureux, & plus univerſel réſervé aux jours du Meſſie. Mais il faut continuer de ſuivre le Prophéte; ce qu'il va dire brille des traits les plus éclatans: *Vous rendrez votre nom à mes Elus un nom d'imprécation*, dit Dieu aux Juifs: *le Seigneur vous fera périr, & il donnera à ſes ſerviteurs un autre nom. Celui qui ſera béni en ce nom ſur la terre, ſera béni du Dieu de vérité. . . . car je vais créer de nouveaux Cieux avec une terre nouvelle, & tout ce qui a été auparavant s'effacera de la mémoire, ſans que les traces s'en réveillent.* Dira-t'on de ce paſſage qu'il eſt équivoque? Oſera-t'on ſoûtenir qu'il peut s'entendre autrement que de la promeſſe d'un Teſtament diſſemblable de l'ancien? Qu'on le montre donc cet autre ſens, & qu'on ne croye pas nous fermer la bouche par ces réponſes vagues, & deſtituées de preuves. Pour moi je dirai toûjours qu'il n'y a rien de clair dans le langage humain, ſi ces paroles d'Iſaïe ne ſont pas l'évidence dans ſa pureté. Je demanderai ſans ceſſe aux contradicteurs ce que ſignifie ce *nom* tranſporté d'un Peuple à tous les autres, ce *nom* qui devoit être en malédiction pour celui-là, & en bénédiction pour ceux-ci. Je prierai qu'on m'explique ce qu'on entend par des *Cieux nouveaux*, & par *une terre nouvelle*, par ces premiéres *traces effacées à jamais*, & par ces autres qui doivent leur ſuccéder pour toûjours. Tout cela peut-il occaſionner dans l'eſprit une au-

LIV. II. CHAP. XI.

ISAI. c. 65. verſ. 15. & ſeq.

LIV. CHAP. XI.

tre idée que celle d'une alliance nouvelle faite avec un nouveau Peuple?

Au fond c'eſt à ce point unique, à ce deſſein admirable que tout ſe rapporte dans les premiéres Écritures. Si vous ne leur donnez ce dénouëment, elles ſont inexpliquables preſque de ligne en ligne, & deviennent par leurs contrariétés le déſeſpoir de la raiſon humaine. Par éxemple, que ſignifieront ces diſcours, où Dieu marque tant de dédain, même d'averſion pour les cérémonies de la Loi donnée par Moïſe? Pourquoi dire par ſon Prophéte aux enfans de Juda: *Qu'ai-je affaire de cette multitude de victimes que vous m'offrez? Elles me ſont toutes à dégoût. Je n'aime point les holocauſtes de vos béliers, ni la graiſſe de vos troupeaux, ni le ſang des agneaux, & des boucs. Ne m'offrez plus ces ſacrifices inutiles. L'encens m'eſt en abomination. Je ne puis plus ſouffrir vos nouvelles lunes, vos fêtes du Sabath, ni toutes les autres. Je hais vos ſolennitez des premiers jours du mois, elles me ſont devenuës à charge, & je ſuis las de les ſouffrir?* Pourquoi faire dire par le Prophéte Oſée: *qu'Iſraël ſera ſans Roi, ſans Prince, ſans ſacrifice, ſans Autel, ſans Ephod, & ſans Téraphim?* Pourquoi dire par le Prophéte Malachie: *Mon affection n'eſt plus dans mon Peuple; je déteſte, & je ne veux plus recevoir les préſens de ſa main?* Pourquoi dire par Jérémie ces terribles paroles: *Je traiterai la Maiſon de Juda & ſon Temple où mon nom a été invoqué, comme j'ai traité Siloh, & je vous chaſſerai bien loin de ma face, comme j'ai chaſſé vos freres, toute la race d'Ephraïm?* Eſt-il douteux après des textes ſi poſitifs, que Dieu n'eût réſolu de traiter un jour avec les hommes d'une maniére nouvelle, & de ſubſtituer

PSAL. 50
PSAL. 140. verſ. 2.
ISAI. c. 1. verſ. 11.
OSE'E c. 3. verſ. 4. 5.
Idem c. 6. MALACH. c. 1. verſ. 10
Vide & MICHEAM c. 6. verſ. 7. 8.
JEREM c. 7. verſ. 14. 15.

tuer à Moïſe & à ſes Ordonnances, un autre Légiſlateur, & une autre Loi? Hé! Les Juifs eux-mêmes en ſont convenus. Ne pourſuivons donc pas d'avantage ces longues citations, mais plûtôt faiſons voir que Jeſus-Chriſt a rempli ſeul, & à la lettre ce qu'elles promettent. Pour en convaincre le Lecteur, je ne lui demande qu'une attention même médiocre. LIV. II. CHAP. XI. *Talmud. Titul. Nida.* R. SAMUEL *Mecor. Chaim.*

Je le ſupplie au nom de ſes plus chers intérêts, de réfléchir ſans paſſion, ſans préjugé ſur les préceptes enſeignez par Jeſus-Chriſt, ſur les myſtères qu'il propoſe, ſur les Sacremens qu'il établit, & ſur ce qu'il nous découvre de la grandeur de nos deſtinées. Combien eſt-il aiſé d'y voir les marques ſenſibles de cette Loi tant promiſe aux Nations, & ſi ſouvent révélée par les Prophétes!

Avec Jeſus-Chriſt commence, en effet, un nouvel ordre de choſes. Le voile eſt levé, nous ſommes inſtruits de nos pertes, nous apprenons à les réparer, nous ſommes éclairez ſur nos devoirs, & la grace pour les remplir nous eſt donnée. Sous l'Evangile, on ne dit plus à l'homme: ſacrifiez au Seigneur les prémices de vos fruits, & faites rougir l'Autel du ſang des victimes; mais on lui dit: ſacrifiez au Dieu jaloux l'amour étranger qui partage votre cœur, & faites monter, à la place de l'encens, le parfum de vos priéres. On ne lui dit plus: ſi vous êtes fidéle, la terre multipliera pour vous ſes dons, & l'abondance ſortira de ſon ſein; mais on lui dit: ſi vous êtes fidéle, une récompenſe ſans meſure, ſans fin, couronnera vos vertus, & vous verrez à jamais la gloire du Très-Haut.

Par là ſe manifeſte l'eſſentielle différence des deux Teſtamens. Dans l'un, Moïſe eſt en-

LIV. II. CHAP. XI.

envoyé pour retenir par la crainte des maux, ou par l'eſpoir des avantages temporels, des hommes eſclaves des ſens, & rabaiſſez par eux aux ſeules richeſſes de la terre. Et il le falloit bien ainſi, pour arrêter le progrès de l'idolâtrie, & pour conſerver au moins dans un Peuple, quoique groſſier, la connoiſſance du vrai Dieu. Mais dans l'autre Teſtament, voyez un Miniſtère plus auguſte, & par Jeſus-Chriſt, nouveau Médiateur, des idées plus hautes, des penſées plus nobles, des principes plus ſpirituels inſpirez à l'homme. Nouveau Maître, il apprend à l'ame l'excellence de ſon être, la ſpiritualité de ſa ſubſtance, l'immortalité de ſa nature; & ſes heureuſes leçons nous ouvrent les routes qui nous conduiſent à l'éternelle félicité. Avant lui déja quelques rayons de ces véritez avoient paru dans le monde, & de loin en loin. Cependant que cette lumiére étoit encore foible & douteuſe! Parmi les Philoſophes, ces ſublimes eſprits ſi reſpectez dans les grands Empires & dans les ſiécles ſçavans, que d'incertitude & de déſordre de doctrine ſur un point toutefois ſi capital, & le fondement de tous les autres! Falloit-il confondre l'ame avec la matiére, ou falloit-il la croire une ſubſtance incorporelle? On ne ſçavoit. Devoit-on penſer qu'elle eſt un écoulement éternel de la Divinité même, ou devoit-on dire qu'elle eſt une ſubſtance créée? Entre ces deux partis on ignoroit le véritable. Falloit-il s'attendre qu'elle ſurvivroit aux dépoüilles mortelles du corps, ou dire que le dérangement de nos organes entraîne ſa ruine? Autre ſujet d'héſitation & de diſpute. Paſſe-t'elle d'un ſujet à un autre ſujet de la même eſpéce? Roule-t'elle des Cieux à la Terre, & puis de la Terre repaſſe-t'elle aux

Vide MAIMONID.

PLAT. *in Phædone.* CIC. *Tuſcul.* 1. SENEC. *Epiſt.* 64. SENEC. *in Troad* JAMBL. *in Pythag.*

aux Cieux ? Circule-t'elle de l'homme à la bête, & de la bête à l'homme ? Ces différentes révolutions n'ont-elles ni ordre ni fin ? C'eſt encore ce qui partageoit les Ecoles. Eſt-elle une partie de l'ame univerſelle du Monde, comme tous les corps particuliers ne ſont que des portions de la matiére univerſelle, ou bien eſt-elle un être ſéparé, diſtinct, & indépendant, ſuppoſé même la diſſolution & l'anéantiſſement de tous les autres ? C'étoit encore un point indécis. Falloit-il enfin comme par dépit, & las d'un inutile effort, abandonner la plus noble moitié de nous-mêmes à ſes propres ténébres, renoncer à ſe connoître, & ſe borner à ſentir ? La plûpart s'y réſolurent : contens de choiſir dans les objets qui nous environnent, ceux qui ſe prêtent plus docilement aux recherches curieuſes. Ainſi donc la Philoſophie ne faiſoit à force de raiſonnemens, qu'augmenter l'inquiétude naturelle, & broüiller nos premiéres notions par la variété de ſes conjectures. LIV. II. CHAP. XI.

Ceux même qui raiſonnant plus de ſuite, ou qui plus fidéles à l'ancienne tradition, touchoient au vrai plus que les autres, ſembloient n'y être venus que pour tomber enſuite d'une chûte plus énorme. L'opinion de la ſpiritualité de l'ame, & de ſon immortalité, devint parmi les Peuples qui la crurent, une ſource de monſtrueuſes erreurs. Perſuadez que la mort n'eſt pas un point fatal où tout finit pour nous, & que les urnes qui renferment nos cendres ne ſont pas notre éternelle demeure, bien-tôt ils abuſérent d'une doctrine ſi belle. Ils firent autant de Dieux des hommes qui, durant leur vie, s'étoient ſignalez par les exploits militaires, par les vertus

LIV. II. CHAP. XI.

tus civiles, ou par la culture des Sciences, & des Arts. On leur éléva des temples, & on leur dédia des autels ; on invoqua leurs manes par des hymnes, & on les appaiſa par des ſacrifices réglez. Etrange aveuglement, qui faiſoit ſervir aux progrès de l'idolatrie, ce qui devoit, bien entendu, contribuer plus que le reſte à la détruire! Ce n'eſt point tout cependant.

HERODOT. *lib.* 4. *Id. lib.* 9. VAL. MAX. *lib.* 2. *c.* 1. MELA *lib.* 2. *c.* 2. SOLIN. *c.* 16.

Les Thraces inſtruits de la vérité d'un avenir par Zamolxis, prirent de cette connoiſſance l'occaſion d'établir la coûtume la plus féroce, & la plus honteuſe à la raiſon. Chez eux la mort du mari entraînoit preſque inévitablement celle de ſa femme. Elle ſe paroit, en ce jour lugubre, de ſes plus riches ornemens, & cette épouſe ſuperſtitieuſement fidelle ſe précipitoit à la vûë du Peuple, des Prêtres, & de l'Autel, dans les mêmes flammes qui conſumoient le cadavre de ſon époux. On croyoit par ce cruel ſacrifice ſerrer mieux les liens du mariage, & réünir deux cœurs qui s'étoient jurez l'un à l'autre une éternelle foi. Les Gaulois devenus auſſi célébres que les Thraces, par la croyance de l'immortalité de l'ame, portoient plus loin encore que ceux-ci l'excès de la barbarie. Avec les veuves, ils immoloient aux morts un nombre réglé d'eſclaves. Les Druides qui étoient tout enſemble leurs Philoſophes, leurs Légiſlateurs, & leurs Pontifes, avoüoient ces meurtres déteſtables, pour donner, diſoient-ils, des ſerviteurs aux défunts dans le nouveau Monde où ils avoient paſſé. Les Indiens conſacrérent l'uſage de ces mêmes offrandes introduites par leurs Gymnoſophiſtes. Ils firent plus, car de quoi l'homme n'eſt-il point capable, quand il ne connoît & ne ſuit la verité qu'à demi!

STRABO *lib.* 4. CESAR *Bell. Gall. lib.* 4. STRAB. *lib.* 15.

Ils

Ils ſe tuoient eux-mêmes pour hâter la joüiſſance du bonheur promis dans l'autre vie : Maintenant encore ces Peuples aveugles perſévérent dans une ſi odieuſe pratique, & l'homicide volontaire de ſoi-même y eſt un acte ſanctifié par la Religion. LIV. II. CHAP. XI.

Il eſt vrai qu'une Nation preſque cachée dans un coin de la Terre, ſçavoit qu'en créant l'ame Dieu l'avoit faite à ſon image, & l'avoit animée de ſon ſouffle. Preuve qu'elle étoit d'un ordre ſupérieur à la matiére, & qu'elle repréſentoit, au moins dans certaines bornes, avec la ſpiritualité de ſon principe, ſon éternelle durée. Il eſt vrai encore que cette Nation n'ignoroit pas qu'il y avoit pour les Juſtes d'autres récompenſes, & une patrie meilleure que celle du ſiécle préſent. Mais enfin ces notions étoient renfermées dans l'enceinte d'un Peuple ſeul ; ce Peuple étoit inappliqué, diſtrait, & groſſier ; & les ſuites d'une Philoſophie ſi noble en étoient preſque ignorées, ou mal approfondies. HEBR. c. 11. verſ. 16.

De temps à autre, Dieu renouvelloit aux Juifs les traces preſque effacées de ces dogmes importans. Salomon avoit écrit *que comme le corps retourne à la terre dont il eſt né, l'eſprit retourne à Dieu qui l'a fait.* Daniel avoit parlé d'un temps *où ceux qui dorment dans la pouſſiére* des tombeaux *ſe réveilleront, les uns pour la vie éternelle, & les autres pour une éternelle confuſion, afin de voir toûjours.* Mais tandis que ces choſes lui ſont révélées, un ordre ſe fait entendre à lui de *ſceller le livre juſqu'au temps marqué dans le ſecret de Dieu.* Ainſi quoique les Juifs, à commencer aux Patriarches, euſſent une tradition toûjours ſubſiſtante ſur le point capital de l'immortalité ; quoique ce dépôt fût renfermé dans ECCLES. 12. 7. DAN. c. 12. 2. 3.

LIV. II. CHAP. XI.

dans leurs écrits, il y étoit pourtant enveloppé, & comme à titre de myſtère. Ce n'étoit pas un dogme univerſel; on en doutoit ſouvent, on le nioit même dans la premiére Egliſe, & les Saducéens, ſans le reconnoître, étoient non-ſeulement reçûs dans les Synagogues, mais admis encore aux fonctions les plus élévées du Sacerdoce.

MATTH. c. 22. verſ. 23.

ACT. c. 23. verſ. 8.

Ibid. c. 5. verſ. 17.

JOSEPH *Antiq.*

Jeſus-Chriſt eſt donc le premier qui ait appris à l'Univers par un dogme fixe & précis, que l'ame n'eſt point une portion de la matiére un peu plus ſubtile que le reſte, mais une ſubſtance incorruptible par elle-même, & naturellement indépendante du corps. C'eſt par lui que nous ſommes inſtruits que ſi Dieu prend pour ſon titre le nom de *Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob*, c'eſt à cauſe que ces ſaints hommes ſont toûjours vivans devant lui, & que *Dieu n'eſt pas le Dieu des morts*. C'eſt par lui que d'avance nous ſortons en eſprit des bornes étroites du temps & des lieux, pour enviſager la Cité permanente où nous devons un jour être reçüeillis avec nos freres. C'eſt par lui que nous ceſſons de redouter l'homme, qui malgré toute ſa puiſſance, n'a d'empire que ſur nos corps, pour n'aimer & ne craindre que celui qui peut avec le corps précipiter l'ame dans les peines interminables. Doctrine auguſte qui concilie Dieu avec lui-même, & qui nous développe dans la Loi nouvelle la fin, & l'eſprit de l'ancienne. Plus de ténébres dans le langage des Patriarches, ni dans celui des Prophétes. Voilà que je découvre avec pleine évidence ce qui n'étoit montré dans l'origine que ſous le voile des images. La vraie Terre promiſe à nos Peres, c'eſt le royaume des Cieux L'Egypte dont il faut ſortir, le déſert aride qu'il faut tra-

LUC. c. 20. verſ. 38.

MATTH. c. 10. verſ. 28.

traverſer, la véritable Babylone dont il faut briſer les chaînes & ſecoüer le joug, l'ennemi qu'il faut vaincre, c'eſt le Monde, & la ſéduction de ſes attraits, c'eſt l'empire de mes paſſions, c'eſt l'habitude de mes penchans, & la contagion de l'éxemple. Telle doit être ma victoire. Ce n'eſt qu'à ce prix qu'on entre dans la Cité ſainte, dans la véritable liberté des enfans, & dans le Sanctuaire, *non fait de main d'homme*, où réſide la majeſté du Dieu d'Iſraël. LIV. II. CHAP. XI.

Vous voyez donc comment Dieu par Jeſus-Chriſt conſomme ſon œuvre commencée ſous les Patriarches, & continuée ſous la Loi de Moïſe; vous voyez quelle proportion, quels rapports ſe trouvent entre les deux Teſtamens, comme l'ancien conduit au nouveau, & comment par Jeſus-Chriſt Dieu ſe montre tout ce qu'il eſt, grand, & incomparable dans ſes promeſſes.

D'abord il ne ſe fait connoître magnifique, que par les biens temporels qu'il prodigue à ſon Peuple; tout-puiſſant, que par les victoires qu'il remporte pour lui; fidéle à ſa parole, que dans le don qu'il lui fait de la Terre promiſe à ſes premiers Peres; juſte, que par les récompenſes & par les châtimens qu'il lui envoye tour à tour ſelon la différence de ſes œuvres. Mais il le faut dire, ce n'étoit-là que le partage des ſens, & cette ſubſtance incorporelle qui eſt en nous, & qui eſt nous, devoit attendre d'autres biens, & craindre d'autres peines. Ce déſir inſatiable du bonheur; déſir qui naît avec elle, pouvoit bien l'avertir qu'elle n'étoit pas faite pour de vils objets, victimes du temps, & de la mort; mais ce qu'elle cherchoit confuſément lui étoit inconnu, & ſon inquiétude ſortoit des ſources mê-

LIV. II. CHAP. XI.

mêmes de ſa grandeur. Il falloit qu'on lui vînt dire: Levez les yeux, & regardez; quittez la terre où le poids du corps vous rabaiſſe, voyez des Cieux que vous ne connoiſſiez point, & une Terre nouvelle que vous ne ſoupçonniez pas. C'eſt-là que vous êtes attenduë; c'eſt-là que réſident l'immuable félicité, les biens véritables, & la parfaite quiétude. Or, encore une fois, voilà ce que Jeſus-Chriſt eſt venu dire au Monde, & c'eſt viſiblement ce que le Pere réſervoit à nous apprendre par l'heureuſe alliance qu'il avoit réſolu de faire par ſon Fils.

Les hommes ſe tourmentoient auparavant à réduire la Morale en principes, & diſcouroient à l'infini ſur la nature du ſouverain bien. Inutiles efforts! Qu'eſt-ce que les plus ſages dirent de raiſonnable ſur un point toutefois ſi néceſſaire, & qui devoit être la régle des mœurs? Je ſuis affligé de ne pouvoir le redire, qu'en expoſant l'hiſtoire des égaremens humains.

Les uns placérent donc le bonheur dans les plaiſirs ſenſibles. Vivement frappez des impreſſions flatteuſes qui naiſſent en nous à la préſence des objets, ils enſeignérent que le ſeul art d'être heureux, eſt de ſuivre l'inſpiration de la nature, de profiter des douceurs qu'elle offre, ſans trop en étudier le vuide, de borner ſes ſoins au préſent, & de couler une paiſible vie dans l'yvreſſe de la volupté. Mais parler ainſi, qu'étoit-ce autre choſe que dégrader l'ame, la ſoûmettre honteuſement à ce qui eſt moins noble qu'elle, & ſe montrer ſoi-même peu Philoſophe? Car au fond ſi je reſſens du plaiſir à l'approche des objets, ces objets n'en ſont que l'occaſion, ils n'en ſont point la cauſe. La délectation que j'éprouve

prouve n'eſt point un effet de la nature exté- LIV. II.
rieure, mais des loix établies par l'Auteur de CHAP. XI.
la nature. La matiére eſt inefficace d'elle-même. Elle ne produit en moi rien de réel par une action propre. Je ne puis rien ſur elle, elle ne peut rien ſur moi. Tous ſes mouvemens, toutes nos ſenſations ne nous ſurviennent qu'en conſéquence des décrets généraux poſez par Celui qui nous a faits elle & nous. Le ſyſtême voluptueux qui faiſoit mollement repoſer l'ame dans la jouiſſance des douceurs provenantes des corps, n'étoit donc qu'une baſſe & indigne Philoſophie, qui prenoit la réponſe des ſens pour celle de la raiſon.

Les autres, voulant peut-être épurer une doctrine ſi groſſiére, mirent le ſuprême bien dans l'éxemption de la douleur. Comment ne voyoient-ils pas que c'étoit, ſous d'autres termes, nous ramener aux mêmes idées? Fuir le mal, c'eſt aimer le bien. Par conſéquent faire conſiſter le bonheur dans la privation du mal ſenſible, c'étoit, ſans l'avoüer, vouloir nous faire entendre qu'il ne conſiſte que dans le bien des ſens; & ainſi la créature tenoit toûjours la place du Créateur. Mais ſans éxaminer de ſi près cette autre opinion, le cœur, dont les droits ſont ſi ſouverains, décide ſeul contre elle. On a beau dire, il n'eſt point heureux en ne ſouffrant point. Cette privation de la peine n'eſt qu'un obſtacle de moins à la félicité; ce n'eſt pas la félicité elle-même. Pour rendre ce cœur pleinement content, il faut quelque choſe de plus qu'une privation, qui n'eſt dans la rigueur qu'un pur néant. Il faut que ce cœur ſoit raſſaſié, que ſa capacité ſoit pleine, & elle ne l'eſt pas, tant que vous ne lui offrez qu'une

LIV. II. CHAP. XI.

qu'une indolence pareſſeuſe, où ſon activité n'a rien à ſaiſir de diſtinct & de poſitif. Ce ſentiment a d'ailleurs un défaut eſſentiel; l'expérience le combat. Une triſte & inévitable néceſſité nous aſſujettit à l'alternative inégale des biens & des maux. Pour un plaiſir, mille peines; c'eſt le ſort général de l'humanité. Les Païens eux-mêmes avoient compoſé ſur cette alternative ſi éprouvée, le fonds d'une de leurs fables les plus morales, & quelques-uns en prirent occaſion de reconnoître deux principes; l'un bon, auteur de nos biens, & de nos plaiſirs; l'autre mauvais, cauſe de nos malheurs, & de nos peines. Ce milieu chimérique où l'ame ſans triſteſſe, & ſans joye, ſent à peine qu'elle éxiſte, n'eſt donc pas le vrai bien après lequel elle ſoupire, & elle ſe refuſe naturellement à une opinion qui la borne à ce froid bonheur.

Les tonneaux de Jupiter dans HOMERE.

DIPHIL. *in Stob.* PLUTARCH. *de Iſid & Oſirid.*

Quelques-uns, je ne ſçai ſi je dois dire plus raiſonnables, ſoûtinrent que la fin de l'homme eſt la vertu, que celui qui l'aime eſt le ſeul heureux, & que la ſageſſe eſt à elle-même ſa propre récompenſe. C'étoit mêler les notions les plus ſimples, & confondre les moyens avec la fin, ſi ce n'étoit pas encore jetter les hommes dans des impoſſibilitez de pratique, & fortifier l'orgueïl des pertes de la nature. On ſçait qu'un homme fidéle à l'inſpiration du devoir, trouve un fonds inépuiſable de conſolation dans celle d'être bien avec lui-même. On ſçait que la paix n'entre dans le cœur qu'à la ſuite de l'ordre, & que le remords eſt le ſupplice aſſidu, le vengeur implacable du vice. Mais le ſage, ami de la vertu, ne ſent-il jamais ſon repos intérieur troublé par les accidens du

du dehors? Les maux reſpectent-ils toûjours ſon innocence, & n'oſent-ils approcher d'elle? Eſt-il au-deſſus des beſoins, & des foibleſſes du corps? N'eſt-il expoſé ni aux pointes dévorantes de la douleur, ni aux langueurs de l'infirmité? Voit-il ſans peine les funérailles de ſes proches, & d'un œil ſec la perte de l'ami qui lui étoit cher? S'il trouve dans ſa conſtance des reſſources contre ſes diſgraces perſonnelles, les calamitez publiques le trouvent-elles inſenſible? S'il a dompté ſes propres paſſions, n'a-t'il rien à ſouffrir de celles des autres? S'il eſt ſans déſir, ſans eſpérance, ſans crainte, eſt-il ſans ennui? Sentiment peut-être plus redoutable encore que ceux de la triſteſſe & de la douleur. Ce ſage enfin eſt-il égal à Dieu! N'a-t'il pour être heureux qu'à ſe contempler, & à joüir de ſa propre préſence! Une Secte entiére & célébre l'a prétendu. Mais en le ſoûtenant, qu'a-t'elle fait, ſinon par un exemple mémorable, inſtruire tous les ſiécles de la foibleſſe du raiſonnement humain. & nous apprendre que la vertu Philoſophique n'eſt pas le ſouverain bonheur, puiſqu'enfin elle ne va qu'à nous faire ſupporter nos maux avec un peu moins d'impatience, & de murmure? LIV. II. CHAP. XI. *Vid.* CICER. *Tuſc.* 2. & LACTANT. *Inſtitut. lib.* 3.

Auſſi quelques autres cherchérent la vraye béatitude hors de l'homme, & au-deſſus des corps. Aſſez éclairez pour reconnoître qu'il faut un objet infini à notre avidité ſans bornes, ils élévérent nos penſées plus haut, & juſqu'à l'Etre ſouverain. C'étoit lui ſans doute que nous demandions. Mais, ô impuiſſance de l'eſprit livré à ſes ſeules lumiéres! Ces ſages en nous montrant un bien ſi déſiré, ne purent nous faire atteindre juſqu'à lui. Ils le propoſérent à nos ſpéculations durant les PLAT. *in Phædon.*

LIV. II. CHAP. XI.

courtes bornes de cette vie mortelle, & ils ne virent pas qu'il étoit queſtion pour nous d'en joüir, ſur-tout au-delà du trépas. Au lieu de nous conſoler par une eſpérance ſi douce, ils ne ſongérent pas même que nous ne pouvons être heureux ici que par elle, & toute cette grande Philoſophie n'aboutiſſoit enfin qu'à nous promettre une éternelle demeure dans les campagnes fleuries de l'Eliſée. Et qu'y devions-nous faire encore? Converſer avec les ombres des morts, nous rappeller avec elles le frivole ſouvenir des avantures paſſées, aimer comme auparavant ces vils & défectueux objets qui nous amuſent ici, envier la déplorable condition de ceux qui nous ſurvivent, & ſouhaiter ſans fin de revoir une ſeconde fois la lumiére du jour. Quelle occupation! Quelle attente! Quelle félicité! Voilà pourtant, & je ne diſſimule rien, tout ce qu'a produit l'Antiquité païenne. Ces grands noms ſi reſpectez par elle, & peut-être, par le préjugé des temps, encore trop reſpectez parmi nous, n'ont pû fixer la nature du vrai bien, ni s'accorder enſemble. Ils n'ont laiſſé qu'une ample matiére de doutes, d'erreurs, de diſputes après eux, & ſans Jeſus-Chriſt le monde ſeroit encore dans la même ignorance, & dans les mêmes altercations.

SOCRATES *apud* PLATON. SENECA *Conſolat. ad Marciam. c.* 25. VIRGIL. *lib.* 6. *Æn. id.*

Ce ſeroit peu néanmoins qu'il nous eût inſtruits de notre deſtination, toute glorieuſe qu'elle eſt, ſi nous ignorions les moyens de la remplir. Ce n'eſt pas être heureux que de connoître ſeulement qu'on peut le devenir. Cette lumiére ſe tourne en ſupplice, quand elle n'éclaire pas ſur le choix des routes. Un peu moins de connoiſſance développée du bonheur, & plus de détail dans les voyes d'y atteindre; voilà ce qu'il faut à l'homme, & c'eſt

c'eſt ce que Jeſus-Chriſt lui a donné. Avec de nouvelles récompenſes, il a propoſé de nouvelles idées de vertu, des pratiques plus parfaites, des maximes plus épurées, des ſecours plus infaillibles. Et pour commencer. LIV. II. CHAP. XI.

Montrez-moi quelque autre que lui qui nous ait fait connoître quels droits l'Etre ſouverain a ſur nos cœurs, & qui ait marqué l'ordre & la proportion de nos amours. Nous devons adorer, mais nous devons au même temps aimer Dieu. Nous devons nous aimer nous-mêmes. Nous devons aimer nos freres. La Religion véritable doit enſeigner avec l'étenduë de l'adoration, la régle de l'amour; parce qu'avec l'eſprit elle doit encore ſoûmettre le cœur. Autrement mon culte eſt imparfait: j'aime en deçà, ou au-delà des bornes, & mon amour dont les degrez doivent être paralléles aux dégrez de perfection des objets, s'attachera plus à ce qui eſt moins aimable, & moins à ce qui l'eſt plus.

Maintenant donc, & par Jeſus-Chriſt, nous adorons Dieu, parcequ'il eſt l'infini, & nous le néant; parcequ'il eſt l'auteur, la ſource, la plénitude de l'être, & que ſans lui nous ne ſommes rien. De l'un, & de l'autre côté, du ſien, & du nôtre, notre culte n'a point de bornes qui l'arrêtent. L'inépuiſable grandeur de la Majeſté Divine épuiſe tous nos hommages. Elle eſt encore bien au-deſſus, puiſqu'elle eſt à l'infini. Le vuide de la créature, ſon indigence, ſa foibleſſe, épuiſent toute l'étenduë de notre anéantiſſement; elle eſt même encore bien au-deſſous, puiſqu'elle va juſqu'au néant. L'homme qui adore, touche des deux côtez ces extrémitez étonnantes. Il ſe tranſporte, & vole de l'une à l'autre. Du

LIV. II CHAP. XI.

néant qu'il a par lui-même, il s'éleve en eſprit juſqu'à l'Etre infini par lequel il eſt, & de l'infini il rétrograde juſqu'à ſon propre néant, objet de ſon anéantiſſement intérieur. Il ſe regarde comme tenant un milieu entre ce qui eſt, & ce qui n'eſt pas. Il eſt, parceque l'Etre infiniment fécond l'a appellé lorſqu'il n'étoit point encore, parceque l'acte continué de la création le conſerve, & lui renouvelle à chaque inſtant de ſa durée, le préſent de l'éxiſtence. Mais quand il ſe compare avec le Dieu qu'il adore, il ſe voit comme un atôme preſque imperceptible dans une ſi vaſte immenſité; il s'y perd: cette étenduë ſans bornes le réduit à un point. Encore ce point d'être participé, dépendant, & emprunté, à quoi tient-il? Ainſi l'homme tout entier diſparoît, & s'évanoüit à ſes propres regards. En préſence de l'Etre des êtres, il eſt preſque comme s'il n'étoit point. Il eſt comme une ombre qui n'a de réalité que par la préſence du corps, comme un ruiſſeau qui ne coule qu'avec ſubordination, & qui rend par ſon cours un perpetuel hommage à la ſource dont il ſort.

Telle eſt cette adoration véritable & ſpirituelle, dont l'Evangile nous parle en tant de lieux. Adoration que l'eſprit, quand on la lui enſeigne, trouve ſi conforme à ſes notions naturelles; & toutefois adoration dont on ne découvre ni ſigne ni ombre dans les premiers temps. Les Juifs au moins n'en eurent qu'une idée imparfaite, & les Païens n'en eurent pas même la plus légére. La maniére irreſpectueuſe dont ils joüoient en plein théâtre leurs Dieux & leurs Déeſſes, le prouve aſſez. Le pere des Dieux n'y étoit pas plus épargné que ſes ſubalternes: le peuple aſſiſtoit en ſoule

EURIPID *Jon.*
ARISTOPH. *ubique.*
PLAUT.
TERENT.
Vide & HORAT.

le à ces ſcénes critiques, on ne pouvoit l'en raſſaſſier; & puis il alloit dans les Temples offrir de l'encens à ceux dont le ridicule venoit de le divertir dans les ſpectacles. Quelle eſpéce d'adoration! Auſſi l'Idolâtre ne croyoit pas qu'aucune de ſes Divinitez eût tiré les êtres du néant. On ne diſoit point de Jupiter même qu'il fût créateur, & tout l'honneur que lui faiſoit la théologie des Poëtes, étoit de répandre qu'il avoit trouvé une matiére plus ancienne que lui, & éternelle, qu'il l'avoit arrangée par le débroüillement du cahos; qu'enfin l'Univers ne devoit ſa forme, & ſes proportions qu'à cette induſtrieuſe puiſſance. LIV. II. CHAP. XI. OVID. *Metam.*

Pour l'amour qui ſe termine à Dieu, convenons qu'avant Jeſus-Chriſt l'homme n'avoit de ce devoir qu'une connoiſſance confuſe, ſi encore on peut dire qu'il en avoit une. Parmi ces peuples nombreux enfoncez dans les ténébres de l'idolâtrie, aucun ne ſe crut dans l'obligation d'aimer les objets de ſon culte. On ne voit aucun reſte de cette doctrine dans leur Théologie. Ceux de leurs Poëtes qui ont le plus noblement célébré la majeſté des Dieux, un Orphée, un Héſiode, un Homére n'ont point enſeigné qu'on dût les aimer. Les Philoſophes, & les Légiſlateurs qui vinrent enſuite, occupez preſque tous à perfectionner la Morale, ne ſongérent ſeulement pas qu'il fallût y faire entrer cet article. Ils laiſſérent à chacun la diſpoſition de ſon cœur; comme ſi la Divinité n'avoit rien à prétendre ſur cette partie de nous-mêmes, & qu'elle ne fût en droit d'éxiger de nous que des hommages de bienſéance, des reſpects extérieurs où le penchant n'a point de part. Cependant, & il ne faut pas enfoncer beaucoup pour le comprendre, la fin de la Religion véritable, le grand *Vide præſertim* OVID. *lib.* 2. *de Ponto, Eleg.* 9.

LIV. II. CHAP. XI.

mérite de la vertu, l'abrégé de la loi doit être la Charité. Moïse l'avoit mise à la tête de ses préceptes. Mais son étenduë, ses devoirs, sa perfection, & ses motifs n'étoient encore que comme un germe à demi développé. L'ancien Peuple aimoit le vrai Dieu ; mais d'un amour intéressé, mercénaire, & servil. Il aimoit le Dieu des biens sensibles, parcequ'il se trouvoit épris de leurs vaines & trompeuses douceurs. Il aimoit Dieu, parceque c'est lui qui fait éclôre les fruits, qui distribuë les dégrez de la chaleur, & qui la tempére par la fraîcheur de la rosée. Il aimoit Dieu, parcequ'il faisoit d'innombrables prodiges pour lui, qu'il lui ouvroit un chemin à travers des montagnes d'eau, qu'il lui envoyoit du Ciel une abondante nourriture dans un désert infertile, & qu'il donnoit aux héritiers de Jacob l'héritage des Gentils. Mais quel amour! Et peut-on croire que c'étoit-là celui que Dieu demandoit par ces paroles: *Ecoutez, Israël. . . . . Vous aimérez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, & de toutes vos forces?*

DEUTER. 6. vers. 5.

C'est donc Jesus-Christ, à parler dans la rigueur de la lettre, qui le premier nous a révélé le grand précepte de la charité dans son tout, & c'est pour cela que son Apôtre le nomme *un commandement nouveau, quoiqu'il fût donné dès le commencement.* C'est Jesus-Christ qui nous apprend à nous contenter de Dieu seul, à lui donner tout sans partage, sans mélange, sans restriction; parceque la mesure de ce qu'on lui doit, est la mesure de ce qu'on en a reçû. Nous ne serions pas sans lui, nous ne subsistons que par lui, nous n'avons de mouvement & d'action que par lui. Donc il faut lui rapporter nos penchans, nos projets,

1. JOAN. c. 2. vers. 7. 8.

jets, nos actions, les dégrez de nos actions, & les plus petites parties de nous-mêmes. Il faut l'aimer dans les biens qui nous environnent, parcequ'ils ſont ſes dons, & que toute réalité vient de lui. Il faut l'aimer dans les revers, parcequ'ils ſont le juſte châtiment de nos crimes. Il faut l'aimer dans les épreuves, parcequ'elles ſont la purification de l'amour. Il faut l'aimer pour lui, parcequ'il eſt parfait. Il faut l'aimer pour nous, parcequ'il en doit être le Bénificateur. Il faut l'aimer dans tous les hommes, parcequ'ils n'ont rien d'aimable que par lui, & qu'enfin nous ne ſommes tous que les enfans d'une même famille, dont il eſt le pere commun. Il faut l'aimer dans nos perſécuteurs, parcequ'ils ne ſont malgré leurs violences; que les inſtrumens de ſa juſtice, & qu'après tout ils peuvent par ſa miſéricorde devenir les temples de ſon Eſprit. Qui peut dire qu'il comprend, & qu'il admire aſſez une doctrine ſi haute, & dans le même temps ſi naturelle, ſi ſimple, & ſi raiſonnable! O amour! vous êtes donc tout l'homme? Le reſte n'eſt point lui. Ce n'eſt que l'homme égaré, corrompu, & dénaturé. O amour! qui vous ignore ne connoît point la vraie nourriture de ſon cœur. Qui ne vous a point goûté, n'a rien ſenti; il n'a point vêcu. Helas! Sa vie n'a été qu'un ſommeil, agité ſeulement par des ſonges vuides, & trompeurs.

Ce n'eſt point tout pourtant. A cette vertu de l'amour Jeſus-Chriſt joint d'autres devoirs particuliers à ſon alliance, & que l'Univers avoit ignorez juſqu'à lui. Tel eſt l'indiſpenſable précepte de ſe haïr ſoi-même. Paradoxe en apparence. Car s'il m'eſt ordonné de m'aimer en Dieu, comme on vient de le dire, puis-je paſſer à l'autre extrémité, & me

LIV. II. CHAP. XI.

haïr d'une haine ſérieuſe & cordiale? Ouï, je le puis, je le dois même, & c'eſt cela ſur tout qu'il nous étoit néceſſaire de bien comprendre.

Nous portons, en effet, dans une nature quoique ſimple, un être comme double, & le ſujet des plus étonnantes contrariétez. D'une part, nous voulons le bien; de l'autre, un penchant preſque inſurmontable nous entraîne vers le mal. Je ne ſçai quel ſentiment de grandeur nous éleve quelquefois au-deſſus de la nature entiére, & je ne ſçai quelle force inviſible, mais puiſſante, nous rabaiſſe tout à coup vers ce qu'il y a de plus indigne & de plus vil. Nous déſirons la vérité, nous la cherchons, & toutefois nous ne ſommes le plus ſouvent qu'illuſion, erreur, & fauſſeté. Nous avons une idée du devoir, une ſécrette voix nous y rappelle malgré nous; & les paſſions plus impérieuſes encore nous en éloignent, au mépris de la loi connuë. Nous ſentons notre foibleſſe, & nos miſeres; nous voulons cependant être le centre de tout, & notre orgueïl ne connoît point de barriéres qui le retiennent.

Que veut dire cette duplicité de nature, cet aſſemblage de ſentimens ſi contraires, ce mélange de volontez ſi ennemies dans le même homme? Eſt-ce un effet du hazard? En le diſant, qui pourra le comprendre? Eſt-ce que nous avons deux ames; l'une juſte, vertueuſe, intelligente, & faite pour la gloire; l'autre foible, ignorante, amie du vice, & le joüet éternel de l'erreur? Cette opinion eſt viſiblement un ſonge qui ſe contredit. Eſt-ce que nous ſommes dans notre condition naturelle, & qu'en nous créant, Dieu n'a pas voulu que nous fuſſions plus parfaits? Sa ſainteté s'y oppoſe.

poſe. Qu'eſt-ce donc? Le voici. Dieu nous a fait purs, juſtes, & innocens. Mais nous avons gâté ſon ouvrage. Nous ne ſommes plus ce que nous étions en ſortant de ſa main. Nous avons tourné contre lui-même ſes propres dons. Une fois riches de ſes bienfaits, notre grandeur eſt devenuë préſomption. Nous n'avons plus voulu dépendre de lui, mais nous mettre à ſa place, nous ſuffire, & ne prendre la loi que de nous-mêmes. Par là s'eſt rompu l'heureux lien qui nous tenoit à lui, & nous ſommes tombez d'une chûte immenſe. Ce qui dans l'origine nous étoit ſoûmis, a commencé de nous dominer, ſoit par la force, ſoit par l'attrait; ce qui eſt encore une domination plus puiſſante. Les ſens qui nous obéiſſoient, nous ont fiérement aſſujettis. La raiſon déchûë de ſes priviléges, ne marche plus qu'enyvrée, étourdie, chancelante, & l'eſprit de vertige s'eſt répandu ſur ſes conſeils; elle tâtonne comme dans une épaiſſe nuit, & elle ne ſçait plus où eſt le vrai. Le cœur eſt entré en partage de ces égaremens. L'ordre, dont il porte l'empreinte ineffaçable, a ceſſé d'être ſa régle. Il a mis ſon bien où il n'eſt pas; il s'eſt dégradé par des folles attaches. Trompé par le plaiſir, qui eſt en effet le caractère du bien, il ſe fait une maniére de Dieux de tous les êtres qui l'amuſent, & croit dans chacun trouver la félicité qu'il eſt contraint de chercher ailleurs le moment d'après. LIV. II. CHAP. XI.

Voilà le dénouëment de cette énigme, dont l'explication a tant fait imaginer de faux ſyſtêmes, & le point où le nœud de notre condition prend ſes plis, & ſes retours. Voilà cette ſeconde nature qui a dépravé la premiére, & cette raiſon de nous haïr que Jeſus-

LIV. II. CHAP. XI.

Chriſt eſt venu nous apprendre. C'eſt ce principe de corruption qu'il faut perſécuter ſans relache ; principe qu'il appelle le *vieil-homme*, parcequ'il commence en nous avec nous. C'eſt dans cette partie de nous-mêmes vive, ſenſible, délicate, & rébelle, qu'il nous ordonne de porter le glaive ſalutaire. C'eſt-là qu'eſt l'ennemi ; c'eſt-là qu'il le faut combattre ; & ſans égard à ce qu'il en coûte ; ſans ſe laiſſer fléchir au cri du cœur, ſans écouter les plaintes de la nature attendrie ſur elle-même, immoler les fauſſes douceurs qui lui plaiſent, & tous les amours particuliers qui la conſolent.

De ce précepte coule inévitablement celui de l'humilité. L'homme ne la connoiſſoit point auparavant, ou n'en avoit que les dehors, dont il faiſoit un voile à ſon orgueil. Ses lévres hypocrites affectoient un langage modeſte, mais dans le ſécret ſon ame ambitieuſe n'en dévoroit que mieux les applaudiſſemens & l'eſtime. Cette avidité quoique démeſurée pour la loüange, paſſoit même ſouvent à titre de vertu, & on lui en déferoit les injuſtes éloges. La jalouſie de régner dans l'eſprit des autres, & juſqu'au-delà du trépas, étoit le caractère des grands cœurs, & ils faiſoient gloire d'être encore ſenſibles à cet intérêt, lors même qu'ils avoient ſçû mépriſer ou vaincre les autres. La Morale de Moïſe, toute noble & ſainte qu'elle étoit d'ailleurs, ne ſembloit pas délicate ſur ce point ; & parmi toutes ſes Loix, je n'en remarque pas une qui ſoit directe contre cette enflure préſomptueuſe qui nous eſt ſi naturelle.

Neque ſi chartæ ſileant, quod bene feceris, mercedem tuleris. HORAT. *lib.* 4. *Od.* 2.

Mais dans les notions que donne l'alliance de Jeſus-Chriſt, l'homme ne s'apprétie plus que ce qu'il eſt, & il n'eſt rien de ſon propre

pre fonds. Ce qu'il a de réel & de parfait, il l'a reçû. Tout en lui n'eſt que don: tout, juſqu'à l'être qui reçoit les autres dons, & qui lui-même eſt le premier don reçû. Il n'a de lui que la malheureuſe, & triſte puiſſance de faire le mal, de ſe dérégler, & de ſe corrompre; puiſſance encore qui n'eſt rien de poſitif, mais un néant d'action & de mouvement. De la ſorte il faut qu'il s'humilie juſqu'à chérir les opprobres, & juſqu'à croire que nulle injure ne le peut tant abaiſſer devant les hommes, qu'il ne ſoit encore au-deſſous devant Dieu par ſes iniquitez. Il faut qu'il s'humilie dans ſon humilité même, parcequ'elle eſt une faveur accordée qu'il ne mérite pas; & qu'il ait de l'humilité dans cette autre humilité juſqu'à l'infini. Il eſt impoſſible d'excéder les bornes de la charité, parcequ'un objet infiniment aimable eſt ſon terme. Il eſt impoſſible tout de même de paſſer les bornes de l'humilité, parceque ſon objet eſt un néant. Par-là toute réſerve propre eſt une réſerve d'orgueïl. Tout ce qui manque à l'aveu plein, ſincére, & formel de notre vuide, de notre indiſpoſition pour le bien, de notre pente au mal, eſt un levain de l'amour propre qui s'éléve; & l'amour propre n'eſt-il pas condamnable à l'infini?

Remarquons ſur-tout l'admirable inſtruction que l'Evangile nous donne ſur la priére. Je ſçai que le ſentiment de nos miſéres, & de notre impuiſſance a toûjours porté les hommes à lever les mains vers le Ciel, pour en attirer le ſecours & les bienfaits. Je ſçai que cet inſtinct eſt général, & auſſi ancien dans le cœur que le cœur l'eſt lui-même. Mais avant Jeſus-Chriſt, ou le Monde ne prioit pas celui qu'il faut prier, ou ſes vœux le

LIV. II. CHAP. XI.

déshonoroient par leur objet (*a*). Les Païens étoient tombez dans ce double défaut, & les Juifs auſſi groſſiérement qu'eux dans le ſecond. Les uns imploroient des Dieux chimériques qui n'étoient plus que cendre, ou de vaines idoles que l'art venoit de tailler. Les autres ne demandoient au Dieu véritable que des biens plus nuiſibles qu'utiles, des faveurs indignes de ſa Majeſté. C'étoit, comme je l'ai dit, une famille nombreuſe, des champs fertiles en grains & en huile, des troupeaux & des pâturages abondans. Étoit-ce donc là tout? N'y avoit-il rien de plus grand, de plus précieux, de plus néceſſaire à lui demander? Et falloit-il ne deſirer que de tels gages de ſon amour?

Que Jeſus-Chriſt nous a bien mieux inſtruits de l'excellence, & du ſujet de la priére! Que ce qu'il en dit eſt bien plus conforme à la ſainteté de l'Etre parfait, & à l'étenduë de nos beſoins! *Demandez le Royaume des Cieux*, nous dit-il, *& le reſte vous ſera donné par ſurcroît*. Parole remplie de ſageſſe, & d'une élévation infinie. Par elle je vois des dons dignes de Dieu, & des objets proportionnez à mes deſirs. Arrêtons-nous un moment à développer ceci.

Il eſt inconteſtable que Dieu ne ſçauroit avoir d'autre terme que lui-même. Il l'eſt encore qu'il ne peut communiquer de mouvemens à ſes créatures, qu'ils ne tendent à lui. Ces véritez ſont des principes évidens, & l'une eſt la ſuite de l'autre. Dieu ne ſçauroit

(*a*) Nunc enim quanta dementia eſt hominum? Turpiſſima vota Diis inſuſurrant. Si quis admoverit aurem, conticeſcent, & quod ſcire hominem nolunt, Deo narrant. SENEC. *Epiſt.* x.

roit donc propoſer à l'ame d'autre récompenſe que lui-même, ni d'autre bien que ſa joüiſſance. Autrement il feroit des êtres dont il ne ſeroit pas le centre. Il leur donneroit une volonté, & cette volonté ne ſeroit pas pour lui. Il voudroit qu'elles aimaſſent, & il conſentiroit qu'elles aimaſſent quelqu'autre que lui. Elles auroient pour fin un objet dont elles ne ſeroient pas l'ouvrage, & l'ordre néceſſaire fondé ſur les rapports de perfection, ſeroit violé par celui qui eſt l'ordre même. Conſéquences abſurdes, directement contraires à toutes les lumiéres de la raiſon. Il n'y a donc point pour nous d'autre don digne de Dieu, que Dieu même; & J. C. en nous l'apprenant, enſeigne à l'homme la plus ſublime Philoſophie qui fut jamais. LIV. II. CHAP. XI.

D'une autre part, ce grand objet eſt le ſeul qui convienne à mon cœur, le ſeul capable de le remplir: je le ſens, & dans le plus intime de moi-même eſt un attrait invincible qui ne veut que lui. Vainement je me livre, & tour à tour, aux objets bornez qui me ſollicitent; ils ne peuvent ni ſéparément, ni tous enſemble occuper ce vuide importun qui me tourmente par des inquiétudes éternelles. Mes déſirs n'ont ni conſtance, ni regle, ni fin. Je veux tout ce que je vois, & rien ne me contente, au moins de la maniére dont je le voudrois être; c'eſt-à-dire, pleinement, & pour toûjours. Mes premiers deſſeins réüſſiſſent. Dans ce moment de proſpérité paſſagére, je m'écrie: O mon ame, ſoyez heureuſe! Je l'ai dit à peine, qu'un eſſain de nouveaux déſirs m'apporte un nouveau trouble. Je n'ai pas un bien; l'ardeur de ſa conquête me conſume, l'habitude des autres ne me touche plus. Je le poſſéde, il me devient

LIV. II. CHAP. XI.

insipide lui-même, & je regrette ce qu'il me coûte. Quel est donc l'objet absent de ce désir toûjours renaissant? Ah! c'est Dieu que je désire, c'est sa connoissance, c'est son amour, c'est sa présence. Ce n'est rien d'étranger à lui, c'est lui-même encore une fois que je désire. C'est de le connoître à plein, c'est de l'aimer, sans cesser jamais de le connoître; & de l'aimer. S'il étoit possible de remplir ici le vuide où me plonge son absence, dès à présent mes vœux seroient contens. Mais la terre que j'habite n'est que le séjour affligeant des soupirs & des larmes. Je sçai qu'il en est une autre où réside Celui qui possede tout ce que je veux, & c'est pour cela que je ne cesse de le demander Lui-même à Lui-même. Que Jesus-Christ a donc parlé conformément à ma nature, quand il a dit: *Demandez d'abord le Royaume des Cieux!* Mais qu'il est encore sublime, & raisonnable, lorsque laissant l'objet de la priére, il passe à la maniére de prier!

Luc. c. 18. vers. 1.

Il veut que je *prie toûjours, & sans m'en lasser jamais*, parce que je ne suis qu'un besoin continuel. Mais que dis-je? Il veut que je prie toûjours: il veut, connoissant ma foiblesse, que je prie de pouvoir prier. Il veut que je prie que ma priére corresponde aux bienfaits que j'attends par elle, puisqu'elle n'est éxaucée qu'à proportion de sa ferveur. Ainsi dans ce plan admirable de doctrine, la priére devient l'objet de mes vœux, elle qui en est l'interpréte. Je desire non-seulement de prier, je prie encore de desirer de prier. Ma priere est un désir, & ce désir est l'objet d'un autre désir, qui en a lui-même un autre, & toûjours de suite; jusqu'à ce qu'enfin je sois au terme où il n'y a plus ni désirs, ni vœux, mais

mais un raſſaſiement éternel, une joüiſſance parfaite, où le cœur plein n'a plus qu'à s'épancher en actions de graces, & à chanter le Cantique des grandes & éternelles miſéricordes. LIV. II. CHAP. XI.

Mais encore pour qui dois-je prier? Pour moi ſeulement? Cette réſerve excluſive de la charité fraternelle étoit le partage de l'Idolâtre, & même du Juif. Inſtruit dans l'Evangile par de plus nobles leçons, un Chrétien prie pour tous ſes freres dans la Foy, afin qu'ils s'y affermiſſent, & qu'ils y croiſſent de plus en plus. Il prie pour tous ceux qui ne croyent, & qui ne prient pas encore, afin qu'il leur ſoit donné de croire, & de prier. Il prie pour la perſonne ſacrée des Rois, pour l'union des Paſteurs, pour la concorde des Princes, pour la tranquillité des Etats, & pour l'éxercice paiſible de l'Autorité légitime. Il prie pour la conſervation, & pour l'uſage réglé de nos biens temporels, pour le repos de nos familles, & ſur tout pour la ſanctification de nos ames. Eſt-ce tout? Non, & voilà le merveilleux de ſa Loy; il prie pour ceux mêmes qui le haïſſent. *On le maudit, & il bénit: on le perſécute, & il le ſouffre: on lui dit des injures, & il ne répond que par des priéres.* Certes l'homme s'aveugle, & il mérite d'être livré aux ténébres qu'il aime, s'il ne reconnoît dans une doctrine ſi ſainte, celle que Dieu avoit tant promis de graver au cœur des ſiens dans l'alliance future. MATTH. c. 5. verſ. 44. LUC c. 6. verſ. 28. 1. COR. 4. verſ. 12. 13. EZECH. c. 36.

Que dirai-je des conſeils de perfection éminente que Jeſus-Chriſt ajoûte à des préceptes déja ſi élevez? Quelqu'un avant lui avoit-il parlé de la privation des plaiſirs même innocens & légitimes, pour conſerver mieux à l'eſprit ſon indépendance, & au cœur cette ſé-

LIV. II CHAP. XI.

ſévérité jalouſe qui le rend ſeule digne de Dieu? Quelqu'un avoit-il donné des leçons de ce dépoüillement univerſel qui ſe réduit à l'indigence pour ſoulager celle des freres? Quelqu'un avoit-il enſeigné à vivre dans le corps comme ſi l'on étoit ſans corps; à forcer la nature molle & ſenſuelle de plier ſous le joug des plus âpres mortifications; à ſoûtenir la pureté de l'ame par l'inviolable virginité des ſens? Quelqu'un enfin avoit-il inſtruit à éteindre en ſoi les inquiétudes empreſſées pour l'avenir, non par un principe d'indolence, ou par la crainte de ſe contriſter avant le temps, mais pour ne ſe repoſer que ſur la Providence divine, qui fait croître les lys, qui les revêt de leurs ornemens, & qui prépare juſqu'à la nourriture des oiſeaux du Ciel? C'eſt Jeſus-Chriſt lui ſeul qui nous ouvre les entrées d'une Morale ſi noble. C'eſt lui ſeul qui nous montre dans l'homme quoique foible, ces reſſources de force, & ces moyens majeſtueux de faire à Dieu des ſacrifices dignes de ſa grandeur.

MATTH. c. 6. verſ. 26. 28. 29 30. *Id. c.* 10. verſ. 31. LUC c. 11. verſ. 22 & *ſuiv.*

Auſſi tout s'arrange ſur ces fondemens, tout change en mieux, tout ſe perfectionne dans les divers états de la vie humaine. Le Mariage, auparavant ſi dégradé, revient à ſa forme primitive. Il n'eſt plus un nœud de débauche, ni une ſociété paſſagére ſujette à l'inconſtance du divorce. Il n'eſt plus une union compatible avec le partage, ni une convention ſeulement politique, pour conſerver le même héritage dans les mêmes familles. C'eſt une ſociété ſainte, pour multiplier par elle les enfans de la Foy, & préparer dans l'Egliſe préſente des citoyens à l'Egliſe future. C'eſt une alliance qui ne ſe rompt qu'avec la vie, un chaſte amour réduit aux bornes légitimes, &

HERODOT. *lib.* 6. PLUTARCH *in Lycurg. &* CAT. *Utic* PLAT. *Rep lib.* 4 DEUTER *c.* 17. verſ. 16. *Id. c.* 24. JOSEPH *Antiq. lib.* 16.

& qui ſe renferme avec ſcrupule dans l'unité de ſon objet. Le célibat n'eſt plus, comme autrefois, ou la marque d'un dédain farouche, ou le déshonneur de l'humanité ; mais une image, une imitation de la vie céleſte des Intelligences occupées de l'Etre ſouverain, & des pures délices de ſon amour. Ce que je dis de cet état, chacun peut l'appliquer aux autres à proportion, & par-là ſe convaincre lui-même de la divinité de l'Evangile par ſes effets.

LIV. II. CHAP. XI. MATTH. c. 5. *Idem* c. 19. LUC. c. 16. verſ. 18.

Car pour n'en dire plus qu'un mot, qu'on retranche du commerce des hommes ces grandes vertus enſeignées dans l'alliance de Jeſus-Chriſt, qu'y aura-t'il parmi nous qui ne ſoit un objet d'horreur? Que deviendra la face de la Terre? Le théatre de la licence, le ſéjour tumultueux des troubles, de la confuſion, & des violences. Rivaux l'un de l'autre, l'égalité naturelle ouvrira la ſource de nos maux; le plus hardi ſera le plus heureux, le tyran, & l'oppreſſeur de ſes freres; la raiſon ſans poids & ſans crédit cédera, contrainte par l'autorité de la force; les paſſions, ſeules arbitres de nos différends, ne feront qu'en accroître le nombre & l'aigreur. Vainement les Sociétez ſe ſeront-elles établies, en vain elles ſe ſeront ſoûmiſes à l'empire d'un ſeul, inutilement les Puiſſances auront poſé des Loix pour la ſûreté commune, & pour limiter nos droits; le frein de la juſtice humaine ſera-t'il une aſſez forte barriere contre la ſédition de nos penchans? L'a-t'il été dans ces grands Etats dont l'Hiſtoire nous reſte? Eh! elle n'eſt remplie que du détail de leurs injuſtices au dedans, & au dehors. Sans ce qu'a produit la fureur de leurs armes, à peine ſçaurions-nous qu'ils ont éxiſté. Ils ne ſont tous con-

LIV. II. CHAP. XI

connus que par leurs vols, leurs brigandages, leurs invaſions, & par les larmes de l'innocence. Leurs propres Auteurs n'ont pû le diſſimuler, tant la choſe étoit évidente, & n'ont oſé la juſtifier, tant elle eſt odieuſe.

EURIP'D. *in Androm.* THUCYD. *lib.* 1. POLYB. *Hiſt. lib.* 3. FLORUS. *lib.* 3. *c.* 9. *Id. de Bello Num & Cret.* APPIAN. *Civil l.* 2. DIO. *lib.* 38. JUST. *lib.* 43. *c.* 2. PLUTARCH. *in Marco.* DIOD. *lib.* 1. *&* 5. PETRON. *Satyr.* CICER. *de Rep. lib.* 3. *Idem. de Offic. lib.* 3.

Je veux néanmoins que de ſages Loix inſpiraſſent de la terreur aux plus audacieux. L'effroi des ſupplices arrêteroit au plus les forfaits éclatans, & ces aggreſſions hardies qui affrontent la lumiére. Mais les crimes ſécrets, & inacceſſibles à l'œil du Juge, ſeroient-ils moins chers à la corruption du cœur? Le plus fort ceſſeroit de l'emporter ſur le plus foible; mais le plus artificieux chercheroit-il moins à prendre dans ſes piéges la bonne-foy du ſimple? La religion des paroles, le lien des promeſſes ne ſeroient donc plus que des jeux à l'impudence du menſonge. Les doux noms d'ami & de frere ne ſeroient qu'un voile aux injuſtices de l'intérêt, & à la perfidie. Toutes les vertus enfin réduites à de faux dehors, la Terre ne ſeroit peuplée que d'hypocrites & de trompeurs. Je n'éxagére point; tel ſeroit l'homme guidé ſeulement par les Loix humaines; & s'il n'étoit pas tout-à-fait ſi corrompu ſous celle de Moïſe, ce qu'elle avoit d'empire n'alloit gueres qu'à régler l'extérieur, & rarement juſqu'à vaincre dans ſa racine la malice naturelle. Mais par la doctrine de Jeſus-Chriſt, un ordre inconnu ſe répand dans l'Univers. Par ſes inſtructions tout devient pur & ſacré dans le commerce des hommes, la punition temporelle du crime eſt le dernier motif qui en éloigne, & la Charité en ravit l'honneur aux Loix civiles. Ses leçons inſpirent aux Rois de la tendreſſe pour les peuples, & aux peuples l'obéiſſance & le reſpect aux Ordonnances des Rois. Elles forment le Juge équi-

équitable, l'ami fidéle, le maître doux & humble, l'eſclave docile & content, le pere tendre & le fils reſpectueux, le citoyen déſintéreſſé, & tous les hommes à des vertus propres à la condition où la providence les a placez. LIV. II. CHAP. XI.

Gardons-nous bien toutefois de croire que le fruit de cette alliance ne conſiſte qu'en des maximes plus pures, en des préceptes plus élevez. Qu'importoit au Monde de marcher par ces routes pénibles, ſi ſes efforts par eux-mêmes ſans mérite, ne le pouvoient rendre ni plus ſaint, ni plus agréable à la Majeſté ſuprême? Tout ce que Jeſus-Chriſt auroit apporté à l'Univers n'auroit donc été qu'une Morale plus parfaite que celle des Philoſophes? Il auroit mieux parlé, mieux enſeigné que Socrate, mais il ne lui auroit été ſupérieur que comme Socrate lui-même étoit au-deſſus des autres. Il auroit donné des Loix; mais elles n'euſſent été plus raiſonnables que par comparaiſon à celles déja tracées par les Sages du Paganiſme. La Secte Chrétienne pourroit ſe vanter d'avoir un Chef plus éclairé que ceux des autres Sectes, le paralléle ſeroit pour nous; mais dans le fond, cet avantage tout humain eût été plus glorieux que ſolide, & dès là plus vain que ſalutaire. Ce n'étoit pas là ce qu'attendoit l'Univers percé de playes; ce n'étoit pas là cette reſſource de ſalut implorée depuis tant de ſiécles. Prophétes, ce n'eſt pas là ce que vous promettiez aux races futures. Ce n'eſt pas là ce *Deſiré des Nations*, l'eſpoir d'Iſraël, le Saint de Dieu, dont vous nous traciez les conſolantes images. Nous eſpérions voir celui qui devoit *briſer les chaînes qui tiennent liez tous les peuples, rompre la toile dont l'ennemi avoit enveloppé les Nations, pré-*

ISAI. c. 25. verſ. 7. 8. 9.

LIV. II CHAP. XI. *précipiter la mort pour jamais, sécher les larmes de tous les yeux, effacer l'ancien opprobre, & faire dire à ceux qui le verroient: C'eſt-là vraiment celui qui eſt notre Dieu, nous l'avons attendu long-temps, & c'eſt lui qui nous a ſauvez.* C'eſt à lui que l'Eternel devoit dire: *Je vous ai exaucé au temps favorable, je vous ai aſſiſté au jour du ſalut, je vous ai établi pour être le Reconciliateur du peuple, pour réparer la terre, & pour poſſéder les héritages diſſipez. Vous direz à ceux qui étoient dans les chaînes: ſortez de priſon; & à ceux qui étoient dans les ténébres: Voyez la lumiére.* C'eſt lui qui devoit *effacer nos iniquitez comme le nuage qui paſſe, & qui ne laiſſe après lui ni figure ni trace.* Nous eſpérions que par lui Dieu dégageroit les promeſſes faites à la maiſon d'Iſraël, & à la maiſon de Juda; qu'il ſeroit *le germe de juſtice ſorti de David, qu'en ſes jours Juda ſeroit ſauvé, qu'Iſraël habiteroit avec confiance*, & que la terre entiére prendroit une face plus heureuſe; qu'*alors on chercheroit l'iniquité, & elle ne ſeroit plus; le péché, & il ne ſe trouveroit pas. Nous avions été vendus pour rien*, & il devoit *nous racheter ſans argent. Ce Rédempteur par le ſang de ſon alliance* devoit *faire ſortir les eſclaves enchaînez au fond du lac aride & ténébreux.* Nous étions dans la foibleſſe, & il devoit *prendre ſur lui nos langueurs.* Nous ſouffrions de la durée de nos miſéres, & il devoit *en ſe chargeant lui-même de nos douleurs*, en tarir la ſource. Nous méritions les fléaux de la vengeance divine, & il devoit être *briſé pour nos crimes; le châtiment qui devoit nous procurer la paix*, devoit *tomber ſur lui. Il* devoit *ſeul porter l'iniquité de nous tous*,

Id. c. 49. verſ. 8. 9.

Id. c. 44. verſ. 22.

JER. c. 33. verſ. 15. 16.

Id. c. 50. verſ. 20.

ISAI. c. 52. verſ. 2.

ZACH. c. 9. verſ. 11.

ISAI. c. 53. verſ. 4. & ſeqq.

THREN. c. 4. verſ. 20.

tous, & faire vivre les Nations à l'ombre de ſes miſéricordes. LIV. II. CHAP. XI.

Encore une fois, voilà ce que le Monde attendoit, & ce qui faiſoit dire dès les ſiécles reculez: *Cieux, envoyez d'en haut votre roſée: que les nuées faſſent deſcendre le Juſte comme une douce pluye; que la terre s'ouvre, & que de ſon ſein naiſſe le Sauveur* Un mur d'éternelle ſéparation s'étoit élevé par nos crimes entre le Ciel & la terre. Il falloit qu'une main puiſſante vînt le renverſer, & s'ouvrir les chemins de l'ancienne communication; objet principal de la nouvelle alliance. Or qui peut conteſter à Jeſus-Chriſt l'accompliſſement, & la gloire de cet ouvrage? Par le ſacrifice volontaire de ſa mort, il a ramené la paix entre Dieu & les hommes. Il s'eſt mis à la place des victimes anciennes. Il s'eſt écrié: *Vous n'avez point demandé d'holocauſte ni de ſacrifice pour le péché; me voilà moi-même, ô Dieu! je m'offre à vous*, & l'on n'offrira plus que moi déſormais à votre infinie grandeur. Mon Sang répandu lavera toute la Terre, & ſa vertu *purifiera les Nations arroſées par lui.* A ce mot *le Prince du monde eſt chaſſé* de ſon empire. L'innocent eſt frappé, & les coupables ſont juſtifiez. L'obligation déplorable qui nous lioit aux rébelles *eſt effacée*, & le décret de la condamnation eſt pour toûjours aboli; *Jeſus-Chriſt l'attache à ſa Croix*, & il n'en ſera plus queſtion. L'inſtrument de ſupplice où le Juſte expire eſt le trône de ſa gloire, ſes pieds y foulent les puiſſances ennemies des hommes; les vainqueurs à leur tour y ſont vaincus, à la face de l'Univers ſurpris de ſa liberté. O qu'il y a de ſublimité dans ce myſtérieux ſacrifice, qui fait ainſi frémir les puiſſances ennemies dépoüillées de leur proye!

ISAI. c. 45. verſ. 8.

PSALM. 39. verſ. 7. 8. 9. 10.

JOAN. c. 12. verſ. 31.

COLOSS. c. 2. verſ. 14. & ſeqq.

Qu'il

LIV. II. CHAP. XI. Qu'il eſt beau de montrer ici la doctrine Chrétienne, interpréte de celle de Moïſe, nos dogmes remplir de point en point l'attente des Patriarches, & dégager ſans exception toutes les promeſſes des Prophétes! Nos crimes s'étoient élevez à la hauteur des montagnes, & le Ciel en demandoit la vengeance; mais par Jeſus-Chriſt nous ceſſons d'être les *enfans de la colére.* Il eſt la caution qui acquitte nos dettes par un prix mille fois plus immenſe, & encore plus immenſe à l'infini.

ROMAN. c. 5. verſ. 15. *A la place de l'abondance du péché, il a mis l'abondance de la grace & de la miſéricorde.*

EPHES. c. 2. verſ. 13. *Nous étions loin de Dieu, & nous en ſommes rapprochez par le Sang de ſon Fils.*

1. PETR. c. 1. verſ. 17. Nous lui diſons avec confiance: *Vous êtes notre Pere,*

ROM. c. 8. verſ. 15. & il nous appelle ſes enfans. Nous le ſommes en effet par notre union avec Jeſus-Chriſt, qui devient notre Chef. L'amour que Dieu porte à ſon Fils unique retombe ſur nous, & nous profitons de ſa plénitude.

HEBR. c. 9. verſ. 12. & ſeqq. *Ce Sanctuaire où le Pontife des biens futurs eſt entré par l'effuſion de ſon Sang, nous y entrons avec lui; parceque le même Sang a purifié notre conſcience des œuvres mortes, pour nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant.* Autrefois pécheurs, nous ne ſommes plus qu'un avec le Saint qui nous a ſauvez. C'eſt lui qui demande cette unité glorieuſe pour nous. Il ne veut pas être ſéparé de ceux qu'il a rachetez par l'oblation de ſa vie, *& il eſt écouté à cauſe du reſpect qui lui eſt dû.*

JOAN. c. 17. *O mon Pere*, s'écrie-t'il, *je ſuis en eux, & vous en moi, afin qu'ils ſoient conſommez dans l'unité, & que le Monde connoiſſe que vous les avez aimez comme vous m'avez aimé. Je deſire que ceux que vous m'avez donnez ſoient où je ſuis moi-même. Je veux qu'ils contemplent ma gloire,*

re, & que la vérité les ſanctifie. Je veux qu'ils partagent avec moi juſqu'à mon trône, comme je partage le vôtre avec vous. LIV. II. CHAP. XI.

Quel autre que celui que les Prophétes avoient annoncé, pouvoit faire une priére ſemblable? Et qui eſt-ce qui avoit jamais entrepris de ſe placer de la ſorte entre Dieu & les hommes, pour devenir entre l'Etre & le néant le lien d'une éternelle concorde? Parlà nous eſt marqué le ſens véritable de cette parole prononcée par Jeſus-Chriſt au dernier inſtant de ſon ſacrifice : *Tout eſt conſommé.* C'eſt-à-dire, tout eſt expié, tout eſt pardonné, tout eſt en paix dans le Ciel & ſur la terre : les péchez des hommes ſont oubliez, & il n'en ſera plus mention ; la Loi qui ne ſervoit qu'à donner la mort a ceſſé, ſes figures ont paſſé, ſes Sacrifices ſont abolis, la Victime ſainte a été immolée ſur l'Autel de la Croix, elle a juſtifié les anciennes promeſſes, rempli l'attente de l'Univers, & mis enfin la vérité à la place des ombres. JOAN. c. 29. verſ. 30.

Comme ſi ce n'étoit pas aſſez de ce bienfait, des remedes ſont encore préparez pour nos maux à venir, & des Sacremens ſont établis dans la nouvelle Alliance pour accroître nos forces, & pour nous ſoûtenir dans notre foibleſſe. Canaux ſalutaires par où la grace corrige la nature, répare nos pertes, concourt efficacement à nos efforts, affoiblit nos penchans, & montre encore des reſſources après le malheur des naufrages. Par eux, l'enfant de la colére reçoit le ſceau de l'adoption qui lui redonne le droit à l'héritage. Par eux, l'amour de la vérité devient en nous plus fort que les ſupplices & que la mort. Par eux, ſe perpétuë le ſacrifice de la Victime qui nous ſauve. Par eux, les plus

LIV. II. CHAP. XI.

plus intimes ſoüillures ſont blanchies, & ce que le vice avoit gâté, une main ſalutaire le répare. Par eux ſort de l'Epiſcopat comme du centre, l'eſprit de bénédiction qui conſacre un miniſtère plus ſaint que le Sacerdoce Levitique. Par eux, la concupiſcence, dont les feux ne s'éteignoient guéres auparavant que dans le crime, trouve un reméde, & ce reméde tourne à la fécondité de l'Evangile. Par eux, ſe conſomme à la mort l'ouvrage de la perfection Chrétienne, & ſous des ſymboles communs ſe cache la grace qui encourage le mourant au ſacrifice généreux de lui-méme. Dons admirables que nous procure celui qui eſt mort pour nous réconcilier, qui eſt ſorti vivant de ſon tombeau, & qui eſt maintenant à la droite de Dieu, d'où il ne ceſſe de veiller aux beſoins, & à l'accroiſſement de ſon Egliſe.

ROM. c. 8. verſ. 35.

Après tant de preuves entendrons-nous dire encore que Jeſus-Chriſt n'a point rempli les promeſſes, ni ſuivi de point en point le plan de la nouvelle Alliance tracé par les Prophétes? Si l'on s'obſtine à le ſoûtenir, de grace qu'on nous explique ce qu'il eſt poſſible d'éxiger au-delà de ce que j'ai fait voir. Je le répéte, il n'eſt ici queſtion que de *Faits*. Les ennemis de la foi ne me peuvent oppoſer que l'une de ces trois choſes. Il faut qu'ils démontrent, ou que les Prophétes n'ont pas dit formellement que le Meſſie établiroit un Teſtament nouveau; ou que Jeſus-Chriſt ne l'a pas fait; ou qu'enfin ce caractère ſans le diſtinguer, lui eſt commun avec d'autres. Entre ces trois réponſes il faut choiſir. Mais toutes trois ſont vaines, & démenties par l'évidence de l'Hiſtoire. Il eſt cent fois plus manifeſte que le jour, que les anciens Oracles

cles ont annoncé dès le temps de la Loi, qu'à ce culte il en ſuccéderoit un autre. Moïſe lui-même avoit dit aux Juifs : *Le Seigneur votre Dieu vous ſuſcitera un Prophète d'entre vos freres & de votre Nation ; c'eſt lui que vous écouterez.* De page en page on ne lit que cette promeſſe dans les livres anciens. Elle en eſt le fond, l'ame, & comme l'eſſence, ſi je puis parler ainſi. Retranchez-la, il n'y reſte, je ne dis pas rien qui ſatisfaſſe, mais qu'on puiſſe concevoir, & qui paroiſſe tant ſoit peu raiſonnable. Direz-vous que Jeſus-Chriſt n'a rien enſeigné de conforme à de ſi hautes prédictions ? Tout auſſi-tôt l'événement s'éléve contre vous. Cette Religion intérieure qu'il a établie, ces Loix qu'il a poſées, & qui malgré vos préventions s'attirent vos éloges ; ces préceptes ſi ſaints, ces maximes ſi pures, ces conſeils éminens par leſquels il a ramené l'homme au culte véritable, ne ſont-ce pas des faits encore ſubſiſtans ? Quels témoins croirez-vous, ſi ce que vous voyez, ſi ce que vous entendez, ſi la pratique actuelle de tous les hommes ne vous ſuffit pas ?

LIV. II. CHAP. XI. DEUTER. c. 18.

Vous voilà donc réduits à prétendre que ce caractère laiſſe Jeſus-Chriſt confondu dans la foule des autres Légiſlateurs. Mais ſi le nombre de ceux qui lui reſſemblent eſt ſi grand, nommez-les. Où ſont ceux qui ont appris à dédaigner, à ſacrifier tout pour n'aimer & ne ſervir que Dieu ſeul ? Où ſont ceux qui ſont venus au milieu des prodiges dire à l'homme : Vous êtes eſclaves, & je viens vous affranchir ; vous étiez vendus, & moi je viens vous racheter. Vous étiez ſans eſpérance, & déſormais je ſerai la vôtre ? Car au péril des répétitions, je le dirai encore : c'eſt en cela ſurtout que conſiſte la nouvelle Alliance. Elle

LIV. II. CHAP. XI. ne devoit pas ſeulement faire luire au Monde une Morale plus ſainte, elle devoit donner un Rédempteur qui payât pour l'Univers, & qui ſatisfît la juſtice divine, dont l'ordre immuable demandoit notre perte. Or ni avant, ni après Jeſus-Chriſt, nul n'eſt venu dire: Me voilà. C'eſt moi qui vous étois promis, c'eſt moi qui ſuis le vrai Paſteur qui ſauve le troupeau par le prix de mon Sang. Nul autre que Jeſus-Chriſt n'a donc fait d'alliance. Donc nul autre que lui n'a juſtifié la parole des Prophétes.

CHAPITRE XII.

Que Jeſus-Chriſt eſt mort de la maniére dont le Meſſie devoit mourir ſelon les Prophétes.

LIV. II. CHAP. XII. ICI ſe montre le plus incompréhenſible de tous nos dogmes, celui qui attaque le plus directement la raiſon humaine, celui qui choque davantage les délicateſſes de l'orgueil. Ce dogme eſt le ſcandale du Juif, l'excès de l'extravagance aux yeux du Païen, l'objet de la dériſion du Philoſophe, & des blaſphêmes de l'impie. Un Dieu homme qui ſouffre & qui meurt. Si nous raiſonnons pour le comprendre, quel abîme s'ouvre devant nous! Pour en ſortir, les efforts de notre ſageſſe ſont impuiſſans. Une main inviſible nous repouſſe, en luttant contre elle nous n'avançons point, nous ne faiſons que la triſte expérience de notre foibleſſe & de nos bornes. Faudra-t'il donc ſecoüer le joug de la foy, parceque notre intelligence ſuccombe ſous un ſi grand poids? Faudra-t'il dire du Chriſtianiſme qu'il

1. CORINTH. c. 1. verſ. 23.

eſt

eſt une fable, & de tous les Chrétiens qu'ils ſont des inſenſez? Malheur à quiconque oſe prendre ce déteſtable parti. Nous propoſons une autre voye pour raſſûrer tout enſemble la foy chancelante, & la raiſon allarmée. C'eſt encore un moyen de *fait*, & il conſiſte à ouvrir les deux Teſtamens, à lire dans l'un ce que les Prophétes on écrit de la mort du Meſſie, & dans l'autre ce qu'on y raconte des ſouffrances du Sauveur. Si l'hiſtoire de l'Evangile n'eſt pas ſur ce point l'accompliſſement des prophéties dans toutes leurs circonſtances; ſi nous ſommes arrêtez par le plus ou par le moins; n'héſitons plus, ceſſons de croire, & levons ſans détour le ſigne de l'indépendance. Mais ſi l'Evangile ne raconte du ſupplice de Jeſus-Chriſt que ce qui en étoit prédit par les anciennes Ecritures, que nous reſte-t'il, ſinon de captiver nos raiſonnemens ſous le myſtère de la Croix, & de nous écrier : Ici paroît viſiblement le doigt de Dieu? Mais avant que de commencer un parallele de cette importance, je veux prévenir le lecteur par une ou deux remarques néceſſaires. LIV. II. CHAP. XII.

Premiérement, je promets d'éviter tous les paſſages qui pourroient être équivoques, ceux qui dans une certaine rigueur pourroient s'entendre de quelqu'autre que du Meſſie, tous ceux enfin ſur leſquels je ſçai qu'il y a de ſolides conteſtations entre les ſçavans. Je m'engage à ne produire que ceux qui regardent le Meſſie, de l'aveu même des anciens Juifs. Si j'en rapporte que des Critiques hardis ont détournez à d'autres applications dans les derniers temps, j'aurai ſoin d'expoſer leurs conjectures, & de les détruire.

Je remarque ceci pour une eſpéce particu-

LIV. II. CHAP. XII.

liére d'incrédules. Ce ſont ceux qui n'examinant rien par eux-mêmes, penſent toûjours que nous cherchons à les ſurprendre, que nous n'avons pour nous que des paſſages obliques, & que d'autres plus habiles qu'ils ne le ſont en découvriroient ſans peine le vrai ſens contraire au nôtre. Il n'y a que trop de ces hommes défians, ombrageux & peu inſtruits. Ils ne ſçauroient, ou ne veulent point approfondir; & ce qu'il y a d'incompréhenſible, ils ſe déterminent contre la foy par de vains ſoupçons, & par des craintes imaginaires.

En ſecond lieu, je prie le ſérieux lecteur d'obſerver que ſi je prouve en ce point l'exactitude des rapports entre l'événement & la prédiction, j'établis en faveur de Jeſus-Chriſt la plus puiſſante des preuves. Et comment? C'eſt que nul homme n'eſt maître des circonſtances de ſon trépas. En cela les deux extrémitez de ſa vie ſe reſſemblent. Les conjonctures qui accompagnent la naiſſance, celles qui accompagnent la mort, s'arrangent malgré nous, & ſans nous. Les événemens qui rempliſſent l'intervalle peuvent quelquefois, au moins en partie, dépendre de nos conſeils. Nous commençons au contraire, & nous finiſſons, non comme il nous plaît, mais de la maniére qu'il eſt réglé dans un conſeil plus haut. Je dis ceci par avance contre ceux qui voudroient peut-être ſuppoſer que Jeſus-Chriſt s'eſt préparé de loin à lui-même le genre de mort prédit au Meſſie, afin de mieux ſéduire ſes contemporains, & la poſtérité par ce caractère de reſſemblance. On verra par tout ce que je vais dire que nulle puiſſance humaine, nulle ſubtilité, nul artifice ne pouvoit diſpoſer un événement de cette nature, &

& ſoûmis à une multitude de cauſes ſi différentes. LIV. II. CHAP. XII.

Enfin, on peut remarquer ici que les Apôtres dans les jours de leur miſſion, appliquoient à Jeſus-Chriſt les prédictions de l'Ecriture ſur la mort du Sauveur. Ils prêchoient en public tout ce que nous allons dire après eux. Les Juifs l'entendoient, & ne s'y oppoſoient pas. Ils ne leur diſoient point: Vous donnez un faux ſens aux Prophétes, & vous expliquez du Meſſie ce qui eſt viſiblement écrit pour un autre. On convenoit de l'évidence des textes, & l'on n'étoit point en diſcorde ſur la tradition, tant elle étoit unanime pour la doctrine Apoſtolique! Sans doute que les Prêtres & les docteurs de la Synagogue ſe ſeroient récriez, ſi les Diſciples euſſent donné quelque atteinte aux interprétations reçûes & dominantes. C'eût été le premier crime dont l'Evangile auroit eſſuyé le reproche, & le premier coup que l'ennemi lui auroit porté. Ce ſilence contraint eſt donc l'argument le plus fort pour la cauſe Chrétienne, & l'on ne ſçauroit trop s'en autoriſer contre l'incrédule. Maintenant deſcendons à l'éxamen des Prophéties.

Il eſt certain que l'ancienne Ecriture nous repréſente le Meſſie ſous des idées ſi differentes, que ſouvent elles en paroiſſent contradictoires. Tantôt elle le montre grand juſqu'au prodige, tantôt elle le fait voir abaiſſé juſqu'aux profondeurs du néant. Quelquefois il eſt environné de gloire, les Princes en ſilence ſe levent humblement devant lui, & les Nations accourent avec diligence au-devant de ſes pas; quelquefois il eſt le dernier des hommes, il eſt mépriſé comme l'inſecte qui rampe, il eſt perſécuté, proſcrit, l'homme de *Proph: paſſim.*

LIV. II. CHAP. XII.

douleur, l'homme raſſaſié d'opprobres, l'homme écraſé dans l'infirmité, & nul ſur la terre ne prend ſa défenſe. Enviſagez-le du côté de ſa grandeur, vous tombez de ſurpriſe, & vos yeux ne peuvent ſoûtenir la vivacité de ſon éclat. Regardez-le dans ſa foibleſſe, votre étonnement redouble, vous le comparez avec lui-même ſans le reconnoître, & vous cherchez preſque vainement la trace de ſa premiére ſplendeur. Quand il eſt grand, qui peut l'atteindre? Quand il eſt ſouffrant & humilié, qui peut conter l'hiſtoire de ſa peine? Voilà par conſéquent d'étranges contrariétez. Le Juif s'y eſt perdu; mais le Chrétien a trouvé le ſecret qui les accorde. En Jeſus-Chriſt tout eſt concilié. Il eſt ſouverainement grand, il paroît ſouverainement foible, & l'un & l'autre a été prédit.

PSAL. 109.

David qui l'avoit vû de loin, & qui l'avoit célébré dans ſes Pſeaumes avec tant de magnificence, lui qui l'avoit vû dans la lumiére des Saints, devant l'aurore, ſortant éternellement du ſein de ſon Pere, Pontife éternel & ſans ſucceſſeurs, ne ſuccédant auſſi à perſonne; créé non ſelon l'ordre d'Aaron, mais ſelon l'ordre de Melchiſédec; ordre nouveau que la Loi ne connoiſſoit pas. Lui qui l'avoit vû aſſis à la droite de Dieu, regardant du plus haut des Cieux ſes ennemis domptez, tout d'un coup il le voit & le montre abîmé dans un fleuve de douleur; il le voit entouré de la foule de ſes ennemis, abandonné des ſiens, & traité comme l'eſclave ſous un maître cruel. C'eſt dans ſa bouche qu'il met ces lamentables paroles: Sauvez-moi, mon Dieu, parce que les eaux de l'affliction ſont entrées dans le plus ſecret de mon ame; je ſuis enſeveli dans le fond de la mer, & la tempête m'a ſub-

PSAL. 2.
PSAL. 34.
PSAL. 54.
PSAL. 68.
PSAL. 108.

PSAL. 68.

ſubmergé dans la colére de ſes flots. J'ai crié dans ma peine juſqu'à m'éteindre la voix, mes yeux ſe ſont épuiſez à force de regarder vers le Ciel, dans l'attente que mon Dieu deſcendroit à mon ſecours. Ceux qui me haïſſent ſans ſujet ſont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête, & ceux qui me perſécutent ſe ſont fortifiez contre moi. Je ſuis devenu comme un étranger à mes freres, & comme un inconnu aux enfans de ma mere. Ailleurs il lui fait dire cet autre diſcours non moins lugubre : La bouche de mes ennemis ne ceſſe de former ſur moi les plus odieuſes imprécations. Quand eſt-ce donc qu'il mourra, s'écrient-ils, & quand eſt-ce que ſon nom ſera pour jamais effacé ? Si l'un d'eux entre pour me voir, il ne s'étudie qu'à me tendre des piéges par d'inſidieuſes paroles ; s'il ſort, il court s'entretenir de ma perte, & la conſpirer avec les autres. Celui même avec lequel je vivois en paix, celui qui mangeoit à ma table, & qui liſoit dans les ſécrets de mon ame, a fait éclater ſa trahiſon contre moi. LIV. II. CHAP. XII.

Peut-on lire ces paroles, ſans reconnoître dans la perſonne de Jeſus-Chriſt la réalité qu'elles expriment ? Ces aſſemblées des Juifs que la haine animoit contre lui, ces queſtions captieuſes dont la malignité cherchoit à ſurprendre ſon innocence, la trahiſon du Diſciple perfide, la déſertion paſſagére des autres, qu'eſt-ce-là que le palpable accompliſſement des Prophéties de David ?

Mais Iſaïe voit le Sauveur dans les principales circonſtances de ſa mort, & ce qu'il en dit, fût-il le ſeul texte poſitif dans les anciens Oracles, devroit ſuffire pour la cauſe Chrétienne. Je ſupplie le Lecteur de trouver

LIV. II. CHAP. XII.

bon que je remette ſous ſes yeux le paſſage tout entier.

ISAI. 6. 53

Qui a crû à notre parole, & à qui le bras du Seigneur a-t'il été révélé? Ainſi commence le Prophéte, & ce qu'il va dire mérite bien ſans doute cette exclamation, & ce langage de ſurpriſe.

Celui qui nous eſt envoyé *s'élévera devant le Seigneur comme un arbriſſeau, & de même que le rejetton qui ſort d'une terre aride. Il eſt ſans éclat & ſans beauté; nous l'avons vû, il n'avoit rien qui attirât ſur lui les yeux, & nous l'avons méconnu.* En vérité, ſi nous avions à faire l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt, parlerions-nous autrement de ſon état obſcur, & de ſa vie cachée? Parlerions-nous après l'événement, avec plus d'évidence que le Prophéte avant l'événement. Pourſuivons.

Il nous a paru un objet de mépris & le dernier des hommes: un homme de douleurs, qui ſçait ce que c'eſt que ſouffrir. Son viſage étoit comme voilé, il paroiſſoit mépriſable, & nous ne l'avons point reconnu.

Que ceux qui ſe ſcandaliſent de la baſſeſſe apparente de Jeſus-Chriſt, apprennent donc ici que malgré ce voile extérieur qui couvroit ſa majeſté, les Prophétes ne s'y méprenoient pas, & qu'il eſt plus glorieux à Jeſus-Chriſt d'avoir été prédit de la ſorte, que s'il avoit été plus grand aux yeux des hommes, ſans être annoncé.

Il a pris véritablement nos langueurs ſur lui, continuë le Prophéte, *il s'eſt chargé lui-même de nos douleurs, nous l'avons conſidéré comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu & humilié. Cependant il a été percé de playes pour nos iniquitez, & briſé pour nos crimes. Le châtiment qui devoit nous procurer la paix eſt*

est tombé sur lui, & nous avons été guéris par ses meurtrissures. LIV. II. CHAP. XII.

O, qu'il est consolant de voir les articles de la Foi Chrétienne déja si clairement exprimez plus de huit cens ans avant le Christianisme, & les faits montrez de si loin, se rapporter avec tant d'exactitude à l'histoire de Jesus-Christ!

Nous étions donc *tous égarez comme des brebis sans pasteur. Chacun s'étoit détourné pour ne suivre que sa propre voye. Mais Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous. Il a été offert, parceque lui-même l'a voulu, & il n'a point ouvert la bouche. Il sera conduit à la mort comme une victime qu'on égorge, & il sera dans le silence, semblable à l'agneau qui reste muet devant celui qui le tond.*

Est-ce une Prophétie que je raconte, ou ce témoignage de l'Evangile: *Jesus accusé par les Prêtres & par les Sénateurs, ne répondoit rien?* MATTH. c. 26. vers. 62. *Idem* c. 27. vers. 12. MARC. c. 14. vers. 16. LUC. c. 23. vers. 8. 2. PETR. 2. & 3.

Mais voici le mot décisif. *Il est mort au milieu des douleurs, & condamné par des Juges. Qui racontera sa génération! Car il a été retranché de la terre des vivans: Je l'ai frappé à cause des crimes de mon Peuple.*

Il est mort au milieu des douleurs, condamné par des Juges. Voilà ce que l'impie blasphême dans l'histoire de l'Evangile. Mais nous lui répondons: Cela même qui vous révolte, est ce que vous venez d'entendre de la bouche du Prophéte. Ce mystère vous étonne; il nous étonne comme vous. Mais encore une fois, ce fait qui nous confond tous deux a été formellement prédit, & il est arrivé de la maniére qu'il a été prédit. Que vos yeux en soient les Juges. Quelle autorité faudra-t'il vous produire, si celle-ci, la plus for-

LIV. II CHAP. XII.

te que l'homme puiſſe imaginer, ne vous ſuffit pas? Tournez-vous de tous les ſens, inventez, ajoûtez de nouvelles ſubtilitez aux anciennes; empruntez d'autrui les reſſources qui vous manquent, toûjours ce même argument revient contre vous; la prédiction d'une part, l'événement de l'autre: tant les moindres circonſtances de la mort de Jeſus-Chriſt ſont marquées de point en point dans le recueil des Ecritures! Voyez, en pourſuivant le même détail, comment le Nouveau Teſtament s'accorde & fraterniſe, pour ainſi dire, avec l'Ancien.

MATTH. c. 27. verſ. 40. MARC. c. 15. verſ. 32. LUC. c. 23. verſ. 36. ISAI c. 50. verſ. 6. THREN. c. 3. verſ. 30. ZACH. c. 11. verſ. 12.

Selon l'Evangile, Jeſus-Chriſt dans ſa Paſſion étoit l'objet de la dériſion profane des Juifs, & Iſaïe l'avoit repréſenté ſous cette image; Jérémie avoit écrit que le Sauveur ſeroit raſſaſié d'opprobres. Jeſus-Chriſt a été vendu, & les trente piéces d'argent qui en furent le prix ſont ſpécifiées par Zacharie. *Alors*, eſt il écrit dans ce Prophéte, *ils peſerent trente pieces d'argent qu'ils me donnerent pour ma récompenſe, & le Seigneur me dit: Allez, jettez à l'ouvrier en argile cette belle ſomme qu'ils ont crû que je valois lorſqu'ils m'ont mis à prix.* Quelle convenance & quelle éxactitude de rapports!

PSAL 21. verſ. 18. ZACH. c. 13. verſ. 6. LUC. c. 22. verſ. 27.

Jeſus-Chriſt eſt élevé ſur la Croix, ſupplice auſſi honteux que cruel. David avoit dit, parlant du Libérateur, qu'on lui *perceroit les mains & les pieds.* Zacharie s'en étoit expliqué plus formellement encore, s'il eſt poſſible. Entendez ſes paroles. *Alors on lui dira: D'où viennent ces playes que vous avez au milieu des mains? Et il répondra: J'ai été percé de ces playes dans la maiſon de ceux qui devoient m'aimer.*

Jeſus-Chriſt meurt au milieu de deux cri-

mi-

minels. Iſaïe avoit vû de loin qu'il ſeroit *mis au rang des tranſgreſſeurs.* LIV. II. CHAP. XII.

Jeſus-Chriſt au milieu des tourmens implore le pardon pour le crime aveugle d'Iſraël. Le même Prophéte avoit dit qu'il *prieroit pour les violateurs de la Loy.* MARC. c. 15. verſ. 27. 28. ISAI. c. 53. verſ. 12.

Jeſus-Chriſt attaché ſur la Croix eſt outragé par les Juifs. *Il a ſauvé les autres*, lui diſoient-ils, *& il ne peut ſe ſauver lui-même. S'il eſt le Roy d'Iſraël qu'il deſcende de la Croix, & nous croirons à ſa parole. Il met ſa confiance en Dieu; mais ſi Dieu l'aime, qu'il le délivre.* Comparez ce paſſage avec cet autre de David. *Pour moi je ſuis comme un ver, & non comme un homme; je ſuis l'opprobre du Peuple & le ſujet de ſes inſultes. Ceux qui me voyoient ſe ſont tous mocquez de moi; ils en parloient avec dédain, & ils m'inſultoient en tournant la tête. Il a eſpéré au Seigneur*, diſoient-ils, *que le Seigneur vienne donc maintenant à ſon ſecours, s'il eſt vrai qu'il en ſoit aimé.* La reſſemblance des deux portraits ſçauroit-elle être plus entiére? Hé! les traits de l'un ſont viſiblement tous les traits de l'autre. LUC. c. 23. verſ. 34. *Ibid.* verſ. 12. MATTH. c. 27. verſ. 42. PSAL. 21. verſ. 6.

Jeſus-Chriſt dans les dernieres langueurs de ſon agonie, eſt abreuvé de fiel mêlé de vinaigre. David l'avoit peint dans cette affreuſe réduction; il l'avoit vû en eſprit raconter ſa peine, & dire: *J'ai attendu que quelqu'un me conſolât, & je n'ai trouvé perſonne qui voulût le faire. Ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture, & dans ma ſoif ils m'ont préſenté du vinaigre à boire.* MATTH. c. 27. verſ. 34. LUC. c. 23. verſ. 36. PSAL. 68. verſ. 25. 26.

Les vêtemens de Jeſus-Chriſt ſont jettez au ſort après qu'il eſt crucifié. Juſques dans ce trait, je trouve l'accompliſſement de la Pro- JOAN. c. 19. verſ. 23. 24.

LIV. II. CHAP. XII.

phétie de David. *Ils ont partagé mes dépouilles, & jetté le ſort ſur ma robe.*

PSAL. 21. verſ. 19.

Jeſus-Chriſt dans ſon dernier ſoupir invoque ſon Pere, & remet l'eſprit entre ſes bras. David avoit mis dans la bouche du Sauveur la même priére qu'entendirent les Juifs.

MATTH. c. 27. LUC. c. 23. PHLEG. *Olympiad. lib.* 13.

Le ſoleil s'éclipſe, & la terre s'ébranle à la mort de Jeſus-Chriſt. Cet événement ſi prodigieux, & ſi connu, même aux Gentils, eſt-il oublié par les Prophétes? Voilà que preſque tous en parlent d'avance. Sans compter

PSAL. 17. verſ. 9.

ce qu'en dit le Pſeaume 17. la prédiction qu'en

AMOS c. 8. verſ. 8.

fait Amos eſt évidente. *En ce jour-là*, dit le Seigneur, *j'agiterai les fondemens de la terre, & je plongerai Iſraël dans le trouble comme une mere qui pleure ſon fils unique. Le ſoleil ſe cachera dans le milieu de ſa courſe, & je couvrirai la terre de ténébres lorſqu'elle devroit être toute éclatante de lumiére.* Ce jour marqué par un ſigne ſi peu naturel, eſt vû de

AGG. 2. ZACH. 14.

même par Aggée; mais Zacharie l'apperçoit encore plus à découvert, & ſes paroles ſans énigme, ſans double ſens, banniſſent tous les doutes. *En ce temps-là*, dit-il, *on ne verra point de lumiére. . . . . Il y aura un jour connu du Seigneur qui ne ſera ni jour ni nuit, & ſur le ſoir de ce jour la lumiére réparoîtra.*

Quand l'incrédule voit de ſes yeux des prédictions ſi claires, ſi détaillées, ne ſent-il pas au fond de lui-même une impreſſion forte & vive de la vérité qui perſuade ſa raiſon? N'éprouve-t'il pas une puiſſance ſécrette qui triomphe de ſes réſiſtances? Car enfin tous ces rapports que je viens d'étaler ne ſont point un effet du hazard. Un paralléle qui n'eſt établi que ſur la reſſemblance fortuite de quelques

ques traits, peut ſembler une heureuſe rencontre, & dès-là ne convaincre pas. Mais ici tout ſe ſoûtient, tout eſt lié, tout quadre, pour ainſi parler. Ce n'eſt pas un Prophéte ſeul qui nous favoriſe; on pourroit penſer que ſes diſcours ſont rélatifs a quelques hiſtoires de ſon temps, qui peut-être nous ſont reſtées inconnuës; c'eſt une ſuite nombreuſe d'Oracles qui tendent manifeſtement au même but, durant une longne ſuite de ſiécles. Une circonſtance eſt prédite par celui-ci, une autre par celui-là, une troiſiéme par un autre encore. Réüniſſez les toutes, elles compoſent une hiſtoire ſuivie; cette hiſtoire eſt clairement celle de Jeſus-Chriſt, & tant de prédictions ne forment qu'un plan éxactement rempli par l'Evangile. LIV. II. CHAP. XII.

Ne parlons donc plus ni de hazard, ni de rencontre heureuſe. Il y a quelque choſe de plus profond dans ce merveilleux rapport. Les Juifs s'opiniâtrent à le nier aujourd'hui, mais leurs peres plus ſincéres & plus inſtruits, ne fut-ce que parcequ'ils étoient plus voiſins des pures ſources de la tradition, appliquent au Meſſie tous les textes que vous venez de voir ſi clairement vérifiez dans la perſonne de Jeſus-Chriſt. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour s'en convaincre; & je veux bien ajoûter encore cette autorité à celle des Prophétes mêmes.

Le Rabbin Moiſe Hadarſan traite au long du Meſſie (a) dans ſes Explications de la Geneſe,

(a) Dixit igitur Satan coram Deo: Domine mundi, hoc lumen ſub gloriæ tuæ throno reconditum, cujus eſt? Reſpondit ei, Meſſiæ & generationis ejus. Ait Satan coram eo: Domine mundi, permitte me, & adverſabor Meſſiæ & generationi ejus. Dixit ei Deus:

LIV. II. CHAP. XII.

neſe, & que ne dit-il pas des ſouffrances qui lui ſont deſtinées? Dans ce fameux Commentaire, on repréſente Satan qui demande à Dieu la permiſſion de tourmenter le Meſſie; Dieu qui ſemble la lui accorder, & le Meſſie qui s'y ſoûmet. On raconte tout de ſuite les douleurs qu'il doit ſouffrir, les opprobres qui doivent tomber ſur lui, les perſécutions qui le doivent éprouver lui & les ſiens; & dans cette peinture on reconnoît au premier coup d'œil toute l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt. Il eſt vrai que ce dialogue entre Dieu, le Meſſie, & Satan eſt un conte de l'invention du Rabbin. C'eſt aſſez vraiſemblablement une imitation de ce qu'on lit dans l'hiſtoire de Job. Mais quoiqu'il en ſoit du récit, toûjours eſt-il évident que le Docteur Juif n'a fait que ſuivre la tradition de ſes peres dans l'ima-

Non poſſes contra eum. Ait rursùs Satan: Permitte me, & ego potero. Dixit ei ſanctus & benedictus: Si tu fueris Satan ita avidus in hoc, ego deſtruam ipſum de mundo, verumtamen nec unam illius generationis animam ego deſtruam. Moxque cœpit Deus ſanctus loqui cum Meſſiâ, eique dixit: Meſſia juſte mi, iſti qui reconditi ſunt apud te hujuſmodi erunt quod futurum eſt ut peccata eorum inducant te in jugum grave. Oculi enim tui non videbunt lumen, & aures tuæ audient opprobrium magnum. Naſus tuus odorabit fœtorem & os tuum guſtabit amaritudinem, adhærebitque lingua palato tuo & hærebit cutis tua oſſibus tuis, attenuabiturque fortitudo tua à luctu & gemitu. Eſtne ergo voluntas tua in eis? Si enim tu ſuper te hæc ſuſceperis, bene quidem erit. Sin autem, ecce ego abigam ea ex nunc. Reſpondit Meſſias: Domine mundi, ego lætus ſuſcipio ſuper me tribulationes iſtas & tormenta eo pacto, ut in diebus meis vivifices mortuos, & eos qui à primo Adam uſque ad illud tempus mortui fuerint, &c. *Expoſit. Lib. Gen. Rabbi* MOSIS HADARSAN.

l'image qu'il nous trace des ſouffrances du Sauveur. LIV. II. CHAP. XII.

Le Talmud dit en termes formels, que les derniers jours du Meſſie ſeront pour lui des jours d'opprobre & d'outrage. L'Auteur de l'explication des Pſeaumes dit, que quand le Meſſie viendra, tous les Cantiques ceſſeront juſqu'à ce qu'il ſoit raſſaſié d'inſultes. La Paraphraſe Chaldaïque dit, que les pécheurs laboureront ſur le corps du Meſſie, qu'ils y traceront des ſillons, & qu'il ſera comme une terre fatiguée par le tranchant de la charuë. La même Paraphraſe explique du Meſſie tout le cinquante-troiſiéme Chapitre d'Iſaïe que j'ai rapporté plus haut. Or on ſçait de quelle autorité le Targum eſt chez les Juifs; pour eux le plus grand des crimes ſeroit d'en attaquer les ſens, & cet ouvrage eſt, après l'Ecriture, celui qu'ils reſpectent le plus. Tous les anciens Talmudiſtes, de l'aveu de Kimki, attribuent de concert au Meſſie cet endroit de Zacharie: *Ils jetteront les yeux ſur moi qu'ils auront percé de playes.* Ce que j'ai cité du Pſeaume 69, que le Meſſie devoit être abreuvé de fiel & de vinaigre, eſt encore entendu du Meſſie par la foule des Rabbins. Enfin j'oſe aſſûrer, ſans crainte d'en être démenti, qu'il n'y a rien de plus univerſellement avoüé par les anciens Juifs que la mort du Meſſie dans les tourmens, & même (ce qu'il y a de plus remarquable) par le ſupplice honteux de la Croix. Tous leurs *Medraſcim* ou Commentaires ſont preſque unanimes ſur ce point; & ſi les Juifs ont changé de langage dans les ſiécles poſtérieurs, c'eſt que l'événement eſt contre eux, & qu'il a fallu pour s'en défendre renverſer juſqu'à leur propre tradition.

In Miſna.

MIDRAS. *Tehilim.* PSAL. 18

Paraph. Chald. in PSAL. 129. verſ. 3.

Rabbi SALOMO *in c.* 53 ISAIÆ. *Vide præſertim lib. Succa in c. Hahalil Hammiſſa.* ZACH. 12. *Rab.* HASDA. *lib. Sanced. c. quod incipit Nigmar Haddin.*

MIDRAS RUTH. *ſup. c.* 2. verſ. 14. *Lib. Siphre.*

LIV. II. CHAP. XII.

Rab. Samuel. Midras. Ech. Midras. Sir. Haſſirim. Bereſith. Ketanna. JONATH. *Chald. & alii in Tanchuna & Siphre Vide lib. Jabuth. & Peſichta.* L. SUCCA *in cap. Habalil. Hammiſſa* MIDRAS. *Sir. Haſſirim ſup. c. 7. verſ. 3*

A la fin pourtant, car il y a des excès qu'on ne peut ſoûtenir toûjours, ils ont bien ſenti que leur doctrine étoit en diſcorde avec celle de leurs ancêtres. Mais, ô aveuglement de leur eſprit! Forcez de reconnoître que le Meſſie devoit être condamné & mis à mort, quelques-uns ont inventé la chimére d'un double Meſſie (*a*), pour ne pas avoüer que Jeſus-Chriſt eſt le ſeul véritable. Ce ſyſtême inoüi dans les premiers temps, ſuppoſe donc un Meſſie fils de David, & un autre fils de Joſeph; celui-là toûjours heureux & grand: celui-ci mépriſé, pauvre, malheureux, perſécuté, mourant, & reſſuſcité par l'autre. Avec cette clef, diſent-ils, tout s'ouvre dans l'Ecriture. Nous accordons les textes qui parlent des humiliations du Sauveur, avec ceux qui parlent de ſa grandeur & de ſes triomphes. Tout ce que vous liſez de pompeux dans les Prophétes, appliquez-le au fils de David; tout ce qui préſage des amertumes & des douleurs, expliquez-le du fils de Joſeph. Tout cela eſt bien. Mais encore ſur quoi êtes-vous fondez à le dire? Où ſont les paſſages formels des Prophétes, qui comme vous diviſent en deux le Sauveur qu'ils annoncent? Vos Peres n'ont-ils pas entendu, n'ont-ils pas expliqué du même Meſſie ces textes oppoſez dont il vous plaît de ſauver l'apparente contradiction par de vaines conjectures? N'ont-ils pas écrit que celui qui ſeroit envoyé comme l'attente des Nations, ſeroit celui-là même qui devoit porter nos langueurs, & prendre ſur lui tout le poids de nos infirmitez? Pourquoi donc ce frivole dénoüement inconnu juſqu'à vous? Il

R. DAVID KIMCHI.

en

(*a*) Voyez POCOCK. Comment. ſur Malac. 1.

en eſt un ſi ſimple, ſi naturel, ſi fort pour ſurmonter l'oppoſition des paſſages qui vous troublent. C'eſt de dire, comme en eſt convenu l'un de vos principaux Rabbins, que le Meſſie ne devoit arriver au triomphe que par les combats, & à la gloire que par la route des ſouffrances. David l'avoit dit lui-même: *Il boira du torrent avant que de lever la tête.* N'étoit-ce pas faire entendre qu'il ſeroit affligé avant que d'être glorieux? O Juifs, cette doctrine eſt celle de votre propre tradition. N'a-t'elle pas dit qu'il y auroit un double avénement du même Meſſie, le premier dans la baſſeſſe & l'anéantiſſement, le ſecond dans l'éclat & la gloire. C'eſt par-là qu'elle a toûjours accordé les deux paſſages: L'un de Zacharie qui repréſente le Sauveur entrant ſans pompe, l'autre de Daniel, qui le peint ſur un trône que portent les nuées. C'eſt ce ſens que les Talmudiſtes, ſans en excepter un ſeul, ont donné à ces textes. Nous ſommes entrez dans une doctrine ſi ſimple, & ſi conforme à l'Ecriture; & c'eſt vous qui venez la combattre après tant de ſiécles de poſſeſſion tranquille. Mais malgré vous nous tenons, & nous tiendrons immuablement à la vérité que vos peres nous ont tranſmiſe.

LIV. II. CHAP. XII.

ABARBAN. *in c.* ISAI. 53.

PSAL. 109.

ZACH. *c.* 9. verſ. 9.

DAN. *c.* 7. verſ. 13.

Sanhed. c. Helec.

MIDRAS. *coheleth.*

ABARBAN. *in* ISAI. 53.

Paſſons maintenant aux difficultez qu'on peut faire, ou que l'on a faites ſur les Prophéties que je viens de citer. La plus circonſtanciée eſt celle d'Iſaïe au chapitre 53. Mais ſon évidence a fait ſa diſgrace, & l'on a tout tenté pour l'obſcurcir. Les nouveaux Rabbins ont voulu l'entendre tantôt de Moïſe, tantôt de Joſias, tantôt du peuple Juif, & quelquefois de tous ces perſonnages enſemble. Dans ces Commentaires gênez, on veut que nous appliquions un verſet à l'un, le ſecond à

un

L.IV. CHAP. XII. II. un autre, le troiſiéme à un autre encore; puis qu'en rétrogradant de la fin de ce chapitre à celui qui le précéde, nous allions y chercher un mot pour le joindre à d'autres expreſſions dont on forme un tout, & par conſéquent un ſens arbitraire. Mais en vérité, que ne diroit-on pas contre nous, & que n'auroit-on pas raiſon de dire, ſi pour appuyer la Doctrine Chrétienne, nous faiſions paſſer le lecteur à travers tant de nuages & de détours? L'embarras même de ces Rabbins qui ſe partagent en opinions ſi diverſes, n'eſt-il pas une raiſon déciſive contre eux; & la vérité peut-elle être parmi des hommes ſi inconſtans & ſi diviſez? Prenons à part chacun de ces différens ſyſtêmes, & l'on verra, ſans entrer en de longues diſcuſſions, qu'il n'y en a pas un ſeul qui porte une ombre de vraiſemblance.

Premiérement. On ne ſçauroit dire ſenſément que Moïſe ſoit l'objet qu'Iſaïe avoit en vûe. Eſt ce que Moïſe a été *méconnu* par les Juifs? Eſt-ce qu'il leur a ſemblé le *dernier des hommes*? Eſt-ce qu'il a été *condamné par des Juges*? Eſt-ce qu'il eſt *mort au milieu des tourmens*? Eſt-ce enfin que tout Iſraël *a été guéri par ſes bleſſures*? Qu'on recoure aux allégories tant que l'on voudra, jamais il ne ſera poſſible de trouver dans le premier Légiſlateur cette foule de caractéres attribuez au Meſſie par le Prophéte.

Joſias eſt auſſi peu celui dont parle Iſaïe. Ce Prince n'a point été *briſé pour les crimes du Peuple*. Ce Prince fut un des plus ſaints Rois de Juda; mais il n'a point été *pur de toute iniquité*, lui qui oſa combattre malgré les ordres contraires de l'Eternel. Ce Prince n'a point ramené ceux qui s'étoient *égarez de la voye comme les brebis échappées à l'œil du paſ-*

paſteur. Et, pour tout dire, ce Prince ne s'eſt point *de lui-même offert à la mort*, il ne l'a point endurée *dans le ſilence*, lui qui fit tant d'efforts pour l'éviter, & qui ſortit du combat pour ménager les triſtes reſtes d'une vie mourante. LIV. II. CHAP. XII. 2. PARALIP. 35.

Ce ſera donc le Peuple Juif tout entier qu'Iſaïe aura voulu peindre. Miſérable reſſource, pire encore que les deux autres! Car qui peut imaginer, ou croire que le Prophéte ait contraint le langage juſqu'à parler d'une Nation entiére ſous la figure d'un homme ſeul? Qu'il ſoit ainſi pourtant, & qu'il ait eu le deſſein de cacher par cette énigme ce qu'il prédiſoit du Peuple Juif. Je paſſe tout, pour ne point m'arrêter à diſcuter les éxemples de cette eſpéce qu'on nous cite. Mais du moins que les paroles du Prophéte ayent un ſens concevable; & ne lui faites point dire des choſes extravagantes. Or tout en eſt ſemé dans ce Commentaire ridicule, qu'on me pardonne ce terme. D'abord, Iſaïe parlant de celui qu'il annonce, dit: *Il a été percé de playes pour nos iniquitez, il a été briſé pour nos crimes. Le châtiment qui devoit nous procurer le ſalut, eſt tombé ſur lui, & nous avons été guéris par ſes meurtriſſures.* Si c'eſt du peuple Juif qu'il faut entendre ce paſſage, que voudra-t'il dire? Je le demande, & pourra-t'on me l'expliquer? Quoi! Le Peuple Juif a été puni par le Peuple Juif? Quoi! La Nation a été frappée pour donner la paix à la Nation? Quoi! Les bleſſures du Peuple ont guéri les bleſſures du Peuple? Qui a jamais oui parler de la ſorte? Et comment oſe-t'on mettre ce diſcours étonnant dans la bouche d'un Prophéte? Mais voici bien d'autres contradictions. Iſaïe continuë en ces termes: *Il a été offert*,

LIV. II. CHAP. XII.

offert, parceque lui-même l'a voulu. Il eſt mort au milieu des tourmens, condamné par des Juges. Il a été retranché de la terre des vivans. Je l'ai frappé à cauſe des crimes de mon Peuple. Sérieuſement l'eſprit le plus délié ſe confond quand on s'obſtine à lui faire trouver ici le Peuple Juif. Si ce Peuple a été condamné par des Juges, où eſt le bon ſens & la vérité? S'il s'eſt offert, parceque lui-même l'a voulu, où ſont les traces de cette oblation? Comment, & en quels temps, & en quelles circonſtances s'eſt-elle faite? S'il a été retranché de la terre des vivans, comment veut-on qu'il ait été guéri par lui-même? Ce qui n'eſt plus, eſt-il guéri (a) par ſa propre deſtruction? Je le dirai donc encore, le ſens humain eſt effrayé de cet amas d'extravagances, & pour moi je le ſuis de la hardieſſe de ceux, qui feignant de reſpecter les Prophétes, n'ont pas honte de les rendre complices de ces téméraires ſyſtêmes.

Ce n'eſt point tout, Iſaïe continuë par ces paroles: *Il donnera les impies pour le prix de ſa ſépulture, & les riches pour la récompenſe de ſa mort; parcequ'il n'a point commis d'iniquité, & que le menſonge n'a point été dans ſa bouche.* Dans l'opinion des nouveaux Rabbins, il faudra dire que le Peuple Juif n'a point ceſſé d'être un modéle d'innocence; car l'Ecriture donne formellement ce caractère à celui

(a) Μάλιστα δ' ἐδέξαμεν θλίβειν, ἀπὸ τῆς φανείσης λέξεως τὸ, Ἀπὸ τῶν ἀνομιῶν τοῦ λαοῦ μου ἦλθον εἰς θάνατον· εἰ γὰρ ὁ λαὸς καὶ ἐκεῖνος ἐστὶν οἱ προφητευόμενοι, πῶς ἀπὸ τῶν ἀνομιῶν τοῦ λαοῦ τοῦ Θεοῦ λέγεται ἦλθαι εἰς θάνατον ἄτοπος, εἰ μὴ ἕτερος ὢν παρὰ τὸν λαὸν τοῦ Θεοῦ; τίς δ' ἄτος εἰ μὴ Ἰησοῦς χριστος; ἐν τῷ μέλλοντι ἰάθημεν οἱ εἰς αὐτὸν πιστεύοντες. ORIGEN. *Contr. Celſum. Lib. I.*

celui dont elle parle ; mais d'une autre part, comment concevoir ce qui n'y eſt pas moins évident, qu'il a été briſé pour ſes crimes ? Quoi ! Nous lirons dans le texte que les Juifs n'ont point commis d'iniquité, & le même texte portera qu'ils ont été punis & châtiez de leurs crimes ? Aſſûrément le jour & la nuit ne ſont pas plus contraires que ces deux propoſitions. Cependant il eſt décidé que malgré toutes les répugnances de l'eſprit vous le ſoumettrez à ces contradictions, plutôt que de reconnoître le Dieu des Chrétiens dans les paſſages du Prophéte. Que les hommes ſont foibles, s'il y en a d'aſſez aveugles pour laiſſer tranquillement repoſer leur foy ſur de ſemblables explications ! Non, les Juifs n'y croyent point eux-mêmes, je ne ſçaurois le penſer : Ou s'ils y croyent, un ſi viſible excès prouve ce que dit ſaint Paul, *que l'amour de la vérité qui leur apportoit le ſalut, s'eſt éteint en eux, & que Dieu leur a envoyé une efficace d'erreur, qui les fait croire au menſonge.* LIV. II. CHAP. XII. 2. THESSAL. c. 2.

Cependant les Juifs ne ſont pas les ſeuls qui ont voulu donner atteinte à la prédiction d'Iſaïe. Juſques dans le ſein du Chriſtianiſme, on a vû, ſinon de directes objections contre elle, du moins des explications ſingulières, pour en affoiblir le ſens unique & véritable. Grotius entre les autres a mis au jour ſes conjectures hardies, & elles n'ont eu que trop de cours par la célébrité de ſon nom. Ce grand homme, dont on ne peut d'ailleurs admirer aſſez les profondes connoiſſances, avoit d'abord maintenu que les paroles rapportées d'Iſaïe ne ſe pouvoient entendre que de Jeſus-Chriſt. Il avoit ſolidement réfuté les opinions contraires des Rabbins, & ſuivi le chemin battu, tant il eſt naturel d'y entrer. Mais le goût GROT. *Comment. in* ISAI. c. 53. *Id. de Veritat. Rel. Chriſt. l. 5. Num. 19.*

LIV. II. CHAP. XII.

goût des nouveautez l'en fit ſortir : il les aimoit trop, & ce penchant exceſſif pour elles, même dans le déclin de ſon âge, lui fit trouver dans les Prophéties des ſens trop ſubtils pour être vrais. Ce n'eſt pas qu'il n'avoüe qu'on y découvre clairement les caractères de Jeſus-Chriſt, mais il eſt ſi ſoigneux de l'y confondre avec d'autres perſonnages, qu'on ne ſçait plus s'il en eſt l'objet principal.

Ainſi dans la queſtion préſente, il avance que depuis le ſeptiéme verſet du cinquante-deuxiéme chapitre, juſqu'à la fin du cinquante-troiſiéme d'Iſaïe, c'eſt de Jérémie qu'il eſt parlé. S'il y voit Jeſus-Chriſt, ce n'eſt qu'entant qu'il eſt figuré par ce Prophéte, & toûjours à la faveur d'un ſens myſtique qu'il appelle *ſublime*. Déja cette opinion avoit été ſoûtenuë par un Rabbin célébre, mais Grotius plus habile la défend mieux; & ſi je montre qu'elle eſt fauſſe entre ſes mains, on ne doutera pas qu'elle ne le ſoit encore plus dans celles dont il la tire.

SAADIA GAON.

Il prend donc chaque verſet des deux chapitres, & les expliquant tous de Jérémie, il y trouve ſes opprobres, ſes douleurs, ſa priſon, & tout le triſte détail de ſon hiſtoire : mais avec quels efforts, & avec combien peu de ſuccès; on en va juger.

Il rapporte cet endroit du Prophéte : *Il a pris véritablement ſur lui nos iniquitez, il s'eſt chargé lui-même de nos douleurs.* Puis il ajoûte, qu'Iſaïe met ces paroles dans la bouche des Juifs après la priſe de Jéruſalem. C'eſt donc, ſelon Grotius, comme s'ils avoient dit : Nos crimes demandoient que tous les maux tombaſſent ſur nous, lorſque Jérémie, quoiqu'innocent, a été châtié pour nous tous. Mais ſi telle étoit la penſée d'Iſaïe, conſtamment

ment il s'eſt expliqué comme un homme qui penſoit tout le contraire. Comment en effet les Juifs pouvoient-ils s'écrier: Jérémie a porté *nos* douleurs, ſi ces douleurs ne leur étoient ni propres ni perſonnelles, ſi elles leur étoient étrangéres? Peut-on dire d'une douleur qu'elle eſt la *nôtre*, quand ſes atteintes n'arrivent point juſqu'à nous. On pourroit s'exprimer ainſi dans le cas d'une calamité qu'un autre partageroit, alors on voudroit faire entendre ſeulement qu'il éprouve une diſgrace pareille à celle que nous reſſentons. Mais s'expliquer de la ſorte pour marquer que la peine que nous devions ſubir eſt retombée ſur un autre, ce ſeroit un abus viſible du langage, & quoiqu'on diſe je ne ſçaurois en accuſer le Prophéte. LIV. II. CHAP. XII.

Mais ce ſens eſt ſi bien celui d'Iſaïe, continuë Grotius, qu'il ajoûte le verſet d'après: *Et cependant il a été percé de playes pour nos iniquitez, il a été briſé pour nos crimes.* N'eſt-il pas clair que ces mots déſignent les malheurs de Jérémie? Non, cela n'eſt point évident, c'eſt le contraire qui l'eſt. Effectivement, il y a une extrême différence entre dire: Nos crimes ont été la cauſe de ſon ſupplice, ce qui eſt la penſée d'Iſaïe, & convient à Jeſus-Chriſt ſeulement à l'excluſion de Jérémie: Ou dire: Il a été puni ſans le mériter, tandis que nous méritions de l'être; ce qui convient à Jeſus-Chriſt, & à Jérémie. Or le Prophéte repréſente les maux de celui dont il parle, comme la punition des iniquitez du Peuple. Donc puiſque Jérémie n'a point ſouffert, pour cette raiſon, ce n'eſt point lui que le Prophéte avoit en vûë.

Rendons ceci plus ſenſible. Il y a pluſieurs maniéres de porter un châtiment. On le ſubit

LIV. II. CHAP. XII.

bit ou pour ſes fautes perſonnelles & propres, ou pour celles d'autrui, ou ſimplement quand la peine eſt injuſte, & qu'on eſt puni ſans cauſe. Laiſſons à part la premiére eſpéce de châtiment; il n'en eſt point ici queſtion. Ce qu'il y a d'inconteſtable, eſt que la ſeconde ne convient point à Jérémie. Il n'a point ſouffert pour les fautes du Peuple. Il n'a donc été châtié que de la derniere ſorte; c'eſt-à-dire, qu'il a porté des peines injuſtes. Or Iſaïe ne parle que de la ſeconde eſpéce; ſon texte eſt formel: *Il a été percé de playes pour nos iniquitez, il a été briſé pour nos crimes.* Ce n'eſt donc point Jérémie qui étoit ſon objet, c'eſt donc Jeſus-Chriſt; car nul autre que le Meſſie des Chrétiens n'a ſouffert pour l'expiation des péchez d'autrui. Il me ſemble qu'il n'y a point de replique à ce raiſonnement.

Grotius continuë, & voulant expliquer, conformément à ſon ſyſtême, cet autre verſet: *Le châtiment qui devoit nous procurer la paix eſt tombé ſur lui; ſes meurtriſſures nous ont guéris:* il a recours au commentaire le plus contraint qui fut jamais. Il veut encore que ce ſoient les Juifs qui parlent en cet endroit, & que ce diſcours revienne à celui-ci: La paix auroit habité parmi nous, le ſalut y ſeroit deſcendu ſi nous avions été dociles à ſes leçons [de Jérémie.] Quelle violence faite au texte! Et ne ſent-on pas que le lecteur eſt joüé quand on ne lui offre que ces vaines conjectures? Le Prophéte s'exprime de la maniére la plus poſitive, & voilà que malgré toute évidence, on force la lettre pour l'envelopper de je ne ſçai quelles ſuppoſitions imaginaires. On fait une propoſition *conditionelle* de ce qui eſt *abſolument* énoncé dans les

les ſaints Livres. On invente à ſon gré des détours contraires à la ſimplicité de l'original. On nous fait lire : *Nous aurions* été guéris par ſes meurtriſſures ſi, &c. quand il eſt dit expreſſément : *Nous avons* été guéris par ſes meurtriſſures. Eſt-ce-là nous expliquer les Prophéties ? C'eſt nous raconter ſes propres viſions. C'eſt nous dire : Vous ne trouvez qu'un ſens dans les Ecritures ; & moi j'y trouverai, j'y ferai voir tous ceux qu'il me plaira par mes changemens. LIV. II. CHAP. XII.

Je remarque encore dans le même Auteur une affectation inexcuſable, lorſqu'il nous montre Jérémie dans cet autre verſet. *Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu, & il n'a point ouvert la bouche.* Quand eſt-ce donc que ce Prophéte gardoit un ſilence ſi profond ? Ce fut apparemment lorſque Phaſſur le fit mettre dans les fers, & que le lendemain au ſortir de ſa priſon, il fit à ſon perſécuteur de ſi funeſtes préſages ? Ce fut apparemment lorſqu'il s'abandonnoit à l'impatience des murmures, & qu'il s'écrioit : *Maudit ſoit le jour auquel je ſuis né : que le jour auquel ma mere m'a enfanté ne ſoit point béni ?* Ce fut apparemment lorſqu'arrêté par les Prêtres & les Prophétes, il ſupplioit avec des inſtances ſi vives qu'on lui conſervât la vie ? Ce fut apparemment lorſque fatigué des miſéres de ſa longue captivité, il diſoit au Roi de Juda : *O, mon Seigneur, recevez la priére que je vous fais, & ne me renvoyez point dans la priſon de Jonathan, de crainte que je n'y meure ?* Enfin, ce fut apparemment lorſqu'il diſoit encore à Sédécias curieux de lire par lui dans les ſecrets de l'avenir : *N'eſt-il pas vrai que ma mort eſt certaine ſi je vous annonce la vérité ?* Qui ne voit dans ces diverſes rencon-

JERÉM. c. 20. *Ibid.* verſ. 14. *Idem* c. 26. *Id.* c. 37. *Id.* c. 38.

LIV. II. CHAP. XII.

tres, non une ame qui d'elle-même s'offre avec courage, mais un cœur affoibli par les rigueurs & par la durée de ſa peine, une conſtance qui s'éteint, & une patience preſque épuiſée? Mais enfonçons juſqu'à la racine de la difficulté. Il eſt dit en termes formels dans Iſaïe que celui dont il parle *donnera ſon ame pour les pécheurs, qu'il ſera retranché de la terre des vivans. Qu'il juſtifiera par ſa Doctrine un grand nombre d'hommes, qu'il verra ſa race durer long-temps, & qu'il ſera ſuivi par une multitude immenſe.* Or rien de tout cela ne convient à Jérémie.

ISAI. c. 53. verſ 8. 10. 11. 12.

Et pour commencer par le dernier trait, il ne paroît point que le Prophéte ait aſſemblé près de lui cette foule de Diſciples. Je l'entens au contraire qui ſe plaint d'être ſeul, qui dit avec douleur: *Je ſuis devenu l'objet de la dériſion publique, tous me raillent avec inſulte, la parole du Seigneur eſt pour moi un ſujet d'opprobre, & je ne parlerai plus en ſon nom, car j'ai entendu* contre moi *la malédiction du grand nombre.* Celui à qui Dieu avoit *donné pour partage une multitude immenſe*, auroit-il ainſi parlé?

JEREM. c. 20. verſ. 7. 8. 9. 10.

Secondement, il n'eſt point vrai que Jérémie ait vû *ſa race durer long-temps*, lui qui conſerva juſqu'à la fin une inviolable virginité, comme le dit ſaint Jérôme ſur la foi de tous les Juifs.

HIERON. adv. Jovin. l. 1. c. 18.

Enfin, il n'a pas livré ſon ame à la mort, & ſes jours n'ont point été tranchez pour le ſalut des pécheurs. On n'en découvre ni point ni virgule dans ſon hiſtoire. En vain Grotius pour lui appliquer ce dernier caractère, veut nous faire entendre qu'il le remplit dans ces cachots ténébreux où les Grands le firent enfermer à la fin du ſiége de Jéruſalem.

Id. in JER. 25.

ſalem. A qui fera-t'il croire cette prodigieuſe explication? Il s'agit ici d'une mort réelle & priſe dans toute la rigueur de ce terme. Toutes les expreſſions du texte conduiſent à cette idée préciſe. La langue originale l'exprime en termes plus forts encore que les traductions. A quel deſſein Grotius vient-il donc nous préſenter un ſens vague, à la place du ſens naturel, unique & perpétuel de la Prophétie? Elle eſt ſi évidente qu'elle a ſeule ébranlé une foule preſque innombrable de Juifs, & qu'elle en a fait entrer mille dans la foi Chrétienne. Ils l'ont ouvertement reconnu dans leurs écrits, & voilà qu'un Chrétien tente d'affoiblir la lumiére qui perce juſqu'à ceux qui s'y dérobent. Funeſte effet du ſçavoir, quand la ſimplicité ne le guide pas.

LIV. II. CHAP. XII. JEREM. c. 37. verſ. 15. JOAN. ISAAC. Levit. Diſſ. verſ. Ebr. ſcrip. l. 2.

Je ſçai qu'on fait une difficulté peut-être plus forte ſur le Pſeaume 21, dont j'ai plus haut extrait ces paroles: *Ils ont percé mes mains & mes pieds*. J'ai dit qu'elles expriment clairement la mort de Jeſus-Chriſt par le ſupplice de la Croix. Tous les Interprétes du Monde les ont entenduës de la ſorte, & je ne vois rien de mieux ſoûtenu dans la tradition, même Judaïque: Toutefois on prétend aujourd'hui que cette application eſt fauſſe; & on le prétend, parce, dit-on, que le texte Hébreu n'eſt pas fidélement traduit dans ce paſſage, que l'Original porte tout différemment de la Vulgate, & que l'on s'eſt permis dans l'Egliſe une fraude pieuſe qui par le changement d'une lettre ſeule, fait une Prophétie d'un texte dont le ſens en lui-même eſt indéterminé & ſuſpendu.

PSAL. 21. verſ. 17. *Sicut Leo manus meas & pedes meos.*

Mais plus cette accuſation eſt grave, plus je ſuis étonné qu'on ne la fortifie d'aucune preuve. Quand on nous dit que ces paroles:

LIV. II. CHAP. XII. PSAL. 95. verſ. 9. *Chantez dans toutes les Nations que le Seigneur a établi ſon régne par le Bois*, ſont des paroles autrefois introduites dans les Pſeaumes, nous n'oppoſons rien à ceux qui le diſent, parcequ'ils ont pour eux l'autorité des Exemplaires anciens. Mais ici cette même autorité combat pour nous. Les Septante qui ſont les plus anciens interprétes de l'Ecriture, & nez ſi long-temps avant le Chriſtianiſme, ont traduit l'Original de la maniére que nous le traduiſons. La Vulgate n'a fait que le ſuivre pas à pas; les verſions Syriaque & Arabe ſe déclarent pour le même ſens; les Maſſorettes eux-mêmes ont reconnu qu'un grand nombre d'Exemplaires d'une antiquité reſpectable portoient le terme qu'on nous conteſte, & la petite Maſſore avoüe qu'à le prendre à la rigueur, le terme dont on diſpute a la même force, le même ſens que l'expreſſion qu'on lui ſubſtituë. Pourquoi donc nous imputer une falſification dont nous aurions horreur, lorſqu'il eſt clair qu'en préférant une leçon à l'autre, nous ne faiſons que céder à l'autorité? Pour deux mots dont après tout la ſignification eſt égale, eſt-ce la peine de faire tant d'éclats, & devons-nous être plus ſuſpects que les Juifs dans un changement qu'ils auront pû faire comme nous? Il eſt de notre intérêt de lire d'une façon, je le veux. Mais n'eſt-il pas du leur de lire d'une autre? Tenez donc la balance en équilibre, & ſi vous les épargnez, du moins ne nous condamnez pas. Faites tomber la variation des Exemplaires ſur l'ignorance, ou ſur l'inattention des copiſtes que la reſſemblance des deux termes aura peut-être trompez, nous y conſentirons. Mais n'oubliez-pas que la traduction des Septante, & les plus anciennes verſions de l'Orient juſtifient

ἄρυξαν χεῖρας μου καὶ πόδας.

fient les Chrétiens; qu'ainſi la fraude, s'il y en a, n'eſt pas leur crime; qu'il eſt au contraire cent fois plus raiſonnable d'en accuſer les Juifs, tant de fois convaincus de ces altérations. LIV. II. CHAP. XII.

On vous l'impute, direz-vous, parceque le mot conteſté, pris dans le ſens des Chrétiens, eſt contraire à l'uſage des Juifs, qui ne faiſoient point crucifier les coupables. Ils avoient horreur de cette eſpéce de ſupplice. Comment donc le Prophéte l'auroit-il ſi clairement déſigné dans ſes Pſeaumes? La réponſe eſt facile & naturelle. En deux mots, c'eſt que David éclairé des lumiéres divines, voyoit au-delà de ſon ſiécle, & découvroit le temps où les Juifs devoient être dépoüillez de leur ancienne autorité. Or il eſt conſtant que dans les jours de Jeſus-Chriſt, déja la puiſſance de vie & de mort leur étoit ôtée. *Il ne nous eſt plus permis de faire mourir perſonne*, diſoient-ils à Pilate. Les peines capitales étoient infligées ſelon la juriſprudence Romaine. Quel inconvénient trouvez-vous donc à dire qu'un Prophéte voyoit en eſprit ce qui devoit arriver un jour, & ce que l'Evangile nous raconte? Plus il eſt vrai que le ſupplice de la Croix étoit odieux aux anciens Juifs, plus il eſt démontré que David a fait une éclatante Prophétie. Elle auroit peut-être moins de force ſi elle s'accordoit mieux avec les uſages de ſon ſiécle, & l'on ne ſçauroit fortifier l'objection, qu'au même temps on ne fortifie ma réponſe. LIPMAN. *in Nitzachon.* JOAN. c. 18. verſ. 31.

Il ne me reſte donc plus qu'à diſcuter les paſſages de Zacharie qu'on nous conteſte. J'en ai rapporté ces mots: *Ils jetteront les yeux ſur moi qu'ils auront percé de playes.* J'ai cité en ore cet autre endroit du même Prophéte: ZACH. c. 12. verſ. 10.

LIV. II. CHAP. XII. *On lui dira : d'où viennent ces playes que vous avez au milieu des mains ? & il répondra : J'ai été percé de ces bleſſures dans la maiſon de ceux qui m'aimoient.* Idem c. 13. verſ. 6. Or on veut que l'un ni l'autre de ces textes ne ſoit appliquable à Jeſus-Chriſt, ſans une évidente dépravation du ſens littéral. On en donne cette raiſon. Zacharie parle du faux Prophéte qui invente des menſonges, & qui oſe annoncer au nom du Seigneur les viſions de ſon propre eſprit. Il dit de ce faux Prophéte, qu'il ſera châtié par le pere & la mere qui lui auront donné la vie, qu'ils le perceront eux-mêmes en punition d'avoir ainſi prophétiſé, & qu'on lui dira : *D'où viennent ces playes*, &c. Le ſens de ces paſſages eſt donc parfaitement intelligible en ſoi, & ſa ſimplicité diſpenſe de recourir à des ſens Prophétiques pour l'entendre. Zacharie n'y veut rien prédire. Seulement il fait alluſion à la Loy de Moïſe, qui condamnoit à la peine capitale ceux qui ſans miſſion & ſans caractère ſe donnoient comme inſpirez.

Je reconnois que cette explication ſeroit ſatisfaiſante, ſi elle pouvoit s'allier avec le premier paſſage, de la même ſorte qu'elle ſemble compatir avec le ſecond. Mais elle n'a qu'une éxactitude imparfaite, & l'on va voir qu'elle ſoûtient mal d'une part, ce qu'elle ſemble établir de l'autre.

Le premier texte dit : *Ils jetteront les yeux ſur moi qu'ils auront percé de playes.* Qui eſt celui qui parle de lui-même en ces termes ? Eſt-ce le faux Prophéte qui a ſéduit le peuple par ſes trompeuſes paroles ? Nullement. C'eſt celui qui *répand ſur la Maiſon de David, & ſur les habitans de Jéruſalem un eſprit de grace & de priére.* Peut-on nier qu'en parlant

ZACH. c. 12. verſ. 10.

lant de la ſorte, Zacharie n'ait eu une penſée totalement contraire à celle qu'on lui prête ? Il faudroit donc le faire extravagant & impie, juſqu'à dire d'un impoſteur, qu'*il a répandu l'eſprit de grace ſur la Maiſon de David, & l'eſprit de priére ſur les habitans de Jéruſalem?* Mais vouloir imputer ce diſcours à un grand Prophéte, c'eſt vouloir qu'il ſoit tombé délibérément dans le contradictoire le plus viſible. Il n'y a point d'interprétation qu'il ne fallût lui donner dans ce paſſage, plutôt que de l'accuſer d'un tel égarement. Je conclus donc qu'on incidente à tort & en vain, pour nous enlever un titre ſi favorable à la cauſe Chrétienne. LIV. II. CHAP. XII.

Le ſecond paſſage ne le paroîtra pas moins, ſi l'on veut être attentif & nous faire juſtice. J'avoüe que Zacharie y fait alluſion à la peine capitale dont il étoit ordonné de punir les Prophétes menteurs; mais il ne s'y borne pas. Tout d'un coup il paſſe à une autre image bien différente, & fait une prédiction formelle du ſupplice de Jeſus-Chriſt. La preuve que j'en donne, c'eſt qu'il repréſente d'abord le faux Prophéte puni de mort par ſa famille, puis enſuite qu'il le montre ſeulement percé des playes qu'on lui a faites aux mains. Or ce dernier ſupplice n'eſt point un ſupplice capital, il n'étoit pas méme ordonné par la Loi, & jamais il n'a été d'uſage parmi les Juifs. Donc ce n'eſt point du faux Prophéte ſeulement que parle Zacharie dans toute la ſuite du texte, & il avoit en vûë Jeſus-Chriſt, qui devoit un jour être regardé parmi les ſiens comme un Prophéte ſéducteur. C'eſt lui qui devoit montrer ſes mains percées, & dire au milieu de Jéruſalem à ceux qui l'interrogeroient : Ouvrez les yeux, & *voyez les* ZACH. c. 13. verſ. 6.

LIV. II. CHAP. XII.

playes dont on m'a chargé dans la maiſon de ceux à qui je devois être ſi cher.

Pour donner un plus grand jour à ces réponſes, il faut obſerver qu'un texte, douteux pour le ſens, doit toûjours être entendu de la maniére la plus favorable à l'Auteur, quand il ſe préſente un moyen de le ſauver de la contradiction. Conſtamment la préſomption doit être pour lui, ſur tout ſi l'on remarque d'ailleurs qu'il penſe de ſuite & ſainement. On n'a point d'autre régle pour juger des endroits où l'Auteur, à deſſein, ou par inattention enveloppe ſon diſcours. Sur ce principe éxaminons les paſſages dont il eſt queſtion. Ou bien Zacharie vouloit parler ſeulement du faux Prophéte, comme le ſoupçonnent les incrédules, ou bien ſous cette image il vouloit prédire le ſupplice du Meſſie, comme le prétendent les Chrétiens. Entre ces deux partis il faut opter. Pour le faire ſans riſque d'erreur, obſervons donc la régle que je viens d'établir, & ne donnons point, s'il ſe peut, aux textes un ſens qui faſſe à leur Auteur la honte de ſe contredire. Or dans l'hypothéſe de l'incrédule voyez comment tout eſt en diſcorde dans le diſcours de Zacharie. Il met à la bouche d'un faux Prophéte un langage qui ne lui peut convenir, il parle d'un événement préſent d'une maniére qui combat les uſages de ſa Nation, il repréſente un homme mis à mort, puis il borne ſon ſupplice aux bleſſures de ſes mains. Voilà des contradictions étonnantes. Mais dans le ſyſtême Chrétien, tous ces combats de paroles & d'idées s'évanouiſſent, le dernier paſſage qu'on y explique par le premier, expoſe une évidente prédiction, & le diſcours entier du Prophéte redevient une

ſuite

ſuite d'idées compatibles, naturelles & juſtes. Il n'y faut rien ajoûter, il n'en faut rien retrancher, il s'éclaircit de lui-même, & il n'eſt beſoin pour l'entendre que de ſe dégager de la prévention qui l'obſcurcit. Le ſyſtême de l'incrédule n'eſt donc pas véritable, & le nôtre eſt le ſeul qui ſe ſoûtienne. LIV. II. CHAP. XII.

Auſſi, je l'ai remarqué plus haut, les Apôtres ne craignoient point d'appliquer à Jeſus-Chriſt ces deux textes, & ſaint Jean l'a fait dans ſon Evangile. Les Juifs le liſoient de leurs yeux, ſans oſer dire qu'on abusât des paroles du Prophéte; c'eſt donc qu'ils les entendoient eux-mêmes du Meſſie, & qu'en attaquant l'Evangéliſte, tous leurs traits auroient porté contre l'ancienne tradition. Juſqu'aux Juifs de nos jours, ils rapportent les Prophéties que j'ai citées, à des ſujets qui ont ſouffert une mort violente, comme à un Akiba qui périt dans le deuxiéme ſiécle. Tant ils ſont preſſez par les témoignages des Ecritures qu'ils conſervent en preuve contr'eux. JOAN. 5. 19. verſ. 37.

Telles ſont les plus fortes difficultez par leſquelles on tente de ruiner, ou d'affoiblir la force des prédictions ſur la mort de Jeſus-Chriſt. On voit que ſans nous écarter des Livres ſaints ni de l'hiſtoire, nous répondons à tout. Notre doctrine ſort évidente des textes qui l'expriment, & nous n'y voyons que ce que nous ſommes contraints d'y voir. Après tout, que ſert de diſputer à outrance ſur un paſſage, dès que la foule des autres eſt unanime pour le ſens que nous défendons? En ſommes-nous moins forts? C'eſt comme ſi nos adverſaires arrachoient d'un grand arbre une de ſes feüilles, & lui laiſſoient le reſte de ſes branches avec ſes profondes racines.

CHAPITRE XIII.

*Que Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité comme les * Prophétes l'avoient écrit du Meſſie.*

LIV. II. CHAP. XIII.

TOUT eſt renfermé dans ce point ſeul. S'il eſt vrai, tous les autres ſont vrais, s'il eſt faux, la Religion Chrétienne eſt fauſſe, & je ne la vois plus que comme une fable perpétuelle, indigne de l'attention ſérieuſe des hommes. Rien n'eſt plus conſtant que ce qu'a dit l'Apôtre S. Paul : Que *ſi Jeſus-Chriſt n'eſt point reſſuſcité, notre foi eſt vaine*, & ſes appuis trompeurs. Celui qui s'eſt vanté de ſortir vivant de ſon tombeau trois jours après ſon ſupplice, celui qui ne devoit être, ſelon ſa parole, que trois jours & trois nuits dans le ſein de la terre, & qui pourtant habiteroit encore la demeure des morts, ne ſeroit qu'un impoſteur odieux à tous les ſiécles. Autant que ce ſigne donné par lui-même eſt déciſif pour lui s'il a dégagé ſa promeſſe, autant il ſe tourne à ſa ruine ſi l'événement lui eſt contraire.

1. *Ad* COR. c. 15. verſ. 14. MATTH. c. 16. verſ. 21. MARC. c. 8. verſ. 31. LUC. c. 11. verſ. 29. * PSAL. 15. verſ. 9. PSAL. 29. verſ. 1. & ſeq. PSAL. 48. verſ. 16. PSAL. 55. verſ. 12. 13. PSAL. 87. verſ 5. PSAL. 141. verſ. 7. 8. ISAI. c. 53. OSE'E c. 6. verſ. 3. 4. OSE'E c. 13. verſ. 14.

A parler dans l'exactitude, c'eſt donc ſur l'article de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt que doit rouler toute la controverſe entre les Déiſtes & nous. Ne diſputons plus ſur le reſte; il n'en ſera que ce qu'ils voudront, & je veux bien regarder comme indifférent à la Foi tout ce que j'ai recüeilli de preuves juſqu'à préſent. Mais du moins, que la conteſtation finiſſe à ce terme. Soyons une fois victorieux ou vaincus. Plus le fait eſt prodigieux, impénétrable au ſens humain, & ſans éxemple, plus je favoriſe

voriſe la cauſe du Déïſme. Il n'a pas à ſe plaindre, puiſque je renferme la déciſion du tout dans l'article même qu'il croit le moins ouvert à la preuve. Examinons-le donc ſans partialité. Je ne demande rien avant tout, ſinon qu'on ſe mette dans le point de vûe néceſſaire, & que l'on ait pour les Hiſtoriens Evangéliques la même équité que l'on a pour les autres Ecrivains qui rapportent un fait. Celui dont il eſt queſtion eſt hors des régles ordinaires, je l'avoue ; mais enfin s'il peut n'être pas, il peut-être; il n'eſt point abſurde, & l'on ne dira pas qu'il eſt inéxécutable à la Puiſſance Divine. Tout ce que l'on ſçauroit éxiger, eſt donc que l'on en faſſe une diſcuſſion rigoureuſe. Or pour juger de ſa certitude, j'établis ces trois principes dont perſonne ne peut conteſter la ſuffiſance, ni la vérité. LIV. II. CHAP. XIII.

Premiérement, un fait, pour être crû, doit être tel, qu'après les recherches & la critique ſévére de toutes ſes circonſtances, un homme droit & raiſonnable ait plus de preuves pour s'y rendre, qu'il n'y a de force dans les objections pour l'engager à le nier.

Secondement, le fait doit être tel, qu'en le niant on charge ſa réſiſtance d'abſurditez inſoûtenables

Troiſiémement enfin, le fait doit être tel que les difficultez qu'on lui oppoſe ſoient démontrées vaines, & les preuves de ſa certitude démontrées ſans replique. C'eſt-à-dire, ſi vous le voulez en d'autres termes, que celui qui affirme le fait doit en donner des preuves qu'on ne puiſſe détruire, & renverſer les objections de maniére qu'on ne puiſſe les rétablir. Appliquons ces principes à la queſtion préſente. J'eſpére vous conduire par eux

LIV. II. CHAP. XIII.

à la plus entiére certitude. Accordez-moi néanmoins de ne porter de jugement ſur mes raiſons, qu'en les prenant toutes enſemble. Comme je vais les expoſer par ordre, & qu'elles ſe prêteront un appui mutuel; il ſeroit injuſte de ne les peſer que ſéparément & ſans rapport de l'une à l'autre.

Jeſus-Chriſt, diſent les Chrétiens, eſt reſſuscité d'entre les morts trois jours après ſon ſupplice. Nous le nions, répondent les incrédules; c'eſt à vous qui l'aſſûrez à nous produire vos preuves. Rien n'eſt plus facile, répliquent les Chrétiens: nous expoſons le témoignage des Apôtres par qui ce fait nous eſt tranſmis, & nous le croyons ſur la foy de leur parole. Or elle ne peut nous tromper. Ils étoient contemporains du prodige qu'ils racontent. Ce n'étoit point ſur des rapports mal approfondis, ni ſur un événement éloigné qu'ils ont crû, c'eſt ſur un fait préſent, & dont ils diſent: nous l'avons vû, oüi nous-mêmes & de nos yeux. On ne peut donc pas croire que les Apôtres ayent été trompez. Moins encore peut-on ſoupçonner qu'ils fuſſent trompeurs. Comment l'auroient-ils été? Sont-ce des hommes d'un génie ſupérieur, ou dreſſez par habitude à la ſcience de feindre? Les a-t'on vû déja tendre des piéges à la ſimplicité des Peuples; ou bien ſont-ils d'un crédit à ſoûmettre la multitude à l'autorité de leur parole? Sont-ils maîtres en Iſraël? Ont-ils des appuis ſécrets dans les Puiſſances; & la politique mondaine trouve-t'elle ſon intérêt à fortifier la ſéduction? N'oſe-t'on les contredire, dans la crainte d'irriter un parti redoutable? Ce qu'ils racontent eſt-il dans l'ordre naturel? Eſt-il flatteur à l'amour propre? Eſt-ce par des moyens ſécrets, & en des aſſem-

assemblées mystérieuses qu'ils prêchent cet événement incompréhensible, un homme ressuscité par la vertu de Dieu qui habite en lui? Leurs discours sont-ils enveloppez, tels que le sont d'ordinaire ceux des imposteurs qui se préparent des fuites si la vérité les surprend? Ont-ils tout à gagner s'ils persuadent? N'ont-ils rien à perdre s'ils sont démentis? Sont-ils favorisez par la conjoncture des temps? Le sont-ils par les préjugez de la Nation? D'une autre part sont-ils négligez, comme on néglige ces vains déclamateurs qui ne servent que d'amusement au loisir du Peuple? Dédaigne-t'on ce qu'ils annoncent, comme on dédaigne ces fables grossiéres & frivoles qui tombent d'elles-mêmes? Laissons-les dire; c'est une poignée d'extravagans qui débitent sérieusement un songe: ce qu'il a de ridicule va le réfuter de reste. Est-ce là le langage de Jérusalem contr'eux? Enfin reconnoît-on leur fraude à quelque trace, & les en a-t'on convaincus? Se sont-ils contredits, & leur probité suspecte en quelque point, rend-elle celui-ci douteux? Rien moins, & le contraire se montre évidemment à qui veut suivre leur caractère & leur conduite. Jamais hommes ne furent en effet moins propres à concevoir le projet d'imposer à toute la Terre. Ils sont d'une profession méprisable, & de la naissance la plus obscure. Ne cherchez en eux ni d'élévation dans l'esprit, ni de talens extérieurs, ni de connoissances acquises. Ils n'en ont point; ils sont seuls, & destituez de toutes les ressources humaines. Que ce qu'ils rapportent soit probable, ou qu'il ne le soit point, qu'il attaque les Puissances, qu'il en attire la haine sur eux, qu'il choque les idées ordinaires, ou non: LIV. II. CHAP. XIII.

LIV. II. CHAP. XIII.

il n'importe. Ils diſent en ſimplicité ce qu'ils ont vû, & ils le diſent en public, dans le lieu même où le fait s'eſt paſſé, ſous les yeux des ennemis implacables de leur Maître, & peu de jours après les triſtes avantures de ſa mort. Que ceux qui l'entendent le croyent, ces impoſteurs prétendus n'en ſont ni plus opulens, ni plus reſpectez, ni plus puiſſans. Tout au contraire, qu'on les croye trompeurs, une perſécution inévitable eſt contr'eux, la main qui n'a pas épargné le Chef, n'épargnera pas les Diſciples; ils doivent s'attendre aux mépris injurieux, aux tourmens, & à la mort. Ils s'y attendent en effet, & bien-tôt l'événement répond à leur attente. Mais tandis que tout s'apprête, & qu'il n'y a de ſalut pour eux que dans la ſeule rétractation, jamais le dédit n'échape à leur bouche. Ils pouvoient au moins ſe retrancher ſur les autres prodiges de Jeſus-Chriſt, héſiter & mollir ſur celui de ſa Réſurrection; ils ne le font pas: & pour dernier trait, ceux qui les combattent ne peuvent ſur le reſte attaquer l'innocence de leurs mœurs. O l'étrange & inexpliquable impoſture, ſi ceci en eſt une! Des hommes ſoûtiennent ſans intérêt un menſonge inutile. Qu'ai-je dit? Inutile. Ils ſoûtiennent contre tout intérêt un menſonge qui les va perdre. Ils meurent pour un menſonge dont leur conſcience ſçait l'inſigne noirceur. Conſtamment il n'y a point d'éxemple d'aucune impoſture de cette eſpéce; & quand il y en auroit, les hommes, non les hommes ne le croiroient pas véritable. C'eſt qu'au fond, il ne faut attribuer à l'humanité que ce qui eſt humainement poſſible. Or il eſt ſouverainement chimérique qu'on ſe déſapproprie aſſez de ſoi-même pour aller délibérément à la

la mort, en vûë ſeulement d'établir une fauſſeté, connuë comme telle. Un homme de ce caractère ſeroit déjà un prodige inconcevable; mais douze hommes du même génie formeroient un prodige encore cent fois plus déſeſpérant pour la raiſon, & je n'éxagére pas ſi je dis qu'il n'y a point de terme pour l'exprimer. Je ſçai qu'on peut me nommer une foule de Grecs & de Romains qui ſe ſont dévoüez à la mort, quoiqu'ils la regardaſſent comme une extinction entiére & un anéantiſſement éternel. Mais du moins ils avoient un motif ſéduiſant, enchanteur, & même loüable en apparence. C'étoit l'amour de leur patrie, de la vérité, de leur famille, de leurs amis, de la gloire, & d'un grand nom aprés le trépas. LIV. II. CHAP. XIII.

Æneid. l. 6.

Vincet amor patriæ, laudumque immenſa cupido.

Ils comptoient, en mourant, que le ſacrifice de leur vie leur en rendroit une plus honorable dans la mémoire des deſcendans. C'étoit même aſſez, pour quelques-uns, que l'eſpérance flatteuſe d'entretenir dans les Champs Eliſées les Héros, les Sçavans, les Sages, les amis des Dieux & de la vertu. C'eſt ainſi que Socrates (*a*) expirant, éxagére le

(*a*) Si quis enim illuc profectus liber ab his qui ſe profitentur Judices eſſe, veros repererit Judices qui judicare illic perhibentur, Minoem, Rhadamantum, Æacum, alioſque quotcunque Semidei juſte vixerunt, numquid ejuſmodi tranſmigratio parvi pendenda cenſebitur? Rurſus Orpheum, Muſæumque convenire, & Heſiodum, & Homerum quam multo aliquis noſtrum redimeret? Equidem ſi hæc vera ſunt, ſæpius mori velim. Quippe cum mihi imprimis mirifice grata

LIV. II CHAP. XIII.

le bonheur de ſe voir bien-tôt avec Orphée, Héſiode, Muſée, Homére, Palaméde, Ajax fils de Télamon, Ulyſſe & les autres. Triſte & vaine félicité, mais grande à ſes yeux. Enfin s'ils renonçoient à la vie, c'étoit par des vûës flatteuſes à l'orgueïl, agréables à l'imagination, & conformes aux principes de la Religion dominante. Mais ici vous ne trouvez rien de pareil. C'eſt un mépris de la lumiére, juſqu'à la perdre pour un crime ſécret qui n'a rien d'aimable, rien d'engageant, rien que de noir & d'infructueux; pour un menſonge contraire à tous les principes de la Religion que l'on croit & que l'on veut perſuader; pour une impoſture qui n'immortaliſe que la honte de ſes auteurs, pour une fauſſeté qui va peut-être ſe déceler par la foibleſſe d'un complice ou de pluſieurs. A qui fera-t'on croire la poſſibilité de cet excès.

Mais de quoi le cœur humain n'eſt-il pas capable? Qui peut ſe vanter de connoître ſes détours, & qui peut aſſigner la borne de ſes égaremens? L'eſprit s'y perd, je l'avoüe. Cependant un principe eſt inconteſtable & fortifié de l'expérience univerſelle: c'eſt que jamais nous ne voulons que ce qui peut nous rendre plus heureux. Soit que cette béatitude ſoit réelle, ſoit qu'elle ne ſoit qu'imaginaire, nous la cherchons invinciblement, invariablement & perſévéramment. Dans cet amour eſt toute l'eſſence de la volonté; arrachez-

grata ſit futura habitatio illâ atque conſuetudo. Quandoquidem una cum Palamede futurus ſum & Ajace Telamonis filio, & aliis antiquorum quicumque falſo deceſſerunt judicio damnati apud quos meos caſus cum illorum caſibus conferre non injucundum foret. SOCRAT. *Apolog. ſub finem.*

chez-lui ce deſir, elle ne veut plus rien, elle eſt oiſive, vous la détruiſez, & elle n'eſt plus. Ce penchant eſt en nous l'impreſſion ineffaçable de la nature. Quelque bizarres, quelque déréglées que ſoient nos inclinations, il eſt toûjours vrai que le bonheur en eſt le centre. Tout s'y rapporte dans le cœur, & en y remontant de plis en replis, vous arrivez infailliblement juſqu'à ce point, d'où naiſſent, & auquel ſe terminent toutes nos démarches. Dites donc tant que vous le voudrez, que l'homme eſt impénétrable; il faudra toûjours, pour revenir aux Apôtres, me découvrir ce qu'ils eſpéroient en ſoûtenant, contre tout reproche intérieur, la Réſurrection de leur Maître. Il y alloit pour eux du plus vif intérêt. Il s'agiſſoit de la vie; ils ne l'ignoroient pas. Quel eſt donc le grand avantage qu'ils pouvoient attendre, en perdant celui qui eſt le fondement de tous les autres? Nommez le, ſi vous le ſçavez. C'eſt, direz-vous, l'eſpoir d'une éclatante réputation. Mais ne vous déguiſez point, croyez-vous ſincérement que les Apôtres fuſſent épris d'une chimére ſemblable? Ces idées ambitieuſes ſont-elles pour des ames ſi vulgaires? Et quand elles y ſeroient entrées, eſt-ce par la fourberie qu'on s'éterniſe avec honneur? Non, c'eſt la réputation de Jeſus-Chriſt qu'ils vouloient établir, & ſes prédictions qu'ils vouloient juſtifier. Mais ſans compter que cet amour eſt trop noblement déſintéreſſé pour des hommes d'ailleurs ſi peu délicats, vous allez voir que cette prétenduë reſſource eſt contre vous. Jeſus-Chriſt avoit dit, que trois jours après ſa mort, il ſortiroit vivant de ſon tombeau. S'il n'en ſort pas, devoient dire les Diſciples, il eſt un faux Prophéte & un trom-

LIV. II. CHAP. XIII.

LIV. II CHAP. XIII.

trompeur. Or il n'eſt point reſſuſcité, nous le ſçavons. Donc il eſt abſurde de croire en lui; ce n'eſt point au nom de Dieu qu'il a parlé, c'eſt au ſien, & l'eſprit de vérité n'étoit pas en lui. Ce raiſonnement eſt le plus ſimple qu'on puiſſe jamais faire, & vous ne ſçauriez vous défendre de croire que les Apôtres l'ont fait, dans la ſuppoſition que Jeſus-Chriſt ne ſoit pas reſſuſcité. Mais s'ils l'ont fait, à mon tour je propoſe cette queſtion. Comment les Diſciples ont-ils affronté les ſupplices & le martyre pour la gloire d'un impoſteur, dont la fauſſe prédiction dépoſoit contre lui? S'il les avoit trompez durant ſa vie, n'étoit-ce pas ici qu'il falloit s'en déſabuſer? Croira-t'on que la honte de ſe dédire ait été plus puiſſante en eux que l'amour de la vie, qu'ils ayent parcouru toute la terre au milieu des périls & des hazards pour la ſoûmettre à ce qu'ils ne croyoient pas eux-mêmes, & que de concert ils ayent éxécuté pour l'honneur du plus grand fourbe de l'Univers, ce que l'on conçoit à peine qu'ils ayent pû faire, dans l'hypothéſe Chrétienne?

Que l'on faſſe attention à ce que je vais dire, c'eſt, à mon ſens, une démonſtration dans le genre moral. Si les Diſciples de Jeſus-Chriſt ont été des ſéducteurs, je maintiens qu'il faut aller plus avant, & dire qu'ils étoient Athées; car il faut l'être pour rendre, comme ils ont fait, témoignage à la fauſſeté juſques dans les bras de la mort. Il faut ne point croire qu'il eſt un Dieu vengeur des faux ſermens. Il faut croire que le crime & la vertu ne ſont que de vains noms, que la crainte des peines à venir eſt une foibleſſe de l'eſprit, & l'eſpoir de la récompenſe, une chimére ſeulement riante à l'imagination. En un mot

mot il faut penſer qu'avec la vie tout s'éteint pour nous, regarder l'éternité comme une fable, & la Divinité comme une illuſion. Mais comment accorder ces principes monſtrueux avec ce qu'on ſçait de la conduite des Diſciples? Comment concilier ce ſyſtême impie avec les travaux immenſes de l'Apoſtolat? Comment l'unir avec ces notions de la Divinité ſi nobles, ſi ſublimes, ſi pénétrantes, & ſi vives, étalées dans leurs diſcours & dans leurs écrits? Les Apôtres n'étoient donc pas des Athées. Mais s'ils ne l'étoient pas, contradicteurs, répondez ce qu'il vous plaira, mais répondez; pourquoi ſont-ils morts en témoignage de l'impoſture? Pourquoi trahiſſoient-ils par un menſonge la Religion qui leur faiſoit un crime de mentir? Pourquoi recourir au parjure, pour établir une doctrine encore plus rigoureuſe que celle de Moïſe ſur le devoir de la ſincérité? Pourquoi perdre par un crime tout le fruit de leurs peines, & s'expoſer aux tourmens éternels qu'eux-mêmes ils font redouter aux ſéducteurs? Ce combat de croyance & de conduite n'eſt pas concevable, ce ne peut jamais être une réalité: c'eſt une chimére de fabuliſte, & le comble de l'extravagance. Les Apôtres n'étoient donc pas des impoſteurs ſur l'article de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, & il n'y a d'explication raiſonnable ici qu'à dire: qu'ils ont annoncé ce qu'ils croyoient, & qu'ils ne croyoient que ce qu'ils avoient vû. LIV. II. CHAP. XIII.

Outre ces raiſonnemens ſi démonſtratifs, j'en fais un nouveau ſur une autre diſpoſition des Diſciples. On avoüera qu'un *fait* devient plus conſtant, à proportion de la répugnance que ceux qui l'annoncent ont eu d'abord à le croire eux-mêmes. Plus ils y ont apporté d'oppoſition,

LIV. II. CHAP. XIII.

sition, plus il est manifeste que l'évidence les a forcez de s'y rendre. Leurs doutes prouvent qu'ils ont été précautionnez contre l'erreur, & qu'ils ont fait pour l'éviter, ce que nous-mêmes nous aurions fait en pareilles circonstances. Or jamais hommes ne furent moins portez que les Disciples à croire le prodige de la Résurrection de leur Maître. Jesus-Christ l'avoit prédit, & néanmoins tous, sans exception d'un seul, étoient si consternez de sa mort, qu'ils en avoient perdu l'espoir de le voir rentrer à la vie. Des femmes pieuses & fidelles à le suivre jusqu'aux pieds de sa Croix, viennent à son tombeau: mais elles y viennent pour embaumer le corps de celui qu'elles pleurent. Elles ne sont inquiétes que des moyens de lever la pierre qui ferme son sépulchre, loin de soupçonner qu'il en sera sorti. Voilà pourtant qu'elles sont convaincuës de sa Résurrection par la voix d'un Ange qui les en asſûre, par les discours du Sauveur même, par la répétition de l'ordre qu'il leur donne de courir en Galilée, où bien-tôt il doit se remontrer à ses Disciples. Elles se hâtent de leur annoncer une parole si consolante; elles les trouvent *dans l'affliction & dans les larmes:* mais eux loin d'écouter ce récit, ils le négligent * & *ne le croyent pas.* Jesus-Christ reparoît encore aux deux Disciples voyageurs en Emmaüs, il s'entretient avec eux sans se faire reconnoître, il leur parle de Jesus de Nazareth, & ils lui disent: *Nous espérions qu'il racheteroit Israël, & cependant voici le troisiéme jour que ces choses se sont passées.* Langage qui laisse voir combien étoit foible leur espérance. *Il est vrai*, poursuivent-ils, *que nous avons été surpris du discours de quelques femmes. Elles nous ont dit que Jesus est vivant,*

MATTH. c. 28. vers. 4. MARC. c. 16. LUC. c. 24. JOAN. c. 20.

MARC. c. 16. vers. 11. LUC. c. 24 vers. 11.

* Visa sunt ante illos sicut deliramentum verba ista.

LUC. ibid.

vant, & qu'elles l'ont vû: même quelques-uns des nôtres ont couru ſur leur parole à ſon Tombeau; tout y étoit comme les femmes l'ont rapporté; mais enfin ils n'ont point vû le Sauveur lui-même. Que voit-on à travers tout ce diſcours? Des hommes étonnez, mais mal convaincus, ou point du tout. Ils chancellent ouvertement ſur la prédiction, & s'ils n'ont pas encore tout-à-fait déſeſpéré de l'événement, du moins ils ſe troublent & n'oſent s'en répondre. Ils diſent: *Nous eſpérions, ſperabamus.* Maniére de s'exprimer qui ne montre que de la défiance, & des cœurs abbatus. Enfin, Jeſus-Chriſt une troiſiéme fois ſe rend viſible à ſes Apôtres. Il leur montre ſes mains & ſon côté. La marque de ſes playes encore empreinte ſur ſon corps, eſt un témoignage palpable de la vérité de ſa préſence. Il leur annonce la paix, & confirme leur miniſtère. Thomas arrive. Son abſence l'avoit privé de la vûë de ſon Maître. Les freres s'empreſſent de lui raconter les circonſtances d'un ſpectacle ſi conſolant. Il connoît leur candeur, il a cent fois éprouvé la foy de leurs diſcours. N'importe. Celui-ci eſt une fable, à peine veut-il l'entendre, il croit qu'on l'abuſe & qu'on cherche à le ſurprendre. Il ne croira pas, s'il ne voit dans les mains du Sauveur *la marque des clous, ou s'il ne met le doigt dans l'ouverture de ſes playes.* Et en effet, il faut que Jeſus-Chriſt réparoiſſe pour donner à ce Diſciple rébelle la preuve qu'il éxige. Diſons la vérité comme elle réſulte des faits. On ne peut concevoir une incrédulité plus opiniâtre, on ne peut imaginer une diſpoſition plus éloignée de l'entêtement, & des artifices de l'impoſture. Si les Apôtres ont crû la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, c'eſt donc qu'ils en étoient

LIV. II. CHAP. XIII.

Luc. *ibid.* verſ. 36.

Joan. c. 20. verſ. 21. & ſeq.

Ibid. verſ. 24. & 25.

Ibid. verſ. 25.

LIV. II. CHAP. XIII.

toient convaincus par la force de l'évidence, & j'entens celle des ſens, de toutes les dépoſitions ici la moins ſuſpecte & la plus fidelle. S'ils doutoient après une premiére apparition, une ſeconde les raſſûroit; ſi après une ſeconde, la troiſiéme écartoit toute héſitation. De jour en jour ſe déployoient pour eux de ſenſibles démonſtrations du même fait; & dix apparitions ſucceſſives en divers lieux, en divers temps, en diverſes conjonctures, & avec des circonſtances toûjours nouvelles, achevoient de porter le prodige au plus haut dégré de certitude. Pourſuivons le détail de nos preuves. Je vais en expoſer une dont nul homme, s'il eſt impartial & d'un ſens droit, ne ſçauroit conteſter le pouvoir.

Je la fonde ſur ce principe. Quand il y a deux partis oppoſez, dont l'un publie un fait important, & contraire à l'intérêt de l'autre: quand d'ailleurs ce fait ne porte point de marques qu'il ſoit avancé par dépit, ou par vengeance; ſi le parti au déſavantage duquel ce fait eſt produit, ne prend pour s'en défendre un ſoin proportionné à l'importance de l'accuſation, on peut dire qu'il avoüe tacitement le fait dont il s'agit, & qu'il abandonne ſa cauſe comme perduë. Je puis aſſûrer avec confiance, qu'il n'y a rien de plus univerſellement adopté par les hommes que ce principe. Il eſt une régle de conduite auſſi ancienne que le Monde, & ſi nous y prenons garde, c'eſt par lui que ſe termine dans les Tribunaux une partie de nos diſputes. C'eſt que l'intérêt eſt la grande puiſſance qui nous remüe tous. Le cœur n'eſt jamais inſenſible, ni la bouche muette, quand on nous bleſſe dans cette partie de nous-mêmes ſi tendre & ſi vive. On ne laiſſe que trop la vérité

ſans

ſans défenſe lorſque ſa victoire ſemble infructueuſe, & qu'on ne court aucun riſque de partager ſon oppreſſion. Mais notre cauſe unie à la ſienne, nous ranime, & pour ne nous pas trahir, nous nous empreſſons de lui être fidéles. Appliquons donc cette maxime à la queſtion préſente. LIV II. CHAP. XIII.

Voilà deux partis qui ſe contrediſent ſur un point fondamental. D'une part, on veut que Jeſus-Chriſt ait reparu vivant après ſa mort; de l'autre, on le nie comme une fable extravagante. Les Juifs accuſent les Diſciples d'avoir enlevé le corps de leur Maître pour colorer leur impoſture. Les Diſciples répondent que les Juifs eux-mêmes ſont trompeurs; ils les accuſent d'avoir corrompu la garde, & de recourir à la calomnie pour ſe dérober, s'ils le peuvent, à la vérité d'un fait qui les déconcerte. Les Apôtres citent plus de cinq cens freres, témoins comme eux de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. La préſomption eſt viſiblement pour eux; car enfin, il leur étoit cent fois plus difficile d'engager un ſi grand nombre dans la même fraude, qu'il ne l'étoit aux Juifs de tirer de quelques Soldats une dépoſition ſuggérée. La calomnie n'eſt donc pas ſans apparence; mais ſi elle tombe ſur tous les Juifs en général, elle déshonore ſurtout les Prêtres, & les Juges, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus grave, de plus reſpectable & de plus reſpecté dans la Nation. Ce ſont des hommes ſans probité, ſans conſcience, ſans honneur & ſans religion, puiſqu'ils recourent à la voye honteuſe des faux témoignages. Ce ſont des inſenſez, puiſqu'ils fondent leur accuſation ſur un rapport manifeſtement abſurde. Comment la garde pouvoit-elle voir ce qu'on avoüe que le ſommeil lui déroboit? MATTH. 28.

Peut-

LIV. II. CHAP. XIII.

Peut-on, veut-on même être crû, quand on allégue de pareilles autoritez ? Le ſouverain Prêtre, les Juges qui avoient prononcé contre Jeſus-Chriſt, tous les Juifs qui avoient demandé que ſon ſang retombât ſur eux, étoient donc engagez à ſauver leur Religion, leur gloire, & leur ſincérité commiſes. S'ils ne repouſſoient une accuſation de cette importance, ils devenoient le mépris & l'horreur de l'Univers, où le bruit de leur injuſtice étoit ſur le point d'être porté. Le récit en alloit être tranſmis à la race future; déja leur miniſtère en ſouffroit, & leurs ennemis triomphoient. Quel intérêt pouvoit jamais être plus puiſſant ? Falloit-il même un ſi grand objet pour animer un Peuple prévenu d'une haine ſi forte contre Jeſus-Chriſt, & contre ſes Diſciples. Vous me direz que la fable de la Réſurrection étoit groſſiére, & qu'on la négligeoit ? Pardonnez-moi, elle étoit revêtuë de circonſtances aſſez frappantes pour ſe faire croire; & il faut bien le dire ainſi, puiſque les Juifs s'étoient efforcez d'en ſuſpendre le premier bruit. Cependant que font-ils pour ſe juſtifier du reproche des Apôtres ? Rien du tout. Que diſent-ils ? Pas un mot. L'hiſtoire des Evangiles ſe répand, elle paſſe juſqu'aux Peuples les plus reculez; ce même point dont il s'agit, y eſt raconté comme inconteſtable; les Juifs y ſont accuſez d'impoſture, & la Synagogue n'oppoſe aucun écrit, nulle apologie, nulle réponſe. Elle peut contraindre les Chrétiens de vérifier ce qu'ils avancent, elle le peut, & elle le doit; elle a la force, & ſi la juſtice la ſoûtient encore, que peut-elle craindre d'une foible poignée d'hommes, d'une ſecte qui ne fait que de naître ? Toutefois elle ſe taît, & laiſſe accréditer le reproche qui la

la condamne, ſans oſer lui rien oppoſer. Que dirons-nous, ſi ce n'eſt que ce ſilence eſt la pleine conviction des coupables qui ne ſçavent où prendre des repliques? LIV. II. CHAP. XIII.

J'irai plus loin. Je ſuppoſe que les Juifs ayent penſé d'abord que le Chriſtianiſme tomberoit dès ſa naiſſance; je veux bien que dans cette perſuaſion ils ayent négligé de répondre à l'imputation des Apôtres. L'innocence quelquefois dédaigne les bruits outrageans. La malice les enfante; mais le temps les confond, & l'oubli les efface. Je ſçai même qu'un grand Corps, un Peuple entier doivent moins précipiter leur défenſe. Mais au moins quand la foy Chrétienne commença de porter ſes conquêtes au loin, quand la doctrine Apoſtolique fut accüeillie de la foule des Peuples, quand ce troupeau, ſi foible dans ſon origine, vint à ſe multiplier preſque ſans nombre; enfin, quand le miracle de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt parut une vérité conſtante aux infidéles, & qu'entre les Juifs eux-mêmes, pluſieurs prêcherent celui qu'ils avoient crucifié, n'étoit-ce pas le moment, ou jamais de ſortir de ſa nonchalance? C'étoit ſans doute alors qu'il falloit faire entendre ſa voix juſqu'aux extrémitez du Monde, garantir la vérité d'un naufrage préſent, & ſonger à ſe ſauver ſoi-même d'un opprobre éternel. Si la Réſurrection de Jeſus-Chriſt étoit une fable, il falloit lever le voile & découvrir le myſtère d'iniquité qui commençoit à tromper toute la Terre. Dans une conjoncture ſi preſſante, ſi périlleuſe, ne rien dire, c'étoit parler contre ſoi: c'étoit conſentir à ſa propre diffamation, ſi ce n'étoit pas encore être prévaricateur de la vérité connuë. Quoi! Vous devenez l'horreur de l'Univers qui ſe con-

LIV. II. CHAP. XIII. *Act. passim.*

vertit, ceux qui vous accuſent s'élévent ſur vos ruines, tout vous abandonne, tout, juſqu'à vos Prêtres, à vos freres & à vos enfans; & vous ne décélez pas l'erreur qui les ſéduit? Vous n'avez pas cent bouches, pour vous faire entendre? Non, cette lâche indifférence n'eſt point humaine, elle ſera pour jamais en preuve contre vous & tous les ſiécles y verront la calomnie que vous n'avez pas eu honte d'inventer.

Mais que veut-on davantage? Les Juifs ont perſécuté l'Egliſe. Durant quarante années qu'a ſubſiſté leur République depuis la mort de Jeſus-Chriſt, ils n'ont ceſſe d'être les ennemis irréconciliables de ſa Doctrine, & ceux qui ſoûtenoient la vérité de ſa Réſurrection, ont toûjours éprouvé leur haine. Réponſe frivole, ſi c'eſt-là tout ce qui vous reſte à dire pour leur apologie. Etoit-ce donc par la voye des armes qu'il falloit venger ſa cauſe & la prouver? Etoit-ce par la force ouverte, & par des moyens violens, qu'il falloit détruire des raiſons? Plus il eſt vrai que les Juifs n'ont embraſſé que cette reſſource, plus ils ont démontré qu'ils n'avoient qu'elle, & que le chagrin d'être convaincus ne les portoit plus qu'à des excès. Ils ſont nos ennemis, & cependant ils ont tout fait pour nous & rien pour eux. C'eſt que la vérité ſe ſoûtient par ſa propre ſimplicité, & qu'on n'eſt jamais ſi foible que quand on tente d'être plus fort qu'elle.

J'ajoûte une autre preuve fondée ſur cette maxime inébranlable: qu'un *fait* eſt certain, lorſque ceux qui ont le plus d'intérêt à le nier, ne lui oppoſent qu'une explication abſurde, & recourent à un dénoüement impoſſible. La maniére naturelle, & la ſeule raiſon-

ſonnable de procéder à la réfutation d'un *fait*, LIV. II.
eſt de montrer qu'il ne peut être, ou parce- CHAP.
que les circonſtances en ſont contradictoires, XIII.
ou parceque les témoignages de ceux qui le rapportent ſe combattent, ou parceque ces mêmes témoignages ſont inſuffiſans, ou bien enfin parceque d'autres d'une égale, ou d'une plus grande autorité les détruiſent. C'eſt de la ſorte qu'on a toûjours éclairci les faits douteux, & la Critique ne connoît point d'autres régles pour guider ſes jugemens dans les récits qu'elle diſcute. Si les Juifs, & avec eux je comprens ici tous les incrédules, ſi les Juifs vouloient donc conteſter la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, il falloit la démontrer impoſſible; ils ne l'ont pas fait: en attaquer les circonſtances, ils n'y ont pas ſeulement penſé: infirmer par de ſolides raiſons le témoignage des Diſciples, & lui en oppoſer de plus authentiques: ils ne l'ont pas même entrepris. Qu'eſt-ce donc qu'ils ont fait? Ce qu'ils pouvoient faire de plus abſurde, j'en parle ſans me prévenir, & comme ſi la choſe nous étoit indifférente. Ils ont dit que les Apôtres avoient enlevé le corps de leur Maître, puis qu'il s'étoient écriez: il eſt ſorti vivant de ſon tombeau. Mais en vérité le conte n'eſt pas ſoûtenable. Il eſt démenti par la conduite même des Juifs. N'eſt-il pas avoüé par eux qu'il avoient mis une garde à l'entrée du ſépulchre pour en défendre les approches, qu'ils avoient ſcellé la pierre qui le fermoit, qu'ils avoient obtenu du Gouverneur que le tombeau ſeroit inacceſſible juſqu'au troiſiéme jour, & qu'enfin ils avoient pris les précautions les plus induſtrieuſes pour échaper à l'artifice prétendu des Apôtres. Ils le craignoient, ou feignoient de le craindre: au

LIV. II. CHAP. XIII. MATTH. c. 27.

moins ils n'ignoroient pas que s'il ſe répandoit que Jéſus-Chriſt fût reſſuſcité, *cette dernière erreur ſeroit plus dangereuſe que la premiére.* Ce ſont leurs termes en parlant à Pilate. J'en conclus qu'ils ont pris, pour ſe garantir du piége, tout ce que la prudence humaine pouvoit imaginer de meſures. Par quel art les Diſciples pouvoient-ils donc tromper tant de vigilance, & ſurprendre des entrées ſi fidélement obſervées! Ils ſont venus durant la nuit, & pendant que la garde repoſoit dans un ſommeil profond. Mais quoi! Pas un des ſoldats ne fut éveillé par le bruit inévitable qu'il fallut faire en levant la pierre du tombeau? Les ténébres & le ſilence de la nuit ſi peu favorables aux entrepriſes tumultueuſes, ne trahirent pas un enlévement ſi hardi? Un temps ſi court put ſuffire à tant de mouvemens? Voilà de ces choſes qu'on ne ſçauroit croire, & que l'on a honte & peine de réfuter. Ici revient ce que j'ai dit: que la fraude étoit en pure perte pour les Diſciples, & qu'on ne penſera jamais qu'ils en ayent tenté l'éxecution pour favoriſer un impoſteur connu pour tel. Mais ce que je vais ajoûter achéve d'anéantir tout ſoupçon.

Veut-on m'accorder que les Apôtres ont été des hommes tant ſoit peu raiſonnables? On le doit; car à juger d'eux par leur conduite, ils penſoient ſinon avec élévation, du moins avec un ſens ordinaire, & conforme à cette rectitude naturelle qui nous eſt donnée. Or je maintiens que dans cette ſuppoſition, ils n'ont pû concevoir le projet qu'on leur impute. J'avoüe, ſi l'on veut, que le ſuccès en étoit poſſible. Il faut encore paſſer ce point aux incrédules. Mais auſſi l'entrepriſe pouvoit échoüer. Si le hazard la ſeconde,

de, à la bonne heure; les Juifs ſont confondus, & Jeſus-Chriſt eſt l'envoyé de Dieu. Mais ſi le hazard la déconcerte, Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres ſont flétris, & leur mémoire eſt en éxécration pour jamais. Or il y avoit pour un, mille à parier que l'entrepriſe ne réüſſiroit pas. Pour un dégré d'eſpérance, il y en avoit mille de crainte; pour une voye de rencontrer juſte, il y en avoit cent de s'égarer; & encore dans cette voye qui étoit l'unique, cent & cent écueils à redouter. Un coup heureux pouvoit naître; mais les dangers & les contretemps funeſtes étoient ſans aucune comparaiſon plus vraiſemblables; & s'il en arrivoit un, tout fondement de Chriſtianiſme étoit renverſé. Or croirez-vous que dans une ſituation ſi périlleuſe, dans une conjoncture ſi délicate, où il y avoit & tout à riſquer, & toutes les apparences concevables de perdre, les Apôtres ayent penſé à l'enlévement de leur Maître, pour annoncer après, comme véritable, ſa feinte Réſurrection? Songez que d'ailleurs leur hiſtoire propre les repréſente tous comme des caractères timides. Ils avoient abandonné Jeſus-Chriſt vivant, ils s'étoient enfui durant ſa Paſſion, ils avoient rougi de le connoître, même en préſence d'une vile eſclave; le coup qui venoit de frapper le Paſteur avoit diſſipé le troupeau encore mal raſſemblé. Quelle apparence que des ames ſi puſillanimes euſſent pris tout à coup des ſentimens ſi courageux, & qu'elles euſſent fait ce que la témérité la plus audacieuſe eût regardé comme impraticable? Voudrez-vous dire, que pour l'éxécution ils employérent des hommes auſſi perdus qu'eux, mais plus hardis? C'eſt conjecturer ſans aucun motif

LIV. II. CHAP. XIII.

LIV. II. CHAP. XIII.

de conjecture. Quel prix ces impoſteurs ſubalternes pouvoient-ils recevoir de leur complicité ? Quelle récompenſe pouvoit-on eſpérer des Apôtres ? Eux-mêmes étoient dans l'indigence ; le Monde les haïſſoit : ils ne vivoient que pour la douleur, & dans la triſte attente des perſécutions. Ce n'eſt pas des malheureux qu'on favoriſe ainſi le crime. On veut que la diſgrace ſoit vertueuſe, & que la grande fortune ordonne ſeule les fraudes qu'elle ſeule peut couronner. Il eſt donc impoſſible que les Diſciples ayent enlevé Jeſus-Chriſt de ſon tombeau. Ce dénoüement eſt trop chargé de difficultez invincibles, & j'en conclus que le fait de la Réſurrection eſt vrai, puiſqu'on ne lui oppoſe qu'une explication ſi vaine.

J'ai dit, en ſecond lieu ; qu'un fait eſt certain, lorſqu'on ne le peut nier qu'auſſitôt on ne tombe en des abſurditez inſoûtenables. Les Géométres employent ſouvent cette maniére de raiſonner, & elle décide. On n'a pas toûjours des preuves directes. Elles ſont ſuppléées par la voye des conſéquences abſurdes, toûjours inſéparables des faux principes. Et cette eſpéce de démonſtration eſt encore plus victorieuſe dans l'ordre moral, qu'elle ne l'eſt dans l'ordre mathématique. Il eſt aiſé d'en concevoir la raiſon. Dans l'ordre mathématique, celui qui poſe des principes dont, en raiſonnant juſte, on tire des concluſions abſurdes, n'eſt comptable que d'une erreur en elle-même aſſez indifférente. Mais dans l'ordre moral, outre que la conſéquence qui mene au contradictoire, bleſſe la vérité, elle peut encore être nuiſible aux hommes, & jetter le déſordre dans la ſociété qui les unit. Or en ſuppoſant

que

que Jeſus-Chriſt n'eſt pas reſſuſcité, l'incrédule tombe en un amas d'inconſéquences de cette eſpéce, & elles ſont ſi viſibles qu'il ne peut les défendre que par d'autres. Je veux bien en toucher ici quelques-unes, outre celles qui ſe ſont déja préſentées dans mes autres preuves.

Premiérement, ſi Jeſus-Chriſt a ſouffert la mort ſans retour à la vie, il ſera vrai que douze pêcheurs ſans expérience, & ſans autre appui qu'une folle audace, l'auront emporté, par la fraude la plus groſſiére, ſur les ennemis de leur Doctrine les plus éclairez, les plus inſtruits & les plus artificieux. Il ſera vrai qu'une poignée d'hommes mépriſez, haïs, perſécutez, ſans talens pour plaire, ſans preuves pour convaincre, auront fait plier tout à la fois l'autorité, la politique & la multitude. Il ſera vrai qu'en promenant par toute la Terre une Doctrine bizarre, un ſyſtême ridicule, contraire à la Religion de tous les Peuples, formellement combattu par tous les Philoſophes du Monde, inconcevable à la raiſon des ſimples, inacceſſible à la ſagacité la plus pénétrante, irréconciliablement oppoſé aux préjugez univerſels; ils auront cependant renverſé toutes ces Religions, humilié & fait taire tous ces ſages, vaincu toutes les répugnances de l'eſprit, changé toutes les préventions; & cela, encore un coup, par la ſeule expoſition du *fait* le plus extravagant en apparence, le plus deſtitué de certitude. Il ſera vrai que les hommes les plus vils auront fait ce que les Puiſſances les plus accréditées, les plus abſoluës, ne ſçauroient accomplir, ce qu'elles n'oſeroient même entreprendre: Je veux dire, de faire concourir tous les hommes dans la perſuaſion d'un *fait*,

LIV. II. CHAP. XIII.

contre toute évidence du contraire. Il ſera vrai que les fourbes les plus malhabiles, les plus inſenſez dans leurs meſures, auront trouvé l'art de perpétuer le ſouvenir du *fait* le plus incompréhenſible, par l'inſtitution d'un jour deſtiné par tout à en honorer la mémoire. Il ſera vrai que durant près de dix-ſept ſiécles on n'aura ſçu trouver le mot de l'énigme, ni inventer un dénoüment tant ſoit peu vraiſemblable à ce malheureux myſtère, à ce prodige de ſéduction. Que celui-là ſe montre qui voudra ſe rendre protecteur de cette foule d'abſurditez viſibles.

Secondement, ſi Jeſus-Chriſt n'eſt point reſſuſcité, il devient évident que Dieu favoriſe le menſonge. C'eſt lui qui a rendu croyable la feinte Réſurrection d'un impoſteur, par les miracles innombrables dont ce même impoſteur a garanti la vérité de ſa parole. C'eſt lui qui a tendu des piéges à la raiſon humaine par la puiſſance des prodiges qu'il accordoit aux Apôtres, en témoignage d'un fait chimérique. C'eſt lui qui a juſtifié notre foy par les Prophéties * claires qui ont annoncé de ſi loin ce qui ſe trouve atteſté par l'hiſtoire la plus ingénuë. Ce diſcours eſt auſſi déraiſonnable qu'il eſt impie. C'eſt pourtant à ces concluſions qu'on eſt directement conduit par le ſyſtême des Déiſtes. Or qui n'aimera mieux reconnoître la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, que de ſe voir contraint en la rejettant, d'admettre des excès qui choquent ſi ouvertement la pure & ſimple notion de l'Etre ſuprême? Mais venons aux difficultez.

* PSAL. 15. verſ. 9. SOPH. c. 3. verſ. 8. JONAS *Cantic. c.* 2. OSE. c. 6. verſ. 3.

Premiére difficulté.

La premiére ſe tire de la nature même du miracle. Il eſt contradictoire, direz-vous, qu'un homme ſe reſſuſcite lui-même. Rendre la vie aux autres eſt déja un prodige incon-

concevable. L'eſprit humain, quelque fertile qu'il ſoit en conjectures, quelque hypothéſe qu'il ait fait, n'a pû démêler encore ni comprendre ce que c'eſt que ce principe ſécret qui ranime les corps deſtituez de chaleur & d'action; il ne ſçait où on le mene quand on lui parle de cette force inviſible, de cette voix puiſſante qui rappelle le mouvement dans une mécanique décompoſée, qui en rétablit les proportions & les reſſorts, & qui réünit deux ſubſtances ſéparées par les loix naturelles. Mais ſe reſſuſciter ſoi-même, ſortir de ſon tombeau par ſon propre pouvoir; une ſeconde fois ouvrir ſes yeux à la lumiere quand la mort les a fermez, enfin recommencer d'être par ſoi-même quand on n'eſt plus, ce n'eſt pas ſeulement un prodige inimaginable; c'eſt une impoſſibilité manifeſte. Dites que l'Etre peut ſortir du néant comme de ſon principe: on vous répondra que vous renverſez le langage humain, ou que vous attaquez les idées les plus claires; car le néant & l'étre ſont dans une diſtance infinie. Or la mort eſt le néant de la vie. Il eſt donc auſſi peu poſſible que celui qui eſt dans la nuit du tombeau ſe rende lui-même au jour, qu'il eſt impoſſible que le néant devienne la cauſe efficiente de l'être. Cela poſé, continuërez-vous, toutes ces preuves de *fait* tant alleguées pour la Réſurrection de Jeſus-Chriſt ſont des preuves frivoles. Quand elles ſeroient plus frappantes mille fois, il faut qu'elles cédent à l'évidence de nos idées.

LIV. II. CHAP. XIII.

Je ne dirai point que cette objection eſt foible; une courte réponſe fera voir aſſez que ſi les incrédules peuvent ébloüir, il ne leur eſt pas donné de convaincre. Je reconnois que la Réſurrection d'un homme par ſa

LIV. II. CHAP. XIII.

propre puiſſance eſt incompréhenſible : je conviens même qu'elle eſt contradictoire. Comment celui qui a perdu la vie, pourroit-il la retrouver dans ſon fonds? Les deux ſubſtances, une fois ſéparées, n'ont plus d'empire réciproque l'une ſur l'autre, & quand elles en auroient, puiſque ce n'eſt point l'ame qui donne par une efficace propre l'action & le mouvement au corps, on ne concevroit pas mieux comment ces deux êtres pourroient ſe réünir. Mais ce qui eſt ſouverainement impoſſible aux forces humaines, l'eſt-il à la puiſſance de Dieu ? Qui eſt-ce qui oſera le dire? Or le Chrétien ne prétend pas que l'ame de Jeſus-Chriſt ait reſſuſcité ſon corps, ni que ce corps ait de lui-même repris la vie. Nous voulons que ce ſoit à la Divinité que ce prodige ſoit dû. Et qu'y a-t'il d'incompréhenſible dans cette maniére de l'expliquer? Celui qui a fait l'homme, & qui a mis des bornes à ſa vie, ne peut-il pas quand il lui plaît, ou les reculer, ou r'ouvrir une autre carriére à ſa durée, & la prolonger pour toûjours. S'il le peut, l'objection ne nous touche pas, & l'incrédule en nous la propoſant, lance en l'air des traits qui s'y perdent.

Douziéme difficulté.

Une autre difficulté aſſez ſpécieuſe eſt ſouvent répétée par les Déiſtes, & ſemble inquiéter quelques Chrétiens mal affermis dans la foy. On demande comment la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, ſi elle eſt véritable, n'a pas été publique comme ſa mort. Elle devoit l'être, puiſque ce *fait* plus que tous les autres importe au Chriſtianiſme. Il en eſt la premiére preuve: il ne pouvoit donc être trop authentique; tous les Juifs devoient en être les témoins, & le ſoleil ne pouvoit

trop

trop éclairer un prodige de cette nature. Il falloit que Jeſus-Chriſt ſortît vivant de ſon ſépulchre à la vûe de tout le Peuple auteur de ſon ſupplice, en préſence de ſes Juges mêmes, & qu'il ſe montrât viſible à quiconque attendoit ce miracle pour croire à ſa parole. Un Etre infiniment bon & ſage doit employer pour l'avancement de ſa gloire, & pour le bien des hommes, la méthode la plus directe & la plus efficace. Sa cauſe y étoit intereſſée comme la nôtre, & il ſe devoit, comme à nous, un moyen ſimple de fermer à jamais la bouche des contradicteurs. Par celui qu'on indique tout devenoit Chrétien, & l'édifice de la piété ſe perfectionnoit tout d'un coup. Cependant au lieu de nous donner cette preuve éclatante de la vérité de ſa Réſurrection, Jeſus-Chriſt ne ſe remontre qu'à ſes Diſciples, il abandonne les autres à leurs ſoupçons, & ce grand événement ſe paſſe dans un ſecret myſtérieux qui nous livre à la foy de quelques hommes qui peut-être ont été trompez, & qu'enfin on peut ſoupçonner trompeurs. N'y a-t'il pas en cela ſeul de quoi balancer, s'il n'y a pas de quoi nier ouvertement? LIV. II. CHAP. XIII.

Je répons qu'il n'y a de quoi prendre l'un ni l'autre parti, & que cette objection qui n'eſt tolérable dans la bouche de perſonne, l'eſt encore moins dans celle du Déiſte. Comment n'apperçoit-il pas qu'un Athée peut, ſur les mêmes principes, lui faire un raiſonnement égal contre l'éxiſtence de Dieu. Il peut lui dire: S'il y avoit un Etre infini, il rendroit la preuve de ſon éxiſtence ſi palpable & ſi univerſelle, que nul doute ne pourroit en affoiblir la vérité. Il ſeroit auſſi impoſſible de nier qu'il eſt, qu'on ſent l'impoſſibilité Réponſe.

LIV. II. CHAP. XIII.

de nier que l'on éxiſte ſoi-même. Il nous devroit cette évidence, & il ſe devroit à lui-même de nous la donner. Par elle tout ſeroit mieux ordonné ſur la terre; les crimes y ſeroient plus rares, s'ils n'en étoient pas entiérement bannis, les vertus y ſeroient plus pures & plus communes, les hommes plus heureux, la Religion plus unanime, par conſéquent la Divinité elle-même honorée de plus d'hommages & de vœux plus ſincéres. Voilà non pas ce que pourroient dire les Athées, mais en effet ce qu'ils ne ceſſent de répéter. Qu'eſt-ce que le Déïſte ſçauroit leur oppoſer de ſolide, ſinon qu'il y a des preuves de l'éxiſtence de Dieu ſuffiſantes à tout homme raiſonnable, que ce n'eſt point à nous à demander pourquoi nous n'en avons pas davantage, mais à profiter de celles que nous avons; que c'eſt aſſez d'une route pour arriver infailliblement au terme, ſans s'inquiéter de ce qu'il n'en paroît pas d'autres qui nous y conduiſent, qu'enfin c'eſt une témérité folle de vouloir éxiger de l'Etre parfait ce qu'il ne donne pas, de cenſurer ſa conduite ſans en connoître les raiſons, & de fermer les yeux à la lumiére, préciſément parce qu'elle pourroit être plus éclatante? Un homme qui n'auroit qu'un flambeau pour ſe guider dans une nuit profonde, ſeroit-il raiſonnable ſous le prétexte que le ſoleil ne luiroit point, d'éteindre cette lumiére imparfaite, au péril de s'égarer, ou de rencontrer un précipice? L'Athée qui ſe croit dans une ſituation pareille, ne doit donc pas demander que l'Etre ſouverain ſe découvre à lui par des preuves plus abondantes. C'eſt à lui de ménager celles qu'on lui offre en tant de maniéres, & qui ſuffiſent à le déterminer ſans riſque d'erreur.

Tel-

Telle ſeroit la réponſe du Déiſte, & elle ſeroit ſolide. Mais ce qu'elle a de ſolidité ſe tourne contre ſes propres objections, & je lui répéte ici tous ſes mêmes diſcours. Je lui dis que les preuves de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt; preuves hiſtoriques & de *fait*, établiſſent une conviction à laquelle nul homme ſenſé ne ſçauroit ſe ſouſtraire; je lui dis que ces preuves lui compoſent une évidence ſuffiſante pour ſe déterminer, indépendamment de ce qu'il voudroit d'ultérieur; je lui dis que ſa conduite ſeroit inexcuſable s'il s'opiniâtroit à nier l'éxiſtence d'un objet apperçu, ſous prétexte qu'il pourroit être encore plus lumineux; je lui dis enfin, qu'il eſt injuſte d'accuſer la Providence ſur ce qu'elle n'a pas fait, & de compter pour rien ce qu'elle a fait, d'oppoſer ce que voudroit le caprice à ce qui eſt, & d'attaquer par des chimére des actes publics qui décident ſeuls en matiére d'Hiſtoire. Autrement tout ſe tourne en confuſion, & je ne vois plus rien, quelque authentique qu'il ſoit, qu'on ne puiſſe conteſter. Un caractère difficultueux rendra problématique tout ce qu'il voudra; les preuves les plus claires, les plus démonſtratives ne le toucheront point. Sans ceſſe il en demandera de nouvelles; après celles-ci d'autres encore, & toûjours de même juſqu'à l'infini. Pour rendre un fait certain, il faudra que vous rempliſſiez tout ce que la mauvaiſe fertilité des eſprits éxigera d'additions à vos preuves; il faudra renoncer à toutes les regles du bon ſens & de la critique, errer de-çà & de-là ſans principe, ſans point fixe, & par tout où il ſemblera bon au caprice de ſe faire ſuivre. N'eſt-il pas clair que l'on ſçait ce qu'on veut, quand on fait des difficultez qui

LIV. II. CHAP. XIII.

LIV. II. CHAP. XIII.

nous expoſent à obéir de la ſorte à toutes les fantaiſies de l'imagination ?

Je croirois la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, dit l'incredule, s'il s'étoit remontré publiquement à tous les Juifs. Illuſion groſſiére ? Il ne la croiroit pas davantage, même dans cette ſuppoſition. En voici la preuve. Selon lui, ce qui manque à ce prodige eſt l'authenticité. Donc il devroit être diſpoſé à croire tous les faits revêtus de ce caractère. D'où vient donc qu'il ne croit pas tous les autres miracles de Jeſus-Chriſt tant avérez ? Ils ont été faits à la vûë de Jéruſalem, & ſous les yeux de la Nation entiére. D'où vient donc encore qu'il ne croit pas tous les miracles des Apôtres & des ſucceſſeurs des Apôtres ? Ils ont été faits, non dans la Judée ſeulement, mais par toute la Terre ; ils ont eu pour eux l'admiration publique, & ce qu'il y a de fort, l'aveu même des ennemis de l'Egliſe. Que veut-il au-delà ? Le voilà vaincu par ſes propres principes. Puiſqu'il doute encore des miracles de Jeſus-Chriſt & de ſes Diſciples, malgré ce que ces faits ont eu de célébrité, je ſuis donc en droit de ſoûtenir qu'il croiroit auſſi peu le prodige de la Réſurrection, quand tous les hommes contemporains ſe ſeroient écriez : Nous l'avons vû.

Mais laiſſant à part toutes ces réponſes, où a-t'on pris que pour renverſer un *fait* poſitif, il ſuffiſe d'employer contre lui des moyens négatifs ? Ce qui n'eſt pas ne ſauroit être la preuve de rien ; ſi ce n'eſt lorſque la circonſtance qui manque, eſt telle que l'événement ne peut être conçu ſans elle. Or il n'en eſt pas ainſi dans la queſtion préſente. Il faut, quoiqu'il en coûte, m'accorder que Jeſus-Chriſt a pû ſortir vivant de ſon tombeau, ſans

ſans ſe remontrer à tous les Juifs. Ici la publicité du fait, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, n'eſt pas inſéparable de la vérité du fait, & le fait peut ſubſiſter ſans elle. Donc ce moyen négatif ne peut détruire, ni même balancer ce qu'il y a de preuves poſitives d'ailleurs. Celles que j'ai produites ne ſont point renverſées par le défaut de la circonſtance que l'événement pouvoit avoir, & qu'il n'a pas eu. Elles ſubſiſtent ſans ce ſecours: & ce ſont elles que je vous oppoſe; tandis que vous n'avez pour vous que la privation d'un acceſſoire, un pur néant qui ne combat rien, & qui ne prouve rien. LIV. II. CHAP. XIII.

Il y a plus, & quand l'abſence de la circonſtance dont il s'agit, ſeroit contre nous une raiſon auſſi forte qu'elle eſt évidemment foible, ce n'en pourroit jamais être une de douter. Du conſentement univerſel, une objection, lors même qu'il eſt impoſſible de la réſoudre, n'emporte pas la ruine des preuves qui démontrent. Ce principe déja ſi vrai, pris en général, l'eſt encore bien plus quand la difficulté n'eſt inſoluble qu'à cauſe de l'ignorance où nous ſommes des deſſeins de Dieu. En ce cas, je puis tout à la fois reconnoître mon impuiſſance à répondre, & me tenir inébranlable ſur mes preuves; je ne juge pas de ce que Dieu n'a point fait, & qu'il pouvoit faire; je me régle ſur ce que je ſai qu'il a fait, par les preuves que j'en ai. Ce qui eſt au-delà n'eſt point pour moi; je ne ſuis que la ſeule évidence, & je m'arrête où elle me quitte. Répétez donc autant que vous le voudrez, que la Réſurrection de Jeſus-Chriſt pouvoit être plus authentique, & qu'elle l'auroit été s'il ſe fût remontré vivant dans l'aſſemblée des Juifs; j'en conviendrai s'il le faut. Mais par-

ce-

LIV. II. CHAP. XIII.

cequ'il ne l'a point fait, s'enſuit-il que ſa Réſurrection ſoit feinte? Senſuit-il que toutes les raiſons qui en prouvent la vérité ſoient ſans poids? Parler de la ſorte, ce n'eſt pas raiſonner; c'eſt introduire une dialectique auſſi fauſſe que nouvelle. C'eſt comme ſi je diſois: J'ai cent raiſons convainquantes de croire un tel *fait*, mais mais parceque j'en demande une autre encore qu'on ne me donne pas, je dédaignerai les cent preuves qu'on me produit, & je les croirai vaines. Ce diſcours eſt effrayant. C'eſt néanmoins celui même de l'incrédule, & il doit s'y reconnoître.

Et ne me dites pas que c'eſt moins une réponſe qu'une pieuſe défaite, d'avoüer, comme je fais, que ſi j'ignore pourquoi la Réſurrection de Jeſus-Chriſt ne fut pas publique, c'eſt que les voyes de Dieu me ſont inconnuës. Outre que cette objection eſt déja détruite aſſez par mes autres réponſes, je maintiens que celle-ci même eſt ſolide; & peut-être qu'il ne ſera pas inutile de le montrer à ces vains raiſonneurs qui penſent tout foudroyer par une exclamation mocqueuſe.

On me demande d'où vient que le prodige de la Réſurrection ne fut pas auſſi publique qu'il pouvoit l'être: je dis que je n'en ſai rien, mais que je reſpecte en cela même les deſſeins de Dieu, quoiqu'ils me ſoient inconnus. Je me renferme dans cette replique ſeule, & il n'y a point de Déiſte qui ne ſoit contraint de l'admettre lui-même. Pourquoi? C'eſt que par un principe qui nous eſt commun, nous penſons tous deux que l'Etre infiniment ſage, fait toûjours ce qu'il y a de plus infiniment ſage. Or il n'a point voulu que la Réſurrection de Jeſus-Chriſt fût publique. Il eſt donc clair qu'il convenoit davantage qu'elle ne le

fût

fût pas. Mais il y auroit moins de contradicteurs? Peut-être. Qu'ainſi ſoit pourtant. J'en conclus que les contradictions mêmes entrent dans les deſſeins de la ſageſſe Divine, & que le Chriſtianiſme apparemment eſt plus parfait avec elles, qu'il ne le ſeroit ſans elles. Mais on ne conçoit pas cette plus grande perfection, tout au contraire elle ſemble un défaut? C'eſt que l'on juge en téméraire. C'eſt que l'on décide du tout, quand on n'apperçoit qu'une légére partie du tout. C'eſt que l'on n'a qu'une vûë bornée, & que l'on veut meſurer une étenduë immenſe. LIV. II. CHAP. XIII.

J'en fais juge quiconque voudra l'être. Lequel, du Déïſte, ou de moi, raiſonne plus conſéquemment au principe qui nous eſt commun? Le Déïſte veut que ſi Jeſus-Chriſt étoit reſſuſcité d'entre les morts, l'Etre infiniment ſage & bon auroit dû faire davantage éclater ce miracle. Il le dit, & je le nie; parceque ce n'eſt ni à lui, ni à moi de décider ce que Dieu doit, ou ne doit pas faire, quand il n'eſt pas queſtion d'un point eſſentiel à ſa nature, comme il eſt viſible qu'il ne s'en agit pas ici. Tout au contraire, je dis moi que Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité. En le diſant, je le prouve. Le Déïſte n'oppoſe rien à mes preuves qui ſoit direct contr'elles. J'ai donc évidemment l'avantage ſur lui, puiſqu'il n'entame aucune de mes raiſons, & que je détruis la ſienne par un principe avoüé de lui. Je le répéte, avoüé de lui. Car, de grace, faites-lui cette queſtion. D'où vient que Dieu n'a pas créé le Monde cent mille ans plutôt? Un Etre infiniment bon, ſage & puiſſant, devoit prendre les moyens les plus promts de ſignaler ſa grandeur, de ſe donner des créatures, & de répandre ſes bienfaits ſur elles. D'où vient qu'il

LIV. II. CHAP. XIII.

qu'il l'a fait ſi tard ? D'où vient qu'il a fait choix d'un point de l'éternité plutôt que d'un autre antérieur, pour parler ſelon notre maniére de concevoir? Ce long repos qui a privé des créatures innombrables du bonheur de le connoître, eſt-il d'un Dieu qui fait tout le bien qu'il peut faire? Ici que dira l'incrédule? Qu'il ignore les deſſeins de Dieu, mais que ſans les ſavoir, il les croit juſtes, ſages & ſaints, parce qu'ils ſont d'un Etre infiniment parfait. Il le dira. J'ai donc eu raiſon de le dire dans un cas tout ſemblable, & il doit ſouffrir que ma réponſe s'autoriſe de la ſienne contre lui-même.

Troiſiéme Difficulté.

Ecoutons une autre difficulté. Je vois des incrédules qui nient la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, parce que l'hiſtoire n'en eſt point rapportée dans les Ecrivains profanes. Un prodige de cette nature n'auroit pû, diſent ils, être oublié par aucun Auteur contemporain. On le liroit dans toutes les annales du Monde comme un fait inoüi juſqu'alors, & la renommée nous l'auroit tranſmis par préférence à tout autre événement. Cependant qui eſt-ce qui en parle? ſi vous exceptez les Evangéliſtes, Hiſtoriens intéreſſez, tous les autres ſont muets. Preuve déciſive qu'ils ne croyoient pas le faux miracle, ou qu'il n'oſoit encore dans l'origine ſe montrer à découvert.

Réponſe.

Pour moi, j'admire de plus en plus la maniére de raiſonner que les incrédules employent contre nous. Ce ſont toûjours les mêmes armes. C'eſt toûjours la même méthode. Jamais de preuves poſitives ; à leur place des argumens négatifs, & rien de plus. A la bonne heure encore ſi on fortifioit l'un par l'autre. Mais il faut être d'une étrange ſéchereſſe, ou que nos raiſons ſoient bien clai-

claires, pour ſe borner à la même eſpéce d'objections dont un enfant montreroit le foible. Car enfin que nous importe ce qui n'a pas été dit ? Les témoignages qui manquent ſont de nulle autorité, puiſqu'ils ne ſont point. C'eſt aux Actes qui reſtent à décider pour ou contre dans la diſpute. Il faut montrer, ou que ces actes ſont faux, ou qu'ils ne portent pas avec évidence ce qu'on leur fait dire, ou que l'on n'en tire que de fauſſes concluſions. Tout autre moyen de les infirmer n'eſt pas un moyen ; c'eſt un incident, c'eſt un jeu d'eſprit impardonnable dans une queſtion ſérieuſe. Je l'ai déja dit, & je ſuis affligé d'en fatiguer encore le Lecteur. Mais les répétitions de l'incrédule doivent faire excuſer les miennes. LIV. II. CHAP. XIII.

Toutefois ſi l'on veut que je réponde plus directement à une difficulté qui pourtant eſt ſi peu directe contre mes preuves. Je le veux bien. Vous prétendez que ſi le miracle de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt étoit vrai, la foule des contemporains l'auroit rapporté. Mais tous ces contemporains qui ſe ſont convertis ſur la certitude parfaite de ce miracle, ne forment-ils pas le témoignage que vous demandez ? Vous vous tairiez, dites-vous, ſi je vous produiſois vingt textes formels d'Ecrivains profanes, &. voilà que je vous produis la multitude immenſe des Juifs, & des Idolâtres que ce prodige a rendus Chrétiens. Les uns n'auroient fait qu'écrire, peut-être ſur des bruits vagues, & ceux-ci ſont morts pour vous aſſûrer que le fait eſt certain. Quel paſſage pourroit conteſter d'évidence avec une autorité ſi peu ſuſpecte, & ſi unanime ? Si je vous expoſois des textes, vous me diriez : ils ne ſont pas aſſez clairs. Vous me diriez qu'un

LIV. II. CHAP. XIII.

qu'un Auteur imprudent n'auroit fait que copier la bévûë d'un autre mal inſtruit, ou crédule. Si ces reſſources vous manquoient, vous viendriez nous dire que ces textes ſeroient inſérez dans les Auteurs par des mains Chrétiennes. Que ſai-je? Vous tenteriez, vous épuiſeriez tout, plûtôt que d'en reconnoître la force. Et ma conjecture n'eſt point vaine: elle eſt fondée ſur l'expérience. Combien de fois les incrédules ont ils eu recours à ces frivoles défenſes? Chacun le ſait. Mais ici la réponſe eſt démonſtrative, & marche au-devant de tout. Tant de morts endurées en preuve de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, ſont audeſſus de tous les textes. On écrit ce qu'on veut, & ſouvent ſans approfondir; mais on ne meurt pas de même. *J'en crois volontiers les témoins qui ſe font égorger*, dit un grand homme, & il a raiſon. Le reſte peut être ſujet au mécompte, cela ſeul ne l'eſt point. Dix hommes qui ſe ſacrifient pour la vérité d'un *fait*, ſont plus croyables que dix mille autres qui le nient, à plus forte raiſon plus croyables que cent mille qui, ſans le nier, n'en parlent point. Mais l'incrédule a bien d'autres principes. Il croiroit davantage à un texte clair & formel, qu'à la dépoſition d'un Peuple de Martyrs, il eſt plus frappé du ſilence d'un Hiſtorien, qu'il ne l'eſt d'un fleuve de ſang qu'il voit répandu pour atteſter la propoſition qu'il combat, Quelle étrange prévention! Voilà pourtant ce qu'on appelle force d'eſprit dans un certain Monde. Pour nous qui ne connoiſſons pas l'uſage de ces ſubtilitez, pour nous qui croyons ſur la foy de mille Martyrs ce que nous ne liſons pas dans des textes, nous ſommes les crédules, & les eſclaves du préjugé.

M. PASCAL.

Ne

LIV. II. CHAP. XIII.

Ne ſortons point de la même réponſe; tâchons ſeulement d'en tourner mieux la force contre l'incrédule. Il demande qu'on lui produiſe des paſſages d'Hiſtoriens déſintéreſſez qui parlent de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. Hé bien, je lui fais ce raiſonnement court. C'eſt parler de ce prodige que de raconter l'inébranlable fermeté de ceux qui mouroient délibérément pour en confirmer la certitude. Car il eſt hors de doute que l'on ne mettoit les fidéles à mort, qu'à cauſe qu'ils ſoûtenoient la Divinité de Jeſus-Chriſt fondée ſur ſa Réſurrection. Or il eſt également indubitable que la foule des Auteurs, Hiſtoriens, Philoſophes, Orateurs, ou Poëtes, ne ceſſe de dire que les Chrétiens ſouffroient avec une conſtance plus qu'humaine les ſupplices & la mort, en témoignage de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. Les Auteurs connoiſſoient donc ce prodige, & ils en parloient. Que dis-je? Les Juifs eux-mêmes l'ont reconnu, & ſans compiler ici de nombreuſes citations, on peut voir le paſſage de Joſéphe que j'ai juſtifié dans un autre endroit, & ſi l'on veut les textes de cent Rabbins fidélement rapportez dans Galatin.

Voyez ci-deſſus liv. I. p. 124. & *ſuiv.*

JOSEPH. *Antiq. lib.* 18. *c.* 4. Ci-deſſus liv. I. p. 164. & ſuiv. GALATIN. *l.* 8. *c.* 22.

Mais faut-il que je réfute encore la vaine penſée de Spinoſa? Cet homme hardi à tout nier, & même ce qu'il y a de plus évident, a prétendu qu'avant lui toute la Terre avoit pris à contre-ſens le récit des Evangéliſtes ſur la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. Il ſentoit bien qu'il ſeroit abſurde de faire des Apôtres une troupe d'artificieux & de trompeurs. Il n'ignoroit pas qu'il le ſeroit encore davantage de les ſuppoſer crédules & trompez dans un point où il ne s'agiſſoit pour eux que de voir & de toucher. Avant lui ces ſuppoſitions

Quatriéme difficulté.

LIV. II. CHAP. XIII.

tions avoient été faites comme d'importantes difficultez, mais il n'étoit plus ſûr d'y revenir, tant elles avoient été fonciérement détruites. Il ne reſtoit donc plus qu'une chimére à produire; & il lui fut donné de l'enfanter. Il dit qu'il falloit comme lui prendre le récit de l'Evangile, non à la lettre, mais dans le ſens de l'allégorie; c'eſt-à-dire, ſelon lui, que la Réſurrection de Jeſus-Chriſt ne fut point réelle & poſitive, mais ſeulement ſpirituelle & myſtique; que Saint Paul l'avoit compris de la ſorte: que c'eſt pour cette raiſon qu'il la propoſe aux Chrétiens comme un modéle qu'ils doivent imiter; propoſition, dit-il, qui ſeroit extravagante, s'il ſe fût agi d'un miracle véritable, & d'une Réſurrection corporelle.

SPINOS. *Epiſt.* 23. *& 25. ad Oldenburg.*

Réponſe. Voilà ce que c'eſt que de n'être pas un eſprit vulgaire. On ne s'en tient point au-dehors de la lettre: c'eſt le partage de la multitude ignorante. On porte ſes vûës bien plus haut, & l'on penſe comme un ſaint Paul.

Parlons avec plus de ſérieux: Voilà, tout à découvert, un de ces prodiges d'aveuglement que Dieu permet dans les ſiécles mêmes les plus éclairez, pour apprendre à tous les hommes quelles chûtes ſont préparées aux déſerteurs des anciennes routes. Effectivement on n'auroit jamais crû qu'un Auteur eût pû penſer & écrire avec aſſez de folle ſingularité, pour ne voir qu'un ſens allégorique dans le fait le plus revêtu de circonſtances poſitives. Quel nouveau langage eſt donc celui des Apôtres? Pour nous dire que Jeſus-Chriſt, malgré ſa mort, eſt toûjours vivant aux yeux de Dieu, [car c'eſt-là cette Réſurrection myſtique dont on parle,] ils s'accordent tous à nous raconter qu'ils ont vû Jeſus-Chriſt ranimer

nimer ſon corps, & ſe remontrer à eux, qu'il leur a fait entendre ſa voix, & qu'ils lui ont fait entendre la leur, qu'il a mangé près d'eux & aſſis à leur table, qu'ils ont touché ſes playes pour s'aſſûrer de la vérité du prodige, qu'enfin ils l'ont vû, non pas une fois; mais dix : tantôt ſur le lac de Tibériade ; tantôt ſur la montagne de Galilée, tantôt à Jéruſalem & en Béthanie. Ce détail de circonſtances eſt-il donc du ſtyle de l'allégorie? Permet-elle cette licence trompeuſe d'envelopper une vérité ſpéculative ſous des dehors ſi manifeſtement hiſtoriques & réels? S'il en eſt ainſi. Non, Jeſus-Chriſt n'eſt point né, il n'a point vécu parmi les hommes, & il n'eſt point mort; car pourquoi le récit du contraire ne ſeroit-il pas encore une allégorie? Par là vous nous donnez en main une clef qui nous ouvre une carriére immenſe ; tout ce que nous ne voudrons pas croire, nous le tournerons en allégorie. A la faveur de ce commentaire nouveau, l'Evangile ne nous ſera plus que comme l'Iliade, & les autres Poëmes, où les Poëtes, dit-on, cachoient un ſens moral ſous des avantures ſuppoſées. Les Juifs étoient bien ſimples de mettre une garde au tombeau de Jeſus-Chriſt. Comment ne voyoient-ils pas qu'il ne s'agiſſoit que d'une Réſurrection myſtique ? Ils répandoient que les Diſciples avoient enlevé le corps de leur Maître pendant l'obſcurité de la nuit. A quoi bon cette reſſource? Pouvoit-elle être un obſtacle à la croyance d'une Réſurrection ſpirituelle? Les Apôtres eux-mêmes comment étoient-ils en doute ſur l'effet des prédictions de Jeſus-Chriſt ? Comment l'un d'eux étoit-il ſi défiant, & ſi lent à croire? Une Réſurrection qui n'étoit qu'en idée, devoit-elle embaraſ-

LIV. II. CHAP. XIII.

raſſer des hommes accoûtumez depuis ſi long-temps aux allégories ? O que l'évidence eſt bien vangée de ceux qui l'attaquent, par l'abſurde qu'il faut ſoûtenir à ſa place!

Mais ſaint Paul veut que les fidéles reſſuſcitent avec Jeſus-Chriſt, & comme Jeſus-Chriſt; preuve qu'il ne s'agit de rien moins dans le récit de l'Evangile que d'une Réſurrection corporelle. Inconſéquence groſſiére! Etoit-il donc néceſſaire que l'Apôtre ne prît pas la Réſurrection de Jeſus-Chriſt à la lettre, pour la propoſer en éxemple aux Chrétiens? N'étoit-il pas naturel au contraire d'établir une figure ſur la vérité, de prendre dans le fait même des moralitez utiles, d'en tirer des leçons de conduite, & des préceptes ſalutaires aux enfans de la foy. On ne fonde pas une figure ſur une autre figure, une allégorie ſur une autre allégorie; mais le moral eſt établi ſur le phyſique, & l'allégorie ſur le réel. J'ai honte de rapporter des choſes ſi triviales: il le faut cependant, pour mettre en lumiére tout le foible de l'objection.

C'eſt d'ailleurs un mécompte ſenſible de faire choix de ſaint Paul par préférence aux autres Apôtres, & de le citer ſeul en témoignage contre l'authenticité de la Réſurrection corporelle de Jeſus-Chriſt. Ne diriez-vous pas qu'on ne peut trouver dans les écrits de cet Apôtre aucune trace du ſentiment contraire? Toutefois, c'eſt ce même ſaint Paul qui dit du Sauveur, qu'il eſt reſſuſcité le *troiſiéme jour*, ſelon la prédiction. C'eſt ce même ſaint Paul qui dit de Jeſus-Chriſt, qu'après ſa mort il s'eſt fait *voir* à Céphas, puis aux onze Apôtres. C'eſt ce même ſaint Paul qui dit de Jeſus-Chriſt, qu'en une fois ſeule il avoit *reparu viſible* à plus de cinq cens freres, dont plu-

plusieurs vivoient encore. C'est ce même saint Paul qui dit de Jesus-Christ, qu'il s'est *montré* à Jacques, ensuite à tous les Apôtres. Enfin c'est ce même saint Paul qui dit, parlant de lui-même, qu'il a *vû* Jesus-Christ après tous les autres, & qui fonde la résurrection corporelle des morts à la fin des temps, sur la Résurrection *corporelle* de Jesus-Christ. Après cela que le sage Lecteur juge des raisonnemens de Spinosa, qu'il dise si l'on peut porter l'abus de la Philosophie à des excès plus énormes.

LIV. II. CHAP. XIII. 1. COR. c. 15. vers. 6. & seqq.

Dieu qui lit dans les cœurs, m'est témoin que j'évite ici tout déguisement, & qu'au moins selon mes forces, j'expose le raisonnement de Spinosa dans toute la sienne. Neanmoins parceque les hommes sont défians, qu'ils appellent suppression artificieuse ce qui n'est omis qu'en faveur de la précision, & qu'après tout on se doit aux foibles comme aux forts, je consens à produire le texte original du Philosophe qui nous attaque.

On pense, dit-il, que la Résurrection de Jesus-Christ a été réelle, parceque les Apôtres en déposent la vérité. Mais pourquoi citer ici les Apôtres? Ils n'ont crû (*a*) voir le Sauveur vi-

(*a*) Hic addo quod si attendas ad hæc, quod scilicet Christus, non Senatui, nec Pilato, nec cuiquam infidelium, sed Sanctis tantummodo apparuerit, & quod Deus neque sinistram, neque dextram habeat, nec in loco, sed ubique secundùm essentiam sit, & quod materia ubique sit eadem, & quod Deus in spatio quod fingunt imaginario sese non manifestet, & quod denique corporis humani compages intra debitos limites solo aëris pondere coerceatur, facile videbis hanc Christi apparitionem non absimilem esse illi quâ Deus Abrahamo apparuit, quando hic vidit homines quos ad secum prandendum invitavit. At dices Apostolos omnes omninò credidisse quod Christus à mor-

LIV. II. CHAP. XIII. vivant après ſa mort, que comme Abraham croyoit voir Dieu même dans ces images vuides qu'il preſſoit de s'arrêter chez lui; comme les Iſraëlites croyoient que l'Eternel s'étoit rendu viſible aux milieu d'un tourbillon de flâme; comme tous les Juifs penſoient qu'il mar-

te reſurrexerit, & ad Cœlum reverà aſcenderit, quod ego non nego: Nam ipſe etiam Abrahamus credidit quod Deus apud ipſum pranſus fuerit; & omnes Israëlitæ, quod Deus è cœlo igne circumdatus ad Montem Sinai deſcenderit, & cum iis immediatè locutus fuerit, cum tamen hæc, & plura alia, apparitiones ſive revelationes fuerint captui & opinionibus eorum hominum accommodatæ, quibus Deus mentem ſuam revelare voluit. Concludo itaque Chriſti à mortuis Reſurrectionem reverà ſpiritualem, & ſolum fidelibus ad eorum captum revelatam fuiſſe, nempè quod Chriſtus æternitate donatus fuit, & à mortuis [mortuos hic intelligo eo ſenſu quo Chriſtus dixit: Sinite mortuos, mortuos ſuos ſepelire] ſurrexit, ſimul atque vitâ & morte ſingularis ſanctitatis exemplum dedit, & eàtenus Diſcipulos ſuos à mortuis ſuſcitat, quatenus ipſi hoc vitæ genus, & mortis exemplum ſequuntur. Nec difficile erit totam Evangelii doctrinam ſecundùm hanc hypotheſim explicare. Imo *Cap.* 15. *Ep.* 1. *ad Corinth.* ex ſolâ hac hypotheſi explicari poteſt, & Pauli argumenta explicari poſſunt . . . . . , Quidquid ſit, an credis quando Scriptura ait, quod Deus in nube ſe manifeſtaverit, aut quod in Tabernaculo, & in Templo habitaverit, quod ipſe Deus naturam nubis, Tabernaculi, & Templi aſſumpſerit? SPINOS. *Henrico Oldenburgio. Epiſt.* 25.

Fateor quidem [*Reſurrectionem Chriſti*] iis narrari circumſtantiis, ut negare non poſſimus ipſos Evangeliſtas credidiſſe Chriſti corpus ſurrexiſſe, & ad Cœlum aſcendiſſe, ut ad Dei dexteram ſedeat, & quod ab infidelibus potuiſſet etiam videri, ſi unà in iis locis adfuiſſent, in quibus ipſe Chriſtus Diſcipulis apparuit: in quo tamen, ſalvâ Evangelii doctrinâ, potuerunt decipi, ut aliis etiam Prophetis contigit, cujus rei exempla in præcedentibus dedi. At Paulus cui etiam Chriſtus apparuit poſteà, gloriatur quod Chriſtum, non ſecundùm carnem, ſed ſecundùm ſpiritum noverit. *Ibid.*

marchoit devant eux en forme de colomne brillante, qu'il habitoit enfin dans le Temple, & dans le Tabernacle. Il eſt clair, pourſuit le nouveau Commentateur, qu'en ces diverſes rencontres Dieu s'accommodoit à la groſſiére intelligence de ſon Peuple : il n'eſt pas moins évident que les Apôtres, dreſſez à l'uſage des ſens myſtiques, dirent qu'ils avoient vû Jeſus-Chriſt reſſuſcité, parcequ'ils ſçavoient que le ſacrifice volontaire de ſa vie l'avoit revêtu de l'immortalité ; opinion ſi conſtante que ſaint Paul n'héſite pas de ſoûtenir, qu'il ne connoît point Jeſus-Chriſt ſelon la chair, mais ſelon l'eſprit. LIV. II. CHAP. XIII.

Cette explication eſt une de ces penſées myſtérieuſes dont Spinoſa ne s'ouvroit qu'à ſes fidéles Diſciples. Nous ne la trouvons auſſi que dans le recueil de ſes Lettres : Ouvrage poſthume d'autant plus cher aux incrédules qu'il eſt plus rare, & que l'impiété s'y tient dans une obſcurité plus profonde. Je ne dirai point ici que ces doctrines ſécrettes ſont déja condamnées par leur propre ſécret ; je dirai ſeulement que pour l'intérêt de Spinoſa, même pour leur propre gloire, ſes ſectateurs ne ſçauroient trop nous cacher ſes viſions, ſes ſonges & ſes chiméres. Le grand jour les diſſipe en effet, & ils ne ſeroient plus, ſans la nuit qui les dérobe à la multitude.

Ce ſubtil interpréte de nos Ecritures nous défend de déférer au récit des Apôtres ſur la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. Et pourquoi refuſerons-nous d'y déférer ? Parcequ'ils ont crû voir ce qu'ils n'ont point vû. Mais vous qui le prétendez ainſi, de grace à quels ſignes avez-vous découvert qu'ils nous trompent après s'être trompez eux-mêmes ? C'eſt qu'Abraham n'a point vû Dieu ; c'eſt que l'Eter-

LIV. II. CHAP. XIII.

nel n'étoit point renfermé dans la colomne lumineuſe ; c'eſt qu'il ne réſidoit point dans le Temple ; c'eſt qu'il n'habitoit point dans le Tabernacle même. Quel raiſonnement, ô Ciel! Quelle conſéquence ! Quoi! Parceque les Patriarches à qui Dieu s'eſt révélé ; parceque tous les Juifs n'ont point vû celui qui eſt inviſible aux ſens, parcequ'ils n'ont été certains de ſa préſence, que par les ombres miraculeuſes ſous leſquelles il daignoit s'envelopper ; parceque l'Etre qui n'eſt qu'Eſprit, n'étoit pas reſſerré dans les courtes bornes du Temple & du Tabernacle, vous ſoûtenez que les Apôtres n'ont point vû réellement le Corps de Jeſus-Chriſt après ſa réſurrection, tel qu'ils l'avoient vû mille fois avant ſa mort? Quel rapport, quel trait de convenance trouvez-vous dans la comparaiſon de ces faits ?

Je penſe à l'avantage des incrédules. Je n'ai garde de ſoupçonner qu'il ne reſte en eux ni trace de droiture, ni veſtige de ſincérité. Qu'ils écoutent donc ceci. Quelle idée leur donneroit de lui-même, celui qui feroit ce raiſonnement bizarre : On n'a point vû de corps ſi l'on n'a point vû d'ame. Or très-conſtamment on n'a point vû d'ame. Donc on n'a point vû de corps ? Ils plaindroient ſans doute un eſprit ſi égaré : & au fonds on ne pourroit que le plaindre ; car il ſeroit ſuperflu de lui répondre. Tel cependant, & preſque ſans y rien changer, eſt l'argument de Spinoſa, de ce profond méditatif qui devoit révéler à toute la Terre ce que toute la Terre ignoroit. Il ne l'a pas trompée. Elle ignoroit effectivement qu'un homme pût être aſſez téméraire, pour expoſer avec confiance de ſi viſibles paradoxes.

Mais vainement on tente de s'en garantir quand

quand une fois l'orgueil du ſyſtême, & la paſſion d'inventer ont corrompu la ſimplicité naturelle. On croit dans ſes hardieſſes n'éviter que l'écueil du préjugé, c'eſt la raiſon elle-même qu'on abandonne. Car qu'y a-t'il de plus légérement prononcé que l'accuſation de préjugé. Preſque toûjours on le confond avec les ſentimens reçûs. Illuſion. Le préjugé, pour le définir ſainement, eſt une opinion ſans principe, ou qui n'en a que de faux. Or pourquoi les ſentimens autoriſez dans la multitude auroient-ils ce vice eſſentiel? Avant tout il faudroit donc au moins le démontrer, faire voir que nos preuves ſont puériles, ou nous convaincre d'en manquer. Le fait-on? Sans ſortir du point que je traite, les Déiſtes, les Spinoſiſtes, & les autres donnent-ils atteinte aux fondemens de la foy Chrétienne ſur la Réſurrection de Jeſus-Chriſt? Avant que de produire leurs conjectures, renverſent-ils nos raiſonnemens? Point du tout. On ne nous oppoſéra que de petites ſubtilitez & des jeux de mots; on les donnera comme des principes inébranlables. Nous les ruinerons. Nos réponſes ſeront des proteſtations ſuperfluës, nos preuves des ſuites du préjugé, & nous des hommes crédules. C'eſt la déciſion de l'impie, & vous n'en appellerez pas. Le triomphe n'eſt-il pas bien glorieux, quand on s'adjuge ainſi la victoire de ſa pleine autorité?

LIV. II. CHAP. XIII.

CHAPITRE XIV.

Que Jeſus-Chriſt a envoyé le Saint Eſprit à ſes Apôtres & à ſon Egliſe, ſelon que les Prophétes, & lui-même l'avoient prédit.

LIV. II. CHAP. XIV.

JE l'ai déja remarqué, le premier deſſein de Dieu dans l'économie de ſa providence, étoit l'établiſſement de l'Egliſe. C'eſt dans le ſein de cette Epouſe que les élus devoient un jour prendre naiſſance; c'eſt de ſa bouche que devoit ſortir la parole du ſalut, & ſon régne commencé dans le temps, ne devoit avoir d'autres bornes que l'éternité.

Il ne ſuffiſoit pas, en effet, que nous portaſſions au milieu de nous-mêmes une loy qui nous avertît du devoir. Nos paſſions plus puiſſantes qu'elle, avoient enfin trouvé l'art de la faire taire, ou de ne lui faire dire que ce qui flatte. Ce n'étoit point aſſez que Moïſe, au nom de l'Eternel, fût venu nous en annoncer les préceptes; ils n'aſſujétiſſoient que les dehors; & c'étoit le fond même de nos cœurs qu'il falloit dompter. Diſons-le; puiſqu'il eſt vrai, la miſſion même de Jeſus-Chriſt, toute merveilleuſe qu'elle eſt, ne pouvoit remplir encore tout le plan des deſſeins de Dieu ſur nous. Ce grand événement, préparé de ſi loin, rélévé par tant d'Oracles, imploré par tant de vœux, n'étoit qu'un bien paſſager, infructueux aux ſiécles poſtérieurs, ſi rien n'en eût perpétué la vertu. Il étoit néceſſaire que celui qui venoit inſtruire le Monde des vérités que le Monde ignoroit, y laiſſât des hommes fidéles à ce précieux dépôt,

&

& capables de le tranſmettre dans ſa pureté; des hommes revêtus d'une partie de ſa puiſſance, chargez de la communiquer de proche en proche à ceux qui les ſuivroient, & de perpétuer la foy par les mêmes moyens qui avoient eu le pouvoir de l'établir d'abord. C'eſt qu'avec la Religion la plus ſainte, nous avions beſoin d'un ſecours aſſidu qui la défendît contre notre inconſtance. Il falloit un guide infaillible qui fixât le ſimple dans l'ancienne voye, & un juge qui confondît le novateur amoureux de la ſienne. Il falloit un Ordre, un Miniſtère public, un Apoſtolat immuable qui ſans ceſſe reçût & répandît les dons de l'Eſprit, conſolateur, de l'Eſprit de charité, de paix, de force & de ſainteté. LIV. II. CHAP. XIV.

C'eſt auſſi ce que l'ancienne Alliance promettoit à la nouvelle. Liſez ce qui en eſt écrit de page en page dans les Prophétes. *Je répandrai des eaux ſur celui qui eſt altéré*, dit Dieu dans Iſaïe; *je ferai couler des rivières ſur les terres arides; je répandrai mon Eſprit ſur votre poſtérité, & ma bénédiction ſur tous ceux qui naîtront de vous.* De longs commentaires ſur ce texte ſeroient ſuperflus. Eſt-il quelqu'un fait au ſtyle des Prophétes, qui ne ſoit inſtruit que c'eſt d'ordinaire ſous l'image & la figure des eaux, qu'ils aiment à repréſenter les dons de l'Eſprit ſaint, & les effets de ſa grace? Cette *poſtérité* qui doit recevoir *l'Eſprit & la bénédiction* de l'Eternel, de qui eſt-elle encore, ſinon du Médiateur dont il eſt viſible que le Prophéte trace ici tous les caractères? ISAI. c. 44. verſ. 3.

Mais écoutons. Vous allez entendre des paroles plus préciſes, & plus fortes encore. *Après ces choſes, & dans les derniers jours, il arrivera*, dit Dieu par la bouche de Joël, JOEL. c. 2. verſ. 28. & ſuiv.

LIV. II. CHAP. XIV.

que je ferai deſcendre mon Eſprit ſur toute chair. Vos fils & vos filles prophétiſeront. Vos anciens auront des ſonges d'enhaut, & vos jeunes gens auront des viſions. Dans ces mêmes jours, *mon Eſprit coulera ſur mes ſerviteurs & ſur mes ſervantes, je ferai des miracles au Ciel & ſur la terre; ſang, feu, & vapeur de fumée. Mais avant* que paroiſſe le jour du Tout-puiſſant, *le Soleil ſe couvrira de ténébres, & la Lune ſera comme de ſang;* & il arrivera que *quiconque invoquera le nom de l'Eternel, ſera ſauvé; car le ſalut ſera ſur la montagne de Sion, & à Jéruſalem.* Que le lecteur s'arrête un inſtant pour mieux comprendre la ſuite & la force de ces textes, ſi toutefois il n'a prévenu de lui-même, ce que j'ai deſſein de lui dire.

Dieu promet d'envoyer à ſes *ſerviteurs* le don de Prophétie. Comment? Eſt-ce donc, qu'elle n'étoit pas déja le privilége de l'ancien Peuple? Et n'eſt-ce pas à ce caractère ſurtout qu'on le diſtinguoit de tous les autres? Oui, ſans doute. Mais une grace ſi marquée devoit être répanduë avec plus de profuſion encore. Un temps devoit venir, où le Seigneur confieroit ſes ſécrets, & les profonds myſtères de ſon Conſeil, non plus, comme auparavant, à un petit nombre d'hommes choiſis, & épars dans une longue ſuite de ſiécles, mais dans les mêmes jours, & à une multitude innombrable; mais ſans diſtinction, *ſur ſes ſerviteurs & ſur ſes ſervantes;* mais aux vieillards & aux enfans; mais à toute chair qui confeſſeroit ſon nom, & qui croiroit en lui par ſon Fils. Un temps devoit venir, où la vertu des miracles ſeroit plus éclatante, plus diverſifiée, plus générale parmi les enfans de Dieu: un temps, où chacun *n'auroit plus beſoin*

JEREM. c. XXXI.

ſoin d'enſeigner ſon frere, & de lui dire: Connoiſſez le Seigneur; parceque ſon Eſprit ſeroit lui-même le légiſlateur ſecret, & le maître intérieur qui donneroit aux hommes ſes divines leçons: enfin, un temps, où toute diſtinction entre les Peuples ſeroit abolie, où l'héritier de la maiſon perdroit ſes priviléges ſur l'étranger, où toutes les Nations, comme une grande famille, ſeroient raſſemblées dans l'unité du même culte, dans la profeſſion de la même foy, dans l'eſpérance aux mêmes promeſſes. Et à quelle époque étoit fixée une révolution ſi heureuſe? Tous les Prophétes vous répondent: c'étoit *dans les derniers jours*; c'eſt-à-dire, quand il n'y auroit plus de Prophéties ni de Prophétes en Iſraël. *Dans les derniers jours*; c'eſt-à-dire, quand la chaire de Moïſe ſeroit voiſine de ſa chûte, quand les cérémonies de la Loy ſeroient ſur leur déclin, & prêtes à diſparoître avec la Loy elle-même, à la préſence de la vérité dont elles n'étoient que les figures & les ombres. *Dans les derniers jours*; c'eſt-à-dire, quand la Nation, autrefois ſi chérie, ne devoit plus faire un Peuple à part, ſéparée des autres par ſon alliance particuliére, & que diſperſée dans toutes les parties de l'Univers, elle alloit y donner en ſpectacle ſon infidélité, ſa réprobation, ſa honte, & ſes malheurs. Me demandez-vous une datte plus poſitive encore? Reliſez les paroles de Joël; c'étoit lorſque le Meſſie auroit annoncé *le ſalut dans Jeruſalem, & ſur la montagne de Sion*, où la Loy nouvelle devoit prendre naiſſance, ſelon un autre Prophéte; c'étoit, pour tout dire, lorſqu'à la mort de ce même Meſſie, *le Soleil auroit refuſé ſa lumiére*, & ſe ſeroit *couvert d'épaiſſes ténébres*. Mais citons un autre Prophéte, Je-

LIV. II. CHAP. XIV. verſ. 34.

ISAI. 2.

LIV. II. CHAP. XIV.

sus-Christ lui-même. Prêt de finir sa carriére mortelle, & d'entrer dans sa gloire, il dit à ses Apôtres: *Je prierai mon Pere, & il vous donnera un autre Consolateur; l'Esprit de vérité qui demeurera avec vous, & qui sera au milieu de vous. Je ne vous laisserai point orphelins*, leur dit-il encore, *il vous est utile que je m'en aille; car si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais, je vous l'envoyerai. C'est en lui que vous serez baptisez dans peu de jours, c'est lui qui vous instruira de toute vérité; c'est lui qui rendra témoignage de moi*; c'est lui *qui vous annoncera ce qui doit arriver*. Par la descente de ce divin Esprit sur eux, ils devoient être changez en d'autres hommes; ils devoient faire les mêmes œuvres que Jesus-Christ, & *de plus grandes encore*. Ils devoient *chasser les démons, parler des langues qui leur étoient inconnuës, guérir les infirmes, fouler aux pieds les serpens, & ne rien craindre de leur poison*. C'étoit de la fécondité de cet Esprit que devoit naître l'Eglise; c'étoit de sa force qu'elle devoit recevoir son immuable stabilité, c'étoit de son assistance indefectible qu'elle devoit emprunter son autorité. Voilà ce que promettoient les anciennes Ecritures, & ce que Jesus-Christ en quittant la terre s'étoit engagé de faire pour les siens. Cet engagement a-t'il été rempli? Ces promesses ont-elles eu leur effet? L'éclaircissement de cette question est le point que nous entreprenons de traiter, & nous espérons le faire avec assez de succès pour ne point laisser de ressources aux contradicteurs.

JOAN. c. 14. vers. 16. *Id.* c. 15. *Id.* c. 16 *Id.* c. 20. *Act.* c. 1. JOAN. c. 14. vers. 11. 12. MARC. c. 16. vers. 17.

Dès que Jesus-Christ fut monté au Ciel, & assis à la droite de son Pere, les Apôtres pleins de la plus ferme confiance dans ses promes-

meſſes, ſe diſpoſent à en recevoir les effets, par la retraite, le ſilence, le jeûne & la prié-re. *Durant qu'ils étoient tous dans le même lieu, on entendit tout d'un coup un grand bruit, comme d'un vent impetueux qui venoit du Ciel, & qui remplit toute la maiſon où ils étoient aſſemblez. Au même temps, ils virent paroître comme des langues de feu, qui ſe partagerent, & qui s'arrêterent ſur chacun d'eux. Auſſitôt ils furent tous remplis du ſaint Eſprit, & ils commencerent à parler diverſes langues, ſelon que le ſaint Eſprit leur mettoit les paroles dans la bouche. Or il y avoit alors dans Jéruſalem des Juifs religieux & craignant Dieu, de toutes les Nations qui ſont ſous le Ciel. Après donc que ce bruit ſe fut répandu, il s'en aſſembla un grand nombre qui furent tous épouvantez de ce que chacun d'eux les entendoit parler en ſa langue. Ils en étoient tout hors d'eux mêmes, & dans cette ſurpriſe, ils ſe diſoient l'un à l'autre : ces gens là qui nous parlent, ne ſont ils pas tous Galiléens ? Comment donc les entendons nous parler chacun la langue de nôtre pays? Parthes, Medes, Elamites... nous les entendons tous parler chacun en nôtre langue des merveilles de Dieu. Etant donc étonnez, & ne pouvant comprendre ce qu'ils voyoient, ils ſe diſoient : que veut dire cecy ? Mais d'autres s'en moquoient, & diſoient : c'eſt qu'ils ſont yvres, & pleins de vin nouveau. Alors Pierre, accompagné des onze Apôtres, éleva ſa voix & leur dit : ô Juifs, & vous tous qui demeurez à Jéruſalem, conſidérez ce que je vais vous dire ; & ſoyez attentifs à mes paroles. Ces perſonnes ne ſont pas yvres, comme vous le penſez, puiſqu'il n'eſt encore que la troiſiems heure du jour, mais c'eſt ce qui a été dit par le Prophéte Joël .... O Iſraëlites,* LIV. II. CHAP. XIV *Act. c. 2. verſ. 1. & ſuiv.*

LIV. II. CHAP. XIV.

vous ſçavez que Jeſus de Nazareth a été un homme que Dieu a rendu célébre parmi vous par les merveilles, les prodiges, les miracles qu'il a faits par lui au milieu de vous. Cependant vous l'avez crucifié, & vous l'avez fait mourir par la main des méchants, vous ayant été livré par un ordre exprès de la volonté de Dieu, & par un décret de ſa preſcience. Mais Dieu l'a reſſuſcité . . . . & nous ſommes tous témoins de ſa réſurrection. Il a été élévé par la puiſſance de Dieu, & ayant reçû l'accompliſſement de la promeſſe que ſon Pere lui avoit faite d'envoyer le ſaint Eſprit, il a répandu cet Eſprit ſaint que vous voyez & que vous entendez maintenant. Que toute la Maiſon d'Iſraël ſçache donc certainement que Dieu a établi Seigneur, & reconnu pour ſon Chriſt ce Jeſus que vous avez crucifié. Tel eſt le recit ſimple que fait ſaint Luc du plus grand événement que le ſoleil ait éclairé jamais. Si ce récit eſt faux, tous ceux qui nous viennent de la même main, le ſont auſſi, nous le confeſſons. Mais, s'il n'eſt, comme nous le prétendons, que l'expoſé fidéle d'un fait certain, que de lumiéres il répand ſur les autres preuves de la Religion Chrétienne, & combien leur autorité s'en accroît! Commençons.

Ou les Apôtres ſe ſont fait illuſion à eux-mêmes, & ont cru voir des langues de feu qu'en effet ils ne voyoient pas, entendre un bruit qu'ils n'entendoient point, parler un langage qu'ils ne parloient pas: ou ſur tous ces faits ils en ont impoſé aux autres par un odieux artifice: ou bien enfin par un concert également indigne, ils ont engagé des hommes auſſi trompeurs qu'eux à ſe déclarer témoins de prodiges imaginaires, inventez ſeu-

le-

lement pour faire honneur à la mémoire de Jeſus-Chriſt. De ces trois ſuppoſitions choiſiſſez celle qui vous plaira ; je les maintiens toutes trois d'une égale abſurdité. LIV. II. CHAP. XIV.

Qu'un homme ait eu l'imagination égarée, & durant la veille les ſens aſſez troublez, pour ſe perſuader ſérieuſement que ſes propres fantômes étoient autant de réalitez, ce n'eſt pas un renverſement ſi ordinaire à la foibleſſe de notre raiſon, qu'on puiſſe le ſuppoſer ſans preuve. Celui qui auroit eu le malheur de tomber dans un écart ſi palpable, auroit donné bien tôt le ſpectacle de ſçenes, & d'erreurs plus déplorables encore, & plus humiliantes. Toutes ſes démarches, tous ſes diſcours, tout le corps de ſa conduite auroient trahi le dérangement de ſon eſprit; un état ſi triſte n'eût obtenu que le ſentiment de la pitié, jamais celui de l'admiration. Or vous voyez ici tout l'oppoſé. Pierre qui le premier annonce les prodiges dont il ſe dit le témoin, celui-là même qui n'agueres avoit donné tant de marques de ſa foibleſſe, de ſes préjugez, de ſon ignorance même, ſe montre tout à coup plein de courage & de force; ſes diſcours ſe ſont annoblis; il pénétre le ſens profond des Ecritures, il en développe les myſtères, il en éclaire les ténébres, il en explique les prophéties, & il le fait avec tant de préciſion & de lumiére que ceux qui l'entendent s'écrient tout étonnez : *eſt-ce là un de ceux que nous avons vûs ſans connoiſſance, ſans culture, ſans lettres?* Act. c. 4. verſ. 13. Je dirai de même à l'Incrédule: eſt-ce donc un tel homme que vous accuſez d'avoir pris les rêveries de l'imagination pour des véritez, les vaines penſées qui lui montoient dans le cœur pour des inſpirations, & en un mot, d'avoir appellé

LIV. II. CHAP. XIV.

Dieu tout ce qu'il ſongeoit? Mais quoi! Tous les autres Diſciples, les onze Apôtres renfermez dans les mêmes lieux où le prodige parut, eurent-ils le même jour, & au même inſtant, les mêmes ſonges? Voudrez-vous dire auſſi que tous ſe trouvérent à la fois transformez en autant d'inſenſez, ſéduits par le même fanatiſme, tranſportez du même enthouſiaſme, ou aveuglez par la même crédulité, comme il vous plaira de le nommer? Je permets de le croire, ſi l'on ne voit pas que le ſens humain réſiſte à cette bizarre ſuppoſition, & ſi l'on ne me reproche pas à moi-même de conſumer trop de temps à la réfuter.

Il en faudra donc venir à la ſeconde reſſource & prétendre que les Apôtres feignant d'être animez par le ſaint Eſprit qu'ils n'avoient pourtant pas reçu, trouvérent l'art de le perſuader aux autres. Mais cette conjecture, de quelque côté qu'on l'enviſage, n'eſt pas moins inſoûtenable que la premiére. Obſervez les circonſtances où ſont les Diſciples, lorſqu'ils racontent l'effuſion du ſaint Eſprit ſur eux. C'eſt peu de jours après le ſupplice de Jeſus-Chriſt, & dans le temps où la Nation eſt encore toute fumante du ſang de leur maître; c'eſt durant qu'elle recherche, avec la haine la plus allumée, quiconque oſe ſe dire le témoin de ſa réſurrection. Or je le demande, un peuple ainſi diſpoſé, l'étoit-il à ſe laiſſer ſurprendre? Par qui? Par ſes ennemis les plus déclarez. Et comment? Par l'artifice le plus groſſier, & le plus facile à découvrir. Qui pourra croire un ſemblable paradoxe? Ce n'eſt point aſſez. Pour la publication des merveilles qu'ils ont réſolu de répandre, les Diſciples choiſiſſent les jours de la plus grande ſolemnité,

nité, ces jours où les Juifs raſſemblez de tous les païs du Monde ſe trouvent à Jéruſalem. Ici je continue de le demander. Eſt-ce la circonſtance d'un concours ſi général qu'on affecte de prendre, quand on n'a que le deſſein de tromper? Qui ne ſçait que l'impoſture évite le grand jour, que c'eſt dans le ſécret qu'elle trame ſes complots, & qu'elle ne fuit rien tant que le nombre des obſervateurs? Enfin, que diſent les Diſciples pour convaincre que le ſaint Eſprit eſt deſcendu ſur eux? Ils offrent de parler; que dis-je? Ils ſe préſentent, & parlent des langues qu'ils n'ont point appriſes; ils ſe font entendre à chacun ſelon celle qui lui étoit propre & naturelle. Je ferai là-deſſus une derniére queſtion. Seroit-il poſſible que des fourbes euſſent été aſſez malhabiles pour s'engager par une telle épreuve à la vérification de ce qu'ils avançoient? Sont-ce là les moyens qu'employe la fraude? Diſons-le: de tels moyens ne ſont-ils pas évidemment le contraire de l'artifice? LIV. II. CHAP. XIV.

Il vous reſte à dire que les Apôtres, pour ſauver au moins dans la poſtérité l'honneur des prédictions de leur maître, avoient intéreſſé des hommes à s'avoüer témoins de leurs prodiges impoſteurs. Mais que ce réfuge eſt mal aſſûré! Je ne remarquerai point, parceque je l'ai fait ailleurs, que le menſonge ne ſe donne point de complices, s'il ne les engage par l'appas des bienfaits, & que les Apôtres n'en avoient point à répandre, eux qui n'avoient à partager que les perſécutions & les peines qu'ils enduroient. Je ne dirai qu'un mot; c'eſt qu'il ne vous ſuffit pas ici de ſuppoſer un petit nombre de fourbes attachez aux Diſciples, & prêts à favoriſer leur im- Voyez ci-deſſus l. 2. c. 13.

LIV. II. CHAP. XIV.

impoſture. Il faut que vous en ſuppoſiez par toute la Terre. Il faut que vous en ſuppoſiez chez les Parthes, chez les Medes, chez les Elamites. Il faut que vous en ſuppoſiez de la Judée, de la Méſopotamie, de Pont, & de la Cappadoce. Il faut que vous en ſuppoſiez de l'Aſie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Egypte, & de la Lybie. Il faut que vous en ſuppoſiez de Rome, de Créte, de l'Arabie, & de toutes les parties de l'Univers; car c'étoient des hommes venus de ces Régions lointaines qui entendoient, ou qui déclaroient entendre chacun la Langue de leur Païs dans celle que parloient les Apôtres. Imaginez donc, & ſoûtenez en même temps, que les Diſciples de Jeſus-Chriſt avoient ménagé de ſécrettes correſpondances avec cette multitude innombrable de proſélytes & de Juifs; qu'ils avoient concerté leur intrigue avec tous ces Peuples, malgré la différence de leurs génies, de leurs caractères, de leurs intérêts, & de leurs mœurs. Puiſque vous avez commencé, & qu'auſſi bien votre cauſe le demande, hazardez tout, & ſoûtenez que ſans ſe connoître, même ſans s'entendre, ſi ce n'eſt par interprétes, ils trouvérent beau de ſe réünir pour tendre un piége aux races à venir; dites que pour s'accorder, même en peu de jours, ils employérent des reſſorts inconnus depuis eux; dites que douze pêcheurs éxécutérent ce que la puiſſance humaine la plus accréditée tenteroit en vain. Puis demandez à ceux à qui vous l'aurez dit, ſi pour le croire ils n'ont beſoin que de votre autorité. Quant à nous qui ne connoiſſons point ces frivoles ou abſurdes conjectures où vous mettez votre défenſe, nous qui nous renfermons dans la ſeu-

le

le preuve que fournit l'Hiſtoire, nous n'admettrons de difficultez que celles qui naîtront des entrailles du fait même. Or vous n'avez rien de cette nature à oppoſer à celui-ci. Rien n'eſt plus réel, ni dès-là moins conteſtable, qu'un miracle qui dans un ſeul jour a pour témoin toute la Terre; un miracle qui opére la converſion d'une grande partie de ceux qui le voyent; un miracle aſſez éclatant pour fonder la premiére Egliſe Chrétienne, dans les lieux mêmes où le Chriſtianiſme eſt en haine; un miracle que nul art ne peut contrefaire, & dont nul ſyſtême, ſi ce n'eſt celui de la Foy, ne peut rendre de raiſon tant ſoit peu vraiſemblable. Car c'eſt à ce point qu'il en faut revenir malgré ſoi. Voilà des hommes qui ſe diſent inſpirez, & qui parlent en effet des Langues différentes, toutes oppoſées pour la prononciation & pour le génie. Quel eſt le maître qui les leur a enſeignées, & dans un ſi court intervalle? Qui eſt-ce qui a lié dans leur mémoire tant d'idées diſtinctes à ce nombre prodigieux d'expreſſions qui leur correſpondent? Comment paſſent-ils ſi aiſément d'une Langue à l'autre, ſans héſiter jamais, ni ſur le choix des mots, ni ſur la variété des tours, ni même ſur les reſſemblances que l'imitation, ou le hazard introduiſent néceſſairement dans le divers langage des hommes? Par quel bonheur, au milieu de tant de Langues ſubitement infuſes, ne ſe méprennent-ils jamais ſur celle qui convient, ou qui ne convient pas à ceux qui les écoutent? Comment peuvent-ils éviter de les confondre, l'une avec l'autre, & de les altérer par ce mélange qui les détruiroit toutes? Durant dix-ſept ſiécles nous avons attendu, nous attendons encore que l'incrédule trouve

LIV. II. CHAP. XIV.

à

LIV. II. CHAP. XIV.

à tant de merveilles un dénoüement, je ne dis pas naturel & plauſible, je dis éxempt du contradictoire & de l'abſurde.

Mais je ne ſuis pas à la moitié de mes preuves. Il m'en reſte à expoſer de plus fortes, s'il eſt poſſible. Durant que la Terre étoit, pour ainſi dire, encore toute abreuvée des eaux du Déluge, l'orgueil toûjours vivant, malgré cet effroyable ſupplice, tenta d'élever une tour immenſe, comme pour braver le Ciel, & ſe préparer un azyle contre les eaux, s'il frappoit l'Univers une ſeconde fois. *Avant que de nous ſéparer, ſignalons-nous par un ouvrage immortel*, dirent les ſuperbes enfans de la Terre. En punition de ce projet, les langues ſe multipliérent, & les hommes ſurpris de ne ſe plus entendre, devinrent étrangers les uns aux autres. Après un ſi terrible effet de ſa colére, Dieu ſe reſſouvint pourtant de ſes miſéricordes; il promit à Abraham qu'en ſa poſtérité toutes les Nations ſeroient bénies, & dès lors toutes celles qui ſe formérent, & qui enſuite ſe ſéparerent à Babel, furent deſtinées à redevenir un même Peuple. Le remede à la diviſion des Langues fut préparé dans le don qu'eurent les Apôtres de les parler toutes, afin qu'un jour *toute diſtinction fût abolie entre le Juif & le Grec, entre le Barbare & le Scythe, & qu'il n'y eût plus en tous qu'un ſeul Jeſus-Chriſt, Dieu béni au ſiécle des ſiécles.* Mais ce grand Ouvrage ne pouvoit s'achever tout d'un coup. Pour le conduire à ſon terme, il étoit néceſſaire que la puiſſance des prodiges paſſât des Apôtres à leurs diſciples, & que les miracles operez par ceux-ci, ſerviſſent de nouvelle preuve à la poſtérité qui n'auroit pû voir les premiers. Il étoit néceſſaire que le mê-

COLOSS. c. 3. verſ. 11.

même Eſprit dont la vertu s'étoit déployée ſur les Apôtres, la déployât par eux ſur les autres enfants de la foy, & que le ſigne qu'il habitoit en eux ſe tranſmît de génération en génération, juſqu'au parfait accompliſſement de ſon œuvre. C'eſt auſſi ce qu'il a fait dans ſon Egliſe, ce que vous liſez de ligne en ligne dans les premiers monuments de ſon Hiſtoire.

LIV. II. CHAP. XIV.

Ouvrons les Epitres de ſaint Paul. Je trouve dans celle qu'il écrit aux Corinthiens, le dénombrement des dons ſurnaturels accordez aux premiers Chrétiens, & voici ſes paroles. *Il y a*, leur dit-il, *diverſité de dons, mais il n'y a qu'un même Eſprit. . . . or ceux qui en manifeſtent au dehors la préſence & l'efficace, il les communique à chacun pour l'utilité de l'Egliſe. L'un reçoit du ſaint Eſprit le don de parler avec ſageſſe : un autre reçoit du même Eſprit le don de parler avec ſcience : un autre reçoit le don de la foy par le même Eſprit : un autre reçoit du même Eſprit la grace de guérir les maladies : un autre le don de faire des miracles : un autre le don de la prophétie : un autre le don du diſcernement des eſprits : un autre le don de parler diverſes langues : un autre le don de l'interprétation des langues. Or c'eſt un ſeul & même Eſprit qui opére toutes ces choſes, diſtribuant ſes dons à chacun, ſelon qu'il lui plaît.* Plus bas il ajoûte : *Dieu a établi dans ſon Egliſe, premiérement des Apôtres : ſecondement des Prophétes : troiſiémement des Docteurs : enſuite ceux qui ont la vertu de faire des miracles : puis ceux qui ont le pouvoir de guérir les maladies : ceux qui ont le don d'aſſiſter les freres : ceux qui ont le don de gouverner : ceux qui ont le don des langues, & ceux qui ont le don de les inter-*

I. COR. c. 12. *& ſuiv.*

LIV. II. CHAP. XIV.

terpréter. Ecoutons encore : *Lorſque vous êtes aſſemblez, l'un eſt inſpiré de Dieu pour compoſer un Cantique, l'autre pour inſtruire : un autre pour révéler les ſécrets de Dieu : un autre pour parler une langue inconnuë ; un autre pour l'interpréter. Que tout ſe faſſe pour l'édification.* C'en eſt aſſez : fermons le Livre pour un moment, & raiſonnons.

Dans ce que je viens de lire, je voi une Egliſe Chrétienne, établie dans la premiére & la plus célébre ville du Monde après Rome. Je voi qu'un Apôtre écrit aux fidéles de cette Egliſe, que parmi ceux qui la compoſent, pluſieurs ſont enrichis des dons ſurnaturels. Je voi que loin de s'occuper à le prouver aux autres comme douteux, il le ſuppoſe comme inconteſtable & authentique. Que dois-je penſer d'un fait de cette nature ? Eſt-il une fable ? Eſt-il raconté de bonne foy ? Examinons le dans les régles les plus ſéveres de la Critique. Si c'eſt une fable, à qui veut-on la faire croire ? Eſt-ce à ceux qui vivoient en des lieux éloignez ; à ceux qui ne devoient vivre que long-temps après ; à ceux qui ne pouvoient le réfuter, ni le combattre par des preuves poſitives ? Non. C'eſt à ceux en qui & par qui le prodige s'opére, qu'on addreſſe la parole. C'eſt à eux que l'on dit : vous vous expliquez en diverſes langues, lors qu'ils ne parlent que la Grecque ; vous prophétiſez ; lorſqu'ils ont la certitude intime du contraire ; vous guériſſez les maladies ; dans le temps qu'ils n'ont en effet ni ce pouvoir, ni le ſoupçon de ce pouvoir. Encore une fois, à qui ſaint Paul écrit-il ? A des hommes tout récemment convertis, & encore tendres dans la foy ; à des Néophytes environnez d'Orateurs, & de Philoſophes dont la réputation atti-

attiroit en foule ou des disciples, ou des admirateurs, tous ennemis du Christianisme; à des hommes enfin qui se devoient joüer ouvertement de leur Apôtre, & de sa doctrine, s'ils le surprenoient ou dans le mensonge, ou dans le délire. Or sur cette hypothèse, dites-moi de grace, pouvoit-il entrer dans l'esprit de saint Paul, que sur la seule autorité de son affirmation, les Corinthiens croiroient posséder des dons qu'effectivement ils ne possédoient pas? Pouvoit-il se flatter qu'ils se prendroient à un tel piége? Nous disons mal; car ce n'eût pas été là un piége, il étoit trop grossier. Disons donc mieux. Pouvoit-il sans être lui-même au comble de l'illusion, imaginer qu'une Eglise entiére deviendroit fanatique tout à coup, qu'aucun n'y ouvriroit les yeux, & qu'enfin les plus crédules, s'il s'en trouvoit qui le fussent assez pour l'en croire, ne seroient pas désabusez bien-tôt par l'expérience? Ce n'est donc point une fable que raconte saint Paul. Mais si ce n'est point une fable, il est donc évident que les Prophéties ont été justifiées, & que Jesus-Christ ne pouvoit accomplir ses promesses avec plus d'éclat & de publicité.

LIV. II. CHAP. XIV.

Ce n'est point tout cependant. Parmi les Corinthiens remplis des richesses spirituelles, quelques-uns trop sensibles à l'éclat extérieur qu'elles faisoient rejaillir sur eux, & peut-être plus touchez de la gloire qu'elles procuroient, que sensibles aux avantages que l'Eglise en recevoit, préféroient aux autres dons, celui de parler diverses langues. Il y avoit même quelque confusion dans leurs assemblées. Ceux qui prophétisoient, vouloient tous parler; & ceux qui avoient le don des langues, n'attendoient pas toûjours que ceux qui avoient celui

LIV. II. CHAP. XIV.

lui de les interpréter fuſſent préſents. Il naiſſoit de ce deſordre mille inconvéniens dans l'Egliſe de Corinthe: & pour le bien entendre, il importe d'obſerver que le don des Langues réſidoit perſonnellement dans ceux qui les parloient, non dans les auditeurs, & que ceux-ci n'y comprenoient rien, & ne pouvoient en être édifiez, ſi quelque interpréte ne les leur expliquoit. Dieu l'avoit voulu de la ſorte. Quoiqu'il unît quelquefois le don des Langues à celui de l'interprétation, il les ſéparoit d'ordinaire; ſans doute, afin de détruire tout ſoupçon que ces langues euſſent été appriſes par des voyes naturelles. Il arrivoit ainſi qu'un homme étoit inſpiré de Dieu pour le prier, & pour chanter ſes louanges en langue Egyptienne, par éxemple, ou en langue Arabe, ſans néanmoins les entendre. Il n'auroit pû cet homme expliquer aux autres ce qu'il avoit dit par un mouvement ſurnaturel, en ces langues qui lui étoient inconnuës, quoi qu'il les prononçât ſi diſtinctement qu'un interpréte en auroit rendu le ſens précis, & qu'en effet il le rendoit toutes les fois qu'il étoit inſpiré pour le faire. Il n'auroit pû encore ce même homme rendre raiſon de la ſuite & de l'ordre de ſes paroles, parce qu'il n'y avoit aucune part; l'Eſprit ſeul agiſſoit en lui, ſeul il formoit en lui ſes diſcours, & au dedans lui révéloit des myſtères qu'il ſe chargeoit ſeul d'énoncer au dehors par la bouche de celui qu'il enſeignoit intérieurement.

Je dois faire obſerver de plus que par le don de la Prophétie, on n'entend pas ſeulement ici la connoiſſance de l'avenir. C'étoit encore l'intelligence des choſes les plus ſécrettes quoiqu'actuellement éxiſtantes, & la claire manifeſtation de ce qu'il y avoit de plus

plus intime ou de plus caché dans les replis du cœur. C'étoit enfin le développement des myſtères les plus profonds, & l'analyſe de ce qu'ils ont de merveilleux dans leurs rapports. Cela poſé, je reviens à la confuſion qui régnoit parmi les Fidéles de Corinthe, à l'occaſion des dons miraculeux, & j'éxamine les regles que l'Apôtre preſcrit à ces Fidéles. Reprenons ſa lettre.

Pour l'inſtruction de ceux qui mettoient au-deſſus des autres dons celui des langues, il repréſente que celui-ci, quoique deſirable, eſt pourtant le moins utile aux enfans de la Foi; que ſi quelque étranger arrivoit inopinément dans leurs aſſemblées, il les prendroit tous pour des inſenſez qui parloient ſans s'entendre; que lui-même, quoiqu'il poſſedât toutes les langues, s'il leur parloit de la ſorte, il le feroit ſans ſuccès & ſans fruit; qu'au contraire le don de la Prophétie eſt utile à tous, aux fidéles déja éclairez, parcequ'elle les éclaire encore plus ſur les points difficiles de la Religion; aux fidéles ſimples & moins inſtruits, parcequ'elle les affermit dans la foy; aux Infidéles; parcequ'elle leur découvre ce qu'il y a de plus ſécret en eux, qu'elle léve le voile qui les cache à eux-mêmes, & qu'à la vuë de ce prodige, ſe proſternant le viſage contre terre, ils adorent le Dieu qui rend un témoignage ſi ſenſible de ſa préſence parmi les ſiens. De là ſaint Paul conclut que s'il eſt bon de deſirer le don des langues, il faut demander qu'en même temps celui de les interpréter lui ſoit uni, & il finit par l'expreſſe défenſe d'uſer de ce premier don, lorſqu'on ſera privé d'interprétes, ou qu'on n'aura pas obtenu la grace de redire ſoi même en langage ordinaire & connu; ce qu'on aura dit, par le mou-

LIV. II. CHAP. XIV.

mouvement de l'Eſprit ſaint, en langue étrangére.

A l'égard du don Prophétique, il ordonne, afin que tout ſe faſſe pour l'édification, qu'il n'y ait jamais *plus de deux ou trois Prophétes qui parlent* dans les aſſemblées. Il veut que *ſi quelqu'autre de ceux qui ſont préſents reçoit une révélation, le premier garde le ſilence*, & il ajoûte: *ſi quelqu'un parmi vous croit être Prophéte & ſpirituel, qu'il reconnoiſſe que les choſes que je vous écris ſont les ordonnances du Seigneur.*

Ici quels nouveaux embarras pour l'Incrédule, & que répondra-t'il aux queſtions importunes que tous ces textes me donnent droit de lui faire? S'il n'y avoit point eu de dons miraculeux dans l'Egliſe de Corinthe, ſaint Paul lui auroit-il donné des régles ſur l'uſage qu'elle en devoit faire? Si dans cette Egliſe on ne parloit que la langue commune, en quoi l'ordre étoit-il troublé par ceux qui parloient des langues différentes? Qu'étoit-il beſoin d'interpréte pour expliquer aux autres un langage inconnu, ſi l'on ne s'exprimoit qu'en langue vulgaire? A quel propos exhorter les fidéles à demander à Dieu d'unir en eux le don de l'interprétation à celui des langues, ſi ces dons, même ſéparez, ne ſe trouvoient en aucun d'eux? Comment un interpréte comprenoit-il ce que la perſonne qui parloit n'entendoit, & ne pouvoit expliquer elle-même? Des ſons barbares proférez ſans ordre, & fortuitement, ſont-ils ſuſceptibles d'une traduction ſérieuſe? S'il y avoit un concert, une colluſion entre celui qui parloit, & le prétendu interpréte, comment ce ſigne miraculeux étoit-il principalement donné pour la converſion de l'Infidéle? Celui-ci pouvoit-il le regarder

garder comme un prodige, s'il n'eût été perſuadé que ſa propre langue étoit naturellement inconnuë à ceux qui la lui parloient, ou qui faiſoient la fonction de la lui interpréter, & que ni les uns, ni les autres ne l'avoient appriſe ? Mettrez-vous donc auſſi les Infidéles dans le complot, & leur ferez-vous favoriſer l'artifice préparé pour les ſéduire ? Si ceux qui parloient tant de langues, ſi ceux qui prophétiſoient, à prendre ce terme dans tous les ſens, étoient en petit nombre, & ſi ce privilége n'étoit pas commun dans l'Egliſe de Corinthe, quelle néceſſité de réduire à deux, ou à trois, ceux qui devoient parler dans les aſſemblées Chrétiennes ? Comment les Prophétes liſoient-ils dans les cœurs ? Comment révéloient-ils les ſécrettes penſées, je ne dirai pas de leurs freres, dont vous diriez peut-être qu'ils ſçavoient le caractère, le panchant, & les avantures, je dis des étrangers qu'ils ne connoiſſoient pas ? Comment les infidéles ſurpris de ce miracle ſe proſternoient-ils le viſage contre terre, adorant le Dieu qui manifeſtoit ainſi ſa puiſſance ? L'auroient-ils fait, ſi l'expérience perſonnelle ne les y avoit contraints ? Comment ſaint Paul dit-il, parlant de lui-même, qu'il a le don des Langues, s'il ne l'avoit pas reçû ? Comment a-t'il l'audace de le dire aux Corinthiens qui l'avoient pratiqué durant près de deux ans, & qui dès là n'auroient pas ignoré le contraire ? Dans quel eſprit leur donne-t'il ſur tous ces dons ſurnaturels des avis qu'il appelle *les ordonnances du Seigneur*, & dans quel eſprit les Fidéles de Corinthe eux-mêmes l'auroient-ils écouté, s'ils n'avoient rien vû, rien entendu, rien remarqué de merveilleux dans leur Egliſe ? Eſt-ce qu'ils n'auroient oſé le démentir ? Hé quel

LIV. II. CHAP. XIV.

LIV. II. CHAP. XIV.

crédit, quel pouvoir avoit-il donc ſur ces peuples, ſi ce n'eſt le crédit & le pouvoir que donne la vérité?

N'oublions pas d'obſerver ce qu'il ajoûte.

1. COR. c. 14. verſ. 36. *Vous n'êtes*, dit-il à ces mêmes Corinthiens, *ni les premiers qui ayent reçû l'Evangile, ni les ſeuls, & ce que je vous enſeigne, c'eſt ce que j'ai déja enſeigné à toutes les Egliſes des Saints.* Quoi! les mêmes prodiges éclatoient dans les autres Egliſes, & ils y étoient communs? Ouï. Ecoutez de quelle maniére il en

1. THESS. c. 1. verſ. 5. parle à celle de Theſſalonique. *La prédication que je vous ai faite de l'Evangile ne s'eſt pas bornée à de ſimples diſcours: elle a été confirmée par les miracles, par les dons que le ſaint Eſprit a répandus ſur vous, par la pleine certitude que leur évidence vous a donnée*, & qui vous rend le doute même impoſſible. *Gardez-vous donc*, leur dit-il après, *d'éteindre l'Eſprit en vous, & d'en venir à moins reſpecter le don de la Prophétie.* Quelles paroles! On voudroit aujourd'hui conteſter, anéantir, ſi l'on pouvoit, l'œuvre de Dieu, ravir à l'Egliſe la gloire de ſes premiers jours, mettre en queſtion la réalité des graces qu'elle a reçuës dans ſon origine; & voilà que ſaint Paul craint pour les fidéles que la multitude & l'abondance de ces dons ne leur en faſſent diminuer le prix. Le voilà qui tremble qu'accoûtumez à tant de merveilles, l'ingratitude, effet trop ordinaire des bienfaits aſſidus, n'en tariſſe la ſource. Eſt-il dans l'humanité de reſſentir ces naïves frayeurs, ou même de les feindre, quand on n'en a que des ſujets imaginaires? Eſpere-t'on par ces craintes affectées, en faire naître de ſérieuſes dans l'ame des autres, quand on ne leur donne pour objet qu'un fantôme dont ils connoiſſent le vuide? Diſputez tant qu'il

qu'il vous plaira. Pour moi, je dirai toûjours qu'on ne parle point de la ſorte, ſi l'on n'eſt ſoûtenu de la notoriété publique. Tant d'aſſûrances ne ſçauroient compatir avec des faits équivoques, & obſcurs. LIV. II. CHAP. XIV.

Auſſi ce que l'Apôtre avoit dit aux Corinthiens, & aux fidéles de Theſſalonique, je le trouve prouvé de nouveau dans ce qu'il écrit aux Galates. Il avoit converti ces peuples; mais après ſa retraite, de faux Apôtres, Juifs à demi Chrétiens, leur perſuadérent que la foy en Jeſus-Chriſt étoit inutile au ſalut ſans le ſecours de la circonciſion, & des autres cérémonies légales; enſorte que pluſieurs permirent, ou furent ſur le point de permettre qu'on les circoncît. Pour les ramener de cette erreur, & après les plus forts & les plus ſolides raiſonnemens, l'Apôtre leur parle ainſi : O *Galates inſenſez ! Qui vous a enſorcelez pour vous rendre ſi rébelles à la vérité, vous à qui Jeſus-Chriſt a été préſent* (par l'Evangile) *& en qui le myſtère de la Croix a été renouvellé* (par le Baptême?) *Je ne veux ſçavoir de vous qu'une ſeule choſe : eſt-ce par les œuvres de la Loy que vous avez reçu le ſaint Eſprit, ou par la Foy qui vous a été prêchée? . . . . . Celui qui vous communique ſon Eſprit, & qui opére parmi vous tant de miracles, le fait-il par les œuvres de la Loy, ou par la Foy qui vous a été annoncée?* On le voit; ce n'eſt point ici un mot rapide, moins encore un texte embarraſſé, dès-là ſujet à la variété des interprétations. C'eſt un fait clairement énoncé; un fait dont on prend à témoin ceux mêmes que l'on condamne; un fait que l'on poſe en principe, & qui ſert de baſe à la réfutation d'une erreur. Or qu'y a-t'il de plus démonſtratif, & de moins ſuſpect qu'une preuve de cette GALAT. c. 3. verſ. 1. 3. 5.

LIV. II. CHAP. XIV.

nature? Supposez pour un instant que les Galates n'ayent pas reçu le saint Esprit, & qu'il ne se fasse aucun miracle dans leur Eglise, on n'entend rien aux reproches que leur fait saint Paul; l'esprit s'y perd. Son raisonnement n'est plus un raisonnement sérieux; c'est une extravagance qui n'a point de nom. Ses avis ne portent plus sur rien, ils ne remédient à rien; c'est une dérision scandaleuse. Vous osez, auroient dit les Galates, avec indignation, vous osez nous appeller *insensez*, *charnels*, *& ensorcelez*, parceque nous joignons à la Loy de l'Evangile celle de Moïse, quoique nous ne fassions des miracles qu'en vertu de la premiére. Mais ces miracles sont des fruits de votre imagination; ils nous sont inconnus; on n'en voit ni ombre, ni trace dans notre Eglise. Laissez-nous donc embrasser la doctrine de nos Apôtres nouveaux, dès que vous n'avez que ces fictions à nous opposer. Telle, sans doute, auroit été la réponse des Galates. Et qui croira que saint Paul ne l'eût pas prévûë, ou qu'il s'y fût exposé, s'il avoit eu l'imprudence de leur faire une allégation fausse?

Deux autres faits sont rapportez dans le Livre des Actes, & forment, quand on les rassemble, la plus invincible preuve de la vérité des dons surnaturels dans les jours Apostoliques. Racontons ces faits, ils sont liez à des circonstances remarquables. Voici le premier.

ACT. c. 19. vers. 1. & suiv.

Saint Paul durant son séjour à Ephése, rencontre quelques Disciples, & leur demande si depuis leur conversion ils ont reçu le saint Esprit. Eux, étonnez de la question, lui répondent qu'ils ne sçavent pas même s'il y a un saint Esprit. C'est qu'ils n'avoient reçu que le Baptême prêché par saint Jean, pour pré-

préparer à la pénitence, & à la foy du Meſſie. L'Apôtre les fait baptiſer au nom du Seigneur Jeſus, & leur impoſe les mains, afin que le ſaint Eſprit deſcende ſur eux; & auſſitôt ils le reçoivent, ils parlent diverſes Langues, & commencent à prophétiſer. LIV. II. CHAP. XIV.

Un ſecond fait n'eſt pas moins important. Lorſque Philippe, l'un des ſept Diacres, eut annoncé l'Evangile dans Samarie, & qu'en préſence du peuple il eut opéré d'inſignes miracles, Simon, cet impoſteur ſi révéré par les Samaritains, lui qu'ils appelloient *la grande vertu de Dieu*, ſurpris des prodiges qu'il voit, demande le Baptême & le reçoit. Peu après arrivent Pierre & Jean pour conférer le ſaint Eſprit, & les dons miraculeux aux fidéles à qui Philippe n'avoit pû donner que le Baptême. Les Apôtres leur impoſent les mains, & à l'inſtant les voilà revêtus de tous les dons ſurnaturels. Simon déja ſi étonné des miracles que font les Apôtres, l'eſt encore plus de voir qu'ils en communiquent le pouvoir par la ſeule impoſition des mains. Il s'adreſſe à Pierre, & lui propoſe d'acheter de lui le privilége inoüi de faire le plus grand des miracles, celui d'en tranſmettre la puiſſance aux autres. *Que ton argent*, lui répond ſaint Pierre, *périſſe avec toi qui as cru que le don de Dieu pouvoit s'acheter*. Je laiſſe au Lecteur ſincére & non préoccupé, le ſoin de tirer lui-même toutes les conſéquences qui ſuivent naturellement de ces textes, & pour abréger, je me borne à une ou deux réfléxions ſimples.

On ignore juſqu'où peuvent monter les égaremens & les illuſions de l'eſprit humain, je l'avoüe. Jamais les plus ſages ne pourroient croire, ſi l'expérience d'autrui ne les y con-

LIV. II. CHAP. XIV.

contraignoit, que la raiſon pût ſe broüiller aſſez dans quelques hommes, pour leur transformer les objets, & ne réaliſer à leurs yeux que leurs propres ſonges. Malheureuſement tous les ſiécles ont fourni de ces éxemples humilians, & il n'y a point de Religion qui n'ait eu ſes fanatiques. Prêtons-nous donc à la plus étrange ſuppoſition qu'il ſoit poſſible de faire, & quoique détruite par tout ce qui précéde, forçons-nous à l'adopter pour un moment. Voulez-vous que les Apôtres n'ayent point attendu la deſcente du ſaint Eſprit? Voulez-vous qu'ils ne l'ayent point reçu, ni de la maniére qu'ils le racontent, ni d'aucune autre ſorte? J'y conſens. Voulez-vous qu'ils ſe ſoient trompez, juſqu'à croire qu'ils faiſoient des miracles qu'ils ne faiſoient pas? Je l'accorde, puiſque vous le déſirez. Voulez-vous encore que les premiéres Egliſes ayent déféré ſans éxamen à la crédulité de leurs Fondateurs? Je ne conteſte rien; je paſſe tout. Mais du moins obſervez une circonſtance; je ne demande qu'elle pour la déciſion de nos diſputes. Les Apôtres ne croyent pas ſeulement qu'ils font des prodiges. Ils vont bien au-delà. Ils prétendent que par la ſeule impoſition des mains, ils communiquent la puiſſance des miracles à quiconque a reçu leur Baptême. Ce Baptême, ils le donnent indiſtinctement aux Juifs & aux Gentils. Ils le donnent en particulier; ils le donnent en public; à des familles nombreuſes; à des troupes entiéres qui de toutes parts accourent pour les entendre; & ſi-tôt qu'ils ont prié pour ces Néophites, leur efficace priére attire ſur eux le ſaint Eſprit. Avec lui deſcendent tous les dons ſurnaturels, & ils en ſont inondez. Ce qui d'abord n'étoit que le privilége

vilége de l'Apoſtolat, devient le privilége commun de la multitude Chrétienne, & l'expérience qu'elle en fait lui en aſſûre la vérité. Ce n'eſt donc plus ici des Apôtres qu'il doit être queſtion. Penſez d'eux ce que vous voudrez. Il s'agit de ces Chrétiens nombreux, & répandus par tout où l'Evangile l'étoit. Or je demande s'ils étoient tous également abuſez. Je demande ſi le ſentiment, ſi les ſimples & ineffaçables lumiéres de la raiſon s'étoient pleinement éteintes en eux, & ſubitement. Répondez; mais auparavant de répondre, ne conſultez que le fait, & la droiture de votre cœur. Concevez-vous que Simon eût propoſé d'acheter *le don de Dieu*, ſi la puiſſance de Dieu n'eût pas relui dans ces dons univerſellement prodiguez aux ſiens? Si les baptiſez à qui l'on promettoit la puiſſance des miracles, ne s'étoient pas trouvé néanmoins plus puiſſans en œuvres après avoir reçu l'impoſition des mains, croyez-vous que la foy Chrétienne eût eu le plus foible ſuccès? Une Religion naiſſante au milieu de la Synagogue & du Paganiſme, n'auroit-elle pas périe dés le berceau, ſi on eût pû lui dire: Vous ne tenez rien de vos promeſſes; elles ne ſont que des vanteries folles & mépriſables. Croyez-vous enfin que la Réſurrection de Jeſus-Chriſt & ſon Aſcenſion euſſent paru des faits démontrez, ſi ceux qui atteſtoient ces prodiges & qui en perſuadoient les Peuples, n'en euſſent donné pour preuves que la communication d'un pouvoir chimérique qu'ils attachoient à l'impoſition des mains après le Baptême? Vous ſentez qu'ici tout réſiſte à la ſuppoſition de fauſſeté dans les dons ſurnaturels. Convenez donc que les Apôtres n'ont rien avancé que de vrai ſur ce point. Faites un pas de plus; ob-

LIV. II. CHAP. XIV.

LIV. II. CHAP. XIV.

obſervez la liaiſon de ce miracle avec les autres ; vous trouverez que pour en aſſûrer la croyance il ſuffiroit ſeul, quand même ils n'auroient pas chacun leur certitude particuliére, & leurs démonſtrations ſéparées.

J'ai cependant une derniére preuve à vous expoſer ; car la matiére que je traite eſt d'une fécondité preſque inépuiſable. Mais afin de ne pas trop fatiguer l'attention, & pour lui ménager quelque repos, il ſera bon d'en faire un article à part.

Que la grace des dons ſurnaturels a ſubſiſté dans l'Egliſe durant plus de trois ſiécles.

On ne peut douter que les Apôtres n'ayent reçu dans l'effuſion du ſaint Eſprit le pouvoir d'opérer des miracles, & l'on ne peut nier qu'ils ne l'ayent tranſmis aux premiers fidéles, s'il eſt vrai que durant trois ſiécles ce même pouvoir a ſubſiſté dans l'Egliſe. Or il eſt inconteſtable qu'elle en a joüi durant tout cet eſpace, & même au-delà. Donc il n'y a plus à diſputer ſur la vérité de ce prodige dans les temps Apoſtoliques La premiére propoſition de mon raiſonnement eſt ſi évidente qu'elle n'a pas beſoin d'être appuyée, car qui prouve le plus, prouve le moins. On me croiroit peut-être plus embarraſſé ſur la ſeconde. J'oſerai le dire cependant, je ne ſuis en peine que d'obtenir l'attention du Lecteur pour une ſuite de faits où j'aurai ſouvent à lui redire les mêmes choſes, & preſque dans les mêmes termes. Mais je ne ſonge point, il ne doit pas ſonger ici lui-même aux graces du diſcours. Nous traitons un ſujet bien au-deſſus de ces petits ſoins. Il doit à la vérité qu'il cherche de ne rien omettre pour la découvrir,

vrir, & je dois à ma Religion d'expoſer tout ce qui ſert à la confirmer, à l'éclaircir, ou à la défendre, au péril de quelque ſéchereſſe inévitable dans un long dérail. Les ornements ne ſont pas faits pour de ſi hautes matiéres.

Il paroît d'abord que les dons ſurnaturels furent accordez, après la mort des Apôtres, aux premiers paſteurs chargez du ſoin de gouverner les Egliſes, & qu'on ne choiſiſſoit même pour cette auguſte fonction que ceux en qui le ſaint Eſprit manifeſtoit ſa puiſſance, ſur tout par la grace du *diſcernement des eſprits*, * comme le remarque ſaint Clément Romain (*a*) en parlant des Apôtres. A proportion des progrès du Chriſtianiſme, il falloit augmenter le nombre des Miniſtres Evangéliques; & pour ſe déterminer au choix, on employoit ce diſcernement ſurnaturel. Il rouloit tantôt ſur *l'éxamen* * des dons mêmes que les aſpirants avoient reçûs, tantôt ſur le principe intérieur des vertus que les lecteurs remarquoient en eux. Je trouve en effet dans ſaint Clément d'Aléxandrie que ſaint Jean, à ſon retour de l'Iſle de Pathmos, viſita les Egliſes voiſines d'Ephéſe pour y établir des Evêques, en partie auſſi pour y ordonner des Miniſtres du ſecond ordre, ſelon les ſignes du ſaint Eſprit qu'il verroit en eux. (*b*) Quelquefois, & lorſque ces ſignes extérieurs n'étoient pas accordez, on recouroit à la voye du ſort, dans la per-

* διακρίσις πνευμάτων.

* δοκιμασία.

(*a*) Κατὰ χώρας οὖν καὶ πόλεις κηρύσσοντες, καθίσανον τὰς ἀπαρχὰς αὐτῶν, δοκιμάσαντες τῷ πνεύματι, εἰς ἐπισκόπους καὶ διακόνους τῶν μελλόντων πιστεύειν. *Clem. Rom. Epiſt. ad Corint. num.* 42.

(*b*) Τῶν ὑπὸ τὸ πνεύματος σημαινομένων. CLEM. ALEX. *de div. ſalvand. num.* 42.

LIV. II. CHAP. XIV.

NUM. c. 11. 1. SAMUEL. c. 6. ACT. c. 1. verſ. 24. 25. 26. EUSEB. *Hiſt. Eccl. liv. 6. c. 29.*

perſuaſion que Dieu même, ainſi qu'il l'avoit fait dans l'ancienne alliance, ſouvent même dans la nouvelle, expliqueroit ſes volontez par un moyen qui ne laiſſeroit rien à faire à celle des hommes. Quelquefois c'étoit par des marques ſenſibles que le choix de Dieu ſe faiſoit connoître dans l'élection des Evêques. Ainſi fut élevé Fabien ſur le ſiége de Rome. Pendant qu'on déliberoit pour nommer le ſucceſſeur d'Anthére, un ſigne auſſi extraordinaire que ſenſible parut, & declara les deſſeins du Ciel ſur Fabien qui fut choiſi, quoique d'abord les ſuffrages ne le regardaſſent pas. Quelquefois c'étoit une voix qui ſe faiſoit entendre dans les airs, & qui nommoit celui qu'il falloit élire, ſelon qu'Euſébe le raconte encore. Quelquefois & quand il s'agiſſoit des ordinations, ou de quelque autre démarche importante à l'Egliſe, c'étoit un Prophéte qui prenoit la parole, & ce Prophéte n'étoit pas toûjours un adulte, ni un clerc; c'étoit ſouvent un Laïc, & il y a des éxemples que Dieu ouvroit la bouche des enfans mêmes pour déclarer ſes ordres par ces foibles organes. Quelquefois on ſe déterminoit dans les cas douteux par des révélations envoyéez dans le ſilence de la nuit, mais vérifiées à des caractères certains; & c'eſt de la ſorte qu'Aléxandre fut élu Evêque de Jéruſalem, comme on le peut voir dans Euſébe. Mon Dieu! que de vains diſcours je prévoi dans les Incrédules au récit de ces faits! Par combien de traits amers, ces hommes, d'ordinaire ſi frivoles & ſi dédaigneux, inſulteront à ma prétenduë ſimplicité! Mais ſans prévenir les ſolides réponſes que je ferai bien-tôt, & ſeulement occupé de ce que demande la vérité de l'Hiſtoire,

je

je continuë. On étoit ſi convaincu dans les premiers ſiécles que Dieu préſidoit à l'élection des Paſteurs, & qu'elle étoit autoriſée par des ſignes ſurnaturels, que ſaint Cyprien ne ceſſe (*a*) d'attribuer au ſaint Eſprit, & non aux hommes, le choix des Miniſtres de l'Egliſe. Il appelle *impieté ſacrilege* l'audace de quiconque diroit que *le témoignage divin* n'eſt pas intervenu dans l'élection des Evêques; Et ce *témoignage* divin, qu'eſt-ce autre choſe que ce que vous venez d'entendre? LIV. II. CHAP. XIV.

Que s'il faut produire des miracles d'une autre eſpéce, ou, pour mieux dire, des miracles inconteſtables, & de tous les ordres, nous y conſentons. Ce juſte ſi connu par ce qu'en on dit les filles Prophéteſſes de Philippe, boit d'une coupe empoiſonnée, & n'en reçoit aucun dommage. Saint Jean, ſous le régne de Domitien, eſt jetté dans les flammes d'une huile boüillante, & il en ſort ſans en avoir reſſenti les ardeurs. Le même reſſuſcite un mort dans Ephéſe. EUSEB. *Hiſt. Eccl. Lib.* 3. *c.* 39. APOLLON. *apud* EUSEB. *Hiſt. Eccl. Lib.* V. *c.* 18.

Les Chrétiens revenus de Pella, ſe ſignalent ARISTO. *Pellæus.*

(*a*) Niſi ſi ita eſt aliquis ſacrilegæ temeritatis ac perditæ mentis, ut putet ſine Dei judicio fieri Sacerdotem. CYPR. *Epiſt.* LV.

Credere quod indigni ſunt qui ordinantur, quid aliud eſt quam credere quod non à Deo nec per Deum Sacerdotes ejus in Eccleſia conſtituantur. *Id. Epiſt.* LIX.

Qui poſt divinum judicium, poſt populi ſuffragium, poſt coëpiſcoporum conſenſum ſe otdinati judicem conſtituit, judicem ſe jam non Epiſcopi, ſed Dei facit. *Id. Epiſt.* LV.

An putas majus eſſe de me meum, quàm Dei teſtimonium. *Id. Epiſt.* LXIX.

Qui Chriſto non credit Sacerdotem vindicanti. *Id. Epiſt.* LV.

LIV. II. CHAP. XIV.

lent à Jéruſalem par des prodiges ſans nombre. (*a*) Les fidéles qui, ſous Trajan, entreprirent tant de voyages pour la converſion des peuples, s'en attirérent l'admiration par tout à leur paſſage, de même que ſaint Paul dans l'Iſle de Malthe. Saint Ignace, Evêque d'Antioche, lit dans les cœurs ce qu'ils renferment de plus ſecret. Les bêtes feroces lancées ſur les martyrs les reſpectent au milieu de l'aréne, & deviennent dociles à leur approche. (*b*) Un ſaint vieillard jaloux de la gloire de mourir pour la foy, ſupplie ſes freres avec larmes de ne pas implorer ce miracle pour lui, parcequ'il retarderoit ſon bonheur, & ſa couronne. Saint Polycarpe eſt encouragé au martyre par une voix céleſte clairement entenduë de tous; la flamme entoure le reſpectable Pontife; au lieu de le conſumer, elle forme comme un rempart pour le défendre; & pour trancher ſes jours il faut recourir à de nouveaux ſupplices. Enfin, car je paſſerois les bornes ſi je voulois tout articuler ſéparément, ſaint Juſtin dit en termes formels, que de ſon temps la puiſſance des miracles étoit auſſi ordinaire dans l'Egliſe, qu'au temps même des Apôtres. (*c*).

ἦχος γὲ ἐνδρίζε πολύκαρπε.

Ce

(*a*) Σημεῖα μεγάλα ἰάσεων καὶ ἄλλων θαυμάτων. EPIPH. *de pond & menſ. num.* 15.

(*b*) Ὀναίμην τῶν θηρίων τῶν ἐμοὶ ἡτοιμασμένων, ἃ καὶ εὔχομαι συντόμα μοι εὑρεθῆναι· ἃ κολακεύσω συντόμως με καταφαγεῖν, οὐχ ὥσπερ τινῶν δειλαινόμενα οὐχ ἥψαντο, κἂν αὐτὰ δὲ ἄκοντα μὴ θέλῃ, ἐγὼ προσελάσομαι. IGNAT. *Epiſt. ad Rom.*

(*c*) Δαιμονιολήπτους γὰρ πολλοὺς κατὰ πάντα τὸν κόσμον, καὶ ἐν τῇ ὑμετέρᾳ πόλει, πολλοὶ τῶν ἡμετέρων ἀθρέπων τῶν χριστιανῶν ἐπορκίζοντες κατὰ τοῦ ὀνόματος Ἰησοῦ Χριστοῦ τοῦ σταυρωθέντος ἐπὶ Ποντίου Πιλάτου, ὑπὸ τῶν ἄλλων πάντων ἐπορκιστῶν καὶ ἐπαοιδῶν καὶ φαρμακευτῶν μὴ ἰαθέντας ἰάσαντο καὶ ἔτι νῦν ἰῶνται, καλαρχοῦντες καὶ ἐκφεύγοντες τὰς κατεχούσας τοὺς ἀνθρώπους δαίμονας.

Ce furent ces miracles ſi fréquents dans l'Egliſe, qui ſous les régnes de Trajan, d'Adrien, & d'Antonin le Pieux, engagerent les faux Chriſts, les faux Apôtres, les faux Prophétes, en général tous les Hérétiques à feindre qu'ils avoient auſſi le pouvoir des prodiges, & à contrefaire ceux des Catholiques. Ainſi les (*a*) Simoniens, à l'éxemple de Simon leur chef, le livrérent à toute la noirceur de la magie, des enchantements & des ſortiléges. Ainſi les diſciples de Ménandre (*b*) qui lui-même l'étoit de Simon. Ainſi Baſilides (*c*) & les Baſilidiens, dont encore aujourd'hui nous voyons je ne ſçai quelles pierres gravées en caractères magiques. Ainſi les Carpocratiens, (*d*) célébres par les philtres qu'ils donnoient, & par les viſions & les ſonges qu'ils ſe vantoient d'envoyer à leur gré. Ainſi les diſciples de Marc qui changeoit, diſoit-il, la couleur des ſymboles de l'autel, qui en diſtribuoit les dons, altérez de la ſorte, à des femmes dont l'imagination ſe dérégloit, & dont enſuite il appelloit les folies, réel-

LIV. II. CHAP. XIV.

IREN. L. 1 c. XII

(*a*) Igitur Myſtici eorum Sacerdotes libidinosè quidem vivunt, magias autem perficiunt, quemadmodum poteſt unuſquiſque ipſorum. Exorciſmis & incantationibus utuntur. Amatoria quoque & agogima, & qui dicuntur Paredri & Oniropompi & quæcumque ſunt alia parerga apud ipſos exercentur. IREN. *Lib.* 1 *c.* 23. *Ed.* P. BB.

(*b*) Menander ad ſummum magiæ pervenit. *Ibid.*

(*c*) Magiam (exercent) incantationes, invocationeſque, & reliqua univerſa parerga *Id. Lib.* 1. *c.* 24.

(*d*) Artes enim magicas operabantur & ipſi (Carpocratiani) & incantationes, philtra quoque & charitesia, & paredros, & oniropompos, & reliquas malignationes, dicentes ſe poteſtatem habere ad dominandum jam principibus & fabricatoribus mundi hujus. *Id. Lib.* 1. *c.* 25.

LIV. II. CHAP. XIV.

réelles ou feintes, un inſtinct céleſte. Tous ces ſectaires n'auroient pas, ſans doute, imaginé ces impoſtures, ſi rien ne les y eût forcez. Mais ils vouloient imiter, contrefaire plutôt, la *grande Egliſe*. Ils s'offenſoient du nom d'Hérétiques: mais comment en effacer la tache? C'étoit chez les Catholiques un principe conſtant, que nul n'étoit de la ſucceſſion des Apôtres, s'il ne prouvoit ſa miſſion par la grace des prodiges; & ce principe n'étoit point diſputé. Il étoit facile d'en tirer la conſéquence contre les Hérétiques. Vous n'avez parmi vous aucuns des dons ſurnaturels; vous n'avez donc aucune part à la ſucceſſion des Apôtres, & vous êtes des étrangers à leur égard. Pour aller au devant de ce reproche, il fallut feindre qu'on avoit le même privilége que les Catholiques. On ne pouvoit les imiter, on entreprit de les contrefaire. Ce qu'on n'avoit pas obtenu du ſaint Eſprit, il fallut tenter de l'obtenir de l'eſprit d'erreur. Et voilà l'origine de ces opérations magiques tant pratiquées par les ſectaires des premiers ſiécles. En vain cependant ils avoient recours à cet art menteur. Les Fideles ne s'y laiſſoient pas ſurprendre. Ils avoient des régles certaines pour diſcerner l'œuvre de Dieu d'avec celle du Demon ou des hommes, & de même que dans l'origine on avoit confondu Simon, Elymas, & les faux Exorciſtes d'entre les Juifs qui s'élevoient contre ſaint Paul, on confondit cette odieuſe troupe de fanatiques ou de trompeurs, un Montan, par éxémple, & ſes prophéteſſes viſionnaires.

Ecoutons ce qu'en dit ſaint Irénée. Il écrivoit ſous le régne de Marc-Auréle & il va nous raconter les prodiges dont-il étoit le témoin.

moin „ Nous reconnoiſſons, dit-il, (*a*) les diſ- LIV. II.
„ ciples de Simon & ceux de Carpocrate, CHAP.
„ & nous les condamnons par la nature mê- XIV.
„ me de leurs œuvres. Elles ſont toutes mal-
„ faiſantes, & déja c'eſt aſſez pour conclure
„ qu'elles ne partent pas de main divine.
„ Qu'ils nous diſent ces novateurs ſi habiles
„ en preſtiges, s'ils peuvent rendre la vuë
„ aux aveugles, & l'oüie aux ſourds. Qu'ils
„ nous diſent s'ils peuvent chaſſer les démons,
„ ſi ce n'eſt ceux qu'ils envoyent : encore
„ n'ont-ils pas ce dernier pouvoir. Qu'ils
„ nous diſent s'ils peuvent redreſſer les boi-
„ teux & guérir les paralytiques. Leur foi-
„ ble puiſſance eſt ſi éloignée de reſſuſciter
„ un mort, comme il nous arrive très ſou-
„ vent de le faire, quand Dieu l'accorde aux
„ priéres

(*a*) Super hæc arguentur qui ſunt à Simone à Carpocrate, & ſi qui alii virtutes operari dicuntur, non in virtute Dei, neque in veritate, neque in beneficiis hominibus facientes ea quæ faciunt, ſed in perniciem & errorem per magicas eluſiones, & univerſa fraude plus lædentes, quam utilitatem præſtantes his qui credunt eis in quod ſeducant. Nec enim cœcis poſſunt donare viſum, neque ſurdis auditum, neque omnes dæmones effugere præter eos qui ab ipſis immittuntur, ſi tamen & hoc faciunt, neque debiles aut claudos, aut paralyticos curare, vel alia quadam parte corporis, vexatos vel earum quæ à foris ſunt infirmitatum bonas valetudines reſtaurare. Tantum autem abſunt ab eo ut mortuum excitent, quemadmodum Dominus excitavit, & Apoſtoli per orationem, & in fraternitate SÆPISSME, propter aliquid neceſſarium, ea quæ eſt in quoquo loco Eccleſia univerſa poſtulante per jejunium & orationem multam, reverſus eſt ſpiritus mortui, & donatus eſt homo orationibus Sanctorum : ut ne quidem credant hoc in totum poſſe fieri, eſſe autem reſurrectionem à mortuis agnitionem ejus quæ ab eis dicitur veritatis. IREN. *Lib.* II. *c.* 31.

LIV. II. CHAP. XIV.

„ priéres & aux beſoins de ſon Egliſe, qu'ils „ ne croyent pas même ce miracle poſſible. Je ne fais point de réfléxions ſur ces paroles. Que pourrois-je dire qui ne fût au deſſous d'elles ? Seulement je ſupplie le lecteur d'en peſer la force; car c'eſt un témoin qui parle; il ne raconte que ce qu'il voit, & les impoſteurs qu'il attaque l'écoutent, tout prêts à le rèprendre s'il oſe éxagérer tant ſoit peu la vérité. Mais ce qu'il ajoûte n'eſt pas moins déciſif. „ Oui, (*a*) pourſuit-il, c'eſt de Je„ ſus-Chriſt, ſeul fils de Dieu, que ceux qui „ le ſervent tiennent la grace, chacun ſelon „ le don qu'il a reçu, d'opérer des merveil„ les pour l'utilité des hommes. Les uns, en „ effet, chaſſent les démons avec une auto„ rité ſi efficace, ſi ſouveraine, que ceux qui „ en

(*a*) Si autem Dominum per phantaſmata hujuſmodi feciſſe dicunt, ad prophetica reducentes eos, ex ipſis demonſtrabimus ſic omnia de eo prædicta eſſe & facta firmiſſime, & ipſum ſolum eſſe filium Dei. Quapropter & illius nomine qui verè illius ſunt Diſcipuli ab ipſo accipientes gratiam, perficiunt ad beneficia reliquorum hominum, quemadmodum accepit unuſquiſque donum ab eo. Alii enim dæmonas excludunt firmiſſime & vere, ut etiam ſæpiſſime credant ipſi qui emundati ſunt à nequiſſimis ſpiritibus, & ſint in Eccleſiâ. Alii autem & præſcientiam habent futurorum, & viſiones, & dictiones propheticas. Alii autem laborantes aliquâ infirmitate per manus impoſitionem curant, & ſanos reſtituunt. Jam etiam, quemadmodum diximus, & MORTUI RESURREXERUNT, ET PERSEVERAVERUNT NOBISCUM ANNIS MULTIS. Et quid autem? Non eſt numerum dicere gratiarum quas per univerſum Mundum Eccleſia a Deo accipiens in nomine Chriſti Jeſu Crucifixi ſub Pontio Pilato, per ſingulos dies in opitulationem gentium perficit, neque ſeducens aliquem, neque pecunniam ei auferens. Quemadmodum enim gratis accepit a Deo, gratis & miniſtrat. IREN. *Lib.* II. *c.* 33.

„ en étoient tourmentez, ſurpris & recon- LIV. II.
„ noiſſans de leur délivrance, ſe convertiſ- CHAP.
„ ſent à l'Egliſe. Les autres ont la connoiſ- XIV.
„ ſance de l'avenir, & avec l'inſpiration des
„ anciens prophétes, ils en ont le langage.
„ Ceux-là guériſſent les malades par la ſeule
„ impoſition des mains. Ceux-ci ont rap-
„ pellé des morts à la vie, & ces morts reſ-
„ ſuſcitez NOUS LES AVONS VUS PARMI
„ NOUS DURANT PLUSIEURS ANNE'ES. Que
„ dirai-je? Les graces que Jeſus crucifié ré-
„ pand chaque jour ſur ſon Egliſe, & à l'a-
„ vantage des peuples, ſont innombrables. Ce
„ qu'elle reçoit gratuitement de ſa main libe-
„ rale, elle le diſtribue de même, auſſi éloi-
„ née de l'artifice que de l'intérêt. Saint
„ Paul appelloit parfaits, *dit-il ailleurs*, (*a*)
„ ceux qui avoient reçu le ſaint Eſprit, &
„ qui parloient diverſes langues. Or cela
„ même, nous l'avons vû faire dans l'Egliſe
„ par nos freres. Ils ont eu les dons prophé-
„ tiques; l'Eſprit de Dieu leur a donné la
„ connoiſſance de toutes les langues, ils ont
„ vû à travers les voiles du cœur les plus
„ épais, & le ſécret des myſtères les plus
„ profonds leur a été découvert.

Qu'y avoit-il donc au temps des Apôtres qui ne ſe ſoit pas renouvellé dans les jours de ſaint Irénée? Diſons mieux, qui ne ſoit pas con-

(*a*) Perfectos dicens eos qui perceperant ſpiritum Dei & omnibus linguis loquuntur per ſpiritum Dei, quemadmodum ipſe [*S. Paulus*] loquebatur. Quemadmodum multos vidimus fratres in Eccleſia, prophetica habentes chariſmata, & per ſpiritum UNIVERSIS linguis loquentes, & abſconſa hominum in manifeſtum producentes ad utilitatem, myſteria Dei producentes. *Id Lib.* V. verſ. 6.

LIV. II. CHAP. XIV.

continué juſqu'au ſiécle de ce Pere ? Les Egliſes Apoſtoliques avoient le don de guérir les infirmes ; les Egliſes du temps de ſaint Irénée joüiſſoient du même pouvoir ; elles l'avoient ſur les ſourds, ſur tous les autres infirmes ; & elles l'éxerçoient préciſément comme les Apôtres, par la ſeule impoſition des mains, précédée de la priére, du jeûne, & de l'invocation du nom ſacré de Jeſus-Chriſt. Les prémieres Egliſes avoient retiré les morts du fond des tombeaux, mais rarement ; & voilà que celles d'un autre ſiécle ont le même empire avec plus d'éclat encore. Ce n'eſt pas rarement, quelquefois, & de loin en loin, qu'elles donnent au monde le ſpectacle de ce prodige, c'eſt TRE'S-SOUVENT & toutes les fois qu'il eſt utile au progrès de la Foy. Ces morts ne reſſuſcitoient pas ſeulement ; ils ſe ſurvivoient encore de longues années après. Les prémiéres Egliſes chaſſoient les démons ; celles-ci ont la même autorité ſur l'eſprit de ténébres. Les premiéres Egliſes avoient des prophétes à qui l'avenir étoit ouvert ; celles-ci ont eu des prophétes à qui le Ciel a confié ſes décrets. Les premiéres Egliſes avoient le don des langues ; nul fidéle cependant ne les parloit toutes ; ici je voi une effuſion ſans réſerve, & l'intelligence UNIVERSELLE des langues. Les prémieres Egliſes connoiſſoient les plus ſecrettes penſées, & elles ſondoient les profondeurs de Dieu ; ici je voi les mêmes avantages. & remarquez-le, car le fait eſt important, ce n'eſt pas d'une Egliſe ſeule, ou de quelques-unes que parle ſaint Irénée, il n'en excepte aucune. (*a*) „ Partout où eſt „ une

(*a*) Ubi enim Eccleſia, ibi & Spiritus Dei : & ubi Spiritus Dei, illic Eccleſia, & omnis gratia. IREN. *Lib.* III. *c.* 24.

„ une Egliſe, là, dit-il, eſt l'Eſprit de Dieu, LIV. II.
„ & partout où eſt l'Eſprit de Dieu, là eſt CHAP. XIV.
„ une Egliſe, & tous les dons ſurnaturels y
„ ſont avec elle. On peut diſputer, on peut diſcourir, on peut incidenter ſans fin. Mais qu'y a-t'il de plus démonſtratif que ces textes pour quiconque marche dans la droiture, & ne cherche que la lumiére?

Je paſſe l'hiſtoire de la légion fulminante dont j'ai parlé ailleurs; chacun en ſçait les circonſtances merveilleuſes, & je me hâte de venir à ce que nous apprend Tertullien qui vivoit ſous les régnes de Sévére & de Caracalla. Il nous raconte que de ſon temps, à la priére des Chrétiens, (*a*) le Ciel répandoit ſes pluyes, quand le beſoin de la terre le demandoit. Il ajoûte qu'ils guériſſoient des (*b*) maladies incurables à tout l'art humain, & il en cite des éxemples connus; puis celui de Sévére lui-même. Quel témoin! „ Ce Prin-
„ ce, dit-il, fit demeurer dans ſon palais, &
„ près

Voyez ci-deſſus L. I. pag. 146. & ſuiv.

(*a*) Quando non geniculationibus & jejunationibus noſtris etiam ſiccitates ſunt depulſæ. TERTULL. *ad Scap. c.* 4. *Idem. Apol. capp.* 23. 26. 37. 43. 46. *Id. de Spect. c.* 26. *Id. de Cor. Mil. c.* 11. *Id. de Anima c.* 57.

(*b*) Hæc omnia tibi, & de officio ſuggeri poſſunt, & ab iiſdem advocatis qui & ipſi habent beneficia Chriſtianorum. Nam & cujuſdam Notarius cum à dæmone præcipitaretur, liberatus eſt; & quorumdam propinquus & puerulus. Et quanti honeſti viri, de vulgaribus enim non dicimus, aut à dæmonio, aut valetudinibus remediati ſunt? Ipſe etiam Severus, pater Antonini, Chriſtianorum memor fuit. Nam & Proculum Chriſtianum qui Torpacion cognominabatur, Evhodi Procuratorem, qui eum per oleum aliquando curaverat, requiſivit, & in palatio ſuo habuit uſque ad mortem ejus, quem & Antoninus rectè noverat, lacte Chriſtiano imbutus. TERTULL. *ad Scap. c.* 4.

LIV. II. CHAP. XIV.

„ près de ſa perſonne, Proculus un des fidé-
„ les, en reconnoiſſance de ce qu'il avoit
„ guéri Evhodus inſtituteur de Caracalla". Ailleurs, & dans ſa fameuſe Apologie, Ouvrage à jamais recommandable, il oſe porter aux puiſſances les paroles que vous allez entendre. „ Faites paroître (*a*) en un lieu pu-
„ blic quelqu'un de ceux que tourmente le
„ Démon, & je ne crains point de dire qu'à
„ l'ordre ſeul d'un Chrétien, cet eſprit im-
„ pur avoüera ce qu'il eſt forcé de recon-
„ noître, qu'ailleurs il uſurpe les honneurs de
„ la divinité. Il en eſt de même de vos prê-
„ tres, & de vos enthouſiaſtes, il en eſt ain-
„ ſi de vos Idoles mêmes. Si elles ne con-
„ feſſent pas ce qu'elles ſont, ſi elles en im-
„ poſent au Chrétien qui s'offre à les inter-
„ roger, ne tardez pas de verſer le ſang du
„ téméraire qui oſe vous donner un défi ſi
„ préſomptueux. Qu'y a-t'il de plus déciſif,
„ mais qu'y a-t'il de plus facile que cette é-
„ preu-

(*a*) Edatur aliquis ſub Tribunalibus veſtris quem dæmone agi conſtet, juſſus à quolibet Chriſtiano loqui Spiritus ille, tam ſe dæmonem confitebitur de vero, quàm alibi Deum de falſo. Æque producatur aliquis ex iis qui de Deo pati exiſtimantur, qui aris inhalantes numen de nidore concipiunt, qui ructando cuiantur, qui anhelando præfantur. Iſta ipſa Virgo cœleſtis, pluviarum pollicitatrix. Iſte ipſe Æſculapius medicinarum demonſtrator, alias mortuſis ſcordii & denatii & Aſclepiodoti ſuminiſtrator, niſi ſe dæmones confeſſi fuerint Chriſtiano mentiri non audentes, ibidem illius procaciſſimi Chriſtiani ſanguinem fundite. Quid iſto opere manifeſtius, quid hac probatione fidelius? Simplicitas veritatis in medio eſt. Virtus illi ſua aſſiſtit. Nihil ſuſpicari licebit magia aut aliquà hujuſmodi fallacià fieri. Dictis non ſtetis, ſi oculi veſtri & aures permiſerint vobis. TERTULL. *Apolog.* c. 23.

„ preuve! Ici la ſimple vérité ſe met à dé- LIV. II.
„ couvert; elle ne veut pour elle que ſa pro- CHAP.
„ pre force. Vous n'aurez à ſoupçonner ni XIV.
„ les odieuſes pratiques de la magie, ni les ar-
„ tifices du preſtige, & ſi vos yeux, ſi vos
„ oreilles vous le permettent encore, ne
„ comptez jamais ſur nos diſcours.

J'en appelle à la candeur de quiconque lira ce paſſage. Par où ſeroit-il poſſible d'en infirmer la force, ou d'en éluder l'évidence? L'impoſture, s'il y en avoit eu, auroit-elle pû échaper aux Gentils? Ou bien, par égard, en auroient-ils été les complices? Si les démons ne fuſſent point intervenus dans le culte du paganiſme, les prêtres, les enthouſiaſtes, tous ceux qui ſe diſoient animez d'une fureur divine, auroient-ils fait le triſte & humiliant aveu du contraire? Les ſpectateurs craignoient-ils d'être ſéduits, & pouvoient-ils l'être ſur un point où il ne s'agiſſoit pour eux que d'obſerver, de voir, & d'entendre? Tertullien lui-même enfin, auroit-il voulu par ſes défis imprudens expoſer la cauſe Chrétienne à devenir la fable de l'Univers, & un éternel objet de dériſion. S'il conſentoit à verſer ſon ſang pour la défenſe de ſes chimères, les autres fideles auroient-ils conſenti de même à répandre le leur pour ſoûtenir les orgueilleuſes propoſitions de leur Apologiſte?

On dira qu'il ne gardoit de meſure en rien, & que dans ſa boüillante imagination, il ſe livroit à des excès de paroles qu'il ne ſeroit pas équitable de prendre toûjours à la lettre. Mais celui qui l'accuſe de ces excès, y penſe-t'il bien? Songe-t'il que ces prétendus excès, je viens de les montrer dans Euſébe, dans ſaint Cyprien, dans ſaint Irénée, & dans les autres qui ſans doute n'avoient pas ſon

ima-

LIV. II. CHAP. XIV.

imagination? Songe-t'il que ces excès étoient avoüez par toute l'Egliſe qui s'expliquoit par la bouche du plus avoüé de ſes défenſeurs? Songe-t'il que ces excès étoient préſentez à ce qu'il y avoit de plus reſpectable, & de plus reſpecté ſur la terre, aux Empereurs eux-mêmes, & dans un temps où le paganiſme irrité de nos conquêtes, ne reſpiroit que notre perte? A quoi ſervent donc ces réproches déplacez contre Tertullien? S'il faut dire ce que j'en penſe, je croirois bien plutôt qu'on ne querelle ſon imagination, qu'à cauſe qu'il place dans un trop grand jour des faits qu'on voudroit ne pas voir. Ou bien on appelle imagination, tout ce qu'il eſt plus aiſé de nier que de détruire. Mot vague, d'ordinaire employé quand on n'a plus de reſſource, & qu'on ne ſçait où prendre des répliques.

Si pourtant un ſi grave témoin ne ſuffit pas, j'en produis un autre du même ſiécle, c'eſt Théophyle, autre défenſeur de notre Foy. Il prouve la Religion par la ſainteté des éxorciſmes, & la ſainteté des éxorciſmes par leur pouvoir ſur le démon (*a*) qu'ils obligent à reconnoître ſon impuiſſance, ſa malice & ſa défaite. Minutius Felix parle de la même autorité des Fidéles, comme d'un fait authentique, & qu'il n'étoit pas même beſoin de prouver. „ Nous chaſſons (*b*) dit-il, les eſ-

„ prits

(*a*) Ἐκ τούτου δὲ σαφῶς δείκνυται εἰ γε οἱ δαιμονῶντες ἱστο-τε μέχρι τοῦ δεῦρο ἐφορκίζονται κατὰ τὸ ὀνόματος τοῦ ὄντως Θεοῦ. καὶ ὁμολογεῖ αὐτὰ τὰ πλάνα πνεύματα, εἶναι δαίμονες, οἱ γε τότε εἰς ἐκείνους ἐνεργήσαντες. THEOPHYL. *Lib.* II. *ad Amolyc. pag.* 77.

(*b*) Hæc omnia ſciunt plerique, pars veſtrum, ipſos dæmones de ſemetipſis confiteri, quoties à nobis tormentis verborum, & orationum incendiis de corporibus exiguntur. Ipſe Saturnus & Serapis, & Jupiter,

&

„ prits trompeurs, & ils avouent que c'eſt par l'efficace de nos priéres qu'ils ſont chaſſez des corps. Saturne, Sérapis, Jupiter „ s'accuſent en fuïant, & c'eſt, ô Gentils, „ en votre préſence qu'ils nous rendent témoignage. Si vous ne croyez pas ce que nous „ vous diſons, pouvez-vous ne pas croire ce „ qu'ils diſent eux-mêmes? LIV. II. CHAP. XIV.

Afin de ne rapporter que des autoritez générales, j'omets, quoiqu'à regret, le détail, de mille événemens particuliers qu'il me ſeroit aiſé de recueillir, & dont quelques-uns ſe liſent dans Firmilien. Au milieu d'une ſi grande abondance on ne ſçauroit toucher à tout, & il faut ſe contenter du choix. Ecoutons Origéne. Dans la ſolide réfutation qu'il fait des Livres de Celſe, circonſtance où il étoit capital de ne rien avancer dont on pût être démenti, il ſoûtient que tous les jours „ les démons ſont chaſſez par le ſeul nom de „ Jeſus, (*a*) au ſeul récit de quelques-unes de „ ſes FIRMILIAN. *apud* CYPRIAN. *Epiſt.* 75.

& quidquid dæmonum colitis, victi dolore quod ſunt eloquuntur: Nec utique in turpitudinem ſui, nonnullis præſertim veſtrorum aſſiſtentibus mentiuntur. Ipſis teſtibus eſſe deos dæmonas de ſeſe verum confitentibus credite. Adjurati enim per Deum verum & ſolum, inviti, miſeri, corporibus inhoreſcunt, & vel exiliunt ſtatim, vel evaneſcunt gradatim, prout fides patientis adjuvat, aut gratia curantis aſpirat. MINUT. FELIX. *Dialog.*

(*a*) Μετὰ ταῦτα οὐκ οἶδα πόθεν κινήμενος ὁ Κέλσος φησὶ, δαιμόνων τινῶν ὀνόμασι καὶ καλακλήσεσι δοκεῖν ἰσχύειν χριστιανές· ὡς οἶμαι, αἰνισσόμενος τὰ περὶ τῶν καταπαδόντων τὰς δαίμονας καὶ ἐξελαυνόντων. ἔοικε δὲ σαφῶς συνοσαντεῖν τὸν λόγον. Οὐ γὰρ καλακλήσεσιν ἰσχύειν δοκοῦσιν, ἀλλὰ τῷ ὀνόματι Ἰησοῦ μετὰ τῆς ἀπαγγελίας τῶν περὶ αὐτὸν ἱστορίων. Ταῦτα γὰρ λεγόμενα πολλάκις τὸς δαίμονας ἐποίησεν ἀνθρώπων χωρισθῆναι, καὶ μάλιθ', ὅταν οἱ λέγοντες ἀπὸ διαθέσεως ὑγιοῦς καὶ πεπιστευκύας γνησίως, αὐτὰ λέγωσι· τοσοῦτον μὲν γε δύνατας τὸ ὄνομα τοῦ Ἰησοῦ κατὰ τῶν δαιμόνων, ὡς ἴσθ' ὅτι

LIV. II. CHAP. XIV.

„ ſes merveilles; que ſouvent ce nom ſacré „ conſerve ſon efficacité dans la bouche des „ ſimples, quelquefois même dans celle des „ Impies". Ce n'eſt point de ce miracle unique qu'il ſe dit le témoin. „ Il a vû ceux „ que le ſaint Eſprit a faits par les fidéles qui „ ont eu le don de guérir les malades, ou celui de prédire ce qui devoit arriver. Que „ Celſe, ou qu'un autre en faſſe le ſujet de „ ſes froides plaiſanteries, je le dirai pourtant, „ continue-t'il; des hommes auparavant ennemis de la Religion Chrétienne, l'ont embraſſée comme malgré eux, entrainez par „ la force d'un Eſprit ſupérieur dont ils ne „ pouvoient ni éviter, ni vaincre les ſécrettes impulſions. C'étoit (*a*) quelquefois a-

„ près

ὅτι καὶ ὑπὸ φαύλων ὀνομαζόμενον ὠφέλει. ORIGEN. *contra Celſum. lib.* I. *pag.* 7.

Ἰησοῦς, ὃ τὸ ὄνομα μυρίας ἤδη ἐναργῶς ἐώραται δαίμονας ἐξελάσαν ψυχῶν καὶ σωμάτων, ἐνεργῆσαν εἰς ἐκείνους ἀφ' ὧν ἀπηλάθησαν. *Ibid. pag.* 20.

Τὸ τῶν δαιμόνων γένος ἐξ ὧν ὀλίγοι Χριστιανῶν ἀπελαύνουσι τῶν ἀκαθάρτων, σὺν ὀδυνηρῷ περίεργῳ καὶ μαγικῷ ἢ φαρμακευτικῷ πράγματι, ἀλλὰ μόνῃ εὐχῇ καὶ ὁρκώσεσιν ἁπλουστέραις, καὶ ὅσα ἂν δύναιτο προσάγειν ἁπλούστερος ἄνθρωπος, ὡς ἐπίπαν γὰρ ἰδιώται τὸ τοιοῦτον πράττουσι, παρισάσας τῆς ἐν τῷ λόγῳ Χριστοῦ χάριτος τὸ τῶν δαιμόνων εὐτελὲς καὶ ἀσθενές. *Ibid. Lib.* 7. *p.* 334. *Vid. Eundem p.* 376.

(*a*) Καὶ ἔτι ἴχνη τῆς ἀγίας πνεύματος, ὀρθέντος ἐν εἴδει περιστερᾶς παρὰ χριστιανοῖς σώζεται. ἐξεπάδουσι δαίμονας, καὶ πολλὰς ἰάσεις ἐπιτελοῦσι, καὶ ὁρῶσί τινα κατὰ τὸ βέλτιστον τῆς λόγου περὶ μελλόντων· κἂν χλευάσῃ δὲ Κέλσος τὸ λεχθησόμενον ἢ ὃν εἰσήγαγεν Ἰουδαῖος, ὅμως λελέξεται, ὅτι πολλοὶ ἀσπερεὶ ἄκοντες, πεισθηλίθασι χριστιανισμῷ, πνεύματός τινος τρέψαντος αὐτῶν τὸ ἡγεμονικὸν αἰφνιδίου ἀπὸ τοῦ μισεῖν τὸν λόγον ἐπὶ τὸ ὑπεραποθανεῖν αὐτῷ, καὶ φαντασιώσαντος αὐτοὺς, ὕπαρ ἢ ὄναρ· πολλὰ γὰρ καὶ τοιαῦτα ἱστορήσαμεν· ἃ τινα ἐὰν γράψωμεν, αὐτοὶ αὐτοῖς παραστυχόντες καὶ ἰδόντες, γέλωτα πλατὺν ὀφλήσομεν τοῖς ἀπίστοις, οἰομένοις ἡμᾶς ὁμοίως οἷς ὑπολαμβάνουσι ταῦτ' ἀναπεπλάσθαι, καὶ αὐτοὺς πλάσσειν. ἀλλὰ γὰρ Θεὸς μάρτυς τῷ ἡμετέρᾳ συνειδότος, βλεπόμενος ὁ διὰ ψευδῶν

„ près des images qui leur étoient offertes ou durant la veille, ou durant la nuit, & ces inſpirations ſubites étoient ſi puiſſantes, que „ l'appareil du martyre n'ébranloit pas ceux „ qui les avoient. J'ai vû tous ces prodiges „ & de ſemblables qu'on ne croiroit pas, ſi „ j'en étois le ſeul témoin. Mais Dieu qui „ lit au fond des cœurs, ſçait que ſi je cherche à rendre la doctrine de Jeſus-Chriſt ré„ commandable, c'eſt par des événements „ certains, non par des fictions, ni par des „ hiſtoires puériles". Que l'on compare ces faits avec la célébre viſion qu'eut ſaint Pierre à la converſion de Corneille, & que l'on juge ſi les uns ne ſont pas le viſible renouvellement de l'autre. Auſſi le même Auteur ne craint-il pas de dire „ que l'Egliſe établie par „ les Apôtres (*a*) ſur le fondement des mira„ cles, s'eſt élevée par des prodiges plus grands „ encore que n'étoient les leurs. Je lis en un „ autre endroit cette obſervation précieuſe: (*b*) „ on

LIV. II. CHAP. XVI.

Act. 15. 11.

θῶν ἀπαγγελιῶν, ἀλλὰ διά τινος ἐναργείας ποικίλης συνισάνειν τὴν Ἰησοῦ θείαν διδασκαλίαν. ORIGEN. *contr. Celſ. Lib.* 1. *pag.* 34. & 35.

(*a*) Ἡμεῖς δὲ, ἐπὰν τὰ περὶ τοῦ Ἰησοῦ διηγώμεθα, ἐ τὴν τυχοῦσαν φέρομεν ἀπολογίαν περὶ τοῦ ταῦτα γεγονέναι, τὸ τὸν Θεὸν βεβουλῆθαι συςῆσαι τὸν διὰ Ἰησοῦ, ὡς σωτήριον τοῖς ἀνθρώποις λόγον· βεβαιέμενον μὲν τοῖς Ἀποςόλοις ὡσπερεὶ θεμελίοις τῆς καταβαλλομένης οἰκοδομῆς τῷ χριςιανισμῷ, ἐπιδιδόντα δὲ καὶ κατὰ τὰς ἑξῆς χρόνους. ἐν οἷς ὀλίγοι θεραπείαι τῷ Ἰησοῦ ὀνόματι καὶ ἄλλαι τινες ἐπιφάνειαι ἐκ εὐκαταφρόνητοι ἐπιτελῶνται. *Idem Lib.* 3. *pag.* 127.

(*b*) Ἔςιν ἓν ἰδίῳ μετὰ τὴν Ἰησοῦ ἐπιδημίαν, Ἰουδαίους καταλελειμμένους πάντη, καὶ μηδὲν ἔχοντας τῶν πάλαι νομιζομένων αὐτοῖς εἶναι σεμνῶν· ἀλλὰ καὶ μηδὲν σημεῖον τοῦ εἶναί τινα θειότητα παρ' αὐτοῖς. ἐκ ἔτι γὰρ προφῆται, ἐδὲ τεράτια ὧν κἂν ἴχνη ἐπὶ ποσὸν παρὰ Χριςιανοῖς εὑρίσκεται, καὶ τιναγμαίζοντα· καὶ, πιςοὶ ἐσμὲν λέγοντες ἑωράκαμεν καὶ ἡμεῖς. *Idem Lib* 2. *p.* 62.

LIV. II. CHAP. XIV.

„ on ne trouve plus rien chez les Juifs de ce „ qu'ils avoient de vénérable & de ſacré. Parmi eux nul veſtige de la préſence divine, „ nulle ombre de la prophétie, nulle trace „ de miracles. Ces richeſſes ont paſſé chez „ les Chrétiens; des reſtes conſidérables de „ l'ancien dépôt y ſubſiſtent depuis long-temps, „ & nous ſommes du nombre des Fidéles en „ poſſeſſion de dire : Nous avons vû ces „ nombreuſes merveilles.

Toutes ces autoritez ſont d'un grand poids, me dira quelqu'un; cependant elles ne prouvent pas, ainſi que vous l'avez dit d'abord, que c'étoit par le Baptême que l'Egliſe communiquoit aux ſiens ces dons miraculeux. Hé bien donc ; il faut citer les textes de deux grands Auteurs qui le prouveront pour nous. Le premier qui ſe préſente, c'eſt Origene encore. „ Dans ce nombre incroyable de Grecs „ & de Barbares qui croyent en Jeſus-Chriſt, „ quel eſt, dit-il, (*a*) le ſigne ſenſible qu'ils „ reçoivent avec la Foy?

„ Ils guériſſent les infirmes, les inſenſez, „ les frénétiques, tous ceux que l'art des hommes, ni celui des démons n'avoient pû „ ſoulager". Les voilà donc ces miracles à la ſuite de la Foy en Jeſus-Chriſt. Et cette Foy, par quel canal paſſoit-elle dans les cœurs,

ſi

(*a*) Ἡμεῖς γὰρ, εἰ τοῦτο σημεῖον εἶναι νομίζει [Κέλσος] ἐναργῶς δείκνυμεν ἀμυθητόν τι πλῆθος Ἑλλήνων καὶ βαρβάρων ὁμολογούντων τῷ Ἰησοῦ. τίνες δὲ σημεῖα τοῦ, εἰλῆφθαί τι διὰ τὴν πίστιν, ταύτην παραδοξότερον, ἐπιδείκνυντα ἐν οἷς θεραπεύουσιν, ἰδεῖν ἄλλο καλοῦντες ἐπὶ τοὺς δεομένους θεραπείας, ἢ τὸν ἐπὶ πᾶσι Θεὸν, καὶ τὸ τοῦ Ἰησοῦ ὄνομα μετὰ τῆς περὶ αὐτοῦ ἱστορίας· τούτοις γὰρ καὶ ἡμεῖς ἑωράκαμεν πολλοὺς ἀπαλλαγέντας χαλεπῶν συμπτωμάτων, καὶ ἐκστάσεων καὶ μανιῶν, καὶ ἄλλων μυρίων, ἅπερ ὑπ' ἀνθρώπου ὑπὸ δαίμονος ἐθεράπευσαν. *Idem. Lib.* 3. *p.* 124.

si ce n'est par la grace du Baptême? Que si pourtant on me demande un texte plus formel encore, je l'emprunte de saint Cyprien, auteur contemporain d'Origene, & qui lui survécut. Il détaille les priviléges que recevoient les nouveaux baptisez, & il dit: „ le pouvoir „ (*a*) leur est donné de rémédier aux atteintes „ des plus cruels poisons, de rendre la paix „ aux plus tourmentez, la douceur aux plus „ violens; de chasser les démons, & de les „ obliger à la confession de leur misére, de „ les frapper même, & de les châtier par le „ feu. Ailleurs il dit: que les dons (*b*) surnaturels se communiquent sans mesure dans „ le Baptême, & qu'ils sont égaux dans tous „ les enfans de la Foy. Ailleurs il dit à Démétrien engagé dans le culte des Idoles: „ O (*c*) si vous vouliez être le témoin de „ notre

LIV. II. CHAP. XIV.

(*a*) Inde jam facultas datur castitate sobriâ, mente integrâ, voce purâ, virtute sincerâ in medelam dolentium vulnerum posse venenorum virus extinguere, animorum desipientium labes redditâ sanitate purgare, infestis jubere pacem, violentis quietem, ferocientibus lenitatem, immundos & erraticos spiritus qui se expugnandis hominibus immerserint, ad confessionem minis expugnantibus agere, conflictantes, ejulantes, gementes incremento pœnæ propagantis extendere, flagris cædere, igne torrere..... Quantus hic animi potentatus; quanta vis est! Non tantum esse subtractum periculosis contractibus mundi, ut quis EXPIATUS & PURUS nullâ excursantis inimici labe capiatur; sed adhuc majorem & fortiorem viribus fieri, ut in omnem adversarii grassantis exercitum imperioso jure dominetur. CYPRIAN. *Epist.* 2. *ad Donat.*

(*b*) Spiritus (baptismalis) de mensurâ non datur, & gratia spiritualis (scilicet Charismata) æqualiter in Baptismo à credentibus sumitur.

(*c*) O si audire illos (dæmones) velles, & videre quando à nobis adjurantur & torquentur spiritualibus flagris, & verborum tormentis de obsessis corporibus ejiciuntur, quando ejulantes & gementes voce humâ-

LIV. II. CHAP. XIV.

„ notre autorité ſur elles quand nous les con-
„ jurons! Vous leur entendriez jetter de cris,
„ & pouſſer des hurlemens, répandre leurs
„ plaintes améres, pleurer les maux que leur
„ fait ſouffrir la puiſſance Divine, & ſécher
„ de frayeur dans l'attente du Jugement à ve-
„ nir". Venez donc vous-mêmes, pourſuit-il, en parlant toûjours à Démétrien, „ ve-
„ nez, (*a*) & connoiſſez par votre expérien-
„ ce la vérité de nos diſcours, venez enten-
„ dre le témoignage que vous rendront ces
„ mêmes Dieux que vous adorez. Si vous
„ voulez une conviction plus intime & per-
„ ſonnelle, ce même eſprit trompeur qui vous
„ aveugle aujourd'hui, ſera contraint de vous
„ avoüer lui-même ſes enchantemens & ſes
„ artifices. Vous verrez que ceux que vous
„ implorez, vous prieront à leur tour, & que
„ ceux que vous adorez vous craindront.
„ Vous verrez vos divinitez prétenduës en-
„ chaînées dans vos mains, tremblantes, déſeſ-
„ pérées. Vous les verrez forcées par nos
„ queſtions à décéler en votre préſence, &
„ la

nâ & poteſtate divinâ flagella & verbera ſentientes, venturum judicium confitentur. CYPRIAN. *Epiſt. ad Demetrian.*

(*a*) Veni & cognoſce vera eſſe quæ dicimus, & quia ſic colere deos te dicis, vel ipſis quos colis crede; aut ſi volueris & tibi credere, de te ipſo loquetur audiente te, qui nunc mentem tuam ignorantiæ nocte cœcavit. Videbis nos rogari ab iis quos tu rogas, timeri ab iis quos tu adoras. Videbis ſub manu noſtrâ ſtare vinctos & tremere captivos quos tu ſuſpicis & veneraris ut dominos. Certè vel ſic confundi in erroribus tuis poteris, quando conſpexeris & audieris deos tuos, quid ſint interrogatione noſtrâ ſtatim prodere, & preſentibus licet vobis præſtigias ſuas, & fallacias ſuas non poſſe celare. CYPRIAN. *ibid. vid. eundem. de Idol. vanit.*

„ la nature de leur être, & leurs preſtiges, LIV. II.
„ & leurs impoſtures. A ce ſpectacle du CHAP. XIV.
„ moins rougirez-vous de votre culte, & de
„ vos erreurs". Qu'un texte ſi fort & ſi précis doit jetter d'inquiétude dans l'ame de l'incrédule! Mais auſſi qu'il doit affermir, & conſoler la foy du Chrétien!

Je n'ai pas dit tout, la même puiſſance que les nouveaux baptiſez recevoient ſur le démon, il la reprénoit ſur eux, (*a*) quand ils ne conſervoient pas la pureté qui leur avoit été renduë par les eaux ſalutaires. Autre preuve que ce qui s'étoit vû de ſurnaturel dans les premiers jours de l'Egliſe, comme, par éxemple, dans la punition de l'inceſtueux de Corinthe, ſe continuoit encore, & ſe renouvelloit long-temps après. „ Parmi ceux qui
„ différent la réparation & l'aveu de leurs fau-
„ tes, combien ſont tourmentez par les eſ-
„ prits impurs! Combien ſont agitez des plus
„ violentes fureurs, & juſqu'à en perdre la
„ raiſon! Ces funeſtes éxemples ne ſont ni
„ rares, ni répandus ça & là: ils ſont auſſi
„ ordinaires que l'eſt le crime (*b*)". Ce ſont les paroles de ſaint Cyprien; il ajoûte tout auſſi-tôt „ que jamais (*c*) on ne s'étoit élevé
„ con-

(*a*) Quàm multi quotidiè pœnitentiam non agentes, nec delicti ſui conſcientiam confitentes, immundis ſpiritibus adimplentur? Quàm multi uſque ad inſaniam mentis excordes, dementiæ furore quatiuntur? CYPRIAN. *de lapſis.*

(*b*) Nec neceſſe eſt ire per exitus ſingulorum, cum per orbis multiformes ruinas, tam delictorum pœna ſit varia, quàm delinquentium multitudo numerola. *Ibid.*

(*c*) Nec unquam impiorum ſcelere in noſtrum nomen exurgitur, ut non ſtatim vindicta comitetur. CYPRIAN. *ad Demetrian.*

LIV. II. CHAP. XIV.

„ contre le nom Chrétien, que le Ciel à l'inſtant même n'en eût pris la défenſe". Peut-être vouloit-il, ainſi que Lactance, parler de la fin tragique des perſécuteurs de l'Egliſe, & n'employer que ces termes généraux, pour ne rien dire dont le reſpect & la majeſté des puiſſances établies de Dieu pûſſent être offenſez.

Après ſaint Cyprien je trouve Arnobe, & je le voi tenir tout le même diſcours. Je lui entends dire: „ Que les démons tremblent au „ ſeul nom de Jeſus-Chriſt; qu'à cet auguſte „ nom les devins, les augures reſtent muets, „ que tout l'art des Aruſpices eſt ſans effet, „ que l'orgueil des magiciens & des enchanteurs eſt abbatu. Je lui entends dire: que „ (*a*) ſouvent Jeſus-Chriſt ſe rend viſible aux „ Fidéles, non par ces images vuides & trompeuſes que produiſent les ſonges de la nuit; „ mais ſi manifeſtement, qu'il ne reſte aucun „ doute raiſonnable ſur la vérité de ſa préſence". Et qui pouvoit mieux que lui rendre ce témoignage? Lui qui, ſelon ſaint Jérôme, ne s'étoit converti que ſur l'expérience perſonnelle de ce prodige; lui que l'Evêque refuſa d'admettre au Baptême, ſi auparavant il ne confirmoit la ſincérité de ſa Foy par la réfutation publique des impiétez payennes. Tant on craignoit de confondre les fruits de l'ima-

HIERON. *append. ad. Chron.* EUSEB.

(*a*) Jeſus qui juſtiſſimis viris etiam nunc impollutis ac diligentibus ſeſe, non per vana inſomnia, ſed per puræ ſpeciem ſimplicitatis apparet. Cujus nomen audirum fugat noxios ſpiritus, imponit ſilentium vatibus, haruſpices inconſultos reddit, arrogantium magorum fruſtrati efficit actiones, non horrore, ut diciris, nominis, ſed majoris licentiâ poteſtatis. ARNOB. *Lib.* I. *adv. Gent. p.* 14.

l'imagination, avec des miracles certains, & de s'expoſer, par cette mépriſe, à profaner les dons de Dieu communiquez dans le Baptême! LIV. II. CHAP. XIV.

Lactance n'eſt pas moins clair ſur la puiſſance des éxorciſmes, & ſur la terreur qu'en avoient les démons & les Dieux. Il en parle (*a*) comme d'un fait non conteſté par les païens eux-mêmes, & il avance que les ſacrifices offerts aux Idoles, ne pouvoient s'achever en préſence d'un Chrétien.

Julius Firmicus Maternus, ſi connu par ſa défenſe de la Foy, l'appuie ſur les mêmes fondements, & la juſtifie par les mêmes prodiges. „ Votre Sérapis, (*b*) dit-il; & à qui „ croyez-

(*a*) Dæmones, juſtos, id eſt cultores Dei, metuunt, cujus nomine adjurati de corporibus excedunt; quorum verbis tanquam flagris verberati non modo dæmonas ſe eſſe confitentur, ſed etiam nomina ſua edunt, illa quæ in Templis adorantur, & quod plerumque coram cultoribus ſuis faciunt, non utique in opprobrium Religionis, ſed honoris ſui, quia nec Deo per quem adjurantur, nec juſtis quorum voce torquentur, mentiri poſſunt. LACTANT. *Div. Inſtit. Lib.* II. *C.* 15.

(*b*) Serapis tuus ab homine vocatur & venit, & cùm venerit ſtatim juſſus includitur, & loquendi neceſſitas nolenti forſitan imperatur. Sic apud nos, deos veſtros, cum hominibus nocere cœpetint, religioſi ſermonis flagella caſtigant Sic in corpore hominum conſtituti dii veſtri verbo Dei ſpiritualium flammatum igne torquentur, & qui apud vos quaſi dii coluntur, apud nos Religioſæ fidei medela Chriſti gratia humano ſubjacentes imperio, & tormenta repugnantes ſuſtinent, & victi pœnis ultricibus ſubjugantur. JUL. FIRMIC. MATERN. *de Error. Prof. Relig. pag.* 29.

Ταῦτα γε τὰ λεγόμενα παρ' ἡμῶν, οὐκ ἀχρι λόγων ἐστὶν· ἀλλὰ καὶ ἐξ αὐτῆς τῆς πείρας ἔχει τὴν τῆς ἀληθείας μαρτυρίαν . . . . ἤκιστα γε ὁ πείραν τῶν προλεχθέντων βελόμενος λα-

LIV. II CHAP. XIV.

„ croyez-vous qu'il adreſſe la parole"? C'eſt à Porphyre, cet implacable ennemi de nos myſtères. „ Votre Sérapis eſt donc obligé de „ comparoître aux ordres d'un homme, & „ contraint de rompre le ſilence qu'il vou„ droit garder. Vos Dieux n'oſent faire tout „ le mal qu'ils méditent, retenus par la force „ des paroles ſacrées, & ce que vous adorez „ eſt réduit à ſouffrir les tourments dont nous „ puniſſons les impoſteurs.

LACTANT. *de mort. Perſ. n* 44. EUSEB. *Vit. Conſt. L.* 1. *c.* 28. 29 30. 31. CHRYSOST. *in* MATTH. *Hom.* 4. *& Orat. in Babyl.* AMMIAN MARCEL. *L.* XXIII. *cap.* 1. JULIAN. *Epiſt. Petav.* RUFIN. *Hiſt. Eccl. L.* XI. *c.* 19. 32.

Arrêtons-nous, car trop d'autoritez & d'exemples viennent en foule s'offrir à ma mémoire. Je pourrois joindre à tout ce que j'ai dit la célébre apparition du ſigne céleſte que vit Conſtantin durant ſa guerre contre Maxence, que toute ſon armée vit comme lui, & dont il certifia la vérité par le ſerment ſolemnel dont Euſébe fut le témoin. Je pourrois parler des prodiges arrivez à Jéruſalem atteſtez par Ammien Marcellin, & par Julien lui-même qui avoit entrepris follement de la relever de deſſous ſes ruines; des miracles opérez au tombeau de Babylas, & de ceux qui dans les mêmes jours furent d'un ſi grand éclat au temple de Daphné; des prédictions faites à Théodoſe, juſtifiées depuis dans toutes leurs circonſtances, & rapportées par les plus graves auteurs; de la victoire de ce même Prince ſur Eugéne, (*a*) & accompagnée d'un ſi grand nom-

βεῖν, καὶ ἐπ' αὐτὴν τὴν φαντασίαν τῶν δαιμόνων, καὶ τῆς τῶν μαντείων ἀπάτης, καὶ τῶν τῆς μαγείας θαυμάτων, καὶ χρησάσθω τῷ σημείῳ τῷ γελομένῳ παρ' αὐτοῖς σταυρῷ τὸν Χριστὸν ὀνομάσας μόνον, καὶ ὄψεται πῶς οἱ αὐτῷ δαίμονες μὲν φεύγουσι, μαντεῖα δὲ παύεται, μαγεῖα δὲ πάντα καὶ φαρμακεῖα καταργεῖται. ATHANAS. *de Incarnat. verbi Dei.*

(*a*) Theodoſius adverſus robuſtiſſimum exercitum magis orando quàm feriendo pugnavit. Milites nobis qui aderant retulerunt, extorta ſibi eſſe de manibus quæ-

nombre de prodiges, qu'ils ont été célébrez par Claudien. De mille autres dont je citerois pour garans autant les Ecrivains profanes que les nôtres. Mais encore une fois, arrêtons-nous. LIV. II. CHAP. XIV. SOZOM. L. VII. c. 22. 29. THEODORET Hiſt. Eccl. L. V. c. 24. OROS. L. VII. CLAUDIAN. in III. Conſ. Honor.

Voilà une tradition conſtante, & ſuivie durant trois ſiécles. Qu'oppoſer à cette nuée de témoins? Tous, vous l'avez vû, dépoſent unanimement, & aucun ne parle que de ce qui ſe paſſoit ſous ſes yeux. Ils s'accordent ſans s'être concertez. Ils tiennent le même langage, l'un à Rome, l'autre en Afrique, celui-là dans la Gréce, celui-ci dans les Gaules. Ils détaillent les événemens, & leurs circonſtances. Ils écrivent, ils diſputent contre les Juifs, contre les infidéles, & ils prennent les infidéles, les Juifs, à témoins de la vérité de leurs diſcours.

Pour former cette chaîne de tradition, je n'y fais entrer ni Pallade, ni Sulpice Sévére qui vous ſeroient ſuſpects, ni aucun de ceux que récuſoient Eunape & Zozime. J'en écarte juſqu'à ſaint Grégoire de Nyſſe, juſqu'à ſaint Grégoire de Néocézarée, quoique ſi reſpectables tous deux, afin de n'avoir aucun démêlé de critique avec les eſprits contentieux.

Je

quæcumque jaculabantur, quum à Theodoſii partibus in adverſarios vehemens ventus iret, & non ſolum quæcumque in eos jaciebantur, concitatiſſimè raperet, verùm etiam ipſorum tela in eorum corpora retorqueret. Unde & Poëta Claudianus, quamvis à Chriſti nomine alienus, in ejus tamen laudibus dixit:

O nimium dilecte Deo, cui fundit ab antris
Æolus armatas hyemes, cui militat æther
Et conjurati veniunt ad claſſica venti.

AUGUST. de Civit. Dei. Lib. V. Cap. 26.

LIV. II. CHAP. XIV.

Je ne produis que les deux plus grandes lumiéres de leurs ſiécles, les deux Clémens, ſaint Ignace, ſaint Juſtin, Théophyle d'Antioche, Tertullien, ſaint Irénée, ſaint Epiphane, Origéne, ſaint Cyprien, Firmilien, Arnobe, Lactance, Julius Maternus, Euſébe, & ſaint Athanaſe; hommes recommandables tous par la droiture, autant que par le ſçavoir & par le génie; la plûpart engagez longtemps dans les ténébres du Paganiſme, & quelques-uns morts en preuve de ce qu'ils ont écrit. Je le répéte, qu'oppoſerez-vous à leur autorité? Mais s'il eſt impoſſible de s'y ſouſtraire, ſi l'équité, ſi le bon ſens, ſi la pudeur ne permettent pas de donner un démenti formel à la plus vénérable antiquité, ſi ce n'eſt point au préjugé ni au caprice, mais aux faits & à l'Hiſtoire à nous décider, j'ai donc achevé la démonſtration que j'avois promiſe; & il eſt vrai que par les dons ſurnaturels accordez à l'Egliſe, les promeſſes de Jeſus-Chriſt, & avant les ſiennes celles des Prophétes, ont été juſtifiées de point en point.

CHRYSOST. *in* I. COR. λογος. 5. ETHIC. λογος, καθ' *In* I. TIM. λογ. 1. *In* COLOSS. λογ. 11. AUGUST. *de Ver. Rel* c. 25. *Idem. de Util. Cred* c. 16.

Je ſçai que vers le quatriéme ſiécle, ces graces, auparavant ſi prodiguées, devinrent plus rares. Saint Chryſoſtome le dit expreſſément dans preſque tous ſes ouvrages, & quoique quelques Sçavans n'ayent voulu l'entendre que de la ceſſation du don des langues, ſes paroles ſont trop fortes pour compatir avec de pareilles reſtrictions. Il paroît même par ſaint Auguſtin, que preſque tous ces premiers prodiges avoient entiérement ceſſé de ſon temps, puiſque les hérétiques d'alors, les Donatiſtes, par éxemple, & quelques Ariens qui ſe vantoient d'avoir conſervé le pouvoir des miracles en ſe ſéparant de l'Egliſe Catholique, lui reprochoient de ne l'avoir plus, & concluoient de

de là qu'elle n'étoit pas la véritable communion des Saints. Mais je ſçai auſſi que la durée de ces dons ne devoit pas avoir une plus grande étenduë, ni ſe continuer à jamais dans l'aſſemblée fidéle. La Providence qui ne fait rien envain, ne les y avoit attachez qu'à titre de moyens néceſſaires, utiles du moins, à la converſion des peuples. A meſure que ce grand ouvrage avançoit vers ſon terme, ces mêmes moyens furent moins employez; & ils devinrent ſuperflus, quand il eut comme atteint ſa derniére perfection. Le régne de Conſtantin amena ces beaux jours; & ce fut alors que la Réligion poſée ſur des fondemens inébranlables, & ſe ſoûtenant par elle-même, n'eut plus beſoin de ſes premiers appuis.

LIV. II. CHAP. XIV. *Idem. de Unit. Eccleſ. c.* 16.

Ce n'eſt pas qu'en aucun temps l'Egliſe ait été privée des ſignes ſenſibles d'une protection divine: elle en a toûjours eu d'éclatans, & elle en aura dans tous les âges; car le bras de Dieu n'eſt point racourci pour elle, & il agit ſans ceſſe au dedans d'elle. La grace continue de ſe répandre ſur les enfants de la Foy par mille & mille canaux ſécrets. Elle y prend d'innombrables formes, & ſon opération quoiqu'imperceptible, n'en eſt peut-être que plus merveilleuſe. Ce qu'elle change, ce qu'elle apporte, ce qu'elle retranche, ce qu'elle dompte, ce qu'elle corrige, ce qu'elle ſupplée dans les cœurs eſt inexplicable. On l'éprouve mieux qu'il n'eſt aiſé de le comprendre; parceque la main qui fait ces miracles eſt ſoigneuſe de ſe cacher, qu'elle évite de ſe faire trop ſentir à ceux-mêmes qu'elle dirige, & qu'elle voile en eux ſes propres dons, pour les mettre à l'abri des ſurpriſes de l'orgueïl. Un jour, & quand nous n'aurons plus à en re-

LIV. II. CHAP. XIV.

redouter les piéges, nous verrons à découvert ces myſtérieux reſſorts de providence, & réünis dans un même eſprit avec nos Peres dans la Foy, nous admirerons la Sageſſe ſupréme qui dans l'enfance de l'Egliſe a déployé par elle tous les thréſors de ſa puiſſance, & qui après ne l'a plus conduite ordinairement que par l'onction intérieure de ſa grace, quand devenuë riche de ſa propre fécondité, elle s'eſt vuë de nombreux enfans dans toutes les contrées de l'Univers. Ce que j'ai donc voulu dire, c'eſt que l'Incrédule auroit tort de conteſter aux premiers ſiécles du Chriſtianiſme l'effuſion des dons ſurnaturels, fondé ſur ce qu'elle n'a pas été ſans interruption continuée juſqu'à nos jours. Parler ainſi, ce ne ſeroit pas raiſonner. Ce ſeroit dire que le pinceau eſt néceſſaire encore aux tableaux dont les deſſeins ſont remplis. Reſte une ou deux difficultez qu'on peut faire ſur tout ce que j'ai dit. Il faut les rapporter, & les réſoudre avant que de finir.

Premiére difficulté.

S'il étoit vrai, me direz-vous, qu'à la prédication des Apôtres, & même long-temps après, la vertu des miracles eût été répanduë par toutes les Egliſes, aſſûrément les Hiſtoriens profanes en auroient été inſtruits, & ſe ſeroient empreſſez de nous en inſtruire. Cependant ouvrez les tous; aucun ne parle d'un événement ſi ſingulier. Quoiqu'ils écriviſſent dans les ſiécles, & dans les lieux, ſelon vous, témoins de ces prodiges, on n'en découvre ni trace ni ſoupçon dans leurs ouvrages. Que penſer d'un tel ſilence? Et combien s'oppoſe-t'il à la croyance que vous voudriez obtenir de nous? Vous produiſez des Auteurs célébres, il eſt vrai; mais après tout, ces Auteurs étoient Chrétiens. Suſpects dès qu'ils par-

parlent pour leur propre cauſe, l'eſprit ſe refuſe naturellement à leur témoignage. On voudroit le voir ſoûtenu de quelques autres moins intéreſſez. On voudroit qu'il y eût eu quelque diſpute ſur cet article. Le conteſter, ne ſeroit pas tant que l'ignorer. Au moins pourroit-on comparer les preuves des deux partis, & ce jugement de comparaiſon aideroit à nous déterminer. Mais point. Ici paroît ce que jamais on n'a vû dans une queſtion de quelque importance. D'un côté, tout admire, tout ſe récrie. De l'autre, tout ſe tait. De trois ſectes qui partagent le Monde, une ſeule veut qu'on la croye ſur un événement qu'elle dit authentique, pendant que les deux autres ne paroiſſent pas même en être informées. C'eſt trop préſumer de ſon crédit, & à parler ſans paſſion, c'eſt trop éxiger de la docilité des hommes. LIV. II. CHAP. XIV.

Je ſuis ſurpris que ceux qui propoſent de pareilles difficultez, ne ſentent pas les premiers combien elles ſont vaines. Celle-ci ne roule que ſur un argument négatif; & je l'ai déja dit quelque part, cette reſſource eſt fermée pour l'Incrédule. Mais puiſqu'il m'en offre une occaſion, je vais tâcher d'éclaircir ſur ce point ce que je n'ai dit ailleurs qu'à la hâte, & en courant. Réponſe. Voyez ci-deſſus, L. II. c. 13. Tom. III. p. 355.

Un fait ancien, car il n'eſt ici queſtion que de ceux-là, peut être ou dénué de preuves poſitives, ou revêtu de circonſtances abſurdes, ou deſtitué de celles qui devroient néceſſairement l'accompagner, ou enfin certifié par des témoignages nombreux, & joints aux caractères qui lui ſont eſſentiels. Je ne puis me le repréſenter que dans l'une de ces ſuppoſitions. Or dans la premiére, c'eſt-à-dire dans celle du défaut total de preuves poſiti-

LIV. II. CHAP. XIV.

ves, ſur tout lorſque leur entiére abſence ſeroit comme impoſſible, je puis conteſter ce que l'on me raconte, & dire au narrateur: ce que vous avancez n'eſt appuyé d'aucun garant: il devroit s'en préſenter mille néanmoins, ſi le fait eût été auſſi conſtant que vous le prétendez. Je ſuis donc en droit de le révoquer en doute.

La ſeconde ſuppoſition où l'on peut faire uſage de la preuve négative, eſt celle où le fait ſe trouve uni à des circonſtances évidemment contradictoires. Alors ſon abſurdité palpable le détruit. Je ne puis croire ce que je puis démontrer impoſſible.

Une troiſiéme ſuppoſition où je ſuis libre encore d'employer les moyens négatifs, eſt celle d'un fait dénué des circonſtances qu'il devroit avoir, & ſans leſquelles il ne peut être conçu. En ce cas ce qui lui manque d'eſſentiel le rend douteux au moins, & l'abſence de l'acceſſoire qui en ſeroit inſéparable ſe tourne en moyen de récuſation contre lui.

En eſt-il de même quand le fait eſt ſoûtenu de preuves poſitives, & qu'il n'eſt deſtitué que de celles qu'il pouvoit avoir encore, ſans néanmoins lui être eſſentielles? Non. L'argument négatif ſe trouve alors ſans poids. C'eſt une régle de Critique, je veux dire un principe de la raiſon éclairée, que ce qui n'eſt pas, ne peut renverſer ce qui eſt ſolidement établi d'ailleurs. Or le ſilence d'un, ou de pluſieurs Auteurs n'eſt rien. Il eſt zéro. Par conſéquent l'employer contre le témoignage de pluſieurs Ecrivains, ou même d'un ſeul raiſonnablement préſumé ſincere, & qui ne dépoſe que de ce qu'il a vû, c'eſt employer le néant contre l'être, c'eſt violer tout enſem-

ſemble les loix de la raiſon, & celles de l'équité.

Je vous le demande maintenant, à vous qui nous propoſez l'objection que je réfute, dans laquelle des ſuppoſitions précédentes placerez-vous les faits que vous venez d'entendre, & que vous prétendez détruire? Voulez-vous qu'ils ſoient ſans preuves directes & formelles? Hé! celles que nous avons produites ſont ſans nombre. Nous n'avons point eu à les mandier çà & là chez des Auteurs inconnus. Elles venoient en foule au devant de nous. Voulez-vous que ces faits ſoient abſurdes? Mais quelle contradiction leur trouvez-vous, & en quoi conſiſte-t'elle? S'ils ſont au-deſſus des loix ordinaires, ſont-ils au-deſſus de la puiſſance divine? Voulez-vous enfin qu'ils manquent de quelque caractère eſſentiel à leur nature? Nommez ce caractère. Dites-nous celui qu'ils devroient avoir, & qu'ils n'ont pas. Mais s'il vous eſt impoſſible de leur faire aucun de ces reproches, ceſſez donc de nous rappeller à vos moyens négatifs, & reconnoiſſez qu'ils ne ſont ici que des déclamations, ou des incidens pour reculer la fin des diſputes, & ſe préparer de quoi les prolonger ſans meſure.

Je veux bien pourtant laiſſer à part cette premiére réponſe, & j'entrerai dans le détail de la difficulté, quoique j'en aye d'avance renverſé les fondemens. Vous dites: Les Ecrivains profanes gardent tous un ſilence profond ſur ces miracles nombreux, ſi vantez dans la naiſſance de l'Egliſe. Donc ces miracles n'étoient ni authentiques, ni certains. Je répons qu'il y a de l'excès dans cette conſéquence, & qu'il vous forcera bien-tôt à la déſavoüer vous-mêmes. Vous ne nierez pas, en

LIV. II. CHAP. XIV.

en effet, que dès le premier ſiécle il s'établit diverſes Egliſes dans les villes les plus célébres. Vous conviendrez qu'il y en eut de fondées à Rome, à Antioche, à Corinthe, à Theſſalonique, à Philippes, à Epheſe, à Jéruſalem, à Sardes, à Smyrne, & dans la plus grande partie de l'Aſie. Or ces Egliſes n'étoient pas ignorées des païens, & elles ne pouvoient l'être. D'où vient donc qu'ils n'en parlent jamais? D'où vient leur ſilence général ſur un fait ſi nouveau, ſi remarquable, ſi important? En conclurez-vous auſſi que ces Egliſes ne ſubſiſtoient pas, ou que peut-être ſur ce point nous ſommes trompez par nos Hiſtoires? Vous auriez honte aſſûrément d'une induction ſi peu raiſonnable. Avoüez donc que le ſilence du Paganiſme eſt ſans force contre un fait avéré d'ailleurs. Avoüez que votre raiſonnement, s'il prouvoit, prouveroit trop, & que par ſon excès même il ne prouve rien.

Du moins, pourſuivez-vous, s'il y avoit eu quelque diſpute entre les Chrétiens, & les Gentils ſur la réalité des dons ſurnaturels, cette conteſtation pourroit faire préſumer en faveur des miracles de l'Egliſe. Mais pardonnez-moi ſi je le dis, vous vous oubliez encore. Ne voyez-vous pas que ce ſeroit le contraire qu'il faudroit conclure de votre hypothéſe? Au lieu de dire: la diſpute me feroit pancher pour la certitude du fait, vous devriez dire: la diſpute me le rendroit douteux; car on n'attaque pas ce qui eſt évident. A raiſonner ſur vos principes, ce ſeroit donc à moi de conclure que les miracles des temps Apoſtoliques étoient certains, puiſqu'ils ne laiſſoient pas à nos ennemis mêmes le plus léger prétexte de conteſtation, & qu'il n'en reſte

aus-

aucun veſtige. Leur ſilence, ſi je le voulois, LIV. II.
ſeroit une de mes preuves. CHAP. XIV.

Que ſi vous vous arrêtez cependant à deſirer toûjours qu'il parût dans les écrits du Paganiſme quelque trace de ce qui vous coute tant à croire, je ne citerai qu'un mot, mais il ſera déciſif, c'eſt celui de Suétone. Il donne SUET. 4
aux Chrétiens le nom d'*Enchanteurs*. Et à 16.
quel propos ce titre odieux? Pourquoi parmi tant d'autres que ſon mépris, ou ſon chagrin lui pouvoient inſpirer, choiſit-il celui qui nous ſuppoſoit opérer des miracles, au moins apparens? Car tel eſt le ſens naturel du terme d'*Enchanteur*. Qu'y auroit-il eu de plus inſipide, & de plus froid qu'une pareille accuſation contre des hommes dont les œuvres n'auroient pas étonné par le merveilleux? Les Chrétiens du temps de Suétone étoient donc connus, & célébres dans le Paganiſme par le nombre de leurs prodiges. La voilà donc cette trace que vous demandez. Le voilà donc ce témoignage étranger ſans lequel tous les autres vous ſemblent inſuffiſans. La voilà cette diſpute dont vous deſirez quelque veſtige. Ce que faiſoient les fidéles par la vertu puiſſante du Saint Eſprit, vous le voyez, c'eſt ce que le Paganiſme dans ſa haine appelloit enchantement, & magie. La vaine & miſérable reſſource que le Judaïſme avoit embraſſée contre les merveilles de Jeſus-Chriſt, c'eſt la même qu'on employe contre ſes diſciples dans l'idolâtrie. Il ſemble de plus, à vous entendre, qu'il nous reſte un grand nombre d'Ecrivains profanes pour les ſiécles dont il s'agit. Cependant ſi vous en exceptez Tacite & Suétone, l'un & l'autre encore aſſez mal inſtruits de notre hiſtoire juſqu'à s'y tromper groſſiérement, & preſque toûjours, le reſte eſt peu

nom-

LIV. II. CHAP. XIV.

nombreux; il ne consiste guéres qu'en abbréviateurs d'Ouvrages plus étendus faits avant Trajan, ou même sous Adrien, & ces Ouvrages originaux ne sont plus. Il y auroit donc une manifeste injustice à tirer avantage de l'ignorance où nous sommes de ce qu'ils portoient, ou de ce qu'ils ne portoient pas.

Après tout, quand même le témoignage de Suétone nous manqueroit; quand nous n'aurions à produire que celui des Chrétiens, de quel droit le récuseriez-vous? Parcequ'ils sont suspects dans leur propre cause.

Le singulier prétexte! C'est-à-dire, selon vous, que nos auteurs auront peut-être formé le déteſtable complot de tromper toute la terre; que dans chacun des trois premiers siécles, le même projet d'imposture aura pû se renouveller & s'éxécuter; qu'il aura pû se soûtenir dans les climats les plus éloignez l'un de l'autre, entre des hommes qui ne se connoissoient pas même, & qui jamais ne devoient se connoître. C'est-à-dire, selon-vous, que ceux qui se dévoüoient à la mort afin de perpétuer leur imposture, convertissoient d'autres hommes, qui à leur tour exposoient leur vie pour se donner des successeurs qui trompassent comme eux. C'est-à dire enfin, que la vertu la plus pure & la plus irréprochable doit laisser la vérité sans preuve, dans la crainte scrupuleuse de ne l'appuyer que d'une autorité suspecte. Telles sont les conséquences qu'il faut avoir le courage d'admettre, quand on refuse à l'Eglise ce qu'on n'oseroit refuser à nul homme sincère & sensé, qui est de le croire sur sa parole pour son propre fait.

Allons plus loin. Vous demandez une déposition des Païens conforme à celle des fidéles. Vous demandez ce qui étoit visiblement im-

impoſſible, eu égard à la diſpoſition des eſprits dans l'origine de l'Egliſe. Vous l'avez dit vous-même, l'Univers ſe partageoit alors en trois Religions réciproquement ennemies, dont nulle ne toléroit les deux autres. Par conſéquent l'Univers ſe partageoit en amis, & en ennemis des Chrétiens. Dans cette poſition, que devoit-il arriver ? Que les amis des Chrétiens, & Chrétiens eux-mêmes, écriviſſent ce qu'ils ſçavoient, ce qu'ils voyoient des merveilles de l'Egliſe, & ils l'ont fait avec ſimplicité. Mais devoit-on ſe promettre un pareil témoignage de la part des Juifs, ou des Infidéles? Hé! il eſt clair qu'ils n'auroient ni voulu, ni oſé le donner. Ils ne l'auroient pas voulu; c'eût été déshonorer leur culte, & par de tels aveux aider au triomphe du Chriſtianiſme. Ils ne l'auroient pas oſé; c'eût été ſe déclarer Chrétiens, ſe rendre au moins ſuſpects de l'être. Et à quoi le plus foible ſoupçon de cette nature n'expoſoit-il pas? Vous le voyez donc maintenant: les prodiges de la foy n'ont pû nous être connus que par les enfans de la foy. S'obſtiner à vouloir d'autres témoins, c'eſt outrer la défiance, & recourir à l'impoſſible. LIV. II. CHAP. XIV.

Mais quoi! N'eſt-il pas bien difficile auſſi de croire que les premiers Chrétiens ayent fait tous les miracles que l'on rapporte d'eux; & que cependant il ſe ſoit trouvé des eſprits aſſez indociles pour ne ſe pas rendre à ce ſpectacle? Si les Apôtres avoient tant de pouvoir ſur la Nature, que n'en ont-ils fait un plus grand uſage encore? Ils ont rappellé quelques morts à la vie; il falloit réſuſciter, par éxemple, tous ceux que Jéruſalem renfermoit dans ſes tombeaux? Le grand ouvrage de la converſion du monde auroit fini tout d'un coup, Seconde difficulté.

&

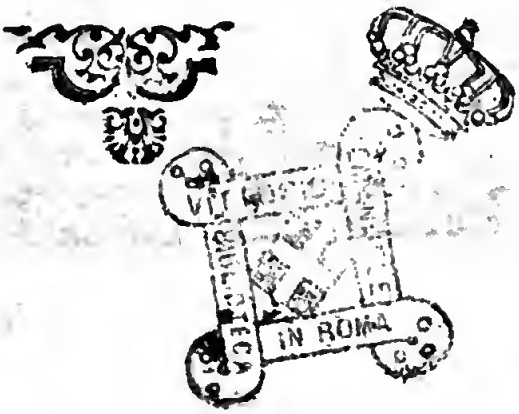
LIV. II. CHAP. XIV. & les plus rébelles à l'Evangile n'auroient pû se défendre d'y croire.

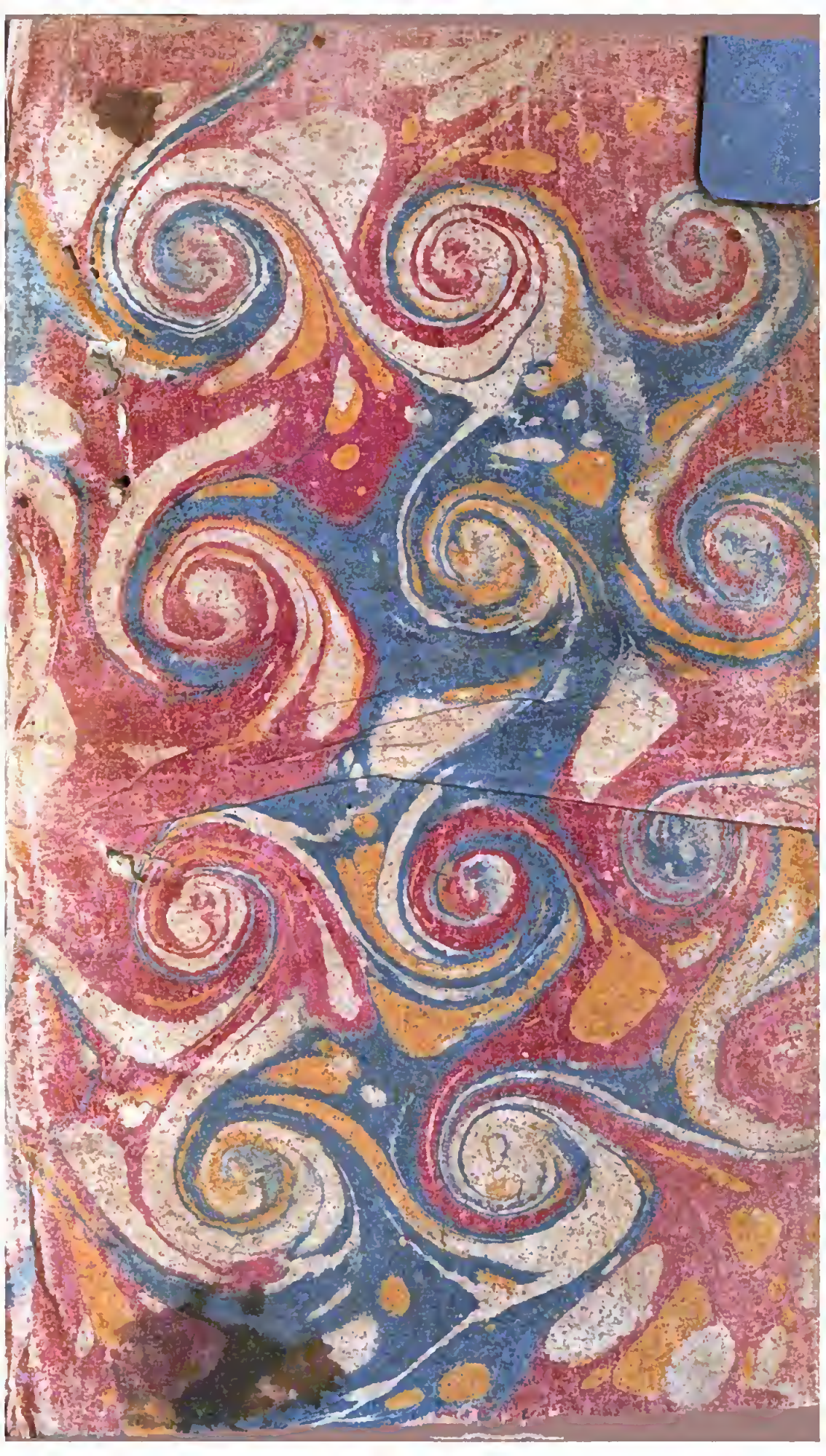
Réponse Ne sçachant plus par où échaper à l'évidence des faits, votre dernier refuge n'est donc qu'à des questions en l'air? Et réduits à interroger Dieu même, vous osez lui demander compte de sa sagesse dans l'éxercice de sa puissance. Que ne lui demandez-vous aussi, d'où vient que pour arrêter à jamais l'Athéisme & l'Idolâtrie, il n'a pas rendu sa divinité aussi sensible que le soleil? Que ne lui demandez-vous d'où vient que Jesus-Christ n'est pas descendu de sa croix, ainsi que les Juifs le desiroient pour croire en lui? Que ne lui demandez-vous enfin, d'où vient que la puissance des prodiges ne s'est pas continuée jusqu'à vos jours dans son ancienne étenduë, pour vous fermer la bouche, & vous forcer à la soûmission? Aveugles, qui ne voyez pas, ou qui ne voulez pas voir que le plan de la Religion, & l'économie de la Foy résistent à vos téméraires questions. Il s'agit, non de disputer sûr le bien & sur le prétendu mieux que Dieu pouvoit faire & qu'il n'a pas fait, mais de ce qu'il a fait, & de ce qu'il a voulu: Quel est son dessein, & comment s'en est-il déclaré? C'est de ne se point faire connoître aux hommes malgré eux, & de se manifester par des preuves suffisantes, sans contraindre leurs volontez. Or si les Apôtres avoient ressuscité tous les morts à Jérusalem, s'ils avoient opéré tous les prodiges qu'un autre que vous s'aviseroit peut-être d'imaginer, Dieu auroit manqué au dessein qu'il a eu de conduire les hommes en ménageant leur liberté. La Religion ne seroit plus ce qu'elle est, c'en seroit une autre où la Foy se tourneroit en vuë, où la soûmission seroit sans mérite, où nous serions

rions entrainez avec violence, plutôt que persuadez raisonnablement, & où l'Etre suprême ne feroit éclater son pouvoir, peut-être qu'aux dépens de sa Sagesse. Il suffit donc que Jesus-Christ, que ses Apôtres, & que les premiers fidéles ayent fait de grands & de nombreux miracles. Il le falloit pour attester leur Mission, puisqu'ils avoient à nous révéler des mystères trop au dessus de nous pour être soûmis à nos décisions. Mais il n'en falloit pas davantage. Ce plus eût été de trop. Il auroit blessé l'essence même de la Religion, & dès-là Dieu ne le devoit pas aux hommes.

Enfin donc nous avons établi sur d'incontestables preuves la certitude des dons surnaturels répandus sur les Apôtres. Nous avons fait voir par des textes clairs, que durant trois siécles le saint Esprit a distribué les mêmes richesses de sa grace, par tout où il y avoit des Eglises Chrétiennes. Nous avons éclairci tous les doutes, résolu toutes les difficultez de l'Incrédule. Après tant de raisons & de témoignages, s'il persiste dans ses résistances, je le dis avec douleur, je voudrois ne le point dire, mais la vérité m'y oblige, son sang est sur lui, & son crime n'a plus d'excuse.

Fin du Tome III.



MAG 2008046

9-1-1